

DU

F2 G 20-1

PERFECTIONNEMENT

MORAL,

OU

DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME;

PAR M. DEGERANDO,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

M. DCCC. XXIV.

DU
PERFECTIONNEMENT
MORAL,
ou
DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME.
I.

A MA MEILLEURE AMIE.

T'offrir cet ouvrage, c'est te rendre ce que je te dois. En rassemblant les expériences de ma vie sur ce qui est bon et beau dans les caractères et les actions humaines, tes exemples, tes discours, ont occupé la première place dans mes souvenirs. J'ai cherché à déterminer ce qui constitue le vrai mérite des caractères et des actions, le degré d'approbation qu'ils obtiennent, de jouissances qu'ils procurent; et je ne sais personne qui pût en être meilleur juge que toi. Ton suffrage sera la sanction de mon travail; il suffira à ma récompense.

27 Décembre 1823.

P. S. Ce présent que tu avais agréé avec tant de bonté, je ne puis plus, hélas! que le

déposer aujourd'hui sur ta tombe !.. qu'il devienne au moins, pour ta mémoire, l'hommage de l'affection la plus tendre qui fut jamais ! Qu'il puisse nous conserver encore quelques traits de ton image !

Juillet 1824.

AVANT-PROPOS.

LA morale étant tout ensemble et une science et un art, il y a deux modes distincts de traiter les sujets qui s'y rapportent : l'un qui consiste à exposer systématiquement les principes de ces belles théories ; l'autre qui a pour objet de tracer des conseils ou de donner des encouragemens pour les applications les plus importantes à la vie humaine. On a généralement pensé que ces deux modes étant essentiellement distincts, il fallait opter entre eux, sans les confondre, et les écrivains se sont ordinairement attachés en effet à l'un des deux d'une manière plus ou moins exclusive. L'auteur des méditations qu'on va lire a cru qu'il était possible et convenable de réunir quelquefois ces deux manières de procéder ; que les doctrines seraient éprouvées, confirmées, fécondées par les vues pratiques ; que les recommandations et les préceptes re-

cevraient de leur rapprochement avec les doctrines, une nouvelle dignité, une nouvelle force et une nouvelle lumière; il a jugé que si le propre du sage est de mettre ses principes en accord avec sa conduite, un accord semblable est bien placé dans les enseignemens de la sagesse; que s'il peut être à-propos de considérer quelquefois la science et l'art séparés l'un de l'autre, pour conserver à chacun d'eux leur caractère distinct, il serait utile aussi de les considérer quelquefois réunis, puisqu'ils ont un but commun; d'étudier leurs rapports, puisqu'ils se prêtent un secours mutuel, et de maintenir l'alliance naturelle qui les unit, pour recueillir les fruits qui en découlent. De quels avantages l'industrie n'est-elle pas redevable à un rapprochement semblable entre les sciences physiques et les procédés des arts? Ne doit-on pas espérer, à plus forte raison, de procurer le même avantage à la morale, en faisant servir à la bonne direction des facultés humaines, l'étude des conditions auxquelles elles sont soumises et des lois qui les régissent?

Ce que l'auteur a cru utile, il a tenté de l'exécuter. Il eût pu essayer de justifier son opinion par une discussion approfondie. Il a

préféré présenter avec simplicité le travail conçu dans cet esprit, et déférer ensuite la question au jugement des lecteurs. Il demande seulement que, d'un défaut de succès dans l'exécution, qui lui serait entièrement personnel, on ne conclue pas contre l'opinion qui l'a guidé, et que son exemple, dans ce cas, ne décourage pas ceux qui seraient capables de mieux faire.

TABLE

DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

| | Pages |
|---|-------|
| LIVRE PREMIER.—CHAP. 1 ^{er} . La vie de l'homme considérée comme une grande et continuelle éducation. | 1 |
| CHAP. II. Des mobiles de la volonté. | 22 |
| CHAP. III. Du but. | 41 |
| CHAP. IV. De la liberté. | 53 |
| CHAP. V. De la vie des sens. | 69 |
| CHAP. VI. De la vie affective. | 83 |
| CHAP. VII. De la vie intellectuelle. | 100 |
| CHAP. VIII. Suite du précédent; du sentiment du vrai. | 115 |
| CHAP. IX. De la vie morale. | 130 |
| CHAP. X. De la vie religieuse. | 154 |
| CHAP. XI. Des conditions générales du perfectionnement. | 166 |
| | |
| LIVRE SECOND. — SECTION PREMIÈRE. — DES FRUITS DE L'AMOUR DU BIEN. — CHAP. 1 ^{er} . Comment l'amour du bien transforme l'amour de soi. | 183 |
| CHAP. II. De la justice. | 196 |
| CHAP. III. Comment l'amour du bien épure les affections. | 210 |
| CHAP. IV. De la bonté. | 226 |
| CHAP. V. De la fausse sensibilité. | 248 |

TABLE DES MATIÈRES.

XV

| | Pages |
|---|-------|
| CHAP. VI. De la droiture d'intention. | 261 |
| CHAP. VII. Comment l'amour du bien peut s'égarer. | 277 |
| SECTION II. — DES FRUITS DE L'EMPIRE DE SOI. — | |
| CHAP. 1 ^{er} . Du pouvoir que l'homme exerce sur ses penchans. | 295 |
| CHAP. II. Des limites et de la modération. | 310 |
| CHAP. III. De la force d'âme. | 327 |
| CHAP. IV. De l'indépendance et de l'obéissance. | 351 |
| CHAP. V. De la bonne direction de l'activité. | 372 |
| CHAP. VI. De l'humeur. | 387 |
| CHAP. VII. De l'abus à craindre dans l'empire de soi. | 397 |

TOME SECOND.

| | | |
|---|--|-----|
| SUITE DU LIVRE SECOND. — SECTION III. DE L'HARMONIE DE L'AMOUR DU BIEN ET DE L'EMPIRE DE SOI. — CHAPITRE 1 ^{er} . Des caractères complets. | | 1 |
| CHAP. II. De la grandeur d'âme. | | 11 |
| CHAP. III. De la dignité du caractère. | | 22 |
| CHAP. IV. De la paix intérieure. | | 36 |
| CHAP. V. Comment le perfectionnement moral contribue au perfectionnement intellectuel. | | 50 |
| CHAP. VI. Comment l'homme est conduit à la religion par le développement de ses facultés morales. | | 74 |
| | | |
| LIVRE TROISIÈME. — SECTION PREMIÈRE. DU RÉGIME INTÉRIEUR PROPRE À DÉVELOPPER L'AMOUR DU BIEN ET À PROCURER L'EMPIRE DE SOI-MÊME. — CHAPITRE 1 ^{er} . | | |
| De la simplicité. | | 95 |
| CHAP. II. De l'exercice et des habitudes. | | 108 |
| CHAP. III. Comment se développe l'amour du bien. — De la culture de la sensibilité. | | 127 |
| CHAP. IV. Suite du précédent. — De la méditation. | | 151 |

| | Pages. |
|--|--------|
| CHAP. V. Suite du précédent. — Des maximes et des règles. | 168 |
| CHAP. VI. Suite du précédent. — De l'emploi des allégories, des peines et des récompenses. | 179 |
| CHAP. VII. De la tendance au meilleur. | 192 |
| CHAP. VIII. Comment on peut acquérir et conserver l'empire de soi. | 208 |
| CHAP. IX. Des difficultés que l'on rencontre dans l'étude de soi-même. | 223 |
| CHAP. X. De l'avantage qu'on peut retirer de ses propres fautes. | 235 |
| SECTION II. DU RÉGIME EXTÉRIEUR ; DES OBSTACLES ET DES SECOURS. — CHAP I^{er} De l'imitation et des exemples. | |
| CHAP. II. Des amis et des ennemis. | 265 |
| CHAP. III. De la vie du monde et de la solitude. | 280 |
| CHAP. IV. De l'art d'ordonner sa vie. | 302 |
| CHAP. V. Des diverses conditions humaines. | 319 |
| CHAP. VI. Du travail | 349 |
| CHAP. VII. Du plaisir et du repos | 361 |
| CHAP. VIII. Des épreuves. | 374 |
| CHAP. IX. De la marche du perfectionnement dans les divers âges de la vie | 395 |
| CHAP. X. Comment le perfectionnement intellectuel peut concourir au perfectionnement moral. | 409 |
| CHAP. XI. La religion considérée comme la grande éducation de l'humanité. | 429 |

LIVRE PREMIER.

DES FACULTÉS MORALES.

CHAPITRE PREMIER.

LA VIE DE L'HOMME CONSIDÉRÉE COMME UNE GRANDE ET CONTINUELLE ÉDUCATION.

LA grande œuvre de l'éducation de l'homme, commence sous les auspices les plus sacrés et les plus doux; la Providence semble s'être chargée elle-même de ses premiers débuts, en les confiant au cœur d'une mère : c'est le bienfait de la vigilance et de l'amour. Quel'enfance se félicite de son impuissance et de sa faiblesse, puisqu'elles lui obtiennent d'entrer dans le premier âge sous une protection si parfaite et si tendre! Pour un grand nombre d'individus, il n'y a guères d'autre éducation que cette éducation maternelle; pour d'autres, elle se prolonge long-temps encore par l'influence salutaire et profonde qu'une mère vertueuse exerce toujours sur ses enfans, et qui est

la plus puissante de toutes ; bénies soient les mères qui, en effet, comprennent cette belle prérogative qui leur fut donnée ! Heureux les enfans qui sont long-temps admis à en jouir ! Pour tous les âges, cette éducation du berceau pourrait être un modèle, devrait être un sujet d'étude, et cependant songe-t-on à l'étudier ? Elle enseigne à l'élève l'usage de ses sens et l'essai de ses facultés ; elle lui enseigne les deux choses qui lui serviront ensuite à apprendre toutes les autres : elle lui donne sa langue, elle lui révèle son cœur en l'instruisant à aimer. Plus tard, survient, sous la direction des instituteurs, cette éducation artificielle qui ne devrait être que la continuation de la précédente, mais qui, le plus souvent, est trop peu fidèle à en conserver l'esprit. Avec les instructions directes des maîtres, concourent d'autres instructions moins aperçues, et cependant plus puissantes peut-être et plus durables, celles que l'adolescent reçoit de son commerce, chaque jour plus étendu, avec les autres hommes, particulièrement avec ses camarades, celles qu'il reçoit de toutes les circonstances. Cette seconde éducation devient d'autant plus fructueuse, qu'elle exerce mieux l'élève à agir par lui-même, qu'elle favorise ainsi l'essor progressif et régulier des dons qu'il a reçus de la nature. Elle ne lui enseigne réellement qu'autant qu'elle le forme à étudier et à produire ; elle ne lui donne point la science et la vertu ; elle le

met en état de découvrir l'une, et d'aimer l'autre : elle appelle donc le concours de sa propre coopération, concours qui devient de jour en jour plus important à mesure que ses forces croissent, et que son expérience s'étend. Enfin, les instituteurs se retirent ; et, aux yeux des hommes superficiels, l'éducation entière paraît terminée. Cependant elle ne fait alors que changer de moyens, et sous sa forme nouvelle, elle acquiert encore, dans cette troisième période, une gravité et une utilité singulières. A l'éducation d'emprunt, succède l'éducation spontanée ; ou, plutôt, l'éducation intérieure et spontanée qui, en secret, secondait plus ou moins l'éducation reçue du dehors, qui seule prêtait à celle-ci son principe d'efficacité, demeure seule et, désormais, va occuper le reste de la vie. Cette coopération active qui devait s'unir aux instructions des maîtres, prenant la forme de l'indépendance, reconnaît, invoque un maître nouveau, la réflexion. Sans doute le jeune homme, alors qu'il entre sur la scène du monde, peut s'abandonner à l'empire des circonstances, à celui de ses passions, et se fier aux habitudes qu'il a pu contracter ; alors la carrière du perfectionnement sera déjà achevée pour lui, il en aura atteint, non le but, mais la limite relative, d'une manière prématurée ; mais il aura abdiqué les prérogatives de la jeunesse, il n'en connaîtra que les écarts, livré qu'il est à des forces divergentes, dont

il ne sait ni discerner le but ni régler l'influence. Puisse, alors, une voix amie et sincère l'arracher un instant au tourbillon qui l'entraîne, l'avertir de son erreur, lui faire reconnaître que, responsable désormais de son bonheur futur, de grands devoirs naissent pour lui de cette liberté qu'il acquiert, et lui enseigner l'importance de cette époque décisive de laquelle va dépendre toute la suite de sa destinée! Que si, au contraire, à cette même époque, devenu l'arbitre de son propre sort, il rentre profondément en lui-même, quelle perspective inattendue s'ouvre devant lui! Comme la vie, qu'il avait jusqu'alors à peine essayée, lui apparaît sous un aspect nouveau! il s'arrête, il hésite; étonné, il interroge l'univers, il interroge sa destinée, il s'interroge lui-même. Mille obscurs mystères se présentent à lui, l'agitent, l'effraient; il veut cependant en sonder la profondeur; plus le cercle des idées qu'il avait acquises a d'étendue, plus ces problèmes se multiplient. En même temps il sent aussi la nécessité de quelques fondemens certains sur lesquels puisse s'appuyer sa raison. Plus son cœur est honnête, plus est énergique le besoin qu'il éprouve de puiser dans sa conviction propre les maximes qui doivent présider à sa conduite et assurer son bonheur. Dans le nombre des questions que ce dernier ordre d'investigations fait naître, il n'en est pas de plus naturelle, il n'en est pas de plus grave que celle-ci : « pour quel but ai-je

« été placé sur la terre? Quels sont les moyens « que j'ai pour y tendre, quelle est la route que « je dois suivre pour y parvenir? » Dans cette carrière, où il entre plein d'ardeur avec le sentiment de ses forces, mais qui demeure couverte pour lui d'un nuage, il cherche ce qu'il peut se promettre, il se demande l'emploi qu'il doit faire de cette activité qui le dévore. Puisse alors un père, un bon père, placé à ses côtés, lui offrir un livre instructif dans les exemples de sa propre vie! Puisse le jeune homme sincère, obtenir dans un homme mûri par l'expérience, un ami qui, sans lui tracer des préceptes, reçoive ses confidences, entre en commerce avec lui, et prête quelque appui à sa droiture! (1)

L'heureux moment qui marque le passage de l'adolescence à la jeunesse, est donc celui qui doit servir à poser les bases, à concevoir le système de l'éducation spontanée; mais il ne fait que commencer cette éducation elle-même, car ce travail est de tous les jours, jusqu'à nos derniers jours. « La vie de l'homme n'est en réalité qu'une grande « éducation, dont le perfectionnement est le but; »

(1) Tel est le but que s'est proposé l'auteur de ces méditations, destinées seulement d'abord à n'être connues que du cercle de ses amis. Une voix sacrée pour lui, lui a imposé le devoir de les publier. Qu'on n'y cherche point une production littéraire que l'auteur n'a point eu la pensée d'exécuter. Ce n'est que le résumé des observations recueillies pendant le cours de sa vie, exposé avec simplicité, offert avec bonne

vérité fondamentale qui répond à tous les problèmes qui agitaient le jeune cœur, inquiétaient la raison naissante; vérité qui résoud, explique et règle tout dans notre rapide passage sur la terre! La voilà donc cette réponse qu'il cherchait! elle lui explique ses incertitudes et ses agitations elles-mêmes, en même temps qu'elle y satisfait. Toujours l'homme sera appelé, non-seulement à se conduire, mais à préparer pour les temps qui doivent suivre. Chacune de ses actions exercera une influence inévitable sur celles qui lui succéderont. Chaque pas le portera sur un nouveau point de la route. Il s'éclairera par l'expérience, il se fortifiera par l'exercice. On voit des hommes qui, sous le rapport moral, n'ont réellement grandi que dans leur maturité. On en voit qui, dans la vieillesse, deviennent jeunes pour la vertu. Tous peuvent s'enrichir, s'améliorer à chaque instant de ces deux dernières périodes. Il y a une éducation tant qu'il y a un avenir. Le point de départ dans la voie du perfectionnement, est seul fixe; le terme ne l'est pas. Il est tel individu pour lequel le der-

foi à ceux qui entrent dans la carrière. Quelques lecteurs y trouveront probablement ou trop de vues et d'expressions qui appartiennent aux sciences philosophiques, d'autres peut-être, aussi, trop d'observations déjà familières, précisément parce que l'auteur s'est proposé de mettre les vérités de la philosophie en accord avec l'expérience commune, de confirmer les unes par l'autre.

nier jour de la vie en devient le plus beau. Loin de nous, sans doute, toute illusion présomptueuse qui nous déguiserait notre faiblesse, qui nous ferait placer une trop grande confiance dans le succès de nos efforts! L'épreuve habituelle que nous ferons de nos forces, nous détromperait bientôt de cette erreur. Mais cette épreuve elle-même sera pour nous une lumière, et certainement l'une des plus utiles. Qui sait d'ailleurs tout ce que peut produire même chez les êtres les moins favorisés de la nature, une volonté sincère, éclairée, si elle s'exerce avec fermeté et avec une persévérance infatigable? On est étonné de voir que dans de simples travaux mécaniques, une activité régulière, constamment entretenue, donne le jour à des ouvrages dont l'exécution eût paru impossible: on s'arrête avec une juste surprise devant cette espèce de *chefs-d'œuvre*, comme on les appelle, qui ne sont autre chose que la preuve d'une semblable persévérance. Quels chefs-d'œuvre plus réels produirait celui qui appliquerait à son perfectionnement moral la même régularité et la même constance! Si, à chaque heure, nous nous demandions, avant d'agir, ce qui est le meilleur, si nous nous portions à l'exécuter autant qu'il est en nous, peut-on mesurer de quoi nous deviendrions capables? Chaque jour qui commence est un jour nouveau, portant dans son sein un avenir encore inconnu; il est une véritable création de la

Providence; pourquoi ne le rendrions-nous pas également nouveau par sa fécondité? Combien de fois un seul jour a changé les destinées même des peuples! Pourquoi ne recevrait-il pas les créations du génie, de la vertu? Tel homme dont le caractère nous inspire une juste admiration, n'eût peut-être pas mérité notre estime, s'il se fût abandonné à ses penchans; tel autre dont la dégradation nous afflige, pour obtenir cette estime, n'eût eu peut-être qu'à le bien vouloir; alors même qu'il est tombé dans la fange du vice, il peut, par une résolution généreuse, reconquérir encore la dignité de son être. Il y a dans chacun de nous des puissances inconnues qui y reposent comme dans une sorte de sommeil, dont peut-être nous ne soupçonnerions pas l'existence; quelque circonstance inopinée, un grand malheur, une grande affection, un grand exemple, peut-être une grande faute, une heure de méditation propice nous en révéleront subitement le mystère. Nous sommes surpris de découvrir à quelle hauteur il nous était permis d'aspirer. Un monde nouveau semble, au fond de nous-mêmes, se dévoiler à nos regards. Mais bientôt les distractions surviennent, le torrent nous entraîne, le voile retombe; la grande découverte est oubliée, ou ne se retrace peut-être à notre souvenir que comme l'illusion d'un instant ou comme un regret qui empoisonnerait notre vie. Oh! que ne l'avons-nous suivie

en effet, cette inspiration sacrée! elle eût décidé peut-être de notre existence entière!

L'éducation la plus achevée donnée par les maîtres les plus capables, ne produit bien souvent que les sujets les plus médiocres; celle qu'on se donne à soi-même, élève seule au-dessus du vulgaire, et le caractère des grands hommes est toujours en partie leur propre ouvrage.

Quand nous parlons ici du vulgaire, nous n'avons garde d'entendre désigner les conditions obscures de la société; nous espérons être mieux compris; nous désignons ce qu'il y a de vulgaire, sous le rapport moral, dans les caractères et les sentimens. Le perfectionnement moral, et ceci est une remarque fondamentale, ne consiste pas à produire des hommes extraordinaires; la plupart de ces hommes n'achètent un tel privilège, que par le sacrifice de quelque condition essentielle à l'amélioration ou au bonheur. Bien moins encore prétendons-nous exiger que les hommes élevés à cette vraie hauteur morale, trouvent sur le théâtre de la société, une scène éminente du haut de laquelle ils puissent attirer les regards et exercer une puissante influence. Le vrai perfectionnement est celui qui se trouve en rapport avec la situation et la destinée de chacun; et par conséquent il est pour la généralité des hommes, celui qui convient aux situations les plus ordinaires: il consiste dans un ensemble harmonieux et

complet des facultés intellectuelles et morales, soit entre elles, soit avec les circonstances dans lesquelles chacun est placé; et, par cette raison même, il frappe souvent moins l'attention du spectateur, il n'exalte point sa surprise; tout y paraît simple, parce que tout y est coordonné. On peut donc dire que ce perfectionnement est en partie relatif. Il n'est pour chacun de nous que la conformité à la vocation qui nous a été donnée. Il y a pour toutes les conditions sociales une grandeur morale, dont le prix s'accroît encore dans l'obscurité, et dont le plus haut degré réside dans les vertus les plus ignorées du monde; de même qu'il est, pour les situations les plus élevées aux yeux du monde, une bassesse que font encore mieux ressortir l'éclat extérieur et les faveurs de la fortune. Le perfectionnement de soi-même, loin d'être une prérogative exclusivement réservée à quelques-uns, est une carrière ouverte à tous; ouverte à l'être humble et méconnu, de préférence peut-être à celui qui est remarqué. Il est obtenu par celui qui sait être bien à sa place; et il a d'autant plus de mérite réel, que par le concours des circonstances, il y rencontre et moins de secours et plus d'obstacles (1). O vous, qui

(1) La fondation instituée par l'estimable M. de Montyon, et qui a pour objet de faire décerner, chaque année, un prix de vertu, par l'Académie française, considérée sous le point de vue qui nous occupe, a certainement un haut degré d'utilité, par

que vous soyez, qui nous avez précédés, nous laissant l'héritage de vos beaux exemples, vous qui marchez en notre présence d'un pas ferme et assuré dans les sentiers du bien, pendant que nous languissons peut-être dans une existence inactive; pourquoi n'aspirerions-nous pas à suivre vos traces? Le tableau de votre vie doit-il servir seulement à charmer nos oisives lectures, à produire de l'effet sur notre scène dramatique, ou à nous suggérer de stériles louanges? Doués de la même nature que vous, appelés à la même fin, créatures du même Dieu, pourquoi n'aspirerions-nous pas à partager votre noble destinée? Pourquoi ne nous demanderions-nous pas ce que nous pouvons être, ne tenterions-nous pas de le devenir? Nous doutons, disons-nous, de nos propres forces! les avons-nous bien consultées? En avons-nous fait un essai sérieux et suffisamment répété? (1)

cela seul qu'elle perce le voile dont se couvrent de belles actions faites par des hommes ignorés, pour les mettre en lumière; elle tend à composer une histoire nouvelle, plus utile peut-être et plus honorable certainement à l'humanité que l'histoire ordinaire, trop souvent appelée à signaler seulement les désordres et les crimes éclatans. Elle peut composer même un recueil plus fructueux que les Vies de Plutarque, parce que ses leçons sont mieux à la portée de tous les hommes, et parce qu'il révèle précisément ce qu'il peut y avoir de sublime dans les conditions les plus obscures.

(1) Nous n'avons garde, sans doute, de contester l'utilité des secours étrangers que l'homme reçoit dans cette grande

De même que l'homme a la faculté de grandir sans cesse, il a malheureusement celle de déchoir. Placé entre une échelle ascendante et un abîme, il dépend de lui de gravir l'une, ou de se laisser plus ou moins entraîner vers l'autre. Or, les moyens qui conduisent au perfectionnement, sont précisément les mêmes qui préviennent la dégradation, ou qui en retirent. Ceux donc qui, prévenus par de tristes opinions, découragés sur la destinée humaine, et doutant de la puissance de la vertu, nous accuseraient de nous livrer à de séduisantes illusions, lorsque nous adoptons les perspectives d'une perfectibilité indéfinie, trouveront encore dans les vues que nous présentons à leurs méditations, l'indication d'un régime dont ils ne peuvent contester l'utilité; et l'éducation de soi-même sera, du moins, à leurs yeux, le principe de conservation pour les dons que notre nature a reçus de la Providence.

Jusqu'ici, en considérant la vie humaine comme une grande et continuelle éducation, nous avons concentré nos regards dans le cours même

œuvre de son perfectionnement, ni surtout de méconnaître ceux qu'il attend d'une influence supérieure à sa nature. Mais nous devons laisser aux écrivains qui traitent de la morale religieuse, le soin de considérer ce point de vue particulier. Nous n'envisageons ici le sujet que sous les rapports purement philosophiques, en tant qu'il comprend l'étude des facultés mises par la nature à la disposition de l'homme.

de la vie. Cette pensée acquiert une grandeur, une dignité toute nouvelle, si, envisageant la destinée de l'homme dans toute son étendue, et d'un point de vue plus élevé, nous portons les yeux sur cet immense avenir, que lui promet la philosophie, que la nature même lui annonce, que la religion lui garantit. Cette faculté elle-même d'un perfectionnement progressif, continu, indéfini, fournit, à elle seule, une induction aussi puissante que légitime en faveur d'un avenir auquel elle se réfère, et dont elle est comme le précurseur. Ce sont comme les deux termes d'un magnifique rapport, qui s'expliquent l'un par l'autre. Dès que l'homme peut toujours grandir, il a toujours une plus haute existence qui l'attend; puisqu'il a devant lui une plus haute existence, il doit toujours grandir. Les vertus acquises dans la vieillesse sont encore le germe d'une nouvelle adolescence; elles sont comme ces fleurs préludant à un nouveau printemps, qui se font jour sous des frimas passagers. Plus on médite les nombreux mystères dont la suite compose notre rapide passage sur cette terre, et plus on reconnaît dans chacun d'eux, comme autant d'indices qui montrent dans ce passage une véritable préparation; et c'est pourquoi, pour la plupart des hommes, il est une longue et pénible épreuve. L'épreuve est un gage. L'éducation est d'autant plus laborieuse, qu'elle doit être et plus réelle et plus utile. Si nous donnons tant de soins

à celle dont les fruits subsisteront seulement pendant quelques années, et s'évanouiront peut-être par une mort précoce; quelle attention, quels efforts, ne demande pas celle dont les fruits doivent s'étendre un jour dans un avenir sans incertitude comme sans limites? Enfans de la terre, nous faisons d'immenses provisions pour un court et incertain voyage; enfans du ciel, que ne devons-nous pas amasser pour le séjour de l'immortalité! Quels prix acquièrent, dans cette perspective, et cette époque de la maturité de la vie, trop souvent conçue comme le temps de la jouissance, d'une jouissance en général si mesquine et si pauvre; et cette époque des vieux jours, trop souvent conçue comme celle d'un repos stérile et troublé par tant de cruelles infirmités! alors, nous ne les jugeons plus seulement dans les étroits rapports avec le passé; nous les jugeons ce qu'elles sont, dans leur corrélation avec un développement futur; elles deviennent toujours plus fécondes.

Les philosophes ont justement remarqué que la seule instruction solide, est celle que l'élève tire de son propre fonds; que le véritable enseignement n'est pas celui qui transmet des notions toutes faites, mais celui qui rend capable de se former à soi-même de bonnes notions. Ce qu'ils ont dit à cet égard des facultés intellectuelles, s'applique également aux facultés morales; et de même qu'il y a pour l'esprit une culture *auto-*

didactique, il y a pour l'âme une culture spontanée, celle dont dépend tout progrès réel dans le perfectionnement. Nous observons avec une vive curiosité les procédés de ces arts ingénieux et divers, qui présentent aux besoins matériels les productions de l'industrie. Serions-nous indifférens aux procédés secrets de cet art merveilleux qui forme les hommes véritablement distingués, qui exécute la grande œuvre du bonheur et de la vertu, et qui revêt le monde de sa plus belle décoration, en élevant la nature humaine à toute sa dignité? (1) C'est aux gens de bien que, par un louable larcin, nous déroberons leurs plus intimes secrets; ils deviendront notre sujet d'étude: puisent-ils, en effet, avouer nos maximes, y reconnaître le résumé de leur propre expérience; et pendant que nous déclarons avoir borné tous nos soins à leur emprunter notre science, puissions-nous avoir mérité, en effet, de leur servir d'interprète et d'organe!

Si cet art, le premier des arts, par sa généralité, comme par son importance, peut être en effet

(1) On se plaint de ce que la philosophie morale est, en général, moins cultivée aujourd'hui en France qu'en Angleterre ou en Allemagne. Est-ce le tort des écrivains, celui du public, ou celui des uns et de l'autre? Quoi qu'il en soit, le moyen le plus simple et le plus efficace, peut-être, de réveiller parmi nous le goût d'une si belle science, est de faire sentir d'abord l'utilité de ses applications.

réduit en maximes pratiques, par cela même qu'il est destiné à l'usage de tous les hommes, ces maximes doivent être à la portée de tous les hommes. Dès-lors, elles ne doivent pas convenir seulement à ces êtres privilégiés, que la nature a doués de facultés éminentes, qui ont peu besoin de conseils, parce qu'ils les trouvent dans leurs propres inspirations; elles doivent être accommodées à la commune faiblesse; elles doivent éclairer même, dès les premiers pas, qui sont souvent les plus difficiles, ceux qui entreprennent leur propre amélioration. Dès-lors aussi, elles doivent reposer essentiellement sur des faits qui appartiennent à une expérience universelle. Elles s'appuieront par conséquent sur des vérités déjà familières. Loin de les rejeter, comme généralement connues, nous devons nous applaudir de les trouver en effet reçues et avouées de tous. Chacun pourra les vérifier, s'en constituer le juge, et il pourra d'autant mieux se les appliquer. C'est une belle prérogative pour les vérités morales que celle de se fonder ainsi sur un assentiment général, et de n'être que l'expression de la conscience du genre humain. Gardons-nous de les en dépouiller; elles deviendraient moins sublimes et moins utiles, en cessant d'être populaires. Dès-lors, enfin, ces maximes devront se concilier avec la variété des opinions, autant du moins que ces opinions se concilient elles-mêmes avec les intérêts de la vertu; elles

doivent être dégagées, autant qu'il est possible, de toute théorie systématique; non, sans doute, que les belles et hautes spéculations qui embrassent et les principes du devoir, et la cause de l'approbation morale, ne soient l'un des objets les plus dignes des méditations des penseurs; mais, en liant à cet ordre de spéculations les préceptes d'un art entièrement usuel, on courrait le risque de les compromettre dans des discussions ardues, aux yeux de ceux qui n'auraient pas le loisir ou le courage de s'ériger en juges de ces graves controverses. Tel est, au reste, d'après le jugement de ceux qui les ont plus approfondies, tel est heureusement le résultat auquel on se trouve conduit, par l'examen comparatif des divers systèmes théoriques. On les voit, après avoir différé dans les considérations spéculatives, se réunir à-peu-près dans les mêmes résultats pratiques, avec la seule différence qu'ils prêtent plus ou moins d'énergie à quelques-uns des principaux mobiles de la volonté, qu'ils environnent certaines vertus d'une plus ou moins grande faveur. On est peut-être fondé à en conclure que, de tous les systèmes, le plus solide et le plus vrai, est celui qui, sans en exclure aucun, reconnaît dans tous quelque chose d'utile, les combine sagement entre eux, ou ne reproche à chacun que de devenir incomplet et défectueux, pour avoir été trop exclusif.

Il est cependant certains points fondamentaux,

de l'exercice de ces deux grandes puissances résulte tout ce qu'il y a de bon en nous, et comment le degré de leur application est la mesure du mérite et du démérite des sentimens et des actions humaines; comment elle est la mesure de l'estime que leur accorde le jugement des sages. Nous les verrons d'abord agir séparément et tour-à-tour, autant du moins qu'elles peuvent s'isoler l'une de l'autre. Nous les verrons ensuite s'allier et se combiner entre elles; car, c'est de leur association seule et de leur juste harmonie que dépend tout perfectionnement moral. Ce sera l'objet du second livre, divisé pour ce motif en trois sections.

Enfin nous rechercherons dans un troisième et dernier livre, quels sont les moyens les plus convenables pour cultiver en nous ces deux grandes puissances, leur donner le plus haut degré d'énergie dont elles sont susceptibles, et conserver entre elles cette harmonie également nécessaire à

une autorité bien supérieure encore. Elle met donc en sûreté les premiers intérêts de l'humanité. D'un autre côté, nous devons nous féliciter aussi en servant ces intérêts, de leur donner pour sauvegarde, non des hypothèses plus ou moins brillantes et contestées, mais cette même philosophie qui repose sur des faits manifestes, avoués, qui n'est autre que la philosophie du bon sens, et qui, en dépit de tous les systèmes, prévaudra toujours dans l'esprit de la généralité des hommes éclairés.

toutes deux. Ainsi se compléteront les vues que nous nous proposons d'exposer sur l'éducation de soi-même, vues qui n'embrassent, au reste, qu'une faible portion de ce grave sujet.

Nous nous trouverons ainsi naturellement conduits à chercher quelques remèdes aux deux principales maladies morales qui affligent l'humanité, et particulièrement, peut-être, dans notre siècle: l'une, cet égoïsme qui isole les hommes, les rend étrangers les uns aux autres, relâche ou détruit tous les liens des affections, et concentre l'activité individuelle dans la recherche des jouissances; l'autre, cette faiblesse du caractère qui livre les hommes en esclaves à une imitation aveugle, ou à leurs propres penchans. Heureux, si à une époque où tant de circonstances semblent appeler la société à des mœurs graves et à des destinées sérieuses, où la dignité de la nature humaine semble être mieux comprise, nous pouvons en effet coopérer, par notre faible tribut, à rehausser cette dignité, et à entretenir le feu sacré des affections nobles et généreuses!

qu'il est nécessaire, avant tout, d'établir, ou plutôt de rappeler, pour les mettre hors de toute contestation. Dans cette étude des phénomènes de la vie morale, du développement qu'elle peut recevoir, et des moyens propres à le procurer, il faut bien, pour déterminer ce qu'elle est susceptible de devenir, reconnaître les conditions d'après lesquelles elle existe, et les élémens dont elle se compose. La vie morale n'a pas moins de réalité que la vie qu'on appelle *physique*, en même temps qu'elle conserve une bien plus haute prééminence. Sa réalité est même connue avec une plus grande certitude; nous ne connaissons, en effet, la vie physique que par ses effets, comme nous ne connaissons les corps que par leurs surfaces. Mais nous connaissons la vie morale par la déposition de notre conscience intime; il nous est donné de pénétrer au fond de notre propre cœur. Dans les scènes de la vie morale, l'âme est à-la-fois acteur et témoin. C'est cette histoire de la vie intérieure, qui doit servir de prélude et d'introduction à l'éducation de soi-même, parce qu'elle doit enseigner et quels sont les matériaux sur lesquels s'exerce cet important travail, et quels sont les instrumens dont il dispose; elle sera puisée dans l'expérience intime, expérience plus positive certainement, que l'expérience des sens externes, puisqu'elle repose sur l'intuition immédiate; quoi qu'elle soit plus délicate et plus difficile, parce

qu'elle n'emploie que le secours de la réflexion, faculté tardive, et gênée ici bas, dans son essor, par mille obstacles contraires (1). Ce tableau abrégé forme le premier livre du traité que nous avons essayé d'esquisser.

Il nous conduira à reconnaître que, si nos penchans et nos actions sont la matière générale qu'embrasse le perfectionnement moral, ses deux principaux ressorts consistent dans l'amour du bien et dans l'empire de soi, deux puissances qui constituent tout l'homme moral, que nous nous efforcerons de caractériser et de définir; dont l'une détermine la pureté des motifs, et repose sur le désintéressement comme sur sa condition essentielle; dont l'autre rend capable d'agir d'après les meilleurs motifs, et suppose, comme condition essentielle, que l'homme ait non-seulement pouvoir, mais autorité sur soi-même; dont l'une dirige au but, dont l'autre fournit l'instrument.

Cela posé, nous examinerons d'abord comment

(1) Nous nous félicitons de trouver cette occasion pour justifier la vraie philosophie de l'expérience contre la principale accusation que lui intentent ses détracteurs, et les hommes entraînés par l'esprit de système, naturellement portés à exercer sur elle de dures représailles. Car, la saine philosophie de l'expérience, bien connue et bien définie, accorde à l'observation des phénomènes intérieurs, à la détermination des lois qui les régissent, une autorité non-seulement parallèle à l'observation des phénomènes physiques, et à la fixité de leurs lois, mais

CHAPITRE II.

DES MOBILES DE LA VOLONTÉ.

Cinq genres principaux de mobiles sollicitent, en des sens divers, la volonté humaine ; ils correspondent à cinq ordres principaux de facultés qui composent comme la dot de l'humanité, et à cinq ordres de rapports que l'individu entretient avec la nature ou son auteur.

Suivant que l'homme est considéré sous l'un de ces cinq aspects, on le conçoit dans un mode d'existence spécial et distinct, et si on supposait, pour un moment, qu'il est exclusivement livré à l'un de ces genres de mobiles, on pourrait dire que chacun d'eux compose, en quelque sorte, pour lui, une vie à part. Mais, dans la réalité, cet isolement n'a jamais lieu d'une manière absolue, et chacune de ces différentes vies peut seulement prédominer d'une manière plus ou moins sensible.

Essayons de caractériser ces différens modes d'existence, de montrer comment ils se lient, se combinent, ou même se contredisent entre eux. Dans l'extrême imperfection de notre langage,

qu'on nous permette de déterminer avec soin l'acception que nous sommes contraints de donner aux expressions qui seules peuvent expliquer notre pensée.

Les sens sont le premier ordre de nos facultés ; ils nous mettent en rapport avec les objets extérieurs : les impressions sensibles, ce genre de plaisirs et de douleurs qu'on appelle purement *physiques*, sont le premier genre de mobiles ; renfermé dans cette sphère, l'homme serait condamné à une existence animale ; il serait même inférieur aux animaux, privé qu'il est de l'instinct : nous appellerons ce mode d'existence, *la vie sensuelle*.

Les impressions qui lui appartiennent sont de deux espèces, dont l'une est particulière et propre aux sensations diverses, dont l'autre peut naître indifféremment de chacune d'elles.

D'un côté, il est des sensations qui ont un caractère propre d'agrément et de désagrément, soit par leur nature, soit par la disposition habituelle ou momentanée de nos organes ; et dans leur nombre il faut comprendre non-seulement celles qui naissent de l'action des objets externes, mais encore celles qui, naissant de l'action réciproque de nos organes les uns sur les autres, sont des sensations moins observées, sans doute, mais influent cependant sur nous d'une manière quelquefois d'autant plus puissante, qu'elle nous échappe davantage.

D'un autre côté, quelles que soient ces sensations en elles-mêmes, il est une espèce de plaisir ou de douleur qui provient de leur intensité. En général, cette intensité seule est une source d'agrément, toutes les fois qu'elle ne dépasse pas certaines limites, et de désagrément, dès qu'elle les dépasse. Delà les plaisirs de la surprise, l'ennui qui accompagne l'uniformité et la continuité, le dégoût qui résulte de la satiété. Ces effets sont ordinairement relatifs; ils se modifient non-seulement selon les individus, mais selon les dispositions présentes ou antérieures du même individu; ils se modifient d'après le concours, soit simultané, soit successif, de ces sensations elles-mêmes.

Cependant, à cette sensibilité physique se joint, dans la noble nature humaine, une autre sensibilité d'un ordre supérieur; et ici l'homme commence à se séparer des animaux, non que les animaux soient aussi étrangers qu'on le suppose, à tous sentimens d'affection ou de haine, mais parce que chez l'homme seul ces sentimens acquièrent un certain degré de développement. Cette seconde faculté nous met en rapport avec nos semblables, en tant qu'ils sont doués d'une sensibilité analogue; elle s'alimente, se déploie par le commerce que nous entretenons avec eux; c'est la correspondance des cœurs ou leur répulsion. Delà un second ordre de mobiles, encore étranger, comme le premier, à tout concours de la raison, encore presque ins-

tinctif comme le premier. Nous désignerons ce second mode d'existence sous la dénomination de *vie affective*, et nous le diviserons encore en deux branches principales.

L'une s'attache moins aux personnes individuelles qu'aux jouissances et aux peines dont nous sommes témoins, et que nous nous approprions par la sympathie, souffrant ou jouissant ainsi nous-mêmes dans autrui.

L'autre au contraire, individualise entièrement les affections et tire du sentiment direct qu'elle porte aux personnes, l'intérêt qu'elle prend à leurs peines ou à leurs plaisirs.

Ici, avec ces affections bienveillantes qui unissent les hommes, s'élèvent malheureusement aussi des sentimens contraires qui les séparent ou les opposent. On peut donner aux premières le nom d'*amour*; on le leur donne ordinairement, quoiqu'elles ne constituent encore qu'un amour bien imparfait. Les seconds sont quelquefois une antipathie aveugle, une misanthropie plus ou moins générale dans ses effets; quelquefois ils sont la haine sous les formes de l'envie, de la colère, de la vengeance.

Nous supposons *cette vie affective* abandonnée à elle-même, privée des lumières de la morale et du régulateur qu'elle trouvera dans la connaissance des devoirs; elle demande cependant un premier essor de la réflexion, celui qui nous rend

capables de juger, par analogie, des impressions que reçoivent nos semblables, et des affections qu'ils éprouvent.

Le principe de cette sensibilité est un don de la nature; sa direction dépend plus ou moins des circonstances, des dispositions de chacun, des jugemens qu'il porte, des habitudes qu'il contracte, et des circonstances dans lesquelles il est placé.

Quoique les facultés intellectuelles composent un système à part, distinct de celles qui appartiennent immédiatement à la volonté, il y a cependant, en vertu de l'unité qui préside à notre constitution intérieure, il y a un lien commun entre l'exercice de l'esprit et les phénomènes de la volonté. Nos idées destinées à devenir les guides de nos sentimens, agissent aussi sur eux par un attrait qui leur est propre, et delà un troisième genre de mobiles qui semble descendre de l'entendement pour pénétrer dans le cœur. On pourrait donner au mode d'existence qu'ils composent le nom de *vie intellectuelle*.

Ces sentimens dérivent ou de la vue du beau, ou de la conviction du vrai. On pourrait les confondre dans l'admiration; on les distinguerait en ce que les uns empruntent plus particulièrement leur objet à l'imagination, les autres à la raison, d'où il arrive que ceux-là sont plus exaltés, ceux-ci plus sérieux et plus sévères.

Cependant, il y a pour l'homme autre chose que

des sensations, des sentimens et des idées; il y a pour lui des devoirs; parce qu'il existe pour lui une loi, parce que cette loi est promulguée dans l'intérieur de son âme. Cette loi fonde et règle un nouvel ordre de rapports, soit avec les autres êtres, soit vis-à-vis de lui-même. La révélation de cette loi, la puissance qu'elle exerce, constitue un quatrième ordre de facultés, la conscience qui discerne le bien et le mal, le mérite et le démerite, et qui réunit à-la-fois le double caractère d'une notion et d'un sentiment. Nous demandons qu'on nous permette de restreindre le nom de *viemorale* à ce mode d'existence dont la conscience est le principe. (1)

Or, il y a aussi un double élément de la vie morale, c'est-à-dire, on est conduit à l'accomplissement de la loi, par deux espèces de motifs, tirés l'un et l'autre de la loi elle-même.

L'un découle de l'obligation; il a un caractère absolu, impératif; il a surtout pour effet d'interdire ce qui est mal.

(1) On donne le nom de *sentimens moraux* aux affections bienveillantes qui rapprochent les hommes; ces sentimens prennent eux-mêmes un caractère moral, dès qu'ils s'appuient sur celui du devoir; ils ont toujours un effet moral, quand ils sont bien dirigés. Cependant il importe de bien distinguer les affections proprement dites, encore instinctives, et privées de la lumière du devoir, du sentiment moral lui-même; car les premières, errant au hasard, peuvent aussi être imprudentes, funestes, coupables, et demeurent même sans mérite, lorsque, dans ce mouvement aveugle, elles produisent un effet utile.

L'autre découle de l'amour; il a un caractère plus expansif et plus doux; il entraîne au bien, fait aspirer au meilleur.

L'homme, enfin, est admis, est appelé même à former, à entretenir un cinquième et dernier ordre de rapports qui rallient et couronnent tous les autres; un rapport avec l'auteur de toutes choses, un rapport qui unit son existence présente aux espérances de son propre avenir. A cet ordre de rapports correspond, soit un nouvel et immense développement des facultés de son esprit et de son cœur, soit aussi, comme nous en sommes personnellement convaincus, un ordre spécial de facultés intérieures. Delà dérive encore un dernier genre de mobiles destinés à exercer une grande et sérieuse puissance sur sa volonté. Delà résulte pour lui un mode d'existence, qui embrasse le plus vaste orbite; nous pouvons le nommer la *vie religieuse*.

Cette vie religieuse a, comme les autres, deux principaux foyers :

Le premier réside dans la soumission entière et le respect sans bornes que commande le suprême pouvoir uni à la souveraine autorité, et qu'entretiennent le sentiment de notre faiblesse, la perspective de notre destinée, en présence de celui qui est l'appui de l'une et l'arbitre de l'autre.

Le second est l'amour, l'amour véritable, le

plus auguste amour que puisse concevoir le cœur de la créature, cet amour élevé à l'adoration, mêlé de gratitude et de confiance, qui trouve son légitime et inépuisable objet dans le sein de la perfection infinie, dans l'image de l'éternel bienfaiteur.

Ces cinq modes d'existence, ou, comme nous les appelons, ces cinq vies, forment pour l'homme l'échelle ascendante et naturelle du perfectionnement; échelle qu'on pourrait diviser en dix degrés, si l'on considère les deux élémens principaux dont chacune de ces vies se compose. En passant de l'une à l'autre, l'homme devient progressivement plus grand, plus fort, plus heureux et meilleur. Il se met en harmonie avec la nature, avec la société, avec lui-même, avec l'ordre universel; ses besoins, comme ses vues, se multiplient, s'étendent; mais, ce qu'il y a de remarquable, en même temps, ils s'épurent, se régularisent, se coordonnent, et trouvent enfin leur satisfaction et leur repos. Ce sont, si l'on peut dire ainsi, autant de régions différentes que l'homme traverse et habite tour-à-tour, en marchant vers sa destination véritable, ce sont autant d'états ou d'âges successifs par lesquels il passe pour atteindre à sa maturité.

Ceux qui, en suivant la route, en subissant les transformations, n'ont point encore atteint à l'un des degrés supérieurs, peuvent élever des doutes

les révolutions des jours et des saisons, toutes les causes de sa fécondité.

La personnalité, ou l'amour de soi, s'exerce par une action universelle et constante dans les cinq régions que nous venons de parcourir ; mais elle s'y exerce sous des formes diverses, plus ou moins exclusive, impérieuse, éclairée. Le *moi* se recherche et se repose dans la vie des sens, jouit de lui-même et s'anime dans la bienveillance et l'admiration ; se retrouve encore et se satisfait par un sentiment plus noble et plus pur dans la pratique du bien et les pensées religieuses. La Providence voulut en effet que l'homme fût un but à lui-même, non pas un but absolu et supérieur, mais un but persévérant, quoique subordonné.

De même que la perception du *moi* est d'abord comme enveloppée dans les objets, confondue et presque identifiée avec eux, l'amour de soi se produit d'abord par la recherche des objets qui lui conviennent. A mesure que la réflexion de l'esprit détache cette notion, la rend plus saillante et plus vive, le but se définit avec plus de clarté, s'avoue avec plus de franchise.

La personnalité tend à se satisfaire tour à tour de trois manières différentes.

La première, la plus immédiate et la plus simple, consiste dans la recherche du bien-être, qu'elle poursuit, en aspirant au plaisir, comme en fuyant la douleur, quelle qu'en soit la nature et l'origine.

La seconde, plus délicate, plus abstraite, si l'on peut dire ainsi, consiste dans la possession et la jouissance de soi-même. Dès qu'en effet le *moi* s'est reconnu et comme démêlé sur la scène variée où il se trouve uni et mêlé à ce qui l'entoure, il jouit de sa propre puissance, non-seulement parce qu'elle multiplie les instrumens de son bien-être, mais parce qu'elle lui donne un sentiment plus vif de lui-même ; il jouit de son activité qui lui fait expérimenter sa puissance ; il jouit de l'attention qu'il attire, parce qu'elle l'aide à s'accorder une attention plus vive, et d'être vu, parce qu'il se voit mieux ; alors, de même qu'il s'était d'abord confondu avec les objets, maintenant il identifie, incorpore les objets à lui, par une sorte d'occupation et de propriété, et il croit être davantage, parce qu'il s'est créé un plus grand volume apparent, parce qu'il se retrouve dans ce qu'il croit posséder.

Enfin, et c'est la troisième manière, la plus difficile, la plus lente, mais la plus parfaite, il jouit de ce qu'il acquiert en valeur réelle, il jouit de sa propre dignité, de son amélioration ; il jouit, non pas seulement de l'exercice et du développement de ses facultés, mais de leur bon emploi et de l'harmonie qui naît de la conformité de cet exercice avec leur destination véritable. C'est alors plus que le bien-être, plus que la force, c'est le bonheur.

sur sa réalité, ou sur la possibilité d'y atteindre, comme le voyageur peut être incertain sur les contrées auxquelles il n'est pas encore parvenu. Mais d'autres voyageurs ont précédé, et leur témoignage nous éclaire.

Lorsque nous représentons ici ces divers modes d'existence comme des âges ou des états successifs, nous n'avons garde de dire ni que les derniers soient seulement une acquisition, ni que chaque état supérieur exige que les états inférieurs aient obtenu déjà tous les progrès dont ils sont susceptibles. Il faut reconnaître, au contraire, que chacun de ces modes d'existence a également pour nous sa racine dans la nature, comme ils ont chacun une égale réalité; que les facultés qui leur correspondent, placées en nous dès notre naissance, comme autant de germes, sont contemporaines relativement à leur origine première. Mais ces facultés ne se produisent pas, ne se développent pas avec la même rapidité; il en est qui exigent de notre part une coopération plus active; il en est qui sont destinées à jouer le rôle de précurseurs, d'autres qui sont destinées à achever et à accomplir; ou plutôt, toutes ensemble, dans l'ordre que nous venons d'assigner, préparent et préludent d'une manière plus ou moins immédiate et prochaine au grand avenir dans lequel doit se résoudre notre véritable existence.

De même, quoique plusieurs de ces ordres de

mobiles se montrent extrêmement divergens, et paraissent se contrarier entre eux, ramenés à leur vraie tendance, ils entrent dans un système commun. Les âges inférieurs introduisent à ceux qui les suivent, leur portent un tribut et des matériaux, ouvrent un champ à leur exercice; les modes d'existence supérieurs appellent à eux ceux qui les ont précédés, les transforment, les ennobliissent et les fécondent. Ainsi, tout se lie et se coordonne, tout concourt au perfectionnement dans un certain rang et dans une certaine proportion.

Peut-être même, au premier abord, quelques-uns de ces modes d'existence semblent-ils se confondre entre eux, lorsque l'on considère les secours qu'ils se prêtent. Quelques-uns transportent la vie morale dans les sentimens, d'autres dans la raison. Mais une réflexion attentive fait reconnaître que la consanguinité des principes n'exclut point leur diversité, et qu'avec l'unité fondamentale qui préside à notre nature, se concilient la variété et la progression graduée des forces dont elle dispose.

Chez les diverses nations, comme chez les divers individus, chacun de ces modes d'existence peut obtenir, ou un développement plus précoce, ou une prédominance marquée sur les autres, et delà, en partie, la diversité des mœurs et des caractères. Il y a plus; et dans chacun de nous, aux divers âges de la vie, dans les diverses situa-

tions, souvent même à des époques fort rapprochées, une prédominance semblable peut aussi se faire remarquer; les sens, les affections, les idées, les devoirs, la piété peuvent ou prévaloir, ou paraître plus ou moins assoupis; et suivant qu'ils acquièrent ou perdent cette prééminence, nous nous étonnons de nous retrouver très différens de nous-mêmes.

Mais, ce qu'il importe de bien remarquer, ce qui est confirmé par une constante expérience, ce qui va s'expliquer par la suite, c'est que toutes les fois que la société ou l'individu restent stationnaires ou rétrogradent, c'est que la subordination que nous venons d'indiquer a été troublée et intervertie; c'est qu'au contraire si cette subordination est bien observée, l'homme et la société marchent à des progrès continus, parce qu'ils suivent en effet les voies tracées par la nature.

Il est même nécessaire que ces divers modes d'existence continuent ensemble dans un certain accord, un certain équilibre; autrement, ils s'exagèrent ou se corrompent.

La vie des sens occupe l'enfance de l'individu, celle des peuples. Tout est renversé, tout dégénère, quand elle prévaut dans la virilité. La vie affective anime l'adolescence; elle excite tous les orages des passions, si elle règne d'une manière trop exclusive. La vie intellectuelle absorbe, quelquefois toutes les autres par l'un ou l'autre de ses

deux principes, chez les artistes et les savans; elle devient trop prépondérante quelquefois dans un certain état de civilisation où les mœurs semblent s'affaiblir sous l'influence de l'esprit de discussion et d'analyse. La vie morale, si elle immole trop et celle des sens et celle des affections, se dessèche, se perd dans un rigorisme farouche, ou dans une exaltation oiseuse. Privées du secours de la vie intellectuelle, la vie morale et la vie religieuse s'égarerent, et peuvent convertir leurs bienfaits en poisons funestes et pour nous et pour les autres.

Si maintenant, considérant tout ce système sous un autre point de vue, nous examinons la direction que suivent ces divers ordres de mobiles, nous remarquerons qu'il est pour eux deux directions générales qui paraissent opposées entre elles, que, cependant, l'œuvre du perfectionnement réussira à concilier, et de l'accord desquelles résulteront même de grands avantages: l'une, qui ramène l'homme sur lui-même, qu'on pourrait appeler *concentrique*, et qui donne à ses déterminations un caractère intéressé; l'autre, qui le porte hors de lui, qu'on pourrait appeler *excentrique*, et qui est le principe de toutes les déterminations généreuses.

Ainsi, le globe que nous habitons, subit un mouvement de rotation sur lui-même, pendant qu'il est entraîné par les attractions célestes; et de la combinaison de ces deux lois naissent, avec

N'envisager l'amour de soi que dans la poursuite du bien-être, c'est n'avoir qu'une idée bien étroite de son énergie. La sphère du bien-être est si étroite ! Les deux dernières sphères d'action sont au contraire en quelque sorte indéfinies, et offrent un champ sans bornes, soit aux passions, soit aux vertus. Dans les deux premières sphères, le *moi* demeure presque entièrement passif, ou du moins il n'exerce qu'une demi activité, parce qu'il n'est point le résultat de la réflexion ; dans les deux autres, cette activité est entièrement spontanée et puise tous ses alimens en elle-même ; mais dans la seconde, l'amour de soi n'est encore que conquérant ; c'est dans la dernière qu'il devient véritablement créateur, et ce qui est digne de remarque, c'est dans ce plus haut degré d'activité qu'il trouve enfin le repos, ce repos qu'il cherchait vainement ailleurs.

Tout est clair dans l'amour de soi ; il n'a pas besoin d'être défini, expliqué. Mais, quelles sont ces voix toutes puissantes qui éveillent, excitent le cœur de l'homme, l'appellent à chercher un but hors de lui, sont assez éloquentes pour l'y entraîner ? Il en est deux qui lui parlent un langage différent, quoique lui montrant au loin les mêmes buts : l'autorité et l'amour. L'autorité lui adresse des paroles imposantes et sévères ; l'amour, des paroles persuasives et tendres ; l'autorité lui commande et le subjuge, l'amour le captive et

le charme ; l'autorité l'éclaire, l'amour l'embrase ; l'une se montre, agit sur lui ; l'autre, pénétrant en lui, semble jaillir de lui-même, s'emparer de son existence, lui composer une nouvelle nature. L'une, en lui faisant connaître sa faiblesse, lui en apporte le remède ; l'autre, en lui révélant toutes ses forces, lui enseigne leur vraie tendance.

Par le principe d'autorité, nous n'entendons point désigner ici cette espèce de force aveugle et mystérieuse, imaginée par certains esprits systématiques, comme pour se soustraire eux-mêmes à l'autorité de la raison ; cette espèce de force qui, en réalité, différerait peu d'une force matérielle ou de la fatalité du destin ; cette force qu'ils prétendent opposer à la conviction et employer même à la détruire. Nous replaçons au contraire l'autorité dans sa dignité naturelle, en lui conservant son vrai caractère et sa légitimité qui naît de la conviction elle-même.

Par le principe de l'amour, nous entendons cet amour, seul digne en effet d'un tel nom, cet amour pur et véritable qui réunit et concentre en lui toutes les puissances de l'âme, qui leur offre l'objet d'un juste hommage.

L'autorité n'est point la nécessité ; elle lui est même souvent directement contraire. La nécessité n'emploie que la coaction ; l'autorité n'accepte qu'une soumission volontaire. La nécessité règne sur la matière ; l'autorité sur les intelligences.

L'amour n'est point un simple penchant : le penchant est esclave, et l'amour est libre ; le penchant est instinctif, l'amour est réfléchi ; il se connaît et s'approuve.

Dans la vie des sens, la personnalité règne seule encore. Par la première de ses trois influences, elle régit le premier élément de cette vie ; par le second, elle régit l'autre.

Dans la vie affective, l'un des deux principes généreux, l'amour, quoiqu'imparfait encore, commence à s'associer à la personnalité ; et la personnalité elle-même commence à prendre son troisième caractère.

Dans la vie intellectuelle, l'amour croît par l'admiration ; l'autorité se produit par la conviction du vrai.

Dans la vie morale, l'amour croît encore par la soif du bien ; l'autorité éclate par les arrêts de la conscience.

Dans la vie religieuse, l'autorité et l'amour semblent se confondre dans le même principe ; car, d'une part, l'autorité se personnifie, et l'amour se prosterne dans l'adoration : celle-là achève de se légitimer pleinement et obtient le plus auguste empire ; celui-ci trouve enfin à satisfaire ses besoins immenses et se trouve délivré des incertitudes et des limites.

Dans ces trois dernières régions, l'amour de soi s'épurant, s'éclairant, se dépouille de ses

premières formes, se déploie sous son troisième et dernier caractère. Il devient la recherche de notre propre dignité, de notre amélioration, de notre vrai bonheur ; et c'est ainsi, comme nous l'avions annoncé, que le principe intéressé finit par se concilier et s'unir avec les principes généreux. Obéir à ce qui est juste, aimer ce qui est bon, n'est-ce pas s'aimer véritablement soi-même ?

De la sorte, dans les cinq régions que l'homme parcourt successivement en tendant au perfectionnement, il trouve successivement aussi trois guides : la personnalité, l'autorité, l'amour. Chacun de ces guides a des fonctions, comme un temps, qui lui sont propres ; tous ensemble conspirent à le conduire au terme.

Qu'on excuse l'aridité de cette nomenclature, elle nous semble être un préliminaire indispensable. Nous avons essayé de l'exposer avec simplicité, avec clarté, plutôt que de l'établir par des preuves ; nous nous sommes fiés, pour ces preuves, aux réflexions que chacun peut faire sur lui-même ; nous nous sommes reposés sur les témoignages de sa conscience intime, parce que nous avons consulté la nôtre.

CHAPITRE III.

DU BUT.

Tout a son but dans la création, l'homme seul connaît le sien.

Tous les êtres tendent au but que le Créateur leur a marqué dans ses plans; l'homme seul adopte le sien par son consentement, et entre ainsi de son propre gré dans la coordination générale.

Cependant il existe pour l'homme deux sortes d'impulsions qui semblent suivre une direction contraire. L'une qui vient du dehors et qui l'entraîne, l'autre qui provient du dedans et qui est spontanée. Il est passif dans la première, actif dans la seconde. Il paraît cependant aux yeux du spectateur superficiel, être actif aussi dans la première; mais il n'y possède qu'un mouvement communiqué, semblable à celui du mobile, inerte par lui-même, qu'un choc a lancé dans l'espace. Il n'est réellement actif que dans l'impulsion spontanée, parce qu'alors seulement il puise toute son énergie en lui-même.

On dirait que ce sont comme deux hommes différens qui sont en lui et qui se livrent une guerre presque continuelle; l'un toujours disposé à céder, l'autre toujours jaloux de son indépendance. Cependant, ces deux hommes constituent la même personne; il faut encore l'assentiment pour céder; l'action spontanée suppose un motif; on peut résister aux sollicitations venues du dehors; on peut soumettre sa propre indépendance aux lois qu'on a reconnues; mais ces deux hommes ne se concilient et ne s'entendent que lorsqu'ils ont trouvé un commun régulateur.

En obéissant au mouvement qui lui est imprimé, l'homme peut se croire fort, et d'autant plus fort qu'il aura moins résisté; mais il ne possède qu'une force d'emprunt: il ébranlera tout autour de lui; mais loin d'exercer un empire, il ne manifestera d'autre puissance que celle de sa propre servitude. Déployant son activité spontanée, l'homme sent quelquefois toute sa faiblesse, mais il acquiert aussi sa véritable dignité, et prend le rang qui lui appartient dans l'échelle des êtres.

En obéissant à l'impulsion reçue, l'homme semble porté vers un but du même genre que celui des êtres privés d'intelligence. Mais il y a cette grande différence que les êtres privés d'intelligence, en tendant aveuglément au but qui leur est imposé, remplissent leur destination d'une manière infaillible et complète, tandis que l'hom-

me, par cette condescendance aveugle, peut manquer la sienne. Il laisse du moins échapper de ses mains le moyen qui devait l'y conduire.

Ces tendances dans lesquelles l'homme se sent comme mécaniquement entraîné, ne se terminent point pour lui à un but réel; ce ne sont que de simples sollicitations. C'est lui-même qui convertit en but le terme auquel elles se dirigent, quand il les accepte sans réserve.

Toutefois ces tendances cachent en elles l'indice d'un but véritable, mais qu'il faut savoir y chercher, y découvrir, et qu'on ne trouve précisément qu'en les arrêtant à de certaines limites, c'est-à-dire, qu'en cessant de s'y livrer aveuglément.

En déployant son activité spontanée, l'homme ne crée pas son but, ou du moins n'est pas appelé à se le créer; il ne doit que le reconnaître, l'avouer, l'embrasser. Le but lui est antérieur, supérieur; le but lui est donné; mais il ne lui est pas donné comme un joug imposé par la nécessité; il lui est prescrit pour recevoir de lui un hommage libre et raisonné; il lui est offert comme un bienfait, proposé comme un modèle.

Un but est le terme, le sommet de l'angle où viennent se rencontrer et se réunir l'intelligence et la volonté. L'intelligence seule peut concevoir la notion du but, parce que cette notion est prise dans le domaine de ce qui n'est pas encore, parce qu'elle suppose une comparaison des moyens, une

coordination anticipée; il n'y a de but qu'autant que l'esprit peut lire dans le possible; il n'y a pas de but sans dessein, de dessein sans ordre; l'ordre est la création de l'intelligence. La volonté seule peut avoir un but, comme le mouvement seul peut avoir une direction; sans but, on peut s'agiter, non vouloir; la volonté fait descendre le but de la région du possible dans celle de la réalité. La volonté précède et éveille l'intelligence par ses besoins, la suit et lui obéit par ses déterminations. Connaître un but sans y tendre, chercher un but sans le connaître, c'est une contradiction, c'est la désharmonie, c'est le tourment de l'existence; c'est trop souvent, cependant, la condition à laquelle les hommes se condamnent.

Observez comment l'homme opère dans les plus simples travaux mécaniques; avant de se former le plan de l'ouvrage qu'il va exécuter, il se demande d'abord quelle en sera la destination et l'emploi. Plus l'idée qu'il aura conçue de cette destination sera vraie, complète, exacte et claire, et mieux il réussira à exécuter; car de cette idée mère sortiront toutes les conditions à remplir; de ces conditions sortiront à leur tour les moyens à mettre en œuvre. Voilà le but, voilà le dessein; c'est une sorte d'archétype qui existe dans la pensée, avant que la main de l'ouvrier le réalise.

Cependant, les moyens que l'ouvrier doit mettre en jeu doivent être à sa disposition; il y a donc

d'autres conditions aussi, des conditions inhérentes à la matière que l'ouvrier doit façonner, relatives aux instrumens qui sont en sa puissance, à ses propres forces, aux circonstances qui l'entourent, à l'intervalle de temps qui lui est accordé; ce sont les conditions du possible; il devra les concilier avec celles qui appartiennent au but qu'il se propose. Supprimez la pensée du but, négligez quelques-unes des conditions essentielles de l'un ou l'autre genre, vous n'avez plus que la confusion, un travail oiseux ou des efforts inutiles; il restera du mouvement et des forces, il n'y aura point d'ouvrage, il y aura destruction peut-être. C'est ce que nous remarquons dans les jeux des enfans; ils veulent aussi se mouvoir et exercer leurs forces, mais ils sont inhabiles à concevoir un but, un dessein, et surtout ils ignorent ce qu'ils peuvent.

Or, cet exemple familier et simple nous explique les conseils de la sagesse dans le cours de notre vie: le sage est l'ouvrier habile; la plupart d'entre nous sont des ouvriers maladroits ou des enfans qui jouent avec la vie, c'est-à-dire, avec la chose la plus sérieuse qu'il y ait en effet pour l'homme.

A cette faculté d'activité spontanée qui est en nous, se joint un besoin secret, immense et insatiable de l'exercer, parce qu'en effet la Providence nous a destinés à être les premiers agens, les seuls agens spontanés sur la scène de l'univers visible.

Ce besoin devient d'autant plus impérieux que les facultés de notre esprit et de notre cœur ont pris un plus grand essor. Que si, cependant, le but nous manque, ou s'il n'est pas nettement conçu, ce mouvement impétueux de notre âme ne sera plus qu'une vague agitation, un trouble universel, un tourment continu; nous aurons des désirs dont nous ne saurons pas nous rendre compte, des élans sans avoir une volonté; nous ressemblerons au voyageur qui erre dans les ténèbres d'une nuit profonde; nous essayerons, sans pouvoir rien entreprendre; nos efforts seront sans liaison et sans harmonie entre eux, aucun ne préparera celui qui doit suivre, aucun ne profitera de ceux qui l'ont précédé; il n'y aura ni prévision ni espérance; il n'y aura que de l'inquiétude, des mécomptes, le malaise et le mécontentement qui doivent être la suite de l'une et des autres, et ce supplice intérieur sera plus cruel pour les êtres les plus distingués, précisément parce qu'ils étaient capables de plus grandes choses.

La notion du but peut manquer à celui qui ne voit rien, par défaut de réflexion ou de lumières acquises; elle peut manquer aussi à celui qui voit trop, qui laisse égarer son regard sur tous les points de l'horizon, par les incertitudes qui sont la suite de cette imprudence. L'ignorance qui nous expose le plus à manquer de but, est l'ignorance de nous-mêmes. Les lumières qui nous y

exposent le plus, sont les lumières qui, quoique pénétrantes, sont incomplètes.

D'autres fois, au contraire, nous nous proposons un but; mais c'est le dessein qui n'existe pas, ou qui est faussement conçu; nous allons chercher un but dont les conditions sont impossibles par elles-mêmes, ou relativement impossibles pour nous. Chose singulière! quelquefois nous reconnaissons, nous expérimentons cette impossibilité, et loin qu'elle nous désabuse, qu'elle nous détache de la chimère que nous poursuivons, elle semble nous y attacher plus fortement encore, comme par une sorte de fatalité; nous tournons dans un cercle sans issue, nous heurtons contre la barrière et nous revenons nous y heurter encore; nous nous épuisons, nous nous consomons sans fruit, sans même en retirer le triste avantage de reconnaître l'inutilité de nos efforts; nous succombons par intervalle à la fatigue, mais sans pouvoir goûter le repos. Quelquefois cette malheureuse direction de la pensée résulte de ce qu'elle se porte sur un passé qui n'est plus en notre pouvoir, et qu'elle voudrait faire revivre. Quelquefois elle résulte de ce que la pensée au contraire invoque un avenir que ne comporte point la condition humaine ou la condition particulière qui nous est échue. Le plus souvent elle a lieu, lorsque, placés sur un théâtre qui n'est point en harmonie avec les élémens de notre

propre destinée, nous voyons ceux qui nous entourent jouir d'avantages dont nous sommes condamnés à demeurer exclus, nous voyons s'ouvrir de toutes parts des perspectives qui nous seront toujours étrangères, n'apercevant point la seule chose qui nous fût utile, c'est-à-dire, la voie qui était faite pour nous, parce qu'elle était en proportion avec la mesure des moyens que nous avait accordés la Providence. Ainsi, le découragement s'empare peu à peu de nous, les intérêts du cœur s'éteignent avec ses espérances, nous nous condamnons à une inaction forcée; tout nous paraît impossible, lorsque nous avons commis l'erreur de chercher notre destinée ailleurs que là où elle devait être.

Cette maladie du cœur peut encore provenir ou de l'insuffisance ou de l'excès des lumières; de leur insuffisance, lorsque nous n'avons pas su mesurer les obstacles qui devaient se trouver sous nos pas, et surtout mesurer l'étendue de nos propres forces; de l'excès des lumières, lorsqu'elles éclairent une région différente de celle que nous devons habiter, et surtout lorsqu'elles sont en disproportion avec nos vertus et les facultés de notre cœur.

Cette maladie peut affliger aussi les êtres les plus distingués; car ce sont ceux qui peuvent trouver dans leur passé, avec de plus nobles souvenirs, de plus justes sujets de regrets; ce sont

ceux qui, plus capables de concevoir une perfection idéale, peuvent par-là même aspirer trop facilement à de trompeuses espérances, et se sentir dignes quelquefois des faveurs que la fortune leur refuse.

Il faut donc un but dans la vie, il faut un but déterminé; il le faut non-seulement pour le bonheur, mais aussi pour la simple faculté d'agir, pour pouvoir être quelque chose. Que de facultés précieuses dissipées et perdues pour n'avoir pas su se pénétrer de cette vérité si simple, ou pour avoir négligé de la mettre en pratique! Quelle douleur ensuite lorsqu'on vient sur le soir de la vie, à la découvrir, mais trop tard! Voyez cette multitude d'individus qui se meuvent de toutes parts, qui vont et qui viennent, si empressés, si impatiens, si occupés! Demandez-leur ce qu'ils font; où ils tendent, ce qu'ils veulent? Quels sont ceux qui seront en état de vous répondre? Abordez ces infortunés qui demeurent à l'écart, accablés sous le poids d'une sombre mélancolie! Demandez-leur pourquoi ils semblent refuser les bienfaits de la vie humaine? pourquoi ils refusent de prendre part au banquet de la vie humaine? Ne vous répondront-ils pas qu'à ce banquet ils n'ont pu trouver de place, n'ayant pas su apercevoir ou accepter celle qui leur était offerte.

Or, lorsqu'on dit qu'il faut un but, c'est dire qu'il faut unité dans le dessein; car plusieurs

buts ne peuvent être poursuivis à-la-fois, s'ils sont divers, et à plus forte raison s'ils sont opposés entre eux; l'un viendrait distraire de l'autre, et leurs conditions pourraient être inconciliables; le grand art de la sagesse consiste à discerner le but principal, des buts secondaires, à établir entre eux cette juste subordination qui en deviendra l'harmonie, en sorte que, dans ce système étroitement lié, chaque action profite des efforts employés pour toutes les autres. Adopter successivement des buts différens, c'est n'avoir aucun but réel; l'unité du plan suppose donc aussi la persévérance.

Mais cette unité est-elle compatible avec notre nature? Comment pourra-t-elle y être obtenue au milieu de tant d'éléments discords et hétérogènes entre eux? Dès que nous jetons nos regards sur nous-mêmes, nous n'y apercevons de toutes parts que confusion et chaos, contradiction et désordre. Nous ne saurions faire un pas sans nous donner un démenti à nous-mêmes. Ce grand combat de l'homme passif et de l'homme actif, dont tout-à-l'heure nous signalions l'origine, envahit tout le champ de notre existence, se prolonge pendant toute la durée de nos jours; il compose en quelque sorte toute notre histoire intérieure. C'est peu encore; nos penchans sensuels luttent contre nos affections, les uns et les autres luttent contre nos devoirs; les penchans sensuels eux-mêmes ne

peuvent se satisfaire qu'aux dépens les uns des autres, et plus est immense leur variété, plus la discordance en est extrême; tous, d'ailleurs, s'intéressent à notre conservation, et tous cependant nous poussent à notre perte par leurs excès. Nos passions, rivales entre elles, deviennent par là même réciproquement hostiles; les unes douces et tendres, les autres impétueuses et violentes, elles se contrarient dans leurs directions, dans leurs caractères; la raison s'arme contre le cœur, le poursuit, l'effraie et le blesse; le cœur se soulève contre la raison; l'imagination est aux prises avec le jugement; la discorde s'introduit entre nos opinions elles-mêmes, et le doute, le terrible doute, sillonnant au loin l'horizon de notre intelligence, suffirait à lui seul pour introduire une sorte de dissension universelle entre tous les mobiles qui nous entraînent. Nous avons besoin de l'occupation et du travail, et pourtant nous aspirons au repos. Un charme puissant nous fait rechercher le commerce des hommes; un charme plus impérieux encore nous rappelle dans la solitude. L'imitation nous commande, nous captive presque à notre insu, et cependant notre indépendance se révolte contre elle; l'habitude nous enchaîne, et la nouveauté nous ravit. Aspirant à ce qu'il y a de plus élevé, nous concevons et nourrissons des ambitions sublimes; retombant au-dessous de nous-mêmes, nous semblons quelque-

fois trouver un plaisir barbare à nous dégrader; enfin, et surtout, *l'amour de soi* et la générosité du dévouement, nous retiennent ou nous appellent, se condamnant l'un l'autre, armés l'un de toute la force que lui prête une loi fondamentale de notre nature, l'autre de toute l'éloquence que lui prête la cause sainte de l'humanité.

Toutefois, ne désespérons point encore : jetons les yeux sur l'univers, sur le système général des êtres; partout nous apercevrons des contrastes, et de ces contrastes nous verrons sortir une constante harmonie; partout nous verrons des forces, des puissances qui semblent se choquer entre elles, et de ce choc même nous verrons résulter l'équilibre. Telle est la condition nécessaire de tout ordre de choses où l'unité doit naître de la variété; aucune force n'accomplit sa destination qu'en restant dans ses limites, et les contrariétés apparentes ne sont que des limites réciproques. Telle est l'image de notre intérieur, de cet intérieur que certains sages ont appelé un monde en petit, un abrégé de l'univers. De cette guerre universelle, perpétuelle, naîtra sans doute une paix inattendue et féconde; chacun de ces élémens qui menaçait de détruire, remis à sa place, soumis aux lois qui doivent le régir, aux combinaisons dans lesquelles il doit entrer, viendra concourir à l'ordre entier, apportant tantôt un secours utile, tantôt une restriction nécessaire, ici compensant

les pertes, là préparant les conquêtes, neutralisant dans cet alliage ce qu'il pouvait renfermer de funeste. Cette guerre, qu'est-elle même autre chose que l'exercice de la vertu sur la terre, trop souvent sans doute le sujet de ses afflictions, mais aussi la matière de son triomphe, la source de ses mérites, son titre aux récompenses qui l'attendent?

Découvrir le secret de cette grande harmonie intérieure, telle est l'étude qui doit préparer notre perfectionnement ; fonder ensuite cette harmonie en cultivant chacune de nos facultés, de manière à ce qu'elle remplisse la destination qui lui fut marquée, tel en est l'ouvrage. A mesure que nous parcourons l'échelle graduée et ascendante des diverses régions successives que l'homme parcourt pour atteindre le perfectionnement, nous verrons progressivement toutes ces contradictions apparentes s'apaiser, l'ordre s'introduire, les buts partiels et discordans se soumettre à des buts plus élevés, s'éclairer et se réconcilier ; par eux, la grande unité qui doit présider à tout le système, se dévoiler enfin et se montrer toujours plus parfaite. L'œuvre du perfectionnement consiste pour l'homme à imiter les plans de la Providence dans l'ensemble de la création, et à les accomplir sur lui-même.

CHAPITRE IV.

DE LA LIBERTÉ.

LES êtres qui peuplent la scène de la création se rangent en deux classes : Les uns, inanimés, reçoivent le mouvement ; les autres animés, se meuvent par eux-mêmes et impriment le mouvement aux autres.

Il y a dans l'animal deux sortes de mouvemens : les uns simplement automatiques, comme les battemens du cœur, la respiration ; les autres volontaires, par lesquels l'animal va, vient, saisit les objets : ici l'animal agit sur ses organes, et par eux sur les objets extérieurs.

C'est dans cette dernière espèce de mouvement que l'animal prend le caractère d'un agent spontané.

En exerçant cette activité spontanée, l'animal ne s'en rend point compte, parce qu'il est privé de réflexion. Il veut, puisqu'il satisfait à ses appétits, mais n'a point conscience de ses appétits et de sa volonté ; il saisit ce qui convient à ses

appétits, mais il ignore qu'il peut choisir, il n'a point choisi. Il ne gouverne point sa volonté; elle est gouvernée par les impressions reçues et par l'instinct qui le porte à rechercher celles qui lui plaisent, à fuir celles qui lui déplaisent. Ses déterminations, sont donc à leur tour un effet mécanique; elles sont entièrement subordonnées à d'autres causes.

Il peut se faire que l'action de l'animal n'obtienne pas son effet, lorsque l'objet résiste à la force qui lui est appliquée, ou lorsqu'un obstacle s'interpose entre cet objet et cette force. Alors, il y a encore volonté, il y a encore action des organes, mais il y a impuissance.

Il peut se faire aussi que ce soient les organes eux-mêmes qui soient empêchés d'agir, comme lorsque l'animal est enfermé ou lié, ou lorsqu'un membre est frappé d'engourdissement, de paralysie. Il y a ici un second degré d'impuissance, on dit que l'animal n'est pas *libre*.

Il y a donc une sorte de *liberté* pour l'animal; ce n'est point la liberté de la volonté, c'est une liberté toute extérieure, c'est la puissance de se mouvoir sans contrainte, c'est la *liberté d'action*. Les organes sont libres dans leur jeu, la volonté est esclave.

L'homme, en tant qu'il partage l'existence animale, exécute aussi des mouvemens automatiques. De même encore, lorsque les penchans

le surprennent d'une manière inopinée, ou le captivent par leur énergie, en sorte qu'il n'a pas ou le loisir ou la force de se consulter lui-même, il produit certaines actions qui, purement instinctives, sont aveuglément déterminées par les sensations agréables ou désagréables. Dans l'accomplissement de ces actions, il peut rencontrer les mêmes obstacles, comme il peut en être affranchi, ou en triompher. Il jouit donc aussi de cette première liberté, de cette liberté extérieure et d'action qui n'est que la faculté d'exécuter ce qu'il a voulu.

Jusqu'ici ses facultés morales n'ont point été mises en jeu; avec elles va commencer une nouvelle série de phénomènes. Recueillons toute notre attention pour l'observer.

L'homme connaît qu'il a la disposition de ses organes; il a la conscience de sa volonté; il a le pouvoir de vouloir ou de ne vouloir pas.

Les penchans entraînent l'animal; l'homme, considéré comme être moral, est seulement sollicité par eux. Il peut leur résister dès que sa réflexion a le temps de s'interposer entre ces penchans et sa volonté.

Que l'objet vers lequel il est sollicité se trouve séparé de lui par un obstacle, il ne sera pas seulement, comme l'animal, empêché de le saisir; il sera maître de s'abstenir, il pourra renoncer à désirer.

Que cet objet soit en son pouvoir, que ses or-

gânes n'éprouvent aucun obstacle extérieur ou intérieur dans leur jeu, et se trouvent prêts à lui obéir, qu'il jouisse de toute la liberté d'action; quelque énergique que soit la sollicitation, rien n'est encore consommé; tout s'arrête, tout reste suspendu en présence d'une dernière puissance; l'homme, en tant qu'être moral, reste encore le maître de produire l'action; il est en son pouvoir de consommer ou de ne pas consommer l'effet; il demeure l'arbitre de sa propre détermination.

Il délibère, il hésite : peut-être il se déterminera à vouloir, peut-être il se déterminera à ne vouloir pas. On ne peut prédire avec certitude ni l'un ni l'autre.

Voilà une nouvelle sorte de liberté, une liberté propre à l'homme, la liberté intérieure ou de volition.

Deux sollicitations diverses se font sentir à lui et le poussent en des sens divers; il est le maître d'opter, il pèse, il hésite, c'est encore la liberté intérieure ou de volition.

Si les sollicitations divergentes qui l'assiègent à-la-fois, avaient uniquement pour motif des sensations agréables ou désagréables, il ne s'agirait pour lui que d'examiner quel est le plaisir le plus vif, le plus durable, le plus exempt de peines, ou la douleur la plus tolérable, la plus abrégée, la plus susceptible de remède ou de compensation. Dans cette hypothèse, lorsque son examen serait

terminé, il ne pourrait, à moins d'être un insensé, se refuser à embrasser le plaisir qui lui offre le plus d'avantages, ou à éviter la douleur qui a le plus d'inconvéniens, il ne s'y refuserait pas en effet. La liberté intérieure, quoiqu'étant toujours pour lui une puissance abstraite, ne s'exercerait plus en réalité; l'homme l'abdiquerait volontairement comme un privilège inutile. L'emploierait-il en effet pour se nuire? Quel motif lui conseillerait une immolation sans but? Il aurait exercé la liberté seulement pour suspendre sa détermination, jusqu'à ce que sa raison eût pu achever un examen dont le résultat devait inévitablement le décider.

Mais il en sera tout autrement, si des motifs appartenant à des ordres différens produisent les sollicitations contraires.

Alors ce n'est plus seulement avant l'examen, c'est à la suite de l'examen lui-même, que l'homme exerce sa liberté dans toute sa plénitude, et qu'il sent combien elle lui est nécessaire.

Car, alors, non-seulement ces sollicitations ont un objet différent, mais elles sont d'une différente nature; plusieurs buts se présentent à lui, plusieurs mobiles le poussent en des sens divers; telles sont, par exemple, la voix du plaisir et celle du devoir.

Jusqu'alors, il ne s'agissait que d'un calcul de prudence; renoncer au plus grand plaisir pour le moindre, n'eût été qu'un caprice, une folie. Main-

tenant il s'agit d'opter et de choisir ce qui est en soi le meilleur.

Jusqu'alors l'homme comparait des choses homogènes; il mettait dans les deux bassins de la balance des poids, sinon égaux, du moins semblables. Maintenant il compare des choses qui n'ont rien de commun entre elles; il ne se sert pas des mêmes poids. Les biens sensibles sont d'un côté, les biens moraux de l'autre. Jusqu'alors, s'il avait bien ou mal choisi, il y aurait eu joie ou regret; maintenant il y aura satisfaction ou remords.

C'est donc en présence des moralités que la liberté intérieure ou de volonté acquiert son exercice réel et toute son importance. Là elle ne décide plus seulement de ses déterminations, elle décide de leur mérite ou de leur démérite.

Sans la morale, on pourrait dire qu'il n'y a pas de vraie liberté intérieure pour l'homme; car il n'aurait pas de motif pour l'exercer.

La puissance donnée à l'homme va plus loin encore; car il peut modérer ou accroître ses penchans et les affections mêmes qui le sollicitent.

Il peut arrêter son attention sur les idées qui frappent son esprit, et par là les rendre plus vives et plus claires, ou en détourner son attention, et par là les anéantir en quelque sorte: il peut les combiner, les transformer ou les laisser stériles; et par là il peut modifier, dans son principe, la

force elle-même des motifs qui le sollicitent.

Sans doute, pendant qu'il hésite entre les penchans sensuels et les lois de l'ordre moral, il pourra appeler à son secours, pour résister aux premiers, l'image des jouissances que procure la satisfaction d'avoir bien fait; mais ces jouissances ne peuvent pas subir un parallèle méthodiquement régulier avec les plaisirs des sens, comme une grandeur est comparée à une grandeur, une quantité à une quantité; elles ne peuvent être comparées entre elles, ni par la superposition, ni par l'équilibre. Il n'est pas d'instrument commun qui en mesure la valeur, de langue qui l'exprime dans les mêmes termes. Il faut toujours en revenir définitivement à opter entre deux ordres de motifs hétérogènes. L'homme, être mixte, placé sur les confins de deux régions, est appelé à juger chacune d'elles dans le point de vue qui lui est propre.

Chose remarquable! nous sentons quelquefois que, d'un côté, l'attrait des plaisirs sensuels serait si puissant sur nous, celui des lois morales si obscur encore, que le premier nous entraînerait en quelque sorte contre notre gré, par une force instinctive et machinale. Que faisons-nous alors? Nous agissons sur nos penchans et nos idées mêmes; nous parvenons à tempérer les uns, à modifier les autres; nous retrouvons ainsi la faculté de nous décider avec moins d'efforts, de nous arracher au danger. Y a-t-il rien

de plus propre à faire ressortir la nature de la liberté morale telle que nous venons de la définir? Et puisque nous appelons à notre secours l'image des jouissances morales pour nous soutenir, n'est-ce pas une preuve que, même avant d'avoir obtenu ce secours, nous avons déjà la liberté, nous avons assez de force pour vouloir faire prévaloir ce qui est bien sur ce qui plaît, puisque c'est précisément dans un tel dessein que nous avons fait un tel travail sur nous-mêmes? En présence du plaisir et du devoir, opposés seulement l'un à l'autre, nous avons été libres de nous donner un motif nouveau à l'appui du devoir, et de nous créer un plaisir d'un ordre contraire au premier. Voilà le sanctuaire le plus intime de la liberté morale.

Où sera donc le principe de la détermination de la volonté entre ces deux ordres de motifs? Il sera en elle-même, et il ne peut être ailleurs; l'auteur de notre être nous a donné précisément le pouvoir de connaître ces ordres de motifs, de les apprécier; il nous a donné la faculté de choisir entre eux. C'est là, pour la volonté, le dernier terme, le point de départ. Là, dans l'ordre de la nature, apparaît enfin une cause, car il n'y a de cause que là où il y a spontanéité; ce qui transmet l'action et ne la crée pas, n'est pas cause, mais instrument. Vouloir si l'on n'est libre, n'est pas vouloir, mais obéir.

Qu'est-ce donc que cette liberté que l'on cherche dans la santé des organes et dans leur affranchissement mécanique? Rien autre chose que celle du levier suspendu en l'air, mais qui attend la force motrice. La liberté, la vraie liberté où est-elle? Dans le sanctuaire de notre âme; là où réside le foyer de la raison, le principe de la vie morale, là où retentit l'oracle de la conscience. Elle ne peut être séparée du jugement et du sentiment du devoir, puisque appliquant l'un à l'autre elle correspond à tous les deux.

Avons-nous ici essayé de construire un système? Nous sommes-nous livrés à des hypothèses? Non; nous ne sommes que les historiens fidèles des phénomènes dont notre conscience interne est le théâtre; nous ne raisonnons point, nous racontons, nous décrivons. Cette liberté intérieure est aussi un fait, un fait réel, primitif, qui se manifeste à la réflexion intérieure comme celui de la pensée. Il ne se démontre point; il se voit; je sens que je suis libre de me déterminer, comme je sens qu'à cette heure j'existe, je réfléchis. Que le lecteur s'interroge avec la même attention et la même bonne foi. S'il n'aperçoit point les mêmes phénomènes, je me tais, je n'ai rien à lui répondre.

Mais nous recueillons le même témoignage des autres hommes; ils nous l'attestent d'une manière éclatante, constante, universelle, par leurs actions,

dans leur langage. Pourquoi ces éloges et ces blâmes de certaines actions, l'assentiment donné à leur punition ou à leur récompense? On ne blâme point la pierre qui, par sa chute, écrase le passant; on n'accorde pas son estime au remède qui guérit un malade; on ne condamne pas l'aliéné qui frappe son ami; on ne loue pas celui qui, sans le savoir, reçoit le coup destiné à autrui. On se borne à plaindre l'homme qui s'est trompé dans le choix de ses plaisirs; on félicite celui qui s'est mieux guidé, mais il n'y a pour eux ni admiration, ni censure. On attend, pour savoir gré du bien qu'on a reçu, de connaître si celui qui l'a fait a bien réellement voulu le faire et pouvait ne pas le vouloir. « Les peines et les récompenses, « dira-t-on, ont été instituées pour l'intérêt général de la société. » Oui, mais avant même de songer à l'intérêt que la société peut y trouver, si vous êtes témoins d'une bonne ou d'une mauvaise action, vous vous écriez spontanément qu'elle est digne de récompense ou de peine : alors même que cet arrêt ne serait pas utile, il est mérité; vous le prononcez, vous l'appliquez vous-mêmes; vous récompensez par la considération, vous punissez par le mépris.

Vous qui prétendez contester un témoignage aussi unanime, déclarez-nous donc expressément avant tout, que vous n'avez jamais hésité entre le plaisir et le bien, que vous n'avez jamais connu

ni le remords ni le contentement de vous-mêmes, que vous n'avez jamais approuvé ni condamné une action utile à son auteur, que vous n'avez jamais senti ni estime ni dédain, que vous êtes étranger à toute reconnaissance pour les services, à tout ressentiment pour les injures. Allez donc, et du pied de l'échafaud où monte le coupable, osez lui crier : « Infortuné, tu as droit de t'affliger, mais non de te repentir; tu ne fus pas « libre. » Osez crier à ce martyr de la vertu : « Abdique cette sérénité qui ne repose que sur un « prestige; tu es plus malheureux que le coupable impuni, ou plutôt, toi seul es malheureux, il ne l'est pas ! » Eh quoi ! êtes-vous donc plus indulgens que les autres hommes? Il le faudrait pour que vous fussiez conséquens. Et toutefois vous êtes amers dans vos reproches : mais de quel titre faites-vous un reproche à celui qui n'a pu s'empêcher de vouloir?

Quelle responsabilité nous laissez-vous à nos yeux, aux yeux d'autrui? Et s'il n'y a plus de responsabilité, où sont les garanties? « Les châtimens » direz-vous? mais vous leur avez ôté leur plus efficace aiguillon, le remords et la honte.

Certains philosophes veulent toujours expliquer les faits primitifs; inépuisables dans leurs questions, insatiables de preuves, ils veulent rendre compte de tout; il leur faut un raisonnement avant chaque réalité. De là, leurs principales

erreurs en philosophie, de là leurs erreurs dans cette matière; ils ressemblent aux alchimistes qui voulaient composer l'or de toutes pièces. Sachons nous contenter de celui que nous trouvons dans les entrailles de la terre ou les sables des fleuves. Qu'opposent cependant les sophistes à ce fait qui se manifeste par lui-même? Des argumentations qui roulent dans un cercle vicieux, des hypothèses, des métaphores. Comme le terme de *liberté* sert à-la-fois à exprimer la liberté externe ou d'action, et la liberté intérieure ou de volition, on joue sur cet équivoque, et après avoir défini le terme dans le premier sens, on en conclut qu'il n'y a point de liberté dans le second. Mais quoi! le prisonnier captif dans un cachot est privé de tout ce que vous décidez du nom de liberté; cependant il médite de commettre de nouveaux forfaits; il prend la résolution de persévérer dans cette carrière criminelle, s'il parvenait à s'échapper; il nourrit dans son âme dénaturée la perfidie, la haine et la vengeance. N'est-il donc pas encore coupable? S'il est coupable, il est donc libre, même dans les fers. Le bras d'un assassin a été frappé de paralysie, à l'instant où il allait percer le sein de son bienfaiteur; il a perdu sa liberté, suivant vous. Est-il exempt de crime au fond de son cœur? cependant le crime suppose la liberté. Un homme généreux volait à mon secours; on l'arrête, on l'enchaîne; n'y a-t-il plus de mérite dans son

action? Cependant votre liberté lui a été ravie, mais le mérite naît de la liberté. (1)

On suppose deux motifs agissant avec une force égale, et l'on démontre victorieusement par les lois de la mécanique, que, dans le premier cas, la volonté doit rester en suspens, que, dans le second, elle doit céder. Cela est fort bien pour les corps matériels où les forces sont réductibles à l'expression du mouvement, où il s'agit de comparer les masses et les vitesses. Mais, ne recourons pas aux analogies, là où les phénomènes n'ont rien de commun; qu'on nous donne un mètre, un gramme, une monnaie qui puissent déterminer une étendue, une pesanteur, une valeur dans l'estimation des motifs moraux! Et si tout mode de réduire ces motifs à une expression semblable, manque à l'esprit humain, comment la volonté se déterminera-t-elle par un calcul dont il lui est impossible de faire usage?

(1) On ne peut assez s'étonner de voir comment un esprit aussi judicieux et aussi méthodique que celui de Locke, a pu se méprendre aussi complètement qu'il l'a fait sur la nature de la liberté (Essai sur l'entendement humain, liv. 12, ch. 11, *De la Puissance*). Il commence par supposer que nous avons le pouvoir de *disposer de nos idées et de préférer une chose à une autre*. Puis il réduit la liberté au pouvoir de faire ce qu'on a voulu, et nie toute liberté de volition: et quelle est sa preuve? C'est que l'homme, enfermé à clef dans une chambre, ou privé de l'usage de ses membres, n'est pas libre.

On recourt à la loi de l'association des idées, qui n'est qu'une loi de l'entendement, pour expliquer des phénomènes qui appartiennent à la volonté.

On recourt à je ne sais quelle *nécessité* laquelle, aux yeux d'une exacte analyse, n'est, dans l'ordre physique, que la constance des lois de la nature relativement aux êtres privés de pensée; dans l'ordre métaphysique, que la certitude d'une chose dont les conditions sont accomplies: on y recourt pour contester la liberté qui est aussi l'une des lois de cette même nature dans l'ordre particulier des phénomènes propres aux êtres pensans, cette liberté qui résulte de ce qu'il n'y a pas de certitude anticipée d'une action, parce que sa condition dépend de notre propre arbitre.

« Comment concilier, dit-on encore, comment concilier la liberté des déterminations avec l'axiôme: Point d'effet sans cause? » En supposant qu'ils fussent en effet inconciliables, nous répondrons qu'entre un fait évident et simple et une proposition abstraite, il y a lieu de croire que c'est cette dernière qui, dans son abstraction, est mal comprise. Mais quelle est donc cette opposition prétendue? Sans la liberté peut-il y avoir des causes? que deviendrait la notion de cause? et alors que devient aussi l'axiôme? L'agent libre d'ailleurs est cause à lui-même, et en cela l'axiôme se conserve et s'applique.

La liberté civile est le pouvoir de faire ce que l'on veut dans l'état social sans nuire à autrui. Les lois, par là même qu'elles protègent à-la-fois toutes les libertés individuelles, donnent à chacune ses limites avec ses garanties. C'est pourquoi ceux qui ne voient dans la liberté que des droits, et non des devoirs sévères corrélatifs à ces droits, immolent la liberté elle-même. Elle est digne sans doute de tous nos vœux, cette liberté, sœur de la justice, source de toutes les améliorations, aliment de toutes les affections généreuses, juste prérogative de la dignité humaine! Mais sachons reconnaître le prix bien supérieur de cette liberté morale qui est toute en nous-mêmes, qu'aucune puissance ne peut nous ravir, qui peut nous dédommager de tous les autres biens, et que cependant nous négligeons trop d'exercer, entraînés que nous sommes au dehors par notre propre faiblesse! de cette liberté morale, sans laquelle la liberté civile ne serait qu'un vain nom, sans le bon exercice de laquelle la liberté civile ne serait qu'un présent funeste! O liberté! don magnifique, mais redoutable! puissance immense et mystérieuse, qui nous fut donnée pour que le bien fût notre choix, en devenant notre partage, pour que la vertu devînt le prix de nos efforts, et le vrai bonheur leur récompense; qui nous fut donnée par Dieu, pour que nous pussions, de notre propre mouvement, conformer notre volonté à la

sienne, tendre à ces perfections dont il est le type éternel et infini, et croître ainsi de jour en jour sur ce théâtre passager d'épreuves pour l'Eden d'un meilleur avenir, quelle dignité tu nous confères! quelle responsabilité tu nous imposes! avec quel tremblement nous entrons en possession de toi! Où seront les appuis pour notre faiblesse, les guides pour notre ignorance? mais aussi quelle noble ambition tu allumes dans nos cœurs!

CHAPITRE V.

DE LA VIE DES SENS.

Tout est bien dans les desseins de la Providence; tout est bien dans les œuvres de la vertu et de la sagesse qui ne sont sur la terre que l'exécution libre et réfléchie des desseins du Créateur; mais tout se corrompt par le mauvais emploi de la liberté, dès que l'homme, méconnaissant le régulateur qui lui avait été donné, laisse troubler la coordination des choses. Les sens, considérés dans les fonctions que leur assigne le système général de la constitution de notre nature, dans leurs légitimes rapports avec nos autres facultés, ont une haute utilité, dont la sagesse et la vertu sentent et reconnaissent le prix, et dont peut-être on n'a pas encore mesuré toute l'étendue. Déplacés du véritable rang qui leur fut assigné, usurpant une prééminence qui est réservée à des facultés plus nobles, ils avilissent dans la même proportion qu'ils prévalent, ils portent partout la confusion et le désordre. Les moralistes ont vu

ce désordre; ils se sont trop hâtés souvent d'en conclure un arrêt de proscription contre leurs auteurs; au lieu de régler, ils ont voulu détruire. Erreur excusable sans doute, puisque ce fut celle de Platon lui-même! mais erreur funeste; car c'est ravir le perfectionnement à l'homme, que de le chercher hors des voies que Dieu a tracées, c'est-à-dire, hors des voies de la nature.

Les fonctions des sens consistent à être une introduction, une préparation aux quatre modes d'existence supérieure. L'âge des sens est l'enfance de l'humanité. Les impressions que les sens transmettent sont une sorte de jeux par lesquels la nature prélude à l'éducation des facultés humaines, jeux innocens en eux-mêmes, qui fortifient en récréant, qui délasseent encore après le travail de l'âme, qui ornent, embellissent, animent la scène sérieuse sur laquelle a été placée la créature si noble, mais si faible, qui marche par les épreuves à l'immortalité.

Les sens sont les gardiens de notre conservation, conservation qui étant un but de notre destination, est par là même un devoir.

Les sens sont les instrumens du travail; du travail, cette grande et sévère vocation de l'humanité, dont l'exercice est aussi une vertu, qui est comme le cadre de toutes les vertus.

Les sens fournissent des matériaux à une branche entière de nos idées, et à toutes nos idées,

des signes indispensables pour leur formation et leur rappel; et quant à cette autre branche d'idées qui naissent du fonds de la conscience de soi par les élaborations de la réflexion intérieure, les impressions sensibles sont nécessaires encore pour les éclairer par le contraste, pour les représenter par l'analogie.

Les sens servent d'appuis et d'excitateurs aux affections, puisqu'ils fournissent des pivots aux idées. Ils leur apportent avec les élémens du langage, le moyen de les exprimer, et par là celui de les faire naître, de les entretenir, de leur correspondre; et de même qu'ils nous mettent en rapport avec la nature extérieure, ils sont le moyen de notre commerce avec nos semblables.

L'expérience sensible est un contre-poids utile à l'exaltation des sentimens et des idées.

Les images sensibles deviennent le vêtement des notions les plus épurées, vêtemens que sollicitent nos débiles regards, pour pouvoir les contempler sans en être éblouis.

Les sens sont comme les clés de ce grand temple de la nature dans lequel doit se révéler à la raison humaine l'auguste image de l'auteur de toutes choses.

Enfin, dans cette tendance même qu'ont les impressions sensibles à prévaloir et à usurper, à nous distraire ainsi d'une vocation plus relevée, à pervertir nos autres penchans et à égarer l'amour

de soi en troublant l'économie générale de notre être, lorsqu'elles sont aveuglément abandonnées à elles-mêmes, elles ont encore une utilité éminente dans les plans de la Providence. C'est précisément de la lutte qu'elles engagent, lutte aussi constante que la vie, aussi générale et aussi multipliée que les objets dont nous sommes entourés, c'est précisément de cette lutte que doit naître pour l'homme la gloire, le mérite du triomphe, sa vraie dignité, son vrai bonheur, parce que c'est de la lutte que résulte la moralité de ses actions. S'ils nous sont, à certains égards, utiles comme alliés, ils nous sont plus utiles encore comme adversaires; et les reproches même, les justes reproches que leur adressent les moralistes, montrent à quel point ils nous étaient nécessaires par leur hostilité elle-même. Cette espèce de gymnastique continuelle de l'âme est l'éducation virile dans laquelle l'homme puise ses forces pour faire le bien et accomplir toutes les choses grandes et généreuses.

Telle est, ou du moins telle doit être la vie des sens, considérée et replacée dans son rang naturel et légitime, dans ses rapports avec les vies supérieures auxquelles elle doit servir de péristyle. (1)

Essayons maintenant de la considérer telle

(1) L'empirisme et le sensualisme dégradent la science et la morale; l'idéalisme philosophique et le mysticisme égaré laissent en quelque sorte évaporer l'une et l'autre. La vraie

qu'elle serait, si l'existence de l'homme y était exclusivement concentrée, ou du moins s'il pouvait en elle seule ses mobiles. Ce n'est qu'une hypothèse sans doute, hypothèse qui se réalise seulement dans quelques instans fugitifs et chez un petit nombre d'hommes. Mais cette hypothèse servira à faire concevoir le trouble et le désordre que la vie des sens peut apporter dans le système des facultés humaines, par des envahissemens partiels, en raison de l'étendue des usurpations qu'elle pourrait commettre. Cette hypothèse, d'ailleurs, qu'est-elle autre chose que la théorie elle-même imaginée par quelques philosophes, et qu'ils ont cru pouvoir nous donner comme l'histoire fidèle de la nature humaine? Il nous suffira de raisonner d'après les données d'Helvétius; mais aux prestiges qu'une imagination brillante, qu'un esprit subtil, qu'un cœur sensible et bon avaient imaginés pour en déguiser les conséquences, pour les déguiser à l'auteur lui-même, nous substituerons ces conséquences elles-mêmes dans toute leur rigueur logique. Nous supposerons l'homme doué de toutes les facultés intellectuelles, mais réduit pour les facultés du cœur, à tirer des seules impressions sensibles, ses sentimens et sa morale, à chercher

sagesse réhabilite les sens, en les attachant au service de la science et de la vertu, comme des serviteurs actifs, utiles, en leur assignant des fonctions subordonnées, mais nécessaires.

dans les objets des sens, les seules fins de son existence terrestre.

Le voici cet homme tel qu'il nous apparaîtrait, en le supposant conséquent à lui-même.

Il y aurait pour lui, comme nous l'avons dit, deux orbites : l'un celui des souffrances et des plaisirs attachés à chaque sensation particulières, l'autre celui des souffrances et des plaisirs dérivant du degré d'intensité que pourrait acquérir une sensation quelconque.

Dans le premier de ces deux orbites, il demeurerait entièrement passif; dans le second, il commencerait à coopérer lui-même par une réaction plus ou moins marquée aux impressions qu'il recevrait du dehors.

Il n'y aurait, il ne saurait y avoir pour lui qu'un principe unique de détermination, la personnalité. Il n'y aurait, il ne saurait y avoir pour lui qu'un seul intérêt : rechercher ou fuir ces plaisirs et ces souffrances. Toute autre vue ne pourrait être qu'une vue secondaire, subordonnée et relative, ayant pour objet les moyens divers, plus ou moins prochains ou efficaces, de servir cet intérêt absolu. En vain, pour doter cette région stérile, vous allez dérober dans d'autres régions des jouissances, des espérances d'un autre ordre! Le sol dans lequel vous voulez les transplanter les repousse. Ce larcin que vous commettez de bonne foi, parce qu'appartenant vous-mêmes

à une plus noble nature, vous en transportez à votre insu les prérogatives dans cette contrée aride où vous vous reléguez par vos systèmes, ce larcin n'est qu'une illusion; mais cette erreur même serait impossible pour l'homme condamné à subir la réalité de la fiction qui nous occupe; il n'en pourrait, comme vous, goûter les consolations et les charmes.

Que lui resterait-il donc? Dans le passé, le regret des plaisirs perdus, le soulagement peut-être des douleurs terminées; dans l'avenir, la perspective de quelques plaisirs possibles, mais incertains, et dont la sphère irait se rétrécissant de jour en jour; la perspective de douleurs inévitables, plus ou moins prolongées et cruelles; ses espérances auraient des limites; ses craintes en auraient-elles? y aurait-il un beau pour lui? il n'y aurait pour lui que ce seul beau imparfait et peu digne d'un tel nom, qui naît de la surprise et qui ne consiste que dans la vivacité des teintes. Mais, dans l'ordre, il ne verrait qu'une utilité toute mécanique; dans l'ordre, il ne sentirait aucun de ces accords si harmonieux et si doux qui nous ravissent.

Quel prix aurait la vérité à ses yeux? celui du lucre et nul autre.

Que verrait-il dans les autres hommes? ce qu'il voit dans tous les objets de la nature, des instruments ou des obstacles pour son bien-être individuel.

Mais les autres hommes sont doués comme lui

d'intelligence et de volonté. Il lui faudrait donc faire servir l'un et l'autre à son usage, par la conviction, la séduction ou la contrainte.

Ses semblables jouissent ! quelle autre impression pourra-t-il en recevoir que celle de l'envie ? Ils souffrent ! quelle autre impression en pourra-t-il recevoir que la joie de ne pas souffrir comme eux , et celle d'un contraste qui lui rendra plus vifs ses plaisirs personnels ?

Quel motif l'empêcherait d'être cruel, s'il avait intérêt à l'être ? Quels seraient ses regrets, à la vue de sa victime, étant sans remords, et s'il n'avait fait que la mettre hors d'état de lui nuire ? il s'irriterait encore contre sa victime, si elle venait à lui résister ou à l'importuner de ses plaintes.

Ses semblables ont les yeux fixés sur lui ! comprendrait-il la gloire ? Non, car il ne comprendrait ni l'admiration, ni l'estime. Mais il trouverait quelque aliment dans les succès de la vanité. Les applaudissemens du vulgaire lui rediraient, non ses mérites, mais sa force. Il les exploiterait comme une force nouvelle.

Admettons qu'il vécût au milieu d'hommes doués de ces facultés du cœur auxquelles il n'est point initié. Il ne comprendrait point dans les autres des affections dont il est lui-même incapable ; mais il en jugerait les effets avec toute la sagacité d'un égoïsme qui en profite ; il étudierait les moyens de les obtenir ; ne pouvant trouver

ceux que le cœur inspire, il chercherait ceux que sa propre expérience pourrait lui suggérer ; il emploierait la ruse ; il supposerait que les affections peuvent être le prix d'un salaire. Inhabile à aimer, inaccessible même à la reconnaissance, il lui resterait, quoi ? la faculté de haïr. Car il suffit à la haine qu'un autre homme soit un obstacle ; mais il ne suffit pas à l'amour, ni même à la reconnaissance, qu'il soit un instrument docile.

Nous accordons à cet infortuné tous les privilèges de la position où notre hypothèse l'a placé ; il goûtera les jouissances solitaires que procure à l'homme l'exercice de son activité propre, c'est-à-dire, un sentiment plus vif de son existence ; mais nous sommes contraints aussi d'admettre en lui le besoin de l'activité et l'inquiétude dévorante qui en dérive, lorsqu'il ne peut le satisfaire. Ses désirs n'auront d'autres bornes que celles de la fatigue et de l'impuissance, ou plutôt ils y survivront encore. Que sera donc en lui le principe de cette activité insatiable ? L'impatience du changement, l'ambition du pouvoir, les tourmens de la vanité et de l'orgueil : il ne concevra pas même la fierté. La voilà cette région qu'a explorée avec un rare talent l'auteur *des Maximes*, philosophe estimable sans doute, si, dans ses tristes peintures, ne prétendant offrir que l'exemple d'une dégradation malheureusement trop fréquente, il eût voulu seulement inspirer une juste horreur de

cet amour propre qui déshérite l'homme de toutes les affections généreuses; mais peintre infidèle, calomniateur, osons le dire, de la nature humaine, lorsque trop souvent, quoi qu'en puissent dire ses apologistes, il prétend donner, comme une loi générale, ce qui n'est au contraire qu'une perturbation accidentelle; moraliste dangereux dans son découragement, lorsqu'en traçant de tels tableaux avec un tel sang-froid, il n'ose pas exhiler, il ne laisse pas même soupçonner l'indignation de son âme contre ces dégradations de l'égoïsme, dont il nous offre la véridique et effrayante image! (1)

Nous avons dit les plaisirs et les espérances, les souffrances et les peines de l'homme condamné à un double exil dans la vie des sens et dans la région de la personnalité. Mais quelles étroites jouissances que celles qu'il ne pourrait faire partager! Quelles peines exquisés que celles pour les-

(1) Si l'on nous trouve sévère à l'égard de La Rochefoucauld, qu'on prenne la peine de l'ouvrir, et de lire les maximes 81, 98, 130, 144, 175, 178, 181, 194, 256, et tant d'autres: bornons-nous à citer les suivantes:

« Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir, quand nous préférons nos amis à nous-mêmes. (178) »

« L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. (81) »

« On ne loue jamais personne sans intérêt. (144) »

quelles il ne trouverait aucun refuge dans la pitié d'autrui! quelle existence, grand Dieu, que celle de ce *moi* toujours solitaire, toujours face-à-face, vis-à-vis de lui-même, comme enfermé dans les sombres cachots de l'égoïsme, entouré des glaces d'une nature inanimée, n'entendant aucune voix amie qui lui réponde!

On a voulu cependant ériger pour une telle condition un code de morale. Quel serait ce code? celui de la prudence; un calcul difficile et vaste, qui enseignerait à découvrir et à démêler le bien-être le plus vif, le plus certain, le plus durable. L'homme des sens, en effet, le découvrirait-il toujours? En le découvrant, saurait-il toujours l'embrasser et sacrifier le présent qu'il possède à un douteux avenir? l'imagination ne mêlerait-elle aucun prestige à ses espérances ou à ses craintes?

Est-ce là un historien qui raconte seulement en s'affligeant des écarts de quelques individus? ou bien est-ce un moraliste qui prétend proclamer un fait universel, une vérité absolue?

Il faut être sévère, sans doute, envers le génie, quand il commente et accrédite des erreurs funestes, chez une nation où l'esprit est une puissance, où le succès est une autorité; il faut être sévère envers les écrivains qui ont abusé de l'esprit, et dont le succès popularise les opinions. La dignité de la nature humaine, si essentiellement liée aux intérêts de la morale, commande d'être sévère envers ses détracteurs. Peindre cette nature plus vicieuse qu'elle n'est, c'est encourager le vice à se justifier aux yeux du vulgaire.

Demandons la réponse à l'expérience de chaque jour. Quelles recherches, cependant, quelles études, quelle immense variété d'objets l'attirent, le repoussent de toutes parts! Quelle prodigieuse variété de nuances dans les impressions qu'elles produisent! Quelle confusion, quel chaos dans ces sollicitations diverses qui le pressent en tout sens! Que d'erreurs, que de méprises avant de s'être instruit par les essais! Il atteindra peut-être à cette difficile science de son bien-être; il y atteindra, le jour où s'ouvre pour lui un tombeau vide d'espoir.

Admettons plus encore; accordons à cet infortuné la notion d'un auteur de toutes choses; essayons de lui créer une sorte de culte conforme à ses idées! Comment concevra-t-il l'être des êtres? comme l'être souverainement puissant et fort. Il ne pourra rien de plus, il ne pourra pas même le concevoir comme juste. A quels rapports sera-t-il admis avec son créateur? Il supposera qu'il peut en attendre tous les biens et tous les maux, mais non les célestes émanations de la bonté. Il saisira au hasard tout ce qui, dans sa pensée, peut lui attirer les faveurs ou les rigueurs également capricieuses de cette terrible puissance. Accordons-lui la perspective d'un avenir au-delà du tombeau! Comment s'imaginera-t-il cette existence future? sensuelle comme son existence présente; il en redoutera sans doute les tourmens, il en désirera

les voluptés, mais seulement comme tourmens ou voluptés, non comme peines ou récompenses; s'il peut découvrir un moyen d'éviter les unes et de s'assurer les autres, il l'embrassera par un calcul tout vénal; il voudra acheter cet avenir qu'il est incapable de mériter.

Mais, remarquons-le encore, plus le cercle de ses idées viendra à s'étendre, plus aussi s'accroîtra la disproportion et la désharmonie qui existeront entre les facultés de son esprit et celles de son cœur; la richesse de l'un fera ressortir d'autant l'indigence de l'autre. Toutefois, les facultés de son esprit ne sauraient prendre le même essor, privées qu'elles seront de l'énergie que devaient leur prêter les sentimens de l'âme. L'habitude de cet état passif auquel le condamne la servitude des impressions sensibles, le plongera inévitablement dans une sorte de léthargie; que si l'aiguillon de la vanité vient l'éveiller, l'homme des sens retrouvera dans un intérêt vénal quelque ressort pour sa pensée; habile peut-être à étudier les surfaces de notre univers, à y appliquer les instrumens matériels des opérations techniques, où puiserait-il les inspirations et les lumières qui doivent introduire dans la sphère des idées les plus ravissantes et les plus fécondes? Quelle création est possible dans les beaux-arts à qui ne sait pas admirer? Quelle science des choses humaines à qui ne sait point aimer? pour lui le ciel est fermé, la terre

seule est ouverte , mais ouverte comme un tombeau.

Le voilà l'homme des sens, le voilà tel qu'il est, réduit aux sens eux-mêmes, déshérité du patrimoine auquel ce premier ordre de facultés devait l'introduire ! que s'il lui échappait quelque mouvement généreux, à son insu, contre son gré, il devrait, pour être fidèle à sa raison, le condamner comme une inconséquence, comme une erreur ; et s'il voulait donner le nom de morale à cette raison de conduite qu'il a voulu se faire, il devrait condamner l'acte du dévouement désintéressé comme un crime. Il n'y saurait voir que la violation du seul but légitime qui existe pour lui. Le voilà cet homme des sens ! voilà ce désert, cette nuit sombre, où il végète, où il se traîne ! nous n'avons rien imaginé, nous n'avons rien exagéré ; à peine avons-nous jeté les regards sur cette affreuse solitude de l'âme. Mais il fallait avoir le courage de l'entrevoir ; il le fallait, pour apprendre à concevoir aussi cet état sauvage où l'homme peut descendre, lorsqu'il abdique les plus nobles facultés de son être. C'est l'abîme ; il n'est pas un vice, un malheur qui ne nous attende dans cet abîme ; il fallait oser le considérer pour apprendre à le fuir.

CHAPITRE VI.

DE LA VIE AFFECTIVE.

Avec les affections se développe dans l'homme un nouveau principe de vie ; quelle vie ! combien elle est animée ! qu'elle renferme de douceurs et de charmes ! mais aussi quels orages viennent la troubler ! Quelle subite étendue acquiert l'existence de l'homme ! quels espaces lui sont ouverts ! dans la vie des sens, tout était déterminé, circonscrit, attaché aux lieux, aux temps ; maintenant les peines comme les plaisirs, les craintes comme les espérances, tout est vague, indéfini, tout semble illimité. L'âme délivrée de l'étroite prison dans laquelle la sensualité la retenait ensevelie, se répand, s'élançe, et peut-être s'égare, entraînée par des besoins qu'elle ne sait pas se définir ; le *moi* de la personnalité est soulagé du poids de lui-même. Dans la vie sensuelle, l'homme demeurait solitaire au sein de la création ; aucun écho ne répondait à la voix de son cœur : voilà que l'univers se peuple, s'anime

pour lui; car les êtres sensibles n'existent réellement pour nous, qu'autant que nos affections les découvrent et les embrassent; il se multiplie lui-même en eux; il les entend, il en est entendu, il se confond avec eux; le concert des cœurs s'élève et remplit la scène du monde. Ames sensibles et tendres, voilà votre vie! âmes passionnées, voilà votre vie! Avec quelle joie vous y êtes entrées! comme elle semble effacer tout le reste de votre existence! Mais, consultez votre expérience, et dites si elle se suffit à elle-même! Non; cette vie nouvelle est aussi une préparation aux modes d'existence qui lui sont supérieurs; le germe qu'elle contient croîtra et fructifiera s'il vient en recevoir les influences, se corrompra si le progrès reste interrompu.

Ce germe lui-même encore informe dans la sympathie, se fait jour et se produit dans la bienveillance.

• Quel est ce germe? la générosité, véritable élément vital, puissance expansive qui, la première féconde, parce que la première elle commence à unir; qui, la première, brisant les étroites barrières de la personnalité, enseigne à l'homme un but hors de lui-même.

La sympathie se rattache à un phénomène intellectuel aussi curieux qu'il est vaste dans ses résultats, à l'association des idées. C'est en vertu de cette association que les images du plaisir et

de la douleur, se réveillant en nous à la vue des signes extérieurs qui les expriment chez les autres hommes, deviennent une sorte de jouissance ou de souffrance personnelle que nous nous plaisons à goûter, ou que nous cherchons à soulager. La personnalité continue donc à jouer aussi un rôle considérable dans la sympathie. Cependant, il ne suffit point, comme on l'a quelquefois avancé, pour expliquer ce premier genre d'affection, des deux éléments que nous venons de définir. En voici la preuve évidente: si, à la vue des plaisirs ou des peines d'autrui, nous n'obéissions qu'à la personnalité combinée avec l'association des idées, l'impression que nous en recevons ne différerait point de celle que nous causent une sorte de rêves purement imaginaires; reconnaissant que ces biens et ces maux n'ont rien de réel pour nous-mêmes, nous en serions bien moins affectés que s'ils nous étaient propres, en même temps qu'ils seraient réels; et cependant nous en sommes affectés au même degré, quelquefois plus vivement encore. Si nous ne trouvons dans la sympathie que le tourment qui nous est personnel, nous aurions un moyen de nous soulager nous-mêmes, plus direct, plus facile et plus simple que de soulager autrui, en fuyant la présence du signe, et par conséquent celle de l'être souffrant; ce serait l'horreur et l'effroi, non la pitié; et cependant la sympathie nous attache au contraire à l'être affligé, et nous inspire

un besoin impérieux de voler à son secours. L'horreur et l'effroi nous saisissent; mais la pitié prévaut, les conquiert et les entraîne. Si nous ne trouvions dans la sympathie que des jouissances personnelles, nous sympathiserions bien davantage avec les joies d'autrui qu'avec ses peines; les premières seraient les seules dont nous consentirions à rester témoins; c'est cependant le contraire qui arrive. Il y a donc quelque chose de plus dans cette première émotion du cœur : nous ne nous bornons plus à avoir un but unique; le *moi* ne continue plus à être un centre exclusif; il ne reste plus seul vis-à-vis de lui-même; il y a un rapport, il y a le sentiment de deux personnes, de deux termes, distincts l'un de l'autre, quoique liés entre eux; nous nous transportons bien réellement en autrui; ce sont bien ses plaisirs et ses peines que nous concevons, que nous sentons comme étant à lui et en lui, quoique se répétant dans l'écho de nous-mêmes; puissance mystérieuse et touchante qui multiplie notre existence à l'infini, qui semble avoir suggéré aux sages de l'antiquité l'hypothèse de l'âme universelle! Voilà cet agrandissement de notre être que cherchait avec tant d'ardeur une personnalité ignorante, lorsque luttant en vain contre les remparts de la matière, elle ne pouvait s'agrandir que par la domination et la force! Ecoutez ce concert de tant de milliers de voix qui de l'extrémité du monde

s'appellent et se répondent! Voyez cette sainte alliance de l'humanité qui rend communs les biens et les maux, qui intéresse tous à la destinée de chacun! Voyez cette richesse du cœur qui peut s'approprier les joies d'autrui, découvrir le prix des siennes en les partageant, et tirer de la douleur même une suavité inconnue et sublime, en versant et recueillant les larmes célestes de la pitié! Mais cette économie ingénieuse de la Providence qui, dans la sympathie, a fait concourir l'association des idées et une combinaison de la personnalité, a été conçue précisément afin d'ouvrir, si l'on peut dire ainsi, les portes d'airain dans lesquelles l'égoïsme restait captif, pour opérer graduellement le difficile passage de l'amour de soi à l'amour d'autrui, pour séduire en quelque sorte la personnalité, en l'intéressant au bien-être de nos semblables, sans qu'elle cessât de s'intéresser à elle-même.

La sympathie s'excite et se nourrit à-la-fois par les analogies et les contrastes des situations et des caractères. Mais il faut que les contrastes et les analogies se rencontrent à-la-fois; l'individu serait glacé en présence d'une copie exacte de lui-même, et serait repoussé s'il ne retrouvait plus rien de commun avec lui. De plus, tous les contrastes ne sont pas également favorables à la sympathie; il y en a même qui la paralysent: quelle est cette singulière différence? où en est la raison? Les contrastes qui attirent la sympathie sont ceux qui expriment la surabon-

dance d'un côté, et le besoin, de l'autre; c'est-à-dire, ceux qui expriment une invocation au secours réciproque, à la générosité. Preuve évidente, belle et touchante preuve, qui atteste que la sympathie n'est que l'instinct de la générosité! et ainsi s'explique encore la nécessité du concours des analogies et des contrastes : les premières sont nécessaires pour qu'on puisse communiquer; les seconds, pour que les individus aient quelque chose à se donner l'un à l'autre.

La générosité a pris naissance; déguisée encore sous cette première enveloppe, elle va se produire au grand jour; elle va s'avouer, sous ses formes propres et ingénues, dans le sentiment de la bienveillance.

C'est ici le second degré de la vie affective; il y a, dans le pur mouvement de la bienveillance, quelque chose certainement de plus que dans la sympathie; car, si quelquefois l'amour naît de la sympathie, quelquefois aussi la sympathie naît uniquement de l'amour. La sympathie voulait soulager; l'amour veut plus, il veut se dépouiller. La sympathie se plaisait dans le bonheur d'autrui; l'amour se complaît à en être l'auteur. Le résultat suffit à la sympathie; il faut à l'amour le dévouement et la joie des sacrifices. La sympathie est une correspondance; l'amour est un véritable oubli de soi-même. La sympathie cesse avec la présence de son objet; l'amour redouble encore dans l'ab-

sence; il redouble, condamné à survivre, lorsqu'en effet celui qui aimait peut survivre.

La sympathie attend et reçoit les impressions qui lui parviennent; l'amour cherche, poursuit, vole; il a soif de donner. Quelquefois il se repose, il contemple l'objet chéri, satisfait de le voir et d'aimer. Rentrant en lui-même, ce n'est plus son ancien *moi* qu'il retrouve, c'est une autre existence, un autre *moi*; ou plutôt il ne dit plus *moi*; cette expression glacée n'a plus aucun sens pour lui; il lui faut un autre langage, langage pour lequel nos idiômes n'ont point de termes, langage que seul il peut comprendre. La conscience de l'individualité semble s'effacer et disparaître; le cœur ne correspond plus avec l'objet du sentiment; il s'y confond, s'y perd, s'y abîme. Arrêtez, arrêtez cet élan sans bornes, s'il se dirige vers une créature limitée et périssable! il dépasserait ce qui peut appartenir à la créature. Préservez la sensibilité d'un excès qui la rendrait ensuite coupable envers elle-même d'une sorte de suicide!

Quel voile s'est levé! quels espaces se sont ouverts! Quelle scène animée, quel intérêt, quel mouvement, ont succédé à la région glacée des sens! Déjà l'homme, environné, assiégé de tant d'objets matériels, a cessé de les voir, où s'il voit encore la nature extérieure, c'est sous un autre aspect. Peut-être déjà les impressions sensibles seront nécessaires pour contenir l'impétuosité qui

l'entraîne, pour calmer les ardeurs qui le consomment.

Les affections bienveillantes sont une préparation à l'admiration du vrai beau, aux instructions de la conscience, aux émotions religieuses; car, elles exercent au désintéressement; elles commencent l'éducation de l'amour. Déjà la nature, par l'heureux instinct qui les régit, suggère à l'homme une partie des actions que la morale ensuite viendra lui prescrire, et le dispose à devenir bon en quelque sorte à son insu. Cette bonté instinctive aura peu de mérite, sans doute, mais la société en recueillera les fruits, comme elle en a fécondé les germes.

N'opposons donc point l'état de société à l'état de nature. La société n'est pour l'homme que la grande vocation de la nature. Sans elle, il ne deviendrait jamais véritablement homme: elle est, pour les facultés de son cœur, ce que le théâtre de l'univers matériel est pour les facultés sensibles.

Aussi long-temps que l'homme était réduit à cet ordre de facultés inférieures, la société n'était qu'une coalition d'intérêts: ces intérêts, hostiles par leur rivalité, égoïstes encore dans leur association, n'avaient d'autre lien que le calcul rigoureux qui mesure l'échange des services, d'autre but que la part d'avantages personnels, obtenus plus abondamment par la combinaison des forces. Mais une communauté nouvelle se forme sous l'influence des affections; la réciprocité s'établit sans être obligée; le dévouement, que

rien ne paie, remplace l'avidité que rien n'eût pu satisfaire; c'est l'alliance des cœurs.

Sans doute l'amour de soi continue de subsister et d'agir dans cette région nouvelle: il ne peut jamais être abdiqué par l'homme, puisqu'il est une condition de sa nature, mais il prend une autre forme, une forme inattendue; il se combine et se confond avec le dévouement pour autrui; il jouit d'aimer, il jouit de s'immoler lui-même; il se met, si l'on peut dire ainsi, au service de la générosité. Dans ses sacrifices, il goûte une récompense que lui refusait l'égoïsme.

Admirez comment, dans toutes ces communautés instituées par l'affection, le lien a d'autant plus de force, que les êtres qu'il unit ont plus besoin les uns des autres; comment les affections cherchent d'elles-mêmes le théâtre où elles peuvent se montrer plus généreuses! Voyez comment la sphère dans laquelle elles se répandent s'agrandit d'une manière progressive, comme pour préparer le cœur à aimer toujours davantage à mesure qu'il apprend à aimer! Voyez-les, ces affections, remplir d'abord le sein de la famille comme leur premier sanctuaire, s'y exercer d'abord dans l'obscurité, pour devenir capables ensuite d'embrasser la société, dont la famille est l'élément et le type! Est-il sur la terre une communauté plus absolue, plus intime et plus parfaite que l'union conjugale? Touchant et beau symbole dans nos institutions ci-

viles que cet usage, qui a donné un seul nom aux deux compagnons ainsi associés sur la terre, comme pour indiquer qu'il n'y a plus désormais pour eux, non-seulement qu'une seule habitation, un seul patrimoine, mais qu'un même sentiment, une même pensée, une même espérance, une même vie! Quel privilège de pouvoir à tous les instans et sous toutes les formes, goûter le charme de se donner tout entier, d'en recevoir le retour! La nature qui prépara cette belle alliance, s'émeut elle-même à son approche; et de même qu'elle se pare de fleurs, qu'elle s'entoure de parfums, alors qu'elle prélude à ses plus nobles ouvrages, de même aussi elle excite les transports de l'amour, elle députe l'amour pour embellir encore le plus bel âge de la vie, pour servir de héraut et de précurseur au saint hyménée; elle célèbre les apprêts de la plus touchante des fêtes. Et dans cette alliance sacrée, c'est peu encore que le dévouement mutuel; il y a le bonheur d'un dévouement commun, le bonheur d'aimer et de donner ensemble, le bonheur de recevoir ensemble aussi, à la faveur d'un second lien issu du premier, qui lui rattache une génération nouvelle. Protection réciproque, protection variée par l'heureux effet des contrastes, protection des époux entre eux, des parens sur leurs enfans, des frères sur les frères, protection qui partout où se trouve un besoin à servir, fait intervenir un cœur pour y sa-

tisfaire; voilà ce qu'est la famille. Telle est la source abondante et pure de laquelle les affections vont jaillir pour se répandre de proche en proche; une suite de communautés se forment autour de la famille, comme autant de cercles concentriques; dans chacun d'eux, les secours sont invoqués; dans chacun d'eux, de généreuses affections viendront en prévenir la demande. La corporation, la cité, la famille, l'humanité entière, appellent tour-à-tour le dévouement individuel, appellent une extension des affections domestiques, comme elles sont elles-mêmes autant de familles successives sous une forme plus générale.

Le patriotisme est un instinct avant de devenir une vertu; il s'exalte dans les dangers publics; l'immolation qui lui est demandée l'éveille loin de l'éteindre.

Au milieu de ces liens divers qui s'étendent de toutes parts, se forment quelques alliances plus intimes, d'individu à individu, comme pour ranimer le foyer des affections, et rendre le cœur capable de fournir à tant de rapports. L'amitié ranime incessamment l'affection, en personnalisant son objet, en concentrant son énergie. Elle aussi, à son berceau, se produit sous une forme instinctive: c'est la fraternité de la sympathie; mais cette sympathie n'est pas seulement celle de l'analogie des caractères, elle est aussi, en partie, celle des contrastes. Pour avoir besoin

de s'unir, il faut avoir besoin de s'aider. Dans ce commerce, chacun s'enrichit et de ce qu'il reçoit, et plus encore de ce qu'il donne.

Ainsi, dans l'ordre des sentimens, à cette première école de la nature, l'amour paternel représente l'autorité; l'amour filial, la subordination; la fraternité, la justice; et toutes ces alliances diverses, allant, en quelque sorte, au-devant des lois, préparent à l'intelligence de la morale privée, de la morale publique, en conduisant de l'une à l'autre.

Mais, pour que cette puissance des sentimens de la nature accomplisse sa destination, il faut qu'elle soit reçue dans le sein de cette morale à laquelle elle aspire, dont elle est le prélude. C'est en s'épanouissant dans le sein de la morale, que la sensibilité pourra se légitimer, s'expliquer; elle y trouvera une nouvelle énergie, en y trouvant sa juste mesure. La sensibilité du cœur a besoin de la morale, comme la sensation a besoin de la réflexion, pour que ses fruits puissent éclore.

D'où viennent les passions haineuses? Est-ce que jamais on hait pour haïr? La haine se dirige-t-elle sur ce qui nous est absolument étranger et ne peut nous nuire? L'affection est directe et simple, la haine composée et relative. La haine est une guerre de la personnalité contre le mouvement de la nature; la haine est une invasion

ou une résistance: aussi se dirige-t-elle ordinairement contre ce qui est plus élevé, plutôt que contre ce qui est au-dessous de nous; que si la violence paraît goûter, en opprimant la faiblesse, une sorte de volupté barbare, c'est qu'elle sent que l'innocence de sa victime l'accuse, la condamne; toute antipathie n'est qu'un défaut de générosité; l'éloignement et la répugnance du riche pour le pauvre, dans tous les genres de pauvreté, n'est que le refus secret de l'égoïsme, que l'alarme de la sollicitation et la révolte contre la pitié. L'égoïsme repousse tout ce qui pourrait le dépouiller; il repousse surtout ce qui pourrait le dépouiller des prérogatives que la vanité s'attribue, en dissipant les illusions qui les fondent.

Or, il arrive que les affections elles-mêmes, en instituant des communautés diverses, y transportent une sorte d'égoïsme collectif; la personnalité qui a disparu dans le sein de l'alliance contractée, reparaît sur ses confins, et redevient hostile contre les intérêts qui sont placés hors de son enceinte, plus exigeante peut-être alors, parce qu'elle se justifie plus facilement à ses propres yeux, et qu'elle usurpe les apparences de la générosité elle-même. C'est ainsi qu'on épouse les haines, qu'on hérite des vengeances; c'est ainsi que la société est tourmentée par l'esprit de corps, l'humanité déchirée par les animosités nationales. L'égoïsme poursuit donc au tra-

vers du champ des affections, la guerre qu'il a entreprise contre le dévoûment du cœur; après avoir suscité la discorde entre les individus, il la rallume entre les familles; il corrompt les affections, dès qu'il s'en empare, et leur imprime son sceau; il se fortifie alors par elles: delà aussi les affections sont-elles peut-être d'autant plus sujettes à dégénérer, à devenir des occasions de trouble, qu'elles sont plus exclusives: elles deviennent d'autant plus innocentes et plus bienfaisantes qu'elles sont plus générales. Or, plus une affection particulière s'exalte, plus elle tend à devenir exclusive, parce qu'il n'y a dans le cœur humain qu'une capacité déterminée. Il est des êtres qui ne peuvent entrevoir l'amour de l'humanité que comme une abstraction ou comme un renoncement aux affections privées; et ils ont raison sans doute, en tant qu'ils appliquent cette supposition à des êtres qui leur ressemblent.

Les affections individuelles, si elles étaient bien conçues, loin de rien dérober aux affections plus générales, devraient être le moyen de les rendre plus vraies et plus fécondes.

Si l'essence de l'affection n'est que le besoin du dévoûment, la mesure de l'affection est déterminée par celle du dévoûment qui peut être utile à celui qui en est l'objet, sans rien ravir de celui qui est dû à tous et à chacun; mais cette mesure n'est point dans l'instinct seul de l'affection elle-même,

instinct vague et indéfini de sa nature. La lumière du devoir peut seule éclairer le choix, offrir la règle des proportions. En vain se flatterait-on que la raison seule et l'expérience suffiront pour donner ce guide aux mouvemens du cœur; le caractère propre à ces mouvemens est d'être indociles aux conseils de la raison, d'en altérer même les jugemens, et de commencer par l'égarer, pour achever de se perdre sous l'influence de ses erreurs.

L'hypothèse qui nous représente un homme borné à la seule vie affective, ne se réalise jamais d'une manière absolue: peut-être se réaliset-elle moins que celle d'un homme réduit à la vie sensuelle. Il y a dans la vie affective quelque chose d'animé, comme il y a dans la vie sensuelle quelque chose d'apathique et de stationnaire; celle-là a donc en soi une tendance progressive. Les affections sont d'ailleurs un pressentiment si vif de la morale, qu'elles lui donnent, en quelque sorte, sur nous, un pouvoir anticipé; mais aussi, par la même raison, il est plus ordinaire de voir la vie affective usurper, spécialement peut-être chez des êtres estimables, une part plus grande que celle qui lui appartient dans l'économie de notre nature, parce qu'il est plus difficile de s'arrêter à propos dans les mouvemens de la sensibilité, que de se condamner à l'absolue indifférence; parce que tout y est entraînement, comme tout

y est plein de douceur et de charme , parce qu'on s'excuse dans cet excès par la sanction que la morale même donne au désintéressement qui en est l'âme, en approuvant la plupart des actions qui en résultent. C'est pourquoi les passions les plus nobles sont quelquefois celles qui font commettre les plus grands écarts. On croit avoir une morale, dès qu'on sent palpiter son cœur par la sympathie et par l'élan des sentimens généreux ; on dédaigne , on repousse ces préceptes positifs , qui paraissent si froids , comparés aux émotions que l'on éprouve ; on ne pense pas qu'un excès soit possible dans l'oubli de soi-même, ou , du moins , on juge qu'un tel excès est excusable.

L'homme qui, dans la carrière de son développement aurait été arrêté à la vie affective, et n'aurait pu s'élever à la région ou règne la conscience, concevrait mieux et plus facilement une religion , que l'homme concentré dans la vie sensuelle. Il se représenterait la divinité , non plus seulement comme la puissance infinie , mais aussi comme l'infinie bienfaisance ; mais il ne saurait se représenter l'être des êtres comme un législateur, comme un juge , comme un rémunérateur. Le culte de l'homme des sens dégénérerait en une sorte de fétichisme qui matérialisait l'intelligence suprême ; le culte de l'homme des affections dégénérerait en une sorte d'anthropomorphisme , qui en prêtant à la Divinité les affections instinctives ,

pourrait lui prêter aussi leurs caprices , leurs écarts , et toutes les passions humaines. Avide de durée , luttant avec effroi contre le sort qui lui enlève les objets de sa tendresse , il invoquerait avec ardeur cette immortalité qui seule peut les lui rendre ; mais , il ne chercherait point en elle un avenir meilleur où triomphent la vérité et la vertu. Sa religion peut-être aurait quelque rapport avec les idées exaltées de certains mystiques modernes , pour lesquels les sentimens religieux sont plutôt la recherche d'une jouissance exquise , qu'une règle de conduite , et un secours pour la pratique.

CHAPITRE VII.

DE LA VIE INTELLECTUELLE.

QUOIQUE les facultés de l'entendement et celles de la volonté constituent deux ordres différens, quoiqu'elles soient pour la philosophie l'objet de deux études distinctes, l'intelligence et la volonté ne peuvent cependant être isolées l'une de l'autre, parce qu'elles ont un siège commun, et que, dans leurs effets, elles réagissent les unes sur les autres en mille manières. Telle est la conséquence de cette unité qui préside à la constitution de notre être, et qui sert de fondement à notre individualité personnelle.

Ainsi, le philosophe qui s'occupe des lois et des opérations de l'esprit humain, est appelé à observer comment nos affections et nos penchans modifient le cours de nos idées; et de même aussi le philosophe qui s'occupe des lois de notre sensibilité, est appelé à observer comment nos idées modifient les déterminations de la volonté. C'est à cette dernière classe de phénomènes que nous devons nous arrêter un instant.

On dit que l'esprit a ses besoins, et ses jouissances; mais c'est l'âme elle-même qui aspire aux trésors que l'esprit lui procure, et qui en goûte les fruits. Ces besoins sont autant de sollicitations qui excitent aux travaux de l'intelligence, et, par eux, aux innombrables opérations dont ils sont le merveilleux instrument; ces jouissances sont autant de récompenses qui les accompagnent, en attendant qu'ils aient reçu leurs dernières applications. La curiosité est comme le premier aiguillon de ces besoins; mais elle est bien éloignée de les comprendre tous; car la curiosité aspire à connaître ce qu'elle ignore; elle est donc encore aveugle, et c'est pourquoi elle trompe souvent. Il faudrait un terme plus noble pour exprimer la soif du vrai et du beau, lorsque déjà l'âme en a commencé la possession, en a goûté le charme. Ces jouissances qu'on peut comprendre dans l'admiration, sont essentiellement contemplatives; cependant elles déterminent un énergique essor des facultés de l'âme par les transports de cet enthousiasme qui, en admirant les modèles, inspire une vive ardeur de les reproduire.

C'est à ce mode d'existence que nous avons donné le nom de *vie intellectuelle*, vie qui prédomine chez les savans, les gens de lettres, les artistes, qui remplit d'une manière presque exclusive les heures consacrées à l'étude, et qui vient encore mêler ses influences aux travaux en appa-

rence les plus matériels, au commerce de la société, à nos plaisirs eux-mêmes ; vie qui nous introduit dans une région toute étincelante de lumière, mais remplie encore d'émotions profondes, et qui a aussi ses agitations et ses peines.

Le beau et le vrai, les deux alimens de cette troisième vie, ont quelque chose d'identique entre eux. Le beau a besoin de s'appuyer sur le vrai, mais il peut se contenter d'une vérité imparfaite ; il lui faut la vraisemblance, c'est-à-dire l'expression du possible, de ce qui est possible, non-seulement en soi, mais dans les conditions données. Il lui faut la vraisemblance, non-seulement pour favoriser l'illusion, comme on l'a généralement remarqué, mais pour une autre raison encore qui tient plus intimement à l'essence du beau, parce qu'il n'y a point de beau sans ordre, et que l'in vraisemblance est un désordre intellectuel, un choc des images entre elles, une lutte du jugement contre les images. Ainsi le beau est une introduction au vrai, il en est le crépuscule. Les charmes du beau sont comme autant de précurseurs, d'aimables messagers qui nous convient à l'étude de la vérité réelle et sérieuse. Les arts sont à la science ce que les jeux sont au travail ; ils y préparent, ils en délassent, pour y mieux préparer encore.

La langue usuelle a étendu la dénomination de *beauté* à des perceptions qui ne sont point la beau-

té véritable, qui ont seulement avec elle quelques analogies plus ou moins incomplètes et fugitives ; et delà les nuages qui se sont élevés sur cette importante théorie, les méprises de plusieurs philosophes, et surtout les erreurs du vulgaire. Le beau satisfait l'intelligence et la repose ; on a donc cru pouvoir donner le nom de *beau* à tout ce qui procure cette satisfaction et ce repos : on a ainsi admis un beau artificiel qui n'est que le produit de l'habitude, des conventions, ou qui, entièrement individuel, semble ne devoir son existence qu'à une sorte de caprice, et qui, par là, échappe à toute définition didactique.

Les habitudes deviennent une loi de l'esprit et des organes, loi mécanique et d'autant plus impérieuse : elles ont pris, dans l'intelligence, la place de la vérité ; elles en usurpent l'apparence : ce qui concorde avec les habitudes de notre esprit, obtient donc notre approbation, nous semble régulier, harmonieux même en quelque sorte. Les choses nous paraissent à leur place, parce qu'elles sont en rapport avec nous-mêmes, non tels que nous sommes par la nature, mais tels que nous nous sommes faits par la routine ; ce qui dérange ces habitudes nous trouble, nous contrarie, nous gêne, et par là nous déplaît ; nous nous en prenons, non pas à nous, mais aux objets, et nous les accusons d'être difformes, parce qu'ils n'ont plus avec nous des rapports de convenance. Les

conventions admises opèrent , par l'empire de l'imitation , un effet du même genre que les habitudes : elles asservissent notre esprit à certaines maximes , à certaines règles instituées , mais dont l'origine échappe à notre inattention , que le préjugé érige en lois absolues , et auxquelles l'esprit , à son tour , voudra asservir les objets qui l'affectent. A ces deux ordres de dispositions artificielles dans l'intelligence , dont l'une a un caractère de constance , l'autre un caractère de généralité plus ou moins étendue , se joignent encore certaines dispositions de l'esprit , particulières à chaque individu , qui dépendent de son tempérament , de son humeur , des circonstances du moment , et qui sont variées et mobiles comme leurs causes : ce qui conviendra à la situation intellectuelle de l'un ne conviendra plus à celle de l'autre : ce qui conviendra à la situation d'un moment ne conviendra peut-être plus à celle qu'amène le moment qui suit ; et le beau paraîtra incertain , changeant comme le sujet qui le perçoit et qui en juge par les rapports qu'il peut avoir avec lui-même.

Cependant il est aussi un beau imparfait qui résulte de la surprise seule , qui peut appartenir , comme nous l'avons vu , à la simple vie sensuelle ; il est l'attribut de la nouveauté et se rencontre , par conséquent , sur une voie opposée à celles des conventions et des habitudes. Comment con-

cilier entre elles des impressions dont les causes paraissent s'exclure ? C'est d'abord que ces impressions n'ont point toujours le même siège : celles qui dérivent de l'habitude , des conventions , se placent dans les combinaisons , et résultent de certaines associations d'idées ; celles qui dérivent de la surprise se placent souvent dans des perceptions simples , isolées , et naissent de la vivacité que la nouveauté leur prête. S'il y a d'ailleurs , dans l'esprit , un besoin de repos , il y a aussi en lui un besoin de mouvement ; les impressions de l'habitude répondent à l'un , celles de la surprise à l'autre. Si l'esprit adhère au passé , il est impatient d'avenir ; et l'habitude ne laisse voir , dans l'avenir , qu'un retour du passé. Il y a , dans l'habitude , quelque chose qui nous pèse et nous est à charge , l'ennui attaché à l'uniformité ; il y a des surprises qui déplaisent , celles qui nous dérangent en nous contraignant d'abandonner la route dans laquelle nous marchions. Tous les contrastes ne produisent pas un effet agréable : ils suivent , dans l'impression qu'ils font éprouver , une loi semblable à celle que nous avons remarquée dans l'empire des affections ; ici encore , ils servent à une sympathie de l'intelligence , mais seulement quand l'opposition est heureusement combinée avec l'analogie , et quand les contraires s'aident et se suppléent ; or , ils s'aident dans l'esprit , en se renvoyant la lumière et se faisant

ainsi mieux connaître. Du reste, le beau prétendu, qui dériverait de la surprise seule, serait de tous le plus incertain et le plus passager : il dépendrait pour chacun des circonstances accidentelles ; il disparaîtrait dès qu'il aurait commencé à être, par cela même qu'il aurait été ; sa permanence serait sa mort.

L'espèce d'agrément que nous ressentons, lorsque les objets qui nous sont offerts satisfont à nos habitudes, aux conventions adoptées, à nos dispositions personnelles, n'est point encore le sentiment du beau, et n'a rien de commun avec lui, si ce n'est que cet agrément découle de certaines opérations de l'esprit ; car, loin que ce genre d'impressions soit l'admiration, il lui met obstacle ou il l'éteint. Il n'y a en lui rien d'exalté ; il peut donner de la ténacité ; il n'inspire jamais d'enthousiasme. De plus, toutes ses conditions sont exclusivement en nous-mêmes : il n'en suppose, dans les objets, aucune qui soit essentielle et qui soit par là même universelle et persévérante.

Cette dernière observation s'applique aussi aux émotions de la surprise, lorsque la surprise n'est que l'effet de la nouveauté. La surprise, d'ailleurs, n'est point encore l'admiration, quoique, par la suite, elle vienne s'y joindre. On est plus étonné peut-être encore de ce qu'on désapprouve que de ce qu'on estime. L'étrangeté suffit à l'étonnement.

Il y a, dans le beau, quelque chose qui nous est homogène, et qui réveille une sorte de vague reminiscence.

La surprise excite l'attention ; l'attention ensuite compare ; des comparaisons jaillissent les notions du beau. La surprise est d'autant plus vive que l'inattention était plus entière.

Parmi les élémens du vrai beau, il en est un cependant auquel la surprise s'attache plus particulièrement, auquel elle sert comme de signal ; c'est la grandeur.

Le vrai beau admet deux élémens essentiels, qui, séparés, suffisent pour lui donner la réalité ; réunis, le portent à la perfection. C'est la majesté et l'ordre.

La notion de la grandeur est relative, dit-on. Oui, elle est en partie relative ; mais il y a aussi en elle quelque chose de positif qui sert de fondement au rapport. Un objet matériel a une dimension déterminée ; cette dimension aura une étendue respectivement plus grande ou plus petite que celle d'un autre objet ; voilà le rapport déduit de la comparaison qui en est faite. L'objet possède aussi une grandeur relative au spectateur qui le contemple ; mais il y a, indépendamment du spectateur, et du mètre variable qu'il trouve en lui-même, un autre mètre primitif, indépendant, absolu ; ce mètre, c'est l'infini. L'esprit, inhabile à concevoir cet infini, n'en con-

naît que les conditions négatives et les détermine par la suppression de toutes limites (1); l'âme le soupçonne et l'invoque. L'esprit y réfère aussi les objets qu'il contemple; l'âme jouit alors de s'approcher du terme auquel elle aspire. Mesurer ce qui est plus grand que nous, c'est l'étonnement; apercevoir que ce qui est grand est la suppression d'une limite, un pas vers l'infini, c'est le commencement de l'admiration; et la preuve en est que dans l'admiration, nous nous élevons nous-mêmes en quelque sorte à la hauteur de l'objet, nous nous agrandissons avec lui. Nous admirons d'autant mieux que nous sommes placés plus haut; nous nous étonnons d'autant plus que nous sommes plus petits. Il y a donc, dans l'admiration de la grandeur, la révélation d'un but proposé à notre nature qu'elle poursuivra toujours, sans jamais l'atteindre, mais dont elle peut se sentir plus ou moins voisine, et dont l'approche lui cause par elle-même une joie ineffable. Delà les émotions qui dérivent du spectacle de ce qui est vague et indéfi-

(1) A le bien prendre, c'est l'infini qui est seul positif, parce qu'il est absolu; toute limite est une négation, elle détermine le point où la réalité cesse, où le vide commence. Mais dans le mode de connaissances qui nous est accordé, les limites sont notre point de départ; nous ne touchons qu'aux surfaces, et l'infini nous paraît fondé sur des conditions négatives, parce que sa perception directe nous est refusée.

ni, parce que si les bornes ne cessent pas d'y exister, elles cessent de s'y montrer.

Au reste, la grandeur dont nous parlons ici, n'est pas seulement cette grandeur des dimensions qui est spécialement propre à la matière; c'est aussi, et c'est surtout la grandeur de la puissance à laquelle la première sert d'expression et d'image, parce qu'elle nous aide à en mesurer l'énergie par ses effets sensibles.

Ainsi la grandeur, en devenant l'élément du beau, prend le caractère de la majesté.

Il y a sans doute dans l'admiration pour ce qui est majestueux, une part considérable réclamée par l'amour de soi; mais la jouissance qu'il y trouve n'est pas sans noblesse; elle est bien supérieure aux grossiers alimens qu'il puisait dans la vie des sens; elle découle de la participation que nous prenons nous-mêmes à cette grandeur dont nous sommes témoins, et que nous nous approprions par la conquête de l'intelligence. Il y a aussi dans cette admiration un principe désintéressé; quoique plus difficile à reconnaître; c'est une sorte de culte pour cet idéal de l'infini que la grandeur semble mettre en rapport avec nous, dont elle est comme un rayon détaché. Nous ne nous admirons pas nous-mêmes; nous admirons bien certainement quelque chose qui nous est supérieur, en sentant notre propre infériorité. Tout enthousiasme a quelque chose d'essentiellement généreux.

Déjà nous entrevoyons, dans l'impression que produit la majesté, un commencement de ce respect que l'autorité commande. C'est-là ce qui en rend les images si imposantes. Ce qui est vraiment grand n'est pas seulement plus fort que nous; nous y supposons quelque chose de meilleur que nous. Nous pouvons en être effrayés, mais l'effroi ne serait point l'admiration. Nous en sommes captivés, nous nous y sentons soumis, et nous donnons notre assentiment au pouvoir qu'il exerce sur nous. Toutefois, c'est ici plutôt l'ombre de l'autorité, que l'autorité elle-même; aussi cette indication peut-elle être facilement trompeuse, et trompette-elle en effet souvent la plupart des hommes.

Entre l'ordre et la grandeur, il y a toujours quelque chose de commun; la grandeur reconnaît un principe d'unité, l'ordre permet d'embrasser une plus grande masse d'objets, et les rapprochant par leurs côtés analogues, en fait une sorte de tout continu.

La notion de l'ordre est le privilège exclusif de l'intelligence; l'intelligence seule peut créer l'ordre, elle seule peut le percevoir, elle seule peut l'imaginer. Comme effet, l'ordre manifeste l'action de l'intelligence, et par conséquent il atteste ou son passage ou sa présence; comme instrument, il sert à toutes ses opérations; comme cause, il met en jeu toutes ses facultés. Ce n'est pas seulement parce que l'ordre ne se produit et ne se

conçoit qu'en comparant; c'est encore parce qu'il ne se produit et ne se conçoit qu'en rapportant tout à l'unité, à l'unité dont l'intelligence ne peut puiser la notion qu'en elle-même. L'ordre que le grand Leibnitz a si judicieusement caractérisé quand il l'a défini, *l'unité dans la variété*; l'ordre, ce principe de toute lumière, cette source de toute harmonie; ce régulateur des proportions, cet arbitre des convenances, a quelque chose de réel en lui-même; il n'est pas seulement un rapport des objets avec nous; il est un rapport des objets entre eux, rapport par nous apprécié et connu. Il est, pour ainsi dire, l'âme et l'essence du beau; il deviendra le sublime en s'associant à la grandeur. L'âme ravie à sa présence, s'attache à lui avec une indicible ardeur, satisfaite de le voir, de le voir encore, de le voir toujours, et s'oubliant elle-même en le contemplant. Est-il possible que, parmi les philosophes, il se soit trouvé des hommes assez inattentifs aux phénomènes du monde intérieur, ou assez prévenus de leurs théories, pour venir prétendre qu'un tel beau n'est que la transformation déguisée de l'utile, et que l'admiration dont il est l'objet, n'est elle-même qu'un calcul secret et profond de la personnalité? Se peut-il qu'ils aient été jusqu'à chercher dans les jouissances matérielles des sens cette utilité dont le beau serait l'instrument et recevrait tout son prix? Quel est celui qui, sondant au fond de son âme, au milieu des

émotions que l'apparition du beau excite, n'a senti qu'elles sont d'autant plus réelles, plus vives et plus pures, que le sentiment du beau est lui-même plus entièrement désintéressé? Non-seulement les vues sordides, le calcul de la personnalité n'entrent pour rien dans cette admiration, mais ils la tuent, s'ils s'y montrent, s'ils s'y mêlent. Le beau parfait et accompli réside précisément dans les objets que nous savons bien ne pouvoir détourner à notre usage. La jouissance de la personnalité veut détruire, puisqu'elle veut user; la jouissance de l'admiration veut conserver, et respecte pour conserver. Si le beau n'était beau que parce qu'il conduit au profit qu'on en tire, ce profit serait donc beau aussi et à plus forte raison encore; il le serait d'autant plus qu'il se montrerait plus franchement et d'une manière plus immédiate. Si le beau n'était beau qu'en raison de l'utile, son prix croîtrait en proportion de l'utilité, et les chefs-d'œuvre du génie le céderaient aux trésors glacés de l'avare. Cherchez quelque beauté dans les sensations dont l'utilité est la plus prochaine, les saveurs, par exemple! cherchez-en dans les instrumens qui satisfont aux nécessités les plus nombreuses et les plus pressantes de la vie! La beauté! nous la découvrirons ailleurs. Nous la découvrirons sur la simple violette et le lys des champs, comme dans un ciel étoilé et les mélodieux concerts. La jeune vierge n'est vrai-

ment belle que pour l'œil chaste. Toute beauté réelle est enveloppée d'une sorte de virginité qui, comme un voile consacré, interdit les profanations de la jouissance. Oui, l'admiration qu'inspire la vue de l'ordre, comme élément du beau, est un sentiment essentiellement généreux; c'est de l'amour, un amour dégagé de tout retour sur soi; c'est une faculté spéciale et primitive de notre âme; c'est l'entraînement à un but qui fut placé dans la sphère de la pensée, à un but que nous serons heureux de pouvoir payer par des sacrifices; c'est bien plus qu'un subtil et prévoyant calcul; c'est un sentiment direct qui pénètre et remplit toute la capacité de notre être. Ce sentiment est une jouissance, sans doute, mais la question est de savoir quel est l'objet, l'aliment de cette jouissance; ainsi, définir le sentiment par la jouissance, n'est pas répondre. L'ordre, sans doute, est éminemment utile; mais on l'admire avant d'avoir prévu son utilité. Rendons grâces à la Providence de lui avoir donné un attrait si noble, si puissant et si épuré! Par là elle nous enseignait, à notre insu, les méthodes nécessaires à l'exercice de notre activité intellectuelle, c'est-à-dire, à l'exercice de la plus féconde de nos puissances.

L'utile, est du moins, dit-on, un élément du beau. Distinguons : l'utilité générale, oui; l'utilité de l'égoïsme, non. Or, la première est libérale;

ainsi la maxime se confirme, loin d'être affaiblie.

Comme il y a des rapports entre les sensations, des rapports entre les affections, des rapports entre les simples idées, il y a aussi différens genres de beau; plus tard d'autres rapports naîtront aussi des lois de la morale, de leurs rapports avec nos sentimens et nos actions, et delà naîtra un beau d'un rang encore plus élevé. Le genre de beau qui est propre aux arts d'imagination est une sorte d'hyménée entre les impressions des sens et les affections du cœur, qui fait servir les unes à exprimer les autres, et celles-ci à vivifier les premières; c'est ainsi que la vie intellectuelle reçoit un premier tribut de la région des sens, et restitue à celle-ci une dignité et des charmes jusqu'alors inconnus pour elle. Que ne devient pas la nature sensible sous le pinceau du peintre? que ne devient-elle pas, animée par les accords du poète? La vie intellectuelle reçoit plus encore de la sensibilité du cœur, et lui rend aussi bien davantage. Elle en reçoit cette éloquence qui anime les beaux-arts; en retour, elle lui apprend à se connaître elle-même.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU PRÉCÉDENT : DU SENTIMENT DU VRAI.

LES jouissances du beau charment l'adolescence de l'esprit; celles du vrai nourrissent sa maturité.

De même que le sentiment du beau est un avant-goût de la jouissance du vrai, l'ordre est déjà un prélude à la vérité; il lui sert de passage; il la met en évidence. Il participe même directement à un premier genre de vérités, à ces *vérités logiques* qui forment le tissu des théorèmes mathématiques, des propositions abstraites, et qui interviennent, comme autant d'instrumens de transformation, dans toutes les branches de nos connaissances. Un second genre de vérités, celui auquel les philosophes donnent le nom de *vérités objectives*, comprend les faits reconnus par l'observation extérieure, ou révélés par la conscience intime; c'est l'écho de la nature répondant aux interrogations de la science, ou l'oracle plus caché, mais plus éloquent encore, qui répond aux consultations de la sagesse. De la

corrélation des vérités entre elles, de l'enchaînement qui les unit, résulte un ordre nouveau, le plus majestueux de tous ceux que l'esprit humain puisse concevoir. La vérité à son tour est donc éminemment belle, et ses charmes quoique plus sévères, sont en partie empruntés à la même source que ceux des arts. Mais elle a aussi une puissance qui lui appartient en propre, elle trouve dans notre âme des sentimens qui lui correspondent et ne correspondent qu'à elle seule.

La conviction que produit l'évidence n'occupe pas seulement notre esprit; elle pénètre encore et remplit notre âme; elle y répand la joie, le calme et la sécurité. Elle y exerce un empire irrésistible et qui cependant n'a rien de violent, un pouvoir que nous ne saurions braver ouvertement, auquel nous nous déroberions seulement par la fuite ou par l'artifice, c'est-à-dire, en renonçant à l'évidence elle-même : en fermant les yeux à ses lumières, on la détourne, on n'y résiste pas. Le voici donc ce principe de l'autorité que nous avons annoncé, et qui commande à l'homme, par une voix supérieure à l'homme, indépendante de lui! ce principe se montre ici dans tout son éclat et dans sa première application complète. L'évidence n'exerce aucune coaction extérieure; elle règne au dedans; en s'y soumettant, on accepte son joug; on fait plus, on le justifie, on en reconnaît la légitimité. La volonté n'en conserve pas moins la

liberté de ses déterminations dans le domaine des actions extérieures; mais, si elle en use d'une manière contraire aux indications de l'évidence, elle se condamnera elle-même; noble soumission qui élève l'âme en la subjuguant, et la fortifie encore lorsqu'elle l'enchaîne! Soumission éclairée et juste, dans laquelle la crainte n'entre pour rien, et qui ne suppose que le respect! Nous sentons qu'il y a dans la vérité un caractère sacré, alors même que nous ne découvrons point encore la source auguste à laquelle elle prend son origine.

Or, toute vérité réclame ce respect; car, quelque éloignée qu'une conséquence puisse paraître de son principe, elle n'en est que la continuation, elle emprunte sa lumière : pour une intelligence moins bornée, elle serait une avec lui; les limites de notre esprit sont les seules qui séparent l'une de l'autre.

Le sentiment du beau est accessible à la plupart des hommes; il n'est pas même étranger à l'ignorance, quoiqu'il ne se révèle à elle que d'une manière imparfaite; il se produit sous mille formes; il pénètre par toutes les portes de l'imagination et des sens; il excite de vifs transports et cause des émotions profondes. Le sentiment, qui s'attache à la jouissance de la vérité, ne se développe que dans le silence de la méditation; il est plus recueilli, plus calme, plus grave, plus austère. Celui-ci est donc moins connu, moins bien

compris encore; plus difficile à se faire comprendre. Qu'on le juge du moins par ses effets! Qu'on en croie le témoignage de ceux qui l'ont expérimenté! il n'est pas de témoignage plus digne de confiance que celui qui est ainsi rendu dans les dispositions les plus favorables, dans un état de parfait repos, dans le silence des passions, en l'absence des préjugés, en la présence de la lumière elle-même.

La possession du vrai inspire à l'homme une juste fierté. Pourrait-il ne pas sentir le prix de ce commerce qu'il est admis à entretenir avec l'univers, avec lui-même, de cette espèce d'empire qu'il exerce sur la nature, en la soumettant à sa propre intelligence, de ces immenses conquêtes qu'il fait de toutes parts, lorsque, du point imperceptible qu'il occupe dans le temps et dans l'espace, il remonte le cours des siècles qui ne sont plus, pénètre au loin dans l'avenir, embrasse les sphères célestes, reconnaît les propriétés et les rapports de tant d'êtres divers; lorsque, tout inconstant et passager qu'il est lui-même, il est admis à siéger près du centre de ces lois immuables et universelles qui gouvernent la création? Cette fierté, cependant, n'est point encore l'amour de la vérité: elle peut quelquefois l'altérer; l'amour suppose dans la vérité, une valeur, un mérite propre, indépendant de cette jouissance toute personnelle. Cette fierté est bien loin, d'ail-

leurs, d'être satisfaite ici-bas: souvent elle fait place à une tristesse, à une humiliation plus juste encore. Que sont les trésors des vérités dont nous parvenons à jouir, auprès de ceux qui nous échappent? L'amour du vrai est constant, égal: il anime la recherche de la vérité, autant qu'il en accompagne la possession; il s'alimente encore de la tristesse même qu'inspirent le doute et l'expérience de nos erreurs, le sentiment de notre ignorance; car, il est d'autant plus pur qu'il est plus modeste et plus défiant de lui-même.

Il n'est rien sur la terre d'aussi utile que la vérité; celui qui la possède trouve en elle l'instrument du premier ordre, applicable à tout, nécessaire à tout; il y trouve plus que ses avantages personnels; il y trouve le moyen le plus étendu de servir les autres hommes, de les servir tous ensemble dans la société à laquelle il porte, avec les lumières, les services les plus certains, les plus généraux et les plus durables. Le sentiment de cette utilité fortifie l'amour du vrai, le décore, le récompense. Il y a cependant encore quelque chose de plus dans l'amour du vrai. La vérité est aussi aimée pour elle-même: elle est digne de l'être, éminemment digne; elle en est digne, non-seulement parce qu'elle est belle, mais aussi parce qu'elle est bonne, excellente; elle en est digne, alors même que son emploi futur dans le domaine de la pratique n'est pas encore soupçonné. Cét amour

viendra s'associer à la généreuse ambition de servir les intérêts de la société par les opérations des arts. Cet amour animera les efforts du savant dans ses longues veilles, dans ses méditations, quand, inconnu à la foule, il renonce avec joie aux plaisirs, à la fortune, aux honneurs, pour agrandir le patrimoine de l'esprit humain ; cet amour soutiendra le ministre de la science, au milieu de tant d'explorations périlleuses, de tant de courses lointaines, dans lesquelles il expose, s'il le faut, sa propre vie ; et lui conservera cette sérénité sublime qui, au sein du tumulte, des orages de la nature, du trouble des élémens, de l'agitation des passions humaines, lui permet d'observer encore, d'un œil calme, des dangers qui l'instruisent plus qu'ils ne le menacent, et de méditer en silence comme s'il était seul en présence de sa propre pensée. Il faut même, dans l'intérêt de la science, pour l'utilité de ses applications possibles et futures, la dégager de cette valeur mercenaire, la délivrer de cette impatience des applications immédiates, qu'on est trop accoutumé à lui associer ; il faut qu'elle soit étudiée pour son mérite intrinsèque et propre, pour qu'elle obtienne les progrès qui la rendront plus féconde ; car l'expérience enseigne que, le plus souvent, les grandes découvertes ne se sont présentées au premier abord que dans le champ des spéculations. Apollonius, Képler, Newton, Volta, prévoyaient-ils l'emploi

qui serait fait un jour des propriétés des sections coniques, des lois qui gouvernent les orbites célestes, du principe de l'attraction universelle et de la pile magnétique ? Cet isolement de tout emploi directement pratiqué est dans la nature et dans les conditions de ces découvertes prééminentes. Plus les sommités où elles résident sont élevées, plus elles sont encore éloignées du sol qu'élabore la main des arts ; leur extrême généralité qui les rend si difficiles à atteindre, qui doit les rendre si fructueuses, est précisément ce qui empêche d'apercevoir, dans l'origine, les fruits qu'elles doivent porter un jour.

Ne nous le dissimulons point : cette vie intellectuelle, que nous essayons de décrire, et dont à peine nous ébauchons ici le tableau trop imparfait, pourra ne pas se présenter comme une existence très réelle aux yeux de certains esprits : du sein de la région des sens s'élèveront surtout des voix dédaigneuses, qui, n'admettant rien de positif hors du domaine de la matière, rangeront au nombre des illusions tous ces trésors de l'intelligence. Avec une logique semblable, on contesterait le principe même de la vie animale : on le contesterait avec bien plus de droit encore, car ce principe ne se manifeste que par ses effets, et non par un témoignage qu'on puisse recueillir dans sa propre conscience. N'érigions point notre inexpérience en sagesse, ne commençons point

par nier ce que nous n'avons encore pu connaître. L'amour de la vérité ne se fait sentir que par le commerce qu'on entretient avec elle ; et pour jouir de ce commerce, il faut y apporter un cœur libre de tout autre soin. Il a débuté comme nous, celui qui puise aujourd'hui dans la méditation du vrai, des joies qui nous sont inconnues ; il a traversé, comme nous, ces régions inférieures dont les limites nous semblent être les limites de toute existence ; comme nous, peut-être, il révoquait en doute la réalité d'un autre univers ; cependant la nature sensible elle-même n'était pour lui qu'un mystère immense ; il voyait sans comprendre ; le livre magnifique de la création était étalé sous ses yeux, sans qu'il pût y démêler aucun caractère ; il voulait soumettre la matière aux exigences de ses besoins, et la matière lui était rebelle, parce qu'elle lui cachait les lois secrètes qui la régissent. Il invoqua le flambeau de la science, et ne l'invoqua d'abord peut-être que dans des intentions vénales, ou dans le désir de satisfaire une vague curiosité : il consulta les archives dans lesquelles le génie des investigations a consigné l'histoire incomplète encore des opérations de la nature ; et déjà, en voyant s'expliquer pour lui des effets qui, jusqu'alors isolés et flottans dans le monde, ne se rattachaient à aucune filiation, sa satisfaction égala sa surprise. Son propre individu était pour lui-même un problème plus obscur encore que

tous ceux dont il était entouré ; les écrits des sages tombèrent dans ses mains ; il se considéra comme dans une sorte de miroir, il put se rendre compte de ses sentimens et de ses idées. Au milieu de cette fluctuation de toutes choses, qui fatiguait son esprit, il vit apparaître des rapports constans et fixes, et découvrit comment des lois générales président à l'apparente variété des phénomènes. Chaque vue nouvelle lui faisait soupçonner au-dessus d'elle une connaissance plus importante encore, lui inspirait le désir d'y atteindre. Il osa tenter d'y atteindre par ses propres forces. Voilà que, retiré à l'écart, il médite à son tour. Suivons-le : pénétrons avec lui dans ce grand atelier de la pensée, où se préparent en secret les instrumens des découvertes. Quelle ardeur s'est emparée de lui ! Comme il poursuit avidement sa conquête ! Comme il a déjà oublié les premiers motifs qui l'engagèrent dans la carrière ! Il l'entrevoit enfin, cette palme vers laquelle il soupirait. Il redouble d'efforts : il la saisit. Quels transports ! « Le voile « est levé ! L'inconnu s'ouvre et s'éclaire ! Un « anneau de la grande chaîne est saisi ! Une voie « nouvelle est tracée ; elle a mille issues qui se « dirigent de toutes parts ! O vérité, tu m'apparais ! O vérité, dont les premiers rayons faisaient palpiter mon cœur, tu m'apparais dans « ton immortel éclat ! Tu es à moi ! Je te connais ! « Tu es mon trésor et ma vie ! Quel est ce nou-

« veau ciel sous lequel je respire! Quels sont tous
 « ces rayons de lumière qui étincellent de toutes
 « parts! Quels sont tous ces accords qui se ré-
 « pondent par un harmonieux concert? Ah! goû-
 « tons ici une paix achetée par tant de fatigues,
 « mais qui les paie au centuple! » C'est ainsi qu'il
 s'écrie. Que lui répondrons-nous, nous hommes
 des sens, captifs encore, serfs attachés à la glèbe
 de la matière? Lui contesterons-nous cette initiation
 à laquelle il vient d'être admis, l'indépendance
 et la dignité qu'il a conquises? Qu'est donc notre
 existence auprès de celle dans laquelle il est in-
 troduit? Est-elle plus réelle ou plus excellente,
 plus vaste ou plus intime? Qui se berce dans les
 apparences, si ce n'est nous? Qui a vécu, vérita-
 blement vécu, si ce n'est lui?

Peut-être dans l'excès de son ravissement, tom-
 bera-t-il dans une autre erreur. Peut-être croira-
 t-il avoir atteint lui-même le sommet des préro-
 gatives accordées à l'humanité. Peut-être avec ce
 don de l'intelligence dont il a reconnu toute la
 richesse, croira-t-il pouvoir satisfaire à tous les
 vœux de sa nature. Mais si nous ne refusons à la
 vie de l'intelligence aucune portion de son do-
 maine, sachons aussi en fixer la limite.

En dominant sur la région des sens, sur celle des
 affections, l'amour de la vérité reçoit d'elles, en tri-
 but, des faits qu'il livre à la science, que la science
 érigerait en observations, et qu'elle fera entrer dans

ses coordinations systématiques; en retour, il enno-
 blit, éclaire, régularise, fait fructifier les impres-
 sions et les penchans qui se déployaient en aveu-
 gles dans ces deux régions inférieures. Il donne
 aussi au sentiment du beau quelque chose de plus
 sérieux et de plus profond; en se confondant avec
 lui, il lui marque sa légitime tendance. Ainsi,
 une première sorte d'unité commence à se pro-
 duire dans l'ensemble des facultés humaines.

Si l'homme cependant s'arrêtait à ce terme,
 quelles seraient pour lui la morale, la religion?
 Rempliraient-elles pour lui tout ce qu'il peut en at-
 tendre, tout ce qu'il en recueille lorsqu'il a atteint
 l'entier développement de ses facultés?

Il s'est trouvé des sectes de philosophes qui ont
 cru pouvoir fonder la morale sur une sorte de théo-
 rie du beau, la considérer seulement comme une
 sublime harmonie; il s'en est trouvé qui ont consi-
 déré la morale comme une institution de la raison;
 comme n'étant que l'expression de la vérité. Ne
 nous en étonnons point, la vertu est tout en-
 semble et si belle et si vraie!

Quelle majesté dans la vertu! quelle majesté
 dans son action, dans sa résistance, dans le calme
 de son repos! quelle grandeur dans l'énergie, l'é-
 tendue, la durée de ses effets! La vertu est le type
 de l'ordre social; elle ramène à l'intérêt commun
 tous les intérêts privés; elle est l'ordonnatrice su-
 prême du monde intérieur; elle y ramène tout à des

buts fixes et déterminés. Mais, ou pour lui conférer ces attributs, vous supposez la notion du devoir; et alors vous supposez déjà la vertu constituée, assise sur ses propres bases, sur des bases qui appartiennent à un autre rang de motifs : ou bien vous ne considérez encore que le charme de cette grandeur et de cette harmonie, vous les concevez comme les uniques motifs qui l'inspirent; et alors jamais de ces seules considérations vous ne ferez jaillir la notion du devoir lui-même avec le caractère impératif qui lui est propre, avec le sentiment d'obligation qui l'accompagne. La vertu sera une beauté ravissante sans doute; elle ne sera point une loi: elle sera belle comme les chefs-d'œuvre des arts, comme les produits de l'imagination; elle ne sera point la règle de la vie. Elle sera contemplée, admirée; sera-t-elle pratiquée? ne dégènera-t-elle point en exaltation spéculative? Elle aura recueilli peut-être les éloquents leçons d'un Platon, se sera-t-elle formée à l'école de Socrate?

Quelle vérité encore dans la morale! Tout est simple dans ses principes, parfaitement lié dans ses conséquences: elle forme un système où rien ne manque, où rien n'excède, qui est en accord avec les conditions de notre nature: elle est une science, la plus ancienne de toutes, la seule qui soit complète, une science qui en éclaire un grand nombre d'autres, et qui peut tenir la place de

plusieurs. Mais l'intelligence ne crée point la vérité: elle ne fait que la découvrir. La morale n'est donc point son ouvrage: elle préexiste, elle est réelle par elle-même; et l'intelligence est seulement admise à lui rendre hommage, à la connaître, comme elle connaît toutes les lois de l'univers. Supprimez la notion du devoir, la loi fondamentale de l'obligation, retirez-leur le caractère de vérités primitives; alors le premier anneau de la chaîne manque, toutes les conséquences restent sans principe. Le sentiment du vrai remplacera-t-il ces mobiles? Mais à quel objet pourra-t-il s'attacher? Que restera-t-il de vrai? Il restera seulement un conseil de la prudence, qui enseignera à n'accorder à chaque penchant, à chaque affection que ce qu'ils exigent, à ne point tromper leurs desirs et leurs espérances; mais, pour déterminer le rang entre ces penchans et ces affections, il n'y aura d'autre régulateur que le degré de jouissance ou de déplaisir individuels qu'ils procurent; l'égoïsme de la personnalité aura sans doute obtenu un guide, et malheureusement peut-être pour les autres hommes! Mais la morale! Où sera son flambeau? On essayera d'y suppléer peut-être par des raisonnemens subtils; on s'efforcera de montrer par de longues déductions que l'intérêt privé est nécessairement lié à l'intérêt général; mais ces argumens seront-ils assez puissans contre les passions? Seront-ils

toujours exempts d'erreur ? Et même , en les disposant dans les vues les plus favorables aux besoins de la société , seront-ils toujours à l'épreuve d'une saine logique ? La raison prescrit ce qu'il faut faire ; c'est-à-dire , elle coordonne les moyens au but qui lui est donné : le but de la morale , où est-il ? N'est-ce pas rouler dans un cercle vicieux que de le faire instituer à son tour par la raison elle-même ?

Le sentiment religieux recevra , par le sentiment du beau et du vrai , de nouveaux alimens et des alimens dignes de lui , quoiqu'insuffisans encore. Le culte de la divinité deviendra le culte de la plus haute et de la plus juste admiration ; toute grandeur s'effacera devant cette majesté suprême ; l'ordre aura trouvé son principe et son type ; la grande harmonie de l'univers sera expliquée ; la vérité , remontant à sa source , sera dotée de cette éternité , de cette immensité que sollicitait sa nature. L'intelligence humaine , du sein des nuages qui l'enveloppent , recouvrera un légitime orgueil ; elle concevra de brillantes espérances , en découvrant ce foyer de toute lumière , dont un rayon vint l'animer , dont des faisceaux plus abondans l'inonderont un jour. Mais , l'auteur de toutes choses ne pourra être encore conçu comme un législateur moral ; les attributs de la justice et des autres perfections ne pourront encore être découverts en lui , puisqu'ils ne pourront être con-

çus. L'immortalité ne s'offrira point comme un système de rémunération , puisque , sans notion de devoir , il ne saurait y avoir de mérites. Cette immortalité sera celle de l'intelligence elle-même , et non celle de la vertu.

Une telle religion aurait un caractère spéculatif , poétique : elle aurait peu d'influence sur les mœurs. Elle nous ravirait sans doute par des jouissances exquisés ; elle serait peu capable encore de nous rendre meilleurs.

CHAPITRE IX.

DE LA VIE MORALE.

GRAVISSONS encore un degré; élevons-nous à ce mode d'existence que nous avons nommé *la vie consciencieuse ou morale*, à cette vie qu'alimente le sentiment du devoir; elle devrait être sans doute celle de tous les hommes; tous y participent du moins d'une manière plus ou moins imparfaite; nous la voyons prédominer dans les héros de la vertu. Elle fut la vie de ces hommes vraiment immortels, dont les exemples transmis de siècle en siècle sont devenus le plus bel héritage de l'humanité; elle est la vie de ces êtres que nous chérissons, que nous estimons, que nous vénérons, en qui nous nous confions avec une entière sécurité, parce que nous sentons qu'il y a en eux quelque chose d'excellent, qui ne trompe point; vie libre, abondante et pleine, sans trouble et sans anxiété, qui trouve en elle-même le principe de son activité et la garantie de son repos!

Les portes du sanctuaire vont s'ouvrir, de ce sanctuaire dans lequel la conscience réside et rend ses arrêts. Recueillons-nous pour les entendre avec une religieuse attention, dans le silence des passions et des préjugés! Mais, historiens scrupuleux et fidèles, bornons-nous à écouter le témoignage intérieur, à décrire exactement les faits qu'il nous redira, et défendons-nous d'y mêler, par un zèle malentendu pour les intérêts de la vertu, des idées systématiques qui en altéreraient la simplicité.

La grande loi du devoir ne s'offre point d'abord à l'homme sous l'expression d'une formule générale, avec le caractère d'une notion abstraite. La sagesse de la Providence a voulu que cette loi s'annonçât à l'origine dans les exemples particuliers, parce que c'est en eux qu'elle se présente comme une application pratique, et aussi, parce qu'étant indispensable à tous les hommes, il fallait qu'elle fût accessible à tous, accessible aux plus ignorans et aux plus simples; qu'elle pût être une inspiration pour l'enfance, comme un guide pour l'âge mûr. Elle se produit dès l'instant où l'homme observe, soit dans son semblable, soit en lui-même, un acte véritable, c'est-à-dire un acte accompli par l'homme avec le caractère d'auteur ou de *cause*, accompli avec délibération, avec l'exercice d'une liberté de détermination et de choix, spontanée et réfléchie. Qu'un acte dans lequel ces conditions seront remplies soit donc

exécuté sous nos yeux : que, spectateurs impartiaux, désintéressés, nous le considérons dans la disposition la plus calme; il excitera en nous, suivant sa nature, ses effets, mais aussi suivant les motifs que nous supposerons à son auteur, un sentiment d'approbation ou de désapprobation. Ce sentiment ne sera point le résultat d'une réflexion sur les avantages personnels que nous pouvons espérer des conséquences de cette action; car, nous nous sommes supposés entièrement désintéressés à cet égard: le sentiment d'ailleurs est immédiat, direct, et son essor précède toute combinaison réfléchie. Ce sentiment ne sera point la suite du jugement que nous porterons sur l'avantage que cette action pourra procurer à son auteur; au contraire: dès le premier coup-d'œil, l'avantage que l'auteur sacrifie confirmera, accroîtra notre approbation; celui qu'il recherche confirmera et accroîtra notre blâme. Ce sentiment pourra résulter de l'avantage ou du préjudice qu'un tiers ressent de l'acte accompli; mais, par là même que ce tiers est étranger à l'auteur et au spectateur, l'approbation ou le blâme sont dégagés de tout motif personnel. L'approbation ou le blâme seront une chose différente de l'assentiment que nous donnons à une proposition vraie, et de la censure par laquelle nous critiquons une erreur; nous y attacherons l'idée d'un mérite ou d'un démérite. idée qu'une vérité obtenue ou une erreur commise ne suffisent

point pour faire naître. Enfin, cette approbation ou ce blâme subsisteront avec la même force, alors même que l'auteur de l'acte aura été arrêté dans l'exécution, par un obstacle indépendant de sa volonté; c'est à l'intention elle-même qu'ils s'attachent.

Restons maintenant seuls vis-à-vis de nous-mêmes; que, dans l'acte accompli avec toutes les conditions ci-dessus déterminées, nous remplissions tout ensemble le double rôle d'auteur et de spectateur; l'intention étant plus clairement, plus sûrement connue, l'approbation ou le blâme seront plus décidés encore et plus énergiques. Cette approbation sera toute autre chose que le plaisir tel que nous le connaissions jusqu'alors, toute autre chose que la satisfaction née du plaisir; ce sera un contentement intérieur d'un genre entièrement nouveau, qui s'attachera non pas aux effets qui sont la suite de la détermination adoptée, mais aux motifs eux-mêmes qui l'ont fait adopter. Ce sera un témoignage d'estime, une sorte d'éloge mérité et obtenu, mérité par ce personnage qui en nous est l'auteur, décerné par celui qui, spectateur, remplit en nous la fonction de juge. Ce blâme sera toute autre chose que le regret d'un calcul trompé, d'une méprise, d'une souffrance du genre de celles que nous avons jusqu'alors éprouvées; ce sera une vraie condamnation; ce sera un genre particulier

et nouveau de supplice que nous nommerons le remords ; il ne nous suffira pas , pour l'apaiser , de faire disparaître les effets extérieurs de cet acte ; il faudra encore désavouer et détruire les motifs qui l'ont inspiré : en vain tout ce qui nous entoure serait changé ; il faudra que ce soit la volonté qui se convertisse et se réforme.

Si maintenant nous arrêtons notre réflexion sur l'approbation ou le blâme qui ont accompagné en nous-mêmes ces deux circonstances , si nous nous représentons par la pensée des actes entièrement semblables , si nous les supposons accomplis par des êtres de la même nature que nous , nous en porterons le même jugement , quel que soit l'individu qui pourra les accomplir , quels que soient le moment et le lieu où il sera censé les accomplir. Si nous nous représentons ces actes non encore réalisés , mais dans le champ du possible , dans la perspective de l'avenir , nous en porterons toujours le même jugement ; nous leur donnerons une approbation , nous les frapperons d'un blâme anticipé ; nous dirons que l'un nous est prescrit , que l'autre nous est interdit. L'approbation ou le blâme s'interposeront entre notre propre volonté et l'image de ces actes conçus par la pensée , non comme une cause ou un obstacle qui en rende l'accomplissement ou certain , ou impossible , mais comme une injonction qui , en nous laissant toute notre liberté , nous ordonne ou nous défend , qui

nous dit : *tu feras* , *tu t'abstiendras* ; qui ne dit pas : *tu n'auras pas* LE POUVOIR *de faire ou de t'abstenir* ; mais , *tu ne dois pas faire ou t'abstenir*. Ainsi , l'approbation ou le blâme se présentent comme l'expression d'une véritable loi , d'une loi générale , constante , d'une loi antérieure , supérieure , d'une loi que nous n'avons point faite , que nous sommes seulement admis à reconnaître , d'une loi non coercitive , mais impérative , que nous avons la faculté de violer , mais que nous reconnaissons même en la violant , et à laquelle nous sommes non forcés , mais tenus , obligés d'obéir.

Cette loi pourra être méconnue par une inattention involontaire ou volontaire , comme il arrive à tous les faits d'observation. Elle pourra , comme eux , demeurer obscure , par l'effet d'une attention trop rapide ou trop légère. Dans les jugemens qui accompagneront l'application de cette loi , pourront se glisser toutes les causes diverses qui altèrent nos autres jugemens. Mais le principe même de la loi conservera son évidence , toutes les fois qu'il obtiendra de nous une attention suffisante ; il aura la même évidence que les autres faits immédiatement aperçus par la réflexion sur nous-mêmes , tels que sont les phénomènes intérieurs de la sensibilité et de l'intelligence. Il aura même quelque chose de plus simple , de plus élémentaire , de plus fixe ; et , ce qui est digne de remarque , la lumière qui l'environne éclatera avec d'autant plus

d'abondance, d'éclat et de pureté, que plus affranchis de tout ce qui égare d'ordinaire les jugemens de notre raison, de tout ce qui agite notre âme, ou trouble notre imagination, nous serons parvenus à obtenir au plus haut degré cette paix et cette liberté d'esprit qui nous permettent de bien voir.

Telle est, si nous ne nous trompons, l'histoire exacte et fidèle de ce phénomène de la conscience morale, tel qu'il s'est offert à nous en l'étudiant, sans prévention et de bonne foi, tel qu'il s'offre à tous les hommes qui prennent la peine de l'étudier. Ne l'embarrassons point de nos propres subtilités. Tout ordre de connaissances repose nécessairement sur des phénomènes primitifs, donnés par l'observation extérieure ou par cette intuition qui n'est autre chose que l'observation interne ou réfléchie. Il n'y a même de connaissance possible, en ce qui concerne les réalités, que celle qui prend de semblables faits pour point de départ, comme il ne saurait y avoir de composés sans élémens, ni de conséquences sans principes. (1)

(1) On a tourmenté en mille manières ce phénomène primitif, afin d'en tirer, par les décompositions de l'analyse, des élémens plus simples encore; comme on a torturé aussi plusieurs autres faits également élémentaires, dans l'espérance de les dissoudre pour les recomposer encore. Si c'était ici le lieu, nous espérons pouvoir démontrer que ces efforts sont nécessairement

Il y a donc des lois pour les êtres moraux, c'est-à-dire, pour les êtres sensibles, intelligens et libres, comme il y en a pour les êtres matériels inorganiques ou organisés, lois qui ont en commun la généralité et la constance; lois qui assignent à ces êtres leur destination naturelle, qui sont instituées pour les y conduire, mais qui diffèrent par un caractère essentiel. Les lois qui gouvernent la matière inorganique ou organisée, agissent à son insu, agissent sans elle, agissent infailliblement, déterminent absolument les modifications qu'elle subira. Les lois qui gouvernent les êtres moraux, s'adressant à leur intelligence et à leur liberté, et respectant l'une et l'autre, parce qu'elles doivent conduire de tels êtres précisément par le moyen de cette liberté et de cette intelligence, se bornent à proposer et à prescrire, leur laissant le soin de consentir et d'exécuter; elles enseignent, elles montrent le modèle; elles sont une manifestation de la destination elle-même; elles ne portent pas au but, elles ordonnent d'y tendre; leur accomplissement n'a rien de nécessaire, mais il est bien plus

inutiles, et que c'est pour les avoir tentés au-delà des bornes permises à l'analyse, qu'on s'est égaré dans de vains systèmes, et qu'on a fini par faire évanouir même, en quelque sorte, la matière qu'on voulait mettre ainsi dans le creuset des spéculations philosophiques. Cette démonstration trouvera sa place dans la dernière partie de notre *Histoire comparée des systèmes de philosophie*.

que nécessaire, il est imposé comme un devoir; c'est précisément en nous soumettant à leurs injonctions, qu'elles nous révèlent toute notre indépendance, et elles nous élèvent d'autant plus en dignité, que leur domination se fait mieux sentir.

La nature matérielle, obéit à ses lois, sans les connaître; la nature humaine, en tant que morale, obéit aux siennes, en les connaissant, et précisément parce qu'elle les connaît.

Les lois morales nous lient, mais seulement parce qu'elles nous obligent. L'obligation correspond au devoir. Son accomplissement n'est pas la servitude, mais l'obéissance.

Le mobile lancé dans l'espace, le parcourt inévitablement, dans une direction donnée, avec une vitesse également déterminée par sa masse et par l'impulsion qu'il a reçue. Les organes qui servent en nous aux fonctions animales, remplissent leur ministère en vertu de lois qui sont à peine soupçonnées, et sans notre intervention. Ce n'est point le devoir; en cela il n'y a rien du devoir. L'animal suit les suggestions de l'instinct, sans délibérer; ce n'est point encore le devoir. Nous-mêmes, quelquefois, nous sommes emportés par l'attrait d'un plaisir ou par la crainte d'un mal qui ne nous laissent plus le pouvoir de réfléchir; ce n'est point encore le devoir. Une vérité évidente par elle-même, dès qu'elle est présente à notre esprit, ne

lui permet pas de la nier; ce n'est point toujours le devoir. *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même*: voilà le devoir. Peut-être ferons-nous, peut-être ne ferons-nous pas à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait; quelque parti que nous adoptions, le devoir n'en subsistera pas moins; nous le sentirons, nous le verrons. Il n'a pas besoin de préambule ou de commentaire; il se définit, s'explique, se justifie par lui-même; se justifie d'autant mieux qu'il s'exprime dans un langage plus simple et plus concis, qu'il se sépare plus nettement de tout ce qui lui est étranger, qu'il est moins interprété par les théories systématiques; il se définit et se justifie par le sentiment de l'obligation qui le proclame au fond de nous-mêmes.

Voici donc un second genre d'autorité, un genre d'autorité qui traverse sans doute l'intelligence et qui l'éclaire en la traversant, mais qui pénètre dans l'empire de notre liberté intérieure, comme règle, comme précepte, y rencontrant à-la-fois un acteur qui est maître de le suivre, et un juge qui ne peut se dispenser de l'appliquer. Cette grande loi des êtres moraux, que nous appelons pour ce motif *loi morale*, qui n'est point l'œuvre des hommes, qui n'est point le produit des conventions ou des habitudes, qui est inhérente à la constitution de la nature humaine, a reçu aussi, par cette raison, le nom de *loi natu-*

relle(1). Cette loi, qui n'est point autre à Rome, autre à Athènes, que les sages de tous les siècles et de tous les pays ont promulguée, et n'ont point instituée, a prêté à leurs paroles l'autorité qui résidait en elle, leur a conféré la fonction de législateurs dans la société humaine: elle a fourni le type des lois positives, et leur a imprimé sa sanction, leur a transmis ses droits, leur a ouvert l'empire de la conscience; elle a investi directement de son autorité le père de famille; elle en a investi indirectement, et par l'intermédiaire des lois politiques et civiles, le prince et le magistrat; elle en a investi enfin l'homme vis-à-vis de lui-même. Elle a aussi créé tous les droits, soit collectifs, soit individuels; car, non-seulement il n'est pas un droit qui ne corresponde à une obligation, mais il n'en est pas un qui ne dérive d'une obligation préexistante.

La loi morale, en manifestant la destination marquée à notre nature, ne se borne pas à prescrire; elle invite aussi: à la voix de son autorité se joint un autre langage qui, par une singulière puissance, pénètre au fond de notre âme, et y porte des paroles encourageantes, à-la-fois douces

(1) Il n'est pas nécessaire, pour reconnaître les caractères naturels de cette loi, de recourir à l'hypothèse des idées innées. Une notion peut être naturelle, sans être innée. Il en est ainsi de toutes les notions qui expriment des faits primitifs et élémentaires.

et sublimes. Alors du fond du cœur s'élève, pour lui répondre, un nouveau genre d'affections, des affections saintes et généreuses. Ce qui était devoir devient un bien, un bien véritable, supérieur à tous les autres; ce qui était obéissance devient zèle, devient amour, un amour éminemment légitime et juste, puisqu'il se dirige à ce qui est excellent en soi, et que l'approbation de la conscience lui sert de sanction et d'appui. C'est ce langage de la vertu qui prête son éloquence aux enseignemens de la sagesse, et fait taire devant eux les orages des plus violentes passions; c'est lui qui excite, à la vue des bonnes actions, ces émotions profondes, cette émulation ardente, plus ardente encore que l'envie, mais délivrée de l'amertume que l'envie porte dans son sein; c'est lui qui, à la seule pensée d'une bonne action, fait naître un désir si vif de la trouver possible, un besoin si pressant d'y atteindre; c'est lui qui répand dans le cœur une joie céleste au moment où ce noble vœu s'accomplit; c'est lui qui réunit tous les hommes par une sympathie rapide et sûre, lorsque, leur offrant à-la-fois le modèle du bon, elle les surprend attentifs et libres des préoccupations de l'égoïsme. Plus puissant que les charmes attachés aux chefs-d'œuvre du génie, plus puissant que la gloire elle-même, il n'a besoin d'aucun secours extérieur, d'aucune combinaison de l'art, d'aucun

autre témoin que la conscience ; il n'emprunte rien à l'imagination ; il est d'autant plus ravissant, qu'il est plus calme.

L'amour de la vertu a un caractère distinctif : cette sérénité et cette égalité qui naissent du suffrage intérieur. Tout en lui est satisfaction et repos ; rien ne le tourmente et ne l'agite ; il est sans vide et sans regrets , parce qu'il est sans illusions et sans mécomptes. Il s'empare sans obstacle d'une âme encore ingénue ; il devient le refuge des cœurs long-temps bercés et abusés par les ambitions de la vie , et leur rend une jeunesse nouvelle. Il ne demande que la droiture à ceux qui commencent ; il se confirme chez ceux qui ont vécu , de toute l'expérience des choses humaines.

En présence de la morale , le mérite des actions louables ne se compose plus seulement de la grandeur de l'effort ; il se compose aussi de l'excellence de l'objet ; il se mesure sur le rapport de l'un avec l'autre.

La morale , en tant qu'elle prend pour l'homme la voix de l'autorité et qu'elle commande l'obéissance , a quelque chose d'absolu , de rigoureux ; elle arrête et réprime , elle s'énonce surtout par des interdictions ; elle pose des barrières et les défend par le respect ; elle ne souffre point la violation , elle comporte ainsi des formules précises. En tant qu'elle prend le langage de l'exhortation , du con-

seil , et qu'elle s'adresse à l'amour , sans cesser d'être aussi lumineuse , aussi claire , elle a quelque chose d'indéfini , elle embrasse un champ plus vaste ; elle nous montre sans cesse le meilleur ; ne nous condamnant point avec une sévérité inflexible lorsque nous avons tenté tout ce que nous permettaient nos forces , mais nous appelant à tenter incessamment tout ce qui nous est réellement possible.

Les jouissances attachées à la pratique de la vertu sont si vraies , si profondes , si exquisés , qu'on les a en quelque sorte naturellement confondues avec la source dont elles émanent ; et delà on est arrivé à les considérer comme la définition de la vertu elle-même. On a prêté ainsi à la vertu , une espèce de mobile intéressé , puisé , il est vrai dans l'amour de soi le plus noble et le plus épuré , mais qui , dans ce système , n'en occuperait pas moins la place des mobiles directement tirés du principe de l'obligation. Mais il y a ici une méprise facile à démêler. On prend l'effet pour la cause , et l'émanation pour le principe. La jouissance de la vertu reposant sur une approbation , sur un assentiment , il lui faut quelque chose digne d'être approuvé ; elle ne peut s'approuver elle-même , qu'en se référant à quelque terme qui lui est antérieur ; la jouissance ne crée pas le bon moral , elle en est le sentiment ; elle le suppose donc existant indépendamment d'elle-

même. Faire dériver l'obligation, de la jouissance, serait absolument la même chose que faire dériver la lumière, du phénomène de la vision ; le bon moral ne saurait devenir bon, uniquement parce qu'on en jouit ; on en jouit par la raison qu'il est bon, et c'est là précisément cette bonté que la jouissance goûte, reconnaît et déclare.

Il en est de même de cette juste fierté que font éprouver au cœur de l'homme et le sentiment et la pratique de la vertu. S'ils nous donnent une conscience si profonde et si vraie de notre propre dignité, n'est-ce pas parce qu'ils nous associent à ce qui est déjà grand et éminent par soi-même ? Fonder la vertu sur la fierté, c'est rouler dans un cercle vicieux, si on ne suppose pas que la fierté à son tour y trouve un titre indépendant d'elle et dont elle emprunte ses droits ; autrement il faudrait dire qu'on est fier seulement de sa fierté ; ce serait donc prendre la conséquence pour le principe. De cette source, de la noblesse propre à la vertu et qu'elle nous confère, dérivent toutes les idées de noblesse, d'honneur, de gloire, qui en sont ou une émanation, ou un reflet, ou une expression solennelle, ou une simple fiction et un emblème, mais qui, pour avoir quelque valeur réelle, doivent rester à leur type.

Cette méprise, au reste, n'a pas des dangers graves, toutes les fois qu'en fondant la vertu sur

la jouissance, on ne demande cette jouissance qu'à la vertu même ; l'effet alors ramène du moins à la cause. Il y aurait une erreur plus grave à les séparer l'un de l'autre et à priver la vertu d'un auxiliaire dont l'assistance lui est aussi naturelle qu'utile. C'est dans l'atmosphère de la vertu, que le plaisir, que le bien-être prennent le caractère du bonheur, et que l'amour de soi-même reconnaît et embrasse sa véritable tendance. Le bonheur, s'il n'est pas la vertu même, en compose du moins l'auréole ; il annonce sa présence, comme une promesse enivrante ; il la suit, comme une digne et fidèle récompense. La Providence s'est complu à faire découler le bonheur de la vertu, comme elle a donné et le parfum aux fleurs et la saveur aux fruits, et l'éclat à la lumière, et des formes attrayantes à tous les objets utiles ; indulgente et bienfaisante institutrice de l'homme, elle a voulu appeler son attention sur l'objet le plus digne de ses études, l'intéresser à la poursuite des biens les plus précieux par eux-mêmes, soutenir ses efforts, encourager sa faiblesse, l'engager par les liens les plus doux aux devoirs les plus sévères ; et, dans ce qu'il y a de plus nécessaire pour lui, lui faire retrouver aussi ce qu'il y a de plus aimable. Que l'homme de bien lui en rende grâces, la bénisse, entre dans ses vues, accepte la coupe du bonheur au banquet de la vertu, et ne présume point trop de lui-même !

Le plaisir attaché aux impressions des sens, et renfermé dans les limites nécessaires à sa propre économie, les divers genres de voluptés qui entourent les affections du cœur, la contemplation du beau, la possession du vrai, sont comme autant d'échelons successifs qui conduisent au bonheur, qui s'en rapprochent toujours davantage, sans être encore le bonheur lui-même, qui le font pressentir et désirer; c'est ainsi que les jouissances accordées à l'homme suivent les mêmes progrès que son perfectionnement. Mais les ordres inférieurs de jouissances, encore laissés à eux-mêmes, s'excluent souvent et se contredisent entre eux; on ne peut goûter l'un qu'aux dépens de l'autre; et souvent l'une de ces jouissances se détruit et s'empoisonne elle-même par ses égaremens ou ses excès; reçues et adoptées par la vertu, elles se concilient entre elles; la vertu est pour elles comme une sorte de mètre et de diapazon. La jouissance de la personnalité sensuelle avait quelque chose de concentré, d'étroit; elle était agitée et craintive; non-seulement elle était enfermée dans le *moi*; mais le *moi*, en la goûtant, n'en apercevait pas le but, ne discernait pas ce qu'elle avait d'utile; autorisée par la vertu, elle découvre le but qui lui manquait; respirée par l'innocence, elle se dépouille de ce qu'elle avait de grossier et d'impur, et se mesure sur les besoins d'une sage et prudente économie. La jouissance des affections

était incertaine dans son objet; elle chérissait sans être encore capable d'estimer; la vertu, en lui donnant l'estime pour aliment, lui enseigne le véritable amour. Les jouissances de l'esprit s'arrêtaient dans une région spéculative; la vertu les fait entrer dans la sphère de la volonté, dans le domaine de l'action; elle leur donne une réalité profonde; elle en fait la propriété et comme la substance de notre âme; elle convertit l'assentiment de la raison en une approbation de la conscience, et la satisfaction que la contemplation avait donnée, en un contentement intime qui remplit de charmes le commerce avec soi-même.

Ne séparons donc point ce que Dieu a uni, ne séparons point la vertu du bonheur; n'arrachons point à la vertu sa couronne, ne déshéritons pas notre nature des bienfaits qu'elle en recueille et des secours qui la rendent accessible à notre faiblesse. Cependant ce serait non-seulement altérer l'essence de la vertu, mais en compromettre souvent l'accomplissement, que de la faire uniquement reposer ici-bas sur les jouissances qu'elle donne, quelles qu'en soient l'élévation et la pureté. Ces joies si exquises, ces voluptés si douces, ne sont pas toujours égales, ne sont pas dans un rapport constant avec le mérite du bien; elles ont quelque chose de vague, de mobile, comme notre sensibilité à laquelle elles s'adressent; elles se modifient suivant le caractère des individus; elles

se modifient, pour le même individu, suivant les circonstances et les dispositions du moment; quelquefois même, comme pour soumettre la vertu à une dernière épreuve, à la plus rude des épreuves, elles semblent se refuser au cœur de l'homme de bien, et le laisser, même pendant qu'il se dévoue, dans une sorte d'aridité intérieure qui l'afflige et le déconcerte. On chercherait donc vainement en elles le caractère d'un régulateur, et cette précision qui doit constituer un précepte. La vertu subsiste, toujours égale à elle-même, toujours universelle, toujours immuable, attendant toujours de nous les mêmes actions et les mêmes efforts, quelles que soient les fluctuations de notre sensibilité; et ses mérites s'accroissent encore par les épreuves mêmes que nous fait subir la privation momentanée des jouissances qu'elle promet. Il est même certaines actions vertueuses qui deviendraient impossibles, si elles ne pouvaient se légitimer que par le motif des jouissances qui doivent en être la suite, et ce sont précisément les actions les plus héroïques; telle est, par exemple, l'immolation spontanée de la vie, quand elle est demandée par l'intérêt de la patrie ou de l'humanité. Aurait-on alors le loisir de savourer le bonheur? Aurait-on même le temps de s'en rendre compte? N'offre-t-on pas en holocauste à la vertu tout ce qu'on pouvait attendre d'elle sur la terre? Le bonheur remplira la longue vie d'un Platon; il

embellira encore les dernières heures d'un Socrate; mais suffirait-il à un Décimus, à un d'Assas?

De même que la vie intellectuelle recevait les tributs de la vie des sens et de la vie affective, la vie morale recevra ceux des affections et des idées; car la morale établit une sorte d'alliance entre le sentiment et la vérité, un concert entre le cœur et la raison; et delà vient que certains systèmes philosophiques ont rapporté la morale à l'une de ces deux sources, lorsque, d'après le penchant naturel à l'esprit de système, ils ont voulu, dans leurs analyses, remonter à une source unique et exclusive. Les affections ont suffi aux uns pour expliquer le devoir, parce qu'il est en effet des affections conformes au devoir, mais celles-là seulement qui sont réglées et avouées par lui. La vérité a suffi aux autres, parce qu'en effet, les maximes du devoir joignent à l'empire qui leur est propre, la conviction d'une vérité aussi universelle qu'immuable. Avec la morale, et avec elle seulement, commencent le mérite et le démerite; avec elle se produit un sentiment primitif, qui rehausse tous les autres, et qui a son caractère propre, savoir: l'estime, l'estime d'autrui ou de soi-même. C'est ainsi qu'à mesure que la scène de l'existence de l'homme s'étend, l'unité qui y préside se montre de plus en plus lumineuse.

Qui ne sent combien cette existence est changée et agrandie, dès que la vertu y a répandu ses

lumières, y a porté ses mobiles? Qui confondrait la vie intérieure de l'homme de bien avec celle de l'homme privé du commerce de la conscience? Sont-ce les mêmes points de vue? Sont-ce les mêmes motifs? Est-ce le même état de l'âme? Qui de nous, alors même qu'il cède aux sollicitations d'une personnalité intéressée, oserait assimiler sa condition à celle des êtres privilégiés qui se sont consacrés au culte de ce qui est bon? Qui de nous ne leur porte une secrète envie, et ne déplore, même en hésitant à suivre leurs traces, de n'avoir pas le courage de les imiter? Qui de nous n'a même été admis à y participer, dans quelques instans trop fugitifs peut-être, mais dont le souvenir nous ravit encore et nous aide à conserver l'estime de nous-mêmes? Rappelons-nous ces jours fortunés de notre jeunesse, où notre âme, pleine encore d'une droiture ingénue, s'ouvrit pour la première fois aux rayons de cette vie nouvelle, la véritable vie de l'humanité! Quelle transformation! Comme elle faisait palpiter nos cœurs, l'image auguste de ces héros du bien, qui ont pu se dévouer pour une cause sainte! Ces larmes brûlantes et douces, qui coulaient en la contemplant, exprimaient bien plus qu'une stérile admiration. « Qui me donnera, nous écriâmes-
« nous alors; qui me donnera de pouvoir consacrer aussi, par de bonnes actions, mon rapide
« passage sur la terre! O vertu, tu m'apparais

« dans ta majesté et ta gloire! Je te reconnais, je
« te salue! Toutes les puissances de mon âme s'élè-
« vent à toi, et t'embrassent avec d'ineffables
« transports! Je vois en toi ma destination, mon
« patrimoine. Tu combles les vœux les plus ar-
« dens et les plus profonds de mon cœur, ces
« vœux qu'elle ne savait point se définir encore
« et que toi seul lui as fait comprendre! » Ainsi,
disions-nous alors, était-ce là une vaine illusion
de notre inexpérience? La vertu a-t-elle trompé
ses promesses? Interrogeons celui qui a lui-même
expérimenté le monde, et qui, sur le soir de ses
jours, éprouvé par de longues douleurs, fatigué
par les plaisirs mêmes, assigne aux choses hu-
maines leur véritable prix! Il a trouvé son repos
et son refuge là où nous avons trouvé notre joie
et notre espérance. Tout le reste a disparu; un
seul bien lui paraît vrai, un seul lui est néces-
saire. Beau et bon, types éclatans, dont les reflets
animent et décorent la nature humaine, et sem-
blent la faire participer à une nature supérieure,
qui êtes-vous? D'où venez-vous? Aurait-il en effet
dérobé le secret de votre origine, le sage qui vous
fit naître de l'essence divine elle-même? . . .
Mais ne nous hâtons point, dans le mouvement
du plus légitime orgueil, du plus pur enthousiasme,
de sonder ces grands mystères! Redoutons les illusions,
même celles qui proviendraient du sentiment le plus louable! Les notions sacrées

de la vertu nous furent données surtout comme un guide pour la pratique habituelle et positive. Nous reconnaissons ce qu'elles prescrivent, et il nous suffit. Les théories abstraites sur l'essence du beau moral peuvent être sujettes aux discussions systématiques; les oracles de la conscience ne le sont pas, et le sentiment du bien s'explique assez par lui-même à qui veut l'entendre. (1)

(1) On n'attend pas de nous que nous reproduisions ici la nomenclature des devoirs, ni que nous examinions les différents systèmes qui ont été imaginés pour les ramener à une formule générale. Nous n'écrivons point un traité de morale. Nous reconnaissons le tableau des devoirs tel qu'il est tracé ordinairement par les moralistes, et admis par le suffrage unanime des consciences humaines. Notre but est d'étudier les forces qui nous rendent capables d'accomplir ces devoirs, les moyens de les employer et de les cultiver.

Nous n'examinerons pas davantage les théories présentées dans les diverses écoles philosophiques sur les caractères essentiels des vérités morales. Ces théories viennent d'être définies et classées avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, selon nous, par un philosophe digne vraiment de ce nom (M. J. Droz) dont l'ouvrage, *de la Philosophie morale*, si justement couronné par l'Académie française, ne méritait pas moins de l'être pour le mérite du style que pour l'élévation des idées. Nous applaudissons à ce judicieux éclectisme qui emprunte à chaque système ce qu'il a de bon, et rejette seulement ce qu'il a d'incomplet. Les voyageurs qui gravissent une montagne peuvent suivre différentes directions; mais, arrivés au sommet, ils se rencontrent et s'embrassent. Le géographe rassemble sur sa carte

toutes ces différentes routes, et montre la coïncidence du terme où elles viennent se réunir.

Nous saisissons avec empressement cette occasion pour exprimer notre reconnaissance envers l'homme de bien qui a fait ce présent à la jeunesse française, dont l'amitié nous est aussi douce qu'honorable, dont l'exemple, les conseils nous ont encouragés dans un travail que nous aimerions à pouvoir considérer comme une suite du sien.

CHAPITRE X.

DE LA VIE RELIGIEUSE.

LA religion est naturelle à l'homme : elle lui est naturelle , puisqu'elle lui est nécessaire ; elle lui est naturelle , puisqu'elle est intimement liée au système de ses besoins et aux lois de ses facultés , telles qu'il les a reçues de la nature.

Dire que la religion est naturelle à l'homme , ce n'est pas supposer qu'il la possède déjà dès le berceau ; c'est dire seulement qu'il y tend , qu'il y parvient par le simple développement de sa constitution ; le germe qui commence à éclore n'est point encore revêtu de toutes les formes , chargé de toutes les productions qui appartiendront à son organisation , lorsqu'elle aura pris son essor.

La religion est naturelle à l'homme , comme l'état de société , avec lequel , au milieu duquel elle s'établit , dont elle est l'élément vital et le principe conservateur.

Il suffirait , pour s'en convaincre , de l'expérience universelle et constante qui résulte du té-

moignage de l'histoire. Alors même qu'on ne reconnaîtrait pas dans cette expérience une preuve des vérités religieuses , on ne peut se refuser à y reconnaître une preuve de la corrélation essentielle qui existe entre les sentimens religieux et la condition de l'humanité. La variété des dogmes , celle des formes extérieures , s'explique d'elle-même par la variété des circonstances à l'influence desquelles sont soumis les divers peuples et les âges divers , telles que les institutions , les traditions , les mœurs , le climat peut-être ; mais , au travers de ces modifications artificielles , se découvre un fonds commun d'idées et d'affections dont l'origine ne peut être expliquée par les circonstances , et dont , par conséquent , la racine existe dans des dispositions antérieures à toutes ces influences , indépendantes de toute cause extérieure. Il y a plus , et le sentiment religieux se développe et s'épure d'autant plus , que la civilisation se perfectionne davantage ; il s'altère quand la civilisation commence à se corrompre ; il s'associe étroitement à ses destinées. Il est donc dans la tendance de la nature de l'homme , précisément de la même manière que le perfectionnement ; c'est-à-dire que l'homme est religieux comme il est perfectible , et ces deux grandes vues de la Providence sur lui , marchant dans un admirable accord , s'expliquent et se confirment l'une par l'autre.

Il est reconnu (et ce principe , qui nous sert

de point de départ, marque également le terme auquel nous touchons en ce moment) il est reconnu que le perfectionnement consiste, pour chaque être, dans la conformité qu'il obtient avec la nature qui lui est propre. Ceci fait voir, et pour quoi l'homme devient d'autant plus religieux qu'il se perfectionne davantage; et réciproquement aussi, comment, en devenant religieux, il se perfectionne de plus en plus. La prérogative qu'il acquiert par cette existence nouvelle se place d'elle-même au sommet de l'échelle qu'il est appelé à gravir; car, d'une part, cette prérogative le met en rapport avec tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus excellent; et, de l'autre, elle le met en possession d'une destinée dont la durée n'a point de terme, dont l'avenir abonde en espérances. Cette existence nouvelle commence précisément pour lui aux confins auxquels se terminaient toutes les existences précédentes: elle vient à-la-fois les prolonger et les agrandir; elle en est donc et le complément et l'issue.

Et remarquez, en effet, comment le pressentiment de cette existence nouvelle meut, agite et presse le cœur de l'homme pendant qu'il traverse toutes les régions inférieures, cherchant toujours, espérant toujours, même s'il ignore tout avenir, jusqu'à ce qu'il ait atteint ce séjour de satisfaction et de repos! Remarquez comment ce besoin impérieux devient, de jour en jour, et plus vif et plus explicite,

à mesure qu'il avance dans la carrière, qu'il obéit mieux aux lois qui le régissent, et qu'il se connaît mieux lui-même! Jusque-là, au contraire, combien il reste en lui de contradictions et de dissonances! Ses plus nobles attributs semblent être ceux qui se trouvent plus cruellement trompés par l'incertitude qui les tourmente, et par les limites qui les arrêtent. Qu'est-ce que la vie, si ce n'est un vaste désir et une grande attente? Seul entre tous les êtres vivans, l'homme connaît le terme, le terme si prochain de ses jours; il porte d'avance ses regards sur la tombe ouverte pour le recevoir; l'arrêt fatal, retentissant sans cesse à ses oreilles, vient démentir l'instinct de conservation que la voix des sens proclamait, le convertir en un accent douloureux. Seul il connaît les tendres affections, et peut-être ces affections sont refusées à son cœur, ou, s'il les obtient, il n'aime que pour se voir ravir ce qu'il a aimé, ou pour s'en séparer lui-même; son cœur ne se sera ouvert que pour être déchiré par le désespoir, prêt à maudire le bienfait qu'avaient appelé tous ses vœux. Les modèles du vrai et du beau le transportent et l'enivrent; mais il les sollicite plus qu'il ne peut les saisir; il n'en découvre que des fragmens détachés; souvent il les voit se couvrir d'un nuage; souvent il ne les aperçoit que dans un monde imaginaire; retombant sur lui-même et sur la triste réalité, il ressemble au voyageur que tourmente une soif ardente au milieu d'un vaste

désert. La vertu semblait enfin avoir résolu le difficile problème de la destinée ; cependant, il lui manque encore à elle-même une sanction ; il manque un accord essentiel à cette grande harmonie ; placée en présence d'austères et difficiles devoirs, elle s'afflige de sa propre faiblesse, elle invoque des secours ; le présent ne peut lui suffire ; c'est elle surtout qui a un besoin immense de cet ordre que le monde présent semble contredire, de cet avenir que la terre lui refuse. Le bras d'un méchant, d'un insensé, le moindre accident, suffiront pour détruire à jamais son plus magnifique ouvrage ; il sera renversé d'un souffle. La vertu promettait le bonheur, et c'est elle souvent qui en exige le sacrifice. L'âme qu'elle a ennoblie demande un commerce digne d'elle ; elle frappe en quelque sorte aux portes du ciel ; refuseront-elles de s'ouvrir ? non, une confiance fondée sur d'aussi généreux motifs ne sera donc point abusée, et l'humanité ne sera point repoussée sur le seuil du temple vers lequel elle avait gravi en suppliante. La raison justifiera ses vœux, et de ses vœux même fera sortir une induction qui les justifie ; car, l'analogie générale des lois de l'univers fait voir dans chaque besoin l'indication d'un objet qui vient lui correspondre ; tout ce qui a soif trouve à se désaltérer ; l'enfant qui vient de naître n'est pas trompé dans son désir ; l'homme de bien fidèle à sa vocation le serait-il ?

La notion de l'être des êtres, conçu comme législateur moral et comme juge, imprime seule à la religion son vrai caractère ; elle l'identifie avec la conscience humaine. La morale trouve dans cette alliance le moyen de remplir la mission qu'elle a reçue. La religion pénètre, par le canal de la morale, dans toutes les facultés de l'âme et s'en empare. L'intérêt de la conservation n'est plus un instinct, il se rattache aux desseins du créateur ; la sensibilité inquiète, éplorée, se rassure, et se réfugie dans un ordre de consolations que rien ne pourra lui ravir ; la raison obtient la solution de ses doutes, saisit le point d'attache pour la grande chaîne des causes, découvre le principe des coordinations ; les efforts de la vertu trouvent un appui ; ses mérites, une récompense.

Nous reviendrons par la suite sur cette importante et dernière transformation que subit l'existence de l'homme ; sur la manière dont s'opère le passage de la morale à la religion, sur la rénovation que la religion fait éprouver au système entier des facultés humaines ; attachons-nous en ce moment à bien déterminer les conditions caractéristiques de ce que nous voudrions appeler *la nature religieuse* dans l'humanité. Il est une considération fondamentale qui nous paraît mettre sur la voie pour la bien faire concevoir.

L'architecture générale de l'univers offre à nos regards une progression toujours croissante dont

le terme le plus inférieur commence à la matière brute et encore inorganisée. Cette progression semblerait s'arrêter à l'homme ; et cependant , à plusieurs égards, il est lui-même un commencement, une ébauche, une pierre d'attente, et la plus noble portion de lui-même est précisément celle qui n'est point achevée; la colonne reste sans chapiteau ; la voûte ne couronne point encore l'édifice; le plan universel annonce donc au-dessus des assises qui se découvrent, certaines sommités qui restent encore voilées. Ainsi, la montagne que gravit le voyageur est souvent enveloppée à un certain degré d'élévation, par une ceinture de nuées qui en cachent les cimes; au-dessus, régnera le ciel le plus pur, et les rayons de l'astre du jour brilleront sans obstacle. L'homme, dans son état présent, semble n'avoir de rapports qu'avec des êtres qui sont ses inférieurs ou ses égaux, et seul il ne correspondrait point en même temps avec une région plus élevée que la sienne ! tous les autres ouvrages de la nature sont des intermédiaires, et par les diverses propriétés qu'ils renferment, s'unissent à-la-fois au système qu'ils terminent, à celui qu'ils commencent; et cependant l'homme seul est doué de la faculté de concevoir ce qui est plus parfait que lui, seul il y aspire ; ce besoin insatiable de s'élever et de s'agrandir ne rencontre dans la renommée, dans la puissance, que des indications fausses et trompeuses; ces

conquêtes, loin de satisfaire à ce qu'il y a en lui de plus excellent, l'altèrent et le corrompent. C'est donc cette portion de sa nature, qui correspond et communique avec un ordre de choses plus parfait, et qui tend à s'y développer, que nous appelons sa nature religieuse ; elle complète le système de ses facultés, précisément de la même manière que la religion elle-même complète le système général de l'univers. L'homme devient ainsi, par le sentiment et la pensée, comme l'organe de la création, dans le tribut de gratitude qu'elle offre à son auteur; il devient comme le délégué de l'intelligence suprême sur la scène visible du monde; il exerce sur la terre une sorte de sacerdoce.

Or, on voit que ce nouveau mode d'existence auquel l'homme est initié par la vie religieuse, met essentiellement en action les deux mobiles désintéressés que nous avons précédemment reconnus, l'autorité et l'amour ; qu'elle donne à l'un et à l'autre le plus haut degré de leur énergie; et, sous ce rapport encore, elle achève l'œuvre qu'avaient commencée les modes d'existence qui la précèdent; non, sans doute, que la Providence ait voulu imposer à l'homme l'absolue immolation de l'amour de soi, et lui commander ainsi une sorte de suicide; elle ne s'est point contredite elle-même; bienfaitrice suprême, elle veut le bonheur de sa créature; elle veut donc que la créature intelligente soigne son propre bonheur ;

mais, dans le culte qu'elle en attend, elle veut un hommage digne d'elle, et par une admirable concordance, cet hommage digne en effet de la divinité n'est autre que l'exercice des facultés qui nous rendent aussi meilleurs.

L'erreur de Fénelon fut une erreur sublime. Cette âme généreuse et tendre avait conçu, dans toute sa pureté, celui des principes de vie qui donne à la religion le caractère le plus parfait, parce qu'il entraîne le dévouement le plus absolu; le culte du cœur, tel que Fénelon le demandait, dégagé de toute personnalité, renfermé exclusivement dans l'amour, ne manque qu'à une seule condition, savoir la possibilité pour la créature humaine, d'y atteindre dans l'état présent de son existence terrestre; il n'y eut, dans l'auteur des *Maximes des saints*, qu'une erreur de fait; mais elle était peu contagieuse. Qu'il faut être grand pour se tromper ainsi! L'erreur contraire est bien plus facile, plus générale, et plus redoutable dans ses conséquences.

Si la soumission doit s'égaliser à la dépendance, une soumission sans bornes est due à la puissance infinie, créatrice et conservatrice, arbitre suprême de toutes les destinées; à cette puissance qui seule tient les clefs de l'avenir. Aux pieds de son trône sera le refuge de la faiblesse; toutes les craintes y obtiendront une sauve-garde, toutes les espérances une garantie. Mais, cette soumission n'est encore que le commencement du culte; elle n'est

pour ainsi dire qu'un tribut servile. Il est une obéissance volontaire et réfléchie, dans laquelle s'exerce et se conserve la liberté; c'est celle qui est due au législateur moral; l'autorité en lui se produit vivante, entière, dans tout l'éclat de sa majesté; elle ne règle plus seulement le cours des événemens, elle s'exprime par la sainteté de ses préceptes, elle promulgue le code du devoir; ce code devient l'essence du culte lui-même. Magnifique bienfait de la religion, qui vient ainsi consacrer le principe tutélaire sur lequel repose l'existence de la société humaine, le principe fécond de l'amélioration individuelle, en élevant la pratique de la vertu à la dignité d'une vocation instituée par Dieu même, qui lui confère un nouveau mérite, qui lui donne un témoin, un juge, un rémunérateur! Faire le bien, c'est adorer. L'obéissance religieuse est appuyée sur la confiance; car l'autorité qu'elle reconnaît n'est autre que celle de la sagesse elle-même: l'obéissance religieuse est celle d'un fils pour les volontés de son père. Oui, tel est le titre qu'il a été permis à l'homme de donner au souverain de l'univers, titre touchant, qui exprime le commerce auguste auquel est admise l'humble créature! Cependant l'obéissance elle-même ne satisfait point encore au culte du cœur. L'essence du culte est l'amour, l'amour nourri par la reconnaissance: l'amour volera au-devant des préceptes divins, il en rendra le fardeau léger et doux; il l'embrassera avec joie.

L'amour, cette faculté mystérieuse et toute-puissante, le plus bel attribut de l'humanité, qui demandait en vain à la nature entière un aliment digne de lui, l'obtient enfin dans l'hommage qu'il vient rendre à son auteur; sans se dépouiller d'aucun des sentimens de l'estime, ou de l'admiration il les confond tous dans un sentiment unique qui s'adresse désormais à la perfection infinie; et, en remontant ainsi jusqu'à elle, il reconnaît sa propre origine. La religion n'est bien comprise que par la piété; sans la piété, elle n'est plus qu'un calcul de prudence, peut-être qu'une froide cérémonie, une sorte d'institution civile. Avec la piété, elle convertit en un autre Eden ce monde si triste pour l'égoïsme. Ce n'est plus seulement l'existence intérieure de l'homme qui est changée, c'est l'univers entier qui prend un nouvel aspect, comme éclairé d'une lumière céleste; c'est la création elle-même qui paraît comme rajeunie, qui semble, par d'harmonieux concerts, accompagner l'hymne de la créature intelligente, pendant qu'elle s'élève à l'auteur de toutes choses.

Ainsi, aux trois grands attributs de la Divinité, la puissance, la sagesse et la bonté, viennent s'offrir en hommage les trois principaux mobiles de la nature morale, la personnalité, l'obéissance, l'amour, pour constituer les trois grands rapports dont la religion se compose. Ce que la personnalité a de légitime attend tout de celui qui peut

tout; la vertu s'éclaire aux rayons de la sagesse éternelle; la flamme de l'amour s'allume au foyer de la bonté infinie.

Une dernière observation mérite de fixer particulièrement l'attention du sage; cette vie religieuse qui occupe pour l'humanité le sommet de l'échelle du perfectionnement, est cependant accessible à tous; elle est accessible aux plus faibles, comme aux plus puissans; elle semble même admettre les premiers avec une sorte de prédilection; elle supplée en partie aux études de la raison et aux lumières de l'expérience. Elle ne demande à l'homme que ce qu'il tenait déjà de la nature, la rectitude du bon sens et la droiture du cœur. Elle n'est point soumise aux caprices de la fortune, elle se complait à les réparer: elle n'a rien d'inconstant: tout le reste peut nous être ravi, sauf la morale qui est une avec elle; elle nous reste toujours, également fidèle, d'autant plus généreuse que nous sommes plus dépouillés; et cela devait être ainsi; car, il y a pour chacun de nous, quelle que soit sa situation ici bas, un perfectionnement qui nous attend et qui, par conséquent, doit nous être possible; il fallait que les conditions dont il dépend pussent s'adapter à toutes les destinées; il fallait que ceux auxquels manquent les secours extérieurs, en retrouvassent d'autres dans une puissance qui s'exerce au fond de nous-mêmes.



 CHAPITRE XI.

 DES CONDITIONS GÉNÉRALES DU PERFECTIONNEMENT.

Si, maintenant, nous embrassons par la pensée tout l'ensemble du tableau des facultés de l'âme, tel qu'il vient de se dérouler devant nous, nous y reconnâtrons une indication générale de ce mouvement progressif vers le perfectionnement, qui est imprimé à l'homme par l'auteur de son être, et qui est sa grande vocation sur la terre. La destination de chacune de ses facultés y est marquée par le rang qu'elle occupe; à mesure que ce plan se développe, l'unité en ressort toujours davantage; toutes ces forces viennent s'aider, concourir ensemble; leur fin se révèle, et avec elle, les rapports qui les unissent.

L'homme, citoyen de deux mondes, d'un monde matériel, et d'un monde moral, d'un monde visible et d'un monde invisible, d'un monde mobile et d'un monde durable, placé, comme une espèce d'être amphibie, sur les confins de tous deux, emprunte à-la-fois à l'un et à l'autre, passe sans

cesse de l'un à l'autre, et leur sert de lien commun. Cette condition mixte explique en partie les contrastes qui se manifestent en lui. C'est surtout dans ses rapports avec le monde extérieur, qu'il se reconnaît passif; c'est surtout dans ses rapports avec la région du sentiment et de la pensée, qu'il se reconnaît actif; dans les uns, il reçoit; dans les autres, il produit; et c'est pourquoi le premier ordre de rapports sert au second de prélude. Cependant l'homme réagit sur le monde matériel par les opérations des arts, comme ensuite il se soumet volontairement, dans le monde moral, à une dépendance éclairée, en rendant hommage aux lois qui gouvernent sa nature.

Par la vie des sens, il prend possession de son séjour terrestre; la vie affective et la vie intellectuelle sont comme les deux passages qui lui ouvrent l'accès de sa nouvelle patrie; la vie morale et la vie religieuse l'attendent dans cette patrie nouvelle, pour lui conférer le droit de cité, pour l'y rendre à-la-fois heureux et libre, utile à lui-même et aux autres. Semblable à une plante précieuse, s'il a ses racines dans le sol, animé par une sève abondante, il pousse vers le ciel ses rameaux et son feuillage; il en reçoit la chaleur, la lumière et la rosée; il y déploie ses fleurs odoriférantes; il se charge de fruits, et ces fruits deviennent des semences fécondes pour un nouvel avenir. Tel est le terme auquel toute son organisation se dirige d'une manière progressive;

chaque organe y contribue pour sa part; chacun d'eux livre aux autres les sucs qu'il a élaborés, par une suite de transformations progressives. Disons mieux : l'échelle progressive des facultés humaines représente le système général des lois de l'univers, où les phénomènes de la terre sont dans un si constant rapport avec ceux du ciel, où les qualités inhérentes à chaque substance, la chaleur, la lumière, le mouvement, la reproduction, viennent se combiner pour produire l'harmonie générale et la renouveler sans cesse.

Aux cinq degrés de l'échelle ascendante correspondent cinq espèces de biens qui sont autant de fins spéciales, lesquelles marquent à chaque ordre de facultés la destination qui lui est propre. C'est ainsi que l'exercice des sens a essentiellement pour objet la conservation de l'individu dans le bien-être qu'il lui procure; que les affections, identifient le bonheur individuel avec le bonheur commun; l'intelligence a sa fin qui est la vérité, son trésor qui est la science; la morale a sa fin qui est le devoir, son trésor qui est la vertu; le culte religieux met l'homme en possession de son avenir, lui donne une fin hors des limites de son existence terrestre, dans son commerce avec celui qui est la source et le principe de toutes choses. Mais, aucune de ces fins diverses n'est exclusive, aucune ne demeure isolée; chacune sert à son tour de moyen et d'instrument à toutes les autres; elles

deviennent d'autant plus puissantes à leur tour, qu'elles sont par elles-mêmes plus parfaites, et celle qui de toutes est la plus élevée, est de toutes aussi la plus féconde.

Et voici par quelle simplicité de ressorts s'établit l'unité du système entier : la religion sanctionne, commande et récompense la vertu; par la vertu elle prescrit la conservation, le bonheur individuel et commun; avec elle, elle complète les lumières et leur donne leur véritable prix.

Dans la vaste chaîne des causes et des effets, l'homme seul, parmi les êtres visibles, réunit à-la-fois les caractères des uns et des autres; il est le véritable anneau qui les unit entre eux; car, toutes les causes mécaniques ne sont proprement que des effets, puisqu'elles se bornent à rendre ce qu'elles ont reçu; lui seul est agent, car lui seul tire son action de lui-même. Il est à remarquer que les effets, qui composent la scène inférieure de l'univers, occupent la région sensible; que les causes sont réfugiées dans la scène invisible et supérieure; il n'y a de causes véritables que dans l'empire des volontés intelligentes, puissantes et libres. (1)

Pour tous les êtres, avons-nous dit, le perfectionnement consiste dans la fidélité avec laquelle ils se conforment à leur nature. Le perfectionne-

(1) Voyez la note A, à la fin du chapitre.

ment de l'homme consistera donc à poursuivre, à atteindre les cinq ordres de fins qui viennent de se présenter à nous, suivant les rapports de subordination et d'harmonie qui existent entre elles; car, c'est ainsi, comme nous venons de le voir, que les différens ordres de ses facultés accompliront leur destination respective.

Deux conditions essentielles servent donc de base à notre perfectionnement : l'une exige que nous sachions nous proposer le but qui est le meilleur en soi; l'autre, que nous soyons capables d'y atteindre; ce qui suppose une liberté complète, c'est-à-dire la liberté de choisir, et celle d'agir d'après ce que nous avons choisi.

Si, en exerçant sa volonté, l'homme ne se proposait pas ce qui est le meilleur, cet exercice capricieux en serait l'abus plutôt que l'emploi. Si, en tendant au meilleur, il n'avait pas la force d'y atteindre, il se consumerait en de vains désirs, et le sentiment lui-même qu'il aurait de l'excellence du but, deviendrait son désespoir. Mais, par la réunion de la double condition, il joindra le mérite du choix à celui de l'effort; le prix de l'un sera dans le motif, celui de l'autre, dans l'instrument.

Delà, pour l'homme, deux grandes puissances morales desquelles semble dépendre toute la marche de son perfectionnement : nous désignons l'un, sous le nom d'*amour du bien*, l'autre, sous celui d'*empire de soi*.

Qu'on nous accorde l'acception particulière que nous donnons ici à l'expression *amour du bien*; dans le langage usité, elle désigne ordinairement le zèle pour les intérêts de l'humanité; nous avons été contraints d'y recourir pour rendre clairement notre pensée, et de lui donner ainsi sa valeur la plus étendue et la plus générale. Ainsi, dans *le bien*, nous comprenons tout ce qui est excellent en soi, comme but proposé à la volonté humaine, adoptant en cela le langage des sages de l'antiquité, comme par l'*amour* nous entendons ce mouvement éclairé, libre, généreux de l'âme, qui s'y porte avec un dévouement aussi entier que sincère.

Ce dévouement au bien, cette espèce de consécration par laquelle l'homme se donne lui-même et tout ce qu'il possède, au but qu'il a reconnu être celui de sa destinée, est le véritable principe de vie de la nature humaine, la source de tout ce qu'elle produit de grand et d'utile; il est l'âme de l'héroïsme et le génie de la vertu. En lui réside le foyer de toute notre activité morale. C'est une force expansive, indéfinie et illimitée en quelque sorte dans son essor. Dans tous nos autres rapports avec les êtres intelligens et sensibles, il n'y a encore que voisinage et simple contact; seul, il les pénètre, pour ainsi dire, et nous met dans une communication réelle et directe avec eux. C'est une passion profonde, intime, insatiable de l'âme; une passion en même temps délicieuse et paisible.

parce qu'elle plonge l'âme dans son élément naturel, parce qu'en la portant dans le sein de l'ordre, elle accomplit tous les vœux, satisfait à tous les besoins qui dérivent de son essence. Heureuse et fière de ce qu'elle vient d'acquérir, la joie qu'elle en éprouve est un désir d'acquérir encore, et une force nouvelle pour y atteindre. Essayons de nous dépouiller un instant des préjugés qui nous obsèdent; demandons-nous en quoi consiste le vrai prix des choses humaines, d'où découle la félicité sans amertume et sans trouble, comment s'obtient le contentement intérieur! nous découvrirons les jouissances de l'amour du bien. Demandons-nous quels sont les traits qui, dans les grands et généreux caractères, excitent plus encore que l'estime et l'admiration, qui nous convient à les imiter! nous découvrirons les exemples de l'amour du bien. Demandons-nous ce qui répand sur la terre des bienfaits abondans, durables; ce qui agit sans jamais détruire, ce qui crée, multiplie, améliore! nous découvrirons les fruits de l'amour du bien. Demandons-nous où est notre issue vers une nature supérieure, quelle est notre participation avec elle, d'où naissent les pressentimens de notre avenir! nous découvrirons la dignité de l'amour du bien et l'héritage qui l'attend.

Ce dévouement au bien, tel que nous le concevons, ne trouvait encore aucun aliment dans la région des sens; il y trouvait seulement un point

d'appui, des images et des signes, des moyens de communication, une matière aux sacrifices. Encore aveugle et irrésolû, il commençait à s'épanouir, à se jouer, en quelque sorte, dans le sein des affections, en s'exerçant à rechercher un bien hors de la personnalité; dans la région intellectuelle, il commençait à s'éclairer au flambeau de la raison. Il s'est défini, et par là justifié dans l'empire de la morale; il a reconnu, embrassé son but légitime. Il achève de s'expliquer et de se satisfaire dans la sphère religieuse; il vient s'y terminer et s'y résoudre. En subjuguant l'amour de soi, il l'adopte, le transforme et l'épure; mais il reste en guerre ouverte avec l'égoïsme, c'est-à-dire, avec la personnalité grossière, absolue, sauvage, exclusive, appelé à la combattre, à la vaincre, à l'exterminer. Il comprend à-la-fois, il confond en lui, et le respect pour l'autorité, et l'entraînement de l'amour; car il renferme le principe désintéressé qui est commun à tous les deux; on s'abdique également soi-même dans l'obéissance et dans le zèle. Si nous lui donnons le nom d'*amour*, c'est que l'amour en exprime le terme le plus parfait et le plus élevé; c'est en tant que l'amour accompagne et vivifie encore une obéissance éclairée. L'amour du bien est, si l'on peut dire ainsi, la conscience animée et active; il n'en exprime plus seulement les arrêts, mais aussi les besoins; il suppose l'approbation du but qu'on s'est choisi, mais il est

plus que l'approbation; il est l'enthousiasme, le juste et saint enthousiasme pour ce qui est bon; il est la soif ardente, persévérante et toujours croissante du meilleur.

Son caractère essentiel est donc de se dilater au-dehors, d'aspirer à l'avenir, de gravir, et d'être constamment progressif.

L'empire de soi est le levier à l'aide duquel s'exécutent les inspirations de l'amour du bien. L'homme disposé de ses organes, régit ses affections, gouverne ses idées, commande à sa volonté elle-même. Tour-à-tour, il excite, il modère; il dirige, il réprime; en un mot, il règne.

Il règne; ses penchans sont ses sujets, ses facultés sont ses ministres. Il règne et ne cesse de régner qu'autant qu'il abdique. Il règne; le royaume intérieur sur lequel il est institué attend l'action de son gouvernement pour en recevoir l'ordre et la paix. Il règne, non sans éprouver des résistances, mais avec la mission et le pouvoir d'en triompher. Il règne, non pas seulement en vertu de la force, mais en vertu du droit; il n'a pas seulement action, mais autorité sur lui-même. Il n'est pas un tyran, il est roi.

Cette dernière considération demande notre attention la plus sérieuse; elle explique le vrai caractère de l'empire de soi.

Il y a une autorité, parce qu'il y a une loi, une destination; l'autorité les promulgue, les proclame,

par ses injonctions. L'autorité est une protection instituée pour conserver un dépôt, un guide donné à l'être moral, pour le conduire à sa fin. Or, de même que l'enfant, l'élève, le citoyen, sont autant de dépôts confiés aux parens, aux instituteurs, aux magistrats; que les parens, les instituteurs, les magistrats sont chargés de leur notifier les lois de la raison, ou les prescriptions de la société, pour le plus grand bien de chacun et de tous; de même aussi l'homme est un dépôt confié à ses propres soins par la providence; il se doit protection à lui-même; il se commande, parce qu'il est, vis-à-vis de lui-même, l'interprète et l'organe des lois antérieures, des lois qui régissent sa nature. Nous retrouvons ici les deux hommes distincts, réunis dans l'individu (1); l'un passif, l'autre actif; l'un faible, parce qu'il est ignorant; l'autre puissant, parce qu'il est éclairé. L'homme est sa propriété à lui-même parce qu'il doit être son guide. L'autorité qu'il exerce sur lui n'est que celle de la vertu; elle en a toute la dignité, comme elle en a la légitimité, et le droit qu'il a sur lui n'est que l'émanation de son devoir. L'homme exerce dans son intérieur une vraie et haute magistrature; il s'y montre comme le délégué et le ministre de Dieu même.

Voyez ce jeune homme qui vient d'être émancipé, cet esclave qui vient d'être affranchi, ce

(1) Voyez la note B à la fin du chapitre.

captif dont on vient de briser les fers! comme ils relèvent la tête avec fierté! Ils respirent enfin! Les voilà qui jettent de toutes parts un regard étonné et satisfait; ils vont porter leurs pas où il leur plaira; leur travail est désormais leur propriété; la terre, le ciel, l'espace semblent leur appartenir. Telle est, et bien plus enivrante encore, la situation de celui auquel le flambeau de la morale découvre l'empire que l'auteur de toutes choses lui conféra sur lui-même! Les barrières ont disparu, les chaînes tombent; une carrière indéfinie s'ouvre devant sa pensée; il prend possession de sa volonté et de ce riche appareil d'instrumens préparés pour le servir; il est indépendant; il est plus qu'indépendant, il domine, il est souverain. Que sont toutes ces ambitions par lesquelles la vanité nous tourmente et nous égare? Quel est ce pouvoir extérieur et apparent dont nous sommes si jaloux, soit que nous venions appliquer nos forces physiques à la matière, ou que nous prétendions soumettre la volonté des autres hommes aux caprices de la nôtre? Quel en est le caractère, où en est la source, où en sont les fruits, s'il ne remonte au même principe, s'il n'est aussi une délégation émanée de la vertu? Le voici, le terme auquel doit aspirer toute ambition noble et juste, auquel toute ambition noble et juste peut atteindre! Lorsque Auguste s'écrie : *Je suis maître de moi comme de l'univers*, ce n'est certes pas le maître du monde

qui se montre sublime, c'est le mortel *maître de soi*, qui a voulu et su l'être. Que si la condition de celui-là paraît relever à nos yeux le mérite de celui-ci, c'est parce qu'il rend le triomphe de celui-ci plus héroïque, parce que le mortel maître de soi a subjugué le maître du monde.

Une première espèce d'empire de soi commence dans la vie intellectuelle : l'homme maîtrise les opérations de son esprit; il sépare et combine ses idées; il leur impose des signes; il les attire ou les repousse; il maîtrise; parce qu'il obéit lui-même à la raison, et reconnaît l'autorité de l'évidence. Mais c'est surtout dans la région morale que l'empire de soi s'explique et se légitime véritablement; parce qu'alors seulement il reconnaît l'autorité à laquelle il empruntera tous ses droits, celle du devoir. La religion consacre l'empire de soi, parce qu'elle le confond avec la plus juste et la plus parfaite obéissance; elle lui révèle sa véritable origine. Mais cette dignité intérieure, une fois ainsi instituée et confirmée, se transmet; pour ainsi dire, par une délégation secondaire, aux facultés inférieures, et c'est ainsi qu'elle les ennoblit en les soumettant, parce que le service auquel elle les appelle devient légitime, parce qu'en servant la raison elles étendront encore au-dehors la domination dont elles deviendront les organes. C'est de la sorte que les instrumens des sens, employés dans les opérations de l'art, porteront l'empire de l'homme

sur la nature matérielle ; que ses affections , réglées par la sagesse , deviendront le lien qui l'unira à la société toute entière ; que son imagination et son entendement créeront pour lui un monde idéal par la poésie des beaux-arts , et s'assujétiront l'univers par les découvertes de la science.

Ces deux grandes puissances morales peuvent aussi ne pas se développer au même degré , et quelquefois même on serait tenté de penser que l'une croît aux dépens de l'autre ; on voit trop souvent une haute exaltation morale dans un caractère faible , et des sentimens peu généreux dans une volonté énergique. Dans le premier cas , on contemple plus qu'on n'agit ; dans le second , on se meut plus qu'on ne féconde. Cependant , ces deux puissances sont associées aussi par une étroite consanguinité dans leur principe , et l'une se trouve en défaut quand elle est abandonnée par l'autre. Qu'est-ce que l'ardeur pour le bien , sans le courage de l'accomplir ? A qui , si ce n'est au bien , offrirons-nous l'holocauste de nos penchans ? Une bonne action , au contraire , sera d'autant plus méritoire , qu'elle aura coûté plus d'efforts , et une résolution énergique sera d'autant plus louable , qu'elle sera inspirée par un motif plus pur.

De ces deux grandes puissances morales , l'amour du bien et l'empire de soi , l'une marque la vraie direction à nos facultés , l'autre leur prête la plus puissante énergie ; l'une appartient plus

spécialement aux mobiles de la volonté , l'autre à l'exercice de la liberté ; l'une semble contribuer davantage aux vertus douces , l'autre aux vertus fortes ; l'une prévaut dans les qualités qui , comme la bonté , ont un caractère éminemment social ; l'autre , dans celles dont le mérite est plutôt individuel , comme la tempérance et le courage ; l'une s'exaltait de préférence dans l'école de Platon , l'autre au Portique. Il était réservé au Christianisme de les associer étroitement entr'elles , de leur conférer une égale énergie , et de donner des héros à l'amour du bien.

Des trois principes que nous avons reconnus comme *présidant* à la constitution de notre nature , dont le premier , la personnalité , s'épure et s'éclaire par son alliance avec les deux autres , dont les deux derniers , l'autorité et l'amour , renfermant également un caractère désintéressé , dominant essentiellement sur le système des facultés morales ; de ces trois principes , les deux derniers correspondent aussi aux deux puissances dont l'action va développer ce système ; l'autorité , en effet , sert de régulateur à l'empire de soi , comme l'amour , d'inspiration au dévouement pour le bien.

C'est donc dans l'action et la culture de ces deux puissances , qu'il convient de chercher les secrets du grand art de notre perfectionnement moral. Les divers degrés qui constituent les cinq modes d'existence que nous avons distingués ,

sont comme le cadre général de l'ouvrage. L'amour du bien et l'empire de soi serviront à le remplir. En nous plaçant dans les deux points de vue qu'ils offrent à nos méditations, nous verrons se présenter naturellement, suivant leurs rapports de subordination et d'analogie, les divers moyens qui concourent à l'éducation de soi-même.

(A) Qu'est-ce qu'une *cause* dans l'acception essentielle du terme ? La cause que les philosophes appellent *efficiente* est la seule véritablement digne de ce nom ; car, seule, elle produit ; toutes les autres se bornent à transmettre. C'est donc celle qui trouve en elle-même le principe de son action, celle qui, en produisant un effet, l'engendre par sa propre énergie. Or, où voyons-nous de telles causes ? Où découvrons-nous ce rapport de génération entre la cause et son effet ? Au-dehors, dans l'ordre physique, nulle part. Nous y découvrons une succession de phénomènes plus ou moins générale et constante, et nous donnons à ces phénomènes le nom d'effets et de causes, parce que la généralité et la constance de cette succession nous font supposer quelque lien caché, mais réel, entre eux ; ce lien, d'ailleurs, il nous est impossible de l'apercevoir. Dans l'action même que nous exerçons sur nos organes, nous n'apercevons rien de plus ; nous voyons que notre bras se meut, quand nous avons voulu le mouvoir ; nous ne voyons nullement qu'il se meuve parce que nous l'avons voulu, ni comment il se fait qu'il obéit ; qu'une paralysie survienne, l'obéissance cesse, sans que nous puissions voir davantage comment et pourquoi elle a cessé. Ce lien n'est autre que le profond et impénétrable mystère de l'union de l'âme et du corps, et des rapports du moral avec le physique. Mais, si l'on pénètre plus avant ; si l'homme, resté seul avec lui-même, se renferme dans le sanctuaire de sa

conscience, la scène change, les voiles tombent, l'action s'explique, le rapport se découvre ; l'âme, présente à-la-fois dans la puissance qui commande, dans l'action qui obéit, aperçoit le levier, démêle le ressort ; car elle voit que la volonté se détermine par son propre mouvement : c'est l'âme qui se commande à elle-même ; enfin, elle contemple une cause, cause bien imparfaite sans doute encore et bien limitée ; mais elle en tire cette notion féconde de causalité, qui, transportée ensuite par les déductions de la raison au sommet de l'échelle des êtres, s'y déploiera dans toute son étendue et dans toute sa majesté.

Que si, dans les degrés inférieurs de l'échelle et dans les phénomènes de la nature sensible, nous supposons aussi des causes, quoique nous n'en connaissions aucune qui mérite ce nom, qu'est-ce autre chose qu'une suite de cette disposition ordinaire que nous avons à transporter sur la scène du dehors les phénomènes de notre intérieur, et à revêtir les objets de nos propres modifications ? C'est ainsi que nous nous représentons dans la nature des agens semblables à nous. Voyez, dans l'enfance de la civilisation, ce jeu de l'imagination se produire avec autant de naïveté que d'énergie ! Voyez comme alors l'homme, plein de la conscience de ses forces, anime les vents, les fleurs, tous les météores, leur prête des causes spontanées, et peuple l'univers de génies !

(B) Cette unité, fondement de notre individualité, est, en d'autres termes, ce qu'on entend par la *simplicité de l'âme*.

Tout, dans l'homme part d'un foyer commun, et s'y rapporte. Son *moi* se reconnaît le même dans les impressions reçues, dans les opérations exécutées, dans le domaine des sens, des affections, des idées ; dans le passé et le présent ; il se prolonge dans l'avenir. Sans cette unité, il n'y aurait pour nous ni réminiscence, ni, par conséquent, expérience ; il n'y aurait point d'imagination, puisqu'il n'y aurait pas de combinaison d'idées ;

il n'y aurait pas même de perceptions; car la sensation ne peut se convertir en perception, qu'autant qu'elle est distincte, et ne peut être distincte, qu'autant qu'elle est comparée. Par le même motif, il n'y aurait pas de jugement; car il n'y a de comparaison possible qu'autant que les objets sont embrassés à-la-fois d'un même regard. Il n'y aurait pas de volonté; car, pour vouloir, il faut que le sujet qui veut soit le même qui sent et qui connaît. Toutes les modifications de l'homme seraient éparses, sans lien, sans rapports entr'elles. L'ordre ne pourrait être ni conçu, ni reproduit; car l'ordre repose sur l'unité, et nous puisons la notion de l'unité en nous-mêmes, comme la variété nous est donnée du dehors. Nous ne pouvons puiser l'unité que dans le témoignage de la conscience intime: tout ce qui s'offre au-dehors est composé. L'unité, en un mot, est le principe des sciences et des arts, le centre de toute activité, le grand anneau par lequel s'explique le rapport des moyens à la fin, et de l'effet à la cause.

LIVRE SECOND.

DE L'EMPLOI

DES FACULTÉS MORALES.

SECTION PREMIÈRE.

DES FRUITS DE L'AMOUR DU BIEN.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT L'AMOUR DU BIEN TRANSFORME L'AMOUR DE SOI.

Nous avons été conduits à reconnaître dans l'amour du bien et l'empire de soi les deux ressorts principaux du perfectionnement moral. Maintenant il convient de considérer ces deux ressorts en action, d'examiner les effets propres à chacun d'eux, et ceux qui leur sont communs.

Suivons l'homme un instant dans ses rapports avec lui-même, avec ses semblables; observons le caractère que prennent ces rapports sous l'influence du sentiment du devoir et du dévouement.

à ce qui est moralement bon. Parmi les vues dont ce sujet abonde, il en est cinq qui nous ont paru ressortir d'une manière plus frappante, et mériter, par leur utilité pratique, une attention particulière.

1° C'est par le sentiment de ses devoirs, que l'homme acquiert le juste sentiment de ses droits.

2° Le sentiment du devoir est une lumière qui instruit l'homme à discerner ce qui est dans son véritable intérêt.

3° L'homme ne saurait accomplir avec une entière fidélité ce qui lui est rigoureusement prescrit, s'il n'y a en lui un désir du meilleur, qui le rende capable de faire plus qu'il n'est prescrit.

4° Les plus belles qualités du caractère, les plus heureuses dispositions de la nature, s'égarant ou se corrompent, privées de l'amour du bien, comme elles reçoivent de lui l'inspiration qui doit les féconder.

5° L'amour du bien ne fait que continuer l'ouvrage, et accomplir le vœu manifeste de la nature.

Ces cinq vérités résulteront en quelque sorte naturellement des considérations auxquelles nous allons être conduits en remontant à la source des droits individuels, en suivant le cours des relations sociales; à chaque pas, l'amour du bien y apparaîtra comme un génie tutélaire et créateur.

Rien ne paraît plus contradictoire, au premier abord, que l'amour de soi et l'amour du bien; l'un avide de s'enrichir, et, par conséquent, en-

clin à dérober, l'autre empressé à se dépouiller pour satisfaire au dévouement. De cette contradiction apparente sont nées les erreurs opposées de certains philosophes qui ont cru pouvoir rapporter au principe de la personnalité toute l'économie des déterminations humaines, et de certains mystiques qui ont cru devoir exiger une immolation entière et absolue de toute personnalité à l'idéal de la perfection. De cette même contradiction, transportée dans la pratique, sont nés aussi, et les égaremens de l'égoïsme, et les exagérations d'un zèle qui a manqué le but en le dépassant.

Cependant, l'amour du bien ne tend point à détruire l'amour de soi; il tend seulement à l'éclairer, et, en le transformant, il le rend à sa destination véritable.

A la lumière que répand le flambeau du devoir, l'homme se montre à lui-même sous un aspect nouveau et inattendu. Le sentiment moral est comme une sorte de révélation qui découvre à chacun de nous, dans son propre individu, un dépôt sacré, dont la Providence elle-même lui a confié le soin; il cesse d'être son propre esclave; mais il ne devient point étranger à lui-même; bien moins encore devient-il son propre ennemi. La vertu (1),

(1) L'amour du bien étant le principe vital et comme l'âme de la vertu, ainsi que l'empire de soi en est l'instrument, nous demandons qu'il nous soit permis de les désigner quel-

morales qui recommandent à l'homme la protection qu'il se doit à lui-même, alors même qu'elles renfermeraient quelque erreur théorique sur le principe de l'obligation, si du moins l'amour de soi tel qu'elles l'introduisent dans la pratique, réunit les caractères qu'il doit recevoir de la vertu ! Proscrire un légitime amour de soi serait donner un démenti à la nature et tromper les desseins de son auteur. Il a voulu que la personnalité elle-même fût intéressée à l'accomplissement de sa loi ; il a voulu que l'accomplissement de sa loi fût encore un bienfait immense. Mais gardons-nous également de concentrer dans le seul intérêt de la personnalité, quelque bien entendu qu'il paraisse, tous les motifs qui doivent nous porter au bien ! car alors nous romprions précisément cette alliance avec un principe plus pur, de laquelle il tire tous ses avantages.

Le *moi* de l'égoïsme et le *moi* que soigne la vertu, ne sont pas le même *moi* : l'un est une idole à laquelle on offre l'encens ; l'autre est un aveugle auquel on donne un guide. Le premier est un but absolu auquel tout se rapporte ; le second est un instrument dont le mérite consiste dans l'utilité de ses services. Le commerce du premier est inquiet, plein d'exigence, de caprices, commerce aride pour le cœur comme pour l'esprit ; le commerce du second a ses douceurs comme il a sa noblesse, parce que la vertu

y répand elle-même tous les biens qui lui appartiennent. Le premier s'appauvrit dans la même proportion qu'il s'isole ; le second s'enrichit par tous les liens qu'il contracte.

De ce que l'homme a des devoirs à remplir vis-à-vis de lui-même, il s'ensuit aussi qu'il a des droits sur les choses convenables et nécessaires pour leur accomplissement. Les uns comme les autres sont les deux termes corrélatifs dans le plan de la coordination générale. Les moyens d'exécution sont destinés à son service, comme il est destiné lui-même au but qui lui fut marqué. Ainsi, du devoir de la conservation, naît pour lui le droit de la légitime défense ; ainsi, du devoir que lui prescrit le soin de son bonheur, naît le droit d'y employer les objets qui sont à sa disposition, c'est-à-dire, non pas simplement ceux dont l'emploi est possible, mais ceux aussi qui ne sont pas déjà occupés par le droit d'autrui ; ainsi, du devoir qui lui prescrit de maintenir la dignité de sa nature, naît le droit de faire respecter son indépendance et sa réputation ; ainsi enfin, du devoir qui lui commande de travailler à sa propre amélioration, naît le droit qu'il a de disposer de ses facultés, le droit à la vérité et aux autres moyens de son perfectionnement. La propriété elle-même dérive ou du droit du premier occupant, ou du droit que le travail donne sur les produits qui en résultent, ou enfin d'une transmission qui elle-même remonte

en donnant sa sanction à l'instinct aveugle de la personnalité, lui prête des motifs réfléchis et légitimes, l'élève jusqu'à elle; elle s'associe, en quelque sorte, aux desseins du Créateur, dans sa sollicitude pour l'un de ses plus nobles ouvrages: guide de l'homme, elle est sa protectrice. Elle lui recommande quatre soins principaux: celui de sa conservation, celui de son bonheur, celui de sa dignité, celui de son amélioration; elle lui prête ses secours pour y satisfaire.

Si la personnalité, abandonnée à elle-même, veillait seule sur l'intérêt de notre conservation, elle pourrait commettre deux genres d'écarts: quelquefois, sous le poids du malheur, cet intérêt paraîtrait s'évanouir, la vie ne s'offrant que comme un composé de biens et de maux; si la balance lui paraissait rompue, elle justifierait par un calcul de prudence les violentes résolutions du désespoir. Quelquefois, au contraire, en présence d'un intérêt général qui commande de braver le péril, l'intérêt de la conservation prévaudrait comme un motif absolu, et conseillerait la lâcheté de l'indifférence. La vertu, dans le premier cas, pose une barrière sur le bord de l'abîme; dans le second, elle brise l'obstacle qui empêchait de voler au secours d'au-

quelquefois ici sous le nom de la vertu elle-même, en tant qu'elle résulte d'un dévouement désintéressé et d'une tendance indéfinie au meilleur.

trui. Elle fait découvrir dans la vie un autre prix que celui du simple bien-être, un prix qui, lui étant supérieur, ne saurait lui être sacrifié. Elle montre aussi que ce prix consiste dans la faculté d'être utile, et par-là, elle empêche de sacrifier à la vie elle-même le but pour lequel elle nous fut donnée. Dans ces deux directions, elle est en accord avec elle-même; car il n'est pour l'homme accablé de maux personnels, aucune situation tellement désespérée, qu'il ne puisse encore être utile, ne fût-ce qu'en enseignant à les supporter. Qui pourrait, d'ailleurs, se flatter d'avoir conservé, dans les angoisses de la douleur, un calme assez parfait pour juger sainement des vrais intérêts de son bien-être, et des espérances que peuvent encore lui laisser les chances de l'avenir? Ainsi la vertu nous protège encore contre les illusions auxquelles, dans l'intérêt seul de notre conservation, nous pourrions nous trouver entraînés à notre insu, et devient souvent une prudence plus étendue et plus certaine. D'un autre côté, il arrive aussi qu'en nous exposant pour le bien commun, nous obtenons pour nous-mêmes, sans l'avoir prévu, de nouvelles garanties ou de plus abondans secours; et alors encore, la vertu, par une plus haute prévoyance, sert l'intérêt même de la conservation, qu'elle avait semblé compromettre. Tout est plein de risques, soit qu'on agisse ou qu'on s'abstienne, et quoi que l'on fasse, si la

personnalité seule est en jeu : la vertu nous crée un genre de biens pour lesquels il n'est point de risques en s'attachant à elle, pas même celui de l'erreur ; car, à ses yeux, celui-ci est couvert par l'intention conçue avec toute la sincérité de la droiture.

La personnalité, livrée à elle-même, saurait-elle nous conduire au bonheur ? Mais, elle ne sait pas même le définir. Elle s'est elle-même avouée inhabile à en déterminer le caractère, par la variété de ses définitions toujours incomplètes, et par l'aveu final qui, comme conclusion de toutes ses recherches, le range souvent au rang des chimères. C'est que le bonheur ne réside pas là où elle le cherche, dans la seule jouissance du plaisir. Quelle qu'en soit la vivacité ou la durée, il repose sur des conditions plus étendues et plus difficiles ; il dépend d'une certaine harmonie des jouissances, soit entr'elles, soit avec nos besoins, soit avec les lois de nos facultés, soit avec la capacité même que nous avons pour les goûter, soit avec les souvenirs du passé, et les perspectives de l'avenir ; c'est une économie profonde que la personnalité est empêchée de combiner, par l'impatience de son avidité elle-même, et dont la vertu nous donne le plan tout fait et disposé d'avance. La vertu, n'étant autre chose que la règle de notre destination, remet tout à sa place, maintient tout dans ses limites, trouve ainsi naturellement l'équilibre, et du sentiment de cet

équilibre, fait découler un bien-être qui donne une nouvelle douceur à la jouissance elle-même. Les conseils que la seule personnalité donne au bonheur, n'étant guère que ceux de l'expérience, arrivent souvent trop tard, et sont souvent payés bien cher. Il y a loin d'ailleurs ici des spéculations philosophiques à la pratique usuelle. Où est l'instrument à l'aide duquel d'aussi savans calculs pourront être appliqués sur le terrain de la vie humaine ? Quelle mesure restreindra à leurs vraies dimensions les biens ou les maux imminens, et rendra leur juste valeur à ceux qui se perdent dans le lointain ? Quelle est la logique assez sûre dans ses préceptes pour prévenir les illusions de la crainte et de l'espérance ? Oui, ces instrumens, on peut les obtenir ; cette logique, elle est tracée ; mais c'est la vertu qui donne les uns, et enseigne l'autre. Elle a, si l'on peut dire ainsi, des formules anticipées, qui, en assignant des règles à notre conduite, soustraient l'intérêt de notre félicité aux prestiges de l'imagination et aux erreurs du jugement ; elle a aussi un régime de calme et de sérénité qui sert à prévenir ces erreurs, et concourt à les dissiper.

La personnalité veille avec une susceptibilité exigeante sur les intérêts de notre fierté individuelle. Mais sur quels titres fonde-t-elle cette fierté ? N'est-ce pas un besoin de l'estime, plus qu'un droit acquis à l'estime ? Les appuis que la

personnalité se donne pour se maintenir dans le rang qu'elle desire occuper, lui appartiennent-ils bien en propre? Ne prend-elle pas la décoration pour la dignité, et l'expression pour la chose? Voici des titres authentiques; la morale les a mis au jour : ils sont ceux de l'humanité elle-même, à laquelle nous participons comme ses membres; il sont ceux que nous tirons de notre noble origine, que nous confère une vocation imposante; notre rang sur la terre est érigé, par la vertu, à la condition d'une auguste candidature. Cette estime, que nous ambitionnons, elle nous enseigne la voie la plus directe pour l'obtenir, en nous enseignant à la mériter; elle nous autorise à juger l'opinion, lorsque nous sommes calomniés par elle, et à repousser l'injustice par le mépris. Elle nous inspire plus encore que de l'estime, elle nous inspire du respect pour nous-mêmes; car, au milieu de toutes les imperfections de notre nature, au travers même des difformités par lesquelles le vice ou l'erreur viennent la déparer, elle nous y fait démêler les traits primitifs qui y furent imprimés par la sagesse suprême, et comme un rayon émané d'elle; elle nous aide à mettre en évidence cette empreinte céleste. En nous appelant à vivre pour la société, elle donne à chacun de nous une sorte de caractère public, et nous investit de la plus vraie dignité, celle qui consiste à servir l'utilité générale.

Enfin, la personnalité, livrée à elle-même, ne nous invite à la culture de nos facultés, que par un motif pour ainsi dire vénal, parce qu'elle ne nous y laisse apercevoir d'autre but que celui d'être plus habiles dans l'art de satisfaire à nos besoins individuels; aussi combien ne s'enorgueillit-elle pas de cette habileté et de succès qu'elle en recueille! Elle attache à cette culture le même prix qu'à l'or et au pouvoir; elle en attache moins peut-être; car l'or et le pouvoir, pour ceux qui les possèdent, sont d'un emploi encore plus facile. Aux yeux de la vertu, les trésors qui sont disposés en nous-mêmes, auront une bien plus grande valeur; un autre intérêt excitera à les exploiter. Combien seront plus vastes les conséquences que nous avons à attendre de notre propre amélioration, maintenant qu'elles s'étendent à l'influence que nous exerçons sur le bonheur d'autrui; maintenant que cultivant nos facultés, nous cultivons un germe semé par la main suprême, et qui doit se développer dans une destinée future! or, les succès que l'on obtient dans ce double dessein, dépendent bien plus des ressources que l'on puise dans son propre fonds, que de celles qu'on emprunte des circonstances du dehors, et c'est même à l'aide des premières, qu'ils tirent parti des secondes.

Gardons-nous donc de prodiguer trop légèrement l'accusation d'égoïsme envers les doctrines

à l'une de ces deux sources. Or, le droit du premier occupant n'est autre que la conséquence de celui qu'a l'individu d'approprier à son bien-être ce qui n'a pas encore passé dans la propriété d'autrui; le droit dérivant du travail n'est autre que la conséquence de celui qu'a l'individu sur ses propres facultés dont le travail est l'application.

Considérés sous ce point de vue, et comme la conséquence des devoirs, les droits seront exercés sans doute avec plus de modération; mais ils n'en deviendront que plus sacrés. Il sera plus facile de distinguer quand ils devront être rigoureusement réclamés, ou quand ils ne seront que simplement facultatifs; car, il suffira d'examiner si le devoir auquel ils se réfèrent est absolu, et s'ils constituent le moyen unique et indispensable pour le remplir. Ainsi, on comprendra dans quelles occasions on peut se départir de ses droits, et comment il peut même devenir louable de se départir de droits apparens, lorsque le moyen destiné à l'accomplissement du devoir tourne contre le but auquel le devoir se dirige, ou peut être directement appliqué à ce même but sans passer par le canal de la jouissance personnelle. Ainsi et surtout, on apprendra à distinguer les droits des prétentions; ainsi, en connaissant nos propres droits, nous comprendrons mieux ceux des autres.

Si l'individu était seul sur la terre, ses droits

n'auraient d'autres limites que celles de ses devoirs envers Dieu et envers lui-même. Placé au sein de la société, arrivant au sein d'une société déjà formée, sa condition va changer; mais le même régulateur présidera encore à sa destinée.

CHAPITRE II.

DE LA JUSTICE.

Tout ce qui porte le trouble et le désordre dans la société peut être rapporté à la confusion qui s'introduit entre les droits et les intérêts, c'est-à-dire à l'erreur volontaire ou involontaire qui est commise, lorsqu'on prétend exercer un droit, tandis qu'on ne fait que poursuivre un intérêt.

La même erreur a échappé plus d'une fois à ceux qui rédigent les lois et à ceux qui les appliquent; elle a rendu les lois vicieuses et les sentences injustes.

Les droits se limitent; les intérêts se combattent. Les droits, en se limitant, se mettent en équilibre et en accord. Le champ ouvert à tous les intérêts individuels ne pouvant suffire à l'avidité de chacun d'eux, il faut que ceux qui se satisfont sans réserve, envahissent.

L'intérêt du petit nombre doit être sacrifié à celui du plus grand; le droit du plus obscur individu ne peut être sacrifié à l'intérêt général. Ainsi,

quoique la justice soit un intérêt général, l'intérêt général n'est pas la justice.

Tous les droits personnels et individuels sont égaux entre eux; car, chacun d'eux dérive de la même source, c'est-à-dire du droit que chacun a primitivement sur lui-même. Les droits sur les choses, se formant par accession, ont le même titre, mais non la même étendue; ils embrassent pour chacun ce qu'il a légitimement acquis. En remontant plus haut encore, le respect dû par chacun aux droits d'autrui sort du même principe qui lui impose les devoirs envers lui-même: c'est l'expression du vœu de la nature, de la loi suprême de la Providence qui appelle à-la-fois tous les hommes à parcourir, chacun dans leur orbite, leur destination commune.

La mesure de jouissance accordée aux différens intérêts individuels offre de singulières variétés et des disproportions immenses; cependant, les intérêts n'aspirent pas seulement à l'égalité; chacun d'eux aspire à la domination; chacun d'eux voudrait le monopole.

L'ordre général se maintient par l'équilibre des droits, il se maintient aussi par l'inégalité des conditions. La justice qui entoure les personnes d'une même sauve-garde, protège cependant aussi cette inégalité des conditions contre toute prétention qui ne serait point légitimée par le travail et les services.

On voit tout le danger des systèmes qui, fondant le droit sur l'intérêt, accordent ainsi au premier toute l'extension que le second peut embrasser. On voit aussi pourquoi le célèbre apologiste (1) d'un système de ce genre a été contraint de supposer que l'état primitif et naturel de la société est un état de guerre, et par suite, de chercher à ce mal un remède aussi funeste que le mal lui-même. N'ayant pu le trouver dans la morale, il a dû le chercher dans la tyrannie.

D'un tel principe sortira toujours l'oppression, jamais l'harmonie. L'harmonie ne peut s'établir qu'autant que les ambitions de l'intérêt reconnaissent la suprématie des droits, et, par conséquent, qu'autant qu'elles sont prêtes à lui faire les sacrifices qu'elle exige; d'où il suit qu'il y a nécessairement un élément de générosité dans la justice. Il n'y aurait pas même de droits réels sans cette subordination; car, la notion du droit ne peut être connue sans celle du devoir qui commande de le respecter; elles sont corrélatives. La notion du droit ne saurait s'attacher au simple triomphe que l'ambition obtient par la violence. C'est par la notion du devoir que les droits se limitent et, par conséquent, se définissent.

Aussi long-temps que l'intérêt et le droit sont d'accord, la société est exempte de péril; le moment où ils se séparent est celui qui l'expose.

(1) Hobbes.

Aussi les lois et les magistrats mettent tous leurs soins à les conserver unis; mais leurs efforts n'y pourvoient que pour un bien petit nombre de cas. Le sentiment du devoir achève l'œuvre des magistrats et des lois, comme il eût pu y suppléer; mais, n'étant pas armé, comme les lois et le magistrat, du pouvoir du glaive, il n'obtient le sacrifice que de cette générosité qui est heureusement dans son essence.

C'est par le concours de la générosité que l'observation de la justice se place au rang des vertus, qu'elle devient un mérite, un honneur, un titre à l'estime. La mesure de son mérite sera en rapport avec l'étendue du dévouement que cette générosité inspire, en rapport avec la profondeur et l'énergie du sentiment qui attache au devoir pour le devoir lui-même. Celui qui en observant la même conduite ne sacrifie qu'à la crainte, ne sacrifie pas, il calcule. Il n'est point juste; il n'est qu'un lâche, peut-être.

Donnerons-nous même le nom de juste à celui qui s'abstient de nuire lorsqu'il ne trouve aucun avantage à nuire? A ce titre, chacun de nous serait juste sans y songer, vertueux sans effort, homme de bien pendant son sommeil. Il faut donc que l'observation de la justice devienne difficile, pour qu'il en soit tenu compte; et comme elle est difficile pour chacun, en raison de ce qui lui manque et de ce que son voisin possède, son

mérite grandit dans la pauvreté; elle prend le caractère de la vertu précisément dans les conditions les plus nombreuses, celles qui sont les moins favorisées de la fortune. L'obscur porte-faix trouve un trésor dont le propriétaire est inconnu; il peut s'en emparer à l'insu de qui que ce soit, et cependant il cherche le propriétaire, et redevient misérable de son propre gré: il n'est que juste; mais quelle grandeur dans cette justice! admirable économie de la morale! Elle contient ceux qui, étant les moins bien dotés, sont en même temps les plus forts; mais loin de les contenir par des liens serviles, c'est en les relevant qu'elle les arrête, et le frein qu'elle impose aux conditions inférieures est un mérite qui les honore. Où en serions-nous, si elle ne s'interposait ainsi entre le petit nombre de ceux qui possèdent, et la foule de ceux que le besoin tourmente? et cependant ceux-là reposent en paix, et ceux-ci demeurent satisfaits dans les rudes travaux que récompense un si modique salaire! Ah! c'est qu'en effet l'empire de la morale est bien plus puissant et plus universel, c'est qu'il y a sur la terre bien plus de vertu réelle, que notre irréflexion ne le soupçonne! Mais, la vertu, n'étant que la conservation de l'ordre, est par cela même bien moins remarquable; le crime est saillant, parce qu'il trouble l'harmonie naturelle et générale: il est signalé, parce qu'il choque: on le raconte, on le publie; l'histoire re-

cueille ces récits, comme elle conserve le souvenir des fléaux qui ont ravagé la terre, et c'est ainsi qu'elle calomnie l'humanité en prétendant la décrire.

Quelquefois la vanité, la passion, suffisent pour exciter à donner, comme elles eussent excité à usurper ou empêché de restituer; il peut donc arriver qu'il y ait un plus vrai désintéressement dans la simple justice, que dans la libéralité elle-même.

Nous n'avons pas assez dit; et, en étudiant le cœur humain, on découvre qu'une fidélité constante au devoir de la justice exige en réalité quelque chose de plus encore que le sentiment de ce devoir. Les formules de la justice sont claires, précises, rigoureuses; mais il est impossible que les mobiles intérieurs de la volonté, dans leur vague agitation, s'appliquent à ces dimensions géométriques avec une parfaite coïncidence, et celui qui se bornerait à vouloir strictement ce qui est prescrit, ne réussirait pas toujours à l'accomplir. Il faut la surabondance du sentiment, pour remplir l'exacte mesure du devoir. Il faut la richesse du cœur, pour procurer le nécessaire de la probité. On n'entre pleinement dans la notion de ce qui est juste, qu'en se mettant véritablement par la pensée à la place d'autrui, pour voir et sentir comme il verrait et sentirait, et pour concevoir ainsi ce qui lui serait fait, comme si cela nous était fait à nous-mêmes. Or, ce mouvement par lequel

on se transporte ainsi dans les autres pour s'identifier en quelque sorte à eux, suppose du moins un commencement de bienveillance; on ne saurait bien respecter sans aimer. D'où vient qu'en rendant tous un hommage unanime aux règles du juste, quand elles s'expriment dans une formule abstraite et générale, nous parvenons si facilement à nous tromper dans l'application, avec une sorte de bonne foi? Pourquoi n'est-ce jamais à notre détriment que nous commettons ces méprises? C'est que nous faisons précisément tout le contraire de ce qu'on vient de dire. Au lieu d'apprendre à vivre dans les autres, nous nous concentrons dans la personnalité; ce qui blesse nos semblables échappe à notre attention ou nous paraît peu considérable; ce qui nous blesse se grossit à nos yeux de toute la préférence que nous nous accordons; nous ne voyons qu'un côté de la question, celui qui nous fait face; les exigences de la personnalité deviennent si impérieuses pour nous, qu'à notre insu peut-être, nous les regardons comme une loi impérieuse aussi pour tout ce qui est en rapport avec nous. Asservis à nos penchans, nous voulons sauver la honte de la servitude en la justifiant; nous voulons jouir avec plus de sécurité, et pour y parvenir, envelopper en quelque sorte notre égoïsme du manteau de la justice.

Cependant tel est le caractère propre à la justice, qu'elle veut être constante, uniforme, égale à

elle-même envers tous et dans tous les instans. Une seule iniquité suffit pour souiller le cours entier de la vie.

Rien ne paraît au premier coup-d'œil plus conforme à la justice que le droit de la vengeance; il rétablit l'équilibre qu'une usurpation de droits avait rompu; et delà vient en partie que la loi du talion fut le premier code criminel des peuples, dans une civilisation naissante. Le sentiment de la bienveillance, la loi de l'amour ont seuls détruit cette erreur cruelle, et enseigné une justice plus vraie. Ils nous font découvrir dans celui qui nous a offensés, quelque chose de plus que la personne de l'agresseur, la personne de l'un de nos frères qui a droit encore à nos égards, malgré l'offense. Ils nous font comprendre que, si la barrière qui protégeait nos droits a été brisée, celle qui protège les droits d'autrui subsiste (1), que le droit de nous défendre n'est pas celui de détruire ce que nous ne pouvons reconquérir, que l'équilibre social n'est pas le combat de la haine. Le sentiment du droit, éclairé par le sentiment du devoir, nous apprend que, dans la violation dont nous sommes la victime, est comprise une atteinte envers la société elle-même dont nous ne sommes pas les ministres, et qu'en nous chargeant de punir, nous usurperions les fonctions de juges. La passion au-

(1) Voyez la note A, à la fin du chapitre.

torise tout contre un ennemi ! odieux et funeste préjugé que favorisent l'animosité des partis et les haines nationales ! Mais, la vertu permet-elle même de donner le titre d'ennemi à l'un de nos frères ? Le perfectionnement des institutions socialesse conforme donc au perfectionnement moral des individus ; et , en réservant au glaive des lois la répression des offenses, il permet à chacun d'observer en paix les conseils de la vertu.

Au-delà des confins de ce qui est rigoureusement dû , il est des choses qui ne sont plus déterminées par des règles expresses, et qui sont cependant prescrites par la délicatesse. Ici, les définitions manquent ; c'est au sentiment moral qu'il appartient de nous éclairer. Ce que les préceptes n'ont pu prévoir, sera inspiré par le secret instinct d'un cœur honnête, plus sûr que tous les préceptes. La délicatesse est comme la fleur de la justice ; elle annonce la vie et la fécondité de la plante ; si elle se flétrit , la sève commence à tarir. La délicatesse est souvent la justice appliquée à de petites choses ; elle suppose donc , dans le zèle pour ce qui est juste, assez d'ardeur pour les découvrir ; elle les relève par ses motifs. Elle acquiert un mérite particulier par cette recherche ingénieuse , dont les résultats sont entièrement ses découvertes , et elle acquiert quelque chose de plus pur , en ce que souvent elle n'a d'autre témoin et d'autre juge qu'elle-même.

Indépendamment de cette probité extérieure qui respecte les droits établis sur les choses matérielles, et qui n'est réellement que l'écorce de la justice, il y a une autre probité moins connue, plus difficile, celle qui respecte la dignité d'autrui, son bonheur, c'est-à-dire, un ordre de biens qui ne frappent pas les regards, et qui n'en sont que plus précieux et plus réels. Ici, cesse l'empire des lois civiles ; ici, se déploie en entier celui de la vertu ; ici, la justice a moins de garanties que jamais, si elle ne s'appuie sur la bienveillance. Vous n'envahissez pas le patrimoine d'autrui : soit ; mais ne portez-vous jamais atteinte à la considération dont il jouit ? ne répandez-vous jamais le trouble dans ses affections ? ne blessez-vous jamais son cœur par les traits de l'animosité et de l'envie ? Alors seulement il vous sera permis de vous dire juste. Mais, comment prévoir en combien de manières on peut affliger un de ses frères ? Il n'est qu'un moyen ; c'est de l'aimer sincèrement. Il faut donc savoir aimer, pour être juste.

La reconnaissance est un second mode d'alliance entre la justice et l'amour. Elle acquitte, par les affections, un genre de dettes que les affections seules peuvent acquitter, mais qui n'en devient que plus sacré. Aussi, la reconnaissance ne germe-t-elle jamais sur le sol de l'égoïsme. La personnalité intéressée, si avide de recevoir, est inhabile à comprendre le mouvement de la générosité.

sité qui donne, et de mesurer la valeur propre du bienfait. Aussi, lorsqu'on la connaît, faut-il aimer beaucoup pour consentir à accepter; c'est aimer peu encore, que refuser. La reconnaissance est, si l'on peut dire ainsi, la justice du cœur.

Nous avons dit que la balance des intérêts ne constitue point la justice. Mais il est une sorte de balance des intérêts qui sert de but à l'équité : celui qui donne, donnera également à ceux qui ont les mêmes besoins, s'ils ont aussi les mêmes titres à ses yeux; il proportionnera ses dons en rapport de ces besoins et de ces titres. C'est encore la bienveillance, une bienveillance égale, dans le libre exercice de son sentiment, distribuée suivant l'ordre des mérites. C'est une image, une extension de la justice, appliquée à la libéralité, comme la gratitude était une bienveillance transportée dans la justice.

Enfin, la justice ne se borne pas à nous prescrire d'exécuter ses arrêts sur nous-mêmes; elle nous appelle encore, comme simples spectateurs, à un autre ministère : elle veut que nous nous intéressions à sa cause, quoiqu'étrangers nous-mêmes aux résultats qui doivent en naître. Elle veut qu'une indignation profonde nous associe à la réprobation qu'elle prononce contre ceux qui violent ses lois. Elle veut plus, et si la société elle-même ne s'est réservé le soin de maintenir ses droits, elle nous confère l'honneur de les défendre,

elle remet en nos mains la protection de l'innocence opprimée; c'est alors surtout que la justice brille de tout son éclat; car c'est alors qu'elle est éminemment généreuse. Elle n'a plus seulement le caractère de retenue qui interdisait de nuire; elle commande d'aider; elle se montre animée et toute vivante. Telle est la glorieuse empreinte dont elle a marqué les temps héroïques. Dans l'enfance de la société, cette mission, donnée au courage par la morale, suppléait au silence des codes, ou à l'impuissance des autorités civiles. Par la même raison encore, cette mission se renouvelle dans les temps de troubles et de désordres; elle console alors l'humanité, et fait jaillir d'illustres vertus privées, du sein des calamités publiques. Mais à mesure que la société se constitue ou se restaure, cette mission, conférée à tous les gens de bien, se concentre progressivement dans les magistrats, et delà, la majesté et la sainteté de leurs fonctions. C'est de la vertu publique qu'ils sont les représentans et les organes; leur autorité n'est autre qu'un auguste devoir; ils portent dans leurs mains la coupe sacrée qui renferme les plus grands bienfaits de la société humaine, la sécurité et la paix. La justice, qui, pour les simples citoyens, est une limite, devient dans le magistrat, une puissance active, énergique, infatigable. Reconnaîtra-t-elle en lui son ministre, s'il ne s'est pénétré de l'esprit qui l'anime elle-même; si, austère comme elle, il n'est comme

elle généreux? Remettrait-elle ses droits en des mains impures? Elle imposera même silence dans son cœur aux affections les plus légitimes; dès qu'elles seraient encore des affections privées, elles exposeraient cette impartialité qui doit protéger des droits toujours égaux en sa présence? Dieu! combien elle exigera de lui! elle voudra quelquefois qu'il demeure inaccessible à la pitié même.

L'administrateur est le délégué de l'équité sociale, comme le magistrat est celui de la justice publique. Il est le distributeur des bienfaits que la société destine à ses membres. Ce qu'il donne n'est point à lui, c'est un dépôt qu'il transmet. Comme le magistrat, il se défendra donc de toute acception de personnes, ou plutôt cette libéralité dont il est l'organe, s'étendra de préférence sur ceux auxquels elle est le plus nécessaire; mais, aux vertus du magistrat, il joindra ce zèle ardent, cette sollicitude empressée, qui vont au-devant des besoins pour les découvrir, qui multiplient et préparent les moyens d'aider. Pendant que le magistrat conserve, c'est à lui de créer, et l'amour du bien sera le génie qui inspirera ses créations.

La vie privée du magistrat et de l'administrateur garantit leur fidélité dans l'exercice de ces importants ministères. Mais les vertus qui la décorent ajoutent encore à l'effet salutaire des arrêts rendus par les uns, des actes émanés des

autres. Il ne suffit pas que la justice et l'équité soient observées; il faut encore que le sentiment s'en propage dans tous les cœurs. Il faut donc que l'on croie à leur réalité, lorsqu'on entend leur langage. Les organes de la puissance publique doivent donc trouver, dans la considération dont ils jouissent, dans la confiance qu'ils inspirent, un moyen essentiel pour le véritable succès de leurs efforts. Ils font plus alors que de réprimer ou régler les actions individuelles; ils préviennent, ils préparent, et, dignes interprètes des bonnes lois, comme elles, ils fondent surtout les bonnes mœurs.

(A) Il nous est permis de mettre hors d'état de nous nuire celui que nous appelons notre ennemi, mais seulement en tant qu'il peut nous nuire en effet. Resté sans défense, il désarme notre résistance, et son infériorité même le recommande à nos égards. Rien n'autorise donc l'odieuse oppression de l'esclavage. Que sera-ce, si cette oppression vient à atteindre ceux dont nous n'avons rien à craindre, auxquels nous n'avons aucun prétexte pour donner le nom d'ennemis? Que sera-ce, si elle n'est que l'avidité d'un honteux trafic? Un homme serait-il jamais la propriété d'un autre homme? Le droit de propriété résulte uniquement, comme nous venons de le voir, de l'égalité naturelle: il est la conséquence de leur réciproque indépendance et de ce droit primitif que le créateur a donné à chacun sur lui-même. Celui donc qui refuserait un tel droit à son semblable, méconnaîtrait tous les siens propres, dans leur principe. Il n'y a de propriété légitime et possible pour un individu, que parce qu'il y a, avant toutes choses, liberté légitime de tous, propriété légitime de chacun sur sa personne.

CHAPITRE III.

COMMENT L'AMOUR DU BIEN ÉPURE LES AFFECTIONS.

QU'EST-CE qu'aimer? Sait-il véritablement aimer, le cœur qui ne connaît point la vertu? Mérite-t-il véritablement le nom d'amour, cet attrait qui nous porte vers les objets de nos affections, s'il ne s'attache à ce qu'il y a en eux de réellement bon, s'il n'est en même temps un culte rendu au bien lui-même? Que serait un amour sans motifs? Aimer! ce mot sublime et trop souvent si mal compris, renferme un sens mystérieux qui correspond à tout ce qu'il y a de plus excellent dans notre nature. Oui, l'amour de nos semblables a quelque chose d'essentiellement moral; il reçoit une sanction secrète de la conscience. Ce sentiment si abondant et si délicat tout ensemble, cet oubli presque absolu de soi-même, cette soif si ardente de la félicité d'autrui, ce besoin de se donner sans restriction et sans réserve, de cacher le sacrifice en sacrifiant, de se dérober même à la reconnaissance, pourraient-ils naître et se

développer librement dans une âme encore étrangère aux saintes initiations de la morale? Les sages de l'antiquité, frappés de la puissance universelle de l'amour, mais plus encore de ce qu'il y a de parfait dans son principe, lui avaient cherché une origine supérieure à notre nature, lui avaient assigné un caractère divin, présentant ainsi une vérité que le Christianisme a mise dans tout son éclat. L'amour des hommes ressent, à la vue de tout ce qui est bien, une émotion semblable à celle que nous causent les doux souvenirs de l'enfance; il éprouve le même saisissement qui s'empare du voyageur, à l'aspect des lieux qui l'ont vu naître.

L'amour est donc une sorte d'hyménée entre l'affection naturelle et la vertu. Dans ce bel hyménée, la vertu apporte en dot son élévation, sa stabilité, sa lumière, sa richesse et ses charmes. Elle délivrera l'affection des anxiétés qui la troublent, des exigences qui l'altèrent; elle lui communiquera une singulière franchise, une abondante plénitude, une exquise suavité. Elle l'élèvera à toute la dignité de la raison, et en l'animant de la liberté qui la vivifie elle-même, l'associera à ses propres mérites.

Les simples inclinations naturelles sont mobiles, parce qu'elles sont aveugles; elles se dissipent avec les illusions qui souvent les ont excitées et entretenues; elles s'affaiblissent par la possession, s'épuisent par la puissance, se désenchangent par

l'habitude. La vertu , toujours jeune , les rajoutera sans cesse , les rendra aussi constantes que la vérité , aussi égales que la sagesse , les placera sous une garantie immuable. En paraissant modérer leurs transports , elle conservera le foyer secret de leur énergie ; par une économie prévoyante , elle les contiendra pour les rendre plus durables , et ne leur refusera que ce qui les exposerait à l'amertume des regrets et aux mécomptes qui sont la suite des erreurs.

Il y a presque toujours dans la simple affection naturelle , une secrète recherche de soi-même ; si elle unit , c'est en attirant à soi : delà cette jalousie inquiète qui s'alarme des affections rivales , parce qu'elle veut posséder seule ; qui regarde comme une infidélité et un larcin tout ce qui est accordé à d'autres ; qui doute toujours , parce qu'elle n'a rien qui lui assure ce monopole. L'amour , tel que la vertu l'a institué , n'unit que pour nous transporter au contraire dans l'objet aimé ; il jouit non de ce qu'il en reçoit , mais de ce qu'il lui voit acquérir ; il s'applaudit du triomphe obtenu par l'objet aimé , parce que ce triomphe lui paraît juste comme le sentiment qui le pénètre lui-même ; l'approbation intérieure qui l'accompagne fait sa sécurité. L'inclination instinctive s'agite et se consume dans le sentiment ; le véritable amour s'y nourrit et s'y repose. La première a des tourmens qui font sou-

vent de la sensibilité du cœur le poison de la vie humaine ; le second a des joies célestes qui calment toutes les craintes , et qui font oublier toutes les peines.

Déplacée , sans être détruite , la personnalité a porté dans l'inclination instinctive ses envies , ses haines , ses injustices envers tout ce qui lui demeure étranger ; elle enrichit l'objet aimé plus encore des dépouilles d'autrui , que de ses propres dons. Delà cette disposition hostile qui corrompt , par un mélange adultère , les douceurs de l'affection la plus vive , en raison de sa vivacité elle-même. L'amour véritable n'a pas besoin de ravir aux autres hommes l'affection qu'il accorde à la personne privilégiée ; il puise à une autre source , à une source qui ne saurait tarir. Sa bienveillance a tout le calme et toute la sérénité du principe qui la vivifie ; elle ne porte point la guerre au dehors ; elle s'alimente encore de toutes les affections qui , dérivant de la même origine , conservent le même caractère. Juste dans sa préférence , elle est juste encore envers ceux même qui demeurent étrangers à cette préférence ; elle n'est pas une exclusion , mais un choix. L'inclination se concentre , l'amour se dilate ; l'inclination s'associe aux passions , l'amour n'adopte que les intérêts légitimes.

Les tributs dont l'inclination peut composer son offrande , sont-ils assez abondans , assez rele-

vés, pour satisfaire à l'impérieux besoin que l'amour a de donner sans cesse ? Les biens fugitifs de la terre sont rarement en son pouvoir et ne peuvent se donner qu'une fois. L'amour reçoit de la vertu des trésors d'un prix infini et qu'elle peut reverser sans cesse, les consolations, les conseils, les exemples. L'un des plus beaux dons que l'homme puisse offrir à un autre homme, celui de la confiance, ne reçoit sa valeur que de la vertu seule. Le cœur qu'elle n'a point rempli pourra-t-il s'ouvrir avec un entier abandon ? et comment se montrer à un autre quand on ose à peine replier ses regards sur soi-même ?

L'amour placé en quelque sorte sous le portique du temple de la morale, montre d'un côté à l'homme la scène de la création, de l'autre, l'intérieur du sanctuaire, et lui tend la main pour y gravir.

Lorsque les poètes ont voulu peindre le sentiment le plus exalté qui puisse s'emparer du cœur, celui dans lequel la nature seule semble le mieux déployer toute sa puissance, celui sur lequel l'imagination et les sens exercent le plus d'empire, ont-ils jamais osé nous présenter son image isolée de celle de la vertu ? Ils savaient trop bien où ils devaient puiser la vie qui viendrait animer leurs tableaux ! Elles semblent épuisées, ces peintures reproduites depuis tant de siècles et dans toutes les langues, et néanmoins aucune voix

humaine n'a su redire encore les émotions qui attendent l'âme innocente et pure, lorsqu'elle aura rencontré celle qu'elle cherchait sur la terre, et qu'elle va choisir entre mille. O amour inconnu du monde ! O trésor d'espérances, riche d'espérances plus belles que toutes les promesses de la terre, n'es-tu pas l'aurore d'une vie meilleure ? Tu sembles rendre la vertu plus belle ; mais c'est que tu la rends plus accessible aux regards de la faible humanité, c'est qu'en condescendant jusqu'à toi, elle se révèle à toutes les facultés de notre nature ! Les jeux cruels du sort viennent-ils tromper les vœux de deux êtres faits l'un pour l'autre ? Le sentiment qu'elle a daigné consacrer, triomphe encore de la destinée, conserve unis ceux que le sort sépare, leur permet d'être encore heureux l'un par l'autre d'un bonheur sévère et cependant plein de charmes ; heureux de s'immoler ensemble aux saintes lois du devoir. Car, la dure nécessité, s'expliquant au disciple de la vertu comme un arrêt de la Providence, perd le caractère de la tyrannie, et trouve encore la soumission là où elle eût produit le désespoir.

La vertu, comme une mère tendre et vigilante, a soigné les intérêts du sentiment le plus sujet à s'égarer, en le mettant sous la sauve-garde des bonnes mœurs. Interprète de la nature, elle a fait de ce sentiment le précurseur des affections de famille. Elle continuera de rattacher à elle les

doux liens dont ces nouvelles affections se composent. En venant siéger sous le toit paternel, elle lui donne ses pénates; elle paraît, et à sa présence tout est plein de vie et de paix; un nouveau langage s'établit entre les cœurs qui déjà savaient si bien s'entendre. Quel sceau imprimé sur le pacte de l'hymen! quelle garantie de ses promesses! quelle estime dans la tendresse! quel abandon! quelle intimité! quelle foi! Les voilà ces deux époux dont l'alliance fut contractée sous de tels auspices, qui s'associerent pour devenir meilleurs, les voilà qui s'avancent dans la carrière de la vie, s'encourageant, se récompensant tour-à-tour, en confondant les nobles sentimens et les bonnes actions, et versant ce riche héritage dans le commun patrimoine. Le regard qu'ils jettent sur leurs enfans, animé par le céleste amour du bien, et plus éloquent encore que le regard maternel, alors qu'il en prend toute la tendresse, exprime un doux orgueil, des espérances d'un ordre supérieur; il appelle ces êtres si chers dans les sentiers du bien, il les y voit entrer déjà avec une joie innocente. Quel concert, que ce concert de ces voix si bien en accord, célébrant ensemble les hymnes de la justice! Quel spectacle que celui du rayon céleste descendant ainsi sur le chef-d'œuvre de la nature, venant luire au sein du tableau de la famille! Ce qui est propre à l'amour du bien est de rehausser ce qui paraît

le plus vulgaire; ces rapports de détail, ces rapports journaliers, habituels, qui composent la vie domestique, rapports que l'habitude tendait à rendre monotones, qui eussent attiédi les simples affections instinctives, désenchanté les prestiges de l'imagination, reçoivent de l'amour du bien un charme et un intérêt toujours renaissans; ils lui offrent l'occasion de se dévouer sans cesse, de se dévouer sans être remarqué, de se dévouer dans le présent et dans l'avenir: équité, confiance, reconnaissance, tout s'y trouve, tout s'y confond, sous mille formes et à chaque instant; le voile de l'obscurité qui couvre tous ces trésors, les rend encore plus précieux; ils existent pour tous, ils existent particulièrement dans le plus humble séjour; moins on participe aux biens de la terre, plus on peut se donner les uns aux autres par les sacrifices mutuels et les dons ineffables du cœur.

« Il n'y a d'amitié qu'entre les bons », a dit le sage de Tusculum, dont les méditations étaient éclairées par une si grande expérience des choses humaines. Ce n'est pas qu'indépendamment des simples associations formées par l'intérêt, il ne s'établisse aussi un secret accord des cœurs, alimenté par un dévouement réciproque et sincère, dont les méchans eux-mêmes sont quelquefois capables. La conformité des goûts, les rapports de l'habitude instituent des simulacres d'amitié; les lois de l'opinion leur prêtent une base de fidélité, qu'on ne

pourrait briser sans honte, et l'honneur leur donne une force et une constance que le sentiment ne suffirait pas toujours à leur conserver. Mais, cet accord n'embrasse encore que la superficie de nous-mêmes. Il n'est accordé qu'à l'amour du bien d'en faire l'alliance intime des âmes, parce que seul il y fait entrer ce qu'il y a de plus noble, de plus profond dans les facultés humaines. Lorsque des êtres appelés au bienfait d'une telle amitié, se rencontrent pour la première fois dans le monde, ne semble-t-il pas qu'ils se retrouvent et se reconnaissent, comme si un pressentiment confus les avait annoncés l'un à l'autre? C'est que chacun d'eux retrouve en effet dans l'autre quelques traits de cette image auguste, qui était déjà l'objet de son culte; il reporte donc sur l'ami qu'il s'est choisi une portion de ce culte lui-même. Un homme peut ainsi concevoir, pour un autre homme, une sorte de gratitude bien supérieure à celle que pourraient inspirer tous les autres genres de bienfaits; il peut en recevoir le bienfait de sa propre amélioration. Il y a toujours une juste timidité dans l'assentiment intérieur de notre propre conscience; son approbation ne nous satisfait entièrement que quand elle se répète dans l'écho d'une conscience amie. On ne confie ses fautes, dans l'amitié imparfaite, que pour réussir à se les excuser ou peut-être dans la vue d'associer les autres aux passions qui les ont fait naître; dans la vraie ami-

tié, on les confie avec une douceur exquise, celle de les réparer en partie par cet aveu, et de soulager son cœur du poids du remords, non pas en étouffant le remords, mais en trouvant un secours pour le repentir; c'est une expiation et une consolation tout ensemble. L'amitié sans doute ne consentirait pas à ce que les sacrifices mutuels fussent considérés comme une obéissance à la loi du devoir; elle les conçoit bien plutôt comme l'exercice du privilège le plus doux, celui de pouvoir faire accepter sans faire rougir. Mais, dans le sentiment du devoir, elle trouve un principe de fidélité qui lui donne une nouvelle garantie à elle-même, comme dans l'amour du bien elle trouve une sorte de consécration. Y a-t-il une joie plus pure en amitié, que de voir faire une belle action à celui qu'on aime! oui, celle d'y participer.

Nous avons vu comment ces espèces de cercles concentriques qui composent, dans le sein de la société humaine, les divers ordres de communautés, ne sont que comme autant d'orbites où se déploie une sorte de personnalité collective, aussi long-temps que ces communautés elles-mêmes ne sont instituées que par l'intérêt. Substituez à ce principe celui de l'amour du bien; alors, toutes ces communautés, au lieu de se déclarer la guerre et de se mettre en défense, ne seront plus en quelque sorte qu'une même alliance continuée et progressivement développée sur une plus grande

échelle; la famille sera l'image de la patrie, le patriotisme, une suite des affections domestiques; le même sentiment présidera à ces associations successives, y portera les mêmes influences. Les différentes communautés s'uniront dans la société générale, du même lien qui attache leurs membres entre eux. De même que l'amour du bien vivifiait les rapports domestiques par les vertus privées, par les vertus publiques il vivifiera le dévouement à son pays. Vous croyez apercevoir l'image de la patrie debout sur le territoire, présente dans les lieux où vous avez reçu le jour; vous croyez entendre sa voix retentir dans les accens de la langue nationale! sans doute; mais, parce que ces signes matériels vous retracent tous ses bienfaits, l'éducation qu'elle vous donna, la protection dont elle vous environne, ses lois qui furent pour vous une sorte d'enseignement extérieur de la morale, la tradition des exemples, qui vous l'enseigne mieux encore. Sachez donc l'aimer et la servir dans un esprit conforme à de tels souvenirs! Si vous êtes appelé à l'honneur de la servir en effet, ayez une conscience politique, comme vous avez une conscience individuelle! Cette conscience politique sera le plus haut degré de la justice; comme le plus haut degré du dévouement; et le premier sacrifice qu'elle exigera est peut-être celui auquel vous étiez le moins préparé, celui de la vanité personnelle et des passions ambitieuses, ce-

lui de cet esprit de parti, qui, constituant une coalition privée, au sein de l'alliance générale, dissout précisément le faisceau qu'il s'agissait de resserrer. La patrie elle-même admettrait-elle, sans trahir ce qu'elle doit à elle-même, admettrait-elle à l'honneur de la servir, ceux qui ne surent point puiser dans l'amour du bien ce patriotisme consciencieux et par conséquent éminemment désintéressé. Or? comme dans les états libres, tous les citoyens participent à un semblable honneur, suivant leurs capacités relatives, la liberté attend et suppose le dévouement de tous au bien public; et de même qu'elle ne subsiste que par l'habitude des sentimens généreux, rien ne lui est plus favorable que les doctrines propres à entretenir de tels sentimens dans les cœurs. La liberté ne reconnaît ses vrais amis que dans les hommes d'un caractère élevé et d'une vie honorable: on sert mieux sa cause par l'exemple des bonnes actions, que par les plus éloquens discours. En vain vous aurez imaginé les combinaisons les plus savantes pour suppléer à ce dévouement désintéressé, si l'avidité des jouissances personnelles a relâché les mœurs, le génie de l'égoïsme, plus habile que celui du législateur, en trompera tous les calculs; chacun s'étudiant à sacrifier le moins possible, pour obtenir la plus grande part des avantages communs, ne voyant rien de plus certain que le présent, quand la patrie attend tout de l'avenir,

on calculera trop bien que le pouvoir est le grand instrument pour satisfaire à toutes les jouissances. Si le pouvoir est en question, il sera disputé avec violence ; s'il est affermi, il sera servilement encensé. Jamais la liberté ne saura s'établir là où les systèmes de la froide personnalité seront préconisés, où le désintéressement et l'oubli de soi-même seront rangés au nombre des illusions, ou bien tournés en ridicule. Athènes avait encore ses lois, mais elle perdit sa liberté, dès qu'elle prêta l'oreille aux sophistes.

De même que les progrès de la civilisation ont fait perdre au patriotisme ce caractère farouche qui traitait tout étranger en ennemi, et fait comprendre aux peuples qu'il est entre eux une grande et indissoluble confraternité, de même aussi, les progrès de l'amour du bien enseignent au simple individu à étendre jusqu'à l'humanité entière, ces affections généreuses qu'il exerçait déjà sur la société particulière dont il est membre. Plus l'âme s'agrandit par ces hautes inspirations, plus elle devient capable d'embrasser dans la sphère de son dévouement tous ceux dont elle peut servir le bonheur. Est-ce bien de la bouche de l'auteur d'Emile que sont sorties ces paroles, recueillies avec tant d'empressement par les cœurs étroits, érigées par eux en axiôme, et qui condamneraient l'ami de l'humanité à n'être l'ami de personne ? Noble amour de l'humanité, a-t-il donc pu te mé-

connaître, celui qui, tant de fois, prêta sa voix éloquente à la cause de la vertu ? ou bien, s'il t'a calomnié, n'est-ce pas comme il a calomnié aussi la civilisation et les lumières, lorsque, dans les accès d'une humeur chagrine et sombre, il semblaient fuir à dessein la vérité, et se complaire dans le paradoxe ? Ah ! qu'elle soit flétrie sans doute et justement flétrie, cette hypocrisie de générosité qui, pour se dispenser de la bienveillance envers ses proches, affecte pour le genre humain un zèle, dont il n'aura guère occasion de donner les preuves ! Dites donc, et dites seulement qu'il ne sera jamais un véritable ami de l'humanité, celui qui n'est l'ami de personne ! Mais quoi ? Les rayons de l'astre du jour ne traversent-ils plus les sphères qui l'environnent, parce qu'ils atteignent au loin dans l'espace ? Le nom du genre humain n'exprime-t-il qu'une froide abstraction ? Nos frères cessent-ils d'être nos frères, parce qu'ils portent un nom ignoré, ou les services qu'on leur rend perdent-ils leur prix par cela seul qu'un plus grand nombre doit en jouir ? Se berçaient-ils de spéculations stériles, ce Vincent de Paule, qui adoptait les enfans inconnus et délaissés, qui se chargeait des fers du coupable ; ce Howard qui parcourait le monde, cherchant des malheurs à consoler, des repentirs à encourager ? Si vous êtes incapable de comprendre comment le principe de vie qui anime toutes les affections privées, est encore à

même qui crée ces glorieuses entreprises , c'est que vous n'avez pas l'intelligence de l'amour, c'est que vous ne concevez l'affection privée que comme l'élan d'une sympathie instinctive! Si vous aimiez véritablement, vous sortiriez du commerce intime de l'amitié, plus ardent encore à vous consacrer à la félicité de tous, et revenant de travailler à cette grande tâche, vous jouiriez de l'intimité avec plus de délices encore. Déplorez seulement que les moyens d'y concourir ne soient accordés aux conditions ordinaires de la vie qu'avec trop peu d'abondance; portez envie à ceux que la fortune favorisa davantage, en leur accordant une plus grande part d'influence sur la destinée des autres hommes! Mais quoi? sera-t-il besoin en effet d'attendre cette influence des faveurs de la fortune?... Dieu! une telle puissance aurait-elle été départie à un individu obscur, qui n'est revêtu d'aucune autorité, et ne dispose d'aucuns trésors?... L'amour du bien lui a suffi: il accomplira une œuvre que n'ont guère tentée les grands de la terre. A sa voix, à sa présence, s'élèveront, dans les cœurs, des sentimens dignes de correspondre au sien; il ébranlera tout par la force de la conviction dont il est rempli; d'utiles établissemens verront le jour, dédiés à la science, à la vertu, et décoreront la société bien mieux que les monumens des arts; l'exemple des bonnes actions se transmettra à la postérité en longs

sillons de lumière. D'une extrémité du globe à l'autre, il trouvera des émules. Pendant que les passions politiques divisent la grande famille humaine, les amis du bien se répondront encore au travers du tumulte, pour préparer les bienfaits de la paix durant ces sanglantes discordes, et pour en soulager les victimes. O vous, à qui fut confiée cette mission magnifique, ne vous laissez point arrêter par les sentences glacées d'un monde qui vous ignore! dédaignez les maximes de cette fausse sagesse qui prétend reléguer parmi les chimères le but auquel vous aspirez, et qui ose vous accuser d'indifférence, parce que vous avez plus d'amour qu'elle n'en saurait comprendre! Allez, courageux missionnaires de la vérité, de la bienfaisance! allez, recueillant partout leurs fruits salutaires, répandant leurs semences autour de vous, loin de vous, adoptant d'avance, par une paternité de l'âme, les générations futures! Si, à votre vue, l'égoïsme s'étonne, s'irrite; si la frivole vanité ne vous aperçoit même pas, que les gens de bien vous honorent, que la postérité vous bénisse, que l'histoire, apprenant enfin son plus digne ministère, s'honore elle-même en honorant votre mémoire, et que le ciel vous récompense!

CHAPITRE IV.

DE LA BONTÉ.

ON est heureusement dispensé de faire l'éloge de la bonté; il est dans la bouche de tout le monde. Si chacun lui rend plus ou moins la justice qui lui est due, ce n'est pas seulement parce que chacun en profite et sent le besoin qu'il a de la rencontrer chez autrui, c'est aussi, il faut le dire, qu'à l'exception de quelques êtres dénaturés, il n'est personne sur qui ses charmes n'exercent réellement quelque empire; c'est qu'elle sait si bien se faire connaître en se montrant, que, parmi tous les traits du caractère, il n'en est pas sur lequel on soit plus généralement d'accord. Suivant les intérêts dont on est préoccupé, suivant les passions auxquelles on obéit, on varie sur les notions de la justice, quelque évidentes qu'elles paraissent par elles-mêmes; l'esprit de parti, le préjugé les altèrent en mille manières; mais on se réunit dans le témoignage qu'on rend à la bonté, parce qu'elle ne nous dépouille jamais, nous accorde toujours,

et que nos torts eux-mêmes ne la trouvent pas sévère; plus nous sommes faibles, et plus nous en sentons le prix, parce que nous avons d'autant plus de droits à sa protection; nous n'en sommes pas simplement les spectateurs, nous en sommes les héritiers; elle ne nous demande, pour être jugée, ni lumières profondes, ni expérience antérieure; ou plutôt on la sent, on la goûte, on la respire, plus encore qu'on ne la juge; on se trouve à l'aise avec elle; on éprouve, à son approche, sous son influence, un charme secret et doux, qui annonce une puissance propice et tutélaire; il y a en elle quelque chose de simple et de vrai, qui se soustrait à l'admiration, mais qui, par cela même, échappe à l'envie, et désarme la critique. Qu'avons-nous dit? Serait-il possible cependant qu'il y eût un pays, un siècle, où s'introduisissent de telles mœurs, que la bonhomie qui n'est que la bonté elle-même unie à la candeur, pût être exposée quelquefois aux atteintes du ridicule? Oh! qu'ils seraient dégénérés en réalité, ceux qui se croiraient placés assez haut pour oser verser le dédain sur elle! S'il est, en effet, un monde, où l'on n'ose plus nommer la *bonhomie*, qu'une philosophie éclairée et généreuse reconquière et recueille cette dénomination touchante, la rétablisse en honneur, la confie à la garde des cœurs honnêtes, la mette à l'abri des profanations de la légèreté et de l'égoïsme!

La dénomination de la bonté avait, chez les anciens, un sens beaucoup plus profond que celui qu'elle conserve aujourd'hui parmi nous; elle exprimait l'attachement à la vertu elle-même; elle y comprenait la bienveillance envers les autres hommes, comme sa conséquence. Ce sens était aussi beaucoup plus juste, ou plutôt, il était le seul juste. En croyant pouvoir séparer ces deux choses, nous ravirions à la bonté son caractère moral, et avec lui, le principe fécond duquel tous ses effets découlent.

La bonté se produit d'une manière si ingénue, qu'on est ordinairement porté à la prendre pour une disposition entièrement naturelle; et cela est si vrai, que ceux auxquels on attribuerait une bonté plutôt acquise qu'innée, croiraient quelquefois que l'éloge s'en trouve affaibli, comme si cette supposition faisait naître du doute sur ce que leur bonté peut avoir de réel et de sincère, par cela seul qu'elle lui suppose quelque mérite. La nature en effet nous invite tous à être bons, et tous nous suivrions sans effort son aimable conseil, s'il était seul écouté; en l'écoutant, nous croyons céder à un penchant; mais cette heureuse disposition n'est que trop promptement altérée par les nombreuses sollicitations de la personnalité, par les tristes influences du commerce du monde, et surtout par les inquiétudes de l'amour-propre. Il faut donc que l'amour du bien, attaquant dans leur principe ces agens destructeurs, vienne conser-

ver ou rétablir l'œuvre de la nature. Plusieurs penchans instinctifs, qui prennent la forme de la bonté, pourraient aussi, en se confondant avec elle, la détourner de son but, et lui faire perdre son caractère. Si l'on examine en effet ce qui distingue la vraie bonté, de la bonté fautive et incomplète, on découvrira que la première doit essentiellement à un principe réfléchi les conditions fondamentales qui la constituent. Celui-là seul est réellement bon envers les autres hommes, qui sent profondément ce qui est bien en soi-même, chez lequel la bonté n'est pas uniquement une qualité, mais encore une vertu. La fautive bonté se confond avec la faiblesse; elle est inégale; elle est oisive ou du moins elle s'exerce en démonstrations, plus qu'en actes positifs; et si elle tombe dans ces trois écarts, c'est précisément parce qu'elle s'abandonne à un mouvement aveugle qui appartient bien plus au tempérament et à l'humeur, qu'il ne provient du fond de l'âme.

La faiblesse ressemble à la bonté, en ce qu'elle ne sait pas refuser à ceux qui la sollicitent; mais la vraie bonté cherche ceux qui ont besoin, pour les prévenir, et refuse quelquefois pour servir mieux encore par ce refus. La faiblesse ressemble à la bonté, en ce qu'elle craint d'irriter; mais c'est qu'elle n'ose contredire; c'est qu'elle recule devant la violence; sa condescendance est toute servile: la vraie bonté appréhende de blesser;

elle ne redoute rien pour elle-même; elle affronte la résistance pour porter le secours; et, dans son zèle, elle est éminemment conquérante. La fausse bonté s'attendrit en faveur des hommes heureux et puissans; la vraie bonté s'interpose avec courage entre la force qui opprime et l'être délaissé qui succombe; elle brave pour protéger.

Ce n'est pas être réellement bon, que de l'être seulement envers quelques-uns, ou en quelques instans. Quel est celui qui ne se montre tel envers ses amis, ou envers les étrangers avec lesquels il ne se rencontre qu'en passant sur le chemin de la vie? La nature de la bonté est d'être aussi universelle que constante. D'autres vertus permettent le repos après l'effort, et ne s'exercent que par intervalle; la bonté n'admet point de relâche; elle n'a point d'élan extraordinaires; elle ressemble à la justice, en ce qu'elle ne fait point acception de personnes; si du moins elle a ses préférences, c'est en faveur de ceux qui souffrent ou qui ont besoin d'appui, comme si elle était envoyée par la Providence, pour rétablir l'équilibre rompu par les jeux cruels du sort. La bonté est une vertu domestique; elle habite, voyage, repose avec nous; elle se fait surtout sentir dans les rapports les plus familiers, les plus habituels, les plus obscurs de la vie, et c'est ce qui la rend plus difficile. Les événemens, les hommes, tout, au-dehors, nous contrarie et nous trompe; au-dedans, mille causes se-

crètes viennent exciter en nous le mécontentement et le chagrin; comment donc conserver cette disposition toujours égale, sous des influences si inconstantes? Il n'en est qu'un seul moyen: c'est de délivrer l'âme elle-même des agitations intérieures qui la troublent; c'est de diriger incessamment ses regards sur un horizon plus élevé que le théâtre des circonstances mobiles du jour; c'est de vivre dans cette région de l'amour, de laquelle découle une sérénité inaltérable. La vérité et le devoir sont seuls immuables; rien ne se soutient, dans le caractère, que ce qui s'appuie sur eux. Il n'est de fidélité certaine, que celle qui repose sur une conviction éclairée; l'habitude même n'y suffirait point; car l'habitude, se liant aux circonstances journalières, est déconcertée par les situations imprévues.

Peut-être celui qui prodigue les témoignages extérieurs s'abuse-t-il bien plus lui-même qu'il n'abuse ceux auxquels il les adresse. Il sent bien, dans le moment, ce qu'il exprime, quoiqu'il ne prévoie pas ce qu'il pourra être appelé à faire: l'image du sacrifice n'est point encore présente à sa pensée. A la vue d'un de nos frères, le premier mouvement de chacun de nous ne peut être qu'un mouvement spontané de bienveillance, qui éclate de lui-même. Pourquoi donc ce témoignage devient-il une promesse trompeuse, ou produit-il du moins un stérile langage? c'est que la bonté n'a

point dans le cœur ces racines profondes qu'y ferait germer l'amour de la vertu. La vraie bonté est avide d'agir et de produire, parce qu'elle cherche non sa propre satisfaction, non le suffrage d'autrui, mais les fruits réels qui doivent servir au soulagement ou à la félicité des autres hommes. Elle a une industrie qui lui est propre, industrie inépuisable en inventions et en ressources. La fausse bonté qui s'arrête aux témoignages extérieurs, n'est, le plus souvent, que le désir de plaire; les suggestions secrètes de la vanité ne lui sont point étrangères. Le désir de plaire ambitionne les honneurs de la bonté, sans en accepter les charges; c'est encore une sorte d'égoïsme qui a recours à la séduction, pour obtenir de plus faciles conquêtes. La vraie bonté n'a rien de mercenaire; on pourrait l'appeler une générosité usuelle et pratique. Non-seulement elle n'aspire point à être remarquée, mais elle se complait à se déguiser, et elle s'ignore presque elle-même. Elle ne repousse point sans doute la reconnaissance, mais c'est seulement en tant que la reconnaissance est un retour d'affections; elle fuirait la reconnaissance, si elle se présentait comme l'acquiescement d'une dette, puisqu'alors cette espèce de rétribution obligée lui ravirait à elle-même ses jouissances avec ses mérites. La bonté peut même se montrer généreuse en consentant à accepter un service, car, c'est quelquefois sacrifier l'intérêt de sa

propre fierté pour complaire à autrui: il faut sentir en soi un assez grand fonds d'amour, pour s'engager dans toute l'étendue du retour que la gratitude impose. Souvent on repousse un bienfait par le sentiment d'une juste dignité; souvent on le repousse, parce qu'on a le cœur trop étroit pour s'acquitter.

Loin d'être aussi libérale de démonstrations que la bonté mondaine, la vraie bonté va quelquefois jusqu'à s'en montrer avare; elle fuit toute espèce d'ostentation; elle a une certaine gravité, une certaine réserve qui tient au sentiment même dont elle est remplie; elle peut même avoir des formes brusques et presque sévères. Le spectateur superficiel l'accuserait quelquefois de froideur; mais tout la trahit, malgré son silence, aux regards attentifs de l'observateur; initié à ses secrets, il voit qu'elle se recueille en elle-même, qu'elle médite et prépare ses touchantes dispensations, qu'elle se contient, en quelque sorte, pour mieux faire. C'est parce qu'elle est vraie, qu'elle est sérieuse. Si elle rompt le silence, ses paroles sont des actions; elles ont une valeur et une puissance inattendues; elles pénètrent au fond des âmes, elles y portent la confiance et le repos; elles y vont apaiser les orages des passions, guérir les plus profondes blessures. La justice ne donnait encore à la société que cette paix imparfaite qui consiste dans la cessation de la guerre; elle se

contentait d'arrêter le bras des hommes prêts à se nuire. La bonté consomme le traité; elle éteint les inimitiés dans leur principe; elle unit les hommes et les invite à s'entre aider; ce calme de l'innocence qui est en elle se répand sur tout ce qui l'entoure; elle a une force attractive qui entraîne à sa suite les êtres qu'elle enveloppe; elle les unit entre eux du même nœud dont elle se les attache à elle-même. La justice avait dit : « déposez les armes »; la bonté dit : « aimez-vous », et en le disant elle sait convaincre. La bienfaisance secourt l'indigence; la bonté a des baumes salutaires pour toutes les peines de l'âme; elle est l'ange de la consolation et de l'espérance; elle fait plus que soulager le malheur, elle aide à le supporter avec courage; elle ressuscite en quelque sorte l'être abattu par l'adversité, en lui communiquant la vie morale qui respire en elle; elle porte aux hommes le plus éminent des bienfaits, elle leur fait chérir la vertu.

De cette industrie active que la bonté se crée incessamment, de ce besoin qu'elle a de rester ignorée, naît cette délicatesse qui en est tout ensemble et l'ornement et le signe distinctif. Quel art est le sien lorsqu'il s'agit de découvrir ce qui peut être utile, ou ce qui simplement pourra plaire! Quelles ruses charmantes elle emploie pour se dérober aux regards de la personne obligée! Quel prix elle donne par là aux moindres choses! elles les agréent

et les relève d'autant plus qu'elle en compose seule toute la valeur. De même qu'on reconnaît quelquefois les grands artistes à certains traits fugitifs, mais qui annoncent une profonde méditation du beau, on reconnaît aussi la bonté à certaines prévoyances ingénieuses qu'ont pu seuls suggérer une affection tendre et le désintéressement le plus parfait.

La tolérance, l'indulgence, la condescendance, ces trois compagnes de la bonté en sont également inséparables. Ce sont trois émanations du principe vital que nous venons de reconnaître dans la bonté. Le sentiment du bien triomphe en elles des derniers obstacles qui séparent les hommes.

On est sujet à confondre la tolérance avec l'indulgence : quelquefois on se croit indulgent, quand on ne fait que tolérer; quelquefois on s'excuse d'être intolérant, sous le prétexte de n'être que juste. La tolérance n'est que la patience à supporter ce qui contrarie nos penchans, nos goûts, nos opinions, nos habitudes; l'indulgence est la disposition à pardonner les torts. Or, l'amour-propre nous incline à voir un tort d'autrui dans ce qui n'est qu'une simple contrariété pour nous. De même que nous condamnons, comme autant d'erreurs, les opinions qui diffèrent des nôtres, nous condamnons, comme des manquemens et des fautes, les actions qui nous choquent, ou même les simples négligences qui nous incommode. Quiconque est intolérant se croit

meilleur que ses semblables, où veut du moins paraître tel; on se fait sévère pour avoir le droit d'être dur; on veut s'honorer de ses exigences, et envahir encore le respect d'autrui en satisfaisant ses propres penchans. Cet esprit de domination, né d'un orgueil aveugle, s'empare de l'intolérance comme de l'arme la plus propre à servir toutes ses ambitions; c'est la tyrannie de la personnalité. C'est aux sources de l'orgueil que l'intolérance puise ce qu'elle a de hautain, de farouche, d'intraitable. C'est parce qu'elle est l'orgueil en action, qu'elle est si irritable, qu'elle s'irrite même de ce qu'il y a de plus inoffensif, si elle y voit une indépendance qui lui semblera une révolte contre les prétentions qu'elle affecte. Elle s'érige en règle pour se convertir en autorité, et elle veut l'autorité comme un pouvoir. L'équité seule et l'équité la plus rigoureuse eût dû prévenir une usurpation semblable; car, la tolérance n'est qu'une reconnaissance de cette légitime indépendance également accordée à tous les hommes. Quel serait donc notre titre à cette supériorité dont nous osons nous prévaloir? La confiance présomptueuse en notre propre raison, est plutôt un indice probable d'erreur, qu'un titre à mériter la confiance d'autrui; car elle est la cause la plus fréquente de l'erreur, et l'obstacle le plus ordinaire à la découverte de la vérité. La vérité, la sagesse ne reconnaissent point leurs disciples à ce zèle amer, emporté, qui, loin

de servir leur cause, la fait méconnaître elle-même et la rendrait odieuse, s'il était possible, en substituant l'oppression et la violence à ce doux empire qu'elle attendait de la conviction éclairée et libre. L'orgueil cependant parvient à détruire le sentiment de cette équité, et à proscrire ces maximes du bon sens. La tolérance est, de toutes les vertus, la seule à laquelle on ait osé refuser quelquefois le caractère et même le nom de vertu, par des paradoxes érigés en doctrines, tant elle blesse profondément l'orgueil dans ce qu'il a de plus intime! Du moins, on distingue; on consent à recommander la tolérance qui supporte les défauts, on pros crit celle qui supporte les opinions. Cependant les torts du caractère sont en eux-mêmes répréhensibles; les opinions sont libres et peuvent être sincères. Mais on se soumet bien plutôt à être blessé dans ses intérêts que dans sa vanité, et la tolérance des opinions est un détachement de ce que la vanité a de plus subtil et de plus intime. La tolérance a ses ennemis déclarés, ennemis superbes, que sa douceur même, sa patience, son calme ne sauraient désarmer, et semblent enhardir encore, que son nom seul offense comme un reproche. Et ne voit-on pas encore la foule des êtres serviles se ranger autour de l'opresseur, contre cette vertu même qui devait les protéger? Que la bonté emploie toute sa puissance pour détruire cette œuvre de la vanité humaine et dis-

siper l'ivresse fatale dans laquelle elle plonge les hommes préoccupés d'eux-mêmes ! qu'elle dévoile l'égoïsme sous le masque dont il se couvre ! qu'elle l'attaque dans cette nouvelle retraite où il se fortifie pour en sortir conquérant et persécuteur ! qu'ainsi, honorés pour eux-mêmes, et d'un culte digne d'eux, le vrai et le bien ne soient point profanés en devenant les instrumens des passions ambitieuses ! qu'en apprenant à vivre dans les autres, nous apprenions à comprendre qu'ils ont aussi en propre leurs goûts, leurs idées, leurs bizarreries, peut-être leurs préjugés même, et à supporter la gêne et la contrainte qu'ils nous imposent ! Sachons nous dépouiller de cette rude écorce dans laquelle nos habitudes nous ont enfermés ! Alors, sans le savoir, sans y prétendre, nous obtiendrons peut-être bien plus facilement ; et du moins d'une manière bien plus légitime, cet empire que nous étions si avides d'exercer. Il sera respecté, parce qu'il ne recueillera qu'une sujétion volontaire, parce qu'il reposera sur la confiance. L'art de persuader suppose l'art d'entrer dans les sentimens d'autrui, avant celui de leur transmettre ceux qu'on leur veut faire adopter ; l'observateur le plus exercé échappe difficilement à cette disposition naturelle de l'esprit, qui nous fait juger des autres d'après nous-mêmes ; on ne connaît donc bien que ceux qu'on chérit, et l'amour des hommes est le premier flambeau qui introduit à la connais-

sance du cœur humain. On se soumet à celui qui n'est dirigé que par son intérêt personnel, s'il est puissant et fort ; on ne s'abandonne, on ne se confie qu'à celui qui est animé d'un zèle sincère pour les intérêts des autres.

Si la cause de la tolérance a obtenu si peu de succès, lorsqu'elle était plaidée par des écrivains qui prétendaient fonder la morale sur l'intérêt, c'est qu'ils enlevaient précisément à cette cause les armes qui devaient la rendre victorieuse, celles de la générosité ; c'est qu'ils justifiaient le principe de l'intolérance, tout en combattant ses effets.

Nous sommes en général plus indulgens pour les fautes qui offensent seulement les lois de la morale, que pour celles qui nous blessent aussi nous-mêmes. La première de ces deux indulgences est plus facile et nous coûte peu ; elle est cependant moins juste. Nous avons le droit de remettre ce qui, dans l'offense, nous avait personnellement attaqués, belle prérogative dont la bonté nous révèle tout le prix et qui s'exerce par le pardon ! La morale de l'intérêt conseille de s'abstenir de la vengeance, lorsqu'il est reconnu qu'elle n'obtient point la satisfaction qu'elle cherche ; elle conseille le pardon extérieur lorsqu'il devient profitable à celui qui l'accorde, par la reconnaissance de celui qui le reçoit ; mais le pardon du cœur, l'immolation de tout ressentiment secret, quelle puissance peut le produire, si ce n'est celle d'un sentiment

essentiellement généreux, qui rend capable d'un entier oubli de soi-même? La simple affection naturelle jouit de pouvoir soulager du poids des regrets celui qui nous a blessé, de rétablir le lien que l'offense avait rompu, de le rendre encore plus étroit. Il est si doux d'ouvrir ses bras à celui qui s'était un moment éloigné de nous, de rendre la sécurité à celui que pouvait troubler notre présence! La joie de deux compatriotes qui se retrouvent subitement dans une contrée lointaine, a des transports moins doux que la réconciliation de deux frères. Mais, si l'auteur de l'offense est lui-même sans regrets, si le pardon doit rester ignoré, même de celui qui le reçoit, ou s'il est sans prix à ses yeux, il faudra un mobile d'un ordre plus relevé à une générosité qui ne trouve plus sa récompense qu'en elle-même. Or, il n'est rien de plus fréquent. Qui le croirait? Il faut aussi une sorte de générosité pour accepter le pardon, et souvent il est accueilli avec moins de gratitude que le simple bienfait. Rien ne nous importune davantage que ce qui nous révèle nos propres torts, parce que nous en sommes humiliés; nous repoussons l'indulgence qui renferme, sinon un reproche, du moins une censure; on dirait même que nous pardonnons plutôt aux autres les offenses que nous en avons reçues, que le malheur d'avoir été en butte à nos propres injustices; nous nous vengeons sur eux du remords qui nous tourmente,

ou bien nous cherchons à en détourner le trait, à nous justifier à nos propres yeux et à trouver coupables ceux que nous avons frappés. Souvent en les blessant, nous n'avions été qu'imprudens, et par réflexion, l'orgueil qui veut s'excuser, nous rend injustes.

Se ressouvenir de l'offense, après avoir pardonné, est une chose qui peut se concilier sans doute avec un pardon sincère, qui peut même reproduire et continuer la générosité du pardon. Cependant il faut à la bonté parfaite l'entier oubli de l'offense; l'indulgence qui ne serait pas accompagnée de l'oubli, ne laisserait pas assez de sécurité; elle semblerait menacer encore de quelque retour du ressentiment; il y aurait une sorte de faste de vertu à répéter le pardon chaque jour. La délicatesse de la bonté se refuse à porter aussi loin le mérite de sa libéralité; elle efface de la mémoire les images des torts, afin qu'il n'en puisse rester aucune trace dans le cœur.

Combien les vices, les simples manquemens nous paraissent graves dans ceux que nous n'aimons pas! combien ils nous paraissent excusables si nous les retrouvons dans nos amis! Ainsi, nous plions la morale au gré de nos affections, tandis que nos affections devraient reconnaître la suprématie de la morale.

Le jugement que porte sur une faute commise par un autre homme, le spectateur impartial et

désintéressé est un jugement complexe : il renferme à-la-fois et une appréciation du devoir qui a été violé, et une opinion sur la culpabilité réelle de celui qui a manqué. L'indulgence mondaine confond encore ces deux choses ; c'est en se rendant facile sur les notions du devoir, qu'elle consent à être moins sévère pour les personnes. Encore faut-il lui savoir quelque gré de cette concession. Car, il n'est rien de si commun dans le monde que l'alliance d'une grande mollesse pour les principes, et d'une grande rigueur pour les applications : par la première, on évite de poser des règles dans lesquelles on trouverait sa propre condamnation ; par la seconde, on a la jouissance d'exercer des censures par lesquelles on croit se rehausser soi-même, et la vanité y trouve doublement son compte. Il en est tout autrement de l'indulgence vertueuse ; celle-ci ne prononce qu'avec répugnance, et ménage encore les sentences qui frappent les individus ; elle sait faire la part de la faiblesse, de la légèreté, de l'ignorance. Mais une sainte indignation s'empare d'elle à la présence du vice ; l'amour du bien qui est son principe, est aussi l'horreur du mal. Il n'appartient donc qu'à elle seule de savoir excuser ceux qui s'égarerent, sans laisser refroidir l'ardeur et la pureté du zèle pour la cause du devoir. Le pouvoir, la fortune, la gloire, sont des titres de faveur auprès de l'indulgence mondaine ; elle excuse facile-

ment les fautes brillantes, celles qui sont suivies du succès ; elle pardonne même la corruption qu'accompagne l'esprit ou la grâce. L'indulgence vertueuse n'admet point ces compositions. Le vice à ses yeux n'est jamais de bon goût ; elle se révolte contre le vice puissant par la force ou par l'opinion ; elle ne se vend point, elle se donne ; elle se réserve pour ceux qui, ayant moins de lumières, de secours, sont en effet plus excusables, pour ceux dont les exemples sont les moins contagieux. L'indulgence de la vertu va plus loin encore. Admirable et touchant ministère de la bonté ! le coupable lui-même, avoué et reconnu pour tel, n'est point exclus de ses sollicitudes ; dans le coupable encore elle voit un homme et de tous les hommes le plus infortuné ; dans le cœur du coupable, elle aperçoit la faculté du repentir ; elle conçoit l'espérance, en l'assistant, d'opérer une sorte de résurrection morale ; elle a des affections-assez généreuses, assez pures, pour traverser l'atmosphère impure du crime, pour pénétrer jusque dans le cœur corrompu, et pour y verser ses influences comme autant de baumes salutaires. La justice humaine avait puni ; elle compatit, elle ranime, elle réconcilie, elle ramène en triomphe une conquête à l'humanité. La bonté a donc aussi son héroïsme ? En est-il un plus beau ? C'est dans de tels instans surtout, c'est lorsqu'elle descend dans les cachots où la société a relégué ceux

qu'elle rejette de son sein , c'est au milieu de ces êtres dégénérés , que la bonté apparaît véritablement comme la messagère du Ciel. Elle promet, elle annonce ce pardon que la société n'accorde plus; elle enseigne à tirer du châtement un moyen d'expiation et de réforme. Celui qu'elle avait trouvé coupable va devenir peut-être un modèle auquel les gens de bien eux-mêmes porteront envie.

Dans ces efforts pour relever le coupable des abîmes du mal , se joint déjà à l'héroïsme d'une bonté indulgente, tout ce que la condescendance a de plus sublime. La condescendance est un mouvement de la bonté qui se complait à s'abaisser, pour se mettre à la portée de ceux avec lesquels elle est en commerce, et pour leur rendre ce commerce utile; car on n'est vraiment utile qu'à l'aide de la confiance; la confiance ne s'établit qu'en ménageant l'amour-propre, et sous la condition d'une égalité au moins apparente. C'est donc encore le zèle du bien qui sert ici d'inspiration à la bonté. Il n'appartient qu'à la vraie supériorité de descendre ainsi, afin d'élever à elle ceux avec lesquels elle se met en rapport. Voilà son privilège, et le seul qu'elle accepte, quand la vertu en est l'âme. La médiocrité vaine se tourmente pour atteindre à une fausse élévation; elle humilie les autres pour se grandir relativement. Est-il un plus aimable spectacle que de voir la vieillesse véné-

rable jouant avec l'enfance ingénue? C'est l'image la plus pure de la condescendance; car elle comprend toutes les concessions qu'elle peut faire. Si elle secourt le malheur, elle évitera les formes de la protection; si elle éclaire l'ignorance, elle évitera les formes dogmatiques; si elle enseigne le devoir, elle en adoucira l'austérité; elle deviendra humble avec les faibles, comme si elle partageait leur faiblesse. C'est un sacrifice fort obscur, sans doute, mais cependant assez méritoire, parce qu'il est assez pénible, et surtout très nécessaire, que de savoir supporter, au besoin, l'importunité, sans laisser pénétrer l'impatience qu'on en ressent; mais il en est un plus rare encore peut-être et plus difficile, celui que s'imposent les gens d'esprit, lorsqu'ils consentent à accepter l'ennui dans la conversation des autres hommes; ce sacrifice a d'autant plus de prix qu'il est plus méconnu; c'est un secret qui ne peut être soupçonné que de ceux qui ont le courage de l'accomplir. Un tel sacrifice, toutefois, est, pour les hommes distingués par leur esprit et leurs connaissances, non-seulement une action louable, mais même un devoir réel; car il peut seul les mettre en mesure d'employer au service des hommes les dons qui leur ont été départis; il faut savoir s'ennuyer avec les ignorans, si on veut les éclairer; il faut savoir s'ennuyer avec eux, pour entretenir avec eux le commerce des affections que le sentiment de supériorité rom-

prait d'autant plus infailliblement, que la supériorité toucherait ici à ce qui peut humilier davantage ceux qu'on traite en inférieurs.

Si la bonté paraît acquérir un plus haut prix dans les personnages élevés en rang et en dignité, c'est parce qu'elle suppose de leur part une plus grande condescendance. Beau privilège, sans doute, que celui de trouver ainsi dans leur situation un moyen de rendre les images de la bonté plus sensibles aux hommes! mais, ce privilège, ils ne l'obtiennent qu'autant que la condescendance dérive en effet chez eux d'une véritable bonté.

N'y a-t-il pas aussi une condescendance de la supériorité morale, qui se plaît à déguiser sa propre grandeur, sans perdre cependant sa dignité, qui se met ainsi à la portée des faibles en semblant devenir leur égale, et qui, par là, établit avec eux un commerce de confiance et d'abandon, pour les élever insensiblement jusqu'à elle?

On voit des gens habiles se faire bonnes gens par artifice; la condescendance imite avec désintéressement, et pour la cause du bien, les pratiques que l'ambition suggère à ceux-là. On voit les grands se revêtir de l'incognito, quand ils cherchent le plaisir; les exercices de la condescendance sont les jeux de la vertu.

On dira peut-être que le sujet que nous venons de traiter était épuisé. Mais celui auquel il pa-

raitrait qu'il ne reste rien à dire sur la bonté, s'il médite profondément ce beau sujet, s'il s'examine ensuite sévèrement lui-même, reconnaîtra peut-être aussi que pour avoir réalisé tout ce qui y est renfermé, il lui reste encore beaucoup à faire. Il y parviendra plutôt en se dégageant des obstacles et des entraves, qu'en se fatiguant par des efforts directs. La sérénité que répand dans l'âme une conscience pure, dispose naturellement à la bienveillance; rien n'empêche davantage d'être bon pour les autres, que d'être mal à l'aise avec soi-même.

CHAPITRE V.

DE LA FAUSSE SENSIBILITÉ.

ON trouve des êtres bons qui paraissent peu sensibles et des êtres sensibles qui ne sont pas toujours fidèles à la bonté; ces phénomènes s'expliquent par les observations qui ont précédé; la sensibilité sert à la bonté, mais ne la constitue pas; la sensibilité est une disposition naturelle aux affections; elle est généreuse; mais il faut quelque chose de plus que des affections à la bonté; sa générosité est plus entière, parce qu'elle a un principe moral. Il faut prendre garde d'ailleurs de ne pas se laisser méprendre sur les caractères de la sensibilité et sur les signes qui l'annoncent; car, quelquefois ces signes sont trompeurs, ces caractères sont imparfaits; il est une fausse sensibilité qu'on peut prendre pour la véritable, méprise funeste à ceux qui la commettent sur eux-mêmes! la première, en prenant la place de la seconde, ne sert que trop souvent de masque à une réelle indifférence; elle confirme dans cette indifférence ceux qu'elle abuse, en sorte qu'égoïstes

au fond, ils parviennent aux honneurs des affections libérales: on croirait même quelquefois à les entendre, qu'ils succombent sous le poids des émotions qui les oppressent.

Si l'imagination réussit si facilement à nous abuser, sur le théâtre des faits matériels et extérieurs, théâtre où nous portons cependant tant d'instrumens de vérification et de contrôle, combien ses prestiges ne seront-ils pas plus puissans encore à l'égard des faits purement intérieurs qui appartiennent au monde des affections! ici les images et les faits, quoique composant deux scènes essentiellement différentes, sont cependant placés sur la même scène; les moyens de les distinguer sont en petit nombre, peu connus, d'un usage fort délicat. C'est ainsi que l'exaltation de l'esprit semble se confondre avec les émotions de l'âme; un attendrissement factice, avec une affection sincère. Souvent le cœur avait une part plus ou moins abondante dans ces dispositions lorsqu'elles étaient encore à leur origine; mais l'imagination s'emparant de ce premier fonds, le dénature peu-à-peu en prétendant le faire valoir. Nous pouvons indiquer quatre genres principaux d'illusions qui dérivent de cette source.

Le premier est produit par l'habitude d'occuper l'imagination de personnages et de situations arbitrairement conçus, de détourner ses regards des scènes de la vie réelle, et de les arrêter sur celles

d'un monde purement idéal. Rien n'est plus facile que de créer, dans un monde semblable, et les personnages et les situations les plus propres à exciter un vif intérêt, à le renouveler par la surprise, à le redoubler par tous les genres d'anxiétés, de terreurs, de contrastes. Aussi longtemps qu'un tel jeu est considéré pour ce qu'il est, et comme un jeu, il est innocent; il peut quelquefois être utile, devenir une sorte de prévoyance ingénieuse, si les peintures ne sont en effet qu'une sorte de tableau anticipé des circonstances qui nous attendent dans la vie; il peut préparer ainsi le cœur à les supporter ou à en jouir. Il en sera bien différemment si ces peintures n'ont plus de rapport avec les événemens tels qu'ils doivent un jour s'offrir à nous; ou si même les dimensions, les teintes, ont été exagérées. Rentrant dans le positif de la vie, tout nous y paraîtra pâle et glacé. Il y a plus, et quelque soin que l'on prenne pour ramener les images à la rigoureuse exactitude de leurs modèles, par cela seul qu'elles sont des images, elles perdent ces aspérités qui nous blessent dans le contact avec les choses; le roc, à peine poli par le ciseau, semble velouté, s'il est vu dans le lointain. Le mouvement que l'esprit s'est donné pour les concevoir, communique à ces images une chaleur artificielle qui ne vient pas d'elles, mais de nous. Notre esprit interpose entre elles et nous une sorte de milieu, qui, comme la trans-

parence de l'air ou du cristal, en augmente l'éclat. Elles ont une sorte de légèreté qui empêche de prévoir combien la réalité sera pesante. Elles sont fugitives et ne nous mettent pas à l'épreuve de la constance.

C'est à cette première disposition de l'esprit, qu'on donne le nom de sensibilité romanesque, disposition si commune de nos jours, qu'entre-tretiennent le désœuvrement, les lectures, les théâtres; qu'entretient aussi une vague mélancolie née à son tour de la satiété des plaisirs, des mécomptes rencontrés dans le commerce du monde, et d'un besoin secret d'activité, qui ne trouve point à se satisfaire. Par une réaction naturelle, un grand nombre d'individus, mécontents de leur position, retenus, par les combinaisons sociales, dans les étroites limites de la condition qui leur est échue, cherchent un refuge dans un monde fantastique, avec d'autant plus d'ardeur que, leur esprit ayant été plus cultivé, et la multiplicité des rapports sociaux étant devenue plus étendue, ils sont plus capables de comparer ce qui leur manque avec ce qu'ils possèdent, et d'en sentir la disproportion immense.

Quel préservatif invoquerons-nous contre ce premier genre d'erreurs? L'amour du bien. Toujours guidé par la raison, recherchant sa lumière, il s'attache à la vérité comme à un devoir: dirigé sans cesse à la pratique, l'amour

du bien est naturellement ramené aux leçons de l'expérience. Non-seulement il conservera aux choses leur intérêt naturel ; mais quelquefois ce qui paraissait froid et triste dans la réalité , il le vivifiera par les pensées qui lui servent de but et qui y font découvrir un prix inconnu. Ce qui paraissait dur et blessant , il le couvrira de sa patience et de son indulgence ; il préviendra ou guérira , dans leur principe, les maladies morales qui faisaient recourir aux illusions , comme à une sorte de soulagement ; il délivrera de ces loisirs stériles qu'il fallait occuper à tout prix ; il convertira en actions utiles cette inquiétude secrète qui tourmente et dévore une âme appelée à une noble destinée , mais incapable encore de la connaître ou de la suivre ; il calmera ce mécontentement que cause, à ceux qui sont moins favorisés, la vue des situations plus heureuses et plus brillantes ; il leur fera accepter avec résignation , avec reconnaissance même et avec joie , le rôle plus modeste, mais préférable peut-être en soi , que la Providence leur a départi. A cette mélancolie aride et sombre, qu'engendrait le malaise du cœur, succédera un sentiment plus expansif et plus doux. Nous nous plaignons de la vie comme d'un poids qui pèse sur nous ! Dieux ! que ne portons-nous nos regards à l'entour ? Que ne remarquons-nous tous les besoins qui nous sollicitent ? Combien d'entreprises louables pour lesquelles il ne

manque précisément que des hommes qui aient la liberté de s'y livrer ? Combien d'êtres estimables et délaissés que nous pourrions consoler, et dont nous nous ferions autant d'amis ? Regrettons plutôt de n'avoir ni assez d'heures, ni assez de forces pour suffire ! Nous nous plaignons des mécomptes que nous éprouvons ! il y a une carrière toujours ouverte dans laquelle il n'est pas de mécomptes : celle du bien ; car, si même il ne peut atteindre entièrement son but, il lui reste toujours la satisfaction de ses efforts. Ah ! le vide dont nous nous plaignons n'est pas le vide de l'existence, c'est celui de notre propre cœur ! Au lieu d'accuser la destinée , n'accusons que notre aveuglement et notre coupable indifférence !

Un second genre d'illusions provient de ce que la sensibilité, égarée par l'imagination, transporte quelquefois sur les signes apparens, ce qu'elle devait donner aux objets eux-mêmes. Les signes sont destinés à ranimer les affections, en réveillant l'idée de leurs objets, ou des rapports qui existent entre ces objets et nous ; mais le signe prend trop souvent dans les imaginations vives et exaltées, la place de l'objet désigné. Telle est l'origine de toutes les superstitions, et la sensibilité a aussi les siennes. On frémit à la vue du sang, on tressaille dès qu'on entend des gémissemens ou des cris ; on erre autour des tombeaux ; on se croit, on se dit sensible ; cependant on ne pénètre point dans le

secret des peines silencieuses, qui sont les plus profondes; on ne sait reconnaître la douleur que sous les vêtemens de deuil. On recueille avec soin tout ce qui retrace le souvenir des amis absens; on est froid, on les néglige, s'ils sont présens. On prodigue sa compassion aux souffrances physiques; on soupçonne à peine ces tourmens de l'âme qui avaient droit à une bien plus généreuse sympathie.

La vertu qui va droit à ses fins, écarte les ombres vaines; elle s'attache aux personnes; elle pénètre au fond des réalités; elle explore les besoins; elle veut les résultats. La sensibilité qu'elle alimente, a son siège dans l'âme; elle connaît donc tous les secrets de l'âme, c'est à elle qu'elle s'intéresse; c'est à elle qu'elle porte ses secours. Le sentiment n'est point pour elle un jeu; il est la voix même de l'humanité; le prix de l'affection est à ses yeux dans les moyens de l'exercer; elle ne se satisfait que par les preuves qu'elle en donne.

Le troisième genre d'illusions provient de l'empire qu'exerce sur l'imagination tout ce qui est environné de quelque éclat. On confond alors la vivacité de l'impression reçue en présence de tels tableaux, avec les émotions qui appartiennent à ces affections bienveillantes que le sentiment de l'estime entretient si utilement. Cette espèce de sensibilité factice sympathise avec les joies et les peines de ceux qui occupent le premier rang sur la

scène du monde; elle s'attendrit sur le succès, elle s'émeut pour la cause de la faveur et du pouvoir; elle porte ses affections en tribut aux idoles de la renommée; elle dédaigne les êtres humbles et obscurs. Les flatteurs sont de bien meilleure foi qu'on ne le suppose; ils se croient une vraie affection pour les puissances. Qu'on jouisse des honneurs dont un ami est revêtu, surtout s'il les a mérités, des applaudissemens qu'il reçoit, rien de plus juste: on en jouira parce qu'on chérit sa personne, et qu'on se félicite des biens qui lui adviennent. Mais, si l'on sonde au fond de son propre cœur, ne découvrira-t-on pas quelquefois qu'on chérit davantage un ami alors qu'en effet il est favorisé par la fortune et la gloire? C'est la décoration qui l'a rehaussé, elle semble avoir fait découvrir en lui des qualités nouvelles. Pour être émus dans le monde, comme sur la scène tragique, nous demandons des malheurs illustres. Cependant ceux qu'a frappés l'injustice du sort, ceux qu'a frappés l'injustice bien plus cruelle encore de l'opinion, et qui ont cependant les droits les plus sacrés sur notre cœur, quel talisman pourront-ils employer pour attirer les regards préoccupés ainsi par l'éclat du dehors? Que deviendront les affections domestiques, les affections dont l'exercice doit être usuel, journalier, inconnu? L'appareil du théâtre a disparu, il n'y a plus de personnages historiques; on est retombé sur la réalité des choses vulgaires.

Rien ne brille, n'est remarqué, que parce qu'il sort du cours accoutumé; c'en est assez pour qu'un semblable genre d'exaltation ne puisse se diriger que sur ce qui est extraordinaire, doive s'affaiblir en présence des situations plus générales, et disparaître avec la continuité de l'expérience. Or, c'est là où l'exaltation s'éteint, que la vertu se montre et se montre dans toute sa puissance. Elle soulève le voile de l'obscurité, celui de la modestie; elle enseigne à chérir nos frères pour eux-mêmes, à les chérir davantage lorsqu'ils ont plus besoin de nous, à les chérir de tout le bien qu'on leur a fait, à les chérir pour les indemniser d'autant de ce que leur a refusé l'inattention des autres hommes.

Le dernier genre d'illusions a dans son origine quelque chose de plus délicat, de plus subtil; il a aussi un caractère moins choquant que le précédent; mais il exerce aussi plus d'une influence funeste. Il provient de la part que prend l'imagination dans le charme produit par les modèles du beau. Le sentiment du beau est par lui-même éminemment pur et vrai; il est moral; il est l'une des branches, et des branches les plus nobles de la sensibilité de l'âme. Il y a dans les affections naturelles, une harmonie cachée qui s'accorde avec celle qui constitue le beau dans tous les genres, qui lui correspond, et leurs effets peuvent se prêter une mutuelle assistance; et telle est justement l'influence

de la vertu, parce qu'elle ramène le sentiment du beau à sa vraie direction. Mais la présence du beau porte aussi dans l'esprit une sorte de chaleur dont l'imagination est le foyer; cette fermentation s'accroît encore, lorsque l'image du beau, reproduite dans les objets sensibles, emprunte la vivacité de leurs teintes; elle paraît alors semblable au sentiment, elle le dépasse même dans son ardeur; le sentiment paraîtrait froid auprès d'elle; elle devient un besoin; elle semble désormais une condition nécessaire pour déterminer et entretenir les affections. Il faudra que les objets offerts à nos affections les plus sérieuses se dessinent aussi avec élégance, que les scènes où ils invoquent notre bienveillance aient un effet pittoresque, que les relations de la vie prennent un aspect poétique; il faudra que la douleur même ait sa grâce pour nous émouvoir. Comment ceux avec lesquels nous vivons habituellement pourraient-ils nous intéresser par ce charme magique? Le commerce usuel fait ressortir mille dissonances; la proximité même fait disparaître l'harmonie de l'ensemble; la familiarité désenchante; le tableau qui est trop près de notre œil ne fait plus d'effet. La jeunesse dans sa fleur, la beauté parée de tous les dons de la nature seront portées sur un char de triomphe, traînant à leur suite le cortège de ces prétendues affections. On croira aimer ce qui plaît. Le talent aussi est une beauté, comme il est une puissance;

il aura donc des admirateurs et des courtisans qui se croiront les amis de la personne; on croira avoir des sentimens, lorsqu'on n'a que des goûts passionnés. Il est des parens qui préfèrent leur enfant disgracié, mais ce ne sont pas tous les parens. L'attachement à un ami n'est-il jamais mis à l'épreuve quand on lui découvre des ridicules? La pauvreté couverte de ses haillons, la souffrance avec ses dures expressions, le spectacle des misères humaines, vu face à face, dissipera cette sensibilité spéculative qui cherchait dans les scènes du malheur une matière pour les crayons de l'artiste.

L'expérience nous apprend que les charmes attachés aux accords de la musique, goûtés trop fréquemment, jettent l'esprit dans une sorte de rêverie vague et oiseuse, l'âme dans une molle langueur. Il en est de même de l'habitude trop constante de contemplation pour les productions de tous les arts. On peut courir un danger semblable, dans les émotions même que causent les beautés de la nature, si on laisse ces émotions se confondre avec l'oisiveté morale de l'âme : tel qui compose ou rêve des idylles, qui erre épris d'une douce mélancolie sur les bords d'un ruisseau solitaire, pourra rentrer dans le sein de sa famille avec un cœur froid, ou avec une humeur fâcheuse aux personnes qui l'entourent.

Si l'on interroge ces diverses espèces de sensibilité factice, on remarquera qu'elles ont cela

de propre et de commun tout ensemble, qu'elles renferment sous un désintéressement apparent, une secrète recherche de soi-même. C'est une manière de dérober la douceur des affections, sans en accepter les conditions quelquefois pénibles; de cueillir la fleur, sans avoir arrosé de ses sueurs le sol sur lequel germe la plante; de goûter les jouissances, sans les acheter par aucun sacrifice et sans les rendre profitables aux autres. C'est une sorte de sensualité de l'esprit, plus épurée que celle du corps, mais cependant encore empreinte d'une personnalité subtile, et par là même plus capable de séduire.

Le sage blâmera-t-il donc, en général, toute espèce d'exaltation? Il n'en aurait garde. Loin de méconnaître le prix d'un enthousiasme légitime, c'est, au contraire, parce qu'il sait l'apprécier qu'il se défend davantage de cette profanation. Il sait que ce généreux mobile est l'âme de toutes les belles actions, comme de toutes les grandes pensées; mais il sait aussi que cette inspiration juste et éclairée ne peut être que le fruit de la réflexion et de l'expérience, qu'elle s'alimente par le vrai, et demeure fidèle à la nature. Incertain et mobile comme la faculté dont elle émane, la fausse exaltation en partage tous les caprices; elle est changeante, parce que la nouveauté est à elle seule un prestige qui redouble et souvent remplace, pour l'imagination, tous les autres presti-

ges; elle a dans son principe même la cause de ses fluctuations; elle a ses accès, son ivresse, ses délires; elle a aussi ses anomalies, son sommeil, ses défaillances; et lorsqu'elle abandonne à lui-même l'être imprudent qui lui avait confié sa destinée, il reste sans mouvement et sans vie, n'apercevant plus autour de lui que le vide du néant et l'horreur des ténèbres.

 CHAPITRE VI.

 DE LA DROITURE D'INTENTION.

CEUX qui veulent le bien sont les seuls qui sachent clairement ce qu'ils veulent.

Si l'on découvre, dans le fond des déterminations humaines, si peu d'intentions nettes, franches, décidées, c'est qu'il est rare d'y rencontrer un amour sincère du bien, prédominant sur tous les autres motifs, et les entraînant à sa suite.

On croit cependant avoir en vue quelque chose de très déterminé et de très positif, lorsqu'on se consume pour acquérir quelques-uns de ces biens extérieurs qui s'offrent, du moins le plus souvent, sous une forme matérielle et sensible. Avec quel dédaigneux sourire les hommes préoccupés de la recherche de tels avantages, ne considèrent-ils pas toute ambition qui tend à un ordre de richesses purement morales! Eux seuls, à leurs yeux, sont en possession des choses réelles de ce monde, seuls ils sont exempts d'illusions; ils ne se livrent point, disent-ils, à des spéculations vagues et oi-

seuses; ce qu'ils prétendent obtenir est présent, manifeste à tous les regards, se définit de soi-même. Que l'image de la fortune, du pouvoir, de la volupté, soit claire, distincte, c'est ce que nous n'entendons point contester; mais ce qui constitue la valeur propre et intrinsèque de cette volupté, de ce pouvoir, de cette fortune, en a-t-on une idée aussi précise, aussi déterminée, aussi convenue? Et cependant pourquoi recherche-t-on de tels avantages, si ce n'est pour la valeur qu'on leur suppose? Quant à la fortune, d'abord, et au pouvoir, cette utilité propre et intrinsèque n'existe point; l'une et l'autre ne sont utiles que comme instrumens, et, sous ce rapport, leur prix est immense, parce qu'ils sont des instrumens universels; mais son évaluation n'en est, par cela même, que plus confuse. Combien de gens toutefois les poursuivent comme si elles étaient quelque chose par elles-mêmes, abusés qu'ils sont par cette erreur grossière de l'esprit, qui consiste à prendre le moyen pour la fin! Le préjugé de l'ambitieux est souvent ici absolument le même que celui de l'avare; il veut posséder une autre sorte de monnaie, pour la posséder, non pour en faire emploi. Que si c'est réellement pour en faire emploi que l'on recherche le pouvoir et la fortune, comme la question demeure toujours la même, soit que l'on désire la puissance comme moyen de richesse, ou l'or comme moyen de domination, il ne reste plus

définitivement, dans ce système, que la volupté, comme le dernier terme, comme le but définitif auquel tout vient aboutir. L'auteur du livre de *l'Esprit* n'a fait que presser, sur ce sujet, les conséquences d'une logique rigoureuse. Et ici, quelle confusion encore! Sait-on bien le genre, la nature de la volupté dont on se propose de jouir enfin quelque jour? l'époque à laquelle commencera cette jouissance? la mesure dans laquelle elle sera renfermée? A-t-on quelque dessein arrêté pour les résultats décisifs dans lesquels doivent se résoudre de si longs efforts? Sera-ce l'agitation ou le repos? seront-ce les voluptés des sens ou celles de la vanité? Les espèces sont si variées, si nombreuses! Nous n'avons qu'une capacité si faible pour les recevoir, qu'une force si limitée pour en prolonger la durée? Elles sont si souvent incompatibles entre elles! Ne sont-ce pas chaque jour ces voluptés elles-mêmes qu'il faut sacrifier les unes aux autres, qu'il faut sacrifier ensemble, pour s'élever ou s'enrichir? N'est-ce pas fréquemment en s'humiliant, qu'on s'enrichit; et aux dépens de sa fortune, qu'on satisfait son orgueil? Quoi qu'il en soit, pressez de vos interrogations ces hommes si confians dans la solidité de leurs vues, si fiers de leur esprit de conduite; après en avoir obtenu la définition du but purement intermédiaire ou relatif qui absorbe en effet leurs pensées, vous ne réussirez guère à leur faire expli-

quer de même le but définitif auquel le premier ne doit servir que de passage; c'est qu'en effet ils l'ignorent eux-mêmes, et c'est qu'ils en ont fait tout au plus l'objet de quelques rêveries qui animaient leur travaux ou charmaient leurs loisirs. Nous ne disons rien de la renommée; car, si l'on voulait soumettre la valeur des biens qu'elle procure au creuset de l'analyse, c'est ici qu'on verrait surtout s'évaporer les produits recherchés et attendus, sans parvenir à les saisir. Que poursuit-on donc en un mot? Des métaux, si l'on nous permet cette comparaison, dont l'œil aperçoit l'éclat, dont on connaît fort bien le poids, mais dont le titre n'est pas apprécié, ou n'est estimé que de la manière la plus incertaine et la plus confuse. Les voilà, tels qu'ils se reconnaîtraient, s'ils prenaient la peine de s'étudier, ces hommes qui se croient par un privilège spécial, dans la réalité de la vie!

« L'intérêt, dit-on, est le vrai mobile; or, il n'y a rien de plus prochain, de plus manifeste, de plus palpable, que l'intérêt ». Point du tout; d'abord, il n'est pas une chose au monde plus difficile à bien déterminer, que cet intérêt qui se complique de tant d'éléments variés, de tant de chances possibles, et ceux qui nous parlent sans cesse de l'intérêt bien entendu, supposent résolu par chaque individu un problème semblable à celui de la quadrature du cercle. De plus, il n'est point vrai que, même en l'absence de la morale,

l'intérêt soit le seul motif, ni même le motif prédominant, si on entend par intérêt la masse des jouissances; on le sacrifie à une opinion, à une habitude; on l'abandonne par lâcheté, peut-être par fierté, peut-être par une légèreté extravagante, sans doute, mais cependant assez fréquente.

Au reste, la généralité des hommes n'a point fait divorce avec les intentions tirées de l'ordre moral. Il faut être juste: ces intentions sont par elles-mêmes naturelles; elles sont, pour l'ordinaire, cultivées par l'éducation et le commerce de la société; souvent elles procurent des douceurs obtenues à peu de frais; l'expérience leur donne chaque jour plus d'empire. Mais la grande généralité des hommes prétend associer ces intentions morales aux ambitions de la personnalité, faire marcher les unes et les autres d'une manière parallèle, indépendante; on a en quelque sorte une double existence; on a des jours, des heures, des circonstances pour chacune d'elles; ce sont deux régions qui coexistent à-la-fois en nous, contiguës, mais séparées par des limites; on veut cueillir à-la-fois les fruits de toutes deux, obtenir les honneurs de la vertu, en satisfaisant à ses passions; on demande à celle-là la sécurité, pour pouvoir mieux goûter les jouissances de celles-ci; une juste pudeur interdit de s'avouer sa propre faiblesse; on n'est point vil, on n'est point corrompu,

on a besoin d'être honnête, probe, estimable à ses propres yeux; mais on n'aspire à rien de plus; on craindrait la fatigue qu'exigerait un travail d'amélioration, on reculerait d'effroi à la vue des sacrifices. On croit ainsi tout concilier et obtenir le repos en se mettant en accord avec soi-même. On s'applaudit d'avoir pris un juste milieu, et on oserait presque considérer cette espèce de transaction comme une combinaison de la sagesse. Cependant telle est précisément la cause qui brouille tout, qui répand sur les motifs l'obscurité et l'incertitude : pour en avoir deux à-la-fois, on n'en a réellement aucun, ou du moins en cédant secrètement à l'un, on veut se persuader qu'on demeure fidèle à l'autre; en cédant à la personnalité, on cherche à se croire généreux, ou du moins à se donner quelque dignité dans l'égoïsme; on tente de séduire sa propre conscience pour la rendre complaisante, ou à se déguiser ce qu'on désire pour l'obtenir sans remords. Delà, le trouble, l'agitation et l'inquiétude dans les circonstances sérieuses de la vie; delà, l'embarras que l'on éprouve lorsqu'il est nécessaire de prendre de grandes résolutions; la discordance, les tiraillemens intérieurs résultant de tant de volontés diverses qui demandent à être satisfaites à-la-fois, ne permettent point de résumer les idées et de rassembler les forces. Delà encore ce défaut d'abandon, cette attitude incertaine et embarrassée

dans le commerce des hommes, cette espèce de nuage qui s'interpose et voile le fond des pensées, cette imperfection d'un langage qui ne dit point ce qu'il prétend dire, et qui ne pénètre point au fond de l'âme. Comment n'y aurait-il pas quelque chose de louche dans les discours et les actions de celui qui ne peut pas se bien définir ce qu'il prétend et ce qu'il pense? Il lui arrivera sans cesse de dissimuler, de tromper même, sans qu'il en ait l'intention expresse, sans qu'il s'en promette aucun fruit, uniquement parce qu'ils'abuse lui-même tout le premier, et qu'il cherche peut-être dans l'illusion qu'il fait éprouver aux autres, un moyen de confirmer celle qu'il aimerait à pouvoir se donner. Il manque de sincérité vis-à-vis des autres, parce qu'il a manqué de droiture dans les intentions qui l'ont porté à agir.

C'est là ce qui arrive surtout à ceux qui agissent en vue de l'opinion; car ils ne se proposent point réellement la chose qu'ils font; il se proposent seulement de faire celle qui doit complaire aux préjugés reçus, quelle qu'elle soit d'ailleurs en elle-même. Mais ils voudront paraître agir d'après un motif propre, réfléchi, indépendant peut-être; et là commencera le mensonge.

Il est nécessaire que la vanité se mente à elle-même, qu'elle veuille se tromper et tromper les autres sur la part qu'elle prend à nos actions. Car elle ne pourrait se l'avouer sans se mettre en con-

tradiction avec elle-même; elle rougirait de se reconnaître et serait humiliée de se produire.

Il y a des méchans qui portent dans leurs intentions plus d'ouverture et de franchise que les hommes à demi-vertus.

Les vertus molles et lâches transigent, et en transigeant, faussent le caractère.

Certains gens portent du moins une certaine rectitude dans les déterminations isolées; ce qui leur manque, c'est un plan, un dessein général qui embrasse la vie entière. Leur existence comprend des actions louables, des jours de travail, des plaisirs honnêtes, du repos; mais elle n'a point de tissu, elle ne répond à aucune destinée; il leur manque une vocation. Rien de ce qu'ils font n'est blâmable; mais rien aussi n'est concerté; ils ont, dans des cas donnés, de fort bons sentimens; ils réfléchissent peu sur la possibilité de mettre ces sentimens en rapport avec l'ensemble même de leur existence, ils ne voient donc dans chaque situation successive, que cette situation elle-même. C'est ici, il faut en convenir, l'histoire secrète de la plupart d'entre nous; nous naissons, croissons, allons et venons, mourons, sans avoir fait beaucoup de bien, ni beaucoup de mal, mais sans qu'à notre dernière heure nous soyons guère en état de nous expliquer ce que nous sommes venus faire ici-bas; notre vie s'écoule comme un drame, dont les scènes sont sans liaison entre elles, et qui ne tend à aucun dénouement. Or,

il résulte inévitablement d'un semblable genre d'habitudes, quelque chose d'ambigu dans toutes les déterminations qui attendant un dénouement quelconque, doivent lui correspondre; or ce sont précisément les déterminations les plus importantes. Il est facile d'avoir des intentions franches dans les petites choses; mais c'est dans les grandes qu'elles sont surtout nécessaires. Les intentions vagues se perdent dans les difficultés, échouent devant les obstacles.

Un sentiment naturel et juste nous porterait à désirer que la vertu fût constamment récompensée sur la terre. Cependant, s'il en était ainsi, il arriverait peut-être que la véritable vertu en deviendrait plus rare encore. Il s'élèverait une nouvelle espèce d'ambition, qui consisterait à pratiquer extérieurement le bien comme moyen de succès, et qui trouverait d'ardens prosélytes. La plupart des hommes, sans former précisément, de cette ambition, un calcul profond et systématique, la laisseraient cependant introduire dans leurs motifs de conduite; elle ne pourrait s'y introduire sans y prédominer, sans altérer le principe des déterminations les plus louables; les bonnes actions elles-mêmes ne dériveraient plus que d'intentions mélangées et complexes; ce ne serait pas absolument de l'hypocrisie; mais il n'y aurait plus une entière sincérité vis-

à-vis de soi-même. C'est à-peu-près là ce qui arrive en effet dans le monde, à raison de cette considération que le monde lui-même ne peut refuser au mérite; comme cette considération et cette estime deviennent une monnaie d'un grand prix, on aspire à l'obtenir dans la vue du prix et du lucre; à la suite des hommes artificieux qui cherchent, dans ce dessein, à surprendre l'estime publique, se traînent on ne sait combien d'êtres médiocres, d'une médiocrité morale, qui, sans vouloir usurper les suffrages, s'arrangent cependant pour que les suffrages ne leur soient pas refusés, et qui, en agissant honorablement, ne sauraient dire s'ils font ainsi pour leur propre compte ou pour les autres, dans le desir de satisfaire au devoir, ou dans la crainte d'être déconsidérés. Ils chercheront peut-être à se persuader que le premier de ces deux motifs est celui qui prévaut, et leurs intentions en seront encore plus faussées: il eût mieux valu convenir sans détour qu'on se fait bon, pour réussir. C'est ainsi que, même en faisant le bien, nous en perdons souvent et le mérite et la jouissance, faute de savoir conserver cette rectitude dans les dispositions du cœur, qui seule conserve au bien son caractère et peut le rendre fructueux à celui qui l'accomplit.

En descendant dans notre cœur par une investigation sévère, il nous arrive souvent d'y découvrir certains réduits obscurs et ignorés, sembla-

bles à des antres profonds, dans lesquels se cachent des penchans dont à peine nous soupçonnons l'existence, et du sein desquels ils sortent cependant subitement pour se mêler à nos résolutions et pour en troubler le principe. Ce sont, dans notre intérieur, des lieux où l'amour du bien n'avait pu pénétrer encore pour y porter sa vivifiante lumière.

Que l'amour du bien reprenne le rang qui lui appartient naturellement, qu'il triomphe sans hésitation, qu'il règne sans limites, qu'il s'empare de l'âme entière, qu'il en devienne la passion profonde, sincère, exclusive! Dès lors les nuages seront dissipés, les doutes seront levés, les discordances cesseront, tout sera simplifié, l'homme saura se comprendre, et dès lors, aussi, il saura véritablement agir. En effet, c'est l'amour du bien qui assigne à chaque chose sa valeur certaine et fixe; c'est lui qui rétablit, entre les motifs, la subordination, et par conséquent, le concert; seul il donne à la carrière de la vie un plan, un dessein général, il y rattache tous les évènements, toutes les circonstances et jusqu'aux moindres actions. L'homme ira à son but, au but lumineux, constant, immuable, sans se détourner dans sa route. Il y marchera avec aisance et liberté; on va mieux en plein jour et dans un pays connu; il s'avancera dans des voies larges et sans sinuosités; il ne rencontrera plus à chaque pas ces bifurcations de sentiers, qui le faisaient hésiter sur la

direction à suivre. Une loi éminemment bienfaisante et sage a d'avance tout prévu pour lui, et ne lui a laissé que le soin de chercher et d'employer les moyens d'exécution. Il n'est rien de plus constamment animé qu'une vie qui s'écoule sous une telle influence; car, un intérêt sans cesse renaissant vient y donner du prix à chaque chose; tout est mis à contribution; on va de progrès en progrès, et l'on porte toujours les regards en avant de soi; le mouvement est donc continu, et ce mouvement est celui d'une ascension qui porte chaque jour dans une plus libre atmosphère; en même temps qu'on avance, on sent croître la satisfaction et la sécurité; car, notre âme ne peut trouver de contentement que dans ce qui la met en accord avec elle-même, et de repos que dans la certitude : il n'est point de paix pour qui doute sur soi-même et de soi-même. Alors nulle arrière-pensée ne vient agiter et troubler les déterminations, en amortir l'énergie, démentir les volontés apparentes; le cœur se porte tout entier, sans diversion, sans partage, sans condition et sans réserve, vers le noble objet auquel il s'est consacré par un dévouement absolu. Tout est homogène dans les motifs, décidé dans les idées, franc dans l'expression, et par conséquent facile, rapide, opportun dans l'exécution; l'ouvrier embarrassé et enchevêtré dans son travail est celui qui n'aperçoit pas bien le rapport des pièces à l'ensem-

ble. Je ne sais quelle abondance de vie semble circuler et se répandre dans toute la conduite de ceux qui ont accompli cette grande consécration. Comme leurs journées sont pleines! Comme chacune de leurs actions est achevée! comme chacun de leurs ouvrages a sa forme bien dessinée et sa destination bien marquée! comme leur caractère est fidèle à lui-même, constant sans effort dans les circonstances les plus diverses! Quelle aisance même dans les choses difficiles! Quel élan spontané, même en présence des sacrifices! La considération qu'ils n'avaient point ambitionnée, ou du moins qu'ils avaient seulement aspiré à mériter, viendra naturellement au-devant d'eux; car elle s'attache d'elle-même aux caractères conséquens, complets et déterminés; il y a d'ailleurs, dans le langage de la vertu, certains accens de vérité, certains tons distinctifs, qui s'échappent naturellement des âmes droites, et qu'elles seules savent trouver, quoiqu'elles ne les cherchent point, et précisément parce qu'elles n'ont porté aucun art dans ce langage.

La véracité est une portion de la justice; car nous devons la vérité à nos frères, comme le moyen nécessaire d'éclairer la marche de toute activité utile. Nous la leur devons encore sous un autre rapport, comme un bien qui appartient à tous en commun et auquel chacun est d'autant plus appelé à faire participer les autres, que, par

cette communication, loin d'affaiblir la part qui lui est échue, le plus souvent il en prépare encore l'accroissement de plusieurs manières. Mais un tel devoir ne sera bien compris que de l'homme qui a commencé par être franc vis-à-vis de soi-même ; celui qui conserve en effet une constante rectitude d'intention, demeurera sans effort et presque sans réflexion naturellement véridique dans le commerce du monde. L'amour du vrai et l'amour du bon sont d'ailleurs au fond un seul et même amour, sous des formes et dans des applications diverses. Sous l'inspiration d'un tel sentiment, on rend à la vérité un culte public, parce qu'on lui rend un culte intérieur ; on la respecte dans les rapports de la société, non-seulement à raison des bienfaits qui en découlent, ou des droits qui le réclament, mais parce qu'on la vénère en elle-même. Il est facile de trouver des sophismes subtils pour se persuader que telle ou telle vérité n'est pas utile aux hommes ; il n'en est aucun à l'aide duquel on puisse contester que la vérité est en soi une chose sacrée.

La franchise observée comme une obligation systématique, a toujours quelque chose de contraint et de gêné qui semble la rendre imparfaite ; mais l'amour du bon et du vrai dispose naturellement à l'ouverture, parce qu'il ne laisse aucun intérêt à rien déguiser.

La droiture d'intentions est une sorte de pro-

bité, que l'homme observe à son propre égard ; elle porte dans ses mœurs, dans ses relations avec les autres, cette intégrité soutenue, qui commande un respect mêlé de confiance, aux hommes même les plus frivoles, parce qu'elle leur inspire une entière sécurité.

Les hommes à intentions doubles et complexes se croient sincères quand ils promettent, et ne pensent point manquer à leur foi quand ils oublient ce qu'ils ont promis : savaient-ils, en effet, quel engagement ils entendaient vraiment contracter ? Les hommes qu'anime l'amour du bien n'ont pas même besoin de s'engager ; leur caractère est une garantie ; leur intention vaut une promesse ; ils y seront fidèles, par cela seul qu'elle était droite, éclairée et entière.

Que les gens habiles s'applaudissent de leurs succès dans une carrière dont ils ont concerté le plan avec un art achevé, dans laquelle ils ont porté les plus savantes observations sur les moyens de conquérir l'opinion et de surprendre la confiance ! Il se peut qu'en effet ils soient parvenus à la fortune, aux honneurs avec une rare prospérité, qu'ils aient laissé bien loin d'eux tous ces hommes modestes et paisibles qui se bornent à remplir exactement leurs devoirs. Cependant, lorsqu'on a long-temps et attentivement observé la scène du monde, on arrive à découvrir qu'en réalité, les succès, sinon les plus brillans, du moins

les plus certains, les plus solides, les plus faciles, les succès véritablement désirables, attendent les hommes à intentions droites, pures et constantes. Peu à peu, ils se découvrent, se font connaître de proche en proche; ils contractent des liaisons stables et fructueuses; une estime paisible, mais réfléchie, les environne et va croissant et se confirmant chaque jour. Ils occupent naturellement la place qui leur appartient et elle leur devient tellement propre, qu'on ne songe guère à la leur ravir. Mais si l'habile homme vient à échouer (et combien de fois n'échouera-t-il pas, du moins contre les évènements?) où sera son dédommagement, sa consolation? L'homme fidèle à la droiture des intentions peut échouer, sans éprouver de regrets; ses intentions lui restent. Le revers a tout détruit pour le premier, et en même temps il lui apporte la confusion et la honte; le second cherchait son devoir; il l'a rempli; que pourrait-il perdre? Il acquiert peut-être un mérite de plus.

CHAPITRE VII.

COMMENT L'AMOUR DU BIEN PEUT S'ÉGARER.

Plus une puissance a d'énergie, plus ses écarts peuvent devenir funestes, si elle est détournée de son but. Les écarts d'un zèle vertueux dans son principe ont causé souvent à la société humaine plus de préjudice que les crimes les plus atroces.

La droiture d'intentions prévient beaucoup d'erreurs, peut-être même le plus grand nombre des erreurs; cependant elle ne peut les prévenir toutes, parce qu'elle ne peut entièrement suppléer aux lumières, parce qu'elle n'a pas de prise sur les préjugés antérieurement acquis et conservés de bonne foi, et alors elle peut rendre les erreurs qui lui survivent, plus tenaces, plus dangereuses dans la pratique, précisément parce que le témoignage qu'elle se rend à elle-même, lui donne plus de sécurité, et par là plus d'obstination.

Or, il est sept erreurs principales, qui paraissent concourir à égarer en sens divers l'amour du bien le plus sincère.

1° Telles sont d'abord certaines idées exagérées

que l'on se forme à l'égard de la vertu , lorsqu'on oublie trop les conditions dans lesquelles est placée la nature humaine. Quoi ! l'amour de la vertu aurait-il donc aussi ses exagérations ? Les maximes mondaines seraient-elles ainsi confirmées ? Faudrait-il que l'expérience de la vie nous ramenât à ces doctrines décourageantes pour les gens de bien , que les âmes lâches ont tant d'intérêt à faire prévaloir comme des conseils de prudence ? Non , non ! il n'est rien de semblable ; l'amour de la vertu ne saurait exagérer , parce qu'il se fonde sur la vérité même ; c'est ainsi , qu'il ne saurait y avoir d'excès dans la conviction que donne l'évidence. Sur quoi donc peut ici porter l'exagération ? Ce n'est pas sur le bien et sur la nécessité d'y tendre , mais bien sur la possibilité d'y atteindre jusqu'aux dernières limites , d'y atteindre avec rapidité , et sur les espérances imprudemment conçues dans l'ardeur d'un zèle auquel tout paraît facile. C'est ensuite sur le degré de rigueur que l'on attache aux notions des choses simplement louables en elles-mêmes , mais non obligatoires , lorsqu'on les transforme en devoirs absolus et impérieux. Ces deux exagérations ont entre elles beaucoup d'analogie ; car il n'est pas douteux que la perfection ne fût un devoir , si elle était en effet possible , et qu'on ne soit plus condamnable de négliger ce qui est de simple conseil , lorsqu'il est facile de l'accomplir.

Or , de cette première erreur découlent deux conséquences funestes , dont l'une retombe directement sur celui qui la commet , dont l'autre s'applique aux rapports qu'il entretient avec ses semblables.

Cette erreur ne peut entraîner sans doute que des âmes bien pures ; mais combien elle les désole ! Que de tourmens elle leur prépare ! Elle leur enlève la juste satisfaction qui devait , en récompensant leurs efforts , les soutenir dans des efforts nouveaux ; elle les attriste et les rend injustes envers elles-mêmes ; elle convertit pour elles , en sujet d'inquiétude et de craintes , les circonstances les plus innocentes ; elle empoisonne pour elles les méditations les plus douces. Les âmes atteintes de cette espèce de maladie morale subtilisent sans cesse sur les motifs de leurs actions , et finissent par se créer des torts imaginaires , à force de redouter d'en commettre de réels ; elles se découragent , elles se dessèchent même , par l'impuissance de réaliser tout ce qu'elles s'imposent , par les reproches qu'elles s'adressent. Phénomène extraordinaire ! Malheur touchant , puisqu'il frappe au nom de la vertu elle-même ! On en voit qui vont jusqu'à se laisser dévorer , pour de simples négligences , par ces remords qui devaient être réservés au crime , et dont , plus d'une fois , le crime lui-même réussit à s'affranchir !

Il est moins rare de voir transporter cette exagération dans les jugemens qu'on applique aux autres hommes; il n'en coûte rien pour les soumettre à d'aussi rudes sentences; peut-être même, sans se l'avouer, cède-t-on en secret au penchant qui nous porte trop souvent à rabaisser le mérite, et à redoubler de sévérité pour les caractères les plus éminens en vertu, comme pour nous soulager de l'importunité qu'ils nous font éprouver, ou pour nous venger de la censure tacite qu'ils prononcent contre nous-mêmes. Quoi qu'il en soit, on imite, dans les choses morales, ces critiques de la littérature et des arts, qui se montrent inexorables envers les chefs-d'œuvre eux-mêmes, dans la comparaison qu'ils en font avec l'idéal, et qui érigent les moindres règles en lois inviolables. Il est inévitable qu'une telle sévérité dans les arrêts que l'on prononce sur le commun des hommes, ne refroidisse et n'altère insensiblement la bienveillance à laquelle ils ont droit, qu'elle ne porte à s'éloigner d'eux; qu'on ne manque souvent à l'indulgence dans les relations privées. On croit n'écouter que la sainte indignation contre le mal, on s'expose à donner accès, d'une manière insensible, à des dispositions amères à l'égard des personnes, et peut-être même à l'envie. Du moins jette-t-on sur l'humanité entière un regard sombre et affligé; on la flétrit, on la rabaisse dans sa pensée; on se dégoûte du com-

merce des hommes; on justifie une disposition de misanthropie, par les peintures sombres que l'on se fait de la corruption générale, des désordres et des excès qu'on suppose répandus dans la société. C'est quelquefois aux êtres les moins zélés pour la vertu, dans leur pratique personnelle, qu'on entend tenir ce langage dédaigneux, et déplorer la contagion du vice, comme s'il n'y avait plus de vertu sur la terre. Les moralistes, de leur côté, il faut en convenir, ont souvent exagéré les teintes dans la peinture du monde: ils n'ont cherché que des textes à la condamnation; ils n'ont guère étudié ce qui pouvait les racheter; souvent ils ont parlé du monde sans le connaître. S'ils avaient vécu dans son sein, s'ils avaient observé avec calme et impartialité, ils auraient été plus justes; ils auraient reconnu que les hommes sont ordinairement moins méchans et moins pervers qu'ils ne paraissent; que la bonté prédomine dans la grande généralité des hommes; qu'elle prévaut ordinairement en eux, lorsque rien ne vient contrarier son influence, et qu'elle peut prendre son essor naturel; que ce monde tant décrié, renferme quelquefois aussi des vertus éminentes, quoique peu remarquées; qu'on se tait en général sur le bien qui s'exécute; jamais sur le mal qui a lieu. Surtout ils auraient remarqué que la légèreté, l'impatience, la négligence, l'irréflexion, causent à elles seules

un grand nombre de ces torts dont les effets deviennent si funestes, et qu'il faut les juger sous le rapport moral, non d'après l'effet qui en résulte, mais d'après les intentions qui les firent commettre. Certes ! ne cessons point, surtout pour notre propre conduite, d'avoir les regards constamment fixés sur les sommités sublimes de la perfection ! Ne cessons point d'y aspirer de tous nos vœux ! C'est la condition indispensable pour avancer chaque jour. Mais gardons-nous aussi de perdre de vue tous les obstacles qui nous séparent de ce but lointain ; rappelons-nous les bornes étroites de nos facultés ; appliquons surtout ces considérations à nos frères ; recueillons encore avec respect, avec joie, les fruits épars, imparfaits sans doute, mais cependant si précieux par eux-mêmes, que la vertu a pu produire sur la terre ! Ne détruisons point le culte d'admiration dû aux grands hommes, en nous attachant, avec une sorte de cruauté, à relever ce qui leur manquait ! Ce culte doit nous soutenir nous-mêmes, et aux yeux de celui qui médite ce qu'il en a coûté pour donner d'immortels exemples, il reste, même au travers de quelques taches, d'assez justes sujets d'admirer !

Combien de fois les sévérités excessives d'un prétendu zèle ont découragé, dans les voies du bien, ont repoussé des âmes timides encore, qu'un peu d'indulgence eût fortifiées, en leur conser-

vant l'espérance d'y marcher avec succès ! Combien de fois elles ont servi de prétextes aux âmes lâches, pour se refuser à toute tentative d'amélioration ! Combien de fois, dans leur expression morose et chagrine, elles ont fait méconnaître aux hommes cette vertu qu'elles prétendaient servir, en la séparant de ses attraits !

2° On se trompe quelquefois sur le rang et la subordination que les vertus doivent observer entre elles, comme sur leur importance relative. En accordant à un ordre particulier de règles morales une prééminence arbitraire, ou même une importance trop exclusive, on affaiblit ou l'on détruit peut-être ceux qui devaient concourir avec lui, le modifier, le restreindre, et quelquefois même le dominer. L'un, s'exaltant pour les devoirs publics, croira pouvoir négliger les vertus privées ; celui-là, préoccupé des affections domestiques, se dispensera de ce qu'il doit à la société. L'un s'imaginera pouvoir être honnête homme, parce qu'il est fidèle à tous les engagements de la probité, et manquera sans scrupule à ceux qui régissent les affections les plus délicates ; l'autre, jaloux de maintenir la dignité de son caractère, manquera d'indulgence pour ses semblables. L'un, dans le zèle d'une bonne cause, altérera, pour la servir, le témoignage de la vérité ; l'autre, absorbé par les pratiques du culte, abandonnera les soins que ses frères réclament

de lui. Il peut arriver surtout que les choses louables, mais de pure surérogation, l'emportent sur les obligations rigoureuses; et cela sera d'autant plus facile, que les premières agissent plus vivement sur l'imagination, et ont une forme plus indéfinie: c'est ainsi que, pour exécuter une action généreuse, on méconnaîtra ce qu'exigeait la justice. Les devoirs dans l'exercice desquels l'honneur est intéressé, prévaudront sur ceux qui ont le malheur d'être obscurs. Combien de gens sont capables d'un dévouement courageux, et négligent la pureté des mœurs? Ils se croient, en quelque sorte, affranchis des observances de détail, comme d'une sujétion vulgaire. Chacun de nous a sa vertu de prédilection, et c'est de cette vertu qu'il doit craindre les séductions, comme le danger qui lui est propre. Or, quelle sera cette vertu privilégiée? Celle qui s'accorde le mieux avec notre tempérament, avec le penchant naturel de notre caractère, celle dont la pratique est tout ensemble plus agréable et plus facile. Souvent on se fait ainsi illusion, en se croyant dirigé par les vues les plus pures, lorsqu'en effet on ne fait que céder à ses penchans habituels. Tel homme loue la bonté, parce qu'il est faible; tel autre célèbre le courage, parce qu'il est impétueux. La vertu favorite sera peut-être aussi celle qui a le plus de rapport avec les habitudes de notre profession, ce sera celle surtout où nous apercevrons le plus

d'avantages. Combien on admire les vertus dont on profite! Ceux qui ont le pouvoir ne peuvent assez exalter la soumission; comme les avares ne cessent de préconiser l'économie à leurs serviteurs.

Il arrive encore que certaines vertus exigeant, du moins dans des circonstances particulières, des efforts extraordinaires, contraignent ainsi la volonté de concentrer sur un seul point toute son énergie; si un semblable effort se prolongeait ou venait se répéter fréquemment, la volonté pourrait à la fin se trouver en défaut sur des côtés différens. Il est des austérités morales qui, portées ainsi à l'excès, deviennent une sorte de mutilation; et de même qu'on ferme les yeux pour mieux entendre, l'âme se prive d'une portion de ses facultés pour mieux déployer les autres. Il y a un héroïsme apparent qui ne s'achète qu'au prix d'une mutilation semblable. Quand les héros du monde paraissent petits à leurs familiers, ce ne sont pas toujours les familiers qui se trompent. Ne prétendons point aux choses extraordinaires! n'aspirons pas à être des héros chaque jour et en toute occurrence! Ne nous engageons donc pas gratuitement dans les épreuves qui demandent de si hautes résolutions! c'est bien assez de celles qui nous arrivent d'elles-mêmes, quand elles se présentent. Donnons la base la plus large aux motifs sur lesquels ces résolutions doivent s'ap-

puyer ! Faisons en sorte que toutes nos facultés à-la-fois concourent de concert à ce grand ouvrage !

3° On s'abuse encore, et voici de toutes les erreurs peut-être la plus fatale : on s'abuse en supposant que la fin consacre les moyens. Dans une préoccupation aveugle, pour un but louable en lui-même, on n'aperçoit plus que lui seul, et tout devient permis pour y atteindre. Cette erreur prendra mille formes diverses, suivant la nature de l'idée dominante qui a ainsi captivé toutes les facultés morales ; mais, quelques formes qu'elle adopte, ses suites seront les mêmes ; l'idole sera différente, l'holocauste sera semblable : l'humanité, la nature, leurs intérêts, leurs droits, y seront immolés sans pitié. Cette morale atroce, une fois instituée, toutes les passions accourent en foule pour se réfugier sous cette protection inattendue ; l'ambition, l'envie, la haine, se satisferont en sûreté sous cette sauve-garde ; elles usurperont les honneurs qui appartiennent au zèle du bien ; elles deviendront mille fois plus funestes à la suite de ce sacrilège. Laissées à elles-mêmes, contraintes de se présenter dans leur nudité, elles eussent été du moins contredites et condamnées ; la réprobation intérieure, une juste pudeur, en eussent modéré l'essor ou préparé le remède. Mais on se fera gloire désormais d'un genre d'excès que justifie la cause à laquelle on prétend les faire servir ; on s'y confirme par l'autorité du devoir sa-

cré auquel on prétend se dévouer sans réserve, et on fait le mal en conscience. On sera donc cruel, s'il le faut, en proférant des paroles vertueuses, et même en croyant avoir les intentions les plus pures ; on s'exaltera, on se glorifiera de son inflexibilité. La cruauté d'un tel fanatisme est bien autrement inexorable que celle de l'avidité, de l'ambition ou de la fureur ; celle-ci du moins pourrait laisser quelque accès ouvert à la pitié, elle pourrait céder à un intérêt plus puissant que celui auquel elle livre ses victimes ; la victime en un mot pourrait obtenir sa grâce. Mais quelle grâce attendre de celui qui regarde comme un devoir de sacrifier la compassion elle-même, d'endurcir son cœur, qui ne connaît rien de supérieur, rien d'égal à l'ordre de considérations auquel il obéit, qui y voit une loi impérieuse, absolue. Ce genre de fanatisme ne sera pas toujours ardent, impétueux, comme on serait tenté de le croire ; il aura souvent une apparence de calme, d'égalité ; apparence désespérante, parce qu'elle annonce son immutabilité. Il suffit pour cela que l'idée exclusive soit devenue une idée fixe et se soit convertie en habitude. Celui qui est livré à un tel égarement, demeure serein, doux peut-être, au milieu même de la violence ; il sourit presque en frappant. Quel égarement, grand dieu ! que celui qui tendrait à rendre la vertu complice du crime, et par là, à la rendre odieuse sur la terre !

4° Quelquefois, au contraire, on prend le moyen pour la fin, et cette erreur est beaucoup plus ordinaire. On concentre tout son respect sur l'instrument, on oublie sa destination; on continue à s'y attacher avec la même force, alors même qu'il ne sert plus au même emploi; on lui suppose un prix absolu, quand il n'a qu'un mérite purement relatif. Il est des pratiques fort utiles en certains lieux, en certain temps, dans un certain concours de circonstances ou dans de certaines dispositions, qui perdent leur utilité et peuvent même avoir des inconvénients dans des combinaisons différentes. Il en est qui sont utiles à certaines personnes, indifférentes ou nuisibles pour d'autres. On peut les comparer aux remèdes ou aux prescriptions diététiques que recommandent l'art de guérir ou l'hygiène; et l'erreur que nous indiquons ici ressemble au préjugé fort ordinaire qui tend à faire de certaines préparations une panacée universelle, un régime pour tous les tempéramens et tous les âges. C'est ici l'erreur des esprits lents et bornés qui, ne pénétrant point dans l'intelligence de la loi morale, ne savent apercevoir que l'appareil des moyens préparatoires conçus pour en favoriser l'exécution.

5° De même aussi, on prend le signe pour la chose, et l'on reporte sur le premier toute l'importance qu'on devait accorder à la seconde. La morale a non-seulement ses expressions directes,

mais aussi des symboles, symboles infiniment variés, qui empruntent d'elle leur dignité, et servent à rappeler son auguste image sous toutes sortes de formes. Il arrive donc ici ce qui est arrivé si souvent en matière de religion : le culte dégénère insensiblement en idolâtrie; la méprise reste facile, comme elle est souvent innocente. Mais le signe peut se séparer de la chose, et alors la chose s'oublie, le signe reste, l'image du devoir lui est encore adhérente. C'est ainsi que, par de fausses associations, on transporte arbitrairement la notion du bien sur des choses qui ne s'y lient que d'une manière accidentelle; on se crée donc une sorte de devoirs artificiels auxquels on attache une importance absolue; on les impose à autrui. Il n'est pas sans exemple qu'on les mette même au premier rang, comme s'ils recevaient une faveur plus marquée de ce qu'ils sont de notre propre institution. Quelquefois ces devoirs artificiels dérivent d'une convention tacite et réciproque dans le sein de la société; naissant des usages, ils viennent présider aux mœurs; ils composent autant de codes qu'il peut y avoir de sociétés auxquelles on appartient. Cette morale de pure création humaine a l'extrême danger d'être exposée à recevoir l'influence de toutes les erreurs que l'homme porte dans ses ouvrages. Elle peut donc sanctionner, prescrire des choses condamnables en elles-mêmes. Mais lorsqu'elle n'érige en vertu

que des choses simplement inutiles, elle donne lieu encore à des inconvéniens graves. Cette morale factice peut d'abord, dans les diverses combinaisons de la pratique, se rencontrer en présence de la morale réelle, sans se trouver en accord avec elle; alors s'engagera entre l'une et l'autre une lutte fâcheuse, dans laquelle la seconde ne triomphera pas toujours. De plus, comme nous n'avons qu'une provision donnée de forces pour accomplir le bien, et que la mesure en est souvent assez bornée, nous courons le risque de l'épuiser, du moins en partie, pour satisfaire à ces lois arbitraires; nous ressemblons à ces imprudens qui, jouissant d'une fortune médiocre, dépensent leur avoir en futilités, et se voient ensuite privés du nécessaire. La conscience se rassure cependant; elle se repose sur le mérite qu'on croit avoir acquis en remplissant cette tâche qu'on s'est gratuitement imposée; parce qu'on a été fidèle à certaines pratiques extérieures, on s'occupe peu de cultiver les vertus du dedans, et l'on s'endort sur les devoirs, parce qu'on a observé les bienséances.

6^e On se laisse facilement entraîner à convertir en une règle universelle et absolue, la recommandation qui aura été instituée pour certains cas donnés, qui ne devrait être suivie que sous certaines conditions essentielles, dans certaines limites déterminées. Telle est en effet la propen-

sion naturelle qui porte l'esprit humain à généraliser sans réserve; à assimiler sans précaution; ce danger s'accroît encore lorsque la règle se présente sous une forme abstraite et concise, forme qui prête singulièrement à cet écart de la raison. On pourrait faire un recueil bien extraordinaire des maximes abstraites qui, louables en elles-mêmes, en tant qu'elles sont conçues sous de certaines restrictions, ont cependant servi à ravager le monde, lorsqu'elles ont été jetées dans la société et livrées aux passions par des mains imprudentes: il n'est pas de crime qui n'ait trouvé en quelqu'une d'elles un prétexte ou même un moyen d'apologie. Ces formules simples et qui, spéculativement considérées, ne présentent aucun danger, qui brillent de tout ce que la notion morale qu'elles expriment peut avoir d'éclat, ont une puissance magique pour exciter l'enthousiasme et pour servir à le transmettre avec une étonnante rapidité. C'est un éclair qui sillonne la nue, qui éblouit; on croit comprendre d'avance toutes les applications; et l'on applique à tort et à travers. Beaucoup de gens ont de certains axiômes de ce genre, qu'ils se sont composés à eux-mêmes; on dirait qu'ils les emploient comme une sorte de talisman moral qui doit leur suffire en tout, et à la puissance duquel tout doit céder, jusqu'à l'évidence elle-même.

7^o Il ne suffit pas à l'amour du bien que celui

qu'il inspire poursuiवे et embrasse le bien comme sa destination personnelle. Il lui faut encore que l'empire du bien soit propagé, que son culte soit reconnu; il est pressé d'un ardent et noble besoin de faire partager aux autres hommes un trésor d'un prix infini; il chérit le bien comme le patrimoine commun de l'humanité. Mais cette générosité elle-même peut avoir ses écarts; dans son impatience, elle peut se méprendre sur l'étendue des droits qui lui appartiennent; au lieu de se borner à l'emploi des moyens qui sont propres à la cause du bien, c'est-à-dire la lumière qui éclaire et le sentiment qui persuade, elle peut se laisser entraîner à employer ceux qui servent aussi la cause des passions. Elle deviendra importune, peut-être oppressive, peut-être même persécutrice; elle tourmentera les hommes pour leur plus grand avantage; comme si elle avait reçu quelque autre mission que celle de montrer la vertu pour la faire aimer et connaître, et qu'elle eût été investie d'une autorité légale pour lui procurer la soumission. Que si des controverses s'élèvent relativement aux applications que peuvent recevoir certaines vérités morales (et de semblables controverses naissent souvent en effet et se prolongent de très bonne foi), alors cette erreur de zèle deviendra plus fâcheuse encore; car, elle portera sur les points controversés toute la chaleur de l'intérêt justement attaché au principe; elle ne

supposera pas qu'ils puissent être séparés l'un de l'autre; un passage sera ouvert aux passions subtiles de la vanité et de l'orgueil; elles viendront pour se mêler au zèle lui-même, à son insu, et le corrompre; delà, l'animosité des querelles, les préventions, les injustices; un mur de séparation s'élèvera trop souvent entre des hommes faits pour s'estimer, et les ennemis de la vertu se réjouiront de ce débat déplorable. (1)

L'amour du bien peut s'égarer au reste dans l'application, de la même manière que toute doctrine, quelque sage et certaine qu'elle soit en elle-même, est sujette à l'erreur, lorsqu'elle passe dans la pratique, c'est-à-dire, en ce qu'on se méprend sur les faits particuliers qui servent de base à l'application. C'est ici un genre d'écarts qui peut

(1) Quelquefois on confond, quelquefois on affecte de confondre la *tolérance* avec l'*indifférence* en matière d'opinions ou de croyances. Ces notions sont cependant essentiellement distinctes. L'*indifférence* consiste à envisager les opinions contraires, sinon comme également douteuses, au moins comme également bonnes ou innocentes en elles-mêmes. La *tolérance* consiste à s'abstenir de condamner, comme coupables de mauvaise foi, ceux qui professent des opinions qu'on juge fausses ou même funestes. On peut donc avoir le zèle le plus ardent pour la vérité, et la *tolérance* la plus entière pour les personnes. Ces deux dispositions sont même naturellement unies: car toutes les deux sont justes. On peut détester l'erreur, et chérir celui qui se trompe; alors on aura bien plus de moyens pour le détromper.

avoir lieu en chaque circonstance et contre lequel il n'est point de précaution générale à indiquer, si ce n'est de s'attacher à bien observer, de vérifier encore scrupuleusement ce qu'on croit avoir observé, et de se défier de soi-même.

En tout cela, est-ce donc le bien qui nous trompe? Non, sans doute. C'est nous qui nous trompons en dénaturant, confondant ou transposant les notions et les règles qui le constituent. Le sentiment est encore pur et légitime; le jugement a erré, et ce sentiment engagé dans une fausse voie, se dirige contre le but qu'il s'était proposé. On pourrait dire que, lorsque l'amour du bien s'égare, c'est qu'il est encore imparfait; car il s'égare faute de bien connaître son but, faute d'être entièrement entré dans l'esprit des saintes inspirations qui devaient le guider. Lorsque le sentiment du bien est profond, vrai, entier, parfaitement sincère, il devient aussi une lumière; ou, du moins, il appelle, il favorise la lumière; il est bien rare qu'en morale, nous soyons toujours absolument innocens de nos erreurs.

SECTION II.

DES FRUITS DE L'EMPIRE DE SOI.

CHAPITRE PREMIER.

DU POUVOIR QUE L'HOMME EXERCE SUR SES PENCHANS.

IL est, dans le langage vulgaire, une sorte d'empire de soi, auquel le monde accorde ses éloges, parce qu'il satisfait à ses exigences; c'est l'habitude qu'on acquiert, dans le commerce des hommes, de composer ses dehors, ses manières, en évitant, ou de se laisser emporter dans ses actions extérieures, par la vivacité de ses premiers mouvemens, ou de s'abandonner à de lâches et molles habitudes. Mais, en réglant ainsi son maintien et son langage, on ne maîtrise encore que ses organes, et souvent alors les passions secrètes, en se renfermant au fond du cœur, n'acquièrent que plus d'énergie. Cet effort n'est point encore l'effort de la vertu; il peut fort bien n'être que le

courage de la vanité et du mensonge. Les fourbes, en effet, excellent dans cet art de réprimer l'expression extérieure des passions, pour les mieux satisfaire en réalité. Le véritable empire de soi-même est celui que l'homme exerce sur sa volonté. L'empire de soi est le privilège des âmes fortes. Il est éminemment moral, quoiqu'il ne soit que l'instrument de la vertu, parce qu'il est son instrument universel et nécessaire. Car, l'homme n'est un être moral, que parce qu'il est une cause, et toute moralité réside pour lui dans son mode d'action comme cause.

Tous les arts, nés de la science, par lesquels s'exerce l'activité extérieure de l'homme, sont autant de leviers de la puissance par laquelle il domine et règne sur la nature matérielle, pour la soumettre à ses besoins. Le plus grand des arts, né de la sagesse, celui par lequel s'exerce son activité intérieure, est le levier de cette autre puissance par laquelle il domine et règne sur ses penchans, pour les soumettre aux intérêts de son bonheur, c'est-à-dire, aux lois du bien.

On concevra mieux peut-être le pouvoir par lequel l'homme domine sur ses penchans, en remarquant comment il peut déjà réagir sur les simples sensations et images qui l'affectent, c'est-à-dire, sur les premières modifications qu'il reçoit, celles dont les lois sont les plus faciles à reconnaître.

1° Il n'est pas en notre pouvoir de nous créer un genre de sensation dont nos organes ne seraient pas susceptibles; il est aussi un grand nombre de sensations dont il ne dépend pas de nous de nous affranchir; mais il en est un grand nombre aussi que nous pouvons exciter ou assoupir à volonté, comme en ouvrant ou fermant les yeux, par exemple. De même, nous ne concevrons jamais l'image d'une *sensation simple* que nous n'aurions point encore éprouvée, ou dont la trace se serait effacée; quelquefois nous sommes hors d'état de bannir une image qui nous assiège, ou de rompre une association d'idées fortement cimentée par l'habitude. Mais il dépend de nous, le plus souvent, de laisser disparaître une image, ou d'éviter les occasions qui la rappellent, comme aussi de rechercher ou de reproduire les signes qui doivent la réveiller; il est également en notre puissance de grouper les images en mille faisceaux nouveaux et divers. Cette puissance sur les images, est beaucoup plus étendue que celle qui domine sur les sensations, parce que les leviers dont l'esprit dispose pour exciter les premières, sont beaucoup plus nombreux, parce que les combinaisons qu'elles peuvent former, sont en quelque sorte indéfinies.

2° Alors même qu'une sensation ou une image nous sont présentes et ne peuvent être écartées, l'attention que nous leur accordons ou le refus

que nous faisons de les remarquer, en accroît ou en affaiblit l'intensité relative, et même l'intensité absolue. Les impressions qu'elles occasionnent se trouvent ainsi modifiées. Cet effet exerce une influence plus étendue sur les images qui, dans leur production, sont plus particulièrement soumises à la coopération de notre activité; et c'est là ce qui nous explique comment les efforts directs et multipliés que l'on fait pour lutter contre certains penchans, contribuent quelquefois à rendre plus vive et plus importune l'action qu'ils exercent sur nous, et rendent ainsi le triomphe plus difficile. Car, de la sorte, on redouble l'attention qu'obtient l'image, même en voulant la proscrire.

3^o Enfin, alors même que les sensations et les images nous sont présentes, et quelle que soit l'intensité qu'elles conservent indépendamment de nous, nous pouvons restreindre la sphère dans laquelle agissent et pénètrent les impressions qu'elles produisent. Il est comme un dernier refuge au plus profond de nous-mêmes, dont nous pouvons leur défendre l'accès. C'est celui où s'exercent les ressorts de notre volonté; c'est celui où règne la délibération réfléchié; c'est celui où réside le *moi* intellectuel et moral; c'est celui où nous nous retirons, par exemple, lorsque nous prenons la coupe qui renferme un breuvage amer, ou lorsque nous laissons nos membres sous la main de l'opérateur.

Déjà l'on voit que l'âme déploie directement ces

trois sortes de pouvoirs sur ses penchans purement sensuels; car l'attrait qui porte aux sensations agréables, et la répugnance qui repousse celles qui sont douloureuses, sont tellement inhérens aux impressions reçues, qu'on ne saurait pas plus s'affranchir des uns que des autres. L'âme déploie aussi des pouvoirs analogues sur les affections, mais avec une bien plus grande énergie.

Ici, son gouvernement se composera donc de trois ressorts ou de trois pouvoirs principaux: un art de prévoyance et d'économie, relatif aux occasions par lesquelles les penchans s'alimentent ou s'éteignent; une influence positive sur l'intensité de ces penchans eux-mêmes; enfin, une lutte ouverte, engagée avec eux, pour en triompher.

On pourrait comparer le premier aux fonctions que remplit l'administration dans le gouvernement politique, le second à celles qu'exerce le magistrat, le troisième à l'emploi de la force publique dans une société bien constituée.

1^o Les affections se nourrissent, soit par la présence réelle des objets, soit par les souvenirs qui en conservent l'image, soit surtout par la manière dont ces objets sont considérés; car il suffit souvent de changer le point de vue sous lequel ils viennent s'offrir, pour changer entièrement aussi le sentiment qu'ils faisaient naître: le même homme s'offre sous deux faces diverses à ses amis et à ses ennemis, et il arrive souvent

que l'un et l'autre aspect sont également vrais , sauf qu'ils sont tous deux incomplets. De là ce régime de prudence et de précaution , à l'aide duquel on peut , en remontant à l'origine même des impressions qui nous modifient , ou exciter , ou conserver , ou ralentir le mouvement d'une affection ; et comme les affections diverses , suivant les rapports de consanguinité qui sont entre elles , ou suivant qu'elles tendent à des buts contraires , peuvent ou s'aider réciproquement , ou se faire équilibre , le régime dont nous parlons fera servir les moyens employés pour gouverner chacune d'elles , à réagir indirectement sur les autres. Il en prévendra l'exagération , en évitant , par une sage vigilance , que l'objet de l'une d'entre elles ne nous préoccupe d'une manière trop exclusive , comme il la soutiendra prête à défaillir , en concentrant momentanément sur elle une attention trop distraite. Il prévendra ou dissipera les fausses préventions nées des transformations arbitraires par lesquelles l'imagination avait altéré les objets , et les reproduira dans leur réalité simple et familière ; il rectifiera les jugemens incomplets qui en avaient été portés , en les faisant envisager sous toutes leurs faces. Surtout il s'attachera à arrêter , dès leur origine , toutes les fausses associations d'idées qui pourraient prêter leur appui à des passions funestes , et à fortifier celles qui , se bornant à maintenir l'œuvre de la raison , peu-

vent soutenir les sentimens louables. C'est ici , comme on voit , plutôt encore un esprit de conduite , un exercice de prudence , que la pratique même de la vertu ; c'est une sorte de sagesse usuelle , mais qui s'emploie en effet au service de la vertu , si elle n'est pas la vertu elle-même , et qui , dans ses directions tutélaires , ayant les yeux ouverts sur les circonstances qui surviennent ou se préparent , en mesure l'influence , cherche les moyens de la modifier , écarte ainsi les dangers qu'avait signalés la morale , ou dispose les secours dont elle recommandait l'usage.

2° Si la simple sensation individuelle renferme un concours de l'activité de l'âme avec le choc du dehors , les impressions qui appartiennent à l'ordre des affections supposent , de la part de l'âme , une coopération bien plus active : de là un phénomène d'une haute importance , quoiqu'il ne soit pas toujours assez nettement remarqué ; c'est que l'adhésion accordée au sentiment qui nous affecte , imprime à son cours une impétuosité toute nouvelle , comme aussi , en refusant cet assentiment , on retire peu à peu au sentiment une portion de son énergie. Ce phénomène peut être comparé à celui qu'offrent en mécanique les mouvemens composés , comme , par exemple , celui d'une flèche lancée en l'air par un archer navigant sur un fleuve , suivant qu'il dirige la flèche dans la direction que suit le cours du

fleuve , ou dans la direction contraire; le premier cas représente l'affection consentie; et le second, l'affection contredite par la raison de celui qui la ressent(1); c'est ce qu'on remarque bien facilement, par exemple, dans l'emportement de la colère : il ne dépend pas de celui qui l'éprouve de ne pas le ressentir jusqu'à un certain point; mais à ce point précis, il peut demeurer simple spectateur de l'agitation qui a lieu en lui-même, comme si elle ne troublait qu'un sujet étranger, sans y coopérer aucunement par une adhésion consentie, et alors il la verra se calmer insensiblement. D'autres fois, au contraire, une passion résulte, non de l'exagération de la force, mais de l'abattement de la faiblesse, et d'une sorte de prostration morale. Alors en rappelant l'âme à sa propre énergie, en appliquant cette énergie aux sentimens capables de balancer l'impression reçue, on réussit à prévenir la défaillance; c'est ce qu'on remarque à la présence du péril. Ainsi, les affections instinctives, quoique, dans l'origine, indépendantes de la volonté, obtiennent peu à peu, par son concours, un nou-

(1) Qu'on excuse, dans cet écrit, quelques détails qui pourront paraître purement psychologiques. L'auteur s'étant prescrit de faire reposer la philosophie morale sur l'expérience, ne peut isoler des phénomènes aussi étroitement unis que ceux de la volonté et de l'intelligence. C'est ainsi que l'agriculture ne peut faire entièrement abstraction de l'étude des sciences naturelles.

veau degré de véhémence, ou s'attiédisent, si elles n'en sont point secondées. Nous pouvons même parvenir à nous composer une série d'affections artificielles; mais elles ont peu de force et de durée, si elles ne viennent s'entêr sur les premières.

Il ne faut pas confondre les affections artificielles avec les affections réfléchies qui appartiennent aux sentimens moraux. Les affections artificielles n'ont aucune racine dans notre nature, et ne sont que le produit d'une imagination qui s'excite et s'échauffe elle-même. Les affections réfléchies, au contraire, ont leur source dans la plus intime portion de notre âme; nous ne les créons point, nous en favorisons seulement la naissance et les progrès par un recueillement persévérant et paisible. Aux objets des premiers, nous prêtons des formes, des teintes arbitraires; dans les objets des secondes, nous découvrons une propriété qui leur est inhérente, mais que la légèreté, les distractions, enveloppaient d'un voile.

Les penchans purement instinctifs ont cela de commun avec les affections artificielles produites par le jeu de l'imagination, qu'ils sont favorisés par les effets de la surprise. Par la même raison, ils s'irritent des contrariétés qui leur sont opposées, quand elles naissent des obstacles matériels. Aussi le plus souvent, leur explosion la plus violente a lieu à leur début; ils atteignent leur apogée dès leur premier essor; ils subissent ensuite une

progression décroissante par le laps de temps; ils s'usent, et s'éteignent par la satiété. Il en est tout le contraire des sentimens réfléchis qu'alimente l'amour du bien: faibles d'abord à leur origine, ils se développent à mesure qu'ils se prolongent; ils deviennent d'autant plus vifs qu'ils sont mieux goûtés; ils ne reçoivent point leur énergie du contraste des circonstances, ils la tirent entièrement d'eux-mêmes; ils sont pleinement sous la puissance de l'activité intérieure; c'est d'elle et d'elle seule qu'ils ressortent; c'est d'elle et d'elle seule qu'ils attendent leur triomphe. Ainsi, dans la lutte que l'âme engage contre les penchans auxquels elle est soumise par sa condition passive, elle a encore cet avantage qu'elle peut leur opposer des sentimens qui sont, sinon de sa propre création, du moins, en quelque sorte, à sa disposition, dont elle trouve le principe en elle-même, qu'il dépend d'elle d'élever au plus haut degré de vigueur; et, pendant que les premiers déchoient, les seconds iront se fortifiant sans cesse.

- Si les passions instinctives s'irritent en présence des obstacles qui proviennent des objets matériels, ou des causes simplement arbitraires, elles se calment, au contraire, en présence de ceux que leur oppose l'autorité morale, clairement manifestée, et quoiqu'elles ne se réduisent pas alors au silence, leur langage devient plus modeste et plus timide. Il y a dans l'autorité morale une sorte

de pouvoir magique qui apaise les tempêtes du cœur, qui captive même le tumulte désordonné des sens. On dirait que cet esprit d'ordre et de paix, dont elle est le messager, s'insinue, d'une manière invisible, dans l'âme agitée et troublée, et remet les élémens à leur place. C'est ainsi que les accès de la fureur paraissent quelquefois suspendus à la seule opposition d'un homme grave et vénérable, et avant même qu'il ait fait entendre des paroles conciliatrices; c'est ainsi qu'une blessure douloureuse qui, lorsqu'elle était occasionnée par un simple accident ou par la main d'un ennemi, excitait un mouvement prononcé d'irritation et voyait son aiguillon devenir, par cette circonstance, plus perçant encore; semble se tempérer, lorsque la douleur est imposée par un devoir. La simple nécessité, cette nécessité physique qui semble être un arrêt du sort, nous abat quelquefois, parce qu'elle ne laisse l'espoir d'aucune résistance utile; souvent aussi elle nous soulève d'autant plus, qu'elle ne laisse en effet aucune espérance. Si nous nous y soumettons, l'espèce de soumission qu'elle obtient est une soumission amère et sombre, comme celle qu'on accorde à la tyrannie. L'autorité morale subjugué sans abattre, parce qu'elle relève notre âme, au lieu de la décourager, et la soumission qu'elle obtient a sa douceur, parce qu'elle a quelque chose de volontaire. Telle est précisément la puissance qui appartient au

véritable empire de soi , pour modérer nos penchans dans leur foyer même , parce que , ainsi que nous l'avons remarqué , cet empire n'est pas seulement une force , ne repose pas sur l'arbitraire , parce qu'il est empreint d'une autorité réelle , celle de la raison , celle de la vertu , dont l'homme qui se commande , n'est que l'organe vis-à-vis de lui-même. Celui qui chercherait à se maîtriser par le seul motif de satisfaire à son orgueil ou à quelque autre intérêt purement matériel , pourrait y réussir sans doute , si ce motif était plus impérieux que le penchant n'est exigeant ; mais il ne posséderait point le secret de cette action secrète qui pénètre dans la source du penchant lui-même , et qui en modifie le mouvement. Il serait vis-à-vis de lui-même comme un despote capricieux , qui charge de chaînes un esclave , et non comme le magistrat qui se fait respecter du citoyen ; il se violenterait , mais ne se commanderait pas ; il produirait un choc , il n'exercerait pas une dignité.

Nous nous plaignons sans cesse de la tyrannie de nos passions ; accusons-nous donc nous-mêmes , puisqu'en négligeant l'empire qui nous appartenait , nous devenons en partie complices de leur violence ; puisque nous aggravons ainsi le joug sous lequel nous prétendons gémir , et qu'il nous était possible d'alléger !

3° Il faut le reconnaître , au reste ; quels que

soient la prudence et les soins que nous apportions dans notre régime interne , nous parviendrons rarement à prévenir ou à détourner plus d'un penchant proscrit par la vertu. Il n'est point de cœur , quelque honnête et pur qu'il puisse être , qui ne soit assiégé par eux , en certains momens , avec une extrême importunité , ou surpris , d'une manière inopinée , par une attaque qu'ils lui livrent quelquefois avec plus ou moins de violence. L'art , alors , ne saurait suffire ; il faut le courage , la vigueur , l'audace même et la constance. Courons aux armes ! Voici le théâtre sur lequel doit se déployer le troisième pouvoir , le théâtre des combats , celui de la victoire. Quel que soit l'assaut qui est livré à notre volonté , il n'ébranlera point les remparts qui la défendent ; l'ennemi ne pénétrera point dans le sanctuaire où elle réside , si elle ne consent elle-même à lui en livrer l'accès. Elle est libre encore , tant qu'elle n'a pas capitulé ; elle est , par conséquent , toute puissante ; car la détermination qui doit suivre ne ressort encore que d'elle seule , et les régions sur lesquelles nos actions doivent s'étendre ne seront soumises qu'à sa voix. Les penchans ne sont , par eux-mêmes , qu'une sollicitation ; aussi en sommes-nous innocens , aussi long-temps que nous ne leur avons donné aucune faveur : ils ne redoubleront d'instances , que pour accroître nos mérites. C'est pré-

cisément alors qu'ils semblaient nous menacer davantage, nous préparer la honte et la servitude; c'est alors que nous connaissons, d'une manière plus éclatante, toute l'étendue de notre puissance et toute la grandeur de notre nature. La lutte serait inégale sans doute, si la volonté s'y présentait seule et sans armes, si elle ne résistait que pour le vain plaisir de manifester son indépendance, ou si elle n'appelait pour alliés que d'autres penchans de même nature qui peuvent se trouver plus inconstans et plus faibles; mais elle recevra le secours d'une puissance supérieure et toute morale; elle opposera le sentiment du bien à la sollicitation, le devoir au désir. C'est parce qu'elle sera elle-même comme investie d'une dignité toute vertueuse, que sa résistance prendra un caractère plus imposant, qu'elle ne sera point un simple combat, mais une légitime domination. Cette épreuve, sans doute, sera pénible; elle sera longue: mais quels fruits abondans en seront le prix! Elle explique toute la destinée de l'homme; elle renferme le secret de sa moralité et de son bonheur.

L'emploi de chacun de ces trois pouvoirs dépend en partie des circonstances, suivant qu'elles demandent que l'un d'eux soit plus spécialement mis en œuvre, ou qu'elles lui prêtent plus de faveur; leur emploi dépend aussi du caractère et des dispositions individuelles qui peuvent rendre

l'un ou l'autre plus nécessaire ou plus facile. Mais il est toujours utile de les combiner ensemble autant qu'il est possible. Ils forment dans leur accord et par leur ensemble comme un système complet de gouvernement intérieur. D'ailleurs, notre nature est si faible, les ennemis de notre bonheur sont si nombreux, si terribles, qu'il ne nous est permis de négliger aucun secours. Le grand art d'assurer notre triomphe dans les circonstances extraordinaires qui exigeront tout notre courage, dépend en partie du soin que nous mettrons à arriver sur le théâtre du combat, convenablement préparés et revêtus de toutes nos armes.

Quels que soient au reste ces trois modes de gouvernement, et ces trois pouvoirs principaux, par lesquels s'exerce l'empire de soi-même, l'empire de soi n'est jamais qu'un moyen d'exécution, soumis à l'amour du bien, destiné à lui servir de ministre, comme, dans les gouvernemens politiques, la puissance publique, sous ses trois formes principales, n'est elle-même qu'un organe employé à servir les lois et à assurer leur triomphe. C'est sous ce point de vue essentiel que cette grande force morale doit être constamment envisagée.

CHAPITRE II.

DES LIMITES ET DE LA MODÉRATION.

L'HOMME est un être fini qui gravite vers l'infini. De toutes parts il est environné de limites, et sans cesse il aspire à les franchir.

Il y a, dans cette tendance, quelque chose de juste et de louable; il peut y avoir aussi en elle une grave erreur. Ce qu'il y a en elle de légitime doit se résoudre en progrès dans les voies du perfectionnement; ce qu'il y peut avoir d'erronné doit être réprimé par la modération. C'est à l'amour du bien qu'il appartient de lever ou de reculer les bornes qui sont des obstacles; c'est à l'empire de soi qu'il appartient de maintenir celles qui sont une protection. De la sorte, l'un satisfait aux besoins de notre âme et répond à notre avenir; l'autre se conforme aux conditions de notre nature.

Les limites que nous sommes appelés à reculer indéfiniment sont celles que nous opposent notre ignorance, notre mollesse et nos penchans vicieux.

Celles que nous sommes appelés à respecter, sont celles qu'ont établies les lois générales de l'univers ou de la société. Par la plus fâcheuse des méprises, les premières sont le plus souvent celles que nous n'osons franchir; les secondes, celles que nous prétendons briser. Nous nous arrêtons devant des obstacles qui sont notre ouvrage, et nous prétendons faire violence à la destinée.*

Confions-nous dans les bornes tutélaires que la nature a placées de toutes parts autour de notre fragile existence.

Tout ordre, dans l'univers, dans la société, dans l'esprit humain, dans les actions morales, résulte de l'existence des limites convenablement placées et justement respectées. Le levier mécanique n'agit qu'autant qu'il trouve une résistance dans le point d'appui; aucune force matérielle ne se conserve qu'autant qu'elle trouve un modérateur; elle devient d'autant plus énergique qu'elle est mieux contenue (1); l'harmonie même des mouvemens célestes est due à l'attraction réciproque qui, représentant un obstacle opposé sur leur route, les retient dans leur orbite. Dans le sein de la société humaine, la puissance de l'industrie est née du respect pour la pro-

(1) Le célèbre Joseph Montgolfier avait coutume de rappeler le principe de toutes les grandes découvertes en mécanique à l'art d'emprisonner les forces.

priété; la richesse individuelle, de l'économie; l'ordre social est, comme l'ordre physique, le produit de l'équilibre maintenu entre les actions et les résistances. Le pouvoir politique se fonde sur le respect des lois, et se maintient par les obstacles même que les garanties données aux droits individuels ou collectifs opposent tout ensemble aux ambitions privées et aux égaremens du pouvoir lui-même. Les rayons du jour ne dessinent les objets que parce que, heurtant leur surfaces, ils sont réfléchis par elles; nous ne connaissons les corps que comme des résistances; les perceptions ne deviennent distinctes et par conséquent comparables, que par les confins qui les séparent entre elles; les formes et les quantités ne se constituent que par les lignes qui terminent les unes, ou par les degrés auxquels s'arrêtent les autres; les rapports ne s'estiment qu'autant qu'ils sont commensurables, et les mesures sont l'appréciation des limites réciproques; or, il n'y a d'harmonie qu'autant que les rapports sont exactement estimés. En un mot, tout est vague, incertain, confus, jusqu'à ce que les bornes aient été posées et reconnues.

De même aussi, il faut que la volonté de l'homme pose quelque part, pour s'élancer, et qu'elle s'arrête à propos, pour saisir le but. Les privations protègent les jouissances; l'abstinence protège la vertu. Tout rempart est une borne en même temps qu'une

défense. L'âme se fortifie par l'habitude du respect. L'action des êtres intelligens et libres entre dans l'harmonie générale, par la mesure qu'elle observe. La limite que nous rencontrons, nous exerce à savoir poser celle que nous devons nous prescrire à notre tour. La modération est en soi une force, une force paisible, régulière, constante, invincible; une force destinée à contenir l'énergie et l'activité de l'âme dans les confins qui correspondent d'une part à la portée de nos facultés, de l'autre aux objets qui leur sont assignés; une force qui arrête précisément pour rendre capable de mieux agir, et qui réprime les écarts, pour imprimer avec plus de succès la direction convenable.

Nous rencontrons encore ici l'une de ces dispensations de la Providence que nous ne pouvons assez admirer, dans ses desseins sur l'humanité: cette modération qui est le secret de la vertu est aussi celui de la félicité. Il n'est pas jusqu'aux voluptés des sens, dont la sobriété ne soit la condition première. « User sans abuser », cette règle renferme tous les conseils de la prudence. Il n'y a au-dehors, qu'une provision donnée de matière pour le plaisir; au-dedans, qu'une capacité déterminée pour la recevoir. Mais nos desirs et nos craintes embrassent une sphère indéfinie, parce qu'ils s'élancent sur les ailes de l'imagination dont le caractère est de se créer des espaces nouveaux hors de l'en-

ceinte des réalités. Si, dans la jouissance présente, l'aiguillon du désir se fait sentir encore, il en rendra la saveur plus vive et plus exquise ; si l'ombre de la crainte apparaît encore, on s'attachera plus fortement à ce qu'on possède. La réalité veut être encore mêlée d'attente, le présent a besoin de vivre d'avenir. La tempérance volontaire joindra donc à la jouissance sensuelle un sentiment délicat qui en relèvera le prix, et qui naît de la conscience de notre propre liberté. On goûtera d'autant mieux la volupté, qu'on la dominera encore, au lieu d'être dominé par elle. Delà ces joies innocentes, sincères, inépuisables, variées, qui sont le privilège de la médiocrité ; les moindres choses ont une valeur pour elle. La privation vient sans cesse pour elle rehausser la possession ; elle goûte tout, parce qu'elle n'est jamais rassasiée ; chaque objet, dans son modeste patrimoine, est bien mieux à elle, parce qu'elle se porte toute entière à l'occuper ; tout est richesse, rien n'est fardeau. Chose singulière ! ce sont les limites même de la propriété qui en rendent la jouissance presque indéfinie. (1)

(1) L'homme extraordinaire qui, au commencement de ce siècle, a été un instant le plus puissant de la terre, disait un jour à l'auteur de cet écrit, qu'il ne pouvait concevoir la jouissance de la propriété, et il en donnait lui-même l'explication, en disant que c'était parce qu'il pouvait tout avoir. Il ajouta, et il faut le dire, il ajouta qu'il jouissait cependant d'avoir pour donner.

L'opulence elle-même se complait et se délasse à chercher, dans les idylles, l'image d'un bonheur qui la fuit et qui se réfugie sous le chaume. L'obscurité elle-même a son charme : elle soulage des cuisantes anxiétés de l'amour-propre ; elle fait goûter une sorte d'indépendance. Dans l'obscurité, comme dans la médiocrité, il y a encore une sorte de repos, de satisfaction secrète. Pourquoi cela ? Parce que, nous délivrant du vague des desirs, elles rétablissent l'harmonie de notre situation avec les proportions étroites de notre existence terrestre.

Ce ne sont point nos penchans qui sont mauvais par eux-mêmes ; ils ne deviennent vicieux que par leurs aberrations et leurs excès, parce que ces aberrations les écartent de leurs objets légitimes, ou rompent la proportion qui devait subsister entre les uns et les autres : c'est ainsi que doivent s'entendre les maximes des moralistes sur la répression des inclinations naturelles. Le pouvoir de l'homme sur ses penchans, lui a été donné, non pour les éteindre, mais pour les régler. Leur utilité, comme leur moralité, est dans la mesure ; leur gouvernement n'en est peut-être que plus difficile ; car cette mesure est délicate à apprécier, ardue à saisir, embarrassante à conserver. On réussit quelquefois mieux à étouffer qu'à arrêter l'impétuosité du mouvement, à se reposer dans l'inaction, qu'à se contenir en agissant.

Frappés de cette considération que les penchans s'égarerent ou se dépravent, en n'atteignant pas, ou en dépassant leur objet légitime, et naissent également des excès contraires, Confutzée et Aristote ont fait consister la vertu dans *le juste milieu*. Si l'on devait prendre cette définition dans son acception littérale, les deux philosophes auraient pris l'effet pour la cause. Mais ils ont peut-être entendu désigner la cause par son effet, et alors leur définition devrait se traduire en d'autres termes : elle ferait consister la vertu dans l'empire de soi-même, dont la modération est le fruit et, par conséquent, le signe caractéristique.

Les hommes passionnés cherchent à se faire illusion à eux-mêmes, et à tirer une sorte de gloire de leurs écarts, en les imputant à une force prétendue, comme si la réflexion entraînait pour quelque chose dans le mouvement qui les emporte. Mais qu'est-ce qu'une force qui passe en nous, sans venir de nous, sans être nôtre ? Où en est le mérite ? Aux yeux des hommes passionnés, la modération n'est que lâcheté, indécision ou indolence. Tel est aussi le langage constant des partis politiques. A les entendre, on n'a point d'opinion propre, si on ne se jette dans un extrême. Ils n'ont point assez de sarcasmes pour les citoyens sages et justes qui demeurent étrangers à tout autre sentiment qu'à l'amour du bien public ; ils s'indignent contre cette raison calme qui, par sa

seule attitude et son seul silence, prononce en effet leur censure. Aussi, toutes les fois que la modération politique est imputée à crime ou à ridicule, on peut regarder comme certain que l'Etat est soumis à l'empire d'une faction, ou livré en proie à des factions contraires. C'est là ce qui rend les passions contagieuses : pour s'y laisser entraîner, il suffit de céder à l'impulsion reçue ; c'est-à-dire qu'il suffit d'obéir ; pour y résister, il faudrait demeurer libre, et conséquent à soi-même.

Une méprise grossière peut seule confondre l'insensibilité de l'égoïsme avec la modération de la vertu. L'égoïsme résiste sans doute, mais aux mouvemens généreux ; la modération résiste aux excitations de la personnalité. L'égoïsme reste inactif ; la modération tempère. L'égoïsme est stérile ; la modération prévient l'excès qui allait détruire.

L'agitation et la violence peuvent provenir d'une extrême sensibilité ; mais elles sont toujours un signe de débilité morale. Les caractères faibles, livrés sans défense aux événemens, aux autres hommes, sont mus et ne se meuvent pas, ont de l'impétuosité, mais n'ont pas de but : ils deviennent ainsi le jouet d'une mobilité continuelle. Tout est confusion en eux, tout y est désordre, parce que tout y est abandonné au hasard. Les impulsions s'y contredisent en se succédant, parce qu'elles n'ont point de commun régulateur. Leur

témérité est aveugle, comme leur découragement, à son tour, est absolu, parce qu'ils se sont confiés dans une puissance toute artificielle, qu'ils croyaient la posséder, qu'ils n'avaient fait que l'emprunter; elle les laisse sans ressources, quand ensuite elle les abandonne.

Par une méprise analogue, on prend aussi quelquefois l'indécision pour l'impartialité, parce qu'en effet, l'hésitation et le doute empêchent de choisir entre deux déterminations contraires. Mais l'impartialité véritable, celle qui appartient à la modération, ne consiste point à ne pas se déterminer: elle consiste à régler sa détermination sur le vrai mérite des choses; elle est, non dans l'immobilité, mais dans le choix; non dans le néant, mais dans la mesure. Elle adhère avec fermeté, parce qu'elle adhère avec conviction. Il n'y a pas d'alliance plus solide que celle qui est fondée sur l'harmonie des rapports et l'exakte proportion des conditions réciproques. L'impartialité ne siège pas entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal; elle siège entre les exagérations contraires qui dénaturent la vérité et le bien eux-mêmes, par le mélange du mal et de l'erreur.

L'indécision de l'esprit peut sans doute, naître, quelquefois de l'ignorance, mais seulement de l'ignorance qui s'avoue et reste de bonne foi avec elle-même; car il n'y a rien de plus affirmatif en général que l'ignorance présomptueuse. Une indécision

plus difficile à guérir, qui est une véritable maladie de l'esprit, provient d'un défaut d'étendue dans le coup-d'œil intellectuel, réuni à une certaine subtilité dans la manière de voir, lorsqu'on a précisément assez de pénétration pour apercevoir tour-à-tour toutes les faces du sujet, sans avoir assez de vigueur pour embrasser, résumer et restreindre à-la-fois tout l'ensemble. Aussi, lorsqu'un esprit indécis sort de son doute, c'est ordinairement, pour se précipiter dans une opinion absolue; et réciproquement on voit souvent le scepticisme se résoudre en une aveugle crédulité, la crédulité se résoudre en scepticisme; on voit même, par un contraste singulier, ces deux dispositions se réunir à-la-fois, et se partager l'empire. L'indécision de la volonté dérive de l'indifférence; elle est la suite d'une mollesse léthargique qui ne laisse aucune prise aux motifs; elle est aussi, en certains cas, la triste conséquence d'un amour aveugle de soi-même; car l'autorité de la morale et l'amour de la vertu peuvent seuls rompre l'équilibre qui s'établit quelquefois entre des penchans contraires, entre les avantages que l'on espère d'une résolution courageuse, et les sacrifices qu'elle demande. Cependant les âmes élevées montrent quelquefois, à leur tour, pour les petites choses, une indécision qui étonne et fait sourire le vulgaire; on ne comprend pas leur indifférence pour des intérêts si importants aux yeux de la frivolité.

Les âmes faibles, au contraire, hésitent en présence des choses graves et sérieuses: il y a là un poids qu'elles sont incapables de soulever.

L'exagération dans les idées est une suite de la précipitation de l'esprit; il n'appartient qu'à la réflexion de circonscrire; or, la précipitation, comme l'impatience, est un signe de débilité. L'exagération dans les sentimens est la suite d'un entraînement qui nous domine; on ne mesure que ce qu'on gouverne. Souvent on exagère, comme à dessein, ses idées, parce qu'on sent la faiblesse de sa conviction, et ses sentimens, parce qu'on sent la faiblesse de sa volonté.

Quelque pénible qu'il soit de s'employer soi-même à se contraindre, notre amour-propre accepte souvent plus volontiers les bornes que nous nous imposons, que celles qui nous sont données. Les premières sont de notre choix, sont notre ouvrage. On goûte une secrète fierté dans la tempérance. Nous ressemblons à ces princes qui se plaisent à descendre, par l'incognito, dans la vie privée, mais qui ne consentiraient point à y être renfermés malgré eux. Qu'est-ce cependant que la condition qui nous a été assignée dans le sein de la société humaine, si ce n'est une enceinte qui limite de tous côtés nos droits, nos propriétés, nos jouissances, nos prétentions, nos plus simples mouvemens, et contient sans cesse ce besoin intarissable d'activité spontanée, qui nous est naturel? Cette enceinte,

qui paraît se resserrer toujours davantage pour chaque individu, à mesure que le développement de la civilisation, multipliant pour lui les devoirs avec les relations, accroît l'énorme disproportion entre ce qu'il aperçoit et ce qu'il peut atteindre. Elle semble devenir toujours plus étroite aussi pour les conditions les plus nombreuses. Nous disons: « *Elle semble plus étroite*, parce qu'en effet, alors même que les barrières ne sont pas plus rapprochées, leur présence est plus vivement sentie; elles laissent apercevoir, de tous côtés, mille perspectives ouvertes aux ambitions de tous genres. Si la vue de tant de biens, de tant d'honneurs prodigués à d'autres, et qui ne sont pas une récompense du mérite, éveille tous les aiguillons de la cupidité, de l'envie; de plus nobles sentimens aussi peuvent égarer et tourmenter le cœur. On possède au-dedans de soi le foyer d'une énergie qui demande à trouver son cours; on sent en soi-même des facultés qui demanderaient un plus grand théâtre; on envie à la richesse, sinon ses trésors, du moins l'élégance qui l'environne, l'indépendance qu'elle procure; on envie au pouvoir, sinon les jouissances de l'orgueil, du moins celle de répandre, sur le champ de l'humanité, une bienfaisante influence; dans des rêves agités et trompeurs, on salue l'image de la gloire, on croit se sentir digne de plus hautes destinées. A mesure qu'on est plus rapproché de la scène du monde,

les séductions de ce genre deviennent plus puissantes. Si, par l'effet de quelques circonstances passagères, les rangs de la société se sont trouvés un instant confondus, si des voies rapides, inattendues, se sont ouvertes pour arriver à la fortune, aux honneurs, les séductions se fortifient encore par les exemples qu'on a sous les yeux, et par la possibilité du succès. Comment se préserver, du moins, de l'inquiétude et de l'amertume? Comment se renfermer paisiblement dans l'humble sphère à laquelle on est condamné peut-être, ou ne tenter, pour en sortir, que ces efforts lents, progressifs, qui sont ordinairement les seuls légitimes? Car, si ce besoin de s'élever et de s'étendre est le moteur de toute industrie, ce n'est qu'autant qu'il renonce à la violence qui conquiert en dépouillant, pour se soumettre à ces travaux réguliers dont les fruits naissent par une gradation insensible, et qui seuls sont réellement féconds. Cependant ce n'est pas assez de se résigner à sa condition: il faut encore y trouver, quelle qu'elle soit, un vrai contentement; il le faut, non-seulement pour le bonheur, mais pour l'utilité même, pour la vertu. On n'opère rien avec succès, si on éprouve le malaise en agissant; on ne fait rien de bon, si l'on est fatigué par la gêne; il y a une sorte de joie secrète, dont l'habitude est nécessaire pour la pratique du bien. Le principe de toute harmonie disparaît, dès qu'on se croit

déplacé soi-même. C'est ici l'une des grandes maladies du cœur humain, particulièrement à certaines époques et dans certains pays. Rien n'est plus difficile peut-être que de saisir la mesure juste et précise, entre cette apathie qui laisse hors d'état d'avancer, de servir, en avançant, l'intérêt général, et cette impatience désordonnée qui trouble et détruit, en voulant occuper et produire.

Ce n'est point encore assez de savoir nous contenter de la situation sociale qui nous est échue; il y a pour nous un sujet de résignation plus pénible, parce qu'il y a en nous des limites qui nous touchent de plus près encore; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce genre de peines affecte surtout les hommes distingués, parce qu'ils sont ceux qui ont, de ces limites, un sentiment plus vif et une vue plus claire. Dévorés de la soif de la vérité, leur raison rencontre, de toutes parts, des barrières qui arrêtent leur investigation; elle expérimente sa propre impuissance. Connaissent-ils le vrai? la nature leur refusera peut-être le talent de le faire prévaloir; ou les circonstances, la faveur de le faire accueillir. La noble passion de la vertu consume leur âme; mais leur volonté résiste quelquefois en rebelle, ou défaille au moment opportun; ils conçoivent le meilleur, sont entraînés à ce qu'ils condamnent. Ils ont plus à supporter que les contrariétés du dehors; ils ont à se

supporter souvent eux-mêmes. Plus ils se sont élevés dans les heures propices d'une contemplation sublime, et plus ils sentent peut-être le poids de leur insuffisance au moment de l'action, et se retrouvent avec surprise différens d'eux-mêmes. Y aurait-il donc aussi une modération qui dût apprendre à réprimer en soi-même l'amour du vrai et le zèle du bien? Non; mais il y a une véritable vertu à résister au découragement que de telles épreuves feraient naître; il y a une véritable force à ne point trop présumer de soi; il y a une modération dans les prétentions, dans les espérances, modération d'autant plus difficile que le but est plus élevé et plus louable.

Le besoin d'émotions explique bien mieux la plupart des actions humaines, que les raisonnemens de l'intérêt; non-seulement il trompe l'intérêt, mais il en triomphe facilement, alors même que celui-ci se montre armé d'une logique rigoureuse. Or, les émotions et l'attrait qu'elles inspirent, ne se laissent point mesurer au compas, apprécier par les calculs géométriques; elle ne peuvent même être toujours prévues, parce qu'elles dépendent de mille circonstances et du secret des dispositions individuelles. Combien ils sont donc hasardés les systèmes de législation et de morale, qui supposent l'homme toujours conduit par l'intérêt raisonné! erreur, pour le remarquer en passant, dont les théories sur l'économie publique ont souvent aussi éprou-

vé l'influence. L'amour de la nouveauté, l'aveugle passion de la loterie, du jeu, les attrait même du danger, ceux qu'offre la vie des camps, qu'est-ce autre chose que ce besoin cherchant, par mille voies, à se satisfaire? N'est-ce pas lui qui, faisant trouver un charme profond dans la violence même des passions, vient encore la redoubler? Comme le trouble est aussi une source féconde d'émotions, et que le désordre entraîne le trouble; comme le désordre est une cause continuelle de surprises, en ce qu'il dérange la marche accoutumée des choses; comme la destruction est quelquefois un grand et imposant spectacle, le besoin d'émotions devient, par une suite naturelle, la cause trop fréquente du malheur des Etats et des individus, par les funestes altérations qu'il porte dans la morale publique et privée. On ne fait point le mal pour le mal; mais on fait souvent le mal pour goûter l'émotion que produit le spectacle qui en résulte, et c'est là ce qui nous aide à nous rendre compte de cet indéfinissable penchant que certains êtres semblent avoir pour la cruauté; là peut se trouver aussi l'explication du phénomène inconcevable que présente quelquefois la dépravation, lorsqu'elle va jusqu'à mêler la cruauté à la volupté elle-même.

Voici donc, pour l'empire de soi, une première, une immense et difficile carrière. C'est en tempérant les mouvemens de l'âme, qu'il commencera à

la fortifier ; c'est en calmant cette fièvre ardente qui avait soif des émotions , qu'il lui rendra la santé ; c'est en enseignant à la volonté à s'arrêter à propos , qu'il lui enseignera à se déployer avec énergie , lorsqu'il sera nécessaire. Il modérera l'impétuosité, en excitant les affections douces , et l'abattement , en éveillant les sentimens nobles ; il retiendra toutes les puissances du cœur attentives et dociles au signal qu'elles doivent attendre de la raison. Mais comment et de quel droit leur imposera-t-il le frein ? Nous l'avons dit , parce qu'organe lui-même du législateur, il en a emprunté l'autorité, parce que c'est la loi elle-même qu'il proclame. La prudence conseillerait le plus souvent la modération : elle ne donnerait pas toujours le courage nécessaire pour y être fidèle. Il n'y a de modération constamment égale , que celle qui est fondée sur le sentiment du devoir.

CHAPITRE III.

DE LA FORCE D'ÂME.

LA force d'âme est le pouvoir habituel de prendre et de maintenir des résolutions difficiles. Elle est aussi une résistance persévérante aux assauts qui nous sont livrés, de quelque part qu'ils viennent. Sous le premier rapport, elle est active ; sous le second, elle est, à quelque égard, dans un état passif ; mais, dans l'un et l'autre exercice, elle dérive toujours du même principe.

Il y a déjà souvent de la force d'âme dans la modération ; mais la modération s'obtient souvent aussi par l'un ou l'autre des deux premiers modes que nous avons remarqués dans l'empire de soi ; la force d'âme suppose toujours un combat et un triomphe ; parce qu'elle suppose toujours la volonté aux prises avec un obstacle.

Gardons-nous de confondre cette grande puissance morale avec certaines dispositions, certaines qualités qui lui ressemblent à quelques égards, qui empruntent quelques-uns de ses effets, mais

qui n'ont point le même caractère. C'est par la force d'âme que l'homme est véritablement homme; c'est par elle qu'il sait vouloir. La force d'âme est un exercice éminent de la liberté morale.

Il est une sorte de flegme naturel, de sang-froid, don du tempérament et de l'humeur, qui protège contre les émotions; celui qui en est doué souffre moins, a moins de sujets de crainte, est moins vulnérable. C'est ainsi qu'on voit des êtres grossiers, moins accessibles à la douleur, précisément parce que leur existence est plus matérielle. Mais, ce n'est ici qu'une sorte de paralysie, ce n'est point une résistance; la volonté y est étrangère, elle ne retire de l'épreuve ni fruit, ni mérite; c'est de l'assoupissement, ce n'est point le courage de la vertu.

Il est une certaine roideur du caractère qui ne cède à aucune action étrangère, qui semble repousser la douleur et nier le péril; c'est une sorte d'orgueil qui dédaigne, d'opiniâtreté qui résiste, d'habitude qui ne fléchit point. Elle n'a pas besoin de motifs, parce qu'elle n'agit point par réflexion. C'est un rempart contre l'épreuve, ce n'est pas un moyen de la rendre profitable.

Il est une indifférence du cœur qui ne s'afflige et ne s'inquiète point, parce qu'elle est incapable de s'intéresser; elle n'a point d'organes pour sentir ou prévoir; elle est calme, parce qu'elle habite le néant; elle ne triomphe pas, elle n'a pas

à combattre. C'est l'apathie de l'âme et non sa force.

Quelquefois, au contraire, il y a dans le tempérament une certaine chaleur de sang qu'irritent les obstacles, qu'allume la présence du danger, qui se complaît dans les orages, qui se porte par instinct aux actions généreuses, par cela seul qu'elles sont des entreprises difficiles, qui demande des actions éclatantes comme pour se soulager elle-même. C'est un don de l'organisation, plus qu'une œuvre de la volonté; aussi, certains animaux ne lui sont-ils point entièrement étrangers; aussi, ne se donne-t-on point cette disposition; elle peut abandonner ceux mêmes qui s'en glorifient. On dirait que l'épreuve n'est point pour elle une épreuve, mais une jouissance.

Il est aussi une exaltation de l'esprit qui paraît soumettre la réalité, par la puissance qu'elle prête aux illusions. Alors, tout semble facile; alors, le présent disparaît devant l'univers artificiel que l'imagination a su se créer. Cette exaltation écarte l'épreuve, la couvre d'un voile, et ne l'aborde pas. Mais elle la retrouve enfin, la retrouve face à face, et d'autant plus terrible qu'elle-même n'est point armée pour l'attaque. D'ailleurs, mobile de sa nature, cette disposition se dissipe aussi rapidement qu'elle s'était formée, et l'abatement qui lui succède prive des ressources naturelles elles-mêmes. C'est une distraction qui peut abuser un instant, ce n'est point une vraie puissance.

Par une raison semblable, les passions elles-mêmes semblent quelquefois, dans leurs accès, s'affranchir de la douleur et de la crainte. On sait que les souffrances les plus aiguës sont comme suspendues par une vive et subite émotion de l'âme. Les passions affectent ainsi une sorte d'héroïsme, mais déterminé et limité à l'objet qui les captive. C'est encore une manière d'éviter l'épreuve, sans se mesurer avec elle. Mais, le mouvement par lequel l'âme est alors emportée, vient si peu d'elle, qu'elle est inhabile à le gouverner. Elle demeure d'autant plus faible, hors du cercle que sa passion embrasse, qu'elle y a concentré toute son énergie. Encore, n'évite-t-elle pas toujours l'adversaire qu'elle fuit; car elle manque de discernement dans le choix des moyens qu'elle embrasse, et elle se crée pour elle-même, dans l'avenir, des épreuves nouvelles. Elle se jette d'un écueil sur l'autre. C'est la fièvre morale, et non la santé; c'est la violence; rien n'est plus éloigné de la force d'âme.

La force d'âme n'a rien d'exagéré, rien d'affecté, rien d'artificiel, rien de tumultueux, d'inégal. Elle ne vit point d'erreur, ne donne point le démenti à la nature, n'étouffe point les affections légitimes. Elle n'a point son siège dans l'imagination, dans les organes, dans les abords de nous-mêmes. Elle consiste toute entière dans l'empire de soi; elle réside donc dans le sanctuaire de la

conscience, puisque c'est là que l'empire de soi a son principe. Elle n'évite pas la douleur; elle la reçoit, la sent et l'accepte. Elle ne se déguise pas le péril, elle le voit, le mesure et l'affronte. Ainsi s'explique l'analogie qui, dans nos langues, a fait emprunter la dénomination de la force, pour exprimer la vertu, c'est-à-dire la fidélité à l'obligation morale. Car, d'un côté, cette fidélité n'éclate nulle part d'une manière plus remarquable que dans le triomphe remporté avec son secours contre de tels ennemis; c'est dans les suites d'une telle victoire que cette fidélité recueille ses plus précieuses récompenses. D'un autre côté, la force d'âme ne peut en effet avoir sa source que dans l'énergie du ressort moral de la volonté, ressort qui lui-même est un instrument mis au service du devoir. On a donc désigné, suivant la marche naturelle des idiômes, ou le but par le moyen, ou la cause par son effet. D'ailleurs, de toutes les qualités morales, la force d'âme est celle dont l'emploi est le plus fréquent, le plus indispensable; elle est la première dont l'homme a senti le besoin, parce que la douleur et la crainte l'attendent dès l'entrée de la vie; elle est en même temps la première qui atteigne, dans le caractère de l'homme, son degré le plus éminent. Aussi, dans l'enfance de la civilisation, les sauvages donnent-ils l'exemple d'une constance dans la douleur, qui semble tenir du prodige; aussi les siècles héroïques de chaque nation appartiennent-ils à la force d'âme.

nent-ils à la jeunesse de sa civilisation ; comme ils semblent rajeunir la civilisation , quand ils viennent à se reproduire.

Le véritable héroïsme est la force d'âme en action , et portée à son plus haut degré d'énergie. S'il se produit d'une manière plus éclatante aux yeux du vulgaire , par le mépris de la douleur et de la mort , dans ces grandes scènes où leur image se montre sous mille formes terribles , le véritable héroïsme se manifeste d'une manière plus certaine et plus réelle encore , dans ce calme magnanime qui triomphe des vicissitudes du sort , de la tyrannie du pouvoir , de celle des passions populaires , de celle de l'opinion ; dans ce calme religieux qui supporte les peines et les angoisses du cœur , les plus cachées , mais les plus cruelles de toutes. Il se manifeste surtout loin du théâtre de la gloire , dans la retraite obscure , où l'homme , n'étant plus soutenu que par sa vertu , lutte seul contre des souffrances ignorées , sans relâche et sans espoir. Ah ! sans doute , il est juste , il est utile , d'élever des monumens à ces hommes extraordinaires qui parurent à la face du monde , comme de brillans météores , laissant après eux , dans les siècles , de longues traces de lumière : la Providence permit que leur héroïsme se déployât aux yeux de tous , pour que tous fussent excités par leurs nobles exemples. Mais , où seront les couronnes dignes des héros ignorés ? Voilà cependant ceux que chacun de nous

est appelé à imiter , parce qu'ils vécurent dans la sphère qui nous appartient , celle de la condition commune , parce que les épreuves dont ils ont triomphé , sont celles qui se rencontreront sous nos pas , parce que la puissance qu'ils leur opposèrent est la seule qui appartienne à tous les hommes. Gloire à l'héroïsme obscur ! Héros ignorés ! vous dont on ne connaît ni la vie , ni même les noms , qui n'eutes pas de spectateurs , qui peut-être avez voulu être inconnus , c'est à vous d'exciter et l'admiration et l'émulation du sage !

La force d'âme , considérée comme une puissance agissante , n'est pas la faculté de prendre et de soutenir sans motifs des résolutions énergiques ; elle est celle de porter dans les résolutions une énergie et une constance proportionnées à la grandeur et à l'importance des motifs ; elle est une puissance d'assentiment et d'adhésion à ces motifs eux-mêmes. Elle se compose donc en partie de sentimens , en partie de conviction. Elle suppose aussi cette liberté de la pensée , qui examine et juge la valeur réelle des choses ; elle confère une supériorité entière sur les intérêts mesquins , passagers et frivoles ; c'est une plénitude de volonté , si l'on peut dire ainsi , qui résulte essentiellement de la conscience qu'a l'homme de la bonté de l'action qu'il exécute. Elle est donc animée par un principe éminemment moral ; la résolution aura d'autant plus de vigueur qu'elle aura plus de

générosité. Si une détermination courageuse est prise souvent avec facilité, mais toujours si difficilement soutenue lorsqu'elle exige une longue persévérance, c'est qu'au premier moment elle est entourée de tout l'éclat qui peut charmer et entraîner le cœur, secondée par des circonstances diverses, tandis qu'on n'a point encore l'expérience de ce qu'elle coûtera par la suite. Bientôt tout changera; c'est alors que l'empire de soi viendra au secours de la volonté chancelante et découragée; il la contraindra de poursuivre, tant que les motifs ne seront point changés; et alors même que l'habitude et la continuité auraient enlevé à ces motifs une portion de leur éloquence, ministre de la raison et de la conscience, il ordonnera de rester fidèle à la résolution qui fut prise, parce qu'elle fut fondée sur la vérité et le devoir.

Le même caractère se reproduit dans la force d'âme considérée comme une résistance. Nous sommes sujets, d'ailleurs, à des vicissitudes intérieures; nous éprouvons quelquefois des momens de relâchement ou de trouble pendant lesquels les idées se confondent, les sentimens s'affaissent; les choses paraissent changées, parce que nous avons changé nous-mêmes. L'empire de soi prévient une partie de ces révolutions secrètes, modère les autres, et lorsqu'il ne peut les arrêter, parce qu'elles proviennent de quelque désordre dans

notre organisation physique, il nous met en défaut contre elles, et rattache la volonté ébranlée à la chaîne des souvenirs.

Environné de misères présentes et de malheurs possibles, l'homme a deux ressources à leur opposer : la patience et le courage. Le courage a cet avantage sur la patience, qu'il peut détourner sa pensée de maux qui ne sont point encore, conserver l'espoir d'y échapper, et que leur image, du moins, ne se présente ordinairement que d'une manière passagère. La patience, au contraire, lutte corps à corps avec un ennemi réel, dont elle ne peut se dégager; chaque instant semble épuiser ses forces, et l'instant qui suit demande des forces nouvelles; et, si les jours succèdent ainsi aux jours, il se peut que sa persévérance n'ait de terme que dans le tombeau. Le courage, sur la patience, cet autre avantage que le plus souvent les périls qu'il brave sont de son choix; la Providence, par une sorte de ménagement pour notre faiblesse, semble avoir jeté un voile sur ceux qui sont inévitables pour chacun; ainsi le courage y voit une sorte de passage pour atteindre à un but désiré, ou pour échapper à un mal plus grand; et delà vient qu'il y a tant de courages divers, suivant la nature du bien ou de la sécurité qu'on veut acheter à ce prix; il est donc devenu ainsi une sorte de calcul de la prudence. Quelquefois même le courage n'est, au fond,

qu'une très grande crainte⁽¹⁾. La patience, au contraire, s'exerce sur des maux qu'on n'a point cherchés; elle paraît gémir sous le joug de fer de la nécessité; elle n'a le plus souvent aucun intérêt de l'égoïsme à attendre en compensation. On ne brave guère la mort qu'en présence de quelques témoins; on souffre ordinairement dans la solitude; il est des peines de l'âme dont on doit conserver le secret. On agit presque toujours dans le danger, et l'action soutient; la patience a lieu dans l'immobilité et le silence. Mais la patience a aussi quelques avantages à son tour: elle connaît les maux qu'elle endure; elle se les définit; elle en mesure les contours; la crainte peut se créer mille dangers imaginaires; le vague et l'éloignement peuvent donner aux dangers réels des proportions exagérées. Il y a une limite à la souffrance possible; il n'y en a point à l'appréhension des périls. L'épreuve la plus dure est celle qui joint le mal présent à la perspective d'une catastrophe qui nous menace; et, comme nos peines les plus profondes sont dans le sentiment des douleurs

(1) C'est ainsi que les fuyards se noient pour échapper à l'ennemi. La valeur n'est souvent qu'une peur extrême de l'opinion qui nous poursuit. On connaît ce mot d'un jeune page du roi Guillaume, qui se trouvait à bord de son vaisseau pendant la tempête, lors du passage de Hollande en Angleterre, et qui, demeuré sur le pont, y montra une grande intrépidité: *J'avais peur qu'on ne me vît.*

d'autrui, il n'est rien certainement de plus cruel sur la terre, que de voir souffrir la personne qu'on aime, en redoutant encore de la perdre. Non, il y aurait quelque chose de plus amer encore: ce serait de la voir s'avilir et se corrompre.

Lorsque l'auteur des *Maximes* s'est tant complu à rabaisser le mérite de la valeur guerrière, il a fait peut-être une analyse judicieuse de tous les genres de courage qui n'ont point leur source dans la force d'âme; mais, il n'a point fondé les secrets du courage qui procède de cette origine, il en a laissé intacts et le mérite et la gloire. Veut-on avoir au reste un moyen infaillible de reconnaître le vrai brave? qu'on examine s'il sera également capable du courage politique, s'il saura affronter la défaveur du pouvoir, pour soutenir la cause de la justice et de l'innocence. Car, la force d'âme est une, et, lorsqu'elle existe, elle se montre la même dans toutes les applications, elle se montre surtout dans les applications qui répondent le plus immédiatement à ses principes.

L'arrêt par lequel toutes les nations et tous les siècles ont frappé de honte la peur, c'est-à-dire la crainte des dangers et des maux purement physiques, est un arrêt unanime et manifeste prononcé par l'instinct du genre humain contre la théorie du livre *de l'esprit*. Car, dans cette théorie, rien ne serait plus absurde et même plus ignomi-

nieux que de sacrifier, de gaieté de cœur, les seuls vrais biens desquels découleraient tous les autres, auxquels il faudrait rapporter l'honneur lui-même, d'après les lois d'une saine logique. Mais, on a senti, dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'il y a, pour l'homme, quelque chose de bien supérieur à la vie sensuelle et à l'existence terrestre.

Les moralistes, et particulièrement les moralistes de l'antiquité, nous paraissent avoir souvent exagéré les idées qu'ils se sont faites de la force d'âme, lorsqu'ils ont supposé qu'elle tire d'elle seule et de son propre fonds tous les moyens de son triomphe. Ils supposent la volonté aux prises avec les obstacles, sans autres armes que l'énergie même de ses résolutions. Telle ne saurait être, selon nous, la vraie mission de la force d'âme; elle en a une plus élevée encore, plus utile, et en même temps plus douce. Elle ne laisse point l'homme dans le désert et les ténèbres. Comment concevoir une grande force morale, si ce n'est avec le secours de puissans motifs? L'empire de soi-même, en protégeant la liberté des facultés de l'âme, au milieu des orages qui l'environnent, permet à chacune d'elles de lui apporter ses secours; il permet à la réflexion d'invoquer tous les ordres de considérations propres à soutenir, à encourager, à consoler, au besoin. Quelquefois même, il permettra de s'attendrir pour devenir plus fort. Cette

vertu n'est donc pas muette, immobile, comme une force matérielle, comme une résistance mécanique; elle est riche de pensées, de sentimens. Elle se présente au combat escortée d'alliés aussi nombreux qu'utiles. C'est pour cette raison que la constance des sauvages est plutôt une qualité qu'une vertu; elle ne s'aide en effet d'aucune influence morale; elle s'appuie en partie sur le tempérament; elle est en quelque sorte musculaire. La constance du sage ne se déploie jamais avec plus d'éclat que dans la défaillance des organes physiques; elle ne suppose aucune condition de tempérament, d'âge ou de sexe; mais elle suppose l'habitude de se nourrir de la méditation du bien. Ainsi, en présence du péril, il ne lui suffira pas, comme à la bravoure vulgaire, d'affronter le péril pour déployer sa propre énergie, et de lutter, si l'on peut dire ainsi, pour le plaisir de lutter; mais, le sage aura présentes les images du devoir auquel il se dévoue par une immolation raisonnée; il se retracera le tableau des bienfaits que la société attend de son dévoûment. Il fera mieux que braver le danger; il jouira d'une jouissance sublime, par la perspective des avantages que ses frères en doivent recueillir. Voilà sa véritable palme: la générosité du courage! c'est la vue du but qui fait essentiellement sa force.

Sous le glaive de la douleur, dans ces cruelles

angoisses, dans cette torture déchirante qui viennent tourmenter la faible humanité, l'empire de soi prêterait à la force d'âme un double genre de secours : d'un côté, il modérerait cette irritation naturelle qui, réagissant sur la souffrance, en redouble l'intensité, et qui enfonce encore le trait dans la blessure ; d'un autre côté, il détournerait insensiblement l'être souffrant, de cette tendance qu'il éprouve à se concentrer dans le présent, à se replier sur lui-même. Il fera comme deux parts de notre être ; il refusera au *moi*, qui se trouve blessé, le droit de réclamer une préoccupation exclusive ; au-delà de ce mode d'existence, que remplit la crise douloureuse, il ouvrira de nouveaux modes d'exister, dans le cercle des affections vertueuses et dans les perspectives de l'avenir. Là, sont des régions inaccessibles aux traits de la souffrance actuelle ; là, est un refuge où l'on ne cesse point de souffrir, mais où la douleur n'absorbe plus toutes les facultés de notre être. De ces deux offices de l'empire de soi, dans l'exercice de la patience, la prééminence appartient sans doute à celui qui oppose la puissance des sentimens généraux aux assauts de la personnalité vivement intéressée et excitée par la douleur ; aussi, les âmes remplies de quelque noble passion, souffrent-elles moins des douleurs purement physiques. De ces deux offices de l'empire de soi, le second aide merveilleusement au premier. Ceux

qui ont beaucoup souffert et réfléchi sur leurs souffrances connaissent bien cette espèce d'impulsion qui précipite en quelque sorte l'âme sur sa douleur, comme malgré elle, et qui la condamne en quelque sorte à accroître elle-même son propre tourment, en la rendant complice du tyran qui l'opprime ; ils connaissent le soulagement que l'on éprouve lorsqu'on peut résister à cet entraînement, repousser, si l'on peut dire ainsi, la douleur à la superficie de son être, et refuser tout concours et toute coopération à l'impression qu'elle cause. Mais ils savent aussi combien cet effort est difficile ; car, il faut que l'effort de ce travail ne se fasse point sentir ; il faut une résistance toute négative. C'est à quoi concourent, d'une manière secrète et puissante, les influences morales ; elles rappellent à elles toute l'activité de l'âme, elles la calment, la reposent ; elles suspendent et paralysent ainsi cette coopération fatale et involontaire par laquelle l'âme réagissait sur ses tourmens pour les accroître. Elles sont une distraction sans doute ; mais elles sont beaucoup plus qu'une distraction : c'est un véritable baume qui se répand et circule dans les veines de notre sensibilité. On peut arriver de la sorte jusqu'à goûter une espèce de douceur dans l'amertume de la souffrance ; secret admirable, bien connu, par exemple, de l'ami qui a le bonheur de souffrir pour l'intérêt d'un ami, de la mère qui obtient la faveur de souffrir

pour celui de son enfant ! Or, il n'est pas une seule épreuve à laquelle ne puisse être apporté un remède du même genre. Ce ne sera pas toujours sans doute une affection dont l'objet soit aussi voisin de nous ; mais , ce sera une affection généreuse , et il suffit. *Ou souffrir , ou mourir*, disait sainte Thérèse , dans l'élan le plus pur de l'amour divin ; et , dans ces paroles sublimes , elle n'entendait pas exprimer seulement le désir d'un mérite à acquérir , elle entendait exprimer aussi le vœu d'un genre de jouissance héroïque , celle qui transforme la douleur en une immolation de l'amour (1). Cette observation est si vraie que , dans la pratique même de l'art de guérir , on expérimente souvent que l'influence des affections morales prévient l'exaspération des maux du corps , et favorise la solution qui doit amener la guérison du malade. Mais , les souffrances du cœur ?.... Mais , si le danger , si la douleur menacent , atteignent , non

(1) Il arrive quelquefois que la douleur physique paralyse entièrement les facultés morales ; mais , alors , quoique l'intensité de cette douleur soit extrême , celui qui l'éprouve est cependant moins malheureux. C'est ce qu'on peut remarquer si l'on étudie les effets de la douleur chez les soldats , par exemple , et chez les hommes dont l'existence morale est peu développée. La douleur est dépouillée , pour eux , de ce qu'y ajoutent les retours sur le passé , les prévisions de l'avenir , les comparaisons , et mille réflexions déchirantes ; or , c'est peut-être ce cortège qui en rend le poids plus insupportable.

plus nous , mais ceux que nous aimons ?.... Alors , sans doute , le sage aura besoin et d'un plus haut courage et d'une autre patience bien autrement difficile. Voici l'épreuve réservée aux âmes sensibles et tendres ! elles seules , sur la terre , connaissent le secret des grandes peines. Alors , le cœur sans doute repoussera avec une juste indignation tout secours qui consisterait à le distraire des peines ou des périls d'autrui. La vertu même s'accorde ici avec la sympathie , recommande de s'associer par l'intérêt le plus tendre aux maux qu'elle invite à soulager. Ici donc , les fonctions de l'empire de soi-même éprouvent un changement considérable. Le sentiment de la peine devenant le moyen nécessaire de la générosité , la force d'âme accepte ce sentiment tout entier et sans réserve. Ce sentiment du reste , s'il est digne de sa vocation , n'a rien qui abatte , comme celui des peines personnelles ; il n'a rien de lâche ; il est rempli d'activité ; il ne respire que l'amour ; il redouble nos forces ; il nous suggère les moyens d'assister ; il nous inspire les consolations pour les répandre. Ici donc encore , et ici plus que jamais , c'est dans la générosité que l'empire de soi puisera les secours qu'il apporte à la force d'âme.

Il n'est rien qu'on ne puisse supporter facilement et qui ne devienne léger , dès qu'en le supportant on peut être utile à ceux qu'on aime. Voilà la source la plus certaine et la plus facile

du courage. Il est rare qu'elle lui soit refusée. Le spectacle seul de notre patience n'est-il pas utile à ceux qui en sont témoins? Que si notre courage ne peut être utile à aucun de nos frères, remon-tons plus haut encore! nous trouverons d'autres images du bien, d'autres devoirs augustes, d'autres espérances, et nous pourrons toujours convertir nos peines en holocaustes!... Ames élevées, vous nous comprenez, et votre expérience, nous apportant son témoignage, en dit bien plus sur ces grandes révélations, sur ces refuges sublimes ouverts à l'humanité, que nous ne saurions en exprimer ici! nous ne pouvons que signaler vos exemples et inviter à les suivre.

C'est uniquement dans ces grandes révélations, dans ce dernier ordre d'influences morales, que se découvriront les ressources que la force d'âme pourra opposer à un autre genre d'épreuves, les plus cruelles de toutes, et celles aussi en présence desquelles l'humanité se trouve le moins en défense, c'est-à-dire le deuil du cœur, les adieux, cette sentence terrible qui nous enlève plus encore que la présence de ceux que nous aimons, qui nous enlève peut-être le pouvoir de les servir, de nous dévouer pour eux! Serait-ce donc exercer la force d'âme, que des'armer d'insensibilité contre de tels coups, quand ils viennent nous atteindre? Ah! nous aurions horreur d'une vertu qui ne serait, au fond, que l'infidélité du cœur! Nous

ne saurions y voir, dans la réalité, qu'une lâcheté d'un autre genre, qui repousserait l'affection, pour échapper à la douleur! La vraie force d'âme, celle du sage, est appelée à remplir ici un plus noble ministère. Loin de refuser aux affections la fidélité qui leur est due, après que l'heure fatale de la séparation a sonné pour nous, elle nous aide à acquitter dignement ce tribut, à savoir aimer encore, souffrir en aimant, et à nous élever par l'amour plus haut encore que cette souffrance elle-même. Ce n'est pas en brisant les liens du cœur, c'est en les conservant, en les resserrant au contraire, qu'elle le rend capable de résister au désespoir. Car, l'amour, dans toute sa pureté, est toujours une puissance; il ranime, alors même qu'il afflige; il se transforme en héroïsme dans le sein des peines. Sans doute, pour qu'il puisse être encore invoqué, pour que les liens se maintiennent, se renouent encore, pour que l'affection ne soit plus un vain mot, il faut que la séparation ne soit pas absolue; il faut qu'il y ait simplement absence; il faut que les âmes puissent encore se dire dans un langage mystérieux, mais certain: « *Nous nous reverrons,* » et comprendre toute la profondeur de cette parole; il faut, en un mot, qu'il y ait un autre avenir que celui de la vie mortelle, une autre patrie que la terre! Mais sans cela, même sur cette terre, que seraient les affections de l'homme?

Que serait-il lui-même ? Certes, cet avenir est bien à nous , cette autre patrie est notre vraie patrie ; si quelquefois leur image semble se voiler , c'est bien moins notre raison qui chancelle et qui doute , que notre caractère qui se déconcerte et se décourage. Si la confiance nous manque , c'est que l'âme , dans son abattement , manque de l'énergie nécessaire pour concevoir ces hautes pensées, les saisir, s'y attacher. Tel est le navigateur qui , saisi d'effroi et craignant d'être enseveli dans les flots , ne saurait concevoir la possibilité d'atteindre au rivage. Or, l'amour lui-même ramène la confiance, parce qu'il rend capable d'espoir. La force d'âme , d'ailleurs, soutient les convictions raisonnables , parce qu'elle prévient les défaillances de l'esprit , comme celles du cœur, et le désordre des idées , comme celui des sentimens.

La vraie force d'âme , telle que nous croyons pouvoir la définir, diffère donc encore essentiellement , sous ce rapport , de celle que préconisaient la plupart des sages de l'antiquité et les Stoïciens en particulier. Celle-ci n'était guère qu'une sorte d'impassibilité glacée, nous oserions même dire sauvage , farouche et presque barbare ; elle était un état contre nature. Pouvait-elle donc être une vertu digne de ce nom ? Il y a plus : c'était quelque chose de presqu'inintelligible, une énergie sans motifs. Il faut sans doute que l'empire exercé

sur soi-même contienne assez les assauts de la douleur, pour prévenir le trouble qu'ils porteraient dans nos facultés morales ; mais , en conservant leur équilibre et leur harmonie, la force d'âme trouvera , dans la douleur elle-même , dans une douleur juste et sage , le remède qui doit les calmer. Non-seulement alors la vraie force d'âme retrouvera , dans les images augustes de tout ce qui est bien , un commerce inaltérable et pur avec ceux qui ont disparu de devant nos yeux ; elle conservera , elle ranimera la puissance de réaliser, dans la pratique, ce bien lui-même ; elle s'opposera par ces exercices salutaires, aux assauts de la tristesse ; elle en formera comme une nouvelle espèce de tributs qui entreront dans le culte des souvenirs, et y répandront une secrète douceur en les consacrant. Faire le bien, n'est-ce pas, en effet servir encore ceux qu'on aime, si on les aime du véritable amour ? Devenir meilleur , n'est-ce pas se rapprocher d'eux ? Voilà la force d'âme telle qu'elle est instituée , reconnue par la vertu ! Elle ne mutile point l'homme ; elle le revêt, au contraire, de tout ce que le caractère de l'humanité peut avoir de grandeur. Elle n'éteint point la douleur ; elle l'ennoblit. Elle ne nous fait pas oublier ceux que nous pleurons ; elle nous les fait même mieux retrouver à quelques égards , dans des rapports mystérieux, mêlés de douceur et d'amertume, imparfaits pour nous , mais féconds

en espérances. Elle n'interdit point les pleurs; elle les rend dignes de ceux pour lesquels elles sont versées.

Il est cependant , pour la force d'âme , une dernière épreuve , épreuve d'un genre différent , qui la menace dans le point même où elle trouve son appui. Il arrive quelquefois que l'empire de nos propres facultés nous est en partie retiré , sans qu'il soit en notre pouvoir de le ressaisir. C'est ce qu'on remarque , par exemple , dans les accès d'hypocondrie , dans certaines affections nerveuses et dans diverses maladies qui , sans produire une véritable aliénation , portent cependant une altération si sensible dans le jeu de nos organes , que l'âme au service de laquelle ils sont mis , et qui se trouve dans leur dépendance , éprouve inévitablement elle-même une sorte de maladie intérieure et singulière. Les objets changent alors pour elle de couleur et de formes ; des terreurs vagues , involontaires , irréfléchies , s'emparent d'elle , sans qu'elle puisse les maîtriser ; elle appelle en vain , à son secours , les souvenirs du passé , les perspectives de l'avenir : les premiers ne lui rendent que des regrets déchirans ; les seconds ne lui présentent que des images lugubres. Elle veut se réfugier dans les méditations morales , et le sanctuaire lui en est interdit. Elle cherche de toutes parts les objets de ses affections , pour se ranimer par leur présence , et ils

lui apparaissent comme couverts d'un voile funèbre , et elle doute malgré elle des affections qu'on lui portait , de celles qu'elle éprouve elle-même : c'est une sorte de délire , mais de délire incomplet , bien plus cruel pour celui qui l'éprouve que le délire entier ; car on a la conscience du désordre de ses facultés , on voit son propre trouble ; mais on est impuissant à rétablir l'harmonie. L'affliction que cause ce spectacle intérieur redouble encore l'horreur de cette situation. Que sera-ce si elle se joint à de violentes souffrances du corps ou à des peines profondes et légitimes de l'âme ? Quel singulier exercice pour la vertu ! Qui a décrit un semblable état ? Qui a indiqué le régime propre à le traverser sans y succomber ? Il est extraordinaire sans doute , et par conséquent , peu connu ; il ne saurait être soupçonné de ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Toutefois , la vertu peut encore en sortir triomphante. Tant qu'il reste à l'homme ces deux choses , un rayon de lumière pour éclairer son esprit , un élément de liberté pour ses déterminations , il peut conjurer l'orage. Il souffrira grandement , il souffrira la torture de l'âme ; mais au sein des vains nuages qui l'environnent , fidèle au bien qui reçut sa consécration , il peut encore protester de sa fidélité , désavouer les noires pensées qui l'obsèdent , et , comme debout sur la pointe d'un rocher , au milieu d'une mer en courroux , lever encore son regard au ciel , d'où

descendra quelque jour la sérénité. Abandonné de tout ce qui leur prêtait secours, il ne lui restera qu'un seul acte de l'âme à exercer, acte simple, persévérant, mais sublime.

CHAPITRE IV.

DE L'INDÉPENDANCE ET DE L'OBÉISSANCE.

ON s'est fait quelquefois, de l'autorité, des idées étranges et d'autant plus funestes, qu'elles feraient méconnaître le but pour lequel elle a été instituée. On a confondu l'autorité avec la force; on a confondu l'autorité essentielle et primitive, avec son expression ou ses organes. Il est résulté delà qu'on s'est fait des notions également fausses sur l'indépendance et l'obéissance, deux dispositions qu'on a cru contraires, tandis qu'elles sont parfaitement d'accord, qu'elles se motivent par le même principe, la justice, et se maintiennent par le même moyen, l'empire de soi.

Loin que la force soit l'autorité (1), leurs caractères sont diamétralement opposés: tout est ténèbres dans l'une, lumière dans l'autre. Le ressort de

(1) Cette idée monstrueuse qui ferait dériver l'autorité de la force, et qui serait le renversement de toute morale, un philosophe a cependant osé l'ériger en système. Il est vrai que

l'une est mécanique, celui de l'autre moral. L'une violente, l'autre oblige. L'une se fait craindre, l'autre vénérer. L'autorité peut employer la force qui est un instrument; mais la force, n'étant qu'un moyen, ne peut créer l'autorité qui est un principe.

Il n'est sur la terre aucune autorité humaine, visible et personnifiée, qui subsiste par elle-même, qui se légitime toute seule. Les puissances sociales, quelles qu'elles soient, sont les ministres, les dépositaires d'une autorité antérieure, celle de la loi morale, convertie en loi expresse et positive. Représentant la société, elles exercent ses droits, comme elles en remplissent les devoirs. Elles ne sauraient se prétendre *autocratiques* sans désavouer et annuler le titre qui les constitue. L'obligation pour ceux qui leur sont soumis ne dérive point de leur volonté, mais leur volonté devient l'expression du précepte qui impose l'obligation, et qui régit par leur organe, parce qu'il les régit elles-mêmes.

Il y a une autorité qui s'exerce sur l'intelligence, comme il en est une qui s'exerce sur le cœur. Dans le domaine de la vertu, elles s'unissent et s'aident l'une par l'autre.

Hobbes était le partisan et l'apologiste du pouvoir absolu : ainsi tout s'explique ; la théorie était digne de l'application.

Le sauvage identifie, à sa manière, la force physique avec la puissance morale ; mais, plus raisonnable que Hobbes, il déduit la première de la seconde.

L'autorité intellectuelle, loin d'exclure la conviction, la produit ; mais quelquefois elle s'appuie sur la conviction même, pour la reproduire. Elle n'est que la puissance de la vérité : or, la puissance de la vérité consiste dans sa manifestation directe ou indirecte.

La manifestation directe a lieu par l'évidence ; la manifestation indirecte, par la déduction. C'est pourquoi nous disons : « l'autorité de l'évidence et celle de la raison. »

Mais, cette déduction peut avoir lieu de diverses manières, et la raison peut devenir conséquente à elle-même en renonçant quelquefois au raisonnement, pour se soumettre à l'autorité.

Etre témoins nous-mêmes des faits aperçus d'une manière immédiate au-dedans ou au-dehors, ou comparer des notions élémentaires, c'est *voir*. Déduire de ces faits, des lois générales ; de ces axiômes, des propositions complexes ; c'est *savoir*. Des faits aperçus, déduire d'autres faits qui ne peuvent être directement connus, c'est *croire*, et comme les probabilités sont souvent la seule ressource de ce dernier genre de déduction, on dit aussi *croire*, pour exprimer l'assentiment aux faits probables.

Si l'anneau qui unit à nos connaissances le fait qui ne peut être directement connu, est un témoignage, la croyance devient *foi* ; la foi ajoute à la croyance, un sentiment moral de

confiance, fondé sur l'estime ou le respect.

La foi est donc un hommage rendu à l'autorité du témoignage. Cet hommage consiste en ce que la raison renonce à exiger la démonstration directe. Mais l'autorité du témoignage repose sur les motifs qui certifient la présence, la véracité du témoin, et sur ceux qui donnent lieu de penser que le témoin a été bien entendu. Or, ces motifs sont du domaine de la raison.

La foi en d'autres hommes, n'emporte qu'une probabilité plus ou moins grande. La foi en la Divinité, est pleine, et d'une certitude entière; car, elle est la foi en un témoignage infaillible, en la vérité même. Mais, si la Divinité n'a pas accordé à l'homme la faveur d'une communication immédiate, il restera pour lui à établir, d'après la logique ordinaire, la certitude des faits qui annoncent qu'elle a parlé, que son langage a été bien compris; et, si elle s'est choisi un organe, le même raisonnement devra être employé pour faire reconnaître cet organe. Toute autorité intellectuelle, en définitive, suppose donc celle de l'évidence.

Il est une multitude de faits à l'égard desquels la croyance se légitime par le témoignage des hommes, sans vérification des faits attestés; et nous devons nous trouver heureux d'être ainsi dispensés d'une foule de vérifications impossibles; mais, c'est parce que la véracité du témoignage est elle-même une conséquence déduite de vérités antérieurement

reconnues. Ainsi, l'autorité du témoignage ne dispense d'un examen, que parce qu'elle-même est le produit raisonné d'un autre examen. Nous suivons, les yeux fermés, notre guide; mais c'est parce que nous savons, avant tout, quel est ce guide.

C'est donc renverser toutes les idées que de vouloir substituer, d'une manière absolue, l'autorité du témoignage à l'examen, que de vouloir faire découler de l'autorité du témoignage, et les faits primitifs et l'évidence elle-même. C'est rouler dans un cercle vicieux et détruire d'une main ce qu'on prétend construire de l'autre. (1)

Ce que nous venons de dire de l'autorité qui gouverne l'intelligence, s'applique à celle qui régit la volonté: comme la première découle de l'évidence, la seconde découle du devoir.

Les personnes constituées en dignité légale, sont

(1) « La raison, dit saint Augustin, prête son secours à l'autorité, en faisant reconnaître quel est celui qui mérite d'être cru, et la première autorité est celle de la vérité même déjà connue, et connue avec évidence. (*Traité de la vraie religion*, ch. 24 et 25). Nous empruntons cette citation à un auteur qui a précisément soutenu le paradoxe contraire, en prétendant fonder la raison sur l'autorité, et soumettre à l'autorité l'évidence elle-même. Saint Augustin dit ailleurs: « Deux guides s'offrent pour diriger l'instruction de l'homme, l'autorité et la raison. L'autorité est, pour le commun des hommes, la voie la plus simple; la raison est celle qui est réservée au sage. (*Traité de l'ordre*, chap. 1^{er}). » L'auteur que nous venons d'indiquer n'a point cité ce second passage.

les ministres de la morale publique, comme les témoins sont les ministres de la vérité. Les premières proclament ce qui est bon à la société, comme les secondes certifient ce qui est réel dans les faits. Toute autorité est donc essentiellement bienfaisante, en tant qu'elle est légitime et fidèle à sa mission. (1)

Il y a, en effet, des devoirs dont nous n'avons pas la conscience directe, parce que nous ne possédons pas les données nécessaires pour les apprécier. Il y a aussi des personnes moins capables que d'autres, de les connaître ou d'en mesurer l'étendue ; tels sont les enfans, par exemple.

Il y a, en outre, des devoirs généraux qui ne peuvent se résoudre en actions déterminées, particulières et positives, qu'autant qu'ils prennent une forme expresse et spéciale par une volonté individuelle, ou par une majorité qui prend elle-même un langage individuel. Tel est celui qui nous appelle à servir la société : l'ordre donné par le magistrat dans la paix, par le général dans les

(1) On dira peut-être : « Mais l'autorité légitime n'a-t-elle pas le droit de donner, en son propre nom, des ordres arbitraires ? » Nous répondrons : « Il est certains cas où l'exercice d'un pouvoir discrétionnaire est le moyen indispensable pour réaliser ce qu'exige la loi ou le bien général. Alors c'est donc encore ou à la loi ou au bien général que l'hommage est rendu, en se soumettant à la condition sans laquelle ils n'eussent pu être satisfaits. »

camp, est l'organe nécessaire pour rendre ce devoir applicable et réel dans la pratique.

Le respect pour l'ordre social est au premier rang des devoirs. Or, il y a dans la société des droits collectifs qui ne peuvent être exercés, des actions collectives qui ne peuvent être exécutées que par un seul ou par un petit nombre, au nom de tous ; il y a certaines actions générales corrélatives qui ont besoin de s'exécuter en harmonie, pour que l'ordre subsiste et qu'elles produisent quelques fruits. Delà, l'autorité confiée à une volonté unique, pour le maintien de cette harmonie.

Toute autorité fonde un droit. Le droit ne fonde pas une autorité, mais il suppose une autorité supérieure qui est son principe et sa garantie.

Les autorités légitimes ne peuvent pas plus se contrarier entre elles, que les devoirs. Elles ont une source commune, la morale qui est une. Mais elles peuvent se limiter réciproquement, comme les devoirs se circonscrivent les uns les autres.

Or, de même que l'individu est soumis à des autorités étrangères, il exerce aussi sur lui une autorité propre ; il a ses droits garantis par une autorité commune, comme il doit respecter les mêmes droits chez les autres. Delà, la distinction de l'indépendance et de l'obéissance, leurs limites, leur harmonie. Puissances parallèles, elles se touchent sans se heurter ; chacune d'elles se dénature dès qu'elle envahit ; chacune d'elles acquiert d'au-

tant plus d'extension, que l'autre est mieux définie.

L'indépendance résiste à la violence; l'obéissance se soumet au devoir. L'indépendance rompt les obstacles qui s'opposaient à l'examen de nos droits; l'obéissance réprime les mouvemens qui menaçaient les droits étrangers. L'indépendance est une sorte d'obéissance à l'autorité de notre propre raison; l'obéissance est une sorte d'indépendance qui triomphe des passions. L'empire de soi donne également la force de résister à la tyrannie et d'accomplir le devoir; il nous défend, à-la-fois, de la servilité et de la licence; il délivre l'indépendance, de la crainte de l'oppression; il enseigne à l'obéissance à se laisser régir par ce qui protège; il appelle l'une à réprimer l'arbitraire, l'autre à servir la justice, toutes deux à être les auxiliaires de la vertu.

Cependant nous intervertissons, à chaque instant, ces deux ordres de fonctions. L'obéissance se place sur le territoire de l'indépendance et devient servilité; l'indépendance se transporte sur celui de l'obéissance et devient révolte; l'une se prosterne devant la force, l'autre brave l'autorité. Cette double erreur a lieu quelquefois en même temps chez le même homme. Cette double erreur n'est pas seulement le tort des inférieurs, elle est souvent du fait de ceux qui commandent; lorsque ceux-ci se trompent sur la nature du pouvoir

qu'ils exercent, ils égarent ceux qui obéissent, soit que les inférieurs se soumettent, ou qu'ils résistent.

De plus, l'obéissance est ordinairement négligée par ceux auxquels elle serait le plus utile, et l'indépendance, par ceux qui seraient le mieux fondés à en user.

Il y a des hommes dont on dirait qu'ils ne savent pas vouloir, et qu'ils sont charmés de trouver quelqu'un qui prenne la peine de vouloir pour eux. Non-seulement ils n'osent se compromettre avec la force, mais ils vont au-devant d'elle, ils se sentent attirés par elle, comme si elle devait leur infuser l'énergie et la chaleur vitale qui leur manque; ils sentent qu'ils ne peuvent être mus que par une impulsion étrangère. Non-seulement ils respectent la force, mais ils s'attendrissent sur elle; ils semblent presque la chérir; ils ont pour elle d'autant plus d'admiration, qu'ils sont eux-mêmes plus faibles; cette admiration devient un culte; ils ont besoin de s'en faire une religion, pour s'en dissimuler la honte, et de se persuader qu'ils remplissent un devoir, pour goûter un repos plus parfait dans la servitude. Ils ont réservé toute leur indignation pour l'opprimé; si celui-ci oppose l'ombre d'une résistance, ils ne lui pardonnent point de troubler ainsi la sécurité qu'ils cherchaient à l'abri du pouvoir matériel; ils en veulent presque à l'innocence, si, en réclamant,

elle vient importuner leur servilité, l'accuser, et lui rappeler des droits qu'elle s'efforçait d'oublier.

Mais, si la faiblesse du caractère est une cause manifeste de servilité, la personnalité n'en est pas une cause moins féconde et moins générale. On se range sous l'étendard de la force, pour être protégé par elle, au lieu de se voir exposé à ses coups. On s'approche d'elle, comme du moyen le plus direct et le plus simple d'obtenir, sans industrie, comme sans mérite, l'accomplissement de ses vœux. C'est un marché ignominieux dans lequel on échange ses droits contre ses ambitions. Comme l'affection et la vénération sont précisément les deux biens que la force ne peut conquérir par elle-même, et qu'elle obtient le moins, elles composent le tribut que la servilité lui offre comme devant être le plus précieux et le plus rare. Comme elle sait que la légalité lui manque, et qu'elle est tourmentée de se sentir sans titres, on lui apporte des titres factices qui puissent la légitimer à ses propres yeux, comme le moyen le plus sûr de lui complaire. L'injustice victorieuse ne manque jamais de lâches qui la servent, de courtisans qui la flattent, de vils sophistes qui la justifient. L'intérêt les lui donne, ou plutôt les lui vend.

Parmi les différentes formes de la personnalité, il en est une cependant qui paraît au premier coup-d'œil ne pas se prêter à la servilité du ca-

ractère, et qui, du moins, prétend hautement s'en affranchir : c'est la vanité. Elle résiste souvent, il est vrai, à l'autorité raisonnable et juste, car elle répugne à reconnaître les supériorités morales et intellectuelles; mais, la force triomphante trouve toujours la vanité de bien meilleure composition, qu'on ne serait tenté de le croire. L'histoire le témoigne à chaque pas. La force transige avec elle, lui offre, en retour du sacrifice des droits réels, une part quelconque à l'éclat qui l'entoure, à l'influence qu'elle exerce; la honte du sacrifice est cachée, la récompense brille; la vanité se dédommagera d'ailleurs des humiliations qu'elle subit par celles qu'elle distribuera au-dessous d'elle. Il est peu de causes qui nous mettent, plus que les inépuisables intérêts de la vanité, dans la dépendance des autres hommes. On veut cependant paraître indépendant; il n'en reste qu'un seul moyen et on le saisit : c'est de méconnaître et de violer la subordination. Des nations où dominait l'orgueil, plusieurs ont su jouir de la liberté; de celles où dominait la vanité, aucune.

Les succès de la force exercent une sorte de prestige sur l'imagination des hommes. C'est le prestige qui accompagne l'apparition de tout ce qui est extraordinaire et gigantesque. On est porté à supposer dans son principe d'action quelque chose de merveilleux; à la faveur de ce vague qui environne le prodige, s'introduit le fantôme

d'une autorité mystérieuse; de fausses idées de dignité et de gloire s'agglomèrent autour de l'image sombre de la force, et lui prêtent un éclat mensonger. On est ébloui et subjugué de bonne foi. On ne peut présumer qu'une créature humaine en soumette d'autres, si ce n'est à l'aide de quelque puissance morale inconnue; en admirant l'effet, on respecte la cause. C'est là surtout ce qui arrive quand le pouvoir, quoique privé de droit, s'appuie du moins sur le talent ou le génie. La servitude paraît honorable, parce qu'on croit, en servant, emprunter quelque chose de l'éclat qui entoure le succès. Mais, cette illusion n'a lieu que parce que les notions sacrées de la justice n'ont point conservé dans l'âme l'autorité qui leur appartient; on n'est séduit que parce qu'on s'est laissé corrompre. En général, toute servilité est, au fond, une grande infidélité à la loi morale. C'est la justice que la servilité immole; c'est à la justice qu'elle dérobe ce qu'elle porte en tribut au pouvoir. Après s'être dépouillée des droits propres, elle ne se fera pas prier pour abandonner ceux d'autrui, ou plutôt c'est ordinairement par ce dernier sacrifice qu'elle commence.

De quoi sert à un homme paralysé de ses membres, que l'espace soit libre autour de lui et que nulles barrières ne se montrent? Telle est cependant l'indépendance prétendue de celui à qui tout est possible, hors de se régir. La vraie indépen-

dance n'appartient qu'à l'âme libre. C'est l'empire de soi qui confère l'émancipation morale; c'est en obtenant cet empire que l'homme devient *sui juris*, comme disent les légistes. C'est alors qu'il pourra concevoir, entreprendre, accomplir tout ce dont il est capable, qu'il pourra agir avec la plénitude de ses forces. Ses pensées, ses opinions, ses sentimens, ses résolutions, seront à lui. Il deviendra créateur; car, l'homme ne crée qu'à l'aide de ce qu'il tire de son propre fonds; il ne crée que par la puissance de sa volonté. Cette indépendance que donne la fortune, qui est réservée à un si petit nombre de situations sociales, il pourra s'en passer. Il conserverait encore dans les fers l'affranchissement qu'il a reçu; car il n'y reconnaîtrait d'autre maître que lui-même; il ne dépendrait de qui que ce soit de le faire fléchir. L'arbitraire armé de toutes ses foudres, entouré de tout son cortège, pâlera devant sa seule présence. La vérité, l'équité seront un dépôt assuré dans ses mains. Il deviendra sur la terre comme un pouvoir nouveau, un pouvoir moral qui ralliera à lui la conscience des gens de bien et réprimera la tyrannie par la seule majesté de son attitude. Peut-être il deviendra le martyr d'une cause sainte! Mais, ses exemples vivront dans la postérité; ils encourageront les âmes timides, et quelque jour ils trouveront des émules.

Tel est l'inappréciable bienfait de la liberté po-

litique; elle protège toutes les indépendances légitimes, et ne laisse accès à aucune servilité; elle circonscrit en même temps ces indépendances dans leurs limites réciproques. La liberté n'est que la justice garantie. Elle établit donc et maintient l'équilibre difficile et salutaire entre l'indépendance et l'obéissance, et fortifie l'une par l'autre. Or, pour que la justice soit garantie, il faut que les droits de tous soient déterminés, représentés, dans l'action des pouvoirs politiques auxquels tous sont soumis, par lesquels tous sont couverts d'une commune égide, en observant toutefois que l'ordre et la stabilité sont au premier rang des droits, au premier rang des besoins, puisqu'ils couvrent les autres d'une sauve-garde générale. Les flatteurs de la puissance la trompent sur ses véritables intérêts, quand ils répètent cet axiôme banal, qu'il faut couvrir d'un nuage le principe de son autorité. La puissance illégitime ou incertaine sur ses titres, est la seule à laquelle ce conseil puisse être utile: car, à la faveur de l'obscurité, on pourra prendre en elle la force pour l'autorité; mais, la puissance fondée en titres réels ne peut que gagner à les produire; autrement, on pourrait prendre en elle l'autorité pour la force, et elle perdrait en conviction ce qu'elle paraîtrait gagner en étendue. D'ailleurs, c'est par la connaissance seule du vrai principe de l'autorité, qu'on peut en reconnaître les bornes; or, toute auto-

rité s'énerve et se compromet dès qu'elle dépasse ses bornes légales, parce qu'elle perd dès lors son caractère; elle met en doute son droit moral; elle en vient à douter d'elle-même; elle invite à la résistance, la rendant juste, en partie; elle lui ouvre l'accès, même hors de l'enceinte de la justice; elle devient un moyen de trouble, au lieu d'être un moyen de conservation; c'est alors que la discussion commence et devient dangereuse, parce qu'elle ne peut se terminer que par des distinctions que saisit difficilement l'esprit de la foule. Le secret de commander toujours avec succès, est de ne commander que ce qu'on doit, et l'ascendant de l'autorité consiste à demeurer irréprochable. Mais, l'obéissance ou la soumission légale, n'est pas moins nécessaire à la liberté publique que l'indépendance individuelle; elle doit même être d'autant plus sévère que celle-ci est plus étendue; car la première est la condition de la seconde, et pour que l'une conserve, il faut que l'autre sache respecter.

De quelque prétexte que l'orgueil cherche à couvrir sa résistance à une autorité légitime, elle ne saurait avoir rien d'honorable. C'est l'obéissance, au contraire, qui honore doublement: d'abord, parce qu'elle est un hommage rendu à la loi morale, ensuite parce qu'elle est un des sacrifices les plus généreux qu'il soit au pouvoir de l'homme de lui faire. Il y a bien plus de vrai courage

à obéir lorsqu'on le doit, qu'à résister; ne fût-ce que parce que l'un est bien plus difficile que l'autre. « Par l'obéissance, dites-vous, je renoncerais à ma volonté, à la propriété de moi-même! » Mais, l'obéissance n'est-elle donc pas un acte volontaire? Mais qu'est-ce qu'obéir, si ce n'est savoir se commander? Homme frivole et vain, qui prétendez être votre maître, lorsque nous ne saurions voir en vous qu'un esclave de ses penchans, confessez-le, si vous êtes sincère: vous résistez seulement à l'obéissance parce que l'obéissance est une chose dure, c'est-à-dire parce qu'elle exprime un sacrifice fait au devoir! Qu'il est grand, le cœur où se trouve transportée l'image sacrée de la justice, comme dans un temple où son culte se conserve dans toute sa pureté! Aveugles que nous sommes! A quelle grandeur aspirons-nous donc, si, par une telle consécration, nous craignons de nous abaisser? Sans doute, pour que l'obéissance prenne en effet ce caractère, il faut que l'autorité soit juste elle-même; mais, si elle n'était pas juste, serait-elle donc l'autorité?

Qui le croirait? Les caractères faibles ont aussi leur genre d'opposition aux lois de l'autorité. Non-seulement l'autorité prescrit de s'abstenir et de s'arrêter, ce qui est souvent difficile aux êtres faibles; mais, elle prescrit aussi, en certains cas, d'agir, de persévérer; elle ordonne des efforts dont les âmes faibles s'épouvantent. D'ailleurs,

la faiblesse est mobile, capricieuse; elle veut de l'inattendu, du nouveau; elle redoute ainsi ce qui est fixe et déterminé d'avance. La mollesse répugne à l'obéissance, comme à un régime austère. Ce n'est pas seulement le soldat emporté, c'est encore le soldat énervé, qui se refuse au joug de la discipline.

Mais la cause principale de la résistance aux lois de l'autorité est encore dans la personnalité toujours insatiable: l'autorité la gêne, parce qu'elle met un frein à son avidité. On dit qu'on veut être indépendant; dans le fait, on veut envahir.

L'obéissance, au reste, n'est méritoire, n'est utile, qu'autant qu'elle remonte à son principe, qu'elle y est fidèle, et par conséquent, qu'autant qu'elle est morale et éclairée. Si on n'obéit à l'autorité que par le motif par lequel on se soumettrait à la force, on n'obéit point, on cède; si on ne se soumet à l'autorité que par un calcul d'intérêt, on suit le penchant de la personnalité, on n'obéit point encore. Dans tout cela, il n'y a pas une seule notion de devoir. Nous trouvons souvent dans les recueils composés pour l'enfance, des apologues composés pour lui enseigner, dit-on, l'obéissance, en lui prouvant que les parens et les maîtres ne lui commandent que ce qui lui est réellement utile. Ces fables-là, il faudrait les adresser aux parens et

aux maîtres , plutôt qu'aux enfans. Ce sont les premiers qui en retireraient du fruit , parce qu'ils y apprendraient ce que plus d'un ignore , le véritable usage qu'ils doivent faire de leur autorité ; mais elles ne donneront aux seconds qu'une idée fautive de l'obéissance , si l'on s'en tient à la moralité qui en résulte. Il faut que l'enfant apprenne à voir dans la soumission , l'obligation morale et non pas seulement l'utilité. D'ailleurs , vous lui donneriez un raisonnement qui tournerait souvent contre vos vues. Enfin , il ne faut jamais oublier que , très souvent , l'homme n'embrasse point ce qui lui est le plus utile , même après l'avoir reconnu. Si vous voulez enseigner l'obéissance , enseignez deux choses : la justice et l'empire de soi , l'un comme la loi , l'autre comme le moyen de l'accomplir.

L'obéissance , bien comprise , se compose à-la-fois de respect et de confiance , deux sentimens aussi justes que doux. Le sentiment du respect a quelque chose qui attendrit , qui recueille , qui calme , qui épure ; il fait du bien au cœur et le restaure ; il fait naître une sorte d'impression religieuse. Savoir reconnaître et vénérer ce qui est au-dessus de nous , c'est nous en rapprocher déjà ; sentir notre infériorité , c'est nous préparer à grandir. Le respect élève l'âme , parce qu'il développe en elle la faculté d'apprécier ce qui mérite ses hommages , parce qu'il nous ouvre

avec ce qui est plus haut que nous , le seul commerce qui nous soit possible , et nous rend dignes de le cultiver.

Le sentiment de la confiance encourage et repose. Il supplée aux forcés qui nous manquent ; il conserve et nourrit celles que nous possédons. Il a sa noblesse , parce qu'il y a toujours quelque chose de noble dans ce qui est généreux , et que la confiance est aussi un mode de nous détacher de nous-mêmes , pour nous donner aux autres. L'abandon qui l'accompagne dispose le cœur à l'ouverture , et le rend ainsi plus accessible aux affections.

L'amour rend l'obéissance facile et douce ; l'obéissance bien comprise prépare les voies à l'amour. C'est l'amour qui enseigne à l'enfance la docilité ; la reconnaissance continue cet enseignement , en donant à la confiance ses plus belles garanties.

L'obéissance est donc un grand et général moyen de perfectionnement dans l'humanité. Elle sert à résumer et à personnifier les notions du bien , pour l'usage de ceux qui ne seraient pas encore capables de les méditer , dans toute l'étendue des généralités qu'elles embrassent ; elle leur prête un langage familier. N'est-ce pas dans ce dessein que la Providence a tellement disposé les choses sur la terre , que la condition la plus ordinaire à l'homme soit , en effet , celle d'obéir , et qu'elle a appelé

plus spécialement à l'obéissance les classes les plus ignorantes, les plus nombreuses, les êtres les plus faibles; en sorte que cette subordination devient comme une sorte d'échelle destinée à nous élever progressivement à la connaissance de nos devoirs, en même temps qu'elle est comme une succession d'appuis destinés à nous protéger dans nos efforts? Aussi peut-on remarquer qu'un grand nombre d'hommes se sont, en effet, perfectionnés par la pratique de l'obéissance. On voit sans doute aussi des hommes qui se sont améliorés par l'exercice de l'autorité, et il devrait toujours en être ainsi. On concevrait même mieux comment celui qui est appelé à l'honneur de servir d'organe à la loi du bien se pénètre entièrement de son esprit, pendant qu'il en est comme le dépositaire; et comment il la médite profondément, pour la servir fidèlement. Cependant l'expérience nous montre que l'exercice de l'autorité ne perfectionne pas aussi souvent ceux auxquels elle est confiée, et les pervertit même quelquefois. Moins occupés du dépôt qu'ils ont reçu, que du privilège dont ils jouissent, tournant leurs regards, non vers la source de laquelle vient leur mission, mais vers le théâtre soumis à son accomplissement, ils se laissent aller à user de l'autorité comme d'une sorte de droit qui leur appartiendrait en propre; ils acceptent l'obéissance d'autrui comme un tribut qui leur serait personnel; la vanité usurpe, altère le pou-

voir entre leurs mains: en croyant se rehausser, ils se rabaissent en effet, ils abdiquent leur vraie dignité, et prétendant commander à autrui, ils perdent l'empire d'eux-mêmes.

Heureux qui saurait comprendre comment on peut être libre en obéissant, et servir en commandant!

CHAPITRE V.

DE LA BONNE DIRECTION DE L'ACTIVITÉ.

LA Providence a destiné l'homme à être le premier des agens sur la scène de la nature, à régner par les arts, à achever, pour ainsi dire, son propre ouvrage, soit en captivant, réglant, secondant les forces naturelles, soit en favorisant le développement des organisations diverses, soit en transformant les produits, les combinant entre eux et les appropriant à une foule d'usages. Dans ce dessein, elle a imprimé à cet agent supérieur un immense besoin de mouvement; elle le porte à une double activité, l'une intérieure, l'autre extérieure, l'une qui consiste dans l'essor de la volonté et les opérations de l'esprit, l'autre qui consiste dans le jeu des organes et les exercices du corps. De ce besoin bien connu, convenablement satisfait, naîtront, au-dehors, les fruits les plus abondans; au-dedans, un bien-être plein de charmes. Si, au contraire, ce besoin fondamental, impérieux, ou ne trouve

pas à se satisfaire, ou se satisfait aveuglément, on devra redouter, au-dehors, toute espèce de destruction et de désordre, au-dedans, toute espèce de troubles, de tourmens et d'écarts. L'exercice bien ordonné de l'activité, est aussi la condition essentielle du développement des facultés de l'esprit et du cœur; il est nécessaire qu'il en marque les progrès, qu'il en prépare les applications, qu'il y entretienne un concert habituel. Il est à la santé de l'âme, ce que le mouvement est à celle du corps. C'est à un bon et sage gouvernement de la société qu'il appartient de préparer les moyens pour que, sur la scène extérieure du monde, l'activité individuelle puisse prendre, à-la-fois, un cours régulier, et se distribuer l'ouvrage qu'elle est appelée à accomplir; la prévoyance d'un tel gouvernement consistera surtout à laisser les voies libres, à faire disparaître les obstacles, à protéger avec impartialité. C'est à un bon et sage gouvernement moral, bien conçu, c'est à l'empire de soi, qu'il appartient de régler, dans chaque individu, ce même besoin d'activité, en lui assignant la carrière où il peut utilement se lancer, en l'y contenant, en coordonnant l'emploi de toutes ses facultés de la manière la plus propre à lui faire remplir, en effet, cette carrière avec fruit et avec honneur.

La société a souvent le tort d'exciter elle-même parmi ses membres, ce grand besoin de notre

nature, pendant qu'elle obstrue ou ferme à ceux qui l'éprouvent, la plupart des voies par lesquelles il pouvait espérer une issue. Mais chacun de nous a souvent aussi le tort de ne pas savoir saisir, de son côté, cette issue qui lui est ouverte.

Quelquefois, en éprouvant ce besoin, on ignore sa nature, le vœu qu'il exprime; on se méprend sur la cause des peines qu'il fait ressentir. On cherche partout le contentement, hors dans la sphère d'activité qui seule pourrait le procurer. On devient ainsi importun à soi-même; les objets perdent leur faveur et leur prix; tout devient indifférent, parce qu'on est soi-même inutile; rien n'est bon et profitable, parce que soi-même on n'est bon à rien. Cette maladie morale menace surtout les conditions fortunées ou réputées telles, empoisonne quelquefois pour elles toutes les jouissances de la fortune. Entretenus par la vanité dans les fausses idées qui font dépendre le bonheur de l'exemption de la fatigue, ceux qui sont atteints d'une maladie semblable, se refusent le seul remède qui pût les guérir; tourmentés par une secrète inquiétude, ils aspirent sans cesse au changement; ils appellent, en mille manières, des sensations nouvelles; mais les impressions qu'ils se procurent, ne sont pour la plupart, que des impressions toutes passives; elles ne satisfont donc point à la condition des nécessités qui les oppres-

sent; elles peuvent même devenir autant de stimulans qui excitent encore cette tendance secrète qu'ils ne savent pas se définir. Alors, ne pouvant obtenir son cours naturel, le vœu de la nature, trompé, perverti, prendra peut-être des formes capricieuses, bizarres; peut-être il se convertira en une sorte de misanthropie morose et chagrine; peut-être il se précipitera dans les abîmes de la volupté; peut-être il suggèrera à la vanité des ambitions insatiables; peut-être enfin, les forces morales s'épuiseront, se consumeront à la longue, par l'effet de cette contradiction intérieure qu'on nourrit en soi-même; et l'existence se perdra dans un sommeil apathique.

Ce n'est pas, du reste, à l'opulence elle-même que s'attache la maladie dont nous parlons; c'est au désœuvrement, qui souvent en est la suite. Mais, il est facile de se créer, au sein de la richesse, une grande et noble sphère d'activité, comme on peut, au sein de la médiocrité, rester oisif. Dans tous les rangs, on rencontre de ces êtres parasites, qui n'ont point su se créer de carrière, qui semblent isolés de tous liens, qui se meuvent, en quelque sorte, au hasard. Desirez pour eux tous les genres d'indigence de l'âme! s'ils n'ont ni étendue dans les idées, ni chaleur dans l'âme, ils pourront goûter un genre de bonheur négatif; mais, malheur à eux, pour peu qu'ils voient et qu'ils sentent, s'ils restent ainsi, comme des étran-

gers, dépayés au milieu de la grande famille de l'humanité!

Le même principe de maladie morale, qui produit une sorte de marasme chez les uns, peut engendrer une sorte de fièvre ardente chez d'autres; c'est ce que nous apercevons souvent vers l'époque du passage de l'adolescence à la jeunesse. C'est alors surtout que le besoin d'agir se fait sentir avec la plus puissante énergie, parce que toutes les forces sont impatientes d'entrer en jeu; mais, c'est alors aussi que l'inexpérience et le défaut de réflexion peuvent exposer celui qui en est pressé, à se méprendre sur les vœux secrets qui l'agitent, et, qu'avide de se répandre au-dehors, il néglige aisément d'étudier ce qui se passe au fond de son cœur. D'ailleurs, le travail, qui est la vraie vocation de l'activité, est une chose régulière, continue, sérieuse; et l'impatience propre à cet âge, ne lui permet guère de reconnaître, dans un tel ordre d'opérations, ce mouvement animé que sollicite en lui la nature.

Tantôt, par une contradiction singulière, pendant qu'on est pressé par le besoin d'activité, on est retenu par la mollesse dans une inaction volontaire; l'imagination entretient une vague inquiétude; la volonté n'a point assez de ressort pour embrasser une sphère d'opérations positives; on ne sait goûter ni le mouvement, ni le repos. Tantôt, en s'avouant à soi-même les vœux que

l'on forme, en reconnaissant le besoin d'activité par lequel on est pressé, on a le tort de lui chercher une carrière qui se trouve être, par le fait, impraticable, tandis qu'on lui refuse celle dont l'accès était permis. Tantôt, on entreprend à-la-fois plusieurs carrières diverses, inconciliables entre elles. D'autres fois, on abandonne prématurément celle dans laquelle on s'était engagé; on change sans nécessité reconnue; on oublie l'avantage considérable qu'il y a toujours à continuer, ne fût-ce que pour profiter de l'expérience acquise. D'autres fois enfin, on se précipite dans la carrière, sans se donner le temps d'y apporter toutes les provisions qu'elle demande; on s'y avance, sans en avoir bien considéré le terme et les périodes successives; on y marche sans plan, sans réflexion. On éprouve donc des revers; on se lasse, on se décourage, on s'irrite peut-être. On porte ainsi le désordre et l'inquiétude autour de soi; on est mécontent de soi-même. On se trouve avoir déjà parcouru une portion de la vie; on s'étonne, on s'afflige des erreurs qu'on a commises; on les croit sans remède; l'amertume s'empare du cœur; la vie est décolorée; on recourt peut-être, pour se distraire ou se ranimer, aux émotions les plus dangereuses, et l'on préfère le trouble à l'ennui. La plupart des passions humaines ne sont que les débordemens d'une activité qui a méconnu son véritable cours. C'est en ce

sens, et en ce sens seulement, que Hobbes a pu dire : *Le méchant est un enfant fort* ; ou en d'autres termes : La méchanceté est une force inhabile à se régler, parce qu'elle s'ignore elle-même.

On voit comment l'empire de soi prévient ou réprime ces divers écarts. Il introduit d'abord à l'étude de soi-même ; car, il faut se captiver, avant tout, pour savoir s'observer ; il faut apprendre à mesurer ses forces avant de se lancer dans l'arène ; il faut avoir sondé les conditions de son propre caractère, pour juger de quoi il est capable ; il faut employer toute l'autorité qu'on peut avoir sur soi-même, pour contraindre son cœur et son entendement à rendre compte de leurs impressions les plus délicates, de leurs actes les plus secrets, à réformer, l'un ses jugemens, l'autre ses désirs. L'empire de soi enseigne ensuite à réprimer ces tendances insensées qui aspirent à l'impossible, à se plier aux exigences, quelquefois sévères et dures, de la réalité, à vaincre les difficultés qui peuvent être franchies, quelque dures qu'elles soient, à s'arrêter devant celles qui sont insurmontables, à se relever courageusement après les mécomptes. Il préside en quelque sorte à ce grand atelier intérieur où toutes nos forces se meuvent, il en règle l'action et la mesure, et les empêche de se dissiper au hasard.

Indépendamment du choix et de l'unité du but, deux conditions principales sont nécessaires pour

que l'activité ne soit pas funeste et devienne féconde : l'esprit de suite et l'esprit d'ordre, deux conditions qui, réunies, composent l'esprit de conduite ; deux conditions qui, même séparément, sont rarement bien observées, dont la réunion est plus rare encore ; deux conditions qu'un bon gouvernement intérieur, c'est-à-dire que l'empire de soi concourt éminemment à faire accomplir.

La plupart de nos desseins sont plutôt le produit du hasard et des circonstances, que de notre propre combinaison ; ceux même qui exercent l'influence la plus importante sur notre destinée, souvent ne sont pas arrêtés avec plus de maturité et de réflexion. Nous ne savons pas résister à l'occasion qui nous sollicite. Nous acceptons et ne choisissons pas. Celui-là seul choisit, qui commande ; or, nous ne commandons point aux évènements, mais à nous-mêmes ; et faute de savoir démêler ce qui, dans les circonstances, dépend de nous, ou nous résiste absolument, nous luttons contre ce qui est nécessaire et négligeons ce qui est possible. Nous ne savons, ni nous créer une condition conforme à notre caractère, ni plier notre caractère aux conditions inévitables. Dans ces dernières, il faut comprendre au premier rang celles qui sont commandées par les institutions et les convenances sociales. Delà résultent dans le monde tant de situations fausses ou incomplètes ; delà le malaise qui en est la suite ; delà, dans le jeu

de l'activité, la gêne, la contrainte, l'incertitude, le dérèglement et le trouble.

Nos desseins étant ainsi déterminés d'une manière fortuite, demeurent sans liaison entre eux; ils ne sont point des parties d'un même plan; ils ne se rapportent à rien. La vie n'est plus formée d'un seul tissu; elle se compose en quelque sorte de pièces de rapport jointes et non assemblées.

L'unité du dessein économise les forces, redouble leur énergie, en les concentrant, et les fait conspirer toutes ensemble à se prêter un secours mutuel. Mais, il ne saurait y avoir unité que là où il y a une suprématie, une autorité qui assigne son rang à chaque chose, et qui l'y maintienne. Dans la société, c'est celle de la puissance publique; dans les arts, celle du génie; dans les sciences, celle de la raison; dans la conduite de la vie, c'est l'empire de soi, mais l'empire de soi en tant qu'il est le ministre de la vertu.

L'esprit de suite facilite, accélère, complète, perfectionne; consolide l'exécution du plan conçu, en conserve le résultat quand il est achevé. A chaque pas que l'on fait, en continuant de marcher dans la même route, la lumière s'accroît, les obstacles s'aplanissent, les habitudes se contractent, le passé instruit, l'emploi des moyens devient plus familier, les rapports des détails à l'ensemble se dessinent mieux, on acquiert plus de sécurité, les opérations se lient plus étroitement

entre elles. Tout commencement est un essai; tout essai entraîne inévitablement quelque erreur, quelque déperdition de force. Faites beaucoup d'essais; qu'ils aient peu d'analogie entre eux, vous vous serez fatigué beaucoup; vous deviendrez incapable de produire. Interrompez un ouvrage; chaque fois que vous voudrez le reprendre, ce sera le commencer de nouveau, et chaque suspension sera marquée par une perte de temps et de matière, par quelque imperfection, par quelque défaut d'harmonie dans l'ensemble. Le monde est plein de gens qui ont conçu, tenté même et entrepris de grandes et belles choses. Il n'est peut-être aucun de nous qui, au début de la vie, n'ait formé quelques desseins brillans et n'ait espéré les réaliser. Tous ces germes cependant ont été comme emportés et dissipés par les vents, avant leur maturité. On ne voit que des projets avortés ou des ouvrages incohérens, incomplets. Que manquait-il? sans doute, à un grand nombre, ou les connaissances, ou les talens, ou les moyens d'exécution, ou les circonstances favorables. A un plus grand nombre, cependant, il ne manquait peut-être que l'esprit de suite, nécessaire pour exécuter le plan et le conduire à sa fin (1). L'in-

(1) L'Athènes de l'Italie est ornée d'une foule de temples qui rivalisent par la beauté de leur architecture; aucun n'est achevé. Les Toscans ont offert, en cela, l'image de ce que chacun de nous fait tous les jours.

spiration fait les hommes de talens; l'esprit de suite fait les hommes habiles : les premiers conçoivent, les seconds réussissent. Ces observations ne s'appliquent pas seulement aux ouvrages qui sont le produit de l'industrie ou des arts, à la conduite des affaires; elles s'appliquent également au système général de nos actions, en ce qui intéresse notre moralité et notre bonheur. Ici les applications se montrent avec moins d'évidence; on convient surtout plus difficilement avec soi-même du vice radical de son plan, ou plutôt de l'absence de tout plan uniforme dans la pratique. Mais on peut prendre exemple des opérations matérielles où les avantages de l'esprit de suite ressortent d'une manière plus sensible, et sont reconnus de ceux-là même qui ne peuvent se plier à l'observer. Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit de suite semble manquer le plus souvent à des êtres que la nature avait doués de facultés éminentes et qu'elle avait traités avec une faveur toute spéciale; on dirait que c'est une compensation accordée à la médiocrité. Les âmes distinguées ont toujours des sentimens supérieurs à leur position, et des vues plus étendues que la sphère où elles sont placées. Elles renferment en elles-mêmes des choses mystérieuses, dont elles ne savent pas se rendre compte, et qui, en se développant, modifient leurs dispositions; elles sont donc exposées à se laisser distraire, à se méprendre sur la tendance

qui leur convient, à ne point se trouver satisfaites de ce qu'elles ont commencé à expérimenter. Elles semblent se débattre avec la destinée. Elles ne peuvent guère, d'ailleurs, pour se guider, profiter de l'expérience vulgaire; elles pénètrent dans des régions non encore explorées; en s'élevant plus haut, et ne trouvant plus de chemins frayés, elles s'engagent quelquefois au milieu des précipices; elles sont forcées de revenir sur leurs pas. Mais, la mobilité de la conduite est aussi, et plus souvent, la conséquence de la faiblesse du caractère : la faiblesse est inquiète, impatiente, et recherche le changement; elle ne sait point adhérer aux motifs qui ont suggéré les déterminations; elle les abandonne, à la première épreuve; elle cède à toutes les impressions, surtout à celles qui accompagnent la nouveauté, parce qu'elles sont plus vives; il n'y a point pour elle de continuité, parce qu'il n'y a point en elle de mouvement propre. Dans les caractères faibles, l'imagination a moins de frein, exerce plus d'empire; elle porte donc, sur la conduite de la vie, l'influence de l'inconstance qui lui est propre; elle balance incessamment, entre des exagérations contraires, l'être débile qui est devenu son jouet. L'uniformité d'action est, sous plusieurs rapports, une chose difficile, pénible, fatigante; elle exige deux genres d'efforts qui sont presque opposés par leur nature; elle exige qu'on sache à-la-fois et se soutenir et se contenir;

elle est d'ailleurs sans attrait, ou plutôt, à mesure qu'elle se prolonge, elle dépouille de leurs attraits les choses naturelles; et la nouveauté en a de siffifs! Comment s'étonner ensuite si tant de gens laissent leur ouvrage à moitié exécuté; si l'on trouve même à peine quelque œuvre véritablement accomplie? Ceux-là seuls continuent et terminent, qui ont appris à être maîtres d'eux-mêmes.

L'esprit d'ordre est, pour la distribution des détails, ce que l'esprit de suite est pour la fixité de l'idée principale. L'homme ne pouvant rien tirer du néant, ne pouvant qu'assembler, ses créations ne sont que des combinaisons, combinaisons d'autant plus savantes, qu'elles sont plus complexes, et qu'elles se composent d'éléments plus divers. L'ordre est donc le premier mérite de ses ouvrages. De même que seul il en constitue la beauté, seul aussi, il en garantit et la solidité et l'utilité; car il détermine les rapports des parties entre elles et de l'ensemble à la destination marquée. L'esprit d'ordre dessine d'avance le plan général, évalue les avantages, détermine les conditions, prévoit les difficultés, marque les occasions propices. L'esprit d'ordre institue les méthodes préliminaires qui préparent les matériaux de l'édifice: les éléments sur lesquels nous devons opérer nous sont offerts, épars, confondus dans des mélanges hétérogènes; l'esprit d'ordre les en extrait, les compare, les classe, les met ainsi

à notre disposition, nous fournit le moyen de juger d'un coup-d'œil la convenance relative de chacun d'eux, la place qui devra leur être assignée dans la construction. L'esprit d'ordre crée les méthodes d'exécution, ajuste les parties entre elles, règle l'enchaînement des opérations successives, de manière à ce que chacune profite de celles qui l'ont précédée, et prélude à celles qui doivent suivre: il ne laisse perdre ni un instant, ni un effort, ni une portion de matière; il prévient la lassitude et le dégoût, parce qu'à chaque pas il permet de mesurer les progrès, parce qu'il entretient les forces; il encourage, par la secrète influence de l'harmonie qui respire en lui. L'esprit d'ordre juge les avantages, l'emploi, l'opportunité de ce qui a été exécuté; il fournit des moyens de conservation; il les met à notre portée pour l'usage; seul il rend la richesse profitable, parce qu'il y prévient la confusion qui ne permet d'user de rien à propos. Il porte la simplicité dans la multitude, la lumière dans l'étendue.

L'ordre sert d'appui à la mémoire, d'inspiration à l'imagination, de flambeau au jugement. L'ordre est tout ensemble un principe d'énergie et de calme pour la volonté; l'ordre porte et la facilité et la sécurité dans l'action.

Il suffit même de voir régner l'ordre autour de soi, pour mieux faire ce que l'on fait, et pour

éprouver un certain degré de sérénité intérieure. Cet ordre, qui est répandu au-dehors, pénètre alors en nous par une secrète sympathie, et nous nous mettons involontairement à l'unisson avec lui.

Or, ce que l'esprit d'ordre suppose avant tout, c'est la faculté de gouverner à-la-fois et son esprit et les mouvemens de son âme. Il est un privilège de la liberté intérieure. Il est l'expression d'une autorité éclairée. Il est le génie même de la raison, dominant sur toutes les facultés de notre être.

Abandonnez les choses à elles-mêmes ! mues par des impulsions hétérogènes, divergentes, leurs assemblages confus produiront ce qu'on est convenu d'appeler le hasard. Voilà ce qui arrivera de nos idées, de nos sentimens, de nos résolutions, si nous ne savons pas, avant tout, les maîtriser, pour les ramener sous l'empire de cette raison qui en doit être la régulatrice.

CHAPITRE VI.

DE L'HUMEUR.

Il y a en nous une influence qui ne vient point de nous, et qui cependant ne vient point du dehors, dont l'origine, la marche, le caractère sont également indéterminés, espèce de protége moral, véritable puissance occulte, qui gouverne tellement notre intelligence, que nous croyons voir ce qu'elle nous suggère; qui gouverne tellement notre volonté, que nous croyons vouloir ce qu'elle nous prescrit. Il n'y a en elle rien de raisonné, rien de logique; on ne sait ce qu'elle est, d'où elle vient, à quoi elle tend; tout paraît en elle spontané; tout y est capricieux. Elle n'est point une de nos facultés, et cependant elle s'identifie et s'incorpore à nos facultés, les modifie à son gré, et se dérobe elle-même à nos regards. Elle plie, suivant qu'il lui convient, et notre esprit et notre caractère; elle leur donne quelquefois une physionomie si singulière et si inattendue, que nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes. Tantôt riante et sereine, elle se plaît à orner les

objets, elle ne nous permet de les envisager que sous leurs aspects les plus aimables, nous montre tout facile, flatte nos espérances, calme nos chagrins, nous dispose au calme, à la confiance, à l'abandon, à la bienveillance, semble coordonner et notre vie intérieure, et tout ce qui nous entoure, en un concert harmonieux. Tantôt sombre, inquiète, farouche même, elle jette un crêpe sur la nature, peuple l'avenir de noirs fantômes, nous agite sans motifs, nous poursuit de vagues terreurs, nous rend importuns à nous-mêmes, semble nous dépouiller de nos affections les plus chères, corrompt et empoisonne tout jusqu'à nos pensées, condamne notre cœur à une sorte d'exil, et nous presse de répandre au-dehors le trouble secret dont elle nous tourmente au-dedans. Elle déconcerte ainsi les prévisions de la philosophie et de la morale : quelquefois, elle semblerait nous rendre leurs secours inutiles, tant elle nous rend naturelle et légère la tâche qui nous est imposée; quelquefois elle semble nous rendre leurs conseils impossibles à suivre, tant est épais le nuage dont elle nous investit. On la voit prodiguer ses faveurs aux êtres les plus médiocres, accabler de ses rigueurs les êtres les plus distingués, se jouer du même homme et le mettre en contradiction avec lui-même, en lui faisant éprouver, tour-à-tour, ses rigueurs ou ses faveurs, non-seulement aux diverses époques de la vie, mais aux différentes

heures du jour. Nous avons coutume de la désigner sous le nom d'*humeur*. Elle n'a peut-être pas assez occupé l'attention des moralistes. Il y a en elle quelque chose de vague et de confus, qui échappe à l'observation. Ce serait cependant rendre un grand service à la plupart des hommes, que de la leur signaler et de leur apprendre à la reconnaître; car, comme tous les imposteurs, elle perd la plus grande partie de ses moyens de succès, dès qu'elle est démasquée.

Qu'ils se réjouissent, sans doute, ceux que cette puissance occulte a traités en favoris! qu'ils acceptent son assistance! qu'ils en profitent pour employer d'autant mieux leurs forces, dans la carrière inépuisable ouverte à notre perfectionnement! Ils seraient coupables s'ils ne faisaient mieux que les autres, puisqu'il leur en coûte moins pour bien faire. Mais qu'ils aient constamment deux réflexions présentes à l'esprit: qu'ils n'oublient pas que le bien lorsqu'il n'est que l'effet d'une humeur propice, est un bonheur plutôt qu'un mérite, et qu'ils se gardent ainsi de s'en prévaloir, de le compter parmi leurs titres à l'estime, qu'ils n'oublient pas non plus, combien cette disposition est inconstante et mobile, et qu'ils se préparent à avoir besoin d'un plus grand courage, lorsqu'elle viendra à cesser ou à se changer en une disposition contraire!

Quant à ceux qu'elle a choisis pour ses victimes,

elle leur offrira la matière la plus abondante pour l'exercice de l'empire de soi, exercice d'autant plus difficile sur ce singulier théâtre, qu'il s'agit de saisir une ombre qui vous échappe, que vous avez peine à démêler les traits de l'ennemi qu'il s'agit de combattre, et qu'il faut déjà un grand effort de la réflexion pour s'assurer de sa présence; d'autant plus difficile encore, que cet ennemi cependant vous presse, vous environne de toutes parts, vous saisit, en quelque sorte, corps-à-corps, et cherche à s'emparer des armes que vous auriez employées contre lui.

Cette espèce d'éducation extérieure que donne l'usage du monde, enseigne assez bien à captiver les effets de l'humeur, dans les démonstrations dont se compose le commerce des hommes; car, elle nous enseigne les moyens de réussir et de plaire; elle nous apprend donc que ce n'est pas assez d'une raison éclairée et ornée, de la fidélité aux affections, de la générosité ou de la délicatesse dans les procédés; peut-être même elle nous apprend que cela importe bien moins que le charme des manières, la facilité des rapports, la condescendance et la grâce. Mais, repoussée ainsi des issues qu'elle pouvait se frayer au dehors, l'humeur ne se refoulera le plus souvent qu'avec plus de force et de liberté sur les espaces qui lui resteront accessibles, pour y exercer tous ses ravages. Aussi, voit-on fréquemment des gens qui

portent dans la société un front serein, la gaieté, la prévenance, faire payer ensuite bien cher ce sacrifice momentané à ceux qui leur imposent moins de contrainte, vexer par leur humeur leur propre famille, en faire même subir les effets à leurs amis, précisément aux amis les plus intimes, parce qu'ils conservent dans l'intimité une sécurité plus entière, et s'y mettent plus à l'aise. Cependant, plus les liens qui nous unissent à d'autres hommes sont étroits, plus il est dur de les priver des jouissances qu'ils attendaient de nous, de les attrister et de les faire souffrir; on peut même par là les exposer à prendre le change sur nos vrais sentimens, arrêter les épanchemens de la confiance, détruire l'abandon, interrompre l'échange des consolations et des conseils. Ainsi naît et se nourrit cette susceptibilité qui crée des torts supposés à ceux au milieu desquels nous vivons, comme si elle goûtait une sorte de satisfaction et de complaisance à les croire coupables; qui, après nous avoir fait commettre des torts réels, nous en suggère de nouveaux pour justifier les premiers, en sorte que, par une suite de réactions fâcheuses, ce qui n'était d'abord qu'une sorte de mouvement involontaire, se termine par une injustice, et altère quelquefois les relations les plus sacrées et les plus précieuses.

Plaignons cependant ceux que tourmente cette maladie cachée, et ne les condamnons pas avec

trop de sévérité! car, c'est sur eux-mêmes que retombent principalement ses coups. Une tristesse indéfinie les assiège; un poison inconnu circule dans leurs veines; ils se soupçonnent, s'accusent, se punissent sans motifs; l'humeur va jusqu'à emprunter, pour les opprimer, l'apparence du remords; ils se fuient comme un hôte importun, et se retrouvent au milieu même des distractions qu'ils vont chercher; la nature semble avoir tari pour eux la source des plaisirs innocens qu'elle prodiguait à tous les hommes.

Ce que nous appelons l'*humeur*, paraît être une disposition générale et plus ou moins habituelle de l'imagination, qui, sans s'attacher à un objet précis, répand sur tous une teinte commune, et qui ensuite, par la corrélation intime qui existe entre nos idées et nos sentimens, se répand sinon dans le fond du cœur, du moins sur ses abords, et vient se confondre avec les penchans. Quelquefois cette disposition est un effet naturel du tempérament ou de l'état momentané des organes. Alors, si elle a un caractère fâcheux, la morale n'a point de remèdes à porter dans le principe même du mal. Nous ne pouvons nous empêcher de souffrir; il nous est permis seulement de souffrir avec patience. Nous ne pouvons nous empêcher d'être sollicités par des mouvemens funestes à notre caractère ou à notre bonheur; il nous est permis seulement de

les désavouer, de nous y refuser. Nous établirons donc un mur de séparation entre ces influences aveugles et notre propre volonté; nous nous réfugierons dans notre conscience, comme dans un asile où elles ne puissent plus nous poursuivre. Sentinelles vigilantes, nous serons constamment en garde contre un danger subtil, et qui peut sans cesse nous surprendre. Dans le moment de la crise, et lorsqu'une sorte de prestige funeste transforme à nos yeux la réalité des choses, lorsqu'un voile semble couvrir même ces augustes images du vrai et du bon qui nous ravissaient dans des momens plus heureux, nous leur opposerons le témoignage de nos souvenirs; nous laisserons passer l'orage, dans l'espoir du retour d'un horizon plus serein. C'est alors que nous reconnaitrons combien il est avantageux pour l'homme, de s'être formé à l'avance des maximes fixes et raisonnées pour régler ses sentimens, pour asseoir ses opinions, et de ne pas arriver sans provision et sans défense, dans ces déserts qu'il faut quelquefois traverser pour accomplir le voyage de la vie. Ainsi l'homme prudent procède pendant la clarté du jour aux reconnaissances et aux dispositions d'après lesquelles il doit se régler au milieu des ténèbres. C'est ainsi que nous nous applaudirons d'avoir établi sur de solides fondemens l'éducation de nous-mêmes.

Mais, si les dispositions de l'humeur dépendent

en partie de causes physiques, elles dépendent également de causes morales; et, sous ce rapport, si nous ne pouvons directement arrêter l'effet, nous pouvons le prévenir indirectement en agissant sur le principe. Une humeur chagrine est la suite naturelle de la satiété, du dégoût qui accompagnent l'excès des plaisirs, de l'abattement qui succède à la violence des passions, des mécomptes qui punissent les ambitions présomptueuses; elle naît du contraste prolongé, entre nos prétentions et notre situation, entre nos moyens et nos désirs, des reproches que nous adressons à la destinée qui nous est échue; elle naît de tout ce qui met mal à l'aise; elle est donc surtout la triste conséquence du mécontentement de nous-mêmes, du souvenir d'erreurs qui ne peuvent plus être réparées, de la nécessité de couvrir et de dissimuler des faiblesses honteuses; il semble que, de tout désordre moral, s'élève comme une noire vapeur qui obscurcit l'horizon de l'âme.

Les écarts même de la vertu peuvent produire quelque effet semblable, par l'abus de la solitude et les excès de l'austérité.

La tempérance trouvera donc encore ici de nouveaux motifs pour ne point abuser. La modération y trouvera de nouveaux motifs pour ramener les vœux à la mesure de la condition dans laquelle on est renfermé. La vertu aussi y trouvera de nouveaux motifs pour accepter les joies

légitimes qui lui sont offertes, pour goûter la paix et la sérénité, pour ne point rompre l'alliance du devoir et du bonheur, pour ne point répudier les doctrines qui, dans l'enseignement de la morale, font valoir le prix des vraies et pures jouissances, et pour se défendre des exagérations qui rendraient la vertu trop sévère envers elle-même.

Veut-on au reste essayer un remède qui, dans les momens où l'on est assiégé par les vapeurs d'une humeur sombre et triste, ne sera jamais sans quelque efficacité?... qu'on cherche à répandre sur d'autres hommes de la consolation, du bonheur, ou même simplement du plaisir!... ce remède certes est infaillible. On a vu même, dans une situation d'isolement qui ne permettait pas de trouver ce secours, et de se rendre utile à d'autres hommes, on a vu ces vapeurs disparaître par les soins donnés à de simples animaux, en soulageant leurs souffrances, en pourvoyant à leurs besoins, en leur procurant quelque bien-être.

Les caractères faibles sont plus exposés que les autres à être surpris et dominés par l'humeur. Tout les blesse, et ils ne savent pas résister. Ils ne peuvent vouloir ce qu'ils désirent. Ils se contrarient, se démentent, se troublent. Ils vivent dans le chaos. Ils manquent de fermeté pour rester attachés à leurs résolutions et à leurs princi-

pes. Ils sont mécontents des choses, parce qu'ils sont inhabiles à les maîtriser; d'eux-mêmes, parce qu'ils trompent incessamment leur propre attente.

CHAPITRE VII.

DE L'ABUS A CRAINDRE DANS L'EMPIRE DE SOI.

PARMI les nombreuses erreurs qui naissent de l'association des idées, il en est peu d'aussi générales que celle qui fait confondre le moyen avec la fin, et transporter ainsi, sur l'instrument, le prix qui appartient à l'ouvrage. Cette erreur, qui exerce sur la morale des conséquences fort étendues, et que nous avons déjà, plus d'une fois, signalée, a servi à accréditer, sur le mérite de l'empire de soi, des idées fausses et dangereuses. On a perdu de vue que ce mérite était essentiellement relatif; on a supposé que l'homme ne pouvait assez triompher de lui-même; que la vertu résidait dans le triomphe, et non dans le but pour lequel il a été remporté; que la morale consistait à s'immoler soi-même comme une victime, sans considérer sur quels autels serait placé l'holocauste. N'a-t-on pas, par une erreur du même genre, déplacé les notions de la gloire, lorsqu'on l'a transportée dans les suffrages publics,

qui n'en sont que l'organe? Sans doute l'homme, en conservant la direction de toutes ses puissances, en maintenant chacune à son rang, en présidant à toute l'économie de sa vie intérieure, remplit l'un de ses premiers devoirs, en même temps qu'il offre, sur la terre, un beau et majestueux spectacle, parce qu'il accomplit la mission qu'il a reçue, parce qu'il soigne la dignité de sa nature, parce qu'il maintient l'un des plus beaux ouvrages du créateur, dans la destination qui lui fut marquée. Ce devoir est du nombre de ceux qui sont continus, et qui n'admettent aucune interruption. Mais, si l'homme doit régner toujours, il ne s'ensuit point qu'il doive commander, réprimer, exiger sans cesse, et que tout exercice du pouvoir qu'il a sur lui devienne, par cela seul, digne d'éloges. L'autorité n'est pas toujours en action; elle n'est pas insatiable de tributs. Il y a même quelquefois une plus véritable force dans l'attitude du repos; et souvent une plus grande sagesse de gouvernement dans la modération des sacrifices exigés. L'exercice de ce pouvoir intérieur, comme celui du pouvoir extérieur dans la société, change de nature, et cesse de mériter l'estime, quand il cesse d'être utile. Les tributs ne sont plus une dette, dès qu'ils doivent rester sans emploi. Cette méprise fondamentale nous paraît avoir fréquemment égaré les Stoïciens de l'antiquité; elle s'est reproduite, plus d'une fois,

dans des sectes modernes; et, dans la pratique, elle fait chaque jour illusion à des gens de bien. En lisant les écrits des Stoïciens, on y rencontre, à chaque pas, ce que les logiciens appellent une pétition de principe: en toute occasion, ils nous recommandent la force d'âme; mais, quand nous les pressons de questions sur la définition du souverain bien, sur le terme des efforts qu'ils nous demandent et de la contrainte qu'ils nous imposent, c'est encore à la force d'âme qu'ils nous ramènent, comme si on avait combattu pour le plaisir de combattre, et d'être témoin soi-même de cette espèce de tournoi. On pourrait faire les mêmes observations sur les vertus de Sparte et de Rome, qu'on recommande tant à notre admiration; nous y voyons une gymnastique sérieuse, laborieuse, cruelle peut-être, mais quelquefois sans objet réel. Dans plusieurs de ces héros prétendus, nous cherchons en vain des successeurs aux Hercule, aux Thésée, vengeurs des opprimés, destructeurs des monstres; nous n'y voyons que des émules des Milon, faisant briller leur vigueur aux jeux olympiques. On pourrait en dire autant, à quelques égards, de certaines vies d'anachorètes, si les motifs de leurs austérités n'avaient pas été puisés dans une sphère d'idées étrangère à la morale humaine. Mais, aux yeux de la foule, aux yeux des hommes superficiels, ces exercices oiseux d'un pouvoir intérieur, ces sacrifices sans

DU
PERFECTIONNEMENT
MORAL,
OU
DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME.
II.

but, pourront paraître admirables : ils seront évalués, non d'après leur mérite réel, mais d'après la surprise qu'ils excitent ; on les louera, non comme des choses bonnes en elles-mêmes, mais comme des choses extraordinaires ; on les louera d'autant plus facilement, qu'ici, du moins, il n'y a rien d'offensif pour les autres hommes, et que ce qu'il y a d'extraordinaire dans une telle action n'est acheté qu'aux dépens de son auteur. On reconnaît encore en cela, le préjugé qui fait confondre l'autorité avec la force, et qui donne même à la force plus de prestige sur l'imagination des hommes, parce qu'elle a plus d'éclat ; car on prend évidemment ici, dans le gouvernement intérieur de l'âme, ce qui n'est que le jeu aveugle d'une force, pour un emploi raisonné de l'autorité qui a été départie à l'homme sur lui-même.

Veut-on reconnaître par une preuve manifeste, que le mérite des sacrifices, du courage, de la patience même, est nécessairement relatif ? Qu'on voie si les scélérats eux-mêmes ne sont pas capables de braver les périls, de supporter les douleurs sans frémir ; si toutes les passions n'ont pas leurs holocaustes ! Que dirait-on d'un homme qui se mutilerait de l'un de ses membres, qui immolerait ses jours, dans la seule vue d'exercer, en effet, le pouvoir qu'il a sur lui-même ; ou de celui qui jetterait son patrimoine à la mer, pour jouir de son propre désintéressement ?

Non, l'homme n'est point destiné à devenir ainsi son propre jouet, à remplir vis-à-vis de lui-même le déplorable office que remplissaient les gladiateurs en présence du peuple Romain, en se donnant le divertissement d'une lutte inutile et sanglante. Il est certaines privations qui, sans avoir un avantage actuel et immédiat, peuvent servir, comme un exercice préparatoire, à subir avec moins de peine celles qui surviendront un jour, et c'est une prévoyance de la prudence, autant qu'un conseil de la vertu, que d'entretenir par ce genre d'exercice la vigueur morale que réclameront tôt ou tard tant de rudes épreuves ; mais là s'arrête le mérite réel de l'immolation volontaire, et dès qu'elle dépasse ces limites, elle peut, en devenant stérile, devenir en même temps funeste. Il est en effet des exercices qui épuisent, comme il en est qui fortifient. Nous n'avons pas une telle abondance d'énergie morale, qu'il nous soit permis de la prodiguer sans nécessité ; celle que nous dépenserons dans des efforts superflus, pourra nous manquer pour les actions véritablement fructueuses ; après nous être fatigués pendant des jours calmes, nous nous trouverions hors de combat en présence de l'ennemi. N'a-t-on pas vu des hommes qui avaient porté l'austérité au dernier excès, être plus inhabiles que d'autres à se modérer dans des occasions difficiles, se montrer plus implacables dans

la colère ou la vengeance, et même, si leurs lèvres touchaient par hasard à la coupe des voluptés, s'enivrer d'un seul trait, comme emportés par une sorte de vertige?

Bien loin de suivre les voies de la vertu, c'est s'en écarter infailliblement que de sortir des routes de la nature; car c'est manquer aux desseins de la Providence: or, la nature ne veut aucun effort infructueux, aucune destruction qui ne serve à une reproduction. Les bonnes actions, comme les belles pensées, veulent en quelque sorte être produites de verve; elles naissent moins facilement sous des habitudes de contrainte et de gêne; dans une torture prolongée, la vertu perd quelque chose de cette simplicité, de cette confiance, de cette sérénité qui lui rendent la pratique du bien facile et douce; elle semble démentir ses promesses et devenir ennemie d'elle-même. Ainsi, un esprit constamment occupé à s'interroger, à s'analyser et se régler lui-même, finit par perdre l'aisance, la fécondité; il faut à l'âme une certaine liberté, pour qu'elle puisse prendre son élan moral, pour que la vertu puisse être en elle ce qu'elle doit être, grande, active et généreuse. Il y a une sorte de naturel pour les productions de l'âme, comme pour celles de l'intelligence, qui leur conserve la fraîcheur, la vie et la grâce, et qui s'éteint sous l'action trop prolongée de la surveillance et de la critique de soi-même. La véri-

table vertu a quelque chose de spontané et d'ingénu; elle est plutôt encore une culture, qu'une création; à force de vouloir se composer des mérites artificiels, on altère les dons qu'on avait reçus, et qu'il eût été mieux de faire valoir.

L'empire qui a été donné à l'homme sur lui-même, est en réalité, comme toute autorité légitime, une véritable protection: il doit donc être bienveillant et doux, indulgent même au besoin. Certes, si l'homme moral doit renoncer à être sa propre idole, il ne devient pas pour cela son propre ennemi, il ne lui est pas permis de devenir son propre tyran: tout caprice, toute vexation, toute violence, lui sont interdits envers lui-même; ils seraient de véritables injustices; car, il reçut en dépôt l'intérêt de son propre bonheur, il fut chargé de le conserver avec soin, il en répond au Créateur, et cependant, non-seulement une austérité aveugle et sans but trompe en effet cette intention bienfaisante, par la portion de bonheur dont elle prive sa victime; mais elle introduit dans le commerce intérieur de l'homme avec lui-même, je ne sais quoi de triste, d'inquiet et de sombre; il devient pour lui-même un hôte incommode et fâcheux; il se regarde à-la-fois d'un œil craintif et d'un œil farouche, se menaçant sans cesse et se redoutant lui-même; il se fuit et se poursuit sans relâche.

C'est surtout dans l'exercice de l'empire de

nous-mêmes, que nous sommes plus particulièrement exposés à laisser altérer par un secret mélange de vanité, la satisfaction intérieure d'avoir bien fait. Il y a dans l'usage de ce pouvoir, comme de tout autre pouvoir, quelque chose qui séduit et qui flatte; on s'applaudit d'avoir pu exécuter une chose difficile, on jouit d'être fort, on s'exalte en secret sur son propre triomphe; on croit se complaire dans l'accomplissement du devoir, et on se livre avec sécurité à ces dangereuses jouissances. Les Stoïciens n'étaient pas exempts peut-être de cette secrète recherche de l'orgueil; elle paraît plus d'une fois dans leur langage, et dans cet héroïsme qu'ils affectent; alors que nous cherchons les martyrs du bien, trop souvent nous croyons apercevoir des athlètes qui s'exercent en présence de l'opinion. Fier de la victoire qu'on remporte chaque jour, on se défend mal quelquefois du dédain pour ceux qui n'ont pas le même courage; on cesse d'être indulgent; on tient peu de compte des efforts tentés, des obstacles rencontrés par ceux qui n'ont point exécuté des choses aussi difficiles.

Lorsqu'on s'impose comme à plaisir des sacrifices sans but, il arrive facilement qu'on sent peu le prix de ceux que font les autres hommes, et de ceux qu'on leur occasionne. Accoutumé à abuser du pouvoir qu'on a sur soi, on le laisse déborder au-dehors; on devient impérieux, exigeant; on

devient aussi, à la longue, moins accessible aux émotions de la pitié, habitué qu'on est à n'avoir aucune pitié pour soi-même; privé du repos au dedans, on inquiète même involontairement ceux dont on est entouré; dans l'état de contrainte auquel on se condamne, on ne sait plus retrouver cet abandon qui fait le charme du commerce de la vie; les rapports domestiques, les douces relations de l'amitié, tout se ressent de la gêne intérieure qu'on éprouve; le cœur s'isole, se resserre involontairement. Il est rare que l'excès de l'austérité ne finisse par rendre dur. Ah! de tous les abus de l'empire de soi, prévenons surtout celui qui nous égarerait au point de nous faire immoler les affections innocentes! Cet holocauste serait odieux à la vertu, injurieux pour elle; il la priverait de l'un de ses plus puissans auxiliaires. S'il est des immolations stériles, il en est de coupables; ce sont celles qui porteraient atteinte aux facultés de notre esprit ou de notre cœur: ces dons nous ont été remis en garde; leur culture, leur perfectionnement sont aussi au rang de nos premiers devoirs. Mais, ce qu'on n'aperçoit pas au premier abord, ce que l'expérience seule découvre à la longue, c'est que tout abus de l'empire de soi, alors même qu'il paraît au premier abord ne se composer que de sacrifices indifférens, peut, en se prolongeant, et par une influence indirecte, dessécher la sève même de nos facultés

dans sa source, affaiblir la sensibilité, la raison elle-même, peut aussi, en d'autres occasions, rompre l'équilibre naturel de nos puissances intellectuelles et morales : c'est ainsi, par exemple, que de tels excès ont donné souvent à l'imagination l'essor le plus impétueux, et favorisé en elle tous les genres d'illusions et d'écarts ; c'est ainsi qu'ils ont excité des passions ardentes, dont une imagination exaltée redoublait encore les transports ; on eût dit que les forces placées dans l'homme par la nature ne trouvant plus à suivre, sous cette oppression tyrannique, leur cours régulier, cherchaient à se faire jour de quelque côté inattendu avec une violence égale à la contrainte qu'elles avaient subie ; et cependant à la faveur de cette austérité même que de tels hommes s'étaient imposée, ils se faisaient plus facilement illusion sur les égaremens auxquels ils se laissaient emporter. Ils ne soupçonnaient pas qu'ils pussent subir une telle servitude, quand d'un autre côté ils exerçaient une telle tyrannie sur eux-mêmes ; ils ressemblaient à ces despotes qui, en opprimant au gré de leurs caprices, obéissent secrètement à quelque favori.

Mais, de tous les inconvéniens auxquels donne lieu l'abus de l'empire de soi, le plus déplorable n'est-il pas les doutes qu'il peut faire naître sur la vertu elle-même, l'éloignement qu'il peut inspirer pour elle, en la faisant méconnaître ? C'est peu de

se priver soi-même des jouissances et de la paix qui devaient récompenser la pratique du bien ; on ne subit en cela qu'un préjudice personnel : mais, décréditer dans le monde cette cause sainte contre laquelle s'élèvent déjà tant de préjugés et tant d'obstacles ; mais, repousser des voies de l'amélioration tant d'êtres faibles qu'effrayaient déjà la vue des sacrifices rigoureusement nécessaires ; mais, offrir la vertu aux hommessous une physionomie farouche et sombre, l'exposer à être confondue avec la sécheresse du cœur ou la rudesse de la volonté ; mais, dérober la vue des récompenses qu'elle promet ; mais, prononcer un divorce entre elle et le bonheur ; voilà ce qui est presque un délit ! Voilà ce qui est un dommage immense causé à l'humanité ! Cessez de nous préconiser sans cesse les singularités de cet héroïsme prétendu qui enfanta des prodiges indifférens pour le bien réel ! Laissez-les plutôt ensevelies dans l'obscurité de la solitude où elles se complurent si justement ! Ce ne sont point là les instructions qu'il faut aux hommes. Montrez-leur des exemples qu'ils puissent suivre et qu'ils aiment à imiter !

f 2 G 20-2

DU

PERFECTIONNEMENT

MORAL,

OU

DE L'ÉDUCATION DE SOI-MÊME;

PAR M. DEGERANDO,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

M.DCCC.XXIV.

SUITE DU
LIVRE SECOND.

DE L'EMPLOI
DES FACULTÉS MORALES.

SECTION III.

DE L'HARMONIE DE L'AMOUR DU BIEN ET DE
L'EMPIRE DE SOI.

CHAPITRE PREMIER.

DES CARACTÈRES COMPLETS.

L'AMOUR du bien et l'empire de soi sont chacun, séparément, un principe d'harmonie. L'un fonde l'harmonie des sentimens, l'autre celle des actions; l'un rappelle les motifs à l'unité, l'autre ramène les facultés sous une même direction. Une harmonie plus parfaite encore résulte de l'accord de ces deux grandes puissances entre elles. Supprimez cet accord, l'amour du bien n'est plus qu'une

II.

1

sorte de vaine spéculation ; l'empire de soi, qu'une force aveugle. Les tables de la loi, sans ministres pour en procurer l'exécution ; les agens du pouvoir, sans les directions de la loi suprême ; telle est l'image du divorce qui en résulterait. Rétablissez l'alliance : l'amour du bien se convertit tout entier en action ; l'empire de soi se pénètre d'une sainte inspiration ; telle est, dans les arts, l'accord de la théorie et de la pratique. Malheureusement, un grand nombre d'hommes n'ont point assez de forces pour leurs motifs, ou point assez de motifs pour leurs forces. Les intentions restent stériles ; les forces subissent une déperdition ; souvent, les unes se convertissent en poison, et les autres, en divagant, ravagent.

Les caractères complets sont ceux où règne l'harmonie. Peut-être, ceux qui se rapprochent de cette condition sont-ils assez ordinaires, surtout dans les conditions médiocres et obscures ; du moins, est-il certain qu'ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pense. L'œil et la main, en parcourant les surfaces, n'y remarquent que les aspérités ; l'observateur superficiel, sur la scène du monde, ne remarque que les saillies ; mais, à côté de chaque saillie est ordinairement un vide.

N'appliquons-nous point à la morale les fausses idées que nous nous sommes faites sur le prix des choses du monde ? Accoutumés à évaluer les choses d'après leur rareté, d'après ce qu'elles of-

frent d'extraordinaire, d'après les sueurs qu'elles ont coûté, plutôt que d'après leur mérite réel, nous portons quelquefois un jugement semblable sur les caractères. Cependant, un caractère complet, quoique accompagnant des facultés médiocres, est bien plus voisin de la perfection, qu'un caractère incomplet renfermant les qualités les plus brillantes. Cette proposition peut étonner au premier abord, parce qu'elle choque tous nos préjugés ; elle se justifiera cependant auprès de ceux qui la méditeront dans l'esprit d'une véritable philosophie. Il doit être bien entendu sans doute que, par la médiocrité des facultés, nous parlons seulement ici de celle qui résulte des bornes posées par la nature, non des limites laissées par notre propre mollesse ou notre ignorance. D'ailleurs, ne confondons-nous point, et ne donnons-nous point le nom de *médiocrité* à ce qui n'est que *modeste* ? La sagesse est moins dans les dimensions, que dans les proportions. Dans un caractère complet, tout conspire à-la-fois à un même but, toutes les qualités s'aident et se soutiennent, aucune ne trompe le vœu et la destination de la nature. Telle est une mécanique dont les rouages et les engrenages s'ajustent exactement ; aucun mouvement n'est perdu ; les frottemens sont insensibles. On ne contestera pas du moins que de tels caractères atteignent plus facilement au bonheur ; peut-être sont-ils

les seuls pour lesquels le bonheur devienne en effet une réalité. Ils ne songeront pas à lui donner son nom; ils le goûteront, sans le célébrer, et même sans le définir, à peu près comme on respire un air libre, suave et pur. C'est à de tels caractères qu'est réservée la sécurité. Pour eux, chaque chose est à sa place, chaque action correspond à son objet. Le bonheur est-il autre chose que le sentiment secret de cette corrélation générale et constante qui maintient tout en accord au-dedans de nous-mêmes? Nous disons : *au-dedans de nous-mêmes*; car, si tout est en accord au-dedans, nous serons nous-mêmes en paix avec ce qui est hors de nous; puisque rien d'extérieur ne nous affecte d'une manière immédiate; puisque les choses du dehors n'agissent sur nous qu'en raison de l'influence que nous leur accordons. Reconnaissons encore que les caractères complets sont ceux qui, dans le commerce de la société, nous offrent les relations les plus faciles, les plus sûres et les plus douces: on ne se heurte pas contre eux en les rencontrant; on ne craint pas de les trouver en défaut et en contradiction avec eux-mêmes; leur solidité détermine la confiance; leur franchise provoque l'abandon et l'ouverture; on se sent à l'aise avec eux; on marche en leur compagnie d'un pas plus léger; on s'offense moins de leur supériorité; on les admire sans doute moins; mais aussi on ne songe guère à les pour-

suivre des traits de l'envie, et ils semblent presque désarmer, par leur présence, la malignité elle-même.

Si les voies de la perfection nous paraissent si ardues, c'est que nous les cherchons hors de la direction qui fut tracée par la Providence. Si nous savions être conséquens à nous-mêmes, beaucoup de choses qui paraissent difficiles, deviendraient faciles; beaucoup de choses qui sont amères, deviendraient douces.

On voit souvent les hommes qui aspirent au succès dans les carrières des sciences ou des arts, se prévenir aveuglément contre toutes les vues générales; non contents de se limiter, ils s'isolent, se confinent dans des notions toutes particulières; ils aspirent à devenir des *hommes* entièrement *spéciaux*, pour emprunter la dénomination qu'ils donnent quelquefois eux-mêmes au genre de mérite qu'ils ambitionnent. Cette direction de l'esprit a pu avoir ses avantages dans l'adolescence des connaissances humaines et de l'industrie; il fallait diviser, pour pouvoir bien commencer; c'est à quoi servirent, par exemple, alors, les corporations et les jurandes dans les métiers. Les esprits spéciaux ressemblent beaucoup aux artistes formés par le régime des jurandes. Mais, à mesure que l'esprit humain avance, les rapports réciproques des diverses connaissances se dévoilent; les arts découvrent l'assistance qu'ils peuvent se

prêter les uns aux autres, l'habileté dès lors consiste à suivre le développement de ces corrélations, à les étendre. Toutes les grandes découvertes se sont placées aux points de coïncidence entre des séries diverses d'idées ou d'observations. Il n'y a d'esprits éminens et féconds que ceux qui saisissent les rapprochemens, et démêlent la similitude dans la diversité. Le génie habite dans les foyers ou centres. Combien ces grands hommes spéciaux deviennent petits, si quelque circonstance les déplace, fût-ce même pour les élever ! Voyez certains géomètres voulant juger des sciences morales, certains hommes de loi traitant les sciences administratives ou politiques ! Or, ce que nous remarquons de la marche de l'esprit humain, s'applique bien plus encore au perfectionnement moral ; ici, les hommes ne sont point divisés et répartis en professions ou castes : la vocation leur est commune ; elle est entière pour chacun. Ces voies larges qui conviennent à l'intelligence dans les plus hauts périodes de son développement, sont celles où l'âme doit entrer dès son début dans la vie morale. La vertu doit remplir ici les fonctions que le génie remplit dans la science ; elle doit s'emparer de ces qualités de caractères qui sont en quelque sorte centrales, parce qu'elles exercent sur toutes les habitudes une influence générale.

La bizarrerie, la singularité, sont les signes

frappans d'un caractère incomplet, dont les traits ne sont point en accord soit entre eux, soit avec les conditions dans lesquelles l'individu se trouve placé. L'originalité s'allie très bien à un caractère complet, puisqu'elle consiste à puiser en soi-même les motifs de sa conduite et les élémens de ses opinions ; mais elle dégénère en bizarrerie, si l'on ne sait pas soutenir le caractère qu'on a voulu se donner, ou si, prétendant se gouverner soi-même, on se gouverne non par la raison, mais par le caprice.

Nous avons ordinairement, dit-on, les défauts de nos qualités. C'est que nous ne savons pas convertir, comme nous le devrions, nos qualités en vertus. Nous leur laissons suivre le cours qu'elles ont reçu de nos dispositions naturelles, sans les soumettre à une culture judicieuse, sans leur assigner leurs règles et leurs limites, nous applaudissant de ce qu'elles ont d'heureux dans leur principe, nous excusant facilement sur leurs écarts. Ce sont les qualités que nous n'avons pas reçues de la nature, dont nous devrions être fiers quand nous parvenons à les acquérir.

Les grandes passions dérobent toujours en nous quelque chose à nos qualités les plus estimables ; elles les exagèrent et les faussent pour les rendre leurs complices ; elles en deviennent dès-lors plus violentes, plus inflexibles ; elles tirent vanité de cette usurpation. C'est que, faute d'avoir su conserver le gouvernement de nous-mêmes, faute

d'avoir dirigé la culture de nos facultés, vers le terme commun que la loi du meilleur leur assignait, nous avons négligé d'entretenir, entre les qualités diverses, ce juste équilibre qui devait retenir chacune dans sa sphère, et nous les avons laissées abandonnées à elles-mêmes. Ainsi, les unes s'exaltent, d'autres s'épuisent, d'autres restent dans un état léthargique, et l'on ne trouve plus en soi que des forces rebelles, quand on veut prendre la conduite de soi-même. Beaucoup d'hommes paraissent faux, parce qu'ils nous trompent et ne remplissent pas notre attente; et cependant ils ne sont qu'inconséquens, incomplets; ils sont, en quelque sorte, mi-partis, livrés moitié à un principe de personnalité, et moitié à un principe de dévouement.

Ce qui forme quelquefois les caractères incomplets, c'est une borne intérieure et cachée, à laquelle vient s'arrêter, ou l'énergie de la volonté, ou le cours des sentimens; en sorte que l'individu ne commande qu'à une portion de lui-même, ou que les motifs qui le dirigent ne s'étendent que sur une portion des circonstances auxquelles ils devaient être appliqués. Si l'on observe bien, on reconnaîtra que cette borne est ordinairement un obstacle élevé en secret par la personnalité qui a voulu mettre en sûreté quelques-uns de ses intérêts. Que faut-il pour faire disparaître cette borne? Il faut ramener le caractère à l'unité; il faut donc un principe général de con-

duite, et la force d'y être fidèle: or, c'est précisément ce que donne l'alliance de l'amour du bien et de l'empire de soi. Un attachement sincère et profond à la vertu fait disparaître toutes les dissonances de la vie. La vertu a par elle-même une condition de généralité, de constance; et, mieux elle est sentie, comprise, plus cette condition se manifeste. Elle forme un système entier et sans lacune qui embrasse toutes les affections de l'âme, toutes les résolutions de la vie. Elle n'admet point de distinction et de partage dans l'application de ses vérités fondamentales. La morale est une dans son esprit, quoique variée dans ses applications; tous les devoirs sont frères, quoiqu'ils observent des rangs entre eux. Une vertu partielle et restreinte est celle qui n'est pas fondée sur les vrais principes. Plus on remonte à l'origine des notions du bien, mieux on découvre l'étroite consanguinité qui existe entre elles; mieux on sait se maîtriser, plus on expérimente le secours que se prêtent mutuellement les devoirs. Une vie inspirée par l'amour du bien, régie par la raison, est comme un beau poème où tout conspire à l'unité principale, où les détails, se correspondant par un heureux accord, sont distribués d'après une juste gradation. Elle ressemble à une grande démonstration géométrique, où les corollaires découlent les uns des autres, et où tous ensemble dérivent d'un même théorème fondamental. Là, disparaissent

toutes les discordances, parce que là cesse, dans le principe d'action, toute influence du hasard.

Trois harmonies principales semblent naître d'un juste accord entre la puissance de l'amour du bien et la puissance de l'empire de soi : la grandeur d'âme, la dignité du caractère, la paix intérieure : l'une se produit dans les actions, une autre se peint dans les dehors ; la dernière règne au fond de nous-mêmes ; essayons de reconnaître comment chacune d'elles résulte de ce double principe.

CHAPITRE II.

DE LA GRANDEUR D'ÂME.

IL y a dans la grandeur d'âme quelque chose de si admirable, que le spectateur ne peut en contempler l'image sans une émotion profonde. Elle excite en nous une secrète envie, ou plutôt, une vive émulation ; elle nous révèle sur les facultés de notre nature, des choses que nous ne soupçonnions peut-être pas, mais que nous reconnaissons cependant, que nous sentons bien être, en effet, le don de l'humanité ; nous éprouvons une juste fierté d'appartenir à cette patrie commune où se produisent de si beaux caractères : dans la joie de cette découverte, nous avons presque la confiance d'être capables de les imiter. C'est que la grandeur d'âme réunit en elle les deux plus beaux traits qui appartiennent, en effet, au caractère de l'humanité : elle emprunte à l'amour du bien tout ce qu'il a de généreux, et à l'empire de soi, tout ce qu'il a d'énergique. Elle signale le but auquel aspire notre nature, nous montre

toute l'étendue de notre liberté, et nous enseigne ainsi ce dont nous serions nous-mêmes, en effet, capables, si nous l'osions. Aussi ne peut-on bien définir ce noble phénomène qui répand sur la terre un si pur éclat, qu'autant qu'on a bien reconnu et déterminé les deux puissances morales dont nous considérons ici les effets, et dont elle réunit en elle la double influence, dans un très haut degré comme dans un parfait accord.

Certaines passions peuvent, en développant dans l'âme des forces extraordinaires, rendre capable d'exécuter au-dehors, de grandes choses; mais dans les résultats qui en sortiront, quelque gigantesques qu'ils soient, vous ne reconnaîtrez jamais l'empreinte de la grandeur d'âme. Car, vous trouverez toujours quelque chose d'étroit dans les motifs, d'exagéré dans l'exécution, de servile dans le mouvement; vous y trouverez un mélange secret de personnalité; vous y apercevrez une certaine enflure. Ce sera une sorte de crise qui n'aura rien de naturel et de durable. Toutefois les passions qui produisent de grandes choses sont uniquement celles qui sont alimentées par quelque affection et qui supposent l'égarément de quelque force morale. Jamais la sensualité laissée à elle-même, jamais l'égoïsme dans sa stérile nudité, ne parviendrait à rien imiter de grand, même dans leurs plus violens excès. Il ne suffit pas, pour caractériser les grandes actions, qu'elles produisent de

puissans effets; un moteur mécanique en ferait autant. Les grandes actions sont celles qui produisent de tels effets par l'énergie des sentimens les plus généreux.

On peut se nourrir habituellement de grands sentimens et de hautes pensées, et n'avoir cependant point atteint à la grandeur d'âme. Elle demande, non-seulement, que de tels sentimens soient mis en action, mais qu'il y ait, dans l'action qui leur donne cours, quelque hardiesse, un certain degré de courage. La grandeur d'âme ne s'exerce jamais sur des choses contiguës et certaines; elle suppose un élan dans le lointain ou l'avenir; il lui faut un champ libre; elle a besoin d'espace. Ce qui nous touche immédiatement est trop restreint; le présent est trop fugitif; ce qui est évident et positif laisse trop peu de mérite aux déterminations de la volonté.

Dans un trait de magnanimité, vous trouverez toujours le mouvement et l'abandon de la confiance: ce sera la foi en autrui; ce sera surtout la foi en la vertu; ce sera l'effet d'une conviction profonde et pleine. Nous défierions un sceptique de se livrer à l'impulsion de la magnanimité, si son scepticisme s'étendait à toutes les choses morales.

La grandeur d'âme suppose donc une certaine élévation dans l'esprit, et l'usage d'un commerce fréquent et facile avec les vues générales qui seules ont de l'étendue. Les habitudes de l'analyse,

si elles sont trop exclusives et trop prolongées, la subtilité d'esprit, la recherche et la finesse des aperçus, peuvent faire évanouir les plus nobles sentimens, en leur ravissant les perspectives dont ils avaient besoin de se nourrir. Un esprit trop médiocre trahit souvent un cœur généreux : pour aspirer à ce qui est majestueux, il faut, avant tout, le concevoir.

La grandeur d'âme ne peut trouver à se satisfaire dans un sentiment individuel et trop exclusif; elle y manque d'alimens; elle y rencontre trop de limites. Telle est, sans doute, la cause d'un phénomène souvent remarqué: savoir que les hommes entre lesquels elle éclate sont, en général, peu accessibles à la passion de l'amour.

La passion de la gloire, au contraire, aura pour elle un attrait puissant, et deviendrait même son écueil, si la grandeur d'âme ne demeurerait fidèle à son principe. Car elle trouve dans la gloire comme un concert magnifique qui redit en sons éclatans les nobles secrets des sentimens dont elle est inspirée, qui en perpétue l'expression et la propage de toutes parts. Heureux et utile instinct placé dans les grandes âmes, pour que, en aspirant à des palmes brillantes, elles fussent naturellement conduites à se produire devant nos yeux, à nous éclairer, à nous entraîner par leur exemple, à instruire leur siècle et la postérité! Oui, qu'ils montent en effet sur les sommets de la

gloire, que l'illustration les environne comme une lumineuse auréole, ceux qu'inspira la magnanimité! Que delà ils consolent, réjouissent le monde par leur présence! Qu'ils se produisent comme la fleur même de l'humanité, parée de ses plus riches nuances! qu'ils y deviennent comme la décoration de la société! qu'ils y paraissent comme autant de signaux destinés à réveiller, dans tous les cœurs, les affections vertueuses, à les encourager, en leur inspirant de hautes et légitimes espérances!

La grandeur d'âme se nourrit de respect, d'admiration, d'un saint et pur enthousiasme; car elle a toujours les regards tournés en haut, vers ce qui est excellent par soi-même. C'est le propre des grandes âmes de se complaire dans le culte rendu aux belles actions. Loin d'être accessibles à l'envie, elles éprouvent une joie sincère et profonde à voir honorer sur la terre ce qui est honorable; elles provoquent, elles appellent de toutes parts les hommages qui lui sont dus, elles s'enivrent en quelque sorte du triomphe de la vertu. Celui qui ne connaît point le sentiment du respect, n'a point l'idée des choses réellement élevées; celui qui est incapable d'admirer ce qui est grand, est incapable de le produire. Le véritable enthousiasme est un mélange d'admiration et d'amour, qui s'adresse à ce qui est bon et beau tout ensemble; c'est un sentiment actif, avide de con-

quêtes; dans les arts, il personifie; en morale, il fait plus, il réalise. Il est des esprits assez aveuglés par la vanité, pour prétendre trouver dans l'incapacité d'admirer, une preuve de leur supériorité. Il est des hommes qui affectent de se défendre d'un enthousiasme qu'ils ignorent, et qui transforment ainsi en sagesse leur impuissance. Les âmes étroites se croient de l'enthousiasme, quand elles s'exaltent pour ce qui les étonne: les imaginations ardentes se croient de l'enthousiasme, quand elles sont émues par ce qui n'a que l'éclat extérieur. Prenez garde à la manie de l'esprit de critique! prenez garde aussi à la soif immodérée du succès! L'une éteindrait, l'autre égarerait le principe générateur de la magnanimité.

La grandeur d'âme a toujours un caractère éminemment naturel; elle paraît exécuter les grandes choses facilement; du moins, ses efforts n'ont rien de contraint et de tourmenté; ce qui est extraordinaire pour des êtres médiocres, n'est qu'ordinaire et comme familier pour elle. C'est qu'en effet les principes et les germes de la magnanimité sont dans notre nature. S'ils y demeurent étouffés, c'est que nous les paralysons nous-mêmes; s'ils se produisent, c'est qu'ils ne rencontrent plus d'obstacles dans les liens de la personnalité. Tout est vrai d'ailleurs dans les vues qui inspirent la magnanimité, comme dans les affections qui la nourrissent; c'est elle qui apprécie

la valeur intrinsèque des choses; elle se remplit et se pénètre du sentiment de ce qui est bon; la conscience qu'elle en a, lui donne une juste sécurité et, avec la sécurité, cette aisance et ce calme qui donnent à l'action produite quelque chose de si ferme, de si franc, de si décidé, de si complet.

Pour que la grandeur d'âme trouve à se satisfaire, il faut sans doute que les circonstances lui offrent une occasion digne d'elle; ces occasions, en tant qu'elles peuvent lui ouvrir un théâtre extérieur, sont rares; elles sont presque un privilège réservé aux conditions supérieures dans la Société, à celles que la fortune ou le pouvoir ont entourées de leurs faveurs; privilège dont peut-être elles sentent cependant trop peu le prix! mais, il est aussi d'autres scènes qui, pour n'être pas exposées aux regards des spectateurs, n'en sont pas moins propres à exercer cette haute puissance de l'homme. La présence du spectateur manifeste ce qui est grand et ne le crée pas. Seulement, il est beaucoup de gens qui ne savent apprendre en effet ce qui est grand que par la bouche des autres, et semblent n'en pouvoir obtenir directement l'intelligence.

Mais, si la magnanimité ne peut se satisfaire que par intervalle, il faut qu'elle soit dans l'âme elle-même une disposition habituelle et constante. Elle ne peut naître à volonté, et pour le seul moment du besoin. Elle préexiste, impatiente de se

produire, quoique peut-être ne se connaissant pas encore bien elle-même. En présence de l'occasion ou de l'exemple, elle se produit en effet spontanément, s'échappe, comme le génie qui se révèle subitement à la présence d'un chef-d'œuvre. Elle est en effet à la vertu, ce que le génie est aux arts.

Il est si vrai qu'un libre et entier oubli de soi-même est l'un des traits essentiels et caractéristiques de la grandeur d'âme, que le vulgaire est ordinairement porté à le supposer partout où cet oubli de soi se montre d'une manière éclatante. Voilà pourquoi on s'accorde surtout à le reconnaître dans le pardon accordé à un ennemi, dans l'indifférence aux injures, dans le dédain pour les faveurs de la fortune. Aussi, les deux formes les plus naïves de la personnalité, c'est-à-dire la cupidité et la vanité, sont-elles ce qu'il y a au monde de plus incompatible avec elle; le moi dominant, ramenant tout à lui, et s'avouant à lui-même ses prétentions exclusives, est quelque chose de si mesquin, de si puéril! Cependant, l'oubli de soi n'est qu'une des conditions de la grandeur d'âme; quelqu'entier qu'il puisse être, il ne suffirait point pour la constituer. Une indifférence absolue pour soi-même n'aurait rien d'élevé, si elle était possible. Il faut que l'oubli de soi-même soit un sacrifice réel, quoique accompli avec joie; il faut que ce sacrifice soit fait à un objet digne de le rece-

voir; il faut, en un mot, qu'un amour plus noble et plus pur ait conquis et absorbé l'amour de soi-même.

Les grandes âmes ont entre elles un commerce intime et un langage qui leur est propre; ce langage peut être difficile à comprendre quelquefois pour le vulgaire; certains hommes, échappés du vulgaire, ne le comprennent pas en effet, et se croient en droit, par là, d'en contester le sens et la valeur.

Les grandes âmes sont sujettes à certaines négligences dans les choses de détail; il faut bien qu'elles laissent cette consolation à l'esprit de critique et à l'envie.

Il y a un sublime pour les caractères, comme pour les productions de l'esprit. Il résulte des deux principes qui constituent la grandeur d'âme, élevés tous deux ensemble à leur terme le plus extrême. Qu'est-ce à dire? Il réside dans l'immolation, dans l'immolation entière à la voix du bien, lorsqu'elle exige en effet un sacrifice aussi absolu. Cette immolation, qui fait tressaillir les âmes vulgaires d'horreur et d'effroi, est embrassée par les grandes âmes avec une joie si vraie et si pure, qu'elle semble être pour elles plutôt encore une récompense qu'un sacrifice. C'est moins pour elles un fardeau à soulever, qu'une couronne à saisir. L'immolation, au reste, ne consiste pas toujours à donner sa vie; il y a des

hommes qui donnent leur vie avec légèreté : il y a, dans certaines circonstances, plus de grandeur dans la manière de recevoir la mort, qu'il n'y en aurait à aller au-devant d'elle; il y a quelquefois plus de grandeur à consentir à vivre, et surtout à se résigner à survivre, qu'à braver ou subir le trépas. Il y a une immolation qui embrasse tous les intérêts et tous les instans de l'existence, qui emporte un renoncement à l'ensemble de ses habitudes, de ses penchans, le sacrifice de sa fortune, de sa carrière, le sacrifice de ses plus chères affections; il y a l'exil volontaire; il y a des occasions où l'on se trouve appelé à braver l'opinion, le préjugé de son pays et de son siècle; le martyr de la vérité et de la vertu a plus d'une fois été frappé d'une ignominie apparente; il a subi la sentence prononcée par le vice ou l'absurdité, applaudie par le vulgaire. Que les héros du monde se taisent et s'inclinent devant un tel héroïsme! ils recueillent les applaudissemens des hommes; celui-ci ne recueille que leurs injustices. La gloire les couronne; celui-ci n'a pour appui que le suffrage de sa conscience.

Le sublime, dans les productions de l'esprit, a toujours quelque chose de relatif; il demande un concours de circonstances favorables, une préparation qui ménage la surprise, un art qui rassemble et concentre tous ses effets dans un trait unique et rapide. Le sublime du caractère est

absolu, indépendant, permanent; il tire tout de sa propre nature; il n'a aucun besoin des secours de l'art; il ne s'affaiblit point en se multipliant; il ne perd rien en s'expliquant. Les grandes âmes ne sont point grandes, en ce qu'elles se séparent du commun des hommes; et tous atteindraient à cette éminente dignité, qu'elle ne perdrait rien de son prix. Ce qui élève les grandes âmes, c'est la hauteur du but, c'est la générosité de l'effort nécessaire pour y atteindre.

CHAPITRE III.

DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.

CRÉATURE de Dieu, l'homme porte sur son front, et plus encore au fond de son cœur, l'empreinte de cette auguste origine. Candidat d'une existence à venir, l'homme porte en lui le signe de cette haute vocation. Citoyen de l'univers, l'homme y exerce une sorte de magistrature et même de sacerdoce. Il est le terme de communication entre le monde matériel et le monde moral; connaissant le premier par la science, le gouvernant par l'industrie, il entre dans le second par la religion, la vertu, et la liberté.

La dignité du caractère qu'est-elle autre chose que cette même dignité de notre nature, lorsque nous avons su la comprendre, la conserver, la reproduire dans l'ensemble de notre vie? En quoi consiste-t-elle, si ce n'est à soutenir par nos sentimens et nos actions le rang que nous a assigné la Providence? Aussi, les âmes élevées mettent-elles un extrême intérêt à soigner cette dignité com-

mune de l'humanité; aussi est-ce un signe certain d'un caractère qui se dégrade et se déprave, que ce besoin secret de rabaisser la dignité de notre nature, dont on aperçoit quelquefois les indices chez des êtres vains peut-être d'ailleurs, mais bien aveugles certes dans leur vanité. Or, cette noblesse originelle se maintient et se justifie par tout ce qui nous rapproche en effet du perfectionnement; c'est en devenant meilleurs que nous en retrouvons les titres. Aussi, et réciproquement, le sentiment de cette dignité nous aide-t-il à devenir meilleurs. C'est ce que manifestent, par exemple, certaines solennités publiques, certaines représentations dramatiques, la vue des récompenses décernées au vrai mérite, par l'influence qu'elles exercent sur ceux qui y participent et en sont les témoins. Le genre d'émotions que causent de tels spectacles, en réveillant dans les cœurs un sentiment profond de la noblesse primitive de la nature humaine, inspire à chacun un besoin secret de les justifier en lui-même, et semble lui donner aussi la confiance de n'en pas déchoir: sous cette heureuse influence, ce qui est bien lui paraîtra naturel, facile et simple.

Nous continuons donc à reconnaître ici les résultats qui naissent de l'harmonie entre les deux grandes puissances qui conduisent l'homme au perfectionnement. C'est par l'empire de soi uni à l'amour du bien, que l'on obtient une fierté sans

orgueil, une modestie sans bassesse. La dignité du caractère est dans l'homme comme le signe de son initiation à la sagesse, le sceau de sa consécration au bien. La dignité du caractère est le costume ou la décoration naturelle de la vertu.

Il n'est rien, même dans les idées du monde, de noble et de distingué, qui ne suppose un degré quelconque de désintéressement, comme condition essentielle. Aucun marché, quel qu'il puisse être, aucune stipulation d'échange égal entre les contractans, ne recevra jamais cette dénomination; au contraire, l'abandon de ses droits est une chose noble; tout ce qu'on fait pour l'avantage d'autrui a de la dignité. La bassesse s'attache à tous motifs sordides, et ce qui était bon en soi, cesse d'être honorable, dès qu'il est recherché dans une pensée vénale. Il peut y avoir de la dignité à faire valoir ses droits, mais seulement quand on rencontre en les défendant quelques obstacles ou quelque péril, ou lorsqu'on paraît les réclamer moins encore par un sentiment personnel, qu'au nom de la justice, embrassant ainsi les droits semblables de tous dans la même cause.

Il y a une dignité naturelle dans la pureté des sentimens et des actions, comme il y a toujours quelque chose de vil dans ce qui n'est inspiré que par l'appât d'une volupté sensuelle et présente. L'innocence rehausse ce qu'elle décore; elle a sa fierté, la plus légitime de toutes; car elle conserve

intact le dépôt confié à la liberté de l'homme; la pudeur est une sorte de respect pour soi-même, qui commande celui des autres.

Il y a une dignité naturelle dans ce qui est vrai. Delà découle ce qu'il y a d'honorable dans la sincérité et la franchise. La dissimulation, le mensonge, peuvent être profitables; ils peuvent être combinés avec habileté; ils ont toujours quelque chose de bas. Ce n'est pas seulement parce que tout artifice est un signe de faiblesse, comme on a coutume de le dire; c'est aussi parce que l'artifice abdique l'un des titres qui constituent l'excellence de notre nature. De plus, on ne ment guère que par un calcul d'égoïsme.

Il y a une dignité naturelle dans tout ce qui exprime l'accomplissement d'un devoir. Celle qui entoure la magistrature, la paternité, ne dérive pas seulement de l'autorité qui leur est confiée, mais aussi de l'importance des devoirs qui leur sont commandés, et qu'on doit supposer remplis; d'ailleurs, cette autorité elle-même, sous un rapport, est, en réalité, un grand devoir. Toute profession est honorable en raison des obligations qu'elle prescrit à ceux qui l'exercent.

Tout abandon de l'empire de soi dégrade. Voyez l'ivresse qui en est le terme le plus extrême! Analysez ce qui fait qu'une chose est ignoble; vous y découvrirez toujours le principe d'une négligence lâche et désordonnée. La familiarité qui

nuit à la noblesse du caractère et des manières, n'est point celle qui porte dans le commerce des inférieurs, la condescendance de la bonté et la simplicité de la modestie. C'est celle qui suppose un défaut de retenue, de vigilance sur soi-même.

La dignité du caractère emporte un certain degré d'austérité dans les mœurs, de réserve dans les relations, de sobriété dans les paroles, de recueillement dans le maintien, de gravité dans les manières, de sérieux dans toutes les habitudes: toutes ces choses annoncent qu'on sait se maîtriser soi-même, qu'on se nourrit du sentiment de ce qui est bon et vrai. Cette attitude est celle d'un homme qui vit en présence de ces hautes destinées que la Providence nous a assignées par-delà les confins de la terre et de la vie présente.

La vieillesse doit une portion de sa dignité à l'autorité que lui donne l'expérience; le malheur doit une portion de sa dignité à la protection dont la Providence l'entoure, en le recommandant aux âmes généreuses. Mais, la vieillesse et le malheur ont encore un autre genre de dignité; celle qu'elles reçoivent, l'une de la proximité d'un grand avenir où se résolvent les destinées morales de l'homme, l'autre de ce qu'elle est placée dans le sein même de l'épreuve qui explique et prépare cette destinée. On voit d'ailleurs dans le vieillard celui qui a long-temps combattu, dans

l'homme atteint par l'adversité, celui qui combat en cet instant même; tous deux sont en quelque sorte consacrés par les exercices de la force d'âme.

Un caractère perd sa dignité dès qu'il se trouve en défaut, et que trompant l'attente, il se contredit et se dément. Le ridicule naît partout où il y a défaillance.

L'agitation et l'inquiétude nuisent à la dignité du caractère, parce qu'elles sont un signe de faiblesse.

On croit quelquefois acquérir de la dignité, en se montrant puissant et fort, on se trompe; il eût fallu en même temps, et avant tout, être bon. Dans la vraie dignité du caractère, il n'y a pas seulement quelque chose d'imposant; il y a aussi quelque chose qui inspire la confiance. Le spectateur sent que, dans les déterminations habituelles d'un tel caractère, il n'y a rien qui soit le produit de la personnalité, rien par conséquent qui puisse lui devenir hostile. Dans l'homme qui ne serait que fort, il peut craindre un oppresseur; dans l'homme fort et bon, il ne peut qu'espérer un protecteur. Il voit reluire précisément dans le caractère de ce dernier, cette lumière du juste et du vrai, qui doit lui servir de guide à lui-même; il y retrouve personnifiées les maximes établies par la raison. Il suit donc sans répugnance ses vestiges; car, ce n'est point l'homme qu'il suit, c'est le flambeau même de la sagesse.

L'homme de bien, celui dans l'âme duquel la vertu a jeté des racines profondes, celui qui est en tout conséquent à lui-même, exerce sur la terre une sorte de magistrature naturelle, insensible et douce. On le respecte, sans qu'il commande; on lui obéit, sans le savoir; à sa présence, les inimitiés se tempèrent, les ambitions se calment ou rougissent; les méchans pâlisent, les faibles reprennent courage, les hommes frivoles s'étonnent d'abord, puis commencent à réfléchir. L'empire qu'il exerce sur les autres est d'autant plus réel, qu'il ne cherche point en effet à l'exercer. Il n'envahit pas; mais on vient à lui. On parle peu de lui, mais on se rapproche involontairement de lui; on s'appuie sur lui; on le consulte en silence, on se sent meilleur en le considérant, en l'honorant; on recherche son estime, et l'on en devient plus estimable.

Dans une semblable dignité, tout est l'ouvrage de celui qui en est revêtu, tout lui appartient en propre. Mais nous cherchons souvent à obtenir des avantages semblables à moins de frais; nous nous empressons de saisir tout ce qui, dans les circonstances extérieures, nous apporte les moyens d'une élévation apparente. Dans cet instinct naturel et confus qui nous porte à nous étendre et à grandir, nous ne savons point démêler l'indication de cette vocation sacrée qui nous appelait au perfectionnement: nous prenons l'éclat pour la

dignité, l'exagération pour la force, l'ombre ou le reflet pour la réalité. La personnalité, se travestissant en diverses manières, vient même corrompre le principe de la dignité légitime. Elle tente d'appeler à elle le vrai mérite, mais pour le placer à sa suite, dans son cortège, et jouir elle-même des hommages qui lui étaient rendus. Ainsi naissent l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, comme autant de moyens divers de faire tourner au profit de la personnalité ou l'hommage des autres hommes, ou notre propre suffrage.

L'orgueil se prévaut de ce qu'il possède, et de tout ce qui a le caractère de la puissance. Peu lui importe le caractère de cette puissance, la nature de ses effets, dès qu'elle est une force. Il ose même se prévaloir du bien, mais comme d'une influence à son service, d'un aliment au besoin qu'il a de se grandir à ses propres yeux; car, c'est de lui-même qu'en tout il jouit et qu'il veut jouir. Il a quelque chose de calme et de concentré, parce qu'il se suffit et vit de sa propre contemplation. Il a de la sécurité et de la franchise, parce qu'il croit s'appuyer sur des fondemens vrais, réels et justes; il croit en lui-même. Il est impérieux, intolérant, exclusif. C'est la personnalité dominatrice, confiante, satisfaite par la conviction qu'elle a de sa propre supériorité.

La vanité cherche plutôt à trouver dans les regards des autres hommes ce qu'il ne lui réussit

pas de trouver en elle-même ; ce qu'il lui faut, c'est l'attention ; ce qu'elle ambitionne, c'est l'admiration, ou plutôt la surprise. Car il ne lui importe pas que cette admiration soit alimentée par l'estime ; il lui suffit d'avoir des spectateurs, et de les captiver. Elle s'occupera, non d'être, mais de paraître ; elle se complaira même dans la singularité, car la singularité étonne et fait spectacle ; elle s'étalera dans les dehors ; elle voudra être en vue ; elle pourra même tirer avantage de ses fautes, de ses torts, de ses excès, si elle peut les environner de quelque éclat ; elle redoutera moins la censure que l'oubli. A force de chercher à persuader les autres de ses mérites, elle finira par s'en persuader elle-même. La vanité est la personnalité, cherchant un miroir extérieur dans lequel elle puisse contempler son idole, mais la retrouver aussi douée de plus vastes dimensions, et brillante d'un plus grand éclat.

L'amour-propre, en prenant ce terme dans la valeur restreinte qu'on lui donne depuis quelque temps, l'amour-propre est plus subtil, plus délicat, plus recherché dans son but, plus ingénieux dans ses moyens, moins naïf dans ses expressions et ses aveux. Il ne lui suffit pas d'être vu, il veut être favorablement jugé ; il aspire au succès plus qu'à la renommée ; il craint la désapprobation, mais surtout le ridicule. Il veut moins briller que plaire. Il veut la considération, l'estime, et desire

même la bienveillance. Il va jusqu'à chercher son aliment dans le commerce de l'amitié ; il pénètre dans les rapports les plus secrets et les plus intimes. Il se replie et pénètre au-dedans, et vient jusqu'à tourmenter l'âme dans ses rapports avec elle-même ; il lui fait un reproche des imperfections qui seraient plutôt une borne de la nature qu'un tort réel ; il s'afflige plus de l'absence des qualités, que de celle des vertus ; il souffre surtout de ce qui lui manque en talens et en habileté. C'est une personnalité exigeante, susceptible, inquiète.

On voit des hommes pleins d'orgueil, et qui semblent exempts de vanité ; ils ont une telle conscience de ce qu'ils sont, qu'ils ne se préoccupent guère de l'opinion qu'on a d'eux ; et ils ont un tel dédain pour les autres hommes, que cette opinion a peu de valeur à leurs yeux.

On voit des hommes exempts d'orgueil et de vanité, et cependant dominés par l'amour-propre. Moins répréhensibles que s'ils étaient entraînés par ces deux premiers mobiles, ils sont cependant plus malheureux. Ils sont insensibles aux avantages de la fortune, des honneurs ; mais ils sont touchés du moindre trait qui effleure leur existence dans l'opinion. Ils s'alarment de tout ; ils sont toujours prêts à admettre des interprétations qui leur sont défavorables. Ils sont dans un état continuel d'observation et de défense, plutôt que tourmentés du besoin de la conquête. L'amour-

propre est une sorte d'insecte qui peut s'attacher aux plus belles plantes, et y faire des blessures. Souvent il a, dans le mécontentement que l'homme de bien éprouve de lui-même, une part secrète, bien plus grande que celui-ci ne le soupçonne; car l'amour-propre a un art merveilleux pour se déguiser à la vertu elle-même.

On pourrait dire que l'orgueil se donne une sorte de dignité, que la vanité l'emprunte, que l'amour-propre la dérobe; mais, tous trois manquent de la vraie dignité, parce qu'ils l'ont cherchée là où elle ne peut être.

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la grandeur, et une grandeur imposante, dans ce témoignage unanime et public que la société humaine rend au mérite, à la vertu, au talent. C'est un beau spectacle sans doute que celui d'un tel concert d'hommages sincèrement rendus à ce qu'il y a d'excellent sur la terre; il honore l'humanité, il l'améliore, en ce qu'il réveille dans tous les cœurs la plus pure des sympathies, et rend, par cette sympathie, une nouvelle force aux sentimens généreux. C'est, après les solennités religieuses, la fête la plus magnifique qui puisse être célébrée sur la terre. Aussi la plupart des nations ont-elles associé aux solennités religieuses les honneurs rendus à la mémoire des grands hommes. Il y a donc certainement aussi de l'élévation et de la noblesse dans l'ambition qui aspire à recueillir

une telle palme, et l'on ne saurait rabaisser un ordre de motifs qui a fait faire de si grandes choses. Qui voudrait déshériter la société, des illustrations légitimes, désenchanter la nature humaine, de l'amour de la gloire? Mais, ce grand témoignage n'est acquis qu'à celui qui l'a mérité, et non à celui sur lequel il serait tombé par hasard et par erreur; ce n'était pas lui qu'on avait loué, mais un attribut qu'on supposait en lui. Il n'est acquis qu'à celui qui a été inspiré par les motifs auxquels l'approbation est accordée; ce n'est pas à la seule action extérieure qu'on a applaudi, c'est à son principe. Les acclamations de la foule ne sont plus qu'un vain bruit et un tumulte vide de sens, si cette approbation en est séparée, ou si elle n'est juste en elle-même. Comprenez donc bien l'amour de la gloire, comprenez la gloire toute entière et avec les conditions qu'elle suppose! Voyez-y un langage qui a sa valeur, un signe qui a sa représentation! Voyez-y une confirmation authentique, solennelle, éclatante, perpétuelle, de l'approbation intérieure, telle qu'elle eût été méritée dans le silence! Cherchez la vraie illustration par la voie de ce qui est digne d'être illustré! Soyez tel qu'il vous suffise d'être découvert, même à votre insu, pour recueillir ce tribut d'éloges! peut-être alors vous les ambitionnerez moins ardemment, et vous n'en serez que plus digne encore!

Que l'amour de la gloire soit, dans l'échelle

du perfectionnement, le pressentiment d'un degré bien supérieur encore à la gloire ! Qu'il soit une lumière propre à faire reconnaître et estimer ce qui est digne de l'hommage des hommes ! Qu'il soit un noble instinct qui nous ramène à rechercher surtout le suffrage de notre propre conscience !

Il est une fierté légitime qui consiste à faire respecter en nous le caractère d'homme et la dignité de notre nature ; comme membre de la société, c'est pour chacun de nous plus qu'un droit ; c'est un devoir, de ne pas souffrir qu'elle soit outragée dans notre personne. On voit combien cette fierté diffère de l'orgueil ; car, il n'y a en elle rien de personnel, rien qui se concentre sur l'individu. Il est aussi une juste fierté de la vertu, celle qui se défend de l'injustice et de la calomnie, celle qui se repose dans la conscience intime d'intentions pures, celle qui sent sa supériorité sur la puissance par laquelle elle est opprimée, celle qui triomphe au milieu des épreuves, celle qui jouit de son obscurité, celle qui consiste à pouvoir se montrer sans déguisement et sans crainte, celle qui jette un regard de dédain sur les intérêts grossiers, celle qui est compagne de la vérité, de la liberté, celle que procure la satisfaction d'avoir pu se commander à soi-même. Certes, elle sied en effet à la vertu ; elle lui était nécessaire, en présence des vaines pompes que traînent à leur suite l'orgueil

et la frivolité : mais, c'est une fierté modeste, sereine, indulgente et douce.

La modestie décore la vertu, comme la pudeur orne la beauté : elle concorde avec la fierté, comme la modération concorde avec la justice. Elle rehausse encore la dignité du caractère, comme la simplicité relève la grandeur : elle ajoute au mérite le même charme que la candeur ajoute à la bonté. Qu'est-ce que la modestie ? N'est-ce pas un sentiment du bien, si profond et si vrai, que l'observation du devoir ne lui paraît plus qu'une chose toute naturelle ? N'est-ce pas un amour si sincère pour ce qui est bien, qu'on aperçoit beaucoup plus ce qui manque encore, que ce qui est déjà obtenu ? N'est-ce pas un amour si pur pour ce qui est bon, qu'il oublie même la récompense réservée au mérite dans le suffrage des autres hommes ?

CHAPITRE IV.

DE LA PAIX INTÉRIEURE.

Voici un trésor malheureusement trop peu connu de la plupart des hommes ! un trésor qu'ils négligent, que souvent ils semblent fuir ! un trésor qui cependant était à la portée de tous, qui pouvait s'obtenir à peu de frais, et dans lequel était enfermée une grande abondance de richesses !

« La nature, disaient les physiciens disciples d'Aristote, la nature a horreur du vide. » C'est ce qu'on pourrait dire aussi du cœur humain. La plupart des hommes, dans le besoin aveugle d'agitation qui les tourmente, ne se forment de la paix du cœur, qu'une idée négative ; ils la redoutent comme un état de privation. Sous prétexte de fuir l'ennui, ils cherchent le trouble. Que n'ont-ils cependant expérimenté une fois cette paix intérieure ? combien l'image qu'ils en ont conçue deviendrait plus juste ! Ils reconnaîtraient qu'elle n'est pas le silence, mais l'harmonie ; l'inaction, mais l'équilibre ; le sommeil, mais le bien-être ;

le néant, mais la santé de l'âme. C'est un calme plein de vie, qui tempère toutes les peines, double le prix de toutes les jouissances, et ranime toutes les forces.

Ce que certains sages de l'antiquité appelaient *la tranquillité de l'âme*, ne répond qu'imparfaitement à ce que nous entendons ici par *la paix intérieure*. La tranquillité de l'âme consiste essentiellement dans l'absence de l'inquiétude et du trouble ; la paix intérieure suppose quelque chose de plus : elle suppose la présence d'un principe restaurateur. La paix intérieure est encore une harmonie des deux grandes puissances morales de l'homme ; la tranquillité de l'âme n'est guère que le fruit de l'empire de soi-même ; elle remplit donc l'une des deux conditions qui se réunissent dans la paix intérieure ; elle la prépare et la commence ; elle est un état de sécurité ; la paix intérieure est un état de satisfaction ; l'amour du bien y verse toutes ses douceurs. L'âme tranquille est comme le vase destiné à contenir des parfums ; c'est peu encore de ne posséder que le vase, s'il reste vide. Le cœur est rempli par l'amour du bien ; et plus il est en effet rempli, plus la paix qu'il goûte est profonde.

N'y a-t-il pas quelque chose d'àpre, de rude, de sec et de stérile dans cette tranquillité de l'âme que célébraient quelques philosophes anciens ? Souvent, elle semble reposer sur une sorte de fiction que

démentent la raison et l'expérience, que la morale même repousse. Sénèque, Epictète lui-même nous attristent, nous effraient presque, en certaines occasions, par l'image qu'ils nous offrent de ce prétendu repos; quelquefois, ils vont presque jusqu'à nous révolter, en nous demandant le sacrifice de nos affections les plus douces et les plus sacrées. La paix intérieure a recueilli l'amour dans son sein, et lui sert en quelque sorte de sanctuaire; elle admet donc tous les sentimens justes et honorables. La paix intérieure résulte de l'accomplissement fidèle de la vocation qui nous a été tracée par la nature; elle ne saurait donc exiger une contradiction aux vœux de la nature. Cette paix n'est point une exemption totale de souffrances; elle peut se concilier avec certaines peines du cœur, avec certaines sollicitudes; car, il est des peines et des sollicitudes légitimes, et rien de ce qui est légitime et vrai n'altère une disposition qui est elle-même une sorte de concert formé par la justice et la vérité. On souffre alors; mais on souffre avec fermeté; la douleur est acceptée par la résignation; quelquefois même la paix en devient plus exquise; la douleur aussi est en accord, par des corrélations secrètes, mais réelles, avec la destination de l'homme; rien de ce qui est dans l'ordre général ne trouble l'ordre du dedans; les larmes coulent peut-être, et ne sont point alors une faiblesse, et sont même un tribut mérité;

elles soulagent, puisqu'elles sont dues. Il y a d'ailleurs dans la paix quelque chose de balsamique, qui adoucit, d'une manière secrète et insensible, les blessures de l'âme, et même les souffrances du corps. Ainsi en possession de cette heureuse disposition de l'âme, le sage se meut sans trouble et se repose sans ennui; il jouit de ce qui lui est échu, supporte les privations qui lui sont imposées; aucun nuage n'obscurcit ses regards; aucun murmure ne le fatigue; aucun fantôme ne l'alarme; aucun trait ne le blesse jusqu'au fond du cœur; il se porte avec facilité à tout ce qui lui est prescrit; rien ne le surprend, ne le trouve en défaut, parce qu'il marche dans les voies tracées par la nature; il jouit pleinement des bienfaits du Créateur, reconnaît encore un bienfait dans les épreuves qui lui sont envoyées, et trouve en toutes choses un sujet de satisfaction, en tant qu'elles dépendent de la condition qui lui est échue, parce qu'il se voit lui-même à la place qui lui fut assignée dans les desseins du suprême dispensateur.

Sous l'influence d'une telle disposition, toutes les facultés prennent un essor plus facile et plus vigoureux; la paix intérieure est pour les facultés de l'homme, ce que la rosée du matin est pour les plantes de la terre. La clarté se répand dans l'intelligence, les idées se distinguent, se classent sans effort; on s'interroge, on se répond sans contrainte; on pénètre facilement au fond de soi-

même; se rendant compte de ce qu'on pense et de ce qu'on sent, on sait mieux aussi ce qu'on veut, on le veut d'une manière plus décidée et plus franche. Combien alors la vertu paraît plus facile! Quels charmes dans sa contemplation! Quelles récompenses anticipées dans sa pratique! Comme on est bien avec soi-même! Comme on est bien aussi avec les autres! Le commerce que nous entretenons avec eux participe de la sérénité qui règne dans notre âme; la bienveillance devient naturelle; on exige moins, on pardonne davantage; car on a moins besoin d'autrui, on est moins vulnérable. Ce calme que l'on porte en soi-même se transmet à ceux qui nous entourent, même à leur insu: l'homme pacifique intervient comme une sorte de médiateur au sein des animosités et des haines; s'il apparaît, bienfaisant messager, au milieu de la foule mécontente, inquiète, agitée, sa présence seule ramène la confiance et l'espoir; sa présence seule produit un effet semblable aux accords d'une mélodie suave et douce qui apaise les orages des passions furieuses. Telle est à la suite de la tempête l'apparition de cet arc mystérieux qui se dessine dans le ciel et vient s'appuyer sur la terre. La paix intérieure est l'expression de l'ordre moral, comme la beauté d'un édifice est celle de la régularité de ses proportions. Elle est une émanation de la vertu elle-même; et c'est pourquoi, en se peignant

sur le front de l'homme de bien, elle devient une sorte de langage éloquent qui s'insinue au fond des cœurs. N'est-ce pas à elle que nous devons éminemment de goûter la contemplation de la nature? et réciproquement, n'est-ce pas parce que la contemplation de la nature nous dispose à recouvrer la paix intérieure, qu'elle fait tant de bien? L'image de la paix, incessamment reproduite dans ces scènes variées; dans ces gracieux tableaux que la nature déploie sous nos yeux, s'y montre vivante et sensible, nous répond, nous applaudit, si nous sommes en accord avec nous-mêmes, nous rappelle à cet accord, si nous y avons été infidèles. Aussi la nature ne sourit-elle qu'à ceux qui sont bons ou sincères du moins dans leur retour au bien; elle n'accueille que l'innocence ou le repentir, parce que la paix du dedans est un privilège réservé en effet à l'un ou à l'autre. Le spectacle d'une belle nature est comme le miroir d'une âme vertueuse. La paix intérieure est un gage de constance et de durée dans les résolutions et les sentimens; elle est un principe conservateur et tutélaire: c'est dans le trouble et l'agitation que l'on change. Plus on goûte la paix, plus on s'y attache; à l'opposé de tous les plaisirs sensuels ou égoïstes, sa volupté s'accroît par la jouissance même; volupté animée et vivifiante, qui loin de nous jeter dans l'assoupissement, éveille en nous toutes les forces mo-

rales ! L'âme alors, se sentant comme dégagée, se relève du sein des misères qui pesaient sur elle ; elle se relève libre, confiante et fière ; elle envisage avec joie la perspective des grandes choses ; elle aspire à les entreprendre. Si nous pouvions interroger les hommes dont les exemples excitent en nous la plus juste admiration, ils nous diraient que c'est dans les momens d'un recueillement paisible, qu'ils ont conçu ces vastes desseins, ces résolutions généreuses qui, en eux, ont honoré la nature humaine.

La paix de l'âme respire avec une aimable candeur sur le front de ces êtres favorisés par la vertu qui, constamment fidèles à la loi du bien, ont conservé intact le dépôt de la virginité morale ; elle se peint avec une sérénité majestueuse sur le front de la vieillesse, lorsque la vieillesse est en quelque sorte couronnée par le souvenir des bonnes actions qui ont rempli le cours d'une longue vie. Chez les premiers, c'est un calme qui prélude à une activité fructueuse ; chez les seconds, c'est un repos mérité, et encore plein de vigueur ; elle confère aux premiers une dignité douce, pure ; elle restitue aux seconds une jeunesse nouvelle. L'expression d'une paix parfaite est l'un des attributs dont nous nous plaignons à revêtir ces intelligences supérieures, ces natures angéliques que nous nous représentons comme formant une sorte d'intermédiaire entre la

Divinité et l'homme, et comme occupant dans la création les plus hautes sommités de la nature morale.

Ce qui choque nos regards dans les objets extérieurs, ce qui porte le trouble dans la marche des phénomènes sensibles, ce qui altère l'état des êtres vivans et organisés, provient toujours de ce qu'un élément quelconque se trouve déplacé, ou de ce qu'un mouvement est détourné de son cours. Il en est de même de toute agitation qui a lieu au-dedans de nous-mêmes ; elle accuse un dérèglement, une dispartite, une contradiction secrète entre la direction qui est suivie et la tendance qui était marquéé. Si maintenant on remarque que tous les obstacles qui nous privent de la paix intérieure, proviennent, d'une manière ou de l'autre, de quelque exigence de l'égoïsme, on reconnaîtra de nouveau combien l'égoïsme est, dans la nature humaine, un désordre réel et profond. Sous ses trois formes principales et les plus décidées, la cupidité, l'ambition, la vanité, il devient un intarissable foyer de sollicitudes diverses, toujours inconciliables avec le repos du cœur : chose remarquable ! On n'est jamais moins en accord avec soi-même, que lorsqu'on se recherche exclusivement soi-même ; c'est se placer au service du maître le plus dur et le plus difficile à satisfaire.

Il y a une mélancolie qui peut s'allier avec la paix de l'âme ; c'est celle qui s'attache presque

inévitablement à la sensibilité, alors même que la sensibilité est placée sous la sauve-garde de la vertu ; mélancolie approuvée par la vertu , consentie par la raison ; mélancolie naturelle, il faut le dire, pour ceux qui voient la vie humaine sous son point de vue véritable. Peuvent-ils en effet détourner leurs regards de tant de misères qui affligent l'humanité, de tant d'erreurs, de tant de crimes qui la troublent ? Peuvent-ils ne pas gémir des maux qui pèsent sur les êtres qu'ils chérissent ? Un long retentissement de douleurs arrive sans cesse jusqu'à eux. Combien n'ont-ils pas chaque jour à déplorer leur propre faiblesse ? Le zèle même qui les enflamme pour la cause sainte de la vertu, éprouve de si fréquens et de si pénibles mécomptes ! Cette mélancolie, toutefois, a quelque douceur ; elle n'est point un principe d'agitation ; elle n'a rien de sombre ; elle ne dessèche point ; elle attendrit, au contraire ; ce qu'elle a de triste et de légitime fait qu'elle ne porte aucun désordre dans l'âme, et que par elle on devient même encore meilleur.

Il y a une mélancolie qui réside entièrement dans notre imagination. C'est une habitude qui résulte du tempérament, de l'état de la santé, de la disposition des organes, et de la réaction que ces circonstances tout extérieures exercent sur les impressions ordinaires que nous recevons des objets. Cette espèce de mélancolie, qui a ses crises mo-

mentanées et passagères, peut menacer la paix du cœur, si la raison ne sait pas se défendre de ses atteintes ; mais elle n'est, au fond, qu'une épreuve de patience ; dès qu'on en connaît l'origine et la nature, on la supporte alors comme on supporte une douleur purement physique.

Il est aussi trois espèces de mélancolie plus sérieuses et qui attaquent la paix intérieure dans son principe essentiel. On peut rapporter à ces trois dispositions presque toutes les causes qui empoisonnent la vie humaine ; ces trois mélancolies naissent également d'un besoin ardent qui a été trompé dans son attente : la première, du besoin d'aimer ; la seconde, du besoin d'agir ; la troisième, du besoin de paraître.

La mélancolie qui naît du besoin d'aimer, tourment des cœurs sensibles et timides, a un caractère plus expansif et plus tendre ; elle est peut-être, de toutes, la plus profondément douloureuse ; elle est heureusement celle qui reçoit plus facilement des remèdes. Si, errante dans le monde, ignorée, dédaignée et solitaire, elle ne peut y obtenir le retour de ces affections qui, en elle, aspiraient à se répandre ; si tout reste sourd à sa voix, du moins cette soif d'amour qui est en elle et qui la presse, pourra, en s'épurant davantage, trouver à se soulager : elle pourra tourner toute entière au profit de la vertu, en recevant son secours : la vertu lui enseignera qu'il y a encore des manières

d'aimer sans récompense, et qui n'en sont que plus généreuses; la vertu lui enseignera des amours sublimes qui la consoleront de n'avoir pu rencontrer ce qu'elle cherchait sur la terre. La sagesse aussi la garantira des écarts d'une sensibilité aveugle et désordonnée.

La mélancolie qui naît du besoin d'agir, tourment des âmes ardentes et qui ont la conscience de leurs forces, a quelque chose d'impatient, d'indéfini, de convulsif dans ses accès, et s'ignore souvent elle-même. Elle lutte contre les obstacles, mais se méprend facilement sur les moyens d'en triompher. Elle rend insupportable à l'homme la condition où il se trouve placé, et le presse d'en changer. Elle peut, si elle trouve enfin l'issue qu'elle cherche, engendrer de grandes choses; mais elle peut consumer les facultés dans leur principe, si elle est condamnée à se replier sur elle-même. Cette mélancolie a aussi ses remèdes: elle en trouve dans des circonstances plus favorables; elle en trouve dans une ressource plus sûre, dans les conseils que donne la sagesse pour se plier aux circonstances et pour en tirer encore parti, quelque défavorables qu'elles soient; elle en trouve surtout dans la vertu qui désabuse des vaines ambitions, et qui a toujours des carrières ouvertes pour l'activité humaine.

La mélancolie qui naît du besoin de paraître, est de toutes la plus aride, la plus sombre, la plus

inquiète, la plus stérile; elle n'est autre chose qu'un état de servitude à l'égard de l'opinion. Le siège de cette mélancolie est plutôt encore dans l'amour-propre que dans le cœur. Mais delà, il se répand dans tout l'intérieur, l'amour-propre blessé cherche à intéresser le cœur à sa cause. Ce dernier genre de mélancolie ne conduit à rien d'utile: il n'est pour lui qu'un remède, c'est de l'attaquer dans son principe, c'est de détrôner l'opinion en nous-mêmes. Tant qu'elle nous gouverne, elle poursuit, elle inquiète sa victime; elle lui reproche même jusqu'aux efforts tentés pour satisfaire à ses exigences. Il n'est point de paix pour ceux qui se sont mis sous la dépendance de l'opinion; car, il n'y a point pour eux de sécurité; ils desirent être vus, et redoutent d'être jugés; ils ont soif de l'éloge et courent le risque du blâme; pour obtenir le suffrage d'autrui, ils se mentent à eux-mêmes; il n'y a pour eux aucun asile; ils se sont condamnés à rester en scène et à y attendre les arrêts incertains des spectateurs. Emportent-ils même cette approbation tant ambitionnée, de quelle valeur est-elle? quelles satisfactions en recueillent-ils, si elle n'est confirmée par la sanction de la conscience? Aussi, le désir ardent du succès, cette passion que crée et développe le commerce du monde, est-il un des poisons dont l'action est la plus fatale pour le cœur de l'homme. Ses dangers menacent surtout ceux que leur con-

dition met plus particulièrement en rapport avec le public. Impatient de réussir, alarmé du moindre signe de défaveur, celui que tourmente le besoin du succès, prend ombrage de tout et cherche partout un appui. Son regard erre constamment autour de lui, scrute, interroge le jugement de chacun, sollicite les applaudissemens, trahit ses sollicitudes secrètes, et, quelque effort qu'il fasse encore, il n'est aucunement certain d'atteindre au but; le hasard et la fortune en décideront peut-être. Puisse le jeune homme, à son entrée dans la carrière, se défendre de cette passion, disons mieux, de cette manie que la contagion de l'exemple, que les idées reçues rendent si entraînante pour lui! Puisse-t-il échapper à la servitude qu'elle lui prépare! Qu'il résiste avec une noble fermeté à l'appât du succès! qu'il vive pour être, non pour se faire voir! C'est à cette condition, qu'il conservera son caractère, l'énergie réelle de ses forces; qu'il conservera à son talent lui-même, ce cachet d'originalité et d'indépendance, sans lequel il n'est point de succès durable.

Chacun de ces trois genres de mélancolie peut encore avoir deux directions différentes, suivant qu'il porte vers le passé ou vers l'avenir, et cette direction modifie encore leur caractère. La mélancolie qui se nourrit de regrets sur le passé, est accompagnée de découragement; sa tristesse est sombre; elle s'épuise en vains tourmens; sa gué-

raison est plus difficile. La mélancolie qui fatigue l'avenir par des desirs impossibles à satisfaire, a quelque chose d'agité, d'impétueux, d'indéfini; elle transporte souvent le trouble au-dehors en même temps qu'au-dedans; elle est inexpérimentée; par conséquent, téméraire, dangereuse. Il faut, par une sorte d'échange, donner à l'une un avenir, à l'autre l'expérience du passé; la première demande des consolations, la seconde demande un guide.

On voit des hommes qui ont épuisé la coupe des plaisirs, qui sont rassasiés de la vie, se plaindre d'une prétendue mélancolie; mais leur tristesse n'est que le marasme de la lassitude et du dégoût; elle n'est pas plus de la mélancolie, que la léthargie n'est de la paix. Il y a toujours dans la mélancolie quelque chose où s'annoncent des facultés qui ont dévié de leur cours, qui divaguent, qui sont peut-être surabondantes, et hors de proportion avec la situation de l'individu, mais qui, ramenées à leur vraie tendance, et trouvant une carrière en rapport avec elles, deviendraient fécondes. C'est une sève qui a peine à circuler, qui reflue parce qu'elle trouve obstrué quelque part le canal où elle devait couler. C'est pourquoi la mélancolie intéresse et touche. La vertu se sent pour elle une sorte d'attrait, se plaint à s'approcher d'elle. Elle comprend qu'elle peut secourir cette maladie de l'âme, et en rendant la santé, tirer peut-être de cette maladie elle-même le principe d'une vigueur nouvelle.

CHAPITRE V.

COMMENT LE PERFECTIONNEMENT MORAL CONTRIBUE
AU PERFECTIONNEMENT INTELLECTUEL.

Si les dons de l'esprit ne sont point toujours alliés aux qualités du cœur, si le talent, au lieu de se mettre constamment au service de la vertu, se prostitue trop souvent aux caprices de la frivolité, et même aux intérêts du vice, la douleur que l'on éprouve en faisant cette remarque, n'annonce-t-elle pas du moins qu'on s'étonne de ce divorce contre nature, et qu'on s'attendait à retrouver en accord deux genres de mérite si bien faits pour aller ensemble? Oh! la belle et digne alliance, en effet, que celle du génie et de la vertu! Eh quoi! ne serait-elle donc qu'une chimère, une illusion de nos jeunes années, que l'expérience viendrait démentir? Suffit-il, pour justifier les tristes et décourageantes maximes des détracteurs de la morale, qu'on cite des succès obtenus sans son secours? Les succès qu'obtient l'esprit quand il devient infidèle au cœur, sont-ils

bien les plus réels et les plus utiles? N'en pourrait-il pas espérer de plus utiles et de plus réels en effet par son alliance avec la puissance de la morale? Ceux même qu'il recueille ne sont-ils pas dus en grande partie à ce qui peut exister encore de bon, de généreux et de pur dans une âme égarée par les séductions de la vanité ou les attraits du plaisir, ou du moins soit dans les souvenirs qu'elle conserve d'un état meilleur, soit dans les fictions qu'elle s'en compose?

Les puissances de l'entendement sont, comme les forces du corps, un instrument mis à la disposition de chacun de nous. Est-il donc étonnant que les passions s'emparent des premières comme des secondes; qu'elles réussissent à former des hommes instruits et habiles, comme autant de vigoureux athlètes? Toutefois, les puissances de l'esprit ont, avec celles de la volonté, un commun foyer: elles se rencontrent dans le principe d'unité qui préside à notre nature; elles ne peuvent donc dans leurs développemens, rester étrangères les unes aux autres.

Le perfectionnement intellectuel ne consiste pas dans l'étendue des lumières acquises: il consiste dans le développement harmonique des facultés de l'intelligence, de telle sorte que chacune d'elles conserve le rang, remplisse les fonctions qui lui sont propres, que toutes ensemble entretiennent réciproquement des rapports con-

formes à l'assistance qu'elles se doivent , et concourent ainsi en accord à leur destination commune. Le perfectionnement intellectuel conduit ainsi à l'accroissement des connaissances ; mais , en même temps , il conduit à obtenir des lumières complètes , coordonnées , réglées sur de sages proportions , et à éviter ainsi le danger de la demi-science , plus fatale encore que l'ignorance. Or, on voit déjà que l'homme doit trouver, dans l'habitude de se gouverner lui-même , le moyen essentiel de soumettre les facultés de l'esprit à ce régime salulaire , à cette sage subordination. On voit également que l'harmonie des facultés morales doit préparer, par de secrètes influences , celle des puissances de l'entendement ; que les exercices par lesquels l'âme s'applique à la méditation et à la pratique du bien ; doivent naturellement introduire l'ordre et le calme dans les régions de l'intelligence , réprimer les usurpations des facultés passives , entretenir la vigueur des facultés spontanées , et les tenir toutes , suivant le rôle qui leur appartient , au service de la raison.

Tous les progrès , dans l'ordre des travaux intellectuels , dépendent d'une condition essentielle et générale , du pouvoir de captiver son esprit ; or, cette condition , à son tour , est éminemment favorisée et par l'empire que l'âme obtient sur elle-même , et par le calme recueilli

qui accompagne l'amour et la pratique du bien.

L'esprit a ses jouissances sans doute , des jouissances qui lui appartiennent en propre ; mais le sentiment du vrai et du beau recéte en lui-même un principe moral que tous les sentimens vertueux développent et raniment. Des intentions vénales peuvent engager dans la carrière de l'étude , y porter même avec ardeur , le talent peut se mettre au service de l'ambition , de la vanité , de la cupidité même ; mais ce genre d'intérêt calculé sera-t-il le goût de l'étude ? Mais, le charme qui attache à l'étude pour elle-même , ce charme qui la fait préférer aux honneurs et à la fortune , qui suffit pour remplir de douceur une vie obscure , pour embellir la retraite , pour consoler de l'injustice des hommes , qu'est-il donc en effet , si ce n'est quelque chose qui correspond en nous à un sentiment entièrement désintéressé , qui s'adresse à ce qu'il y a de plus noble dans notre nature ? Se déploiera-t-il au milieu du trouble et des anxiétés de l'âme ? Le recueillement qu'il suppose sera-t-il possible à celui qui laisse l'accès ouvert à toutes les distractions du dehors ? Les douceurs qu'il répand seront-elles connues de celui qui est mal avec lui-même ? Quelles seront les heures , quels seront les lieux où il se fera le plus puissamment sentir , sinon les heures et les lieux les plus propres à favoriser la paix et l'indépendance intérieures ?

Ces intentions vénales , qui donnent aux scien-

ces et aux arts des disciples trop peu dignes d'eux, et qui substituent un calcul de personnalité au culte désintéressé, trompent d'ailleurs, plus d'une fois, ce calcul lui-même. Nous leur devons ces études superficielles, cette érudition d'emprunt, ces productions avortées qui attestent l'avidité de jouir et l'impatience de se produire. Nous leur devons les écarts des talens précoces; le prompt épuisement qui en est la suite, privés qu'ils sont des alimens des méditations fortes. Nous leur devons les prétentions et les travers du bel esprit. Nous leur devons le triste spectacle de ces talens qui s'avilissent, en mentant à leur mission, qui faussent à plaisir les idées et les sentimens, qui s'humilient par l'adulation, qui se vendent aux intérêts des partis, et tournent contre la vérité elle-même, les armes qu'ils avaient reçues pour en soutenir la cause.

On peut ranger sous trois ordres principaux les facultés actives de l'intelligence, et rapporter ainsi à trois principaux points de vue, toutes les causes qui déterminent les succès réels dans les diverses carrières de l'étude : l'esprit d'observation qui recueille les élémens des sciences ou des arts; le jugement qui les met en ordre, les fait concorder entre eux, et fonde la solidité des connaissances; enfin, l'esprit de création qui met en œuvre ces matériaux, soit pour produire les découvertes, soit pour enfanter des modè-

les, soit pour réaliser les applications pratiques.

Or, sous chacun de ces trois points de vue, on reconnaît que les facultés de l'esprit peuvent recevoir, des influences morales, les plus précieux secours, et que ces secours seront encore essentiellement le fruit de l'harmonie des deux grandes puissances, c'est-à-dire qu'ils dériveront de l'amour du bien et de l'empire de soi, et surtout du concours de tous les deux.

1^o L'esprit d'observation est le messager de la raison, envoyé en avant pour explorer les lieux et préparer les voies. Soit qu'il dirige ses investigations au-dehors, soit qu'il se replie au-dedans de nous-mêmes, il veut une attention libre, une réflexion indépendante.

Il est difficile, si le cœur est asservi, que l'attention soit libre. Nos passions sont nos distractions les plus fréquentes et les plus impérieuses; l'attention est non pas excitée par elles, mais captivée. Si vous voulez l'affranchir, lui rendre sa spontanéité, rendez la paix à l'âme. L'attention bien dirigée est l'empire de soi appliqué au mouvement de l'esprit, à l'action intellectuelle. On ne voit bien que dans le calme.

Si, au moment de la surprise, l'objet brille d'un plus grand éclat et se fait mieux remarquer, il faut attendre que l'émotion soit apaisée, pour pouvoir le soumettre à un examen sérieux, à une investigation approfondie. La surprise n'est qu'un

avertissement; ce qui est destiné à éclairer peut commencer par éblouir.

La réflexion intérieure, cette autre action de l'esprit par laquelle il s'interroge et se scrute lui-même, qui doit lui révéler de bien plus hautes connaissances, qui seule peut donner à toutes les autres leur sanction et leur garantie, ce principe de toute étude philosophique, exige une liberté bien plus entière encore et plus parfaite. Mais qui délivrera, en effet, la réflexion de toutes les entraves? Qui l'en délivrera mieux que la vertu? La vertu déjà l'a aidée à s'isoler du tumulte extérieur; elle l'a exercée aux investigations secrètes, aux interrogations sincères que l'âme s'adresse à elle-même; elle a rendu la pensée familière à la pensée. La conscience de l'entendement se tient éveillée avec la conscience morale. C'est peu encore: pour être disposé à s'observer, il faut consentir à se voir; pour vivre dans le commerce avec soi-même, il faut être satisfait de soi. La vertu pare et décore cette résidence intérieure, que le vice eût souillée. Elle nous y appelle, elle nous y retient, en y fixant le siège du vrai bonheur. Il faut une âme pure, pour recevoir la vérité, comme il faut un milieu transparent, pour recevoir les rayons de la lumière.

Si le calme est nécessaire aux opérations réflexives, l'insensibilité leur serait-elle donc favorable? D'abord, l'insensibilité n'est pas le calme.

Si elle délivre des sollicitudes qui se rattachent aux intérêts d'autrui, elle ne délivre pas de celles qui naissent de la personnalité, et qui sont les plus actives comme les plus persévérantes. Le vide du cœur est aussi un principe d'agitation. Les affections douces, les sentimens généreux rafraîchissent, reposent et fortifient l'entendement: de l'âme pure émanent les pensées sereines.

L'ordre qui règne au-dedans de nous facilite le travail de la réflexion, comme la symétrie favorise celui de l'observation sur les objets sensibles. Comment la vertu redouterait-elle ce regard investigateur? elle n'a que des motifs qu'elle peut avouer et dont elle aime à se rendre compte.

Qu'il soit permis de le remarquer en passant: ne serait-ce point ici la véritable cause qui a nui si souvent aux progrès des sciences philosophiques? Ne serait-ce point celle qui a particulièrement occasionné les écarts de ces sciences, dans les pays et dans les âges où les mœurs étaient atteintes d'une corruption générale? On a cru pouvoir traiter cet ordre de connaissances comme les sciences appelées *positives*; on n'a pas fait assez attention qu'il exigeait un instrument particulier, l'étude approfondie de soi-même, et que cette étude, à son tour, est intimement liée à la plus haute pratique des vertus. Peut-être donc, il y aura eu peu de grands philosophes, parce qu'il y aura eu trop peu d'hommes éminemment ver-

tueux parmi ceux qui cultivait la philosophie. Et à quel titre, si ce n'est, en effet, à ce titre, Socrate a-t-il été reconnu comme le restaurateur de la philosophie, dans l'antiquité? Il enseigna que la science et la morale ont une source unique et commune, la connaissance de soi-même; et, dans ce principe unique, il renferma tous les principes de découvertes qui devaient guider ses successeurs dans les régions de la sagesse. Le célèbre oracle de Delphes ne peut être réellement compris que des gens de bien.

2° La vanité peut avoir ses motifs pour déprécier dans le monde le mérite qui appartient à la rectitude du jugement: rien n'est plus facile que de se distinguer en y renonçant. Il y a mille voies ouvertes à côté du sentier unique qui conduit au vrai; dans chacune de ces voies, on peut paraître original, par cela seul qu'on est infidèle à la droite raison; il suffit, pour produire de l'effet, de réunir deux idées qui s'étonnent d'être ensemble; le paradoxe lui-même devra son succès à la nouveauté et à la hardiesse. Les esprits justes paraissent pâles, et la simple raison monotone. Le bon sens est une chose si vulgaire, que nous voyons des sectes entières de philosophes faire profession de le dédaigner. Cependant qu'est la philosophie elle-même, si ce n'est un grand commentaire sur les leçons du bon sens? N'est-ce pas encore le bon sens qui, en se propageant de conséquences

en conséquences, et confirmant leur liaison, régit avec sûreté l'entendement dans les spéculations les plus relevées? Le bon sens est au jugement ce que le naturel est au style. Or, quel est le meilleur gardien du bon sens, si ce n'est la vertu? Quelle est la meilleure garantie de la rectitude de l'esprit, si ce n'est la droiture du cœur?

On a fait, depuis Aristote, des milliers de traités de logique. Rien n'y manque, dans tout ce qui concerne la décomposition du raisonnement; tous les cas sont prévus, toutes les règles sont tracées; les opérations de l'esprit sont converties en formules infaillibles; l'art de la logique est devenu, dans ces traités, ce que les opérations de l'arithmétique deviennent dans la machine de Pascal; il semble qu'il n'y a qu'à mettre l'instrument en jeu. Quels sont les progrès réels dont la vérité leur est redevable? Dans les sciences spéculatives, le secours a été peu efficace, parce que les conseils qui eussent été les plus utiles, ceux qui embrassaient la conduite de l'esprit, ont été les plus négligés. Dans les sciences morales, dans l'ordre des vérités pratiques, le secours a été moins efficace encore; on a mieux su peut-être comment on peut prouver une proposition dans les formes, et même, au besoin, justifier le paradoxe; mais si l'on n'a appris à aimer le vrai, il manque toujours un grand instrument pour parvenir à le connaître. Il est une autre logique moins connue, plus nécessaire,

plus usuelle que celle des écoles : celle qui enseigne à bien penser, en enseignant à se bien gouverner soi-même. L'art de diriger les opérations de son esprit, n'est qu'un exercice de l'empire de soi ; et cet empire , comment le conserver sur son entendement, si on n'a su l'obtenir sur l'âme elle-même, où est le foyer de toutes les facultés humaines ?

Il y a des erreurs innocentes, sans doute, et ce ne sont pas celles pour lesquelles le monde est le plus indulgent. Mais souvent, lorsqu'on allègue l'erreur pour justifier la faute, c'est la faute qui d'abord a précédé. L'ignorance aussi, qu'on prend pour excuse, est précisément, au contraire, le premier et le plus grave de nos torts, si nous avons eu les moyens de nous instruire, et que nous ayons négligé de les saisir. Comment se fait-il donc que l'intolérance soit ordinairement réunie à la prévention contre les lumières ? Les hommes véritablement éclairés, sont plus indulgens ; ils connaissent tout ce que la vérité coûte à acquérir, et savent combien il est facile de s'égarer, même en la cherchant de bonne foi.

Rien n'est plus délicat que les rapports qui existent entre le jugement et la volonté : souvent ils échappent à notre surveillance, ils trompent nos intentions ; nous croyons suivre l'un, en nous laissant conduire par l'autre. C'est au jugement qu'appartient, entre eux, la fonction de guide ;

cependant les opérations de l'esprit étant aussi une action, et toute action ayant ses motifs, il arrive que la nature des motifs décide de la direction que prend l'entendement, et qu'on croit souvent, en définitive, ce qu'on a voulu croire.

Parmi les sources de nos erreurs, il en est deux principales où cette influence se fait particulièrement sentir, où la partialité du juge corrompt la sentence : ce sont celles qui naissent des vues incomplètes, et celles qu'enfantent les prestiges de l'imagination. Dans ces vérités complexes qui font la matière ordinaire de nos études, et qui demandent à être embrassées dans leur intégrité, un esprit prévenu par la passion ne considérera les objets que sous les aspects auxquels cette passion met du prix, fermera les yeux sur ceux qui la contrarient. La passion portera une vivacité nouvelle dans ces images qui empruntent les apparences des réalités ; elle se complaira à en voir exagérer les proportions, diminuer la distance ; elle y répandra, à plaisir, les teintes qui conviennent à ses alarmes ou à ses vœux. Aussi, plus certaines opinions touchent de près à nos intérêts, plus elles reçoivent le caractère qui convient à ces intérêts ; il n'est rien, au monde, de moins certain, pour chacun de nous, que ce qui est propre à nous émouvoir davantage ; il n'est rien sur quoi on soit moins d'accord, que ce qui se lie aux affections individuelles ; on ne se rencontre que sur les

axiômes indifférens par eux-mêmes. Les vérités mathématiques doivent, sans doute, leur certitude à l'évidence de leurs principes et de leurs déductions ; mais elles doivent quelque chose aussi à leur impassibilité ; on ne peut pas répondre que les hommes ne vissent aussi se diviser à leur sujet, si quelques passions s'y trouvaient fortement engagées. Ne voit-on pas une foule de gens réussir à se persuader, dans les chances relatives au jeu et à la loterie, des choses que démentent les plus rigoureux calculs ? Ne voit-on pas, dans d'autres sciences, les théorèmes les plus abstraits devenir quelquefois les jouets et les instrumens des passions, dès qu'elles peuvent s'en emparer, et les faits se dénaturer, dès qu'elles ont un motif pour commander le mensonge ? L'avantage que la géométrie doit à sa propre nature, la vertu le communiquerait à toutes les autres branches de nos connaissances : il ne serait plus nécessaire que les propositions fussent indifférentes par elles-mêmes ; c'est nous qui serions impartiaux. Quoi de plus propre, d'ailleurs, à donner un coup-d'œil étendu, que les affections généreuses ? Quel moyen plus efficace de prévenir les écarts de l'imagination, que l'habitude de se modérer ? La vertu se place naturellement dans les vues générales, guidée qu'elle est par le flambeau de la justice ; elle prévient les illusions fantastiques par la vigilance sévère qu'elle exerce sur notre inté-

rieur, et par la répression qu'elle oppose à tout mouvement désordonné de nos facultés.

Il est certaines passions qui appartiennent plus particulièrement à l'esprit, et ce sont souvent celles qui exercent, par conséquent, sur les opérations de l'esprit, l'influence la plus sensible ; elles pénètrent encore dans certains ordres d'études où des penchans moins subtils ne sauraient plus trouver d'alimens ; elles parviennent à y séduire encore la raison humaine. Mais le cœur est toujours, quoique en secret, complice de ces passions intellectuelles. C'est ainsi que la curiosité, ce noble besoin donné à l'intelligence, pour l'appeler dans les régions du vrai, peut céder aux séductions d'une vanité présomptueuse. C'est ainsi que la joie de posséder ce qu'on croit la vérité, corrompue par l'orgueil, deviendra l'obstination qui résiste à la vérité elle-même. Combien de fois on croit avoir une opinion lorsqu'on n'a qu'un engagement d'amour-propre ! Et ce sont ces opinions prétendues qu'on soutient avec le plus de chaleur, pour la défense desquelles on montre le plus d'intolérance !

Les influences morales viennent donc, de toutes parts, s'offrir à la raison comme autant de précieux auxiliaires : elles dissipent les nuagés, elles affermissent les pas, elles rectifient les directions. Si elles ne peuvent prévenir d'une manière aussi directe le double ordre de préjugés qui naît

de l'imitation et de l'habitude, elles nous apporteront cependant encore ici d'utiles préservatifs. Car, les préjugés qui dérivent de l'imitation, reçoivent une extrême faveur de la servilité dans laquelle l'amour-propre se place à l'égard de l'opinion du monde; et les aveugles routines de l'habitude s'établissent et se confirment par un défaut de vigilance sur soi-même. Tous les préjugés, au reste, reçoivent leur confirmation de cette confiance excessive en nous-mêmes qui rend les erreurs irrémédiables; tous les préjugés se coalisent pour proscrire cet art savant du doute, qui renverserait leur empire et ouvrirait les voies à la recherche de la vérité. Or, qui, mieux que la modestie, cette modestie consciencieuse et sincère, fille de la vertu, qui, mieux qu'elle, enseigne et cet art du doute, et cette salutaire défiance de soi, qui sont la meilleure préparation à la vraie science?

Un esprit sain se place dans une âme honnête, comme dans sa résidence naturelle. En beaucoup de choses, la morale prononce et décide d'avance pour nous d'une manière bien plus sûre que notre raison n'aurait su le faire.

3^o Elle est, sans doute, un don de la nature, cette faculté de création, qui engendre les découvertes dans les sciences, les modèles dans les arts; qui fait passer les théories dans le domaine des réalités et des applications, et qui reçoit, suivant ses degrés divers, les noms d'habileté, de talent,

de génie. Cette remarque suffirait pour nous expliquer comment elle peut se séparer de la moralité du caractère. Cependant, cette faculté active et féconde a aussi son éducation: s'il n'y a pas d'art qui supplée au talent, lorsqu'il nous a été refusé, il est un art qui l'éveille, le cultive; or, sa culture ne recueille-t-elle aucun bienfait des influences morales? La nature n'a point été aussi avare du talent qu'on le suppose; elle l'a seulement réparti dans des degrés divers, et surtout elle lui a donné des formes très différentes, variant les aptitudes pour chacun, comme devaient varier pour chacun les situations et les circonstances. Que de germes cependant qui ne se sont point développés, ou qui ne se sont développés qu'imparfaitement, faute d'avoir obtenu en effet une culture favorable! que de talents, aussi, qui, en excitant notre admiration sous quelques rapports, nous étonnent cependant et nous affligent par leurs écarts! que d'ouvrages heureusement conçus et qui sont demeurés incomplets! Les exercices de la vertu n'auraient-ils fécondé aucune de ces dispositions qui sont demeurées stériles? n'auraient-ils prévenu aucune de ces déviations qui semblent rendre le génie infidèle à lui-même? n'auraient-ils perfectionné encore aucune de ces qualités brillantes qui ressemblent à une espérance mal remplie? n'y a-t-il donc aucun commerce entre le talent et le caractère, entre les con-

ceptions et les mœurs? la vie de l'entendement ne reçoit-elle rien de la chaleur de l'âme? qu'ils s'interrogent, ceux qui, dotés des faveurs de la nature, et trop dédaigneux pour les secours de la vertu, se livrent avec succès aux grands travaux intellectuels, et se croient dispensés peut-être d'améliorer leur vie! dans les heures fortunées qu'ils consacrent à ces nobles opérations, ne sont-ils pas meilleurs qu'ils ne pensent l'être et qu'ils ne se proposent de l'être? Déserteurs de la morale, ne ressemblent-ils pas à ces déserteurs de la civilisation, qui portent dans une région étrangère les arts de leur ancienne patrie? leur imagination ne dérobe-t-elle pas à la vertu, par un secret larcin, ce que leur caractère n'a pas osé lui emprunter ouvertement? ne recueillent-ils pas alors en eux-mêmes une portion de cette vie morale qu'ils ont trop exclue du reste de leur conduite? n'est-ce pas elle peut-être qui, à leur insu, vient encore les animer de son souffle, et leur suggérer en secret de hautes et neuves pensées?

Trois conditions essentielles semblent conspirer au développement de cette faculté créatrice dont on envie tant la puissance, dont on étudie si peu les ressorts : c'est d'abord une liberté singulière de l'esprit qui, se mouvant à son gré, disposant de lui-même, se dirigeant où il lui plaît, pénétrant partout, va partout détacher et choisir les éléments qui doivent servir aux combinaisons nouvelles, et,

comme l'abeille, puiser des sucs dans le calice de chaque fleur; c'est ensuite ce sentiment de l'ordre, ce goût des convenances, qui dispose à saisir les corrélations les plus naturelles, les plus justes, les plus étendues, quoique souvent les plus cachées et les plus lointaines, qui préside ainsi aux distributions savantes, aux gradations harmonieuses, et fait jaillir l'inconnu du sein du connu; c'est enfin cette énergie de l'esprit qui assemble, combine, par des alliances nouvelles, les idées éparées, en forme un faisceau, et, par des associations plus ou moins vastes, produit un ensemble plus ou moins majestueux. Or, est-il une seule de ces conditions que le concours des influences morales n'aide éminemment à remplir? est-elle indifférente pour jouir de la liberté de l'esprit, l'influence de cet empire de soi qui n'est autre que le principe de toute liberté intérieure, qui est l'affranchissement de l'âme elle-même? est-elle indifférente pour nourrir le sentiment de l'ordre, l'influence de cet amour du bien qui n'est que le culte de l'ordre essentiel et parfait? L'énergie de l'esprit ne recevra-t-elle aucun secours de ce régime salubre qui entretient la santé et la vigueur de l'âme, et les grandes pensées ne deviendront-elles pas plus accessibles à qui contracte l'habitude des belles actions? L'amour du vrai et du beau, cette passion noble, ardente et pure, qui conserve, exalte les forces de l'intelligence, ne trouverait-il

aucun aliment dans la passion du bien, ou plutôt n'est-il pas un avec elle? Une belle action n'est-elle pas aussi un trait de génie; mais une pensée du génie réalisée dans la pratique? Oui; réhabilitons le talent dans sa dignité légitime; rendons-lui ses titres de parenté avec les vertus, ses titres, qu'il reçut de la nature même, qui l'encourage et l'honore! O vous qui, dans les beaux jours de la jeunesse, tressaillez d'un généreux transport en présence des perspectives que le génie ouvre à l'humanité, qui croyez entendre retentir au fond de vous-mêmes son éloquent appel, qui vous sentez capables d'aspirer aux palmes qui lui sont réservées, ne craignez point de chercher dans votre amélioration morale une vraie initiation aux exercices de l'esprit! Que vous faut-il? Des points de vue élevés? Où en trouverez-vous de plus hauts que dans ces sommités sur lesquelles notre nature entre en communication avec une nature supérieure?... Des émotions, tout ensemble calmes et profondes, qui deviennent pour vous de fécondes inspirations?... Où en puiserez-vous de plus salutaires que dans les affections généreuses qu'accompagne l'oubli de soi-même? Les habitudes vertueuses garantiront le talent qui vous fut donné en partage, de se perdre dans l'oisiveté, de s'égarer dans une direction fautive, de se dissiper dans de vaines et stériles conceptions; elles lui conféreront son plus digne prix, lui prépareront sa plus belle

couronne, en l'appelant à servir les intérêts de l'humanité. Voyez, dans les arts brillans qui décorent la scène du monde, que de pensées lumineuses émanées des foyers de la morale, et qui ont répandu au loin un éclat immortel! quels types la vertu a offerts à la poésie, aux arts du dessin! quelle éloquence elle a suggérée à la musique elle-même! quelle vie nouvelle, quelle âme elle a répandue dans tous les tableaux dont l'imagination ébauchait les esquisses! quelle sublimité elle a donnée aux élans de l'art oratoire, aux vues de l'histoire, aux considérations qui embrassent la science des choses humaines! Combien de couronnes méconnues, dédaignées encore par un talent trop vain de lui-même, qu'elle apprendrait à remporter! Voilà ce qui reste encore de plus neuf, de plus inépuisable; il est une mine de découvertes qui peuvent, en diverses régions, être obtenues par les inspirations morales. Dans les sciences exactes elles-mêmes, dans ces sciences positives qui, dédaignant l'assistance de l'imagination, ne reconnaissent que des faits ou des calculs, n'invitent que des procédés rigoureux, l'esprit de méthode sera encore favorisé par les habitudes d'ordre que fonde la pratique de la vertu; l'esprit d'invention sera secondé par le goût des méditations sérieuses; la persévérance du travail sera soutenue par les dispositions de la patience, par le mouvement d'un zèle désinté-

ressé pour ce qui est une utilité générale; l'art de concevoir les grandes coordinations trouvera un appui dans ces exercices salutaires qui dirigent eux-mêmes notre pensée sur les vastes corrélations des notions morales, qui nous les rendent familières, qui nous apprennent à voir, dans une maxime universelle, des applications individuelles et prochaines. Il n'est aucun théâtre où se produisent mieux, que sur celui de la morale, les rapports des vues générales aux spécialités, des théories aux faits, et des règles à la pratique.

Toute création n'est qu'une combinaison; or, l'égoïsme est, de tous les dissolvans, le plus actif; l'amour est le plus puissant de tous les principes d'union et d'amalgame. Une pensée forte est l'alliance d'idées qui se trouvaient à une extrême distance l'une de l'autre dans l'ordre d'acquisition, mais qu'unit cependant une étroite consanguinité d'analogie; or, dans l'ordre des idées qui touchent aux choses humaines, l'amour et la vertu ont une puissance magique pour révéler ces secrètes affinités, puisque tout en eux n'est qu'une force d'attraction et un sentiment exquis des convenances.

Il est du moins une supériorité que l'égoïsme réclame avec assurance, et que l'opinion du monde ne lui refuse guère: c'est celle de l'habileté dans ce qu'on appelle les affaires. Il ne serait pas étonnant sans doute que l'égoïsme fût mieux

inspiré dans tous les calculs qui se réfèrent à l'intérêt personnel, par cela même qu'il porte dans la poursuite de cet intérêt plus de persévérance et d'ardeur, par cela même aussi que, le choix des moyens lui étant indifférent, il peut suivre des voies abrégées que s'interdit une moralité délicate. La vertu, sous ces deux rapports, avoue les désavantages de sa condition, les accepte, s'en honore; mais il lui reste des compensations qui lui appartiennent en propre: les vues de la sagesse et les sentimens honorables sont aussi des guides pour l'esprit de conduite; l'estime d'autrui et la conscience de sa propre estime donnent, dans le genre d'affaires qui suppose le commerce des autres hommes, plus de fermeté et d'assurance. On exerce sur les autres hommes une influence plus vraie et plus stable, quoique plus lente peut-être et plus tardive, par la confiance qu'on leur inspire, que par toutes les combinaisons de l'art. « Les cœurs honnêtes, dit-on, sont souvent abusés; ils sont peu exercés dans la connaissance des hommes et du monde; ils espèrent trop facilement, et jugent avec trop de faveur! » Mais les cœurs insensibles et égoïstes ne se trompent-ils pas aussi, quoique à leur manière, dans cet ordre de jugemens? Leurs erreurs seulement ont lieu en sens contraire: ce sont celles de l'injustice. Toute opinion que nous cherchons à nous former des autres hommes ne peut

être qu'une présomption, qu'une probabilité : dès-lors, l'opinion la plus prudente et la mieux motivée sera nécessairement démentie, quelquefois, par le seul jeu naturel des chances dans les choses probables; d'où il suit que, précisément pour être équitable dans les jugemens que l'on porte en cette matière, on doit s'exposer à se tromper quelquefois et à trouver ces jugemens en défaut; d'où il suit encore que celui qui n'aurait jamais présumé trop favorablement de ses semblables, s'accuserait par là même de les juger habituellement avec trop de sévérité, et de se tromper fréquemment en les condamnant à tort. Si tel est le mérite de l'égoïsme, qu'il en jouisse, qu'il en triomphe! il est en effet digne de lui. Pour nous, nous consentons à avoir le tort de croire quelquefois nos frères meilleurs qu'ils ne sont, plutôt que celui de les juger habituellement moins bons qu'ils ne sont en effet. Ce grand art, au reste, cet art difficile de la connaissance du cœur humain; où en sont les élémens? Avons-nous donc un instrument quelconque qui pénètre immédiatement dans le secret des ressorts par lesquels sont mus des êtres étrangers? D'où tirons-nous les inductions propres à nous révéler un ordre de phénomènes qui ne se laisse point directement apercevoir? C'est en nous-mêmes que nous étudions les autres, parce que c'est en nous que nous trouvons la solution des problèmes que

présente l'expérience de la vie et la scène du monde; et c'est pourquoi nous les jugeons en effet ordinairement semblables à nous. Or, ce théâtre d'études, à qui s'ouvre-t-il? Par qui est-il plus assidûment fréquenté? Quel flambeau guide mieux ceux qui le veulent parcourir? S'être mêlé au monde, l'avoir visité en tous sens; ce n'est pas encore l'avoir véritablement connu, ni surtout, l'avoir jugé, si l'on n'a appris aussi à se juger soi-même.

CHAPITRE VI.

COMMENT L'HOMME EST CONDUIT A LA RELIGION PAR
LE DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS MORALES.

Si les sentimens religieux conduisent à la vertu, la vertu aussi conduit à la religion, et cette considération moins familière, peut-être, est cependant d'un assez grand intérêt pour la religion elle-même. C'est un légitime triomphe sans doute pour la religion que de voir combien l'homme s'améliore en l'observant ; mais c'est aussi un beau témoignage en sa faveur, que de voir comment les cœurs honnêtes et purs tendent naturellement à elle.

En saine logique, les vérités morales sont autant de prémisses des vérités religieuses, et des prémisses rigoureusement nécessaires. De même aussi, tous les sentimens moraux invoquent les sentimens religieux, pour achever de s'y purifier, de s'y satisfaire. Sous ce double rapport, la morale est donc une vraie initiation religieuse. De même que la civilisation dépose de l'existence du législateur politique, la morale dépose de celle du Législateur divin ; ce que l'une atteste sur le théâtre de la

société, l'autre l'atteste dans le sanctuaire de la nature. Le législateur politique n'a point créé la morale publique et privée ; il l'a rencontrée pré-existante ; il s'est appuyé sur elle, il lui a servi d'organe. Mais, ce génie de la morale, qui l'a inspiré, d'où dérivait-il lui-même ? Qui avait tracé ce code primitif lequel a servi d'exemplaire et de type aux codes explicites de chaque peuple ? Si l'ordre qui se déploie dans l'univers sensible, manifeste aux yeux de tous les hommes l'action de la Providence suprême, l'ordre qui préside aux phénomènes de la nature morale n'aurait-il pas son auteur ? L'ordre moral, considéré comme la législation universelle du genre humain, décore le système général de l'univers, en achève l'harmonie, l'anime d'une vie nouvelle et sublime.

N'est-ce pas une chose digne d'attention, que tant de penchans impérieux aient été placés dans le cœur de l'homme, que tant de circonstances aient été placées autour de lui, pour le conduire à cet état de société, dans lequel seul ses facultés pouvaient recevoir leur entier développement ? Les plantes ont obtenu l'air, la lumière, le sol nécessaires à leur croissance ; l'animal qui devait chercher sa nourriture, a reçu l'instinct nécessaire pour la trouver et les organes convenables pour l'atteindre et la saisir. L'homme qui attendait tout de sa réunion avec ses semblables et de la combinaison des forces, a reçu les affections,

la pensée et le langage, c'est-à-dire précisément ce qui devait le mettre en rapport avec ses semblables : d'ailleurs, il est né plus faible et plus dépendant que les autres animaux, en même temps que seul il est né perfectible. La sociabilité explique cette contradiction apparente ; l'état de société la fait disparaître. Or, la société, à son tour, appelle et demande la morale comme la condition sans laquelle elle ne pourrait subsister, comme l'instrument principal de tous ses progrès. Il y a donc, dans la corrélation de toutes ces choses, un plan, un dessein dont l'humanité est le théâtre, dont le suprême législateur a été l'architecte, dont la vertu est la condition fondamentale. Dans ce dessein, la même sagesse qui appelait l'homme à l'état social, pour opérer l'éducation de ses facultés, instituait le code des devoirs moraux pour servir de lien à l'état social, et cette grande pensée présidait dans les siècles aux destinées du genre humain.

Est-il rien de plus propre à montrer la sagesse et la bonté divines, que cet accord entre ce qui est moral et ce qui est réellement utile, utile à tous et à chacun ; en sorte que ce qui devait apporter le plus d'avantages à l'homme, est précisément ce qui lui est imposé comme un devoir ; que cette dispensation en vertu de laquelle le sacrifice commandé à l'individu, se trouve ne lui être prescrit que dans un intérêt général ; que cette

autre dispensation qui fait retrouver encore à l'individu, sous une autre forme, et avec usure, ce que le devoir l'a porté à immoler pour l'avantage d'autrui ? De la sorte, le code de la morale est comme une vaste et bienfaisante prévoyance étendue sur l'humanité ; il est une protection tutélaire instituée pour la faiblesse de l'homme ; il ressemble aux recommandations de la tendresse paternelle. Ne révèle-t-il donc pas la sollicitude d'un père invisible et suprême ? La Providence ne s'est pas reposée sur notre seule prudence, pour préparer notre bonheur, et, de même qu'elle a donné l'instinct à l'animal, dans l'intérêt de sa conservation, elle a donné à l'homme l'instinct sublime de la vertu, dans l'intérêt de sa félicité. En départissant la liberté et l'intelligence à sa créature, le Créateur lui a donné un guide sous la forme du devoir.

Ainsi, la morale est un témoignage éloquent qui atteste la divinité ; ainsi, mieux la vertu est sentie, mieux la Providence est comprise.

Il y a plus, et si les vérités morales n'étaient incontestablement reconnues comme évidentes par elles-mêmes, il deviendrait impossible à la raison de démontrer les attributs de l'auteur de toutes choses. Aucune démonstration de ce genre n'a jamais été tentée qu'en partant des principes de la morale naturelle, comme d'autant d'axiômes incontestables. S'il n'y avait une différence essen-

tielle entre le bien et le mal, comment la raison se formerait-elle une notion quelconque de l'être souverainement bon? De quel droit attacherait-on les notions de la justice, de la véracité, de la sagesse, de la bonté, à l'essence divine, si ces attributs n'étaient déjà reconnus comme autant de perfections réelles, s'il n'y avait par conséquent déjà un principe qui en détermine le caractère moral? Aucune révélation n'y saurait suppléer : car, la certitude de toute révélation dépend, avant tout, de la supposition, que l'être infini ne peut mentir, et par conséquent de ce principe moral, que le mensonge est une imperfection et une souillure.

La croyance à un avenir au-delà du tombeau est, sans doute, appuyée sur de puissantes inductions tirées du cours ordinaire de la nature : car rien ne périt dans les élémens qui la composent ; ils ne font que changer de forme, en passant dans des combinaisons diverses ; or, la raison et l'analyse font également voir que le principe de l'individualité, dans l'être intelligent et sensible, est nécessairement un, et ne peut se dissoudre, puisqu'il est élémentaire. Mais, ces inductions laisseraient encore subsister un voile épais sur les destinées qui composent un aussi important avenir. C'est aux vérités morales qu'il est réservé de lever ce voile ; d'une part, en nous montrant dans le suprême dispensateur un juge plein d'équité, et

d'une autre part, en nous montrant dans les actions humaines un mérite ou un démérite. Le bien ne saurait être bien, par la raison qu'il est récompensé ; le mal, un mal parce qu'il est puni. C'est précisément tout le contraire, ainsi que l'annoncent assez les termes de peine et de récompense. Il faut donc que la vertu soit par elle-même une chose réelle et digne d'un prix élevé, pour qu'on puisse lui appliquer les conséquences tirées de la notion d'une justice infinie et de la notion du juge suprême, associées à celle du souverain rémunérateur.

Ainsi la vertu est encore un témoin qui dépose de l'immortalité. Et mieux la vertu est sentie, mieux aussi sont comprises les espérances de ce grand avenir. Elle y reconnaît sa propre destinée, le dénouement qui explique et satisfait à sa condition sur la terre. Le spectateur placé au pied d'un vaste et régulier édifice n'en peut embrasser d'un coup-d'œil toutes les parties ; mais, celles qui s'offrent à son œil lui font concevoir la pensée de l'architecte ; il complète dans son esprit ce qu'il ne lui est pas encore donné d'apercevoir ; il prolonge les lignes, et voit le point où elles doivent se réunir ; il pénètre d'avance dans les profondeurs qui lui sont encore cachées. Telle est l'induction que la morale nous autorise à former, dans cette étroite portion de l'espace et du temps que nous occupons ici-bas, sur la portion encore invisible

de notre destinée. La vertu sur la terre est comme le péristyle d'un grand avenir. Ce que nous voyons en elle de si régulier, de si harmonieusement et si sagement concerté, nous fait justement pressentir comment la coordination qu'elle institue s'accomplit et se consomme. Toute la nature morale se présente comme un grand prélude, comme une magnifique promesse. C'est un rapport dont nous tenons les premiers termes. C'est un triangle dont nous occupons la base, et dont le sommet est encore voilé d'un nuage. Cette progression nouvelle dont l'homme présent et terrestre occupe les premiers degrés, semble se peindre déjà comme une image ou une ébauche au sein de l'humanité même, par l'échelle des supériorités morales : autant l'homme de bien est supérieur au méchant, autant il sent qu'il y a encore quelque chose de bien supérieur à lui-même : cette espèce de pressentiment d'un monde meilleur s'accroît en lui avec le perfectionnement qu'il obtient. Quel est celui qui, dans certains momens de sa vie, n'en a obtenu une sorte de prescience anticipée? Faut-il donc laisser toujours tomber nos regards à nos pieds, et ne les porter jamais vers les sommités qui dominent notre faible nature? J'ai vu une famille assemblée dans un oratoire domestique; la mère offrait à Dieu ceux auxquels elle donna le jour; le père bénissait ses enfans; de jeunes cœurs rendaient grâces au père cé-

leste dont ils comprennent bien la Providence tutélaire, accoutumés qu'ils sont à la reconnaître dans les interprètes qu'elle s'est choisis ici-bas : oh ! que la religion est donc belle, puisque par elle le tableau de la famille peut s'embellir encore ! J'ai vu une multitude confuse réunie dans un temple ; toutes les âmes étaient recueillies, tous les esprits confondus dans une même pensée ; le concert des chants annonçait celui des cœurs ; le pauvre, à côté du riche, sans en être jaloux, avait oublié ses misères ; le riche avait appris sa propre indigence ; la fraternité primitive, que semble glacer sur la scène du monde l'aspect des distinctions sociales, se réveillait libre et pure ; tous avaient obtenu l'intelligence de leur destinée ; tous s'y préparaient dans une commune ovation ; tous s'avançaient d'un pas égal : combien l'humanité s'est agrandie ! Que d'obscurs mystères se sont éclaircis ! que de dissonances sont apaisées ! La terre entière semble s'enorgueillir de la dignité que vient d'acquérir la plus noble des créatures mortelles ; le système entier de l'univers est expliqué.

Aussi, celui de tous les cultes qui a obtenu, dans le genre humain, le succès le plus général et le plus durable, le seul qui ait dû uniquement ce succès à la conviction libre et individuelle, qui ait triomphé, par la seule force d'une semblable conviction, de toutes les résistances du préjugé et de la force, est-il précisément celui

qui a eu le rare privilège de satisfaire pleinement aux vœux et aux besoins de la morale; aussi, est-ce de ce caractère qui le distingue si éminemment, que ses premiers défenseurs firent sortir leurs plus éloquents apologues; ils savaient bien qu'en appelant la vertu en témoignage, elle ne tromperait pas leur attente. Aussi, ses premières conquêtes furent-elles, soit parmi les hommes de bien, parmi les hommes simples qui avaient résisté à la corruption du siècle, soit aussi parmi les sages qui avaient profondément médité sur les lois éternelles de la morale, tels que les Justin, les Théophile, les Athénagore, les Panthène, les Clément d'Alexandrie! Magnifique hommage rendu au christianisme, qu'il ait pu faire désertir l'école même de Platon! (1)

Dans le système général des êtres, tout procède par une gradation continue, comme tout tend à une extrême simplicité, quelle que soit l'admirable complication des moyens; c'est une pyramide immense dont la régularité se découvre d'autant mieux, qu'on en étudie davantage les détails. Au degré inférieur de l'échelle gissent les substances inanimées, inorganiques; successive-

(1) Tous les Pères de l'Église se sont accordés à présenter les vérités de la morale naturelle comme les prolégomènes du Christianisme, et à chercher les preuves les plus éclatantes du Christianisme dans sa conformité avec la plus pure morale naturelle.

ment l'organisation se produit, se déploie; bientôt elle reçoit le souffle de la vie; le sentiment n'est encore qu'une sensation, l'action qu'une simple mobilité. Avec la morale et l'intelligence, commence une région nouvelle, qui couronne les précédentes: c'est l'atmosphère dans laquelle entre l'homme; mais elle commence seulement à lui. L'échelle demeurerait-elle donc subitement interrompue? La progression s'arrêterait-elle précisément au point où notre vue vient à défailir? Ce qu'il y a de prééminent dans l'ensemble du système serait-il exclu de la loi commune? Le dessein restera-t-il avorté, là où il acquerrait plus d'importance? Ah! il eût été bien mieux de le laisser incomplet dans les espèces inférieures! La nature eût pu se passer de quelques insectes, de quelques reptiles: elle ne peut se passer des degrés supérieurs dans l'ordre de l'intelligence et de la bonté.

Oui, l'homme est aussi un anneau intermédiaire dans la chaîne des êtres. S'il voit ce qui est à ses pieds, il pressent ce qui est au-dessus de lui. Ce qu'il y a de plus relevé dans l'humanité, la perfection morale et intellectuelle, est précisément ce qui touche de plus près à cette nature supérieure, ce qui en reçoit les plus immédiates influences.

Eh! que signifierait donc ce mouvement secret, mais insatiable, de notre âme, qui se dirige incessamment

samment vers une plus haute perfection, tous ces soupirs qui appellent constamment un ordre meilleur, tous ces regards tournés en haut, pour attendre l'accomplissement d'un grand mystère; cette notion de l'infini, devenue le poison le plus cruel, si elle n'est pas une espérance juste et glorieuse; cette tendance à gravir sans cesse, ces vœux qui invoquent tout ce qui est capable de nous élever; ce sentiment intime qui nous atteste que nous sommes, en effet, les néophytes d'une vie meilleure; cette dignité, cette fierté naturelles qui seraient si peu justifiées, si nous ne considérions que ce que nous sommes en effet; ces affections si vives, si pures, et qui n'auraient qu'un objet si passager; cette faculté d'aimer qui ne rencontrerait que des objets si imparfaits et si limités; cette vertu elle-même, si vraie dans tout ce que nous pouvons contrôler par l'expérience, et qui serait trompée sur ses plus chers intérêts, dans ce que nous ne pouvons vérifier encore? Que serait la terre, orpheline de Dieu? Que serait l'humanité, déshéritée de l'immortalité future? Ah! la nature morale toute entière invoque et par cela même proclame, d'une voix unanime, ce dernier rapport de l'homme avec son auteur, du présent avec l'avenir, qui seul donne la solution de tous les problèmes de l'existence!

La religion, sans doute, est un soupir de la faiblesse; mais elle est surtout un vœu, un he-

soin de la vertu qui seule nourrit ces nobles instincts auxquels la religion doit satisfaire; la vertu tressaille à la vue de la religion, de la même joie qu'éprouve un fils, lorsqu'il vole dans les bras de sa mère. Et quelle voix s'élèverait donc dans l'intérieur de l'homme, pour répondre à la voix du Créateur, si ce n'est celle de la conscience? Quelles puissances salueraient, recevraient la religion se présentant sur la terre, et lui porteraient les hommages de l'humanité, si ce n'étaient ces puissances morales qui l'animent, l'élèvent et la dirigent? Quelle racine pourraient jeter les vérités religieuses dans une âme privée du sentiment de ce qui est juste et bon? Quel langage la piété pourrait-elle adresser à un cœur sourd pour la vertu, de manière à s'en faire entendre?

Que sert d'aller laborieusement explorer si, dans quelque coin du globe, se trouve ou non une peuplade ignorée, qui, dans l'abrutissement auquel la condamne la privation des premières nécessités de la vie, n'a encore que des notions plus ou moins confuses du suprême bienfaiteur et du culte qui lui est dû? Et quelle est donc l'importance qu'on attache à ces vagues récits des voyageurs? Oui; les idées religieuses croissent et se développent avec la civilisation, parce qu'elles ne peuvent germer que dans les mœurs, et c'est là ce qui prouve leur affinité avec le sentiment moral. Elles acquièrent d'autant plus de

grandeur et de vérité, que ce sentiment a plus de pureté et d'énergie. Que sert d'accumuler tant de malheureux exemples de superstitions aveugles ou cruelles qui ont souillé le culte de la divinité sur la terre? L'homme ne pouvait-il pas y porter ses passions et ses erreurs? En l'adoptant, ne pouvait-il pas le corrompre? Ce n'est plus le culte de la Divinité; c'est le produit adultère de nos propres vices; c'est la profanation, et rien ne prouve mieux combien la pureté du cœur et l'innocence de la vie sont une préparation naturelle aux véritables sentimens religieux. Cherchons des faits plus propres à nous instruire des vœux de l'humanité. L'expérience, que je consulte, et sur laquelle je me repose, est celle de l'homme de bien. Le sentiment religieux ne sera, en quelque sorte, en lui, que la continuation et la suite de ceux qui remplissaient déjà son âme, et auxquels il permet de prendre un plus vaste cours. Il sera religieux, car il a mérité de l'être. Tout ce qu'il y a, en lui, de pur, de louable et de généreux, sera satisfait. Il avait soif de la justice; et les torrens d'une justice éternelle, infinie, universelle, couleront devant lui, et toutes les injustices de la terre seront réparées. Il se complaisait dans le mouvement de la reconnaissance; il aura découvert l'auteur de tous biens. Un idéal errait dans sa pensée; il le trouvera réalisé. Il mettait son bonheur dans le dévouement; il pourra consacrer

toutes les facultés de son être à un amour sans bornes, et, du bien qu'il fera aux autres hommes, faire encore un tribut offert à Dieu lui-même. Par cela seul qu'il pratique le bien, l'homme vertueux est donc déjà le néophyte de la religion: il la desire, il l'appelle, il se prépare à la comprendre; il lui dispose un temple en lui-même, et quel temple plus digne d'elle que le cœur de l'homme de bien! Il ne faussera point son enseignement, il ne dénaturera pas son auguste caractère, il ne l'altérera pas par le mélange des passions impures. La religion ne sera point, pour lui, un instrument, mais un but. Il la professera, non pour la montrer, mais pour en jouir; il en jouira, non comme d'une vaine allégorie qui amuse son imagination, mais comme d'une vérité profonde qui remplit son cœur; non comme d'un privilège qui flatte sa vanité, mais comme d'un patrimoine de l'humanité entière; non comme d'une distinction qui l'isole, mais comme d'une alliance qui l'unit plus étroitement avec ses frères. Il n'y cherchera pas le droit de condamner autrui, mais le devoir de se juger plus sévèrement; il n'y cherchera pas un moyen de se rassurer dans ses écarts, de se dispenser des obligations actives, mais une lumière qui le garantisse des erreurs, une force pour triompher des obstacles, un encouragement pour mieux faire. Il entrera, en un mot, dans le véritable esprit de la religion,

parce qu'il aura été inspiré par la droiture de son cœur. (1)

Le perfectionnement intellectuel contribue aussi, pour sa part, au développement du véritable esprit religieux. Car, il ne faut pas oublier que le perfectionnement intellectuel dépend bien moins de l'étendue des lumières, que de cette harmonie des facultés, qui est comme la santé de l'entendement : or, les vérités religieuses s'offrent naturellement à un bon esprit, comme un bon esprit est nécessaire pour les bien comprendre. La Providence a voulu que les fondemens sur lesquels ces vérités s'appuient, fussent placés dans le domaine du bon sens (2); et il en devait être ainsi,

(1) Lorsqu'on entreprend de traiter le sujet le plus relevé qui puisse s'offrir à la pensée humaine, on s'impose de contenir en soi les émotions qu'il est propre à faire naître; on craindrait de ne les exprimer que d'une manière trop imparfaite; on tremble de ne pouvoir trouver un langage qui corresponde à de telles vues, et cette réserve est d'autant plus impérieuse, qu'on a de plus justes motifs de se défier de soi-même. Mais les âmes élevées vous comprennent; elles achèvent ce qu'on n'était pas capable de bien dire; il suffit, si on leur a pu rappeler du moins ce qu'elles savent bien mieux sentir, et si on a mérité d'invoquer leur témoignage.

(2) C'est ce que l'auteur espère avoir démontré, dans un *Traité sur l'Existence de Dieu*, qu'il se propose de mettre au jour, et qui a précisément pour objet d'établir que la philosophie, ici, comme en beaucoup d'autres choses, ne fait qu'apporter une sanction plus éclairée et plus complète aux premiers enseignemens du bon sens.

puisque ces vérités étaient le patrimoine de tous les hommes. Ces inductions du sens commun s'enrichissent et se fortifient ensuite de tout ce qu'apporte une sage érudition; comme elles peuvent s'évanouir, même avec l'accroissement de l'érudition, si l'esprit contracte des habitudes vicieuses; elles partagent cette destinée, ces dangers avec toutes les vérités morales, avec toutes les vérités philosophiques. Par l'influence salutaire qu'elles exercent sur le perfectionnement intellectuel, la sagesse et la vertu viennent donc encore porter un nouveau tribut à l'auguste bienfaitrice de l'humanité.

Quels sont ces observateurs superficiels qui viennent nous présenter la philosophie comme en état d'hostilité avec les doctrines religieuses? Où a-t-on pris une supposition si évidemment démentie par la nature des choses? Suffit-il que quelques écrivains aient, au nom de la philosophie, attaqué quelques-unes de ces doctrines? N'y a-t-il donc eu aucun écrivain qui, au nom de la religion, ait tenté de justifier la superstition ou le fanatisme? Laissons ces locutions d'un jour; conservons le langage de l'histoire! Voyez dans tous les pays et dans tous les siècles, ce concert des véritables sages, proclamant, par un témoignage unanime, l'accord de la religion et de la morale, comme une vérité fondamentale pour la raison, comme la plus belle et la plus utile

prérogative de la nature humaine ! Voilà pour les intérêts des idées religieuses, de meilleurs auxiliaires que les apologistes de l'ignorance !

Les causes qui, en rendant l'homme infidèle au véritable esprit de la religion, corrompent en lui les fruits précieux qu'il en devait attendre, et les causes qui éloignent l'homme de la religion, en l'empêchant de s'élever jusqu'à elle, ont entre elles une étroite analogie. Aussi, remarque-t-on que l'homme passe souvent, tour-à-tour, de l'un de ces deux états à l'autre, et que souvent aussi, chez des individus différens, le seul spectacle de l'un des deux contribue à précipiter dans l'autre.

Lorsque les idées religieuses se dénaturent, il ne faut pas s'en prendre uniquement à la débilité de l'esprit humain, aux bornes étroites dans lesquelles il est captif. Trop souvent, sans doute, au lieu de s'élever à ces notions majestueuses, il s'efforce de les rabaisser à lui; il en altère la pureté, en y portant le mélange des produits fantastiques et grossiers de l'imagination et des sens; il les mutilé pour les asservir à ses propres habitudes; il les voile, en partie, des nuages de son ignorance. Mais, il est rare que les passions ne soient pas complices de cette profanation; ce seront peut-être des passions secrètes; mais le ravage exercé par elles n'en sera que plus assuré. L'égoïsme portera dans les perspectives religieuses ses vues toujours intéressées et vénales; il cher-

chera dans les pratiques religieuses un moyen prompt, direct et puissant pour satisfaire aux intérêts temporels, aux appétits de la sensualité elle-même; l'orgueil s'emparera des dehors de la religion, pour s'autoriser dans ses prétentions individuelles, pour se confirmer dans son dédain pour les autres hommes. L'envie s'associant à l'orgueil pour enfanter l'esprit de secte, cherchera dans les doctrines religieuses, une arme pour des combats déplorables, et s'exercera ainsi dans ses haines et ses vengeances. Si la faiblesse de la raison fléchit quelquefois en présence de ces considérations sublimes, la faiblesse de caractère n'exposera pas moins à les fausser; elle n'y trouvera qu'une source de terreur et d'effroi; elle ne recueillera que l'abattement, peut-être, que le désespoir, ce noble commerce, dans lequel l'homme devait trouver une nouvelle vie et un redoublement de forces.

Quatre causes diverses et principales conduisent ordinairement à l'irrégion.

La première est sans doute le scepticisme de l'esprit; mais le scepticisme, en tant qu'il est un système raisonné, est beaucoup plus rare qu'on ne pense; le doute absolu ne saurait même se constituer en doctrine, sans tomber dans une contradiction évidente; la plupart du temps, le scepticisme est plutôt une maladie de l'esprit, qu'un vrai système, quoiqu'il en prenne la forme et le

langage. C'est l'infirmité d'une intelligence qui a plus de pénétration que d'étendue, plus de subtilité que de justesse, plus de netteté que de vigueur; qui, s'arrêtant aux détails sans saisir les ensembles, succombe sous chaque objection, sans concevoir la portée des preuves.

La cause la plus fréquente et la plus générale, peut-être, de l'irrégion, est l'indifférence, suite de la légèreté, mais qui résulte surtout aussi de l'aveugle préoccupation par laquelle les intérêts matériels captivent l'homme languissant encore dans la puérilité morale; c'est l'irréflexion de cet être distrait qui n'a ni interrogé sa destinée, ni consulté sa conscience; c'est l'assoupissement d'un cœur qui n'a point encore éprouvé le besoin des grandes et généreuses affections; c'est la suite de l'asservissement aux jouissances sensuelles, et la morne insouciance qui accompagne touteservitude.

Quelques hommes mélancoliques n'abandonnent point les idées religieuses par l'effet d'un éloignement qui les fasse repousser, mais d'un découragement qui empêche de les saisir; ils s'affligent même de cette grande privation comme d'un jeûne pour la raison et pour le cœur; ils s'en affligent pour l'humanité comme pour eux-mêmes. Mais, ils ne savent voir les objets qu'au travers d'un crêpe; leur imagination, leur peignant sans cesse la nature sous les couleurs les plus sombres, semble avoir en quelque

sorte besoin de lui faire aussi porter le deuil même de son auteur. Les désordres moraux, les désordres physiques, semblent seuls se montrer à eux; ils s'y perdent comme dans un labyrinthe; ils désespèrent de l'avenir, ils désespèrent de toutes destinées; ils ne supposent dans l'inconnu que des puissances malfaisantes. Ces tristes dispositions s'accroissent encore chez ceux qui ont été victimes du caprice du sort et de l'injustice des hommes; mais, elles se développent surtout chez ceux qui éprouvent un malaise intérieur, et qui sont mécontents d'eux-mêmes.

Si la religion est quelquefois directement, ouvertement repoussée, s'il se trouve des hommes qui se deshéritent volontairement et de plein gré de ses bienfaits, c'est lorsque les passions dominantes redoutent ses importunités, veulent se soustraire à ses arrêts; elle n'a d'ennemi véritable que l'immoralité et la corruption. Il faut en quelque sorte, pour qu'un divorce aussi funeste soit prononcé, il faut que l'homme dégradé, dégénéré, ait abdiqué déjà lui-même les plus éminentes prérogatives de sa nature.

Vous donc qui, à votre entrée dans la vie, voulez soumettre à une conviction raisonnée les opinions les plus importantes pour votre bonheur, exercez-vous, avant toutes choses, à obtenir un esprit droit et sain, à aimer le vrai, à désirer le meilleur! écartez de votre esprit toutes les pré-

ventions, de votre âme, toutes les souillures! ne vous inquiétez point ensuite des incertitudes passagères qui sont l'enfantement, presque nécessaire, des convictions profondes! Si votre cœur est pur, si vos facultés sont saines, il suffira de vous interroger de bonne foi. Vous écouterez, dans le calme, la voix de la raison, celle de la conscience; vous les trouverez en accord: elles vous diront ce que vous avez besoin de savoir.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA CULTURE

DES FACULTÉS MORALES.

SECTION PREMIÈRE.

DU RÉGIME INTÉRIEUR PROPRE A DÉVELOPPER
L'AMOUR DU BIEN ET A PROCURER L'EMPIRE
DE SOI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SIMPLICITÉ.

DEUX conditions générales sont nécessaires pour l'éducation commune de l'amour du bien et de l'empire de soi, c'est la simplicité, c'est l'exercice. Mais, de ces deux conditions, l'une est, en quelque sorte, conservatrice, l'autre est active et créatrice. L'une protège nos facultés dans leur source originelle; l'autre les seconde dans leur développement successif.

Arrêtons-nous un instant à méditer ce qui est propre à chacune de ces deux conditions générales; nous examinerons ensuite le régime intérieur qui convient, d'une manière plus spéciale, à la culture de l'amour du bien, ou à celle de l'empire de soi.

La simplicité siège au sommet de l'art; cependant on n'y atteint pas: on y reste. Car la simplicité est comme l'innocence; elle se conserve; perdue, elle ne se retrouve plus. Elle ne s'imité point; qui veut se faire simple n'est que maladroit, et accuse seulement une prétention de plus, en voulant déguiser les autres.

Rien ne prouve mieux cette vérité fondamentale: que la perfection réside dans la conformité aux destinations de la nature.

La simplicité est le caractère essentiel du grand et du beau. Le grand veut-il s'élever au sublime? qu'il devienne plus simple encore! La beauté veut-elle s'orner de grâces? qu'elle répande la simplicité sur les moindres accessoires! La simplicité est la vérité personnifiée, mise en action. Elle repousse toute prodigalité qui retarderait l'effet, toute complication qui le rendrait douteux; elle n'accorde de détails, que ceux qui se réfèrent au but; d'expressions, que celles qui sont fidèles à la pensée; d'ornemens, que ceux qui naissent du sujet; d'attributs, que ceux qui conviennent à l'essence de la chose. Elle fait res-

sortir l'unité du dessein, elle fait respirer l'intention de l'artiste dans chaque partie, de telle sorte que l'ouvrage conçu d'une seule pensée, exécuté d'un seul jet, n'excite qu'une impression dominante, dont le spectateur sera saisi sans hésitation et sans partage.

Mais comment le génie imprime-t-il ce caractère à ses productions? Où puise-t-il les secrets de cette portion de l'art, si accomplie et si difficile tout ensemble? Il la puise dans une disposition de l'esprit, qui est elle-même la simplicité dans la manière de concevoir et de sentir. La médiocrité se tourmente; elle multiplie les moyens, parce qu'elle sent son insuffisance. Le génie est sobre, parce qu'il est confiant, et confiant, parce qu'il est fort. Il a vu le but; il a vu la route directe qui y conduit; il a conçu la pensée avec netteté, l'a embrassée toute entière; il s'est rempli de son sujet. La simplicité lui conserve toute sa vigueur, en lui conservant sa libre spontanéité et son originalité native. Il étudie sans doute; il étudie beaucoup, il étudie sans cesse; mais, pour se pénétrer du vrai, non pour y suppléer. La vérité le remplit, l'occupe; c'est elle, et non lui, qui se produira dans ses œuvres; il s'abdique, pour être tout entier à elle, et comme le prêtre inspiré du dieu, en rendant des oracles, il n'est plus qu'un interprète.

Or, dans l'éducation morale de l'homme, la

simplicité prête à la vertu la même assistance qu'elle prête au génie dans la carrière des arts. Si elle décore un grand et beau caractère, c'est qu'elle conserve la virginité du cœur, l'intégrité de ses forces, la pureté de ses motifs. Elle est, relativement au caractère, la vérité des sentimens et la fidélité de l'action, comme elle est, relativement à l'esprit, la vérité de la pensée et la fidélité de l'expression. Elle est à la vertu ce que le bon sens est à la raison.

La simplicité des manières, celle du langage, trouvent dans le monde une juste approbation; elles y sont considérées comme les compagnes naturelles de ce qui est noble et distingué; et cependant la simplicité du caractère, dont elles sont l'image, est rarement appréciée. C'est sans doute que le monde a peine à la comprendre: et comment en effet l'homme qui, dans chaque action, ne cherche que le but de cette action, serait-il compris de ceux qui, en agissant, sont occupés surtout de l'effet qu'ils espèrent produire? Tandis que nous vivons pour les spectateurs, l'homme simple vit dans la réalité et pour son propre compte, si l'on peut dire de la sorte. L'homme simple, la plupart du temps, passe inaperçu, et s'en réjouit parce qu'il en demeure plus libre. Quelle surprise ensuite n'excite-t-il, pas quand il vient à exécuter de si grandes choses, à les exécuter comme si elles lui étaient naturelles! On avait vécu avec lui sans

le remarquer; on l'avait dédaigné peut-être; on est contraint de l'admirer, et on se demande où donc il a puisé des forces si merveilleuses. Où il les a puisées? dans cette simplicité même de caractère qui attirait nos dédains et qui lui permettait de recueillir en silence toutes les facultés de son âme. Pendant que nous dissipons les dons de la nature, il en conserve le dépôt intact; pendant que nous divaguons au hasard, il marche à la fin qui lui fut assignée; déjà nous avons vieilli, qu'il a encore toute sa jeunesse; nous sommes accablés sous le poids des chaînes que nous nous sommes données; il continue d'obéir aux inspirations primitives. Nous l'avions rangé dans le vulgaire, et c'est nous maintenant qui, avec toutes nos ambitions, ne sommes plus que le vulgaire auprès de lui.

Comment, en effet, pourront se maintenir et se développer en nous, sans altération, au milieu de la scène du monde, ces sentimens généreux dont la nature avait placé le germe dans notre âme, cet amour du bien qui les comprend tous et les réunit sous une loi commune? Le tumulte nous assiège, les évènements nous trompent, les regards des hommes nous investissent; nous sommes menacés par la distraction, par le découragement, par les exigences de l'opinion. La simplicité sera la gardienne instituée pour nous préserver de ces dangers. Elle veillera à l'entrée de notre âme pour

repousser l'invasion de tout ce qui pourrait y porter la confusion et le désordre.

L'amour du bien se déploie dans une âme simple, comme le faisceau de lumière dans un cristal transparent; il la pénètre sans obstacle; il s'y montre dans toute sa pureté; il semble s'y réjouir et s'y complaire. La vertu est si bien notre partage, nous sommes si bien nés pour elle, qu'elle se fait d'autant mieux entendre à nous, que nous restons mieux à notre place : son éloquence est en raison de notre propre ingénuité. Il n'y a rien de plus droit que les voies de la vertu, rien de plus clair que ses notions, rien de plus juste que ses préceptes. Un cœur simple trouve en elle l'aliment qui lui convient; il se concentre dans le sentiment qu'elle inspire, il s'y livre avec franchise, il s'y repose avec sécurité. Car, tout est un dans la vertu, tout y est ordonné; hors d'elle, tout est épars, discordant et multiple.

L'un et le multiple, cette célèbre devise qui contient des pensées si profondes, qui était la clef des plus hautes spéculations métaphysiques chez les anciens Platoniciens, est aussi une grande clef des théories morales (1). Elle est un résumé de la vie intérieure de l'homme et de ses rapports avec l'univers, comme elle est un symbole de

(1) C'est que les spéculations métaphysiques des Platoniciens étaient proprement une contre-épreuve, un reflet de la morale.

l'univers lui-même (1). *L'un* est ce qui est bon, puissant et vrai; le *multiple* est en lui-même la source de la faiblesse, de la corruption et de l'erreur; mais, le *multiple*, soumis à *l'un* par l'empire de l'ordre, en reçoit toutes les perfections (2). Le *multiple*, c'est la cause de la divergence, c'est le chaos des innombrables penchans de la personnalité, c'est l'affluence des impressions du dehors, c'est la bigarrure des opinions étrangères. *L'un*, c'est le terme de l'amélioration, c'est le devoir, toujours immuable, toujours en accord avec lui-même, c'est le régulateur interne. Le malheur, le vice, tout ce qui égare l'âme, la dégrade, est dans la discordance. La paix, la dignité, tout ce qui éclaire, élève l'âme, est dans le retour à l'unité. Or, l'unité est l'apanage des âmes simples; elle y est reçue, comprise, gardée. C'est au sein de la simplicité que subsiste l'unité de vues et de

(1) Dieu, *unité* suprême, créant la *variété* des êtres, les soumettant aux lois générales; l'âme humaine, *unité* ordonnée concevant, du moins en partie, cette *variété*; au dehors, la soumettant aux opérations des arts, au-dedans, la soumettant aux règles de la morale : ces deux unités, placées l'une au sommet, l'autre au dernier degré de l'échelle des intelligences, se répondant comme la simple goutte de rosée à l'astre du jour dont elle réfléchit la lumière! *Unum et plura*.

(2) S'il était quelqu'un des lecteurs dont on n'eût pas ici le bonheur de se faire entendre, qu'il veuille bien se souvenir que cet écrit est essentiellement destiné aux jeunes gens qui ne sont point étrangers aux études philosophiques.

sentimens. La simplicité est comme le vase où s'enferment les dons de la vertu.

Si nous sommes incertains de nos propres intentions, si nous réussissons à nous tromper sur nos propres vues, c'est que nous admettons une pluralité de motifs; l'ambiguïté naît de la complication. La simplicité est une habitude de candeur et de bonne foi de l'âme vis-à-vis d'elle-même. On a des arrière-pensées dans le commerce intérieur avec soi, comme dans le commerce extérieur avec les hommes. La simplicité bannit les unes et les autres. Elle n'a rien qu'elle ne s'avoue et qu'elle ne puisse laisser voir. De cette sincérité du dedans, naît cette droiture naïve et franche qui s'annonce au-dehors; la simplicité ne retire point en secret une portion de ce qu'elle donne; elle ne rétracte point en secret une partie de ce qu'elle dit; elle n'a ni réserves, ni réticences; elle ne se perd point dans les interprétations, les commentaires, les distinctions subtiles; elle dit *oui ou non*; peu de paroles lui suffisent; son regard seul est un langage; elle a des expressions qui ne sont qu'à elle, qu'elle imprime comme un sceau inimitable, et qui portent avec elles une conviction certaine. Elle a des négligences qui sont d'une grâce charmante, parce qu'elles n'accusent que l'oubli désintéressé de soi-même; telles sont ces draperies onduyantes que la main de l'art laisse flotter, comme un voile léger, sur les formes les

plus belles. Comme tout, pour la simplicité, devient facile et sûr! quelle liberté dans les mouvemens! quelle rapidité dans la marche! quelle persévérance dans la direction! quelle cordialité dans les affections! quel abandon dans l'amitié! quelle sécurité dans le commerce de la vie! quels échanges de confiance! quels rapports pacifiques avec les autres hommes! la simplicité ne fatigue, ne blesse, n'irrite point les amours-propres; elle sait donner des éloges sincères. Le poison de la susceptibilité trouve en elle son plus efficace antidote; elle captive sans effort, parce qu'on ne lui voit point le dessein de captiver; elle attire surtout à elle les âmes tendres et délicates. Sa sévérité même peut être plus austère, parce que le principe n'en est pas suspect; elle se livre d'ailleurs elle-même, elle se soumet sans détours aux jugemens, parce qu'elle se laisse bien connaître, parce qu'elle ne fuit point les investigations, ne recherche point les suffrages; elle confesse tout, même ses propres défauts, ou plutôt les laisse voir.

On n'agit jamais qu'avec gêne et avec contrainte, quand on agit sous les yeux des autres hommes, si l'on est préoccupé de leur présence et de l'idée qu'on en est aperçu. Dès qu'on a consenti à subir le joug de l'opinion, tout est faussé; il n'est plus permis de penser ou d'agir d'après soi; les choses perdent leur valeur réelle et propre pour recevoir un prix de pure convention; il

faut multiplier les précautions, prévoir une foule de conséquences, satisfaire aux préjugés les plus contraires; on ne sait à qui entendre; on craint sans cesse de se trahir; on est dans un état d'observation continuelle; on porte de toutes parts des regards inquiets; on marche sur des charbons ardents; on conçoit mille prétentions qu'on ne peut soutenir; en même temps, on ne sait plus faire valoir les avantages qu'on possédait; soi-même, on ne s'estime plus d'après son mérite, mais d'après son habileté; on ne cherche plus le résultat, mais le succès; et ce succès, apparent, incertain, dépend du juge le plus exigeant et le plus frivole; ambitionnant le succès, on veut paraître encore y être indifférent; cette ambition reflue toute entière au-dedans, tourmente, agite, trouble sans cesse; on n'ose plus se confier en son talent; on perd même une portion du mérite de ses vertus; on ne saurait pas se dire quel est, dans le bien que l'on fait, ce qui est fait par la seule inspiration d'un sentiment pur, ce qui est fait en vue de la considération dont on a besoin de jouir; avant de s'abandonner à un mouvement généreux, on regarde autour de soi, pour savoir si on est observé et s'il sera permis de s'y livrer; dans l'acte du dévouement, on pense encore à son attitude. Ainsi, aucune inspiration ne se conserve libre, franche, spontanée, et ne peut prendre tout son essor.

La simplicité du caractère, en nous dégageant de mille entraves, protège donc encore l'empire de soi; comme elle protège l'amour du bien, en nous délivrant des fausses situations du cœur. Elle est toujours forte, parce qu'elle use avec économie de ses forces, parce qu'elle les réserve pour le moment décisif, parce qu'elle les déploie en vue d'un but nettement aperçu. Elle ne se fatigue point par les efforts qu'exige la nécessité de prendre un rôle, par l'affectation et la recherche qui en sont la suite; elle ne s'use point dans un vain travail qui n'a pour objet que l'art de paraître. Elle agit avec la fraîcheur du matin, elle jouit de toute la vigueur de la jeunesse.

La simplicité procure un repos salutaire à l'esprit et au cœur. Elle les empêche de se tourmenter en mille manières pour de vaines et minutieuses sollicitudes. Elle nous défend de cet excès d'inquiétude qui veut tout prévoir et être à tout. Elle nous accoutume à voir et à prendre les choses telles qu'elles sont, et de bonne foi. Pourquoi, après tout, nous agiter à ce point? Que cherchons-nous, et que nous reviendra-t-il de tant de sueurs? Quelle est cette torture que nous nous imposons, sans fruit pour nous-mêmes? Que ne nous permettons-nous de respirer? Les biens que nous poursuivons, sont bien plus près de notre âme que nous ne le pensons; ils s'offriraient à elle, si elle consentait seulement à être plus calme.

Ne nous y trompons pas; si nous mettons tant d'intérêt à trouver des appuis au-dehors, c'est que nous sentons notre propre faiblesse; nous courons au-devant du joug, pour nous dispenser d'avoir une volonté, et par conséquent, de faire un effort. Soyons simples, et nous oserons davantage; nous compterons moins sur des secours étrangers; nous aurons moins de difficultés à vaincre; nous jugerons mieux nos forces; nous les déploierons avec plus de calme.

Le monde s'imagine qu'il y a dans la simplicité un défaut de perspicacité; il se rit de l'ignorance qu'il voit en elle. Oui, il y a en elle une ignorance, mais une heureuse ignorance, celle des choses oiseuses. D'ailleurs, elle abonde en vraies lumières, celles qui jaillissent de la faculté de se bien connaître. S'il est une foule de détails qu'elle ne comprend pas, quelle intelligence rapide et sûre elle a de tout ce qui est noble, généreux et grand!

Il arrive quelquefois aux personnes vertueuses elles-mêmes, de manquer de simplicité, jusque dans la pratique de la vertu. Elles se laissent préoccuper par des vues trop subtiles; elles se livrent à des investigations trop inquiètes; elles se chargent, à-la-fois, de trop d'observances de détails; elles s'obsèdent elles-mêmes par une rigueur trop exigeante, par une surveillance minutieuse et tyrannique. Elles s'imposent des chaînes inutiles, des devoirs gratuits et stériles. Elles se soupçon-

nent injustement, elles élèvent des doutes, elles imaginent des interprétations sur leurs intentions les plus louables, elles conçoivent une défiance excessive contre elles-mêmes. Ainsi, le travail de l'amélioration se complique pour elles d'une manière inutile, et par là même fâcheuse; la voie du bien s'embarrasse; elles ne peuvent plus y courir en liberté. D'autres fois, elles dédaignent trop les vertus familières; elles sont tourmentées du besoin des choses extraordinaires; elles ne savent pas comprendre que la perfection ne saurait dépendre du bonheur des circonstances, ni de la grandeur du théâtre.

Ici, une grande considération vient nous frapper: ce qui relève encore le prix de la simplicité, c'est que, en même temps qu'elle est une des conditions essentielles et fondamentales de notre éducation morale, elle est aussi une condition accessible au plus grand nombre des hommes, et précisément aux classes les moins favorisées; les classes les plus obscures sont redevables d'un tel avantage à leur obscurité même.

La simplicité des goûts est au bonheur, ce que la simplicité du cœur est à la vertu. L'une et l'autre tirent la richesse de l'économie; elles se prêtent aussi une faveur mutuelle.

CHAPITRE II.

DE L'EXERCICE ET DES HABITUDES.

TOUTE éducation n'est qu'une succession d'exercices bien conçus et sagement gradués.

Il est, dans la nature de nos facultés, de se développer en s'exerçant, pourvu toutefois que cet exercice soit progressif, et qu'il n'excède jamais la juste mesure que permet l'état actuel de nos forces.

Les habitudes sont les nouvelles manières d'être, les dispositions acquises qui résultent, en nous, d'un exercice plus ou moins prolongé.

Ainsi, l'éducation a pour objet de nous faire acquérir, avec ces habitudes, des capacités plus étendues.

Mais on peut se méprendre gravement sur la nature des exercices utiles, sur le caractère des habitudes et sur les effets qu'elles peuvent produire.

La répétition continuée ou fréquente agit par une influence non-seulement diverse, mais con-

traire, sur nos organes matériels, sur nos facultés actives, sur notre sensibilité extérieure et sur les affections morales.

Faute d'avoir bien su distinguer ces choses, on a commis de grandes erreurs dans l'éducation pédagogique; on pourrait, par la même cause, en commettre de bien graves aussi dans le travail de sa propre amélioration morale.

C'est ici qu'on apprend à connaître combien l'homme dépend de ses organes; mais aussi quel pouvoir il a de les dominer.

Les phénomènes aussi nombreux qui résultent de l'exercice répété, et qui, transformant l'état primitif de l'homme, lui composent une nouvelle nature, peuvent être rangés sous quelques lois principales.

1^{re} LOI. La sensation reçue perd graduellement de son intensité par la répétition; elle finit par échapper presque à l'attention: l'agrément ou le déplaisir qui y étaient attachés décroissent en même temps.

2^e LOI. Chose singulière! la sensation qui cesse d'être agréable, celle même qui était indifférente, deviennent, en quelque sorte, nécessaires par la répétition habituelle. On n'en jouit plus; mais on ne peut plus s'en passer. Ainsi naissent les besoins artificiels: les voluptés, en s'usant, se convertissent en autant de chaînes.

3^e LOI. L'action organique devient beaucoup

plus facile, en se répétant : elle devient par là plus prompte. Elle devient si facile, qu'elle s'exécute, en quelque sorte, d'elle-même, et sans que la réflexion y prenne part. On connaît les prodigieux phénomènes de l'habitude acquise par un semblable exercice; on en voit des exemples familiers et sensibles dans les jeux d'adresse, dans les diverses professions mécaniques.

4^e LOI. Les mouvemens extérieurs, ainsi convertis en habitude par une répétition fréquente, ne se bornent plus à obéir rapidement au signal de notre volonté; ils la préviennent; ils se reproduisent même contre son gré, dès que les circonstances de lieu, de temps ou autres, auxquelles ils se sont liés, viennent à reparaître. Ils deviennent automatiques; ils se confondent avec ceux qui appartiennent aux fonctions vitales. Tout mouvement contraire devient impossible. Ces habitudes deviennent donc aussi une résistance, un obstacle à l'exécution de certaines déterminations volontaires.

5^e LOI. L'imagination, en tant qu'elle est une faculté passive, reçoit de la répétition fréquente les mêmes effets que la sensation. L'habitude ternit l'éclat des tableaux, en efface graduellement les couleurs.

6^e LOI. L'imagination, en tant qu'elle est une faculté active, reçoit, par un exercice fréquent, un degré toujours croissant d'énergie : elle forme

des combinaisons plus rapides et plus étendues, s'empare mieux de tous les rapports harmoniques qui servent à les instituer.

7^e LOI. Le grand phénomène de l'association des idées n'est qu'une habitude contractée par l'exercice et qui gouverne la mémoire. En rassemblant les idées suivant l'ordre fortuit de la succession ou de la simultanéité, elle voile les relations d'analogie qui sont entre elles.

8^e LOI. L'attention, le jugement qui n'est lui-même, à quelques égards, qu'une attention étendue, ces deux facultés, éminemment libres et spontanées, prennent un essor toujours plus indépendant, à mesure que les actes en sont répétés avec la liberté et la spontanéité qu'ils exigent.

9^e LOI. L'attention et le jugement discernent mieux les détails des impressions et des images qui, par les fréquentes répétitions, ont perdu une partie de leur vivacité.

10^e LOI. L'attention et le jugement deviennent graduellement impuissans et inhabiles à séparer et à distinguer les anneaux de la chaîne que compose l'association des idées, à mesure que cette association prend plus de force. Alors la chaîne se déroulant d'elle-même, l'habitude tient lieu du jugement, et lui commande; tout accès est fermé aux analyses de la réflexion. On croit sans voir, on croit en dépit de soi-même.

11^e LOI. La part qui, dans nos affections, dépend des impressions reçues et de la vivacité des images, est soumise à l'affaiblissement progressif que l'habitude fait éprouver aux unes et aux autres.

12^e LOI. Certaines affections, en cessant, par l'effet de l'habitude, d'être des jouissances, deviennent des besoins; les besoins, à leur tour, deviennent toujours plus impérieux.

13^e LOI. La personnalité, à mesure qu'elle s'occupe de se satisfaire, devient toujours plus exigeante, plus exclusive, plus susceptible, plus inquiète; elle voit augmenter le nombre et la force de ses nécessités, sans voir étendre la sphère de son bien-être. Elle incorpore, en quelque sorte, à elle-même, les moyens qu'elle avait employés à ses intérêts; elle se personnifie tellement en eux, qu'elle ira jusqu'à les préférer quelquefois à ces intérêts directs eux-mêmes.

14^e LOI. La générosité, au contraire, en s'exerçant, devient plus expansive et plus libre; elle se dégage de toutes les sujétions artificielles. Le calme croît pour elle avec l'activité même, et la continuité qui ternit tout, rend son bonheur plus complet encore.

15^e LOI. La pratique des devoirs, se convertissant en habitude, soulage tout ensemble la réflexion et la volonté.

16^e LOI. Les devoirs qui prescrivent la répé-

tion exacte et constante d'actes uniformes, reçoivent dans la pratique une nouvelle confirmation de l'habitude; il en est tout le contraire de ceux qui prescrivent des actions variées et nouvelles.

17^e LOI. Par une méditation assidue, le sentiment du bien, sentiment éminemment libre et spontané, acquiert une énergie toujours croissante.

18^e LOI. Par une suite d'efforts continués et progressifs, l'âme devient toujours plus capable de se commander à elle-même, soit qu'il faille agir ou se contenir, résister ou vaincre.

Dans ce petit nombre de lois est renfermée toute l'histoire des passions et celle des opérations de l'esprit humain.

On y voit l'origine de la distinction entre les passions arides et les passions ardentes: les premières, comme l'avarice, naissent d'une habitude mécanique qui étouffe toute sensibilité; les secondes, comme l'amour et la colère, d'un essor de l'activité qui rend la sensibilité plus énergique. On voit pourquoi les secondes ne persévèrent qu'autant que leurs objets se présentent entourés de circonstances nouvelles qui semblent les renouveler elles-mêmes, et pourquoi, lorsque ces circonstances leur manquent, les passions ardentes se transforment en passions fixes et arides.

On y découvre tout ensemble et l'origine des préjugés et la source des découvertes: les pre-

miers naissent des aveugles routines dans lesquelles l'esprit se trouve engagé par les habitudes mécaniques; les secondes, de l'essor indépendant de la raison déployant graduellement son activité.

On y peut admirer les bienfaits de la morale, cette source inépuisable de lumières et d'activité, qui réjouit l'âme en l'affranchissant, qui la rajeunit incessamment et la met en pleine possession d'elle-même.

On y aperçoit enfin la différence essentielle des deux espèces d'éducation : l'une qui, se fondant uniquement sur la répétition extérieure des mêmes procédés, peut donner l'habileté de la routine et l'instruction de la mémoire, mais rend incapable d'inventer ou de perfectionner, paralyse les combinaisons de l'imagination et l'indépendance du jugement; l'autre qui, au contraire, remontant aux motifs et aux principes, enseigne à mieux faire, en se rendant compte de ce qu'on a fait, et à mieux penser en se rendant compte de ce qu'on sait: l'une qui n'est que la tradition du pédantisme, l'autre qui est l'art de la sagesse; l'une, qui construit des automates, dresse aussi les animaux; l'autre qui élève, anime, éclaire et forme des hommes.

En effet, en réfléchissant sur les phénomènes qui viennent d'être indiqués, on remarque qu'il y a pour l'homme deux sortes d'exercices, et deux sortes de dispositions acquises.

Il y a un exercice mécanique qui consiste à répéter les mêmes actes, d'après le modèle qui en est tracé, sans recourir aux motifs qui les ont primitivement déterminés.

Il y a un exercice réfléchi qui consiste au contraire à se nourrir de ces motifs eux-mêmes.

Il y a donc des habitudes passives qui ne sont autre chose que la faculté acquise de reproduire les actes, même en l'absence du modèle, sans avoir besoin de voir ni de sentir.

Il y a des capacités actives qu'on ne peut appeler qu'improprement des habitudes, et qui sont la faculté de sentir plus vivement comme de mieux voir.

Ces deux ordres de dispositions acquises paraissent directement contraires, et, au premier coup-d'œil, on les jugerait incompatibles entre eux: l'un restreint, l'autre étend; l'un impose des chaînes, l'autre procure la liberté; l'un prévient la réflexion et la volonté, l'autre leur donne un plus grand essor; et, ce qu'il y a de bien remarquable, de ces deux modes d'exercice, l'un a principalement son siège dans nos organes intérieurs, l'autre dans le foyer même de l'âme: de ces deux ordres de dispositions acquises, l'un est principalement soumis aux conditions de notre organisation, l'autre ressort essentiellement de nos facultés intellectuelles et morales. C'est ainsi que l'âme et ses organes, quoique étroitement unis,

dépendent de deux systèmes de lois évidemment différentes.

Toutefois, ces deux ordres de dispositions acquises peuvent, si leurs rapports naturels ne sont pas intervertis, se prêter un mutuel secours; ils sont même nécessaires l'un à l'autre.

Le premier est essentiellement conservateur; le second essentiellement conquérant.

L'étude confiée au premier genre d'habitudes les résultats des connaissances acquises, pour les y retrouver au besoin, dans l'occasion; de cette manière, elle n'a plus besoin d'avoir sans cesse présente la série des observations ou des raisonnemens qui conduit à ces connaissances. De même aussi, la vertu confiée à ce premier ordre d'habitudes les bonnes qualités acquises, pour les employer dans la circonstance; elle n'a plus besoin d'avoir sans cesse présentes les considérations qui ont servi à fonder le devoir dont ces qualités sont une expression vivante.

Mais, pour l'étude et pour la vertu, l'avantage de ce secours consiste précisément en ce que l'une et l'autre, soulagées, de la sorte, du poids de leurs richesses, pendant qu'elles en conservent cependant l'usage, deviennent libres d'appliquer leur activité à des acquisitions nouvelles.

Là, est tout l'art du perfectionnement; car, c'est à l'aide de ces lois admirables que l'homme, quoique si limité par sa condition, devient capable

de s'élever et de s'étendre par une progression non interrompue, et que même plus il obtient, plus il devient capable de produire encore.

Là aussi est une preuve manifeste de la destination naturelle de l'homme au perfectionnement; car, ces deux dispositions, évidemment instituées l'une pour l'autre, sont combinées entre elles pour que l'homme puisse s'enrichir sans cesse; l'une se chargeant de recevoir en dépôt ce que l'autre recueille, approvisionne.

Cependant, toute cette belle et sage économie sera détruite si l'on tombe dans l'une des deux erreurs suivantes: si l'exercice purement mécanique usurpe les fonctions qui appartiennent à l'exercice réfléchi, dans l'éducation morale; ou si, satisfait d'avoir acquis d'heureuses habitudes, on néglige de les raviver sans cesse par le développement des capacités actives.

Et d'abord toute l'utilité des habitudes est évidemment subordonnée à la valeur primitive du dépôt dont la conservation leur a été confiée, l'habitude contractée d'après le seul exercice mécanique, étant aveugle de sa nature, peut s'emparer indifféremment du mal comme du bien, de l'erreur comme de la vérité. Si, dans cette alternative, elle a le bonheur de rencontrer la chance la plus favorable, dotée par l'effet du hasard et non par le choix, elle ne possèdera que des richesses stériles; en effet, on ne peut employer une

règle, comme on ne peut appliquer un principe, qu'autant qu'on est entré dans l'intelligence de leur sens et de leur esprit; le précepte le plus sage, l'axiôme le plus exact, s'ils sont adoptés sans être compris, ne se plieront point à la variété des circonstances, pourront même devenir des instrumens funestes.

Mais l'habitude contractée de la sorte peut aussi se former sous des chances moins heureuses; et delà ces fausses associations d'idées qui attachent la notion de la vertu à des actions que la vertu ne saurait avouer, et dont on rencontre dans l'histoire et sur la scène du monde de si nombreux et de si déplorable effets. L'habitude donne à ces associations arbitraires une singulière ténacité, et comme elle prend elle-même la forme d'une nécessité impérieuse, elle leur prête quelque chose des apparences du devoir; on leur obéit ainsi de bonne foi, et chaque jour elles paraissent plus sacrées, parce que l'habitude devient plus forte.

C'est ainsi que les idées se confondent: on ne sait plus ce qui appartient à la routine, ce qui appartient réellement au devoir. Il est plus d'une personne peut-être qui se trouverait assez embarrassée s'il lui fallait discerner, dans ce qui se présente à elle sous l'image d'une obligation, ce qui résulte réellement d'une loi morale, et ce qui ne constitue qu'une association d'idées formée dès l'enfance; cette observation elle-même, vraie dans

quelques cas, mais généralisée à tort, est venue, à son tour, par une autre association d'idées non moins arbitraire et non moins erronée, égarer plus d'un philosophe: elle a servi, en particulier, de prétexte aux sophistes pour contester la réalité des notions de la morale. (1)

Telle est l'origine de ces vertus de convention, qui prennent si souvent la place des véritables; soit qu'elles excluent celles-ci d'une manière directe, soit qu'elles absorbent des forces que celles-ci auraient réclamées. Tel est le secret de l'artifice qu'emploie le pouvoir, quand il veut convertir le fait en droit, en appelant les habitudes pour tenir lieu de la légitimité dans la soumission. Telle est la source de ces vues étroites qui se refusent à l'intelligence des maximes générales, et qui donnent en même temps un caractère absolu aux règles relatives et purement conditionnelles. Telle est aussi l'une des causes de ce fanatisme immobile et froid, qui affecte le calme et la dignité de la raison, parce que, dans les fausses idées qu'il s'est faites du devoir, l'habitude a pris la place de l'enthousiasme. Tel est enfin le prin-

(1) A force de remarquer, dans le monde et dans les mœurs des peuples, des observances fondées uniquement sur d'aveugles habitudes, ils se sont accoutumés eux-mêmes à ne plus supposer que des habitudes routinières partout où ils ont rencontré la fidélité à certaines règles.

cipe de cette disposition qui nous porte à condamner ceux qui font autrement que nous n'avons coutume de faire, et nous rend ainsi d'autant plus intolérans que nous devenons moins bons et moins sages.

Sans doute, lorsqu'elles ont passé dans le domaine de l'habitude, la connaissance cesse d'être une vue actuelle de l'esprit, la vertu cesse d'être un mérite actuel. Mais, dans l'origine, la connaissance a dû être une vue de l'esprit, et la vertu un mérite; sans quoi, la première, même en rencontrant le vrai, ne serait plus une connaissance, mais un préjugé, et la seconde ne serait plus qu'une qualité heureuse et non un titre à l'estime. L'habitude ne doit servir qu'à dispenser de revoir sans cesse ce qu'on a bien vu une fois, et de recommencer un effort pour l'observation du même devoir.

On répète sans cesse qu'il faut contracter de bonnes habitudes: rien n'est plus vrai; mais ce n'est pas assez dire; il faudrait ajouter que ces habitudes doivent être fondées sur un bon principe, c'est-à-dire sur une conviction éclairée, sur un sentiment réfléchi; sans cela elles ne constitueront tout au plus qu'une sorte de régularité extérieure; elles ne contribueront point à la vraie amélioration morale.

Ce n'est point encore assez; et, lors même que les meilleures habitudes ont été contractées, il

faut aussi revenir fréquemment au principe qui avait présidé à leur formation; et, de même que les connaissances une fois logées dans la mémoire deviendraient stériles et comme mortes, si elles n'étaient fréquemment replacées dans la lumière primitive des théorèmes générateurs; de même aussi les qualités louables se terniraient peu à peu, si elles n'étaient fréquemment ranimées par la chaleur vitale du sentiment moral. Faute de les ramener ainsi à leur origine, elles se confondraient, dans leurs effets, avec ces habitudes aveugles dont on vient de parler; elles ne sauraient plus se prêter à la variété des applications et aux besoins naissant des circonstances nouvelles; elles se trouveraient tour-à-tour ou trop absolues ou insuffisantes.

Enfin, ce serait renoncer au bienfait principal qu'on doit attendre des habitudes, que de se reposer sur elles, en se dispensant d'entretenir cette activité intérieure qui doit aspirer sans cesse à des acquisitions nouvelles. La culture de l'intelligence s'arrête, si l'on tourne perpétuellement dans le même cercle d'idées; les idées obtenues veulent être incessamment soumises à de nouveaux rapprochemens qui en fassent jaillir de nouveaux rapports. Cette élaboration ainsi continuée ajoute encore à la clarté des notions qu'on possède, en les rendant fécondes; à mesure qu'elle en multiplie le nombre, elle en rend l'intelligence plus facile et le poids plus léger, par la coordi-

nation toujours plus parfaite qu'elle établit entre elles; on sait d'autant mieux, qu'on sait davantage. La culture morale s'arrête également, si on néglige d'offrir à l'amour du bien de nouveaux alimens, et à l'empire de soi la matière de nouveaux triomphes: on se reposera sur les bonnes habitudes contractées; mais on laissera languir et s'éteindre les deux puissances intérieures par lesquelles l'âme agit et se déploie. On continuera de se mouvoir au-dehors, on cessera de vivre au-dedans; ainsi ce prétendu repos, ce repos fatal deviendra une rétrogradation véritable. Au contraire, lorsque l'amour du bien et l'empire de soi, lorsque les facultés actives de l'âme continuent de s'entretenir par des conquêtes successives, toutes les qualités acquises en reçoivent une nouvelle force, un nouveau degré de pureté. Car, toutes les règles, tous les motifs de ce qui est bien, conservent entre eux une étroite analogie, dérivent d'une source commune, et, plus on avance, mieux on saisit les rapports intimes qui les unissent.

Ainsi, lorsqu'on recommande l'exercice comme le principal moyen de perfectionnement, il faut bien entendre qu'il s'agit, non pas seulement de s'exercer à agir, mais de s'exercer aussi, et surtout, à sentir, à voir; non pas seulement de répéter mécaniquement les mêmes choses, mais de s'entretenir aussi dans les motifs, de croître en force et en liberté; qu'en un mot, c'est l'âme

elle-même qu'il faut exercer dans ses facultés les plus intimes.

Gardons-nous donc de rompre l'harmonie naturelle qui doit exister entre les habitudes conservatrices et le mouvement d'une activité progressive! Gardons-nous de vouloir subsister toute la vie sur le fonds de quelques années, et après avoir commencé en hommes, de vouloir continuer en automates! Celui qui négligerait d'accepter le secours des habitudes, ne ferait que remplir, sans cesse, le tonneau des Danaïdes; il serait, relativement à la pratique de la vertu, ce que serait, dans l'ordre des connaissances, un homme privé de mémoire. Perdant sans cesse à mesure qu'il acquiert, n'ayant point de passé, ne pouvant rien lier par l'esprit de suite, il serait le jouet d'une mobilité continuelle; il commencerait toujours et n'acheverait jamais. L'homme, enfermé dans ses habitudes comme dans une sorte de forteresse, se condamnant à ne plus s'étendre et croître, cesserait de goûter le bien, en le pratiquant, et même de le comprendre; il ne vivrait plus de la véritable vie, il offrirait le phénomène d'une sorte de pétrification morale; il conserverait seulement la forme de ce qu'il fut jadis. Pendant que tout se renouvelle autour de lui, seul, il resterait immobile; étonné de se voir dépassé par ceux qui ne partagent point sa léthargie, il condamnerait les progrès eux-mêmes comme

une sorte d'innovation téméraire; il se scandaliserait des améliorations; on le verrait nier la possibilité de tout perfectionnement, sourire dédaigneusement en présence des plus nobles et des plus justes espérances, se croire exempt d'illusions, quand il n'est que l'esclave de ses préjugés; ériger en système général, la borne qu'il s'est imposée à lui-même; semblable à un paralytique qui prétendrait refuser aux hommes la faculté de se mouvoir. Il arriverait même à s'attribuer une supériorité marquée sur les autres; car on se croit d'autant plus grand, qu'on n'aperçoit pas ses limites.

Les habitudes prêtent spécialement un appui solide à toutes les vertus qui renferment le caractère de la fidélité et de la constance. L'exercice des facultés actives prépare un secours non moins puissant aux vertus qui demandent un effort spontané, un élan subit de l'âme. Disons mieux; ces deux conditions se réunissent dans toutes les vertus, seulement dans des proportions inégales. L'éducation morale doit nous mettre en mesure de satisfaire à ce que demandent l'une et l'autre.

Il est un grand combat, un combat perpétuel et universel, sur le théâtre de la société, comme dans l'intérieur de chaque individu: c'est le combat entre l'ancien et le nouveau. Il embrasse les idées et les sentimens, les arts et les institutions. C'est le combat entre les habitudes et les

tentatives, entre le repos et le mouvement. On dirait que ces deux grandes forces, toujours en présence, jouent, dans le monde moral, le même rôle qui est assigné par les astronomes, dans le système planétaire, à la gravitation et à l'impulsion: mais dans le système planétaire, elles se font constamment équilibre; aussi l'ordre n'est-il pas un instant rompu. Ou, si l'on aime mieux, c'est ainsi que, dans la nature extérieure, il y a deux principes: l'un permanent, la matière et ses propriétés; et l'autre toujours nouveau et productif, le mouvement; principes qui se combinent par un merveilleux accord. Dans ce combat de l'ancien et du nouveau, l'une des deux forces est armée pour la résistance, comme l'autre pour l'attaque; l'une invoque l'autorité, l'autre l'enthousiasme; celle-là paraît plus fidèle, celle-ci, plus généreuse; celle-là, gardienne de la stabilité, conserve; celle-ci mère des améliorations, veut produire; celle-là, en repoussant tout changement, arrêterait tout progrès; celle-ci, en précipitant les progrès, créerait tous les dangers; la première est immobile, autant que la seconde est présomptueuse; la première n'est occupée qu'à maintenir, comme si rien n'avait commencé; la seconde, qu'à créer, comme si rien n'existait. Qu'au lieu d'être hostiles l'une à l'autre, elles fassent donc alliance! Ne sentent-elles pas le besoin qu'elles ont de leur mutuel secours? Par là, ce qui est ancien rajeunira sans cesse, seul

moyen de ne pas périr; ce qui est nouveau héritera, seul moyen de posséder la réalité; tout pourra se mouvoir, sans se dissoudre. Cette grande alliance sera le perfectionnement: dans l'ordre social, ce sera l'accord des mœurs et de la liberté; dans les sciences et les arts, celui de l'expérience et de l'esprit d'invention; dans la morale, celui de la constance et de la générosité. Voyez avec quel art, la nature, dans la première éducation de l'homme, a combiné ces deux puissances rivales! A peine il est né, que des habitudes se contractent; elles vont se multipliant de jour en jour; mais, de jour en jour, des objets nouveaux viennent les modifier, les plier, les étendre, réveiller et entretenir l'activité intérieure. Continuons son ouvrage sur le même plan! Veillons à l'origine de nos habitudes, pour n'en contracter que de salutaires, et pour ne les former que d'une manière réfléchie! veillons encore sur elles quand elles sont acquises, pour ne pas les laisser dégénérer! Mais, tournons aussi nos regards sur l'avenir, et ne cessons point d'être jeunes pour la vérité et la vertu! Portés sur un vaste océan, exposés aux tempêtes, mais appelés au port, les souvenirs seront pour nous une ancre, les espérances, une voile.

CHAPITRE III.

COMMENT SE DÉVELOPPE L'AMOUR DU BIEN. — DE LA CULTURE DE LA SENSIBILITÉ.

De même que le monde commet l'erreur de faire consister presque exclusivement la morale dans les affections naturelles, les philosophes, à leur tour, commettent quelquefois celle d'isoler la morale des affections, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à vouloir immoler celles-ci à celle-là. Cependant, la sensibilité, bien dirigée, est une préparation heureuse et graduelle à l'exercice du devoir; elle le rend plus facile, en le rendant plus doux; elle donne des forces précieuses pour l'accomplir; elle compose en quelque sorte le premier âge de la vie morale. La sensibilité se nourrit du désintéressement; elle nous le fait pratiquer presque à notre insu; elle y joint un charme singulier, dès qu'il se reconnaît; elle se dirige souvent aux mêmes fins que le devoir, quoique sans y joindre encore et la notion et le mérite du devoir; elle est comme l'aurore du véritable amour.

L'art de cultiver et de bien diriger la sensibilité est donc une portion essentielle de la première période de notre éducation intérieure. Sans doute, cette belle faculté est un don de la nature, et la nature l'a réparti avec quelque inégalité parmi les hommes. Toutefois, il n'est aucun de nous qui ait été déshérité de ces biens du cœur; ceux qui paraissent avoir été laissés dans l'indigence, se sont le plus souvent appauvris eux-mêmes, en négligeant ou dissipant le patrimoine qui leur est échu. Si la sensibilité paraît s'affaiblir avec l'âge, si l'expérience qui ne devait que l'éclairer, si le commerce de la société qui, sous plusieurs rapports, pouvait l'entretenir, viennent cependant lui porter de si funestes atteintes, nous avons bien plus de part que nous ne croyons au préjudice qui nous est causé, et nous devrions, avant tout, en accuser notre légèreté et notre imprudence.

Deux causes principales altèrent et détruisent progressivement en nous cette douce puissance du cœur, ou l'empêchent du moins de se faire jour. L'une a son origine au-dehors, l'autre au-dedans de nous-mêmes. La première est dans la distraction qui naît de toute espèce de tumulte extérieur, qui nous porte d'objets en objets, sans nous permettre de nous fixer sur aucun, et qui, en nous agitant sans relâche, nous empêche d'habiter avec nous-mêmes. La seconde est dans cette personnalité active, réfléchie, ambitieuse, qui

prend les formes de l'orgueil, de la vanité ou de l'amour-propre. L'une dissipe la sensibilité, l'autre en dessèche la source.

La sensibilité est un secret caché au plus profond de notre cœur, que souvent nous n'y soupçonnons pas et qu'il faut aller y découvrir; elle ne se fait jour que dans le calme du recueillement; elle a besoin de se replier sur elle-même, de se nourrir de ses propres émotions, de s'y arrêter, de s'y reposer en liberté. Delà vient qu'elle se complaît dans la retraite et le silence; c'est une plante délicate qui veut croître à l'écart et à l'ombre; c'est un parfum exquis et suave qui s'évapore rapidement, s'il est exposé au grand air. Dans les scènes de la nature, comme dans les productions des arts, la sensibilité demande des teintes douces et sombres, des lignes ondoyantes et prolongées; elle recherche ces voûtes mystérieuses qui semblent lui offrir un asile. Elle a de secrètes mélodies qui ne peuvent être entendues que de l'oreille la plus attentive. Rien ne la protège mieux que les pensées graves et sérieuses; elle ne peut suffire à plusieurs objets à-la-fois. Elle ne peut passer rapidement d'un objet à un autre; elle s'attache d'autant plus qu'elle s'est attachée plus long-temps.

De tous les genres de distractions extérieures, celles qui souvent sont le plus fatales à la sensibilité, sont celles qu'entraîne une excessive préoc-

cupation des affaires. La dissipation de la frivolité peut avoir un terme, et quelquefois alors le cœur, en se retrouvant lui-même, éprouve une sorte de surprise et de joie qui lui rend une vie nouvelle. Mais, la préoccupation de ce qu'on appelle *les affaires*, n'est autre chose qu'une habitude d'être absorbé par la discussion des intérêts matériels; elle nous place vis-à-vis des autres hommes dans l'attitude de la défense; elle ramène constamment à la distinction du tien et du mien. Dans les transactions dont se composent les affaires, chacun stipule ce qu'il veut acquérir; dans le commerce des affections, chacun porte ce qu'il a besoin de donner.

D'ailleurs, la sensibilité redoute, en général, tout ce qui présente l'apparence d'un calcul; elle répugne même à ce qui est trop déterminé, trop précis; elle craint de rencontrer les entraves, même de les apercevoir; elle y voit une gêne pour sa liberté, un obstacle à cet abandon, à cette confiance qui lui plaisent; la rigueur des méthodes la déconcerte, la clarté des définitions l'incommode; il lui faut une sorte de vague; elle a besoin de mystère; elle veut errer; elle ne consent point à être captive.

On sait combien sont profondes les atteintes que l'abus de la volupté des sens porte à la sensibilité de l'âme. Le dommage est d'autant plus considérable, que les jouissances ont un caractère plus matériel et plus grossier; l'homme semble

perdre, dans ce genre d'excès, la conscience de sa vie intérieure; cette espèce d'ivresse entraîne le sommeil du cœur comme celui de la raison. Cependant, si ces égaremens ne vont point jusqu'à la dégradation, l'égoïsme des sens altère la sensibilité d'une manière moins absolue, moins irréparable, que l'égoïsme des prétentions ambitieuses: quoiqu'il n'arrive guère qu'on se livre pleinement aux plaisirs sensuels, quand l'âme est remplie d'affections vives ou tendres, il y a quelquefois dans l'espèce d'hilarité et de bien-être que ces plaisirs procurent, une disposition favorable à une sorte de confiance, d'abandon, de générosité même. Mais, l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, resserrent le cœur en tous sens et ne lui permettent point de s'épanouir; ils l'entretiennent dans un état constant d'hostilité, de défiance, dans une disposition d'envahissement. L'orgueil introduit des distances là où la sensibilité aspire à rapprocher ou à confondre: il veut dominer, et la sensibilité cherche à complaire. La vanité demande des distinctions, et la sensibilité exige cette espèce d'égalité qui seule donne cours à la confiance; la vanité cherche les applaudissemens; la sensibilité craint les applaudissemens, parce qu'ils pourraient nuire aux affections. L'amour-propre trouble les relations de la vie par ses susceptibilités et ses exigences; la sensibilité a besoin, avant tout, de sécurité dans les rapports avec les autres

hommes. L'orgueil aime à protéger ; la vanité aime à se montrer puissante ; l'un et l'autre se complaisent donc quelquefois à donner , parce qu'en cela ils affectent une sorte de supériorité ; mais , leurs bienfaits sont empreints d'ostentation. La sensibilité accepte la protection , lorsqu'elle lui est nécessaire ; elle sait jouir de recevoir , porter avec joie la dette de la gratitude et bénir la main qui a répandu le bienfait. Si elle donne elle-même , elle ignore sa générosité , tant le mouvement lui en est naturel. L'amour-propre peut ambitionner de plaire ; la sensibilité aspire à soulager , est avide de faire jouir. La volupté la plus exquise qui soit sur la terre , celle de se sentir aimé , peut être empoisonnée par l'amour-propre. L'orgueil dédaigne ; la sensibilité se plaît à relever , à honorer l'objet de ses affections. La sensibilité du cœur ne se développe qu'à mesure qu'on se dépouille de soi-même , en s'accoutumant à respirer dans les autres ; or , il n'est aucune recherche de soi-même plus active , plus ingénieuse , plus persévérante , plus universelle , que celle dont la vanité est le mobile.

L'amour-propre est pour la sensibilité un ennemi d'autant plus dangereux , qu'il se déguise pour la séduire , s'insinue auprès d'elle , avec des formes amicales , semble s'associer à ses intérêts , pour l'associer elle-même aux prétentions qui l'occupent , aux sollicitations qui le dévorent.

Si nous réussissons à écarter de nous ces deux

principaux obstacles , les distractions du dehors , la recherche de soi-même au-dedans , la sensibilité pourra dès-lors se faire jour , et le régime propre à la seconder , sera beaucoup plus simple qu'on ne serait porté à le croire. Car , il n'y a pas un art pour se donner de la sensibilité ; les efforts même que l'on ferait pour l'exciter , auraient leurs dangers ; on agirait sur son imagination , plus que sur son cœur ; on ne ferait que se tromper soi-même. Les émotions qu'on se compose et qu'on se commande , n'ont rien d'utile , de profond , de stable. Elles paralysent les émotions ingénues. Que si l'on veut considérer comme un art l'éducation de cette faculté de l'âme , l'art consistera ici comme en tant d'autres choses , à écouter , suivre , seconder les indications de la nature , qui , bien comprises , ne sont que la voix de la Providence. N'est-il pas visible , par exemple , que la Providence a voulu nous retenir , pendant le premier âge , au sein de la famille , comme dans le séjour où cette grande éducation pût commencer d'elle-même ? Mais , ce n'est pas aux enfans seuls , comme on le suppose , que cette école est ouverte : là , doit se continuer l'éducation des parens , s'achever celle des vieillards. Ceux-ci y puisent , à leur tour , des instructions abondantes : la famille est pour eux une école où chaque jour encore ils apprennent ce qu'on doit apprendre toute la vie , où ils apprennent à aimer , où ils l'appren-

nent d'autant mieux, qu'ils y sont appelés à se montrer plus généreux, et à goûter le bonheur de donner. C'est là qu'ils obtiennent le touchant privilège de vivre pour autrui et de s'oublier entièrement eux-mêmes.

C'est donc dans le sein des affections domestiques que la sensibilité semble destinée à naître, à croître, à se fortifier; aussi, se défie-t-on avec quelque fondement, de ces sentimens exaltés qu'affectent certaines personnes, hors de leur propre intérieur, et qu'elles ne savent point y répandre; aussi remarque-t-on souvent que la sensibilité tarit ou prend une fausse voie chez ceux que quelques circonstances ont privés du bonheur de pouvoir goûter ces relations naturelles.

En général, on ne conserve cette précieuse faculté du cœur, qu'autant qu'on demeure dans le vrai, qu'on se garantit de tout ce qui est exagéré, affecté, factice. Le spectateur superficiel peut donc y être facilement trompé. On s'y trompe à l'égard de soi-même; on a souvent beaucoup plus de sensibilité réelle qu'on ne paraît, qu'on ne croit en avoir, parce que celle qu'on a suit son cours régulier et ne se produit par aucune explosion extraordinaire et désordonnée; comme, aussi, il est des gens qui se lamentent sur l'excès de leur propre sensibilité, et qui, peut-être, devraient s'affliger de ne pas encore véritablement aimer.

Delà vient, sans doute, la secrète sympathie que la sensibilité éprouve pour ce commerce intime avec la nature, qui s'alimente par la contemplation des œuvres de la création. La nature, d'ailleurs, a su se composer, de toutes ces productions variées dont elle a peuplé notre séjour, une sorte de langage éloquent, bien que muet, pour s'adresser à nos affections, les éveiller, les entretenir. Elle a ingénieusement trouvé dans mille nuances des couleurs, dans mille parfums, dans mille formes, dans les mouvemens qui paraissent spontanés, dans la combinaison de ces divers effets ou dans l'art de les faire succéder les uns aux autres, autant d'expressions par lesquelles elle semble compâtrer à nos peines, sourire à nos joies, nous inviter à l'attendrissement, à la confiance, et ces expressions sont si fidèles, que nous les lui empruntons à notre tour, pour suppléer à la stérilité de nos propres idiômes. On dirait une vaste scène sur laquelle est représenté, par une sorte de pantomime admirable, le grand drame des affections du cœur humain; ici, la douleur semble soupirer; là, l'espérance semble luire; ici, la générosité semble s'épancher; là, la délicatesse semble se voiler aux regards; ici, des attractions réciproques qui se répondent comme par une sorte de sympathie; là, des tributs offerts, comme par une sorte de culte; tout à l'entour, ce recueillement, ce silence, sauve-

garde des sentimens purs; partout, cette vérité, cette ingénuité, qui seules donnent au sentiment sa sincérité et sa candeur. Aussi, le cœur aimant et tendre, qui fut douloureusement trompé dans le commerce des hommes, peut-il venir en sûreté dans le refuge qui lui est ouvert, et y trouver un ami fidèle qui l'entendra du moins; aussi, les âmes unies par une affection céleste pourront-elles entrer dans ce sanctuaire, et y trouver un témoin qui semblera applaudir à leurs transports! De plus, et ceci mérite d'être particulièrement remarqué, il y a dans la contemplation de la nature, quelque chose qui, en développant la sensibilité, la fait servir à sa destination essentielle, c'est-à-dire, à notre éducation morale, en la dirigeant vers les pensées de la vertu: ce sont ces images d'un ordre parfait, quoique caché, qui se reproduisent dans l'ensemble et dans les moindres détails, tantôt avec une majesté importante, tantôt avec une grâce enchanteresse; c'est ce spectacle d'un empire régi par des lois sages et puissantes, où tout obéit sans effort, et, en obéissant, concourt à l'harmonie et au bien; c'est ce contraste de la mobilité et de la fixité, de l'agitation et du repos, de la naissance, de la destruction et de la renaissance, de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, qui paraît si bien peindre les secrets de notre destinée; ce sont tous ces témoignages éclatans de la sagesse immense qui préside au système

universel des êtres; c'est enfin, cette paix si favorable aux méditations du cœur, cette simplicité auguste et sublime qui réduit au néant l'étalage des vanités humaines.

Les traitemens que nous faisons subir aux animaux sont-ils sans influence sur les habitudes de notre caractère? Cette question excite depuis quelque temps et mérite en effet une attention sérieuse. L'absurde hypothèse des Cartésiens ne peut se soutenir en présence de tant de signes manifestes qui annoncent, dans ces êtres inconnus que nous appelons les animaux, séparés de nous par une épaisse barrière, mais doués d'organes semblables aux nôtres, un principe de sensibilité et un commencement d'intelligence. Or, il est impossible qu'un homme s'accoutume à voir souffrir des êtres sensibles, quoique revêtus d'une forme différente, sans devenir moins compatissant pour les souffrances de ses semblables; ce danger deviendra bien plus grave, s'il s'accoutume à les faire souffrir, s'il va jusqu'à se complaire en quelque sorte dans leurs souffrances. Car, le principe de la sympathie en sera nécessairement altéré, et si la sympathie n'est pas encore la sensibilité du cœur dans toute sa pureté, elle en est du moins le prélude et l'auxiliaire. Eh quoi! peut-on consentir à créer gratuitement la douleur sur la terre? Que nous ont-ils fait, ces êtres infortunés sur lesquels nous exerçons cette cruelle puissance? Ceux

que nous tourmentons davantage ne sont-ils pas quelquefois ceux-là même qui nous prêtaient avec docilité, avec une sorte d'empressement, leurs utiles services, qui semblaient peut-être même s'associer à nos plaisirs, et rechercher avec nous les rapports d'une singulière affection? Le mystère qui couvre pour nous leur existence, ne nous commande-t-il pas une sorte de réserve ou du moins de timidité? L'homme est leur roi, ou prétend l'être: lui est-il permis d'être leur bourreau? Toutefois, qu'on y prenne garde aussi: il y a une exagération contraire à éviter; si la cruauté envers les animaux peut endurcir le cœur, il y a souvent dans les impressions que fait naître la vue de leurs souffrances, plus de cette sensibilité organique qu'excitent les signes de la douleur, que de ces vraies émotions de l'âme qui seules constituent les affections. L'être inconnu qui respire dans l'animal, quel qu'il soit, est trop loin de nous, trop au-dessous de nous, pour que la sensibilité ne se profane pas en l'admettant à un commerce d'affections qui doit avoir toujours un caractère moral. La sensibilité a une certaine dignité à conserver, pour remplir la vocation qui l'attend.

Il est une seconde condition non moins essentielle à la culture de la sensibilité, et qui se réfère plus directement encore au but de cette éducation. Elle consiste à diriger nos affections vers les objets qui méritent véritablement de les

faire naître et de les captiver: en errant au hasard, elles s'exposent à des mécomptes, elles contractent une mobilité funeste: mieux elles seront fondées, au contraire, sur la raison et la justice, et plus elles deviendront fortes et durables. Or, cette maxime reçoit deux applications: nos affections peuvent être réclamées comme un hommage; elles peuvent être invoquées comme une assistance.

Heureux ceux qui, dans les êtres auxquels ils sont liés par les nœuds de la nature, trouvent en même temps des modèles, et qui peuvent joindre ainsi le sentiment d'une vénération réfléchie aux instincts de la tendresse! Quel amour alors que cet amour mêlé d'admiration, et qui se confond avec le culte même de la vertu! Plus heureux encore ceux qui peuvent, en offrant les exemples d'une belle vie aux êtres que la nature plaça sous leur protection, répandre ainsi sur eux le plus grand de tous les bienfaits, en donnant à leur cœur les enseignemens les plus utiles, en offrant à leurs affections les titres les plus légitimes que du moins, dans les liens qui sont de notre choix, cette intention soit constamment observée! qu'à nos relations intimes préside une sage réserve et un discernement éclairé! Nous nous plaignons sans cesse d'avoir été trompés dans nos sentimens! Ne devons-nous pas nous accuser plutôt d'avoir été imprudens, aveugles, dans les rap-

ports que nous avons contractés? Ce n'est pas tout au reste: il ne nous est pas donné de trouver autour de nous des êtres parfaits; un commerce habituel fait ressortir graduellement les imperfections de ceux même qui sont les meilleurs; ces découvertes peuvent surprendre, refroidir; la fleur du sentiment peut ainsi se faner: il y a donc une sorte de soin délicat à observer pour ne point laisser décolorer, l'on peut dire ainsi, les objets de nos affections, par les impressions que la familiarité tend à produire: il faut couvrir à ses propres yeux, d'une sorte de manteau, ce qu'ils ont de moins distingué; il faut conserver intact le sentiment qui les honore; car, on n'aime véritablement que ce qu'on peut reconnaître comme honorable. Quel ennemi plus terrible pourrait donc rencontrer, sur le théâtre de la société, la sensibilité du cœur, quel ennemi plus terrible, que cet esprit de causticité qu'on voit avide de tout désenchanter, de tout rabaisser! quelle plus funeste influence pour elle, que le spectacle de ces jeux cruels de l'esprit, où la frivolité maligne se plaît à violer le respect dû à la bonté, à poursuivre la candeur des traits de l'ironie! Comment la sensibilité oserait-elle se produire là où cet art du dénigrement, s'enveloppant de formes élégantes, usurpe l'apparence de la grâce, est célébré comme une chose de bon goût, et devient une condition de succès!

Une juste fierté redoute de contracter trop légèrement les engagements de la reconnaissance; une juste délicatesse répugne à les contracter envers ceux qu'on ne peut pas estimer, ou avec lesquels on ne peut entretenir que des rapports trop fugitifs; mais l'amour-propre aussi repousse souvent un genre d'engagement qui l'humilie, et la sécheresse du cœur refuse de promettre ce qu'elle n'a pas le moyen de tenir. Il est des bienfaits qu'il n'est pas en notre pouvoir de rejeter, et qui nous ont même prévenus avant toute réflexion de notre part; il en est qu'une délicatesse plus exquise commande quelquefois d'accepter: c'est ainsi qu'elle se complait à recevoir les dons dans le commerce de l'affection la plus intime, et à offrir par là un gage encore plus parfait de l'amour. Qui accepte, aime. La reconnaissance, née sous de semblables auspices, devient, pour la sensibilité, une institutrice, une protectrice: elle donne aux affections le caractère d'une dette sacrée; elle élève, à nos yeux, ceux qu'elle nous fait chérir; elle dispose au respect; elle se nourrit de souvenirs; elle est une fidélité du cœur; elle s'empare, en quelque sorte, de la personnalité, pour l'amener captive aux pieds de l'amour, et la contraindre de lui rendre hommage. La reconnaissance a aussi une sorte de générosité qui lui est propre, savoir, le sacrifice même qu'elle impose à l'amour-propre. Applaudissons-nous donc

de voir que notre destinée dans la vie nous a appelés à recevoir d'abord, pendant l'enfance et la jeunesse, une si longue suite de bienfaits ! C'est que la reconnaissance, en effet, nous avait été donnée pour présider à l'éducation de notre sensibilité. Applaudissons-nous encore de nous retrouver, dans la vieillesse, dépendans des services d'autrui ! La reconnaissance viendra ainsi réchauffer encore la sensibilité du cœur sur le soir de la vie ! Nous avons besoin d'autrui et au berceau et dans la caducité, parce que l'amour doit occuper les avenues et l'issue de notre carrière. Qu'est-ce vivre, si ce n'est aimer ?

Outre les affections qui se dirigent ainsi au-dessus de nous, il en est d'autres qui se portent vers ceux qui sollicitent nos secours : car c'est par ce genre d'échanges, c'est par cette double direction de la sensibilité, que se forment ces corrélations graduées qui entretiennent la vie dans la société humaine. La pitié, si utile à ceux qu'elle vient soulager, l'est bien plus encore peut-être à ceux qui soulagent. A ceux-ci elle enseigne l'attendrissement ; elle leur révèle tout ce qu'ont de sacré les liens qui nous unissent à nos frères ; elle les introduit dans le sanctuaire de l'humanité. Mais la pitié qui donne ces enseignemens n'est pas la pitié dédaigneuse : c'est une pitié dans laquelle intervient un juste respect pour le malheur ; ce n'est pas celle qui cherche à se

soulager elle-même du spectacle de la souffrance : c'est celle qui a besoin d'en tarir les sources. Combien il est facile d'aimer ceux qu'en effet on peut servir ! Quelles facultés nouvelles on découvre en soi, lorsque des occasions inattendues de dévouement viennent s'offrir, lorsqu'ensuite on goûte la joie enivrante d'avoir pu répandre, autour de soi, le soulagement et le bonheur ! Voyez ces guerriers si terribles dans les combats ! Que l'innocence opprimée vienne invoquer leur appui ! Ils ne sont pas seulement émus, ils sont attendris ; les émotions les plus délicates se sont fait jour dans leur âme.

Ceci nous conduit à une troisième condition que nous croirions pouvoir assigner à la culture de la sensibilité. C'est l'activité de la bienfaisance, et nous prenons ici la bienfaisance dans l'acceptation la plus générale, dans tout ce qui porte un bienfait réel aux autres hommes. Quelquefois, se faisant illusion à elle-même, la sensibilité semble se complaire dans une sorte d'immobilité voluptueuse ; cet état de repos prolongé a, pour elle, un attrait trompeur ; elle s'épuiserait bientôt, elle se consumerait par l'abus des jouissances solitaires. Il lui faut une action pour obtenir un aliment, comme il lui faut une expérience pour avoir un régulateur. En se produisant sur le théâtre de la réalité, elle apprend à personnifier, à particulariser ses émotions, à leur donner un

objet déterminé ; elle s'alimente par les choses mêmes qui servent à la satisfaire ; elle s'encourage par les récompenses qu'elle recueille. Qui se dévoue apprend à mieux aimer encore ; car , alors seulement , il connaît toute la douceur qu'il y a à aimer. La sensibilité se perfectionne dans la bienfaisance , parce qu'elle remplit sa vraie destination ; elle se défend de cette sombre mélancolie qui la consume lorsqu'elle se condamne à être oisive ; elle se précautionne contre les dangers auxquels l'expose le besoin du vague et de l'indéfini , besoin qui favorise l'incertitude et l'erreur , lorsqu'elles'y abandonne sans réserve. Trouvant sans cesse autour d'elle de nouveaux objets qui l'invoquent et qui lui répondent , elle se ranime , à chaque instant , d'une nouvelle vie. Enfin , si elle éprouve des mécomptes dans le retour des affections qu'elle espérait , il lui reste toujours un avantage qui n'est sujet à aucun mécompte , le souvenir du bien fait aux autres.

Le souvenir et l'espérance sont deux grands leviers qui agissent sur le développement de la sensibilité , mais avec une puissance presque égale et d'une manière différente.

Si la mémoire est , en partie , un phénomène organique , la réminiscence qui vient s'y joindre est un phénomène intellectuel et moral , d'un grand intérêt. Il n'est rien de plus grave en soi , ni de plus sérieux que le retour vers un passé qui

n'est plus ; il nous met en présence de l'avenir ; il nous enseigne , à-la-fois , et la mobilité et la permanence de notre être ; il nous révèle et notre faiblesse et notre dignité ; il nous conduit à l'entrée des hauts mystères de l'existence. Le *moi* qui s'apparaît à lui-même , qui se reconnaît , au travers de la distance des temps , s'étonne et s'émeut de se retrouver ainsi. Autour de ce *moi* ancien , renaissent et revivent les objets de ses affections , tous les anciens compagnons de sa vie ; mais ils renaissent entourés d'un charme inconnu ; cette rencontre a quelque chose d'attendrissant et de solennel. On sent , au travers du cours rapide et variable des circonstances , qu'il y a cependant des liens indestructibles. Le culte des souvenirs ouvre donc à la sensibilité des sources abondantes ; il environne d'un caractère sacré les images des absens ; il donne aux affections du cœur une empreinte religieuse ; il les met sous la sauve-garde de la fidélité , et par cette fidélité , il leur communique une élévation et une pureté singulières. Il a cela de remarquable , qu'il est par sa nature éminemment désintéressé ; car , il ne peut satisfaire à aucune ambition ; il ne peut qu'acquitter les dettes du cœur. Mais , tout empreint de regrets , il concentre l'âme en elle-même ; il tend à jeter en elle une sorte de langueur , il l'entoure d'un nuage de mélancolie ; s'il n'était soutenu par la vertu , il se verrait quelquefois entraîner par le désespoir : s'il

n'était alimenté par la vertu, d'autres fois il pourrait aussi s'éteindre.

La mémoire s'affaiblit par le temps; mais le temps donne à la réminiscence, lorsqu'elle peut lui survivre, un charme toujours croissant; il prolonge ainsi dans un plus grand lointain ce regard que l'âme jette sur le passé, et donne, par là, quelque chose de plus majestueux et de plus auguste aux objets qu'elle y découvre, comme il donne aussi un prix plus élevé à la constance des affections dont elle continue à les honorer.

L'avenir a aussi ses perspectives, il a aussi ses mystères, et les unes comme les autres ont et plus d'étendue et plus de profondeur encore. Le passé est déterminé, limité, défini; l'avenir est inconnu, il paraît sans bornes. Le passé est décidé, immuable, hors de notre pouvoir; l'avenir semble nous appartenir; il nous appartient, du moins, dans tout ce qui est soumis à l'empire de notre libre activité. Du sein de l'avenir semblent sortir mille voix qui répondent aux affections de notre âme; ce sont autant d'échos qui lui redisent ses propres invocations et ses soupirs. Quelles émotions continues ce concert entretient en elle, et y renouvelle sans cesse! L'espérance pare à son gré les objets des affections; elle les enveloppe d'un vague qui les embellit encore; elle leur prête un attrait de plus par la distance même où elle les tient encore, et par l'impatience de les

posséder. Elle ne s'est point encore refroidie par la possession, désenchantée par l'expérience. L'espérance est expansive comme l'amour; elle l'anime par la confiance; elle est sereine, joyeuse, radieuse; elle triomphe d'avance; elle communique aux affections le mouvement qui l'entraîne. Mais, à côté de ses espérances, l'avenir a aussi ses terreurs; mais l'espérance, fille de l'imagination, accompagne cette puissance capricieuse dans ses égaremens et subit ses mécomptes; mais, si elle a nourri la sensibilité en la flattant, elle peut, en la trompant, ouvrir son tombeau, mais l'espérance ouvre à la personnalité la même carrière qu'à la générosité; l'affection peut s'y laisser séduire et corrompre.

La présence de la nouveauté est pour l'homme le signal de l'espérance et de la crainte. Plus la situation qui commence lui est encore inconnue, plus l'imagination est libre de la remplir des perspectives qui lui sourient ou qui l'effraient.

Ainsi placé entre l'ancien et le nouveau, l'homme, si son regard était trop constamment arrêté sur l'un ou sur l'autre, pourrait tomber dans le découragement, ou s'abandonner à la présomption. La Providence lui a accordé ces deux points de vue pour que leurs influences contraires puissent réciproquement se tempérer. La culture de la sensibilité recevra de leur concours l'assistance la plus favorable. Il n'est rien qui excite dans l'âme des

émotions plus énergiques que le réveil d'un ancien souvenir, lorsque, après une longue interruption, il vient subitement à être reproduit par des circonstances nouvelles. Alors, les deux grands moteurs de la sensibilité humaine agissent à-la-fois, mais en réunissant et combinant leurs forces. Toute la puissance des souvenirs se trouve associée à toute la magie des espérances. L'âme s'étendant de toutes parts, semble se mettre en possession tout ensemble et de l'avenir et du passé. Mais l'avenir n'a plus de trompeuses illusions, puisqu'il se présente comme un reflet de l'expérience; mais le passé n'a plus de regrets, parce qu'il va renaître. Rare et merveilleuse coïncidence, qui s'offre, par exemple, à un exilé, quand à son retour, il se prosterne sur le rivage de la patrie, qui s'offre quelquefois à un peuple entier, dans ces grandes restaurations politiques qui lui rendent ou des princes qui lui étaient chers, ou des institutions qui lui étaient sacrées! Transports enivrans qui, sur la terre, ne peuvent être goûtés que d'une manière rapide, mais qui, sans doute, attendent les cœurs vertueux sur le seuil de l'immortalité future! La nature même des choses ne permet pas à ces rencontres singulières de produire un effet prolongé. Mais il dépend en quelque sorte de nous de les rendre plus fréquentes. Mettons nos espérances sous la protection de l'expérience! nourrissons les réminiscences du cœur par la légitime

attente des réunions promises! en d'autres termes, confions à la vertu ces deux grands leviers! Elle les mettra en accord. La vertu elle-même, qu'est-elle autre chose qu'une espérance toujours vivante au sein des plus constans souvenirs? Car, elle est toujours ancienne et toujours nouvelle; ancienne par ses règles immuables, nouvelle par les actes du dévoûment; elle reporte l'âme à son origine, et lui découvre son avenir; elle la rajeunit sans cesse par les créations qu'elle lui demande et les récompenses qu'elle lui promet.

Indépendamment des causes qui peuvent développer la sensibilité, il en est qui contribuent spécialement à l'entretenir; dans le nombre de celles-ci, on doit particulièrement signaler la fidélité aux affections et les habitudes du respect.

En se reportant aux considérations exposées dans le chapitre précédent, on conçoit comment les sentimens généreux se fortifient par l'exercice, s'alimentent, en quelque sorte, par eux-mêmes. Ils suivent en cela une loi entièrement inverse de celle qui régit la sensibilité organique. Si les hommes mobiles dans leurs affections croient avoir de vraies affections, ils s'abusent; ils prennent, en partie du moins, les mouvemens de l'imagination pour les émotions de l'âme. En changeant d'objets, la sensibilité semble se condamner; elle se met en contradiction secrète avec elle-même; elle contracte quelque chose de capri-

cieux. La fidélité est une probité dans les sentimens, qui les élevant à la dignité de la vertu, leur donne quelque chose de plus pur. Prenez bien garde que nous ne parlons pas de cette sensibilité exaltée qui se prodigue en démonstrations, mais de celle qui réside au fond du cœur, qui fait vivre en ceux qu'on aime!

Les habitudes du respect recueillent; elles aident à la réflexion; elles répandent le calme, elles ramènent l'ordre dans le monde intérieur. Le respect pour les autres hommes, en tant qu'il leur est dû, le respect pour soi-même, le respect pour la vérité et pour les lois du devoir, protègent toutes les émotions sincères et profondes. Le respect prévient cette légèreté qui est l'ennemi le plus ordinaire de la sensibilité du cœur; il environne l'âme d'un rempart contre une foule de distractions; il favorise le commerce qu'elle entretient avec elle-même; il donne à ce commerce du sérieux et de la dignité. Demandez d'ailleurs aux cœurs aimans et tendres: ne se plaisent-ils pas à respecter l'objet de leurs affections? Et que deviendrait la délicatesse du sentiment, si ce voile de respect était déchiré!

CHAPITRE IV.

SUITE DU PRÉCÉDENT.—DE LA MÉDITATION.

La méditation, cette grande et universelle institutrice de l'homme, qui préside à toutes les créations du génie, qui seule enseigne véritablement la science, qui, seule aussi, dans les arts, guide avec sûreté les applications, parce qu'elle les éclaire du flambeau de la théorie, la méditation prend encore à notre éducation morale une part plus étendue: c'est dans ce dernier ordre de fonctions, qu'elle verse de plus abondantes lumières, qu'elle met l'homme en possession de toutes ses facultés, et l'élève à toute la dignité de sa nature. Dans les sciences et dans les arts, la méditation ne peut qu'élaborer les faits élémentaires qui lui sont fournis par l'observation; dans le travail de notre éducation morale, elle a en même temps pour but de nous faire explorer notre propre intérieur, pour y recueillir les faits élémentaires qui nous révéleront les lois du devoir, et qui nous initieront à la connaissance de nous-mêmes. Dans les

sciences et dans les arts , la méditation n'opère que sur les idées de l'intelligence ; dans le travail de notre éducation morale , la méditation est encore appelée à exciter les sentimens qui doivent venir s'associer aux notions de ce qui est bien , ou plutôt qui en découlent, et qui animent à l'exécuter. La méditation est l'âme de la sagesse. Mais , si les exercices de la méditation présentent tant de difficultés dans la carrière de l'étude , et ne sont familiers qu'à un si petit nombre d'esprits , leur accès est , à quelques égards, moins facile encore et moins connu dans l'ordre des choses morales ; car, dans les opérations de l'étude, ces exercices s'appuient sur divers ordres de signes sensibles, de descriptions, de nomenclatures ; mais, dans la sphère des choses morales , ce secours extérieur leur manque ; la pensée demeure entièrement abandonnée à elle-même, ne peut s'alimenter que de ses propres fruits, se soutenir que de ses propres forces.

Il y a , comme nous l'avons dit, dans la morale, et une notion, et un sentiment ; l'une qui éclaire l'intelligence, l'autre qui subjugué la volonté ; le sentiment découle de la notion clairement conçue. Telle est l'imposante autorité dont l'auteur de toutes choses a investi la loi du devoir, que son image exerce sur notre cœur un empire toujours plus certain et plus absolu, selon qu'elle s'offre à notre esprit sous une forme plus simple et mieux

dégagée de ce qui lui est étranger. Mais, cette image, nous la chercherions en vain au dehors ; nous n'y trouverions que son reflet ; elle réside en nous-mêmes, dans le sanctuaire intime de la conscience. Cette image , il ne suffit pas qu'elle se montre ; il faut que nous prenions la peine de la découvrir, de la remarquer. L'ignorance , l'inattention la couvrent d'un voile. La plupart du temps, si nous sommes infidèles à la loi du devoir, c'est bien moins pour avoir eu l'intention de la violer , que pour avoir négligé de l'étudier, et, loin que nous fassions le mal pour le mal, il serait presque impossible que nous résistions à l'attrait du bien , si nous savions le considérer dans tout son éclat. Ce n'est pas même assez de jeter les yeux sur ce modèle ; il faut y arrêter long-temps ses regards ; il est nécessaire que ses influences se répandent graduellement dans notre âme, s'y déploient, en pénètrent les replis les plus profonds, s'en emparent, et l'occupent toute entière. Tel est le but que se propose l'art de la méditation , le premier, le plus puissant des arts, puisque seul il met l'homme en jouissance des plus hautes facultés dont l'ait doté le Créateur, et qu'il donne à l'intelligence le caractère d'une cause.

Frappés de l'importance et de la fécondité de ce grand art, les philosophes et les écrivains ascétiques ont, à l'envi, essayé d'en tracer les préceptes, et nous leur sommes redevables d'un grand

nombre de conseils utiles sur un sujet auquel ils sont si nécessaires. Cependant, l'art de la méditation a pu partager le sort qu'ont éprouvé tous les autres, lorsqu'ils se sont vus accablés sous le poids des règles didactiques. On a pu l'embarasser par des recommandations également inutiles et à ceux qui sont capables d'agir par eux-mêmes, et à ceux qui ne le sont pas, parce qu'elles ne font que répéter aux premiers ce qu'ils exécuteraient naturellement, et qu'elles conseillent aux seconds ce qu'ils sont hors d'état d'exécuter. On a pu le charger de procédés presque mécaniques qui, en voulant rendre ses opérations plus faciles, leur enlèvent le vrai principe d'action et de lumière. On a dit comment il faut choisir un sujet, le déterminer, le circonscrire, le diviser; on a assigné le lieu, le temps, pour l'action et pour le repos, pour les considérations et pour les sentimens; on a presque commandé le moment de la réflexion, celui de l'émotion; on a tracé des cadres, prescrit des méthodes, composé des formules. L'exercice des facultés intellectuelles et morales a été rigoureusement soumis à une marche où tout était prévu d'avance; on n'a pas assez considéré que ces facultés, précisément pour bien remplir leurs fonctions, ont besoin de conserver une certaine indépendance. On a trop oublié que le premier et le plus utile conseil, pour la méditation, consiste à recommander cette

énergie et cette liberté de l'esprit, qui permet à l'âme de s'approprier les vérités qu'elle médite, comme les ayant tirées de son propre fonds.

En effet, ce qu'il y a de plus difficile dans les exercices de la méditation, ce n'est pas de bien opérer dans la région qui en est le théâtre, c'est de parvenir à cette région et d'y pénétrer. Les abords en sont tellement escarpés, qu'ils inspirent une sorte d'effroi à ceux qui tentent de les franchir, et cette circonstance nous explique pourquoi cet art est en effet pratiqué par un si petit nombre d'hommes. Lorsque nous commençons à vouloir nous y livrer, nous nous sentons comme repoussés de toutes parts. D'abord, mille souvenirs viennent nous assaillir dans la retraite où nous tentions de nous réfugier; les fantômes mobiles et capricieux des objets dont nous nous étions éloignés, reviennent nous importuner plus encore que ces objets eux-mêmes, et tourbillonnent en mille sens autour de nous. Réussissons-nous à apaiser ce tumulte? Une seconde épreuve non moins pénible nous attend; c'est le silence, le vide, l'obscurité; au lieu de ces régions fertiles que nous espérions parcourir avec joie, nous ne découvrons encore qu'un aride désert; en vain nous invoquons les images célestes qui devaient nous ravir; elles nous fuient; nous retombons sur nous-mêmes, comme accablés du poids de l'ennui; notre intérieur ne nous présente

que l'horreur d'une vaste solitude. Faisons-nous un dernier effort? les ténèbres paraissent se dissiper; les idées se produisent; mais elles naissent confuses, incohérentes, désordonnées; elles nous échappent, quand nous croyons les saisir; elles se précipitent les unes sur les autres, se pressent, se heurtent, et nous plongent peut-être dans une dernière épreuve, la plus rude de toutes, celle de l'incertitude et du doute. C'est seulement lorsqu'on a eue le courage de traverser ces trois zones successives, si l'on nous permet cette expression, qu'on atteint enfin à cette sphère lumineuse et paisible où nous attendent tous les fruits de la méditation avec toutes ses jouissances. Mais avant d'y être parvenu, on se décourage, on renonce, on déclare que l'entreprise est impossible.

Ce qui importe donc, avant tout, c'est de faciliter les abords de la région où la méditation nous appelle, et c'est ce qu'on obtiendra par une préparation convenable: or, tous les soins que cette préparation demande sont compris dans le recueillement.

Le recueillement ne consiste pas exclusivement, comme l'ont cru quelques mystiques, dans l'isolement qui affranchit l'âme de toute distraction extérieure; il demande aussi, il demande surtout que l'âme rassemble en elle-même toutes ses forces, qu'elle en dispose avec une souveraine puissance; la présence de certains objets extérieurs pourra,

quelquefois, seconder, plus encore que contrarier, cette réaction énergique; comme aussi, en l'absence de tout objet extérieur, l'âme pourrait rester plongée dans une oisiveté léthargique. Le recueillement est un état de liberté intérieure, active et paisible tout ensemble, parce qu'elle est bien ordonnée. Mais on ne se donne point cet état à volonté, et d'une manière instantanée. La faculté d'en jouir est elle-même une prérogative achetée par un long noviciat, et c'est là ce qui trompe les personnes inexpérimentées qui se présentent aux portes du sanctuaire avec la confiance d'y être immédiatement admises. Néophytes d'un jour, ils s'étonnent de ne pas obtenir l'initiation: qu'ils commencent par s'en rendre dignes! Ce noviciat nécessaire consiste dans un bon régime de vie, dans l'observation de l'ordre, de la régularité, de la sobriété en toutes choses; il consiste, surtout, dans une habitude de vigilance sur soi-même.

Il y a donc pour la méditation une préparation éloignée, comme il y a une préparation immédiate et prochaine. Celle-ci peut s'aider d'un concours de circonstances extérieures, telles que le silence et la retraite. Certains lieux, certaines heures lui sont plus particulièrement favorables. Les lieux qui lui conviennent sont ceux qui se trouvent le mieux en harmonie avec nos habitudes et nos dispositions intérieures, qui inspirent le calme, et qui excitent, en même temps, des impressions uni-

formes et sérieuses. Les heures qui lui conviennent sont celles où l'âme, libre encore de tout commerce avec les objets extérieurs, jouit de toute sa vigueur et reste en possession d'elle-même, et celles où, ayant interrompu ce même commerce, et revenant à elle, elle peut résumer les expériences nouvellement acquises. Cependant, l'influence de ces circonstances diverses, se modifie suivant les individus : il en est qui ont besoin d'un isolement plus absolu, et dont les méditations n'ont jamais plus de force qu'au sein d'une nuit profonde ; il en est dont la pensée a besoin d'être, au contraire, soutenue par la présence d'un spectacle analogue à son objet, à-peu-près comme le chant d'une voix faible et mal assurée a besoin de l'accompagnement de l'harmonie des instrumens. Cependant qu'on tâche de ne point rester trop asservi à ces conditions accessoires qui ne sont pas toujours en notre pouvoir ! Qu'ons'habitue graduellement à conserver sa liberté entière au milieu du tumulte du monde et des occupations matérielles ! A force de s'entourer de précautions pour obtenir le recueillement de l'âme, on devient beaucoup plus exposé à ressentir l'effet des distractions qui surviennent. En exagérant, d'ailleurs, les précautions de ce genre, en se renfermant dans l'isolement le plus absolu, en se concentrant trop exclusivement en soi-même, on s'expose aussi à être entraîné à de vagues rêveries, ou emporté par les accès d'une

exaltation qu'on ne saura point modérer, parce qu'on ne saura pas même s'en apercevoir. Du reste, tout cet appareil de précautions extérieures est de peu de secours à celui qui ne sait pas obtenir, au-dedans, les dispositions opportunes ; il y a plus, et ces précautions elles-mêmes ne serviront souvent qu'à accroître le trouble intérieur, si l'âme conserve en elle-même un foyer d'agitations. C'est dans la solitude que s'alimentent quelquefois les passions les plus violentes. N'a-t-on pas vu des armées d'anachorètes sortir du désert et venir porter le désordre dans l'empire de Byzance ? C'est dans le sanctuaire même de la pensée, que doit être surtout observée la loi du silence ; c'est là, que tous les objets doivent être disposés dans une harmonie régulière ; c'est là, que l'affranchissement doit être complet ; c'est là, que la méditation doit être protégée par les images les plus graves tout ensemble, et les plus douces. Si une fois on est parvenu, par cet ensemble de précautions et de soins, à devenir capable de ce noble exercice, on en saura assez sur l'art de méditer, ou plutôt, on apprendra le reste de soi-même. Peut-être on éprouvera des inspirations inattendues bien plus lumineuses que tous les conseils étrangers ; il suffira d'oser, et de consulter ensuite sa propre expérience.

La première chose qu'enseignera cette expérience, c'est qu'il ne faut point, pour méditer

avec fruit, tourmenter, vexer, harceler son esprit, par des efforts trop multipliés. La méditation est la mère des pensées fortes et des sentimens profonds; mais, les unes comme les autres doivent jaillir de notre âme, d'une manière naturelle; il faut en favoriser l'essor; on l'arrêterait par l'agitation et la contrainte; plus il conservera de spontanéité, plus il aura d'énergie. L'art de gouverner son entendement ne consiste pas dans l'oppression et la violence, mais dans une direction sage et calme. Les méditations morales sont un entretien de l'âme avec elle-même; elle s'interroge; elle doit attendre ensuite la réponse et la recueillir avec attention; en s'interrogeant, elle doit conserver une bonne foi entière, elle doit éviter de s'imposer d'avance la réponse qui lui convient: on n'entend que ce qu'on a un desir sincère d'apprendre. Tous les hommes ont à peu près en eux le même fonds d'idées primitif; ils ont le même fonds commun surtout dans les choses morales; la différence qui s'établit vient de ce que les uns savent exploiter, et que les autres le négligent. Un même tableau est placé sous les yeux de chacun; tous n'y arrêtent pas également les yeux, et il paraît ainsi ne plus offrir à tous des objets semblables. Ces convulsions inquiètes de l'esprit, qui troublent la méditation en voulant la seconder, s'emparent plus ordinairement de ceux qui commencent; il n'est rien qu'on parvienne

plus difficilement à bien comprendre que ce qui constitue une activité calme, parce qu'il n'est rien de plus rare que de savoir se contenir dans le mouvement; on passe du sommeil à l'agitation, et on retombe de l'agitation dans le sommeil; l'impatience de réussir en fait manquer le vrai moyen.

Il n'est point de méditation fructueuse sans méthode; et, dans les méditations morales, cette méthode est d'autant plus nécessaire, que la pensée ne peut s'appuyer sur des secours extérieurs, que l'agitation intérieure tend sans cesse à ramener le vague et l'incohérence. Cette méthode, cependant, ne devra point avoir la rigueur, la précision des procédés scientifiques; elle en aurait alors la sécheresse; elle doit être naturelle et simple, afin de laisser leur liberté à la réflexion et aux mouvemens du cœur. Elle consistera d'abord à débrouiller le chaos dans lequel les idées se montrent confondues, pour commencer à les distinguer, à les distribuer; elle prescrira de bien se rendre compte du but de la méditation elle-même; s'il est nettement conçu, les vues en naîtront naturellement en abondance, à peu près comme, chez les géomètres, lorsque la position du problème est bien établie, les moyens de solution accourent sur la voie qui est ouverte. La méthode conduira à découvrir ces *pensées-mères* qui portent dans leur sein des germes nombreux; elle aidera à saisir toutes les filiations, elle assignera son rang

et sa corrélation à chaque confédération; elle ramènera à l'unité ces notions éparses qui flottaient dans l'intelligence, leur assignera une place déterminée, les éclairera les unes par les autres, en fera sortir des conséquences utiles. L'un des plus grands dangers auxquels on soit exposé dans les exercices de la méditation, est de les voir dégénérer en une vague et oiseuse rêverie: une mollesse voluptueuse de l'âme remplace alors le travail régulier de la réflexion; on ne médite plus; on s'oublie; on s'endort; peut-être on s'égaré dans une fausse exaltation. Des abîmes peuvent alors s'ouvrir sous nos pas. D'où vient ce danger? De ce qu'on a laissé introduire dans ces exercices la confusion, le désordre, et comme une sorte d'anarchie.

Ces résultats, sans doute, ne s'obtiendront pas en un instant, ni dès la première fois; il y aura même quelque inégalité dans les succès obtenus, suivant les dispositions momentanées, et quelquefois indépendantes de nous, que nous aurons portées dans ces opérations secrètes: il sera donc nécessaire surtout de persévérer, et c'est la troisième instruction que nous recevrons de l'expérience. La persévérance amènera graduellement à sa suite et la lumière et la liberté. Il faut savoir s'arrêter sur un point de vue pendant un temps convenable, pour démêler tout ce qu'il renferme. La stérilité de l'esprit n'est le plus souvent que la

suite de sa précipitation. Dans les méditations morales, le repos qui accompagne cette persévérance est d'ailleurs la condition nécessaire pour laisser découler, des notions de la raison, les sentimens qui doivent se répandre dans le cœur. Il faut à ces sentimens un certain intervalle de contemplation paisible, comme à l'admiration pour goûter les chefs-d'œuvre des beaux-arts. L'âme a besoin de quelque loisir pour recueillir les émanations du bon et du vrai, pour les savourer, s'en nourrir, les transformer en sa propre substance. Elle doit même éviter de les trop accumuler, pour que chacune soit convenablement goûtée, et puisse, en se développant, acquérir toute la fécondité qui lui est propre.

Enfin, pour que la méditation la plus abondante et la plus sagement dirigée, porte ses fruits, il faut qu'elle soit convenablement résumée, qu'elle se convertisse en résultats simples, qui puissent rester fixés dans l'esprit, et passer dans le domaine de l'application. La méthode, si elle a présidé à ces exercices, rendra cette dernière opération facile. Mais, ce qui la rendra surtout facile, c'est l'habitude d'appliquer assidûment, en effet, ce qu'on a médité. La contemplation et l'action se présentent quelquefois comme deux rivales qui se disputent la possession de l'homme moral. La première trouve des partisans zélés parmi les mystiques; la seconde parmi les amis

de l'humanité ; mais , à le bien prendre , chacune de ces deux puissances a besoin du secours de l'autre : elles se fortifient et se régularisent par leur alliance ; elles se servent mutuellement de préparation , de rectification et d'épreuve. La contemplation des vérités morales , si elle restait oiseuse et stérile , se condamnerait et se démentirait elle-même : elle ne doit point donner à la vertu des sybarites voluptueux , mais des courageux athlètes ; conçue dans son véritable esprit , elle aspire à se convertir en applications positives ; elle a soif des bonnes actions ; elle inspire des forces qui demandent à s'exercer ; elle se complaît à voir réaliser les images dont elle se nourrissait avec tant de charmes. Réciproquement , les applications de la pratique deviennent , pour les méditations morales , ce que l'observation et l'expérience sont aux théories dans les sciences physiques ; elles vérifient , contrôlent , déterminent , circonscrivent ce qui n'avait été conçu peut-être que d'une manière vague et incomplète ; elles calment l'imagination , elles la contraignent à régulariser ses mouvemens ; elles préviennent ou corrigent les égaremens , quelquefois si graves et si funestes , d'une exaltation innocente et pure dans son origine ; elles seules peuvent nous apprendre si , dans la contemplation qui nous aura causé le plus de ravissemens , si , dans l'extase elle-même , les vérités et les sentimens ont réelle-

ment pénétré au plus profond de notre âme , y ont jeté des racines abondantes. Aucun remède ne guérit mieux les maladies du cœur , les accès d'une mélancolie sombre et découragée : souvent nous nous trouvons incapables de penser , de sentir ; agissons alors , faisons le bien ! Nos facultés assoupies se réveilleront pleines de vigueur ; nous sentirons et penserons mieux , étant nourris de ces honorables souvenirs. Il y a , d'ailleurs , dans les notions du devoir , des conditions qui ne sont bien comprises que de ceux qui ont essayé de l'accomplir. C'est sur le terrain de la pratique , qu'on mesure les difficultés , qu'on découvre les obstacles , qu'on apprend la valeur et la force des motifs. C'est là qu'on parvient à se bien connaître , parce que c'est là qu'on s'éprouve ; c'est donc là aussi qu'on trouve des préservatifs contre les illusions de la vanité , illusions que favorisent trop souvent les habitudes contemplatives. Après avoir fait le bien , on revient en étudier les lois avec une nouvelle ardeur et un charme nouveau ; on porte dans la méditation une plus grande sérénité , on y recueille le suffrage de sa conscience. Chose remarquable ! celui qui est engagé dans le vice , y persévère , parce qu'il s'aveugle ; celui qui s'est engagé dans la vertu , y persévère , au contraire , parce qu'il s'éclaire. Souvent celui qui persévère dans le vice , en gémit et désapprouve sa propre faiblesse , mais cède comme entraîné par

une force mécanique et étrangère; celui qui persévère dans la vertu la goûte toujours davantage, s'applaudit de plus en plus d'avoir choisi la bonne part. Les chaînes du premier se multiplient et s'appesantissent; le second obtient graduellement une liberté plus entière.

Si l'on réfléchit sur la nature des obstacles qui éloignent un si grand nombre d'hommes des méditations morales, on remarquera que ces obstacles ne proviennent point, comme dans les méditations scientifiques ou philosophiques, de la nature même des choses, mais seulement de notre propre négligence et de notre légèreté. Les notions morales ne se composent point, comme les hautes spéculations de la science, de ces déductions abstraites, de ces vastes combinaisons qui excèdent la portée des esprits ordinaires; elles sont prochaines, familières, simples; on ne les crée pas, on les reconnaît; on les reconnaît, non par des efforts extraordinaires, mais par le recueillement et la bonne foi. Il suit de là qu'aucun homme, quelle que soit sa condition, n'est réellement exclu de ces exercices, ni par conséquent des avantages qu'ils procurent pour notre perfectionnement. Les maximes des premiers sages, qui nous ont été transmises par les plus anciennes traditions, attestent déjà, dès le berceau de la civilisation, des méditations profondes sur les vérités relatives aux destinées humaines. On ren-

contre quelquefois dans les conditions les plus obscures de la société, des individus qui, quoique ayant peu d'instruction acquise, ont cependant puisé dans la méditation des lumières qui nous étonnent, et qui, grâce à cette éducation intérieure, parlent mieux le langage de la vertu, que les gens du monde si vains de leur savoir. Ces hommes simples et respectables ne diront peut-être pas qu'ils ont médité, ils ne le sauront peut-être pas; ils n'auront pas médité dans les règles et suivant les formes; mais, ils auront contracté l'habitude de descendre quelquefois au fond de leur propre cœur avec une entière droiture; ils auront été moins détournés de l'étude d'eux-mêmes par les distractions de la vanité et par le tumulte du monde; ils auront beaucoup appris en peu de temps, sous les leçons de la grande institutrice de l'homme. Ils en auront appris assez pour connaître le bien et l'aimer.

CHAPITRE V.

SUIITE DU PRÉCÉDENT. — DES MAXIMES ET DES RÈGLES.

Aime, a dit le sage, et *fais ce que tu veux* ! Heureux, qui comprend cette parole sublime ! Il n'aura besoin, en effet, d'aucun autre précepte ; il aura puisé à sa source même l'intelligence de la loi toute entière ; non-seulement, il aura acquis l'intelligence de la loi, mais il possèdera toute la puissance de volonté nécessaire pour son accomplissement, et l'exécution lui sera aussi douce que facile. La morale n'est que la traduction développée, l'application variée de ce grand conseil. Mais, c'est être arrivé déjà à une haute perfection, que de concevoir, en effet, la valeur de cette maxime, et de pouvoir s'y abandonner sans péril. Le néophyte de la vertu pourrait n'y trouver que la source d'une illusion présomptueuse ; les esprits exaltés y trouveraient facilement un prétexte pour justifier leurs écarts ; les hommes dont la morale est toute spéculative, et qui prennent les extases pour des vertus, s'en autoriseraient pour se confirmer dans leur molle

indolence ; ils y puiseraient un aliment pour leur vanité. *Aime et fais ce que tu veux*. Si ces paroles ne peuvent, pour la grande généralité des hommes, remplacer le code explicite des devoirs, elles doivent, du moins, être inscrites en tête du code ; elles doivent être répétées à chacune de ses pages ; elles doivent le résumer ; elles doivent en éclairer tout le commentaire.

A la loi du bien correspondent et une notion et un sentiment. Le sentiment s'attache au motif ; la notion prend une forme impérative. La notion offre le type de l'action prescrite ; le sentiment se dirige vers le but pour lequel cette prescription est établie. L'âme se pénètre donc d'autant mieux de la loi, elle se porte d'autant mieux à l'accomplir, que, dans l'expression qui promulgue la loi, on réussit mieux à satisfaire à cette double condition. C'est ainsi que la maxime : *Aime et fais ce que tu veux*, peut servir de commentaire au devoir. L'exercice de la méditation a précisément pour objet, de réunir ces deux conditions, de donner l'intelligence de la loi, en faisant pénétrer dans son esprit ; de rattacher ainsi sa pratique à ses motifs, d'exciter et d'éclairer tout ensemble cet amour qui est appelé à l'accomplir.

En effet, les motifs qui recommandent l'accomplissement du devoir, ne se présentent d'une manière immédiate et instantanée que lorsque le devoir lui-même est exprimé sous la forme la plus

générale ; ils deviennent moins sensibles , à mesure qu'on descend aux applications particulières , et qu'on s'éloigne ainsi du principe. L'office de la méditation consiste à combler cet intervalle , à renouer la chaîne et à reporter la lumière primitive des motifs sur les applications les plus familières.

Aussi long-temps que l'expression du devoir conserve cette généralité qui lui permet de rester en présence des motifs , de s'adresser immédiatement à la conviction de l'esprit et au sentiment du cœur , cette expression n'est guère encore qu'une simple maxime. Lorsque descendant de cette généralité sur le sol de la pratique , le devoir se manifeste comme une prescription de détail , son expression devient plus expressément une règle.

On voit d'avance quels doivent être , et l'utilité et les inconvéniens , ou des maximes , ou des règles , et combien il est à désirer pour l'intérêt du perfectionnement moral , de maintenir , autant qu'il est possible , les unes et les autres dans une étroite alliance. Les maximes fondamentales ont , en morale , cet admirable privilège , qu'elles sont par elles-mêmes lumineuses , éloquantes : elles ont l'évidence des axiômes ; elles s'adressent aux plus intimes facultés du cœur. Elles n'ont besoin , ni de se justifier par un appareil d'argumentation logique , ni de s'aider d'aucun artifice oratoire. Au contraire ,

plus elles conservent de simplicité dans leur expression , plus la conviction qu'elles inspireront sera forte , plus l'émotion qu'elles exciteront sera profonde.

Qu'au milieu d'une réunion d'individus de toute condition , de tout sexe , de tout âge , n'ayant de commun entre eux que les traits généraux de l'humanité , mais attentifs , pour un moment exempts de passions , libres de distractions extérieures , une de ces maximes éternelles , universelles , soit subitement présentée dans toute sa pureté , encore détachée de toute application , et forte de sa vérité seule : comme elle retentit à-la-fois dans toutes les âmes ! Avec quel concert unanime et spontané elle est reçue ! Quel élan de persuasion et d'admiration la salue avant qu'aucune réflexion ait pu en faire prévoir les conséquences ! Quel hommage lui est rendu par ceux-là même qui n'en accepteraient peut-être pas , en effet , les conséquences ! Quel transport d'adhésion sincère et profonde ! Son triomphe sera d'autant plus complet , que la simplicité du langage aura été plus parfaite , que l'expression aura été plus fidèle. Une foule d'êtres frivoles , étrangers aux méditations de la sagesse , arrachés un moment à leurs habitudes , dépouillés de leurs préjugés , se rencontrent ; s'entendent avec les gens de bien , parce qu'ils ont été subitement rappelés à la lumière du vrai et aux sentimens de la nature.

Il y a, pour les classes les plus ignorantes de la société, un grand nombre de sentences, transmises et reçues par un assentiment universel, qui exercent un empire naturel sur les âmes, et en sont uniquement redevables à l'évidence intrinsèque de la pensée morale qu'elles contiennent. Les notions qu'elles traduisent ainsi en formules, se manifestent d'elles-mêmes comme des vérités primitives, d'autant mieux saisies, qu'elles sont moins accompagnées de démonstrations, de commentaires et de tout appareil pédagogique. C'est la philosophie du peuple, et ses axiômes renferment quelquefois un sens assez profond. Tel fut aussi le langage que la morale emprunta chez les premiers sages de l'antiquité. Tels furent les codes tracés pour la civilisation naissante par les Gymnosophistes de l'Asie, par les Gnomiques grecs, et dans les livres sacrés de plusieurs peuples. L'image du bien se produit dans ces sentences vulgaires comme dans un miroir fidèle; elle s'y montre sous ses formes naïves, dépouillée de tout prestige étranger, telle qu'elle sort, vierge et pure, du fond de la conscience humaine; on la reconnaît à la simple vue, et pour y applaudir il suffit de la reconnaître.

Ce sont ces maximes primitives qui répandent dans la méditation solitaire de si abondants faisceaux de lumière, qui y deviennent l'objet d'une contemplation ravissante. Ce sont ces maximes

éternelles qui répandent un si vif éclat, soit qu'elles apparaissent dans les productions philosophiques, soit que la poésie ou l'art oratoire aient le bonheur de pouvoir s'en saisir. Remarquons-le toujours: loin que l'impression qu'elles produisent soit aucunement due aux artifices du style, c'est leur simple présence, au contraire, qui prête au style des effets magiques: l'impression sera d'autant plus profonde, que le discours, comme un milieu parfaitement transparent, aura conservé à la vérité une fidélité plus entière.

Ces maximes, en un mot, qui expriment la notion originelle du bon, sont comme un point de ralliement pour le genre humain; ce sont comme les souvenirs de la commune patrie. En rencontrant ces vérités si familières et cependant toujours si attachantes, on éprouve un sentiment semblable à celui d'un ami qui retrouve un ancien ami, d'un disciple qui retrouve son ancien maître.

Mais, à raison même de cette extrême généralité, et de ce caractère absolu qui les rendent si lumineuses et si fécondes, les maximes primitives peuvent présenter quelquefois d'extrêmes dangers. Les esprits contemplatifs s'y retranchent, s'y renferment, pour se dispenser d'agir, dédaignant peut-être, dans le mouvement d'un fol orgueil, les modestes observances de la pratique. Nécessairement présentées sous une forme abstraite, elles peuvent être mal saisies; éloignées des appli-

cations, adoptées avec précipitation, elles pourront être mal déterminées, être invoquées hors de propos, recevoir un faux emploi. On sera plus encore ébloui que guidé par l'éclat qu'elles répandent. L'espèce d'enthousiasme qu'elles ont souvent le pouvoir d'exciter, achèvera d'égarer ceux qui croiront pouvoir se confier à elles seules. Le danger croîtra à mesure que ceux à qui elles seront offertes, seront moins instruits, moins exercés à réfléchir, et surtout, moins appliqués à l'observation, moins prémunis par l'expérience. L'ignorance saisit avec une extrême avidité ces instrumens qui paraissent avoir une utilité aussi prompte qu'universelle. Le fanatisme s'empare avec ardeur de ces armes qu'il peut si bien faire servir à sa cause. La logique des passions a un art merveilleux pour tirer, de la maxime la plus pure, les conséquences qui leur conviennent. Combien de ces sentences si belles et si vraies, en elles-mêmes, on pourrait citer, qui ont servi cependant de devise à quelque secte, à quelque faction, ont été peut-être inscrites sur les bannières que suit une foule exaltée dans sa fureur, et, au milieu même de cette étrange profanation, étaient cependant encore invoquées de bonne foi!

Les règles spéciales, les préceptes positifs, échappent à un semblable danger, le préviennent, lorsqu'ils sont employés à propos, et deviennent comme autant de remparts. Placés à l'autre extré-

mité de la chaîne des idées, ils expriment toujours le type de quelque action précise, souvent avec toutes ses circonstances de temps et de lieux. Ils ne laissent ainsi qu'un champ très limité à la réflexion. Ils étendent la formule impérative jusque sur les moindres détails: ils prévoient tout, tracent tout à l'avance. En cela même ils ont un genre d'utilité: ils offrent à notre volonté toujours faible, incertaine et chancelante, un point d'appui fixe et certain; ils lui tracent la formule de ses déterminations; ils ont une roideur qui résiste à la mobilité des circonstances et à celle de notre humeur. Les règles sont toutes empreintes du caractère d'autorité qui appartient à la loi morale; elles instruisent en commandant. Les règles s'allient aux habitudes; elles en prennent la forme; elles en ont la ténacité. En se plaçant dans le cadre des lieux et des temps, en s'emparant des moindres détails, elles contractent une précision, une rigueur, une exactitude, qui préviennent l'incertitude et l'hésitation; elles ne laissent point lieu à la discussion. Elles circonscrivent tellement l'activité, qu'elles rendent l'erreur comme impossible, lorsqu'elles sont elles-mêmes sagement tracées; elles font jouir ainsi ceux qui les observent d'une extrême sécurité. Ce que l'équerre et le compas sont à la main de l'ouvrier, voilà ce que sont les règles pour l'activité humaine.

Cependant, les règles spéciales, en se multi-

pliant, en descendant toujours davantage aux applications, en cherchant à tout prévoir, contractent aussi la sécheresse qui accompagne ordinairement tout appareil didactique. Si elles font entendre le langage de l'autorité, elles ont peu d'éloquence pour exciter le sentiment; elles définissent mieux qu'elles n'expliquent, prescrivent mieux qu'elles ne persuadent. Elles saisissent plus facilement la vie extérieure, qu'elles ne pénètrent dans les secrets de l'âme. Précises, énergiques, quand il s'agit d'interdire ce qui est mal, d'ordonner ce qui est juste, leur langue est moins riche et moins claire quand il s'agit d'encourager au meilleur; elles imposent la fidélité et le devoir, plus qu'elles n'inspirent le zèle de la vertu. A mesure que la règle devient plus spéciale, elle s'éloigne davantage du foyer commun de la lumière; ses motifs deviennent ainsi moins sensibles; elle prend donc une apparence d'arbitraire dans son langage. L'emploi en paraît plus facile parce qu'il est plus immédiat; mais, on la comprend moins bien en l'employant; les règles favorisent quelquefois l'oisiveté de la réflexion; on s'y confie aveuglément; on s'applique peu à les restreindre aux cas pour lesquels elles ont été faites; on se laisse entraîner à leur accorder une valeur plus grande que celle qui leur appartient; on aperçoit mal le lien qui existe entre elles, la subordination qu'elles doivent observer et les rapports sous lesquels elles se modifient. Elles

deviennent des gênes plus encore que des guides. On s'impose ainsi, en réalité, de nombreuses observances, plus encore qu'on ne s'exerce à des vertus réelles; on y tient par une sorte de routine, plus que par une conviction sincère. Combien de gens abandonneraient plutôt un principe de morale, que la règle de détail qu'ils se sont faite! De la sorte, le sentiment moral s'affaiblit, quoique les devoirs se multiplient.

Les règles sont une chose très agréable pour ceux qui aiment à commander, à juger et à condamner; on a toujours des règles pour les autres, alors même qu'on n'en a pas pour son propre usage.

On se place souvent derrière les règles comme derrière un rempart, pour se défendre contre les sollicitations généreuses; on trouve ou l'on crée des règles qui rendraient toutes les grandes actions impossibles.

On a souvent des règles pour se dispenser de réfléchir, comme des répertoires pour se dispenser d'étudier.

Les exemples expliquent la règle; mais, ce n'est pas un exemple unique qui donne la vraie explication; il pourrait la donner fautive, en la présentant incomplète. Il faut un choix d'exemples qui la montrent sous toutes ses faces, et qui enseignent aussi à la restreindre dans ses justes limites.

Il est beaucoup de règles qui sont au perfec-

tionnement moral, ce que les échafaudages sont à la construction des monumens, et qui, nécessaires pendant que l'édifice s'élève, doivent disparaître quand il est élevé.

Quelquefois, les personnes qui s'imposent le plus de règles sont précisément celles qui en auraient le moins besoin ; elles se dictent, sans cesse, ce qu'elles ont à faire, quand elles le feraient naturellement, d'après le seul mouvement de leur cœur ; en voulant tout prévoir, elles s'ôtent l'aïssance nécessaire pour agir ; elles perdent de vue le but principal, à force de s'occuper des moyens accessoires ; on dirait qu'elles ont moins embrassé la vertu, qu'elles ne se sont fait enchaîner par elle.

La pratique du bien doit respirer un certain abandon et ne pas sentir la contrainte.

Il est une règle antérieure à toutes les autres : c'est de rester dans la nature.

CHAPITRE VI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.—DE L'EMPLOI DES ALLÉGORIES,
DES PEINES ET DES RÉCOMPENSES.

PUISQUE les maximes renferment en elles le dépôt des motifs, puisque les règles portent avec elles l'instrument des applications, l'art de l'éducation morale doit consister à rétablir la communication et l'enchaînement entre les unes et les autres, de sorte que les secondes se vivifient et s'éclairent par les premières, et que les premières fructifient et se réalisent par les secondes.

Pour faciliter cette instruction, pour déguiser l'austérité des règles, ou pour suppléer à la démonstration de leurs motifs, on a recouru aux allégories et aux symboles. Pour suppléer à l'impuissance des motifs, ou plutôt pour réveiller la capacité de les sentir, et pour environner ainsi l'autorité des maximes d'une plus grande force, on a recours aux rémunérations et aux châtimens. Chacun de ces moyens est bon dans de certaines limites ; chacun peut être utilement employé, si

l'on n'en abuse pas ; mais chacun aussi est susceptible de graves abus.

Ne dédaignons, ne négligeons aucun des moyens propres à seconder les enseignemens de la vertu, à en favoriser l'intelligence, à les rendre plus aimables. La vertu a, en quelque sorte, sa poésie ; poésie sublime et pleine de charmes tout ensemble, par laquelle elle convie l'humanité à embrasser son culte ; par laquelle elle anime et embellit notre existence terrestre ! L'emploi de l'allégorie est le régime que demande le noviciat moral de l'homme. L'apologue, la parabole furent les premiers traités de morale. Au berceau de la civilisation, l'allégorie servit de ministre et d'interprète aux lois austères du devoir ; elle les promulgua dans le sein de la société ; elle institua des rites, des cérémonies ; des emblèmes, une foule de symboles, dans lesquels elle peignit et personnifia ces notions sacrées et sublimes qui, sous leur forme purement abstraite, n'eussent point été assez bien comprises, et surtout n'auraient pas laissé, dans les âmes, des traces assez profondes. On a dépensé quelquefois beaucoup d'érudition pour découvrir dans certains dogmes des cultes de l'antiquité, les vestiges de quelques connaissances relatives à l'astronomie, à l'agriculture, ou de quelques traditions historiques ; on y découvrirait souvent, avec plus de certitude et à moins de frais, l'image des notions

morales primitives, revêtues d'une forme symbolique et d'un costume propre à leur concilier le respect des peuples. La morale a, en quelque sorte, son culte extérieur, comme la religion ; ce culte se compose d'une foule de signes plus ou moins naturels ou conventionnels qui s'adressent à l'imagination des hommes, surtout lorsqu'ils sont rassemblés, et qui réveillent les idées propres à entretenir les sentimens de patriotisme, d'honneur, de fidélité, de courage, de respect : tel est, par exemple, l'appareil qui environne les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions publiques. Ces signes ont d'autant plus d'énergie qu'ils sont plus simples, qu'ils ont une analogie plus naturelle avec les impressions dont ils doivent être les excitateurs, et que, liés plus étroitement aux habitudes, ils laissent moins voir leur origine. Dans les états bien policés, dans les pays qui ont eu le bonheur de conserver les usages antiques, les mœurs sont tout empreintes de ces influences ; les individus y respirent, y marchent, y commercent entre eux, environnés des symboles qui rappellent les maximes de la morale privée ou de la morale publique. L'observation des bienséances est elle-même une sorte de langage familier qui reproduit encore ces maximes, comme étant généralement reconnues au sein de la société, et qui les exprime dans les dehors, dans les formules d'usage, dans les manières.

L'apologue joue dans l'enfance individuelle le même rôle que dans l'enfance de la société humaine. Mille moyens s'offrent aussi à un instituteur habile pour environner l'élève de symboles propres à entretenir les sentimens moraux dans son jeune cœur; moyens dont peut-être on connaît trop peu ou dont on néglige trop l'emploi. C'est ainsi, par exemple, que le sentiment des bienséances est rarement cultivé avec assez de soin dans les établissemens publics d'éducation; on n'aperçoit pas toutes les conséquences que peut avoir la grossièreté des manières dans les premières habitudes de la jeunesse.

Cette espèce de régime moral qui seconde l'autorité des maximes, par le concours des allégories, des symboles, peut avoir aussi ses exagérations et ses abus. Destiné surtout à servir de préparation pour la première adolescence, à éclairer son ignorance et à soutenir sa faiblesse, il aurait l'inconvénient, s'il se prolongeait d'une manière trop absolue, de prolonger aussi l'adolescence elle-même. Le moment vient où les emblèmes doivent faire place à la vérité dont ils ont été les précurseurs, où l'homme doit apprendre à la contempler face à face dans son imposante majesté, et à l'honorer d'autant plus qu'il la voit mieux à découvert. L'habitude de ne voir les vérités morales que sous des expressions emblématiques et figurées, entretient dans l'âme une

espèce de mollesse; elle ne laisse pas concevoir et sentir toute la gravité, toute l'austérité du devoir. Quelquefois même, cette habitude peut dégénérer en une sorte de superstition, et le symbole peut, dans sa pratique, occuper le rang qui était dû aux notions qu'il représente: ne voit-on pas quelquefois certaines gens faire des bassesses pour obtenir les insignes de l'honneur? Tous les genres d'allégorie ont d'ailleurs par eux-mêmes un grave inconvénient; ils ne peuvent donner que des définitions vagues, approximatives, incomplètes; ils peuvent par conséquent favoriser souvent l'erreur. Les secours qu'ils demandent à l'imagination accroissent encore ce danger; les écarts d'une exaltation trop vive, les illusions de la témérité, en reçoivent une singulière faveur. Ainsi se trouve malheureusement secondée cette disposition trop fréquente à reléguer dans la région de l'imagination cette morale qui devait être toute entière implantée dans le sol de la vie réelle, à se récréer des doux et suaves accords de cette poésie, pendant qu'on néglige la pratique des devoirs positifs, et à s'excuser même à ses propres yeux de cette négligence, par le culte que l'on rend à une vertu idéale, dans des rêveries pleines de charmes.

Il semble quelquefois, dans certains pays, à certaines époques, que le sentiment moral éprouve une sorte d'épuisement; les vieux symboles qui dans les mœurs antiques avaient une si grande

puissance, perdent toute leur magie; les traditions dépouillées de leurs charmes n'inspirent plus qu'une sorte de lassitude. Cependant, les vérités morales, si elles s'offrent dans toute leur simplicité, n'éprouvent alors aussi que l'accueil le plus froid; on les accuse d'être triviales, surannées; on est fatigué d'entendre toujours redire ces vérités éternelles; on veut qu'elles soient rajeunies; il faut, pour satisfaire un public blasé et frivole, inventer des combinaisons artificielles et variées qui puissent réveiller l'attention, ranimer l'intérêt; il faut appeler au secours des vérités morales toutes les ressources de l'art dramatique; il ne sera point permis aux écrivains d'exposer ces vérités augustes, sans les jeter dans un cadre ingénieux, sans les placer sous la protection des succès littéraires, sans en déguiser le caractère, sans demander grâce en quelque sorte pour elles; il ne sera point permis d'instruire, sans s'entourer de tous les moyens de plaire. Triste et honteuse servitude, dont les serviteurs de la morale ne peuvent trop se hâter de s'affranchir, et dont ils n'hésiteront pas à s'affranchir en effet si les ambitions de la vanité ne viennent point en eux se rendre complices de l'indifférence du public! Qu'ils osent braver ce dédain d'un monde avide de jouissances! qu'ils ne condamnent point la vertu à rougir d'elle-même! qu'au lieu de solliciter les suffrages du vulgaire par une lâche adulation, ils osent lui parler

avec une autorité juste et sévère, celle qu'ils reçoivent de leur propre mission! qu'ils osent présenter une fois les maximes saintes du bien avec l'ornement qui leur convient, c'est-à-dire avec la dignité, la franchise qu'inspire une conviction profonde! qu'ils ne désespèrent point de leur siècle! qu'ils accordent, par la simplicité de leurs discours, un gage d'estime à leurs auditeurs! Il se trouvera des auditeurs sensibles à ce témoignage d'estime, et capables d'y répondre.

L'emploi des récompenses et des châtimens, s'il est bien entendu, a une analogie beaucoup plus étroite qu'on ne le croirait avec celui des signes allégoriques. Car, les châtimens et les récompenses sont essentiellement destinés à faire sentir, à rappeler les lois du devoir, les motifs qui les justifient, à en rendre l'image plus sensible et plus vive. Autant leur influence peut devenir utile, s'ils se bornent à remplir ce rôle auxiliaire et subordonné, autant elle peut devenir funeste si par malheur les récompenses et les châtimens venaient se substituer eux-mêmes aux motifs du devoir. Toute la moralité des actions humaines est détruite, elle est détruite dans son principe vital, dans sa source originelle, si on ne conçoit l'idée du bien que comme une action récompensée, celle du mal que comme une action punie. C'est alors la personnalité elle-même, la personnalité seule, la personnalité dans toute sa nudité, qui usurpe le siège de la

vertu, même dans l'accomplissement de ce que prescrit la vertu. Il n'y a plus réellement ni bien, ni mal, ni mérite, ni démérite; il y a avidité de jouir, crainte de la souffrance; il y a calcul de l'intérêt; il y a précisément les mêmes mobiles, les seuls mobiles qui conduiraient également aux plus grands crimes, si l'intérêt était déplacé; il n'y a plus aucune différence entre celui qui pratique extérieurement le bien, et le coupable, quant aux vues qui les conduisent, aux sentimens qui les inspirent; l'un seulement calcule peut-être plus exactement et plus habilement que l'autre. Il n'y aura donc plus de morale, il n'y aura plus de justice; il n'y aura plus qu'un vil égoïsme régissant sous des formes diverses; accompagné de ses deux lâches et odieux ministres, la cupidité et la crainte. Cessons même dès lors d'employer les termes de récompense et de châtement; elles ont disparu, les notions que ces termes expriment; il n'y a plus qu'un marché entre celui qui commande, menace, promet, et celui qui obéit pour obtenir, pour éviter, sauf à désobéir, s'il peut réussir à des conditions meilleures. Celui-là seul mérite d'être récompensé, qui eût encore agi de même, alors qu'en remplissant son devoir, il n'en eût recueilli que la persécution; celui-là mériterait encore d'être puni qui ne s'est abstenu du mal qu'en vue de la peine, et qui n'a point désavoué l'intention malveillante au fond de son cœur.

Y a-t-il donc rien au monde dont les conséquences puissent être plus fatales qu'un système de peines et de rémunérations tellement combiné, que la rémunération et la peine remplacent le sentiment moral, deviennent les seuls mobiles des déterminations humaines? La morale avait pour but de réprimer l'aveugle ambition des jouissances et d'armer l'âme d'une courageuse résistance contre la douleur et le danger; et votre funeste système achève précisément d'enivrer ou d'abrutir: d'enivrer, s'il fait prévaloir l'espérance des récompenses que vous promettez; d'abrutir, s'il fait prévaloir l'appréhension du châtement! Dès que, dans la récompense ou le châtement, il n'aperçoit rien au-delà, il épiera les moyens d'obtenir l'une, d'éviter l'autre, à moins de frais et en satisfaisant les penchans dont vous lui demandez le sacrifice. S'il y réussit, il sera conséquent et fidèle à l'enseignement que vous lui aurez donné; si, à force d'habileté ou d'audace, il devient un scélérat heureux, puissant, vous pourrez en lui contempler votre ouvrage! Pourquoi alors ne serait-il pas honoré? N'a-t-il pas atteint ces avantages extérieurs dans lesquels vous avez voulu faire consister pour lui tous les mérites? Voilà précisément l'effet que le despotisme doit produire sur le caractère général d'un peuple, comme celui que produiraient sur le caractère d'un élève les caprices de son instituteur. Les châtimens et les récompenses ne se

présenteront plus que comme une institution toute arbitraire qui remplacera la loi, le devoir. Le sentiment de la justice, s'il résiste aux influences de ces fausses injonctions, se révoltera contre cet emploi de la force où il ne verra que faveur pour les uns, oppression pour les autres; en sorte que les hommes, s'ils ne sont dégradés, seront appelés à la résistance, et qu'ils résisteront même à ce qui était bien en soi, pour ne l'avoir conçu que comme un joug odieux. Tout mouvement généreux sera étouffé dans son principe, ou bien il se dirigera contre l'autorité même qui aura méconnu sa propre vocation, et abusé de sa puissance.

Or, l'effet qui résultera d'une manière absolue, si la rémunération ou la peine s'offre comme entièrement arbitraire, aura lieu encore, mais suivant des degrés divers, si la rémunération et la peine sont en disproportion avec le mérite ou le démérite réel des actions auxquelles elles s'attachent.

Que si, au contraire, l'emploi du châtement et de la récompense est tellement conçu que l'un et l'autre ne servent uniquement qu'à ramener l'esprit et le cœur à la connaissance et au sentiment du devoir, cet emploi pourra devenir une sorte de langage énergique, un mode d'instruction salubre, et d'autant plus salubre, qu'au lieu de voiler les motifs du devoir, il les mettra mieux en évidence. Il atteindra ce but, si un rapport exact

est observé entre le mérite réel des actions et la pénalité ou la libéralité, et si le choix des récompenses et des peines est en même temps déterminé par l'analogie avec les notions morales dont elles doivent favoriser le réveil. Les rémunérations ou les châtimens empruntés aux plaisirs des sens ou aux douleurs corporelles, sont donc les moins propres à remplir cette destination: il est à craindre qu'ils ne viennent bien plus favoriser les penchans de la sensualité que rallumer l'amour de la vertu. La solitude, le travail peuvent au contraire, dans l'ordre des châtimens, l'une, disposer au recueillement, par le recueillement à la réflexion, l'autre, rétablir des habitudes méthodiques et régulières. Les témoignages d'estime seront de tous les modes de rémunération, celui qui exprimera avec le plus de fidélité la pensée que la récompense doit faire comprendre. Le mérite et le démérite prennent, dans la juste application de la récompense ou du châtement, une forme sensible qui en rend la notion plus profonde, le souvenir plus durable. Témoins d'un crime ou d'une belle action, un mouvement naturel nous fait exprimer le vœu de voir châtier l'un et couronner l'autre, le même mouvement nous reconduit de la conséquence au principe, de l'application à la règle, si en effet leur enchaînement subsiste et se montre avec évidence. Il n'est aucun de nous qui, en se retraçant les souvenirs de son enfance,

ne reconnaisse que si, en quelques occasions, une récompense surprise a nourri sa vanité, une punition arbitraire a irrité son caractère; dans d'autres occasions aussi, une punition dont il sentait la justice, unè couronne vraiment méritée, ont donné au sentiment du devoir un plus grand empire sur lui; l'une en prêtant au devoir un langage sévère et en provoquant le repentir, l'autre en l'accompagnant d'une joie enivrante, toutes deux en donnant à l'expression du devoir quelque chose de solennel qui captivait la légèreté, quelque chose de sérieux qui mûrissait la raison.

Ce langage sérieux et solennel, quoique muet, destiné à réprimer les passions trop ardentes ou à encourager les vertus trop faibles encore, convient surtout, comme tout langage auxiliaire, à l'adolescence morale de l'homme; comme aussi, à cette même époque, il est exposé à être moins bien compris. Mieux on le conçoit, et moins il est ordinairement nécessaire.

Or, les vues qui devraient guider l'instituteur, le législateur, dans la création d'un système de pénalité ou de rémunération, sont aussi celles qui doivent, dans l'éducation de nous-mêmes, nous guider relativement au genre de motifs que nous pouvons tirer de la perspective des récompenses ou des châtimens. C'est à nous de les envisager aussi comme un langage, et à éviter l'erreur grossière qui nous les ferait prendre pour des prin-

cipes de détermination. C'est à nous à y chercher un appui, non un joug. Cette vérité serait susceptible de grands développemens; ils s'offriront à ceux qui auront su la méditer. Concluons: l'usage des allégories et des symboles, comme l'influence des récompenses et des châtimens, sont utiles en tant qu'ils accompagnent, commentent, secondent l'enseignement direct des vérités morales; ils deviennent funestes, lorsqu'ils prétendent y suppléer.

CHAPITRE VII.

DE LA TENDANCE AU MEILLEUR.

LA géométrie enseigne que le côté de l'hyperbole s'avance toujours vers l'asymptote, sans y toucher jamais. Telle est l'image de la condition de l'homme sur la terre, dans ses efforts pour atteindre à la perfection. Mais, bien qu'il ne lui soit pas donné d'y atteindre en effet, sa destination est de s'y diriger et de s'en rapprocher sans cesse. C'est par ce trait caractéristique que s'annoncent les âmes nobles et élevées: leur regard se porte toujours en avant; leur marche est constamment progressive; elles ont en perspective une carrière indéfinie. Ainsi s'entretient en elles une jeunesse toujours nouvelle; ainsi leur vie est animée par un intérêt puissant, embellie par de hautes espérances.

C'est le propre de la médiocrité en toutes choses, en morale comme dans les arts, d'être satisfaite d'elle-même, et de ne rien voir au-delà des étroites limites dans lesquelles elle reste captive. Les âmes vulgaires sont importunées par la présence de ce

qui leur est supérieur, effrayées par les conseils qui les excitent à en suivre la trace; elles cherchent leur sécurité dans l'inaction, leur félicité dans la torpeur; elles ont mille prétextes pour se défendre de tous progrès, parce qu'elles y verraient un effort; quelquefois même, elles affectent une sorte de dédain pour ce qui est distingué, afin de consoler leur vanité, en cédant à leur mollesse; elles n'ont de génie que pour concevoir les impossibilités, d'éloquence que pour célébrer les obstacles; elles professent une sorte de culte pour les bornes. La condition stationnaire est aux yeux de certaines gens une sorte d'idéal de prudence et de sagesse; ils confondent l'immobilité avec la persévérance, condamnent tout progrès comme une témérité, toute espérance comme une illusion. C'est ainsi qu'on s'établit, qu'on se renferme, qu'on s'emprisonne dans une existence en quelque sorte toute mécanique, où la seule raison d'agir est dans la continuation de ce qu'on a commencé à faire, où l'on se confirme et s'encourage soi-même dans ses erreurs, ses torts, ses faiblesses, comme si un arrêt irrévocable avait condamné à ne pouvoir jamais s'en affranchir: tout se refroidit, se coagule, se paralyse; l'homme passe en quelque sorte à l'état fossile; le bien même que l'on fait perd son charme; les habitudes prennent la place des sentimens, la routine dispense des résolutions; on est porté, on n'agit pas; on roule constamment dans

le même cercle, sans avoir besoin de motifs. On croit rester stationnaire, mais, en morale, il n'est point de condition réellement immobile; et, qui n'avance pas, rétrograde: car chaque jour amène avec soi des pertes qui demandent à être compensées par des acquisitions; car on ne se soutient au même point que par un esprit de vie qui excite à se mouvoir; car c'est déchoir que d'être atteint par l'indifférence. C'est ainsi que le savant qui n'apprend plus, déjà oublie. Tandis qu'on continue à répéter extérieurement les mêmes actions, on ne continue plus à y porter le même sentiment. Avec une conduite semblable, on n'a plus le même mérite. Quel est donc ce pacte à jamais formé avec la médiocrité morale? Que faites-vous? que prétendez-vous? qu'attendez-vous? Quelle idée avez-vous conçue de votre destinée? Avez-vous une destinée? Ne sentez-vous pas en vous-même une voix qui vous invite à vous estimer davantage, qui vous appelle à croître, à vous élever? Vous vous croyez estimable! Vous êtes régulier peut-être; vraiment vertueux, non, vous ne l'êtes pas! Vous croyez goûter la sécurité! imprudent! Que des circonstances nouvelles surviennent; quel guide vous dirigera? Que des difficultés imprévues naissent sous vos pas; comment saurez-vous les vaincre? Dieu vous garde des grandes vicissitudes du sort, des tentations fortes et des situations périlleuses!

L'amour du bien ne se soumet pas ainsi à une mesure rigoureuse et fixe; il est, de sa nature, actif, expansif, avide de conquêtes. Déclarer qu'on s'est prescrit dans le bien des limites qu'on ne veut pas franchir, c'est avouer qu'on n'éprouve pas pour le bien un véritable amour; c'est se mettre en contradiction avec soi-même. Déclarer qu'on veut s'arrêter à un point déterminé dans la carrière, c'est avouer qu'on n'a pas connu des motifs réels qui devaient conduire déjà jusqu'à ce point lui-même; s'ils avaient été compris et sentis, ils entraîneraient encore à le dépasser.

Loin qu'on dût s'effrayer de cette tendance au meilleur, comme d'une fatigue excessive, on reconnaîtrait bientôt par sa propre expérience, que la pratique des devoirs devient au contraire toujours plus facile et plus douce, à mesure qu'on avance vers le bien.

En veut-on un exemple sensible? Cette paix intérieure, qui est le fruit des habitudes vertueuses et le doux privilège de l'innocence du cœur, devient à son tour la disposition la plus favorable pour connaître, sentir et pratiquer tout ce qui est bien.

C'est pour les âmes lâches et tièdes que le devoir devient un joug. Telle est l'étroite corrélation qui existe entre toutes les vertus, que chacune d'elles, à mesure qu'elle est acquise, invite et appelle ses compagnes, et leur prête son appui.

Cette marche progressive entretient d'ailleurs dans le cœur de l'homme je ne sais quelle joie et quelle hilarité qui redouble les forces, qui dispose à entreprendre et qui aide à accomplir. C'est dans la monotonie d'une existence sans but, qu'on trouve la lassitude; l'activité d'une existence consacrée à la recherche du bien, trouve en elle-même son encouragement et sa récompense. Plus l'homme s'élèvera dans les régions morales, plus il verra son horizon s'étendre. Des sommités qui se montreront devant lui, viendront tout ensemble et la force et la lumière.

Les grandes choses ne s'accomplissent jamais sans passions; mais une seule passion donne le moyen de les exécuter d'une manière certaine, complète, constante: celle du bien. La tendance au meilleur est à la vertu ce que l'esprit d'invention est aux arts

On a beaucoup disputé sur les questions qui se rattachent à l'idéal, sur la part réelle qu'il peut avoir aux opérations humaines, et, comme il arrive presque toujours, ces discussions ont peut-être épaissi les nuages, au lieu de les dissiper. On a opposé l'idéal à la réalité, et delà, les dédains des uns pour les instructions de l'expérience, les reproches faits par les autres à tout ce qui porte le caractère d'amélioration, de se perdre en de vaines chimères. Mais, l'idéal, conçu dans sa vraie nature, n'est point en état de guerre avec la réalité; il se

met en corrélation avec elle par une double alliance; il lui emprunte des élémens, il l'appelle à lui: il s'instruit auprès d'elle, il sert à l'élaborer.

Pour tous les êtres actifs, intelligens et libres, il y a nécessairement des exemplaires, des modèles, antérieurs à chaque action, dans lesquels l'action se dessine d'avance; sans quoi, l'action elle-même serait impossible. Si l'opération qu'il s'agit d'exécuter a déjà été accomplie avec une parfaite similitude par un autre agent, en présence de celui qui doit la répéter, le modèle sera sensible, il sera aperçu, et non conçu. Mais, la nouveauté des situations, amenée par la mobilité continuelle des circonstances, suffirait seule pour exiger un grand nombre d'opérations qui n'ont point, dans la réalité actuelle, de modèle absolument semblable. Il y a donc aussi des exemplaires, des types qui n'existent encore que dans la région des idées, et qui sont l'image anticipée de l'acte à produire. Dans les simples arts mécaniques, on peut déjà faire cette remarque et cette distinction: l'ouvrier copie quelquefois un ouvrage qu'il a sous les yeux; quelquefois, il conçoit l'image d'un instrument ou d'un produit qui n'ont point encore été exécutés. Dans les arts qu'on appelle d'imitation, il y a également et des modèles puisés dans l'observation, et des modèles véritablement archétypes; toutefois, ces derniers sont soumis à une double condition: ils sont contraints de pui-

ser dans la nature réelle les élémens de leurs combinaisons; ils doivent se conformer à certaines règles de proportion, de convenance, de vraisemblance, que nous révèle le sentiment du beau, tel qu'il nous a été lui-même inspiré par la nature, tel qu'elle a pris soin de l'enseigner par de nombreux et lumineux exemples: sous l'inspiration de ce sentiment, les arts dérobent donc à ces objets épars sur la scène de la réalité, leurs beautés diverses, en font un choix; en composent de nouveaux assemblages; cette image de l'ensemble, ainsi construite dans l'intelligence, devient l'archétype de l'exécution. Si les arts d'imitation se privent de ce second ordre de modèles, ils se renferment dans de simples descriptions, n'exécutent que de froides copies; en s'aidant au contraire de ce second ordre de modèles, c'est surtout la nature morale qu'ils appellent à leur secours, pour en combiner les phénomènes avec ceux de la nature sensible; et les effets qu'ils obtiennent deviennent d'autant plus admirables, qu'ils ont mieux su, en empruntant à ces deux natures ce que chacune d'elles a de plus éminent, conserver cependant le plus parfait accord et la plus étroite sympathie entre les élémens puisés ainsi dans l'une et l'autre. Les sciences positives elles-mêmes nous offrent encore quelque chose de semblable. Si elles ont leurs observations directes qui se contentent de recueillir et d'enregistrer les faits tels

qu'ils se présentent, elles ont aussi leurs expériences, dont l'idée est conçue par elles, à l'aide desquelles elles interrogent la nature, et en font jaillir des phénomènes nouveaux; et c'est à ces heureuses tentatives qu'elles doivent leurs plus précieuses découvertes. Les mathématiques sont, par rapport à la mécanique et à d'autres branches de la physique, comme une vaste collection d'exemplaires et d'archétypes, qui vont au-devant des faits, président aux applications et les représentent dans la pensée; elles sont l'idéal de la science. La législation et la politique, en s'appuyant sur l'histoire, sur la connaissance du cœur humain, sur les données des circonstances locales, tracent cependant, d'une part à ceux qui gouvernent les affaires humaines, la notion anticipée des directions qu'ils doivent se prescrire, et de l'autre, aux citoyens, ces règles de conduite qui sont inscrites dans les codes: un code de lois est une collection d'archétypes présentée à la société, pour les actions qui embrassent les divers rapports des hommes entre eux. La morale, à son tour, a servi d'exemplaire et d'archétype au législateur politique. Certes, il n'est rien de plus réel, rien qui soit mieux fondé sur la nature; car, la morale n'est que la voix suprême de la nature, retentissant dans le cœur de l'homme et lui annonçant sa destination. La conscience la reconnaît, et ne la crée pas. Les règles qu'elle a insti-

tuées se produisent d'elles-mêmes, en présence des applications, ou réalisées, ou simplement conçues. Or, il est au pouvoir de la pensée, de concevoir d'avance l'image d'une multitude d'actions possibles; à chacune d'elles s'adapteront les règles instituées; la convenance plus ou moins entière, qui se rencontrera entre les unes et les autres, en composera des exemplaires plus ou moins achevés. La combinaison qui satisferait dans le plus haut degré à cette convenance, serait l'archétype de la perfection relative pour la nature humaine. Voilà cet idéal que cherche le génie de la vertu! L'homme de bien, en aspirant au meilleur, ne fait donc autre chose que répéter, dans l'ordre moral, ce qui s'exécute chaque jour dans le domaine des sciences et des arts, dans les plus simples actions de la vie, et ce qui détermine le mérite et l'utilité des opérations accomplies dans ces diverses carrières. L'idéal est pour lui de même nature, quoique dans une région supérieure; il n'est pas plus fantastique ou chimérique, il est seulement plus excellent, parce qu'il correspond à ce qu'il y a de plus éminent dans le caractère de l'humanité.

Cette tendance active et persévérante vers le meilleur, quelque sage qu'elle soit dans son principe, a toutefois plusieurs écueils à éviter. Le premier et le plus grave de tous serait cette exaltation aveugle et sans mesure, qui nous déroberait le sentiment de notre propre faiblesse, qui, en

nous précipitant vers le fantôme d'une perfection idéale, nous laisserait dans l'impuissance réelle d'accomplir le bien qui se trouve à notre portée. Que le mouvement dont nous sommes animés soit ardent, sans doute, constant, infatigable! Mais qu'il ne soit jamais inquiet, précisément pour qu'il puisse mieux se soutenir! Qu'il ne soit pas même impatient! C'est un grand acte de résignation pour une âme qui embrasse le zèle de la vertu, que de consentir à reconnaître et à subir la lenteur inévitable des progrès, à porter, jusqu'à la fin de ses jours, le poids de ses imperfections; mais, cet acte de résignation est nécessaire; il est commandé par la condition de l'humanité; seul, il peut conserver le calme nécessaire pour bien voir la route qui se découvre en avant de nous et pour y marcher d'un pas sûr. Qu'il y ait une juste élévation dans les vues qui nous guident! Mais qu'elles ne se perdent point dans les nuages! Qu'elles ne restent point vagues, indéfinies, comme on l'observe trop souvent chez ceux qui, en se dévouant au bien, se confient plus au sentiment intime, qu'aux règles positives! il arrive alors que le sentiment lui-même s'évapore et se perd dans des spéculations purement théoriques, au lieu de se convertir en applications positives; l'imagination, dans de douces et sublimes extases, se nourrit des perspectives les plus ravissantes; mais, la vie n'en reçoit que peu d'influence; c'est

une poésie qui charme les loisirs de l'oisiveté; ce n'est pas un instrument pour la conduite.

Enfin, et surtout, ce mouvement ne doit point être désordonné, livré au hasard. Dans le grand ouvrage de notre amélioration, comme dans toute industrie, la méthode est la condition fondamentale du succès. Il y a, pour l'avancement dans le bien, une marche tracée par la prudence, un art important, difficile, qui comporte peu de règles générales et absolues, parce qu'il se modifie pour chacun d'après ses dispositions individuelles.

Nous commencerons par ce qui est le plus facile; rien de plus prudent et de plus naturel; mais, nous ne remettrons point trop tard à tenter aussi ce qui est difficile; car, on ne se fortifie qu'en luttant contre les difficultés. Gardons-nous de les fuir! ayons soin seulement de les graduer!

Nous commencerons par satisfaire aux obligations précises et rigoureuses, avant de nous livrer aux choses de pure surrogation; mais, ne nous défendons point cependant d'écouter aussi les inspirations généreuses qui nous invitent quelquefois à dépasser la ligne stricte du devoir! Souvent, en accomplissant une belle action, on obtient de nouvelles forces pour obéir à des préceptes positifs: l'amour dispose au respect; la bienfaisance aide à la justice.

Nous commencerons par nous exercer aux vertus qui sont pour nous d'une application plus im-

médiate et plus fréquente; ce sont celles qui nous sont le plus nécessaires; ce sont aussi celles qui se font mieux comprendre et sentir, qui apportent avec elles de plus puissans encouragemens, parce qu'on en voit mieux les résultats, on en goûte mieux les récompenses. Il est facile de se composer à soi-même des romans sur les vertus qu'on n'aura pas occasion d'appliquer, et d'en prendre ensuite prétexte pour négliger celles dont la pratique journalière nous serait demandée; cette manière de se faire vertueux, dans un ordre hypothétique, flatte à-la-fois la paresse et la vanité; mais, elle trompe le vœu de l'amélioration morale, elle en énerve le principe. Nous nous attacherons donc aux devoirs qui se lient plus particulièrement à notre profession, à notre situation dans la vie, devoirs plus familiers, moins brillans, mais plus favorables à notre amélioration, précisément parce qu'ils ont moins d'attrait pour l'amour-propre: nouveau et admirable prix de ces devoirs de famille, dont la Providence a semé le cours entier de notre vie, comme pour donner une valeur à chacun de nos instans, comme pour consacrer nos relations les plus habituelles et les plus intimes, comme pour changer en un sanctuaire l'intérieur qui compose notre existence domestique!

Il est des vertus qu'on pourrait appeler des *vertus-mères*, parce qu'elles sont comme la tige

d'un grand nombre d'autres : telles sont , par exemple, la reconnaissance, la justice. Elles seront donc le premier objet de notre ambition et de nos efforts ; nous y puiserons d'avance l'intelligence et le goût de celles qui leur sont subordonnées ; nous pénétrerons mieux , dans leurs principes, les motifs qui doivent nous porter au bien ; nous sentirons mieux par quels liens secrets nos devoirs se lient les uns aux autres ; nous jugerons mieux le rang qu'ils observent entre eux.

Il est des vertus qui sont comme autant de sœurs et qui se prêtent une mutuelle assistance ; il nous sera plus facile de passer des unes aux autres. Il est utile cependant aussi de cultiver quelquefois de front , des vertus qui semblent avoir des caractères presque opposés ; elles servent à se circonscrire , à se faire équilibre ; on évite de la sorte de tomber dans l'excès des habitudes trop exclusives ; on entretient mieux l'harmonie des facultés morales. C'est ainsi que les règles de la gymnastique combinent entre elles les exercices qui exigent à-la-fois plusieurs genres de mouvemens , afin que les organes se développent en accord et qu'aucun n'obtienne aux dépens des autres une exubérance de vigueur.

Il est des vertus qu'on peut considérer comme *instrumentales*, c'est-à-dire qui fournissent les moyens généraux à l'aide desquels les autres peu-

vent ensuite être pratiquées ; telles sont , par exemple, la patience et l'obéissance ; nous aurons soin de nous en munir d'avance autant qu'il nous sera possible , pour arriver armés sur le champ du travail ou sur le théâtre du combat.

Nous nous attacherons à écarter les obstacles, avant de nous précipiter vers le but ; de nous précautionner contre les périls , avant de nous lancer dans de hardies entreprises ; de réprimer en nous ce qui excède, avant de nous étendre ; de réparer nos pertes , avant d'aspirer à des acquisitions nouvelles.

En tout, et c'est ici l'une des maximes fondamentales sur lesquelles repose tout le système de l'amélioration progressive, nous nous étudierons à pénétrer les véritables principes qui motivent nos devoirs et ceux qui en découvrent la source originelle ; car, c'est dans la méditation de ces principes, que nous découvrirons les corrélations qui existent entre les vertus, que nous pourrions nous-mêmes les sentimens qui , leur étant communs, conduisent de la pratique des uns à celle des autres. Les détails deviennent faciles à celui qui a bien saisi l'ensemble.

Les petites choses ont cependant aussi leur importance relative, et peuvent même en recevoir une plus considérable sous un certain concours de circonstances. Les âmes élevées ont à se défendre d'une négligence quelquefois excessive pour

ces observances de détail, et s'excusent trop facilement aussi du peu d'attention qu'elles y apportent. L'orgueil peut trouver dans ce dédain un secret aliment. Il n'est jamais permis de s'attribuer une supériorité morale qui autorise des manquemens volontaires, quelque faibles qu'ils paraissent. La réflexion qui les reconnaît et les avoue comme volontaires, les aggrave; l'oubli eût été peu de chose; la négligence affectée est un tort réel. Les petites choses d'ailleurs ont quelquefois des conséquences étendues et qu'on n'aurait pu prévoir, particulièrement dans nos rapports avec les autres hommes; une légère imprudence peut occasionner une blessure profonde, causer un grand désastre. L'observation des petites choses donne seule à l'œuvre de la vertu, comme aux productions des arts, ce caractère achevé et fini qui en devient le principal ornement: elle est à la vertu ce que la grâce est aux arts. L'observation des petites choses appelle en quelque sorte la présence sacrée et tutélaire du devoir sur tous les instans de notre vie, anime et remplit de ses influences toute l'atmosphère que nous respirons. Elle a l'avantage de nous faire parcourir une variété d'objets, de nous les faire apercevoir sous toutes les faces, et de prêter ainsi une heureuse fécondité aux notions morales. Il y a aussi une sorte d'élévation à savoir conserver un juste respect pour ce qui est bon, alors même que son image se reproduit sur une scène plus

étroite, à savoir s'honorer des observances les plus modestes et les plus obscures, dès qu'elles sont dans l'ordre établi, et à porter de nobles motifs jusque dans les moindres occasions. Enfin, en donnant aux petites choses le degré d'intérêt qui leur est dû, on s'entretient dans de salutaires exercices: ce seront, si l'on veut, des espèces de jeux, mais des jeux utiles, honorables; on aura le bonheur de ne laisser aucune lacune, aucun relâche dans le travail de l'activité morale; on se préparera graduellement aux choses les plus difficiles; on aura le mérite d'avoir vaincu même en cela une difficulté, en se captivant pour remarquer et pour exécuter ce qui eût échappé à l'attention; mais surtout, on se trouvera naturellement conduit de la sorte à la continuité d'une utile vigilance sur soi-même, et, dans ce seul résultat, on trouvera un préservatif indirect et inattendu contre une foule de dangers d'un autre genre, et qui eussent pu être plus ou moins graves. Les observances de détail sont comme une sorte de sentinelles disséminées çà et là, pour nous tenir en éveil et nous avertir sans cesse que, dans la carrière de l'amélioration morale, il n'est point permis de goûter le repos de l'oisiveté et de la léthargie.

CHAPITRE VIII.

COMMENT ON PEUT ACQUÉRIR ET CONSERVER L'EMPIRE
DE SOI.

L'HOMME naît souverain ; il naît souverain de lui-même ; mais , pour entrer en possession de ce droit de souveraineté , concession magnifique de la Providence, il faut, avant tout, le connaître ; il faut connaître les moyens de l'exercer. Or, cette double découverte est tardive ; elle ne s'obtient qu'avec peine , parce qu'elle dépend d'une étude que nous consentons difficilement à faire, qui est ordinairement la dernière de toutes, l'étude de nous-mêmes. Combien d'hommes descendent au tombeau sans avoir presque soupçonné la plus noble prérogative de leur nature ! Si, comme nous croyons l'avoir démontré, si, comme nous ne cesserons de le répéter, l'empire de soi est une autorité tutélaire, non une force capricieuse, s'il doit s'exercer par un sage gouvernement, par une direction éclairée, ce qu'il exige comme sa condition préliminaire, c'est que l'homme,

dans ce commerce intérieur, ait, avant tout, une connaissance familière de lui-même, sache s'interroger, se répondre, se comprendre. Il faut qu'il ait attentivement observé et les ressorts mis à sa disposition, et les besoins auxquels il doit satisfaire, et les obstacles qu'il doit surmonter, et les dangers dont il doit se garantir, et les ressources dont il peut s'aider, et les ménagemens même qu'il doit garder. Il doit se connaître, comme l'instituteur doit connaître son élève, comme l'ouvrier doit connaître et la matière sur laquelle il travaille, et l'instrument qu'il emploie. C'est ainsi qu'il apprendra à se conduire, ce qui est la vraie manière de se commander ; c'est ainsi qu'il obtiendra sa propre confiance, par un commerce sincère et assidu avec lui-même. Il apprendra à prévoir, à pourvoir ; il ne s'imposera que ce qu'il est capable d'exécuter ; il saura se demander tout ce dont il est, en effet, capable. Il saura même se tolérer, se pardonner au besoin, non par une molle complaisance, mais par une indulgence mêlée de sévérité. Il saura se relever, se garantir du découragement, comme de la témérité. Il s'épargnera les efforts inutiles, ce qui est souvent un moyen précieux pour faciliter les efforts utiles.

La vigilance continuera et conservera l'ouvrage que l'étude de soi-même avait commencé. Sentinelle active, ses regards seront constamment ouverts, non-seulement sur ce qui arrive du dehors,

mais sur ce qui se passe au dedans. Elle observera, à leur origine, les secrets mouvemens du cœur, pour les encourager ou les arrêter, suivant le besoin ; elle assignera la mesure précise qu'ils ne doivent point dépasser ; elle précautionnera non-seulement contre les attaques, mais aussi contre les surprises ; et, comme il n'est pas de surprise plus dangereuse que celle qui emprunte l'attrait du plaisir, elle avertira non-seulement de ce qui peut blesser, mais de ce qui peut séduire ; elle préservera ainsi du joug le plus difficile à secouer, celui qu'on a volontairement accepté. Elle accroîtra chaque jour, de la somme de ses expériences, les lumières à l'aide desquelles s'établit une sage discipline intérieure. Cette vigilance, il est vrai, se lasse, se déconcerte, se laisse distraire ; elle est sujette à défaillir précisément dans les momens où elle est le plus nécessaire. Qu'elle ne soit point inquiète, agitée, farouche ! qu'elle s'exerce d'une manière douce, égale, continue ! Que l'âme se comporte vis-à-vis d'elle, non comme un inquisiteur, mais comme un témoin, comme un confident ! Alors la surveillance deviendra plus facile, et se maintiendra avec moins d'efforts. Évitez d'ailleurs, autant qu'il est en notre pouvoir, de nous précipiter nous-mêmes dans le tumulte ; évitez les changemens de situation trop rapides et trop brusques ; redoublons d'attention quand nous entrons dans une situation nouvelle et inconnue !

L'une des plus grandes difficultés que l'on rencontre dans l'exercice de l'empire intérieur, provient des inégalités singulières qu'éprouvent quelquefois les dispositions de notre âme. Nous ne pouvons point compter sur nous-mêmes ; l'état de choses d'après lequel nous nous étions réglés, se montre quelquefois tellement changé, que toutes nos mesures se trouvent en défaut : les ressources qui s'offraient à nous quand nous jouissions de la sérénité, nous manquent dans le trouble ; la confiance qui nous soutenait, s'évanouit dans les crises de l'abattement ; les perspectives du bien qui nous souriaient avec tant de charmes pendant le cours d'une méditation paisible, ne nous découvrent plus, en d'autres momens, qu'une contrée aride, où nous n'entrevoions que des fatigues à subir. Plus on est enclin à l'exaltation, plus ces variations deviennent fréquentes et sensibles. Or, la connaissance de soi-même, la vigilance intérieure, ramènent, sous quelques rapports, ces situations inégales à un niveau commun : le souvenir des états passés, nous fait prévoir ceux qui surviendront ; dans les jours sereins et prospères, on apprend à se défier ; dans les jours nébuleux, on se guide, on se soutient encore par l'image du passé ; l'homme favorisé vient au secours de l'homme défaillant ; l'homme abattu modère l'homme exalté, par l'aveu mutuel qu'ils se font l'un à l'autre. On s'arrête à une sorte de moyen

terme, et l'équilibre se rétablit. Celui qui sait être conséquent à lui-même, gouverne mieux son intérieur, comme il gouverne mieux les autres hommes, s'il est revêtu de fonctions publiques; il tire avantage du passé; il n'a à obtenir qu'une sorte de continuation dans l'obéissance.

Cependant la prudence de la sagesse, même la plus consommée, ne suffit point encore à l'empire de soi. L'exercice de cette autorité demande souvent aussi une fermeté convenable, et s'il ne faut l'employer qu'avec réserve, il faut être capable de l'employer quand elle devient nécessaire. L'orage gronde autour de nous; il éclate; la tempête va croissant; elle envahit notre intérieur; tout est soulevé, confondu: pilote qui veilles, ce n'est plus assez de ton habileté; tu as besoin de toute ton intrépidité! l'ennemi nous assaille de toutes parts; les penchans que nous condamnons nous entraînent, nous emportent, comme malgré nous, par leur impétuosité et leur violence: néophyte de la vertu, en vain tu croyais t'être mis en sûreté; appelé à une lutte ouverte, ta sûreté n'est plus que dans ton courage! Quel est donc alors le rôle de l'homme? il doit être homme; il saura une chose difficile peut-être, mais indispensable; il saura vouloir, vouloir d'une manière franche, décidée, persévérante. Cette volonté, la trouverons-nous en nous-mêmes? Si nous ne l'y trouvons pas, il n'est aucun art humain pour la donner, ou pour

y suppléer. Il pouvait être dangereux, dans l'adolescence morale, d'être appelé à l'exercice de sa propre volonté, lorsqu'elle manquait encore ou d'énergie ou de lumières, parce qu'alors, l'homme, encore inexpérimenté, en croyant disposer de sa volonté, subissait en effet le joug de ses penchans, ou celui de la volonté d'autrui. Mais, on ne saurait s'exercer trop tôt à vouloir, dès qu'on en est capable. Cette éducation de la volonté a besoin d'une juste indépendance, graduellement obtenue, sagement circonscrite. On ne devient point homme sous une tutelle prolongée, et les habitudes du servage rendent inhabile à la liberté. Il est tel esclave qui se croit émancipé, quand il n'a fait que changer de maître, et s'en donner un plus dur peut-être que le premier.

Ce qu'il y a de plus important, et malheureusement de plus difficile, c'est de maintenir une juste correspondance entre l'énergie de la volonté et l'étendue des lumières. Si, dans la rupture de l'équilibre, c'est la volonté qui l'emporte, on n'éprouve plus que le désordre d'une force qui se précipite au hasard; elle ne peut manquer d'être asservie à son insu, n'ayant plus de régulateur. Si l'équilibre est rompu en sens contraire, on se perd dans une contemplation oiseuse, ou l'on se désespère en présence d'un but qu'on ne peut atteindre; les forces même qui restent encore deviennent inutiles dans une carrière qui leur est

trop disproportionnée. Cependant l'inexpérience est impatiente d'agir; l'expérience conduit souvent à l'indécision. Il arrive donc que nous contribuons nous-mêmes à rompre cet équilibre si nécessaire, voulant agir avant d'être éclairés, découragés, quand nous sommes instruits. La puissance réelle de la volonté est dans celle de la raison. Ne confondons point l'élan du désir avec la détermination de la volonté; le premier a ordinairement une impétuosité d'autant plus grande qu'il n'est pas en présence des obstacles; cette impétuosité nous trompe sur les ressources que nous trouverons en nous-mêmes dans le moment décisif. La présomption est la fille de l'exagération, comme la mère de l'imprudence. La volonté manquera toute entière à notre appel, parce que nous aurons trop compté sur elle, ou se brisera dans l'épreuve. Il est cependant un art, et c'est celui de la sagesse, il est un art d'appeler les lumières au secours de la volonté, et de les convertir en forces réelles. A qui, en effet, appartient-il de faire l'éducation de la volonté, si ce n'est à la raison? Voulons-nous apprendre à vouloir avec fermeté? sachons, avant tout, concevoir, adopter des convictions sincères et profondes! Rien ne décide et ne soutient comme le sentiment du vrai. Mais, sachons aussi nous confier dans les forces dont la Providence nous a pourvus! Elle les a mesurées à notre tâche. N'em brassons pas d'avance, par une prévoyance témé-

raire, toute l'étendue des efforts qui nous seront demandés! ils ne doivent pas être l'œuvre d'un seul jour. Lorsque ce salutaire équilibre est maintenu, les lumières, dirigées avec prudence, au lieu de déborder dans le champ de l'impossible, se circonscrivent dans la sphère du possible, pour s'y répandre avec plus d'abondance; la raison s'appuie sur l'alliance de la pratique et de la théorie, de l'expérience et des principes; elle compose ainsi pour chacun une sorte de science relative, où l'instruction recueillie se trouve naturellement en accord avec les efforts qui sont demandés au caractère, où la connaissance tourne toute entière au profit de l'action. Les sentences de la raison ont, par elles-mêmes, quelque chose de grave et de solennel qui sert à contenir et à soutenir en même temps. La voix de la raison, en pénétrant au fond de l'âme, l'entretient dans sa propre estime, lui suggère une confiance qui est toujours un élément de force. La volonté, en recueillant les émanations de la raison, contracte insensiblement quelque chose de cette fixité, de cette immutabilité qui sont propres à la vérité dont la raison se nourrit, et en reçoit ainsi une vigueur naturelle d'autant plus durable qu'elle est plus calme. Mais la raison n'exerce jamais avec plus de succès ces influences salutaires, que lorsqu'elle sert d'interprète au devoir: alors à la dignité et à la stabilité du vrai, s'unit une puissance plus active encore;

la forme impérative que prennent les injonctions du devoir, devient un ressort toujours prêt à secourir les résolutions de la volonté. Il y a, dans le foyer de la conscience, une chaleur secrète et concentrée qui ranime le cœur dès qu'il s'en rapproche. Le sentiment réfléchi du devoir est à la volonté ce que les points d'appui sont aux forces mécaniques. Les hommes passionnés peuvent avoir de l'impétuosité, de la véhémence ; telles sont les forces gigantesques et convulsives du malade en délire. L'homme pénétré de ses devoirs, a seul une volonté ferme, égale, constante. L'opiniâtreté est inflexible ; mais l'inflexibilité peut n'être pas la constance ; car il est dans la mission d'une constance raisonnable et sage de se plier aux modifications qu'exige la variété des circonstances ; elle est immuable dans le principe, flexible dans les applications ; l'obstination porte le caprice et l'arbitraire dans son immobilité elle-même, parce qu'elle se refuse à suivre le cours naturel des choses. Renoncer à une résolution reconnue erronée, ou qui ne s'adapte plus à une situation nouvelle, c'est encore être conséquent à soi-même, c'est encore exercer l'empire de soi.

Il y a donc deux moyens principaux d'obtenir et de conserver cet empire intérieur : l'habitude de s'observer, et l'habitude de se vaincre. Toutes les concessions que nous faisons à la mollesse, à la lâcheté, à la négligence, au découragement,

dans le cours ordinaire de la vie, sont une abdication de la souveraineté, et deviennent ensuite un empêchement qui nous arrête, lorsque nous tentons de la recouvrer.

Les difficultés que nous croyons rencontrer dans les choses extérieures, lorsqu'elles peuvent être surmontées, ne sont, à le bien prendre, que des difficultés que nous trouvons en nous-mêmes. Ce qu'il y a, par exemple, de difficile dans l'étude, provient de la faiblesse de notre attention ; ce qu'il y a de difficile dans une entreprise périlleuse, c'est le courage qu'elle demande ; dans un travail, l'effort ou la persévérance qu'il exige ; c'est toujours nous-mêmes qui nous trouvons insuffisants ; et nous nous trouvons souvent insuffisants, uniquement parce que nous n'osons pas essayer tout ce dont nous sommes capables. C'est donc une préparation salutaire pour acquérir l'empire de soi, que de s'exercer à lutter contre les obstacles, à vaincre les difficultés qui s'offrent à nous dans la vie extérieure. Les hommes qui se font un régime habituel de triompher des difficultés, sont les seuls qui deviennent des hommes véritablement distingués, parce que seuls ils découvrent tout ce dont ils sont capables et prennent entièrement possession de leurs facultés. Mais, pour y réussir, il faut bien prendre garde de ne pas s'attaquer aux obstacles insurmontables, de ne pas se précipiter aveuglément dans des entre-

prises au-dessus de ses forces. Il faut, comme dans les exercices gymnastiques, graduer ses efforts, s'essayer peu-à-peu, ne tenter que les entreprises immédiatement supérieures à celles qu'on est déjà accoutumé à exécuter. Mais, en jetant les regards sur la scène du monde, on est surpris de voir, d'une part, tant de gens qui n'osent pas ce qu'ils peuvent, et tant d'autres qui tentent ce qu'ils ne peuvent pas.

On peut le remarquer, lorsque l'empire de nous-mêmes vient à nous échapper, c'est presque toujours parce que nous nous sommes laissé concentrer dans le moment présent, et dans quelque impression exclusive qui nous investit de toutes parts. C'est donc un art fort utile pour conserver sa liberté et l'intégrité de ses forces, que d'entretenir des communications étendues et constantes, dans le passé et dans l'avenir, avec tout ce qui peut offrir une alliance à la volonté; on oppose de la sorte à l'impression dominante les souvenirs ou les prévoyances propres à la balancer. On conserve son autorité en maintenant l'équilibre entre les résistances. C'est un grand avantage pour demeurer maître de soi, que l'élévation des sentimens et des idées. L'âme, pour régner, doit aussi siéger, en quelque sorte, sur un trône du haut duquel son regard s'étende au loin dans l'espace et le temps.

Les hommes qui sont sans affections, paraissent quelquefois être singulièrement maîtres d'eux-

mêmes; ils sont, du moins, dans une situation habituellement tranquille. Que si un penchant de la personnalité vient, cependant, se réveiller en eux avec impétuosité, un auxiliaire précieux manquera à leur volonté; ils seront plus facilement entraînés. De même, on conserve d'autant mieux le pouvoir de modérer une affection qui tendait à franchir les justes limites, en lui opposant des affections dans les rapports convenables. Les esprits faux sont ceux d'une seule idée; les âmes entraînées sont celles d'un seul mobile. Les esprits justes et les âmes libres planent sur la variété des notions et des motifs.

Deux moyens principaux servent à l'éducation de cette puissance morale que l'âme puise dans l'empire de soi: c'est l'ordre et le calme. Ils sont étroitement liés entre eux. Dans la confusion des idées et des sentimens, le gouvernement de nous-mêmes nous échappe infailliblement. On ne voit plus le but; on ne sait plus où trouver les moyens; on a peine à se reconnaître soi-même. Au milieu de l'ordre, la direction est tracée. Dans le sein du calme, les facultés conservent toute leur fraîcheur, les forces toute leur liberté. Il suffit même que l'ordre et le calme règnent autour de nous, pour que nous commençons déjà à en recueillir cette bienfaisante influence. Un concert mélodieux, un spectacle symétrique, tout ce qui nous transmet les suaves impressions de l'harmonie,

rend à nos facultés un commencement d'indépendance. Nous avons dès-lors un sentiment confus de notre puissance et de notre dignité ; nous nous sentons capables de plus grandes choses , parce que nous acquérons la conscience de notre liberté. Il faut déjà , il est vrai , être en possession de quelque pouvoir sur soi-même , pour remplir cette double condition ; mais ce sera le premier emploi qu'on en devra faire , parce qu'il préparera à tous les autres. Les sculpteurs de l'antiquité représentaient ordinairement les héros dans l'attitude du repos , comme nous le voyons , par exemple , dans l'Hercule Farnèse. Ils trouvaient , dans le calme , la plus haute expression de la vraie force.

D'ailleurs , les soins qui procurent une habitude d'ordre et de calme sont , en général , des soins de prévoyance , des soins de détail , et n'exigent pas toujours d'énergiques efforts. C'est un régime journalier ; c'est un bienfait donné en partie par la nature , et qui demande à être conservé. Que , si l'on sent un orage prêt à éclater , si on aperçoit le sombre grain à l'horizon , c'est encore à ce maintien de l'ordre , au maintien du calme , qu'il faut , avant tout , s'attacher , en redoublant de vigilance. Tout peut être perdu , dès l'instant où l'anarchie s'introduirait dans notre intérieur ; tous les moyens de résistance et de salut nous restent , si nous évitons le trouble.

Quelquefois , lorsque la tempête exerce ses ravages avec une extrême violence , il est prudent et sage de se borner à plier toutes les voiles , de rester , en quelque sorte , inactif et comme simple témoin de ce qui se passe en soi-même , sans y adhérer , mais sans se hasarder à combattre ouvertement ; d'attendre avec patience que l'orage soit apaisé : ce sera bien assez de n'avoir point cédé , et d'avoir pu rester immobile :

Une des causes qui nous empêchent le plus souvent de jouir du pouvoir que nous pourrions obtenir sur nous-mêmes , c'est une sorte d'effroi que nous en concevons , comme s'il devait nous imposer une contrainte trop pénible et de trop douloureux sacrifices. Nous espérons goûter , du moins , une sorte de repos , en nous laissant aller au mouvement qui nous est imprimé , et nous abandonnant au courant sur le fleuve de la vie. C'est que nous nous sommes fait de l'empire de soi l'idée la plus fautive ; nous avons cru y voir une tyrannie qui tourmenterait notre existence , une sorte de torture continuelle. Si nous osions en faire usage , nous reconnâtrions bientôt qu'il n'est autre chose que la liberté elle-même , qu'il est le seul principe d'une sécurité véritable. S'il demande quelques combats intérieurs , c'est pour prévenir des chocs mille fois plus douloureux ; s'il exige du pilote la vigilance et la fatigue , il évite au navire d'aller se briser sur les écueils.

L'éducation qui développe et cultive cette grande puissance morale a sans doute quelques exercices rudes et pénibles ; elle veut des sueurs ; mais elle n'est pas exempte de charmes ; elle a ses jouissances, jouissances mâles et profondes ; elle seule rend capable de goûter un vrai repos : car, il n'y a de repos réel que celui qui suit le travail et le récompense.

CHAPITRE IX.

DES DIFFICULTÉS QUE L'ON RENCONTRE DANS L'ÉTUDE DE SOI-MÊME.

Le théâtre sur lequel s'exerce l'étude de soi-même étant, de tous, le plus voisin et le plus intime pour chacun de nous, il semble que cette étude devrait être de toutes la plus facile.

Comme elle nous ramène à l'objet de nos affections les plus vives, il semble aussi qu'elle devrait être de toutes la plus agréable, et que chacun devrait s'y porter par un mouvement naturel.

Cependant, il en est précisément tout le contraire.

Les philosophes nous ont à l'envi recommandé l'étude de nous-mêmes, comme la première et la plus essentielle introduction à la sagesse. Quels sont ceux qui nous ont enseigné les moyens de procéder pour atteindre à cette connaissance et pour triompher des obstacles qui s'y rencontrent ?

Il est une portion de ces obstacles qui tient

à la nature même des choses et aux conditions de nos facultés ; de plus, toutes les causes qui concourent à nos erreurs, agissent ici avec leur plus haut degré d'influence ; et, comme si ce n'était pas assez que nous puissions être trompés en tant de manières, souvent nous prenons plaisir encore à nous abuser nous-mêmes ; nous nous tendons des pièges, nous essayons de nous mentir, et nous avons le malheur d'y réussir.

Lorsque l'imagination cherche à nous égarer dans les jugemens relatifs aux faits extérieurs, il nous reste des moyens de vérification, en quelque sorte matériels, sur le théâtre de cette même réalité extérieure dont elle nous a présenté un tableau infidèle ; l'image et la réalité sont situées dans deux régions diverses ; on peut les opposer l'une à l'autre. Mais, dans l'étude de nous-mêmes, l'image et la réalité sont placées dans la même région ; elles se touchent, se confondent ; l'une prend la place de l'autre ; quelquefois, nous paraissions un moment être tels que nous désirerions être en effet ; d'autres fois, tels que nous redoutons de devenir ; nos craintes et nos espérances passent de l'avenir dans le présent ; nous croyons pouvoir tout ce que nous concevons. Voilà pourquoi les gens exaltés se font de si étranges illusions sur eux-mêmes, et les conservent de si bonne foi. L'idéal qu'ils contemplent, qu'ils embrassent avec une si vive ardeur, prend un corps à leurs yeux ;

ils lui donnent une existence ; ils le personnifient ; ils se persuadent de bonne foi qu'ils sont en rapport immédiat avec lui ; le poème qui les charme devient pour eux de l'histoire, leur propre histoire. Ils se mirent, ou croient se mirer dans les tableaux qui sont leur ouvrage ; ils croient se voir agir dans les fantômes qu'ils ont créés et qu'ils font mouvoir.

L'humeur qui parvient à transformer pour nous la physionomie des objets extérieurs, combien n'altèrera-t-elle pas plus facilement notre propre physionomie ? Si elle nous rend tristes ou joyeux, qui l'empêchera de se composer suivant son gré dans cet intérieur où elle domine, des sujets de tristesse ou de joie ?

S'il n'est pas de sujet à l'égard desquels nous soyons plus exposés à l'erreur, que ceux où nous portons quelque partialité, quel ne sera pas le danger dans un ordre d'étude dont le sujet nous intéresse plus que tout autre au monde ? Quel est celui qui demeurera spectateur indifférent, impassible, de ce qui se passe en lui-même ? quel est celui qui, ayant à se juger, ne prendra pas sa cause en main, ne sera pas son propre avocat, plutôt que son juge ?

Souvent, les choses que nous apercevons le moins bien, sont celles qui nous sont les plus familières et qui composent pour nous le cours ordinaire ; elles n'ont plus rien qui nous arrête et

nous étonne ; ce qui est permanent s'efface ; on ne remarque que son absence , s'il vient à manquer ; c'est ce qui arrive pour tout ce qui entre dans le cadre de nos habitudes ; or , y a-t-il rien qui nous soit plus familier que nous-mêmes ! Voilà pourquoi tant de gens vivent , presque sans se douter qu'ils soient en société avec eux-mêmes , sans remarquer qu'ils marchent en leur propre compagnie. Du moins , n'y font-ils attention que si ce *moi* moral , leur compagnon , éprouve quelque accident , quelque transformation qui vienne exciter la surprise et avertir de sa présence.

Tout en nous est plein de mystère ; nous avons et des penchans et des facultés que nous ne soupçonnons pas , jusqu'à ce qu'une circonstance imprévue vienne leur donner le signal. Nous renfermons en nous les contradictions les plus manifestes. Les motifs les plus subtils sont souvent ceux qui influent le plus sur nos déterminations ; ils enveloppent notre volonté comme d'une espèce de réseau invisible. Si ce que nous possédons se découvre , nous voyons mal ce qui nous manque. Moins on a fait de progrès , moins on découvre ce qui manque encore ; plus on a perdu , plus on devient incapable d'apprécier la valeur de ses pertes. Mais , peut-on même bien évaluer ce qu'on possède , si l'on ne connaît pas bien ce dont on manque ?

Invoquerons-nous l'expérience du passé qui

seule en effet nous aide à bien observer l'état actuel ? Mais , il faudrait , pour que ce passé fût bien connu , qu'il eût été lui-même bien observé : c'est un cercle vicieux. Lorsque l'issue de nos entreprises vient nous éclairer , rarement il est temps encore pour rectifier notre marche. L'enfance ne s'observe point ; l'adolescence s'observe mal ; l'âge mur arrive ; il est déjà bien tard pour commencer cette investigation. Quand commencera l'application de l'expérience ? D'ailleurs , il est tant de manières d'expliquer le défaut de succès ; choisirons-nous bien celle qui nous révélerait nos torts ?

Invoquerons-nous les comparaisons ? on ne juge bien en effet qu'en comparant. Mais , en nous comparant aux autres , la rivalité trouble notre vue ; la présence de ceux qui valent mieux que nous , nous humilie ; celle des inférieurs nous enfle : de même qu'on se trompe en jugeant les autres d'après soi , on se trompe souvent aussi en jugeant de soi-même d'après les autres. Delà , une émulation téméraire et des imitations maladroites.

Nous recueillerons-nous au fond de nous-mêmes , dans le silence et le calme le plus absolu ? Sans doute , telle est en effet la condition nécessaire pour bien s'étudier. Cependant , c'est précisément , au contraire , dans le moment de l'action qu'il serait utile de se considérer avec attention ; car c'est alors que nos facultés sont en jeu ; c'est

dans l'occasion que nous mesurons réellement nos forces; l'occasion apporte avec elle des ressources ou des obstacles inattendus. Les maux qu'on redoutait le plus, les biens qu'on désirait avec le plus d'ardeur, sont souvent ceux qui paraissent moindres dès qu'ils nous arrivent; les dangers dont on s'effrayait le moins deviennent les plus graves. Le solitaire croit se connaître; mais il se connaît seulement tel qu'il sera dans la solitude, et moins qu'un autre il saura prévoir ce qu'il deviendra dans une sphère d'activité. Nous ne nous montrons ce que nous sommes qu'en présence des objets, et alors ce sont eux qui attirent nos regards; il faut bien voir hors de soi, en avant de soi, pour agir. A mesure que la passion a plus de violence, il serait plus nécessaire d'en bien observer les accès; mais en même temps, aussi, cela devient d'autant plus difficile.

Invoquerons-nous le témoignage des autres hommes? Les uns exagéreront en nous le bien, par affection ou par procédé; les autres, le mal, par animosité ou par envie; en supposant toutefois que les témoins consultés disent en effet ce qu'ils pensent.

Le seul instrument dont nous disposons pour cette étude, la réflexion, est un instrument qui manque de fixité et de précision; il glisse, vacille, se fatigue, puis s'émousse, tremble dans la main qui l'emploie, et lui échappe sans cesse.

D'ailleurs, si l'on se concentre trop en soi-même, on finit par ne plus rien voir, ou par voir tout ce qu'on veut. Il y a des abîmes où l'on se perd.

Parvenons-nous à nous captiver assez pour pouvoir nous bien observer? Déjà, et par cela seul, un changement notable s'est opéré dans notre état intérieur. Le personnage qu'on croyait saisir et voir, se dérobe, déjà il a disparu. On se juge plus sainement, quand le moment de se conduire est écoulé.

De même que notre intérieur est un état trop complexe, il est aussi un état extrêmement variable. Il faudrait que le regard investigateur embrassât toutes les faces du sujet, le suivît avec persévérance dans ses phases. Dans cette mobilité continuelle, quel est le moment que nous choisirons pour servir de règle à notre jugement et nous donner une idée exacte de nous-mêmes? Les crises de l'exaltation et celles du découragement, dont le témoignage est le plus infidèle, ont précisément ce caractère, que chacune d'elles nous enveloppe d'une atmosphère qui lui est propre, nous représente les choses comme devant durer telles qu'elles sont alors, nous fait oublier le passé, s'empare exclusivement de l'avenir.

Dans le mélange qui s'opère entre les influences qui nous viennent du dehors et la réaction qui provient du dedans, on a peine à distinguer ce qui dérive de ces deux sources. Plus on est

soumis aux influences étrangères, et plus on est inhabile à mesurer ce qui leur appartient.

De même que le préjugé vulgaire transporte sur les corps les couleurs qui affectent notre œil, l'âme reporte sur les objets ses propres modifications; nous attribuons donc aux circonstances ce qui nous appartient. Quelquefois, au contraire, il y a en nous des mouvemens qui nous sont transmis et dont nous supposons la cause en nous-mêmes. Nous croyons les choses impossibles parce que nous n'avons pas osé; nous nous croyons capables, parce que nous avons été secourus. Semblables au navigateur qui croit voir le rivage du fleuve se mouvoir, quand nous changeons, nous croyons que c'est le monde qui change. Nous prenons des qualités d'emprunt, pour des élémens de notre caractère; nous prenons des habitudes contractées, pour une condition inhérente à notre nature; nous attribuons à nos facultés ce qui est dû aux instrumens et aux procédés; nous jugeons de toutes les situations par celles qui nous sont connues. Ainsi, alors même que nous réussissons à remarquer les effets, nous nous méprenons en mille manières sur les causes.

Telles sont les difficultés, du moins en partie; car, plus on s'étudie, plus on en découvre; mais nous supposons une volonté sincère de se connaître. Que sera-ce, si cette volonté manque elle-même? Où sont ceux chez lesquels elle se trouve

véritablement entière? C'est peu que, par légèreté, par ignorance, par distraction, nous paraissions indifférens pour l'acquisition de cette connaissance fondamentale; c'est peu que nous la négligions, que nous évitions même de la recueillir, nous cachant, nous déroband à nos propres regards, fuyant devant nous-mêmes, comme si nous redoutions notre société, et que nous n'osions pas nous exposer à nos propres investigations; souvent nous allons jusqu'à user d'artifices pour nous surprendre, et pour paraître à nos propres yeux autres que nous ne sommes. Tantôt, ce sera pour flatter ou excuser nos penchans; tantôt, pour complaire à notre amour-propre et à notre orgueil; tantôt par lâcheté; tantôt pour tous ces motifs ensemble. On veut se supposer fort quand il s'agit de satisfaire une ambition ou des désirs présomptueux; ou n'avoue plus ses forces quand il s'agit de remplir un devoir difficile. On s'exagère en soi-même les qualités qui paraissent méritoires; on atténue celles qui, offrant un secours naturel, diminueraient, au contraire, le mérite de nos efforts. Ne serait-ce point, par exemple, par cette dernière raison, que chacun s'accuse de manquer de mémoire, tandis que personne ne s'accuse de manquer de jugement? L'égoïsme veut parer l'idole qu'il s'est donnée; la sensualité veut être en repos, et par conséquent, se justifier; elle veut même se relever à ses propres yeux, se croire

moins grossière qu'elle ne l'est, pour mieux jouir encore. Si l'on n'ayoue guère ses torts aux autres hommes, on n'aime pas à se les avouer à soi-même : notre propre censure est celle qui nous atteindrait de plus près et nous poursuivrait avec plus de constance. La vanité même et l'amour-propre ne peuvent consentir à se reconnaître dans les mouvemens qu'ils inspirent : car, en se reconnaissant, ils se trouveraient humiliés, ils se contrediraient, puisqu'ils ne sont qu'une faiblesse du caractère : il faut donc qu'ils se déguisent pour réussir à conserver cette attitude distinguée à laquelle ils prétendent. Souvent, en cherchant à se montrer aux autres hommes sous l'aspect le plus favorable, pour obtenir leur approbation ou leur bienveillance, on se pénètre tellement de son rôle, qu'on finit par le prendre au sérieux, par tomber soi-même dans la méprise qu'on veut causer aux autres : on ressemble à un acteur qui continuerait à jouer tout seul la comédie, pour son propre compte.

Les personnes exaltées, après avoir commencé à s'abuser de la meilleure foi du monde, finissent toujours par se mentir de propos délibéré. Toute exaltation, mobile de sa nature, a des intervalles de relâche ; et lorsque l'exagération vient à se calmer, on veut continuer cependant à soutenir le même personnage ; on ne veut pas convenir qu'on ne soit plus le même ; on se compose une

exaltation factice ; on écarte tout ce qui pourrait la troubler ; on redoute surtout les rayons de la lumière ; on se condamne à une sorte de charlatanisme, vis-à-vis de soi-même, et l'on devient sa propre dupe. Quelque chose de semblable peut aussi avoir lieu chez ceux qui relèguent leur morale dans les spéculations contemplatives ; ils seraient troublés dans leurs extases par les souvenirs de leur vie effective, si ceux-ci étaient trop peu en accord avec leurs sublimes théories ; il faut donc trouver le moyen d'interpréter les motifs, de manière à ce que les actions n'offrent plus une contradiction aussi choquante ; il faut se persuader que les conceptions de l'esprit ont une racine réelle dans l'âme ; il faut réconcilier entre eux les deux personnages qui se donnaient un mutuel démenti ; cette réconciliation aura lieu en démonstrations et en paroles, et l'un de ces deux personnages trompera l'autre.

On a mille ruses pour réussir dans ces funestes combinaisons ; on prend vis-à-vis de soi-même toutes sortes de masques. On est singulièrement favorisé, dans ces artifices, par les nombreux obstacles qui rendaient déjà naturellement l'étude de soi-même si difficile. On exploite surtout avec une rare habileté une circonstance bien favorable à celui qui veut se mentir, l'espèce d'analogie qui se trouve entre certaines bonnes qualités et les défauts qui leur correspondent : ceux-ci n'étant que l'excès de celles-là, et appartenant originaire-

ment au même principe générateur, on réussira facilement à se faire illusion sur la limite qui les sépare.

Mais, rien ne favorise davantage les illusions qui nous égarent dans l'étude de nous-mêmes, soit qu'elles restent sincères, soit qu'elles naissent de notre propre mauvaise foi, que le mélange et la confusion que nous laissons introduire dans les motifs de notre conduite. Les intentions complexes se prêtent à toutes les interprétations; elles ont des explications préparées pour tous les systèmes; elles ont un but qu'on peut s'avouer, à côté de ceux qu'on veut réellement atteindre. Le désordre des sentimens et des idées jette dans notre intérieur une obscurité profonde; dans ces ténèbres, on voit tout ce qu'on désire voir; on se crée un roman sur soi-même; l'on manque de moyens pour le comparer à la réalité, et par conséquent pour reconnaître que ce n'est en effet qu'un pur roman. D'ailleurs, plus il est agréable, plus on aime à y croire, et l'on finit toujours par croire ce qu'on désire.

CHAPITRE X.

DE L'AVANTAGE QU'ON PEUT RETIRER DE SES PROPRES FAUTES.

Tout sert à notre perfectionnement, même les fautes qui semblent nous en éloigner, et, de tous les moyens de perfectionnement, celui-ci semblerait devoir être l'un des plus utiles, puisque les occasions en sont aussi constantes que générales. Les hommes les plus distingués n'échappent point à certaines anomalies du caractère, à certaines inégalités dans les dispositions: ils y sont peut-être même d'autant plus exposés, qu'ils possèdent des qualités plus éminentes. Quelquefois l'essor extraordinaire que prend en eux l'une des facultés de l'esprit ou du cœur, rompt l'équilibre qui devait régner entre elles; quelquefois la conscience qu'ils ont de leurs intentions, ou le sentiment qu'ils ont de leurs forces, leur inspire une confiance trop aveugle; quelquefois ils dépassent le but, en s'abandonnant sans réserve et sans mesure à un mouvement honorable dans son prin-

cipe ; quelquefois leur attention , absorbée par les efforts qu'exigent des entreprises difficiles , néglige de veiller sur les points exposés ; quelquefois ils pensent même pouvoir s'accorder quelques négligences , comme une sorte de relâche , d'indemnité pour leurs sacrifices , et se croient autorisés à être moins sévères envers eux-mêmes , en raison des mérites qu'ils ont acquis.

Chacun de nous éprouve plus ou moins ces vicissitudes , en souffre , en gémit , sans savoir assez se mettre en garde contre leurs effets.

Tantôt c'est nous-mêmes qui changeons , sans que nous puissions nous rendre compte des causes de cette inconstance. Il est des instans où nous nous portons au bien naturellement et sans effort ; il en est où nous sommes entraînés à ce qui est mal , comme malgré nous-mêmes ! De bonnes et saintes inspirations apparaissent , disparaissent , avec la rapidité de l'éclair ; l'âme s'élève et retombe , s'éveille et s'assoupit ; elle s'enflamme aux premières clartés du bien ; elle s'épuise par une contemplation prolongée. On dirait que nous sommes sujets à certaines maladies intérieures pendant lesquelles nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes ; alors notre vue se trouble , notre sensibilité paraît éteinte. Plus nous avons goûté les choses élevées et généreuses , plus nous sommes découragés par ces défaillances. Former des résolutions , y manquer ou les ou-

blier ; concevoir de nobles espérances , éprouver des regrets , se laisser abattre , éprouver de beaux sentimens , succomber à des faiblesses puériles , projeter , essayer , échouer , se décourager , n'est-ce pas l'histoire abrégée de notre vie ? Que si cependant on adopte une disposition fixe et stable , ne sera-ce point l'aveugle routine des habitudes , ou la molle inaction de l'indifférence ? C'est-à-dire qu'on échappe aux chances d'erreurs , en renonçant aux progrès et à la mobilité , en tombant dans l'inertie.

Tantôt ce sont les circonstances qui se modifient autour de nous , et qui exercent tour-à-tour , sur nous , des influences contraires. Mal préparés à recevoir ou à repousser ces influences diverses , nous sommes surpris et déconcertés par les changemens imprévus qui s'opèrent autour de nous ; nous laissant aller sans résistance à toutes les impulsions qui nous sont données , nous varions avec les objets qui agissent sur nous ; croyant toujours être les mêmes , parce qu'en effet nous demeurons constans dans notre mollesse et notre négligence. Aussi trouve-t-on bien peu de caractères soutenus , et la chose la plus rare est de trouver un homme parfaitement conséquent à lui-même. Les hommes , jugés dans l'ensemble , ne sont ni aussi bons , ni aussi méchans qu'ils le paraissent. Mais on n'envisage guère les caractères que sous l'un ou l'autre de leurs aspects. On ne

suppose pas qu'un même individu puisse être en contradiction avec lui-même. On conclut de ce qu'on remarque en lui à ce qu'on n'a pas eu occasion d'observer. Delà vient aussi qu'on porte sur le même homme tant de jugemens divers ou opposés. Chaque spectateur juge d'après le côté qui lui fait face.

Or l'illusion qu'éprouve le spectateur, nous l'éprouvons nous-mêmes en voulant nous juger. En proie à des oscillations continuelles, nous ne savons pas mesurer les différences qui marquent les degrés auxquels nous montons et descendons tour-à-tour. Dans chaque phase, nous croyons presque occuper un poste fixe, nous perdons la mémoire du passé; nous croyons pouvoir compter sur l'avenir. Delà les causes ordinaires de nos fautes; delà aussi l'utilité principale que nous pourrions tirer de l'expérience de nos fautes.

Malheureusement, le sentiment de ces fautes, lorsque nous consentons à les reconnaître, produit, le plus souvent, sur nous, un effet tout contraire à celui qu'on en devait attendre. On ne fait point le mal pour le mal; mais, quand on a fait le mal, on couvre d'un voile l'image du bien, pour n'en pas être importuné; on se trouble; le désordre s'introduit dans l'esprit et le cœur; si on a succombé par faiblesse, on devient plus faible encore par l'abatement; si on s'est laissé empor-

ter, on s'enivre, on perd le sentiment de la mesure. Si l'on ne veut pas se reconnaître coupable, on fausse sa conscience; si on se reconnaît coupable, on s'accoutume à l'idée de ses torts, on consent à être coupable, on est en danger de se dégrader. Malheureux! arrêtez! un abîme est sous vos pas. Gardez-vous, gardez-vous, à tout prix, de considérer un premier tort comme une sorte d'engagement! gardez-vous de vivre en société avec l'image de votre faute, sans la désavouer! gardez-vous d'accepter les souillures, la honte intérieure, la plus ignominieuse de toutes! La faute est peu de chose encore, tant que le caractère n'est pas flétri. Fatale et cruelle sévérité du monde! Il accable souvent sans miséricorde ceux qui ont failli, d'un arrêt irrévocable; il prétend leur imprimer le sceau d'une réprobation sans terme. En leur ravissant l'espoir de la réhabilitation, il les condamne à persévérer; en les deshonorant à jamais, il les excite à se rendre à jamais méprisables; il semble leur dire: « Le vice est ta part et ton héritage. » Le monde qui prononce une telle proscription, est-il bien ce même monde qui renferme dans son sein tant de hontes ignorées; qui, en tant d'autres rencontres, excuse si facilement, préconise, encense au besoin, et quelquefois même va jusqu'à prescrire de grandes violations du devoir, lorsqu'elles sont entourées d'éclat, suivies du succès, ou conformes

aux préjugés ? Peut-être , l'infortuné qu'il a pros- crit , était , malgré sa faute , bien moins corrompu que ses juges. Qu'ils soient bénis , les êtres compa- tissans qui viennent au secours du plus réel des malheurs , qui tendent la main à celui qui est tombé , qui , en lui témoignant une tendre sollici- tude , lui promettent le retour de l'estime : vérita- bles médecins des âmes , qui songent , non à frapper le malade , mais à le guérir , qui lui ren- dent l'espérance pour préparer sa guérison , qui , forts de leur propre vertu , ne craignent point de se montrer indulgens , et qui , par une indulgence bien entendue , ouvrent la voie au repentir ! Grâce soient rendues aux doctrines religieuses qui tien- nent sans cesse ouvertes au repentir les portes du sanctuaire de la vertu , qui réhabilitent aux yeux du juge suprême ceux qu'avait flétris l'opinion capricieuse des hommes ! Vincent de Paule est plus grand encore dans les bagnes , que dans les hôpitaux , qu'auprès de la crèche où les enfans trouvés sont recueillis !

Ceux qui débutent dans la carrière du bien , après s'y être lancés d'abord avec ardeur , sont souvent menacés d'une crise de découragement , lorsqu'ils viennent à découvrir combien ils sont faibles encore. Ils se croyaient en pleine posses- sion de cette vertu qu'ils adorent d'un culte si sincère , et ils se retrouvent tributaires des défauts qu'ils condamnent ; ils s'affligent ; ils se demandent

si cette ardeur si pure , dont ils étaient animés , n'était pas elle-même une illusion ; ils n'osent plus compter sur eux-mêmes ; ils deviennent timides , tièdes ; ils s'arrêtent. Ceux qui sont avancés dans la carrière du bien s'étonnent quelquefois d'avoir toujours à lutter contre les mêmes adversaires , de les voir reparaître encore après les avoir si long-temps combattus ; découvrant chaque jour de nouvelles imperfections en eux-mêmes , par cela même qu'ils voient mieux et ce qu'ils devraient être et ce qu'ils sont , ils peuvent se laisser attein- dre par la lassitude et la tristesse.

Cependant , l'expérience de nos fautes , si nous savions bien la consulter , nous apporterait à tou- tes les époques de précieuses lumières et de nou- velles forces pour bien faire. Elle est la grande , dure , mais salutaire instruction qui nous initie à la connaissance de nous-mêmes ; elle est l'a- vertissement qui nous rappelle à une vigilance active et continuelle ; elle signale pour nous et les parties faibles de notre caractère , et les dan- gers extérieurs qui nous menacent le plus ; elle nous fait apercevoir où nous conduirait la pente sur laquelle nous avons glissé , si nous nous y laissions entraîner ; elle tire ainsi d'une première erreur un préservatif contre d'autres erreurs plus nombreuses et plus graves ; elle nous préserve en- core d'un autre genre d'erreurs non moins funes- tes , celles qui naîtraient d'une présomption témé-

raire et d'une fausse sécurité; elle marque pour nous les degrés de l'arc que nous décrivons dans les tristes oscillations auxquelles notre mobilité nous condamne; elle marque et les points sur lesquels nous défailons par impuissance ou lâcheté, et ceux sur lesquels nous excédons par exagération ou par impétuosité; elle nous recueille, nous invite aux réflexions sérieuses, nous conduit à reconnaître et les causes premières et les conséquences de nos déterminations, et les diverses influences auxquelles elles sont soumises; elle nous exerce à une bonne foi sévère vis-à-vis de nous-mêmes; elle dissipe le genre d'illusions qui nous égare davantage, celles de la vanité.

Par cela même qu'elle dissipe les prestiges dont la vanité nous environnait, l'expérience de nos fautes sert aussi à nous délivrer des chaînes dans lesquelles la vanité nous tenait asservis; et nous retrouvons une précieuse liberté dans cette censure que nous exerçons sur nous-mêmes. La condamnation que nous prononçons contre nous demande un courage qui rend tous les autres courages plus faciles; elle exige de nous un sacrifice d'amour-propre, celui de tous qui est souvent le plus pénible, le dernier quelquefois auquel on se résigne. On ne juge jamais mieux ce qui répugne à la nature d'un être qu'en le rapprochant de lui; toutes les antipathies se déclarent et se fortifient par le contact; ainsi l'homme sincère

éprouve une horreur bien plus vive pour ce qui est mal, quand ce qui est mal a momentanément envahi quelque portion de lui-même; quand il se voit souillé par sa présence, il reconnaît plus évidemment tout ce qu'il y a dans la violation du devoir d'antipathique à la condition de son existence, et à l'ordre de ses facultés; il repousse cette anomalie funeste avec d'autant plus d'énergie, qu'il s'en est senti atteint de plus près. Il arrive aussi que la vertu, pour avoir été un instant obscurcie d'un nuage, se revêt à nos yeux d'une plus éclatante majesté, alors qu'elle se dépouille du voile qui l'avait couverte. Le voyageur éloigné quelque temps de sa patrie, la retrouve plus belle encore, en mettant le pied sur les rivages qui l'ont vu naître; la réconciliation rend une puissance toute nouvelle aux liens qui avaient été momentanément rompus; le fleuve s'élançe avec un redoublement d'impétuosité dans son lit, lorsque l'obstacle qui arrêta son cours a disparu. On a vu des hommes passionnés ou frivoles subitement arrachés aux égaremens qui les entraînaient, aux distractions qui les captivaient, par le sentiment d'une faute commise, et ramenés par la méditation aux habitudes graves et sérieuses; on a vu même de grands coupables délivrés, par une révolution soudaine, des habitudes du crime, se livrer au bien avec un transport de zèle et un courage inconnus à beaucoup d'honnêtes gens, et trouver dans le

souvenir de leurs excès passés le plus puissant aiguillon pour se porter à la perfection. Il y a, en effet, dans le repentir, un sentiment bien profond et bien sincère; il comprime tous les ressorts de l'âme; il donne un besoin insatiable de réparer; le malade n'aspire pas plus avidement à la santé, que le repentir n'aspire à la vertu; c'est un exilé qui redemande sa terre natale; c'est un orphelin qui redemande sa mère. Que si on peut se relever si noblement du crime lui-même, si on peut en sortir plus animé à bien faire, qu'hésitons-nous à secouer le joug de faiblesses bien plus légères, à tirer un avantage journalier des fautes qui nous échappent chaque jour? Il faut, il est vrai, pour cela, deux conditions premières: il faut nous avouer, en effet, avec candeur, la faute commise; il faut rétracter, expier, non par un désaveu spéculatif qui se prononce sans effort et sans douleur, mais par une résolution de la volonté qui répare déjà d'une manière anticipée, parce qu'elle s'engage à réparer effectivement dans l'occasion; il faut aussi, il faut avant tout, apaiser le trouble intérieur qui accompagne la faute et qui redouble souvent alors que la faute est reconnue. Ne nous y trompons pas: dans l'impression douloureuse que cette vue nous fait éprouver, il entre quelque chose de plus que le regret et le remords; il y a une douleur cuisante de l'amour-propre blessé dans l'un de ses côtés les plus sensibles, et con-

traint d'abdiquer une partie de ses prétentions les plus chères; on n'est pas seulement mécontent de soi, on est humilié: si l'on blâme le tort qu'on a commis, on s'irrite de se trouver déchu. Voilà où il faut d'abord porter le remède: il faut écarter du principe même du repentir tout ce qui en altérerait la pureté et la franchise. Alors, son amertume, sa juste amertume, se convertira bientôt en une douceur singulière, et du sein même du trouble sortira une paix inconnue. On goûtera, s'il est permis de dire ainsi, les joies de la convalescence morale.

Ce travail intérieur, solitaire, assidu, qui consiste à réparer sans cesse, à rétablir en nous-mêmes, à quelque chose de bien moins attrayant sans doute que la marche progressive vers l'amélioration; c'est la longue fatigue à laquelle nous sommes condamnés ici-bas; mais elle a un mérite particulier, précisément en ce que ses exercices ont moins de charmes, ses effets moins d'éclat. La nécessité où nous sommes de recommencer sans cesse cet ouvrage, comme la toile de Pénélope, l'impuissance où nous sommes de nous affranchir du tribut que nous payons douloureusement chaque jour à la faiblesse de notre nature, est l'une des épreuves auxquelles la vertu a été soumise ici-bas par la Providence; la vertu y trouve l'occasion d'appliquer un genre de patience qui lui fait trouver encore un moyen de perfectionne-

ment dans le sentiment de l'imperfection elle-même ; car elle l'accoutume à reconnaître et à accepter les limites de notre condition terrestre ; elle lui fait pressentir en même temps avec plus de force les destinées futures qui doivent reculer enfin les limites contre lesquelles elle lutte avec tant de persévérance , et qu'elle repousse sans pouvoir jamais les briser.

Le monde tient si peu de compte à la vertu de ces fatigues secrètes, dirigées vers la réformation intérieure , que souvent il apprécie les qualités naturelles de préférence à celles qui sont acquises au prix de tant de sueurs. C'est peut-être qu'il ne croit pas assez fermement à la vertu, pour avoir une entière confiance à la solidité de la réformation qui en est l'ouvrage.

On tire plus d'avantage des fautes commises par l'excès et l'abus d'une qualité estimable, que de celles qui sont la suite de la faiblesse et de l'impuissance ; on se relève plus difficilement de celles qui avilissent que de celles qui égarent seulement ; on a plus de peine à réparer celles qui ont été commises avec réflexion : celles que le repentir efface le plus rarement , sont celles qui portent le caractère d'un froid calcul de personnalité ; celles qui sont les plus irrémédiables sont celles par lesquelles on se ment à soi-même.

On se confirme quelquefois davantage dans les torts que l'on a commis en présence de témoins ;

l'amour-propre survient, il prolonge la faute, il l'aggrave, il la rend tristement féconde ; non-seulement il met obstacle à ce qu'on se l'avoue, mais il en fait naître de plus funestes encore pour la justifier. C'est ainsi qu'on devient plus malveillant pour ceux qu'on a offensés, qu'on ne l'était en les offensant ; c'est ainsi qu'on les hait pour le mal qu'on leur a fait. L'amour-propre et la vanité sont donc le principal obstacle qui nous empêche de profiter de l'expérience de nos torts ; et de tous les dommages qu'ils nous causent, celui-là n'est pas le moindre. Dans cette portion de l'éducation de soi-même, dont le but est de faire fructifier, du moins, une expérience qui coûte si cher, les premiers soins se dirigeront donc à attaquer l'amour-propre et la vanité, comme les deux gardiens qui, placés en avant de nos autres défauts, les protègent, les cachent, les défendent, peut-être même les préconisent.

On rencontre assez souvent d'honnêtes gens qui ont le bonheur de ne faillir presque jamais, qui se conforment tranquillement aux principaux préceptes, qui respectent surtout les prohibitions, qui, surtout, ne s'égarent jamais par l'excès des affections généreuses ; ils sont en règle, mais leur vie est à-peu-près stérile pour le bien, mais ils sont stationnaires, immobiles ; ils sont satisfaits d'eux-mêmes ; ils dorment en repos ; ils s'étonnent d'entendre dire combien la pratique de la vertu

est une chose difficile : c'est qu'ils la pratiquent eux-mêmes comme une sorte de métier, plutôt qu'ils ne l'embrassent comme une vocation. Ils ressemblent à ces ministres subalternes du temple, que nous voyons errer d'un œil froid et insouciant autour de l'autel et du sacrifice, en remplissant l'office matériel pour lequel ils sont gagés, étonnés du recueillement et de la piété des fidèles. Certes, qui dort ne pêche pas. Heureux peut-être les honnêtes gens dont nous parlons, si quelque bonne faute venait un jour les tirer de leur engourdissement, leur rendre, par le repentir, une nature plus vigoureuse, et les désabuser de la sécurité, de l'orgueil, peut-être, qu'ils goûtent dans leur médiocrité morale, leur inspirer enfin la pensée, le désir de devenir meilleurs !

L'expérience de nos propres fautes est une lumineuse introduction à la connaissance des hommes, et par là, aussi, à la science qui a pour objet la conduite de la vie. Elle est une éducation de la bienveillance ; elle nous fait rechercher avec plus d'ardeur le commerce des bons ; elle nous fait mieux supporter celui des êtres imparfaits : le sentiment de nos propres imperfections, en nous rapprochant de ceux-ci, nous dispose aux affections que nous leur devons, nous inspire plus de condescendance pour eux, nous obtient en retour une confiance plus entière de leur part. Lorsque poursuivis par le regret d'un tort commis nous

avons le bonheur de rencontrer un être atteint par l'adversité, et de pouvoir lui donner des soins, il semble que notre conscience se soulage, que nous avons trouvé la médiation qui doit nous réconcilier avec le devoir. Les consolations que nous répandons alors sur le malheur, nous consolent nous-mêmes d'une peine intérieure et cuisante. Les larmes de la reconnaissance, en tombant sur nous, guérissent notre cœur malade des blessures qu'il s'était faites. Oh ! la belle et douce expiation, que les actes de la charité !

De tous les exercices de la générosité, le plus noble, le plus étendu, le plus difficile, est celui qui porte aux autres hommes des soulagemens et une utile assistance dans les maladies morales. Mais quel médecin donnera d'utiles directions, si ce n'est celui qui a expérimenté par lui-même les maux qu'il cherche à guérir ? C'est dans le souvenir de nos fautes que nous puiserons des conseils vraiment efficaces, et que nous trouverons aussi le secret du langage qui peut les faire entendre.

SECTION II.

DU RÉGIME EXTÉRIEUR ; DES OBSTACLES ET DES
SECOURS.

CHAPITRE I.

DE L'IMITATION ET DES EXEMPLES.

PLACÉ dans des rapports aussi nombreux que variés avec les autres hommes et avec les choses, l'homme en reçoit, pour son perfectionnement moral, des influences ou favorables ou contraires. L'éducation qu'il se donne à lui-même pendant le cours entier de sa vie, ne se borne donc point à la culture intérieure de ses facultés; elle a un second objet non moins essentiel, non moins difficile. Elle doit aussi modifier, ou les rapports extérieurs dans lesquels il est engagé, ou les effets qui en résultent. Car, s'il est souvent hors d'état de changer le cours des circonstances, il est toujours en son pouvoir de maîtriser les

impressions qu'il en reçoit, de prévenir ou de repousser des dommages qu'elles pourraient porter à son caractère, ou de recueillir et de conserver l'assistance qu'elles viennent lui offrir.

Dans cette seconde éducation qu'on peut donc appeler une éducation extérieure, il importe de bien distinguer ce qui est réellement en notre pouvoir, de ce qui est absolument indépendant de nos efforts, et d'étudier ensuite les moyens de bien user, en effet, de la puissance qui nous reste. Les circonstances du dehors agissant à-la-fois sur le développement de l'amour du bien et de l'empire de soi, en parcourant successivement ces circonstances, il conviendra d'observer parallèlement ce double ordre de résultats.

Jetons donc maintenant nos regards sur la scène qui nous environne! Les exemples de nos semblables s'offrent à nous comme les premières influences, les plus importantes peut-être.

Les lois qui régissent l'instinct de l'imitation offrent, avec celles qui gouvernent les habitudes, une singulière analogie. A la vue des actions exécutées par les autres hommes, nous exécutons des actions semblables avec plus de facilité, de promptitude; nous les répétons, sans qu'il nous soit nécessaire d'en combiner le plan, sans qu'il nous soit même nécessaire d'en concevoir les motifs; l'instinct de l'imitation tient lieu et de réflexion et de volonté; il y a plus, il devient

même un besoin qui nous sollicite, un mouvement qui nous entraîne, tantôt à notre insu, tantôt malgré nous. On pourrait dire que l'instinct de l'imitation est une habitude empruntée; et que l'habitude est aussi une sorte d'imitation qui consiste à se copier soi-même.

Il y a, toutefois, dans l'imitation quelque chose de supérieur à l'habitude proprement dite : celle-là suppose et un commencement d'observation et une certaine sympathie; la seconde est solitaire, comme elle est aveugle; aussi, les animaux acquièrent-ils la première de ces capacités dans un moindre degré que la seconde; chacun d'eux n'imité guère que ceux de sa propre espèce, sauf une exception bien remarquable; c'est que plusieurs d'entre eux s'essaient à suivre les traces de l'homme, lorsqu'ils vivent dans sa société, comme s'il leur avait été donné pour guide. Cette faculté d'imitation est graduée dans les diverses espèces; elle obtient dans l'homme tout son développement, parce qu'il y a en lui un esprit d'observation plus curieux, plus investigateur, et un principe d'activité plus infatigable.

Cependant l'empire légitime, l'empire utile de l'imitation s'étend, comme celui de l'habitude, sur la région de la vie extérieure, sensitive, organique: c'est là qu'elle doit régner. Elle apportera dans la pratique une grande économie de soins, de fatigues et de temps; par une participation toute

naturelle, elle rendra commune à un grand nombre d'individus, l'expérience de l'habileté acquise par quelques-uns, par un seul; elle entretiendra le concert au milieu de la multitude des mouvemens individuels; elle les ramènera à l'uniformité, comme l'habitude soumettait chacun d'eux à la constance; l'imitation produira même un autre genre de persévérance, celle qui se perpétue dans les générations par la tradition des exemples.

Mais l'instinct de l'imitation, comme l'habitude mécanique, simple instrument d'exécution pour l'activité extérieure, ne doit être employé que dans sa sphère d'application; au-delà, il n'est plus qu'un obstacle. L'imitation instinctive et l'habitude routinière sont les deux grands ressorts des êtres qui ne se meuvent et ne se dirigent point par eux-mêmes; elles leur composent ensemble une vie automatique, et, dans la servitude qu'elles leur imposent, chacune des deux prête son assistance à l'autre. Ne nous étonnons point si tant de gens se contentent plus ou moins de ce genre d'existence : elle est si commode ! Elle dispense de tout travail intérieur, elle soulage de toute incertitude; elle nous rend savans sans études, réguliers sans efforts; et en nous revêtant des formes communes, nous assure d'avance l'approbation générale.

L'imitation instinctive n'intervient que pour usurper sur ce qui appartient à la spontanéité des fa-

cultés morales, et n'usurpe que pour détruire. Elle étouffe l'amour du bien en même temps qu'elle détruit l'empire de soi; elle substitue un principe aveugle à la voix de la conscience; elle soustrait nos actions à notre volonté; elle prévient le choix et enchaîne la liberté.

C'est donc avoir peu fait encore que de s'être proposé de bons exemples. Ce qui importe surtout, c'est la manière de se les approprier, c'est le genre d'instruction qu'on en retire.

Depuis que les modèles de l'antiquité ont été rendus à la littérature et aux arts, on n'a cessé de dire et de redire : « Imitiez les anciens; » et la foule a cru qu'il s'agissait de calquer les œuvres modernes sur celles de nos devanciers, en reproduisant les mêmes sujets, en s'enfermant dans les mêmes cadres, en observant les mêmes proportions, en employant les mêmes ressorts. En vain un petit nombre d'esprits supérieurs se sont écriés : « Est-ce donc là imiter les anciens! oui, imitez-les; mais en remontant aux mêmes inspirations! Devenez ce qu'ils furent! Osez, comme eux, penser d'après vous-mêmes! Soyez originaux, simples, ingénus comme eux! » Ils ont dit, et, aujourd'hui encore, on a peine à les entendre, parce que c'est au génie seul qu'il appartient de les comprendre.

Il en est de même des exemples offerts à notre imitation dans l'ordre moral; nous dirons aux

élèves de la vertu : contemplez les modèles, mais pour vous pénétrer de leur esprit. Que serait-ce que de vous borner à copier leurs actions? Ce sont leurs généreux motifs qu'il s'agit de découvrir, d'emprunter. Entrez en communication avec leur âme; pénétrez-vous de leur esprit; apprenez d'eux à vous connaître, à consulter votre conscience plus que l'opinion; à posséder vos mérites en propre, et, par conséquent, à agir aussi par vous-mêmes.

Il y a donc deux sortes d'imitation, comme il y a deux sortes d'exercices; l'une passive et mécanique, l'autre active, libre, réfléchie et féconde; la première ne fait que voir l'exemple et le suivre, la seconde le médite, l'interprète, et ces deux modes d'imitation agissent en sens inverse l'un de l'autre.

La première, indifférente de sa nature, sert de canal à la contagion du vice et de l'erreur, comme elle peut porter son secours à la propagation des choses louables; mais, dans l'instant où elles lui confient leur destinée, la vertu, comme la vérité, perdent leur caractère; l'une se dépouille de son mérite, comme l'autre de son évidence.

La seconde choisit et discerne; elle accepte les exemples comme des secours, non comme des chaînes; elle enseigne aux âmes généreuses toute l'étendue de leur propre liberté; elle leur révèle le secret de leurs forces. Le Corrège s'écrie : « *Et moi aussi, je suis peintre!* » A la vue des nobles modèles

qui viennent briller à nos yeux dans la carrière de la vertu, un cri semblable sort quelquefois du sein d'une âme bien née, mais qui, s'ignorait encore elle-même; « et moi aussi, se dit-elle, je suis capable et digne d'aspirer au bien! » Ces facultés inconnues qui sommeillaient encore en elle, attendaient une occasion semblable pour prendre un subit essor; c'est dans l'exemple d'autrui, comme dans une sorte de miroir, qu'elle a appris à se connaître. C'est dans le type des belles actions, exposé sous ses yeux, qu'elle a découvert sa vocation véritable, découverte immense et sublime, qui décidera peut-être du sort entier de la vie!

Si les exemples sont étudiés dans cet esprit, nous en retirerons pour notre éducation morale trois genres principaux d'utilité. D'abord, ils faciliteront, éclaireront l'intelligence des notions du bien, ils en offriront une définition vivante. En second lieu, ils fourniront une expérience positive sur les moyens de succès, sur les obstacles et les ressources dans la pratique du bien. Enfin, par une heureuse sympathie, ils communiqueront à notre cœur les sentimens dont ils produisent les effets; ils exciteront en nous une émulation généreuse, c'est-à-dire, tout ensemble, et l'ardent désir et la confiance d'égaliser ceux qui nous ont précédés, de les surpasser peut-être; mais ces trois genres d'utilité exigent aussi trois conditions qui leur correspondent.

1° Ce n'est point assez d'un exemple unique et isolé pour définir avec clarté et exactitude une notion morale; l'exemple isolé peut même tromper, au lieu d'instruire; l'idée, en devenant trop étroite, deviendrait fautive en même temps; toute notion morale, personnifiée et rendue sensible par l'exemple, est accompagnée, dans ce cas particulier, d'un cortège de circonstances qui lui sont, au fond, étrangères, qui ne se rencontrent avec elle que d'une manière fortuite. On pourra confondre; on pourra prendre pour le fonds des choses, ce qui n'en est que l'accessoire et le costume. Il faut donc comparer les exemples, pour éviter de trop particulariser les conséquences qu'on en peut déduire; il faut les retrouver dans des situations diverses, afin que l'idée juste et vraie ressorte seule, toujours claire, toujours plus distincte, au milieu de ces contrastes. Recueillons donc, dans les différentes régions de la terre, dans les différens siècles, cette riche moisson que nous offrent les traditions des vies honorables! Gardons-nous d'emprisonner l'image de la vertu dans ces étroites conditions! Qu'elle se dégage de ce qui appartient aux individus, aux occasions, aux lieux, aux temps, pour briller de son véritable et immortel éclat! Qu'elle s'offre, non comme une dépendance des usages, des mœurs, mais comme une grande loi éternelle, universelle, absolue; non comme une institution locale, mais comme la dot de l'humanité!

2° S'il est utile de recourir quelquefois aux exemples les plus éloignés de nous, il est nécessaire que dans la variété de ceux dont nous voulons recueillir les leçons, il s'en trouve d'assez rapprochés de nous pour nous offrir, à-peu-près, le tableau des circonstances où nous sommes placés nous-mêmes. Nous ne comprenons bien les pensées et les sentimens des personnages mis en scène, qu'autant qu'ils sont en rapport avec nous, qu'ils sortent de nos rangs; surtout nous concevons difficilement la possibilité et la manière d'appliquer leurs motifs et de nous les approprier, si ces personnages n'ont pas été placés dans une situation analogue à la nôtre. Du moins, nous restera-t-il toujours des prétextes pour nous dispenser de suivre leurs traces; nous nous contenterons d'une admiration théorique. Il est bien de lire Plutarque, il est bien de contempler dans ces grands personnages de l'histoire les traits immortels qui caractérisent l'héroïsme de la vertu; ils sont pour l'éducation morale, ce qu'Homère est pour l'éducation poétique: mais, il faut aussi chercher autour de soi une expérience plus familière et plus prochaine, qui, si elle ne nous transporte pas aussi vivement dans la région de l'idéal, nous enseigne la pratique réelle, et nous inspire des sentimens de nature à se réaliser chaque jour.

3° Pour être vraiment instructif, l'exemple doit être complet; c'est-à-dire, il doit nous faire

connaître non-seulement l'effet, mais encore la cause, le concours de toutes les causes; ce qu'il y a de plus difficile n'est pas de savoir ce qu'on doit faire, mais d'apprendre comment on peut le faire. Qu'en nous montrant le but, on nous trace aussi la route; qu'en contemplant une action vertueuse, nous puissions découvrir aussi quels obstacles il a fallu vaincre, par quels moyens on en a triomphé, par quelle préparation souvent progressive et lente on s'est mis en mesure d'y réussir. L'action détachée de la vie entière peut briller d'un grand éclat; mais elle ne fut peut-être qu'un accident heureux, qu'une inspiration soudaine et passagère; c'est l'ensemble de la vie elle-même qu'il serait utile d'étudier: c'est là qu'on verrait comment les actions naissent du caractère et s'enchaînent les unes aux autres. On y trouverait d'ailleurs, de tous les exemples, celui duquel découle l'instruction la plus nécessaire, celui qui nous offre le modèle d'une conduite soutenue, d'un caractère conséquent à lui-même.

L'imagination se sent entraînée vers les exemples extraordinaires: de toutes les images du merveilleux, en est-il qui soient revêtues d'un charme plus puissant, plus juste? c'est le merveilleux de la nature morale; c'est un merveilleux qui semble nous appartenir. Ne craignons point sans doute d'élever quelquefois nos regards vers ces grands monumens qui, debout au milieu du cours des

âges, attestent toute la dignité de la nature humaine, et de nous reconforter par ce spectacle! Nous sommes tellement entourés de choses vulgaires, nous expérimentons tellement notre faiblesse! Il est bon de mesurer jusqu'où peut aller le cours de la vertu, quand ce ne serait que pour apprendre combien nous en sommes encore éloignés. Mais nous admirons, nous louons plus facilement aussi les mérites qui ne sont pas à notre usage et que nous nous croyons dispensés d'acquérir; la jouissance que nous éprouvons à les contempler est toute gratuite; c'est ainsi que nous allons applaudir, sur la scène tragique, à ces grands actes d'immolation au devoir, qui sont les modèles du sublime moral, sans que cela tire à conséquence pour notre propre vie, et sans que nous songions à y puiser quelque application usuelle. Cherchons donc aussi des exemples qui soient réellement exemples, qui, plus modestes, se trouvent par là même à notre portée, qui deviennent l'itinéraire du voyage que nous sommes appelés à entreprendre, que nous espérons pouvoir accomplir!

Il est utile enfin de prendre les exemples dans les situations qui offrent et plus d'obstacles et moins de secours. Les vertus des riches ont peu d'éloquence pour persuader ceux qui subissent l'épreuve de l'adversité. La pauvreté a ses modèles d'héroïsme, dont le spectacle récompense au

centuple, en les instruisant, ceux qui s'approchent d'elle pour la secourir. Combien de fois ils ont rougi, en considérant tant de patience, de résignation, de douceur, chez ces êtres souffrants, abandonnés, dédaignés! Que ne peut-on conduire à un tel spectacle cette jeunesse qu'on croit instruire avec des livres! que ne peut-on ouvrir à tous les regards les portes de ces humbles asiles! Qu'ils viennent, qu'ils voient, ceux qui, préparés par l'éducation, soutenus par l'opinion et les regards du monde, ayant si peu d'épreuves à subir, tant d'aides pour les assister, osent cependant, du sein de toutes les jouissances de la vie, élever des doutes systématiques sur la liberté humaine et la réalité de la vertu! qu'ils viennent ces hommes qui, en contestant à notre nature ses plus belles prérogatives, affectent cependant quelquefois tant d'orgueil! qu'ils voient! qu'ils s'humilient! qu'ils apprennent tout ce qu'il y a de grand, de vrai, de sérieux, dans les destinées humaines! qu'ils trouvent ici le remède à leur frivolité et la réponse à leurs sophismes!

Dès les premiers âges de la civilisation, les peuples rangèrent au nombre des demi-dieux les personnages qui s'étaient signalés par une suite de grandes et belles actions; on supposait qu'ils avaient dû conserver avec la nature divine une consanguinité plus prochaine; on se complaisait à mettre le souvenir de leurs exemples sous la

sauve-garde du culte public, à ajouter à l'autorité de ces exemples toute la puissance de la religion; c'était une sorte de culte qu'on instituait en l'honneur de la vertu. Combien le christianisme a étendu et épuré ces vues! il a choisi les modèles dans toutes les contrées de la terre, dans toutes les conditions de la société; c'est lui qui a enfin appris au monde à honorer les vertus obscures; il a fait sortir ses héros du sein des plus humbles professions; il les a fait apparaître sous les hailons de l'indigence. Il a contraint notre orgueil et notre frivolité à se prosterner en leur présence. Il a trouvé des exemples pour chacun de nous; il en a trouvé surtout pour ceux qui ont le plus besoin de secours.

Le vulgaire tire la règle morale de l'autorité des exemples, tandis que l'exemple n'a lui-même d'autre autorité réelle que celle de la règle qu'il est destiné à mettre en lumière. Souvent, sans souscrire précisément à ce préjugé, on conclut cependant par induction; on suppose que tout ce qu'on voit faire à des hommes vertueux peut servir de modèle, ou du moins d'excuse. C'est une erreur. Les gens de bien ne sont pas toujours parfaitement conséquens à eux-mêmes; ils ont leurs anomalies; ils ont leurs erreurs, que de louables intentions peuvent racheter; il y a en eux aussi des choses qui sont liées et à l'ensemble de leurs situations, et à leurs vertus elles-mêmes; c'est

une espèce de privilège qu'ils ont acquis. Soyons bons autant qu'eux, avant de prétendre y participer!

L'esprit de contradiction semble avoir été placé à côté de la disposition obséquieuse à l'imitation mécanique, comme pour lui servir d'antidote. Le sentiment de notre liberté et les besoins d'indépendance qui sont innés en nous, lorsqu'ils ne sont pas entièrement étouffés, réagissent contre toute usurpation qui tend à nous asservir. Aussi, se manifestent-ils d'autant plus, que la prétention de nous asservir se découvre plus ouvertement. Aussi, l'esprit de contradiction semble-t-il avoir été plus particulièrement départi aux êtres faibles: menacés, ils y trouvent une protection; opprimés, une vengeance. Si l'homme faible ne peut défendre sa liberté dans les choses essentielles, il s'en consolera dans les petites; s'il ne peut résister aux actes, il censurera les motifs; et l'on verra ce contraste d'une faiblesse qui obéit à l'exemple donné, et d'une liberté d'esprit qui, en condamnant ce même exemple, se dédommage de sa servitude. Toutefois, l'esprit de contradiction sert mal quelquefois la cause pour laquelle il paraît s'employer: il ne cherche pas ce qui est meilleur en soi, mais ce qui est opposé à ce qui existe: il ne tend pas au but, il lui suffit de dévier de la route commune. Son office devrait être de critiquer, seulement pour préparer à un examen impartial, de rompre les

chaînes de l'imitation instinctive, pour rendre à l'âme cette libre activité qui, plus tard, s'exercera dans une imitation réfléchie.

L'orgueil aussi repousse les exemples, mais parce qu'il se refuse à reconnaître toute supériorité; et la supériorité morale, étant la plus réelle, doit l'importuner plus qu'aucune autre. Il dédaigne les secours; il veut s'isoler. On dirait que le vrai et le bon eux-mêmes ont tort à ses yeux, venant d'autrui. Il devient capricieux, bizarre, en se croyant original. Ceux qui rejettent les exemples, sont ordinairement ceux auxquels ils seraient le plus nécessaires. Un de leurs grands avantages est précisément de servir de remède à notre orgueil. Qu'ils soient donc bénis, ceux qui nous ont légué ce riche héritage; ceux qui, en nous précédant, nous ont aplani les voies! Qu'ils continuent à être présens au milieu de nous, entourés de notre vénération et de notre reconnaissance! Ils furent nos vrais instituteurs et nos maîtres. Il est beau, il est doux de vivre dans cette compagnie illustre et sainte! nous y trouverons une sécurité entière; nos inquiétudes se calmeront; nos doutes seront dissipés; fatigués de la vue du monde, du sentiment de notre propre faiblesse, isolés peut-être sur la terre, nous trouverons en eux des amis dont le commerce nous soutient, nous encourage et nous console.

CHAPITRE II.

DES AMIS ET DES ENNEMIS.

QUEL est celui, douce amitié, qui ne t'invoque, qui ne te bénisse, quand tu as accédé à ses vœux, qui ne mette tes bienfaits au-dessus de tous les trésors? Nous t'appelons dans nos joies, pour les rendre complètes, dans nos peines, pour les consoler; nous nous réfugions sous ta protection, dans les dangers qui nous menacent; nous sollicitons ton approbation, pour être bien avec nous-mêmes. Mais où sont ceux qui comprennent toute la grandeur et toute la sainteté de ton ministère, qui recourent à toi comme à une institutrice pour leur propre éducation morale? Satisfaits de te devoir une si grande part de notre bonheur, nous ne songeons guère à te demander des secours pour notre amélioration. Souvent nous nous autorisons de ton suffrage pour nous croire dispensés de nouveaux efforts, ou nous nous endormons dans les délices de ton commerce; quelquefois même, t'arrachant des faveurs qui flattent notre amour-

propre, un assentiment qui confirme nos prétentions, une indulgence même qui confirme nos faiblesses, t'associant à nos intérêts les plus avides, nous corrompons tes influences, nous te rendons complice de notre inaction ou de nos torts. Dans la société de nos amis, nous sommes toujours disposés à nous croire meilleurs que nous ne sommes, erreur qui met obstacle à ce que nous devenions meilleurs en réalité.

Dans le plan général de la nature, toute association est un principe de fécondité. L'amitié, cette grande association morale, est destinée à faire germer la vertu du sein de l'affection.

Si nous voulons que l'amitié soit pour nous ce qu'elle doit être, une grande institutrice morale, allons chercher nos amis au-dessus de nous. N'est-ce pas là ce que font les ambitieux, dans la carrière de la fortune ou du pouvoir ? En nous attachant à des êtres qui valent mieux que nous, nous pourrions être mis d'avance en garde contre les deux dangers qui viennent d'être signalés : les voyant marcher en avant, nous serons préservés de l'inaction ; nous comparant à eux, nous serons défendus de la présomption. Les âmes distinguées se sentent naturellement attirées vers le commerce des personnes dont elles sentent la supériorité ; une sorte d'instinct leur révèle l'importante vérité qu'on essaie ici d'établir : elles aperçoivent dans l'image de cette supériorité ce qu'elles sont des-

tinées à devenir aussi quelque jour. L'intimité avec ceux qui sont meilleurs que nous, réunit à l'instruction que donne l'exemple, à la confiance qui naît de la présence du secours, ce genre puissant et nouveau d'émulation, qui naît du désir de s'unir à celui qu'on chérit ; elle répand de la noblesse dans les sentimens, de l'ardeur dans la volonté ; elle enseigne qu'on peut davantage. Heureux, mille fois heureux, celui qui, dans un ami, a pu trouver un modèle (1), qui peut confondre l'affection avec ce haut degré d'estime qui touche à l'admiration et au respect ! L'admiration se convertit en joie ; le respect devient tendre. La vertu semble s'être personnifiée ; elle est descendue jusqu'à nous ; on la voit, on la sent, on la possède, on l'embrasse ! Le vœu de Platon n'est-il pas accompli ? (2) A mesure que la vertu se fait ainsi mieux connaître, elle en devient plus belle ; à mesure qu'elle nous admet à sa familiarité, elle nous engage mieux à son culte. L'amitié aussi en devient plus étroite et plus vive ; car on aime d'autant mieux ceux qu'on peut honorer.

(1) On dira peut-être : « Mais si tous faisaient ainsi, il n'y aurait, par le fait, point d'amitiés ; car chacun chercherait un ami ; personne n'en trouverait. » Qu'on se rassure, l'homme vertueux s'estime toujours moins qu'il ne vaut, et cela suffirait pour résoudre la difficulté.

(2) « Si la vertu était visible, etc. »

Nous cherchons ordinairement des amis qui nous ressemblent, toujours par la même cause qui nous fait désirer dans l'amitié un moyen de repos et une sanction à nos habitudes. Si nous voulons trouver dans l'amitié un moyen d'éducation, il nous faut au contraire découvrir des amis chez lesquels abonde ce qui nous manque, et qui aient les qualités de nos défauts. C'est alors que nous pourrons faire des comparaisons propres à nous instruire, des échanges propres à nous enrichir. La contradiction habituelle sera utile, quoiqu'incommode peut-être : elle nous tiendra en éveil ; elle nous arrachera à la servitude de la routine ; elle nous apportera un salutaire contrôle. C'est ce que nous a indiqué la nature quand elle a fondé sur le contraste le plus absolu cette amitié qu'elle a instituée elle-même, qui est aussi la plus parfaite de toutes, comme elle est la plus durable, la plus féconde, celle de l'hymen. Il en est donc des conditions relatives aux qualités morales, à peu près l'inverse de celles que l'amitié demande dans les situations extérieures où elle veut et la plus grande égalité et la similitude la plus prochaine.

Il y a dans l'amitié un certain degré d'intimité qui semble ne pouvoir s'établir qu'entre deux personnes seulement ; c'est une sorte d'hyménée des âmes, qui n'admet pas la polygamie. Le cœur a des secrets qui ne peuvent guère se confier qu'à un ami unique ; le dévouement, des tributs qui ne

peuvent se partager ; on ne se donne pleinement qu'à une seule personne ; la communauté ne peut plus être réciproquement absolue, dès qu'un tiers y est reçu. L'amitié est une préférence et un choix ; elle procède ainsi par réduction. La morale religieuse n'a fait que confirmer le vœu du sentiment, lorsque, dans l'amitié la plus parfaite, dans l'union conjugale, elle a repoussé toute pluralité. Toutefois, il n'est pas sans inconvénient de se renfermer d'une manière exclusive et continue dans le commerce d'un seul et unique ami. L'amitié manquerait ainsi à l'une de ses missions, qui consiste à ouvrir le cœur aux affections sociales, et à préparer graduellement le règne de la bienveillance. De plus, dans ce tête à tête prolongé, on finirait par se copier l'un l'autre de manière à n'avoir plus d'échange à faire ; on s'aveuglerait facilement l'un sur l'autre : on ne pourrait échapper au danger d'une adulation mutuelle ; car, elle aurait lieu de très bonne foi. Il importe de varier les comparaisons et les exemples. En multipliant ses relations, on se montre soi-même sous des faces diverses, on recueille des influences plus complètes, on se défend mieux de laisser introduire la personnalité dans ses affections, on est moins exposé à la partialité des jugemens, on se préserve plus facilement des exagérations, on est moins entraîné à adopter les défauts de ses amis en même temps que leurs qualités. Oh ! la belle et

glorieuse société, que cette réunion d'âmes généreuses qui, rassemblées sous la bannière du bien, marchant ainsi toutes ensemble à la conquête du perfectionnement, s'exhortant et s'éclairant les unes les autres, contribuant à l'envi, par des services divers, mettent en commun leurs belles actions ! Semblable aux bataillons sacrés des anciens Lacédémoniens, ne sera-t-elle pas assurée du triomphe dans les nobles combats de la vertu ?

Le pacte de cette amitié sainte dont le perfectionnement réciproque est le terme, doit reposer sur deux conditions principales qui se correspondent entre elles : d'une part, la sincérité la plus entière, en se donnant à connaître ; de l'autre, la sévérité de la surveillance.

On s'arrange toujours, même involontairement, pour se produire, dans le commerce de l'amitié, sous l'aspect le plus favorable ; et comment ne pas craindre de compromettre ces liens auxquels on met tant de prix, en découvrant ce qu'on craint de s'avouer à soi-même ? Comment ne pas se faire illusion, dans les momens où l'on goûte un sentiment si délicat et si pur, et ne pas oublier facilement alors les faiblesses auxquelles on succombe dans les heures de la vie solitaire ? Cependant, il en est de la présence d'un ami, comme de celle du médecin ; les secours dépendent des aveux. Les aveux ont un pouvoir magique pour préparer la guérison des maladies de l'âme ; ils nous aident à

être sincères envers nous-mêmes ; ils ont un commencement de générosité qui justifie la volonté, et donne l'essor au courage. Tout aveu contient déjà une promesse implicite de tenter la réforme. Il est certains défauts qui sont presque à moitié corrigés, quand on a pu les confesser ainsi sans déguisement ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces défauts sont précisément ceux qui étaient les plus difficiles à atteindre, parce qu'ils se cachaient au plus profond de nous-mêmes : tel est, par exemple, cet amour-propre subtil et recherché qui met toute son habileté à se dérober aux regards pour se satisfaire plus sûrement. En s'imposant la loi de cette candeur dans la confiance habituelle, on se préserve de certaines souillures qu'on n'oserait jamais montrer aux regards. Heureuse habitude qui garantit ainsi la pureté du cœur, et qui lui conserve les dons de la simplicité ; qui la soulage, la met à l'aise ! Mais comment s'y soumettre sans réserve, se résigner aux sacrifices qu'elle exige, si l'indulgence de l'amitié ne venait nous rassurer sans cesse, si quelquefois même elle n'allait jusqu'à tempérer les reproches que nous nous faisons à nous-mêmes ?

La surveillance demandée à l'amitié n'est pas seulement une surveillance de critique, elle est aussi une surveillance d'encouragement. Le véritable ami est un censeur bienveillant ; il nous soutient en nous réprimant ; il nous console en nous

corrigeant ; sa sévérité est pleine de tendresse.

Cependant, cette seconde clause du traité est peut-être la plus difficile à bien remplir. D'une part, on consent plutôt à confesser ses torts, qu'à se laisser prévenir par l'avertissement d'autrui ; d'un autre côté, il est plus agréable de remarquer les mérites de ses amis, que leurs torts, et de les louer que de les reprendre. Aussi, avec quelle mollesse remplissons-nous ce devoir ! et combien est faible notre reconnaissance pour ceux qui le remplissent !

Le commerce d'une amitié vertueuse est donc une véritable école pour l'étude de soi-même. Les épanchemens de l'intimité nous aident déjà d'ailleurs à nous connaître : car on se rend compte de ses idées, lorsqu'on est appelé à les exprimer, et le langage est un miroir qui nous réfléchit notre pensée, le sentiment, en se communiquant, se développe, se définit, et nous n'apprenons bien toute l'étendue de nos secrets intérieurs, qu'en les confiant aux autres.

Le regard d'un ami vertueux suffit pour nous préserver d'une faiblesse, et pour nous inspirer une résolution courageuse, si nous le rencontrons dans le moment critique. C'est un éclair qui semble partir du ciel, et descendre au fond de notre âme. Marchons constamment en présence de nos amis ; leur estime sera pour nous une force, le besoin d'en être digne sera une force encore ; le désir de les faire jouir, de faire tressaillir leur

cœur à la vue de nos bonnes actions, sera une dernière force ; et de quoi ne nous rendrait-elle pas capables ! Nous voulions nous dévouer à leur bonheur ! Pouvons-nous leur apporter une félicité plus pure ?

La conviction de la vérité semble redoubler dans l'esprit, quand on la retrouve chez autrui ; c'est un témoignage qui nous atteste que nous avons bien pensé. Les sentimens honorables acquièrent de même plus de puissance, quand on les trouve partagés. Il est dans la nature de toutes les impressions qui portent en elles-mêmes un caractère d'harmonie ; de se complaire dans le concert qui les répète, de recevoir une nouvelle énergie, en se rencontrant ainsi avec leur propre image ; c'est une seconde harmonie jointe à la première, qui la confirme et la rehausse. La vérité trouvée à deux prend un plus vif éclat ; une bonne action faite en commun cause une joie plus profonde. Quand, retiré à l'écart avec un ami, vous avez ensemble médité les choses du bien, quand vos regards se sont rencontrés, comme vos cœurs, dans un saint transport, la vertu ne vous a-t-elle pas paru plus majestueuse et plus belle ? Oh ! si cette alliance sacrée se forme dans la fleur de la jeunesse, qu'il est beau de la voir naître au milieu de toutes les ardeurs généreuses, et de toutes les légitimes espérances ! C'est à cette époque de la vie qu'elle a le plus d'utilité ; c'est à cette époque

aussi qu'elle a le plus de charmes, comme si la Providence s'était plu à y inviter de la sorte ceux qui doivent y trouver le plus de secours. Contractée dans la perspective du but commun de la destinée, elle pourra dès-lors devenir l'alliance de la vie entière. Les voilà qui s'avancent ensemble dans la carrière orageuse et difficile de l'existence terrestre, ces êtres unis pour devenir meilleurs ! Ils s'avertissent, s'encouragent, se récompensent, se tendent la main au milieu des précipices, se montrent la palme ; ils ont mis tous leurs mérites en commun, et leur affection s'accroît de leur reconnaissance mutuelle. L'un d'eux est-il atteint par l'adversité ? frappé par l'injustice des hommes, il n'en est que plus cher, il n'en est que plus honoré ; l'amitié reste comme un témoin des vrais biens qui ne peuvent lui être enlevés, comme l'organe d'un arrêt qui le venge de l'opinion. Les événemens, les passions s'agitent autour d'eux, sans affaiblir les liens qui les tiennent unis ; car ces liens sont placés sous une sauve-garde inviolable. L'absence même ne saurait les séparer entièrement ; car leurs âmes ont un centre où elles se retrouvent et s'entendent. Ils arrivent ainsi du même pas.... Qu'ai-je dit ! Peut-être l'un d'eux a le premier accompli sa tâche ! il a disparu ! les secours de l'amitié ont-ils cessé ? Non ; celui qui est condamné à survivre s'améliore encore par sa douleur elle-même ; son âme veuve pour un temps se nourrit de ses sou-

venirs ou de ses espérances ; auprès du tombeau de celui qu'il aime, il médite ses exemples, ses conseils, avec une vénération profonde, avec un attendrissement religieux. Dans cette voix intérieure qui lui dit : *Sois bon*, il reconnaît la voix de son ami : de belles actions, voilà les monumens qu'il veut élever à sa mémoire. D'un cercle entier d'amis, il en est un qui devra rester le dernier sur la terre ; infortuné ! son cœur était créé pour les affections ! et à quelle solitude il est voué ! Quels appuis trouvera-t-il pour l'aider à supporter sa destinée ? Quels appuis ? S'il a su en effet s'instruire à l'école de la vraie amitié, il comprendra qu'il est encore, dans les voies du perfectionnement, un degré plus élevé que celui où résident les jouissances de l'affection intime, degré heureusement réservé à ceux qui sont déjà avancés dans la carrière ; il comprendra qu'il y a un secret héroïsme du cœur dans cette fidélité au bien, qui persévère, alors que les consolations, les encouragemens sont retirés, alors qu'on ne peut plus trouver sa récompense dans l'approbation de celui qu'on aimait ; cette privation de toute assistance visible l'appelle à des exercices presque sublimes ; il touche aux sommités de la vertu.

Indépendamment des secours que nous puissions dans le commerce de l'amitié, il en est d'autres qui ont aussi leur utilité, quoiqu'ils soient loin d'avoir la même douceur ; ils sont, au contraire, mêlés d'amer-

tume; ce sont ceux que nous prêtent nos ennemis, ou du moins que nous pouvons leur emprunter. Ils serviront à corriger ce qu'il y avait dans l'amitié de trop complaisant et de trop mou, à réparer ses adulations si séduisantes et si propres à nous corrompre. Ils deviendront un supplément abondant aux instructions qui nous introduisent à la connaissance de nous-mêmes. De nos amis nous apprenons nos qualités; par nos ennemis nous saurons nos défauts; nous pouvons nous fier à eux pour cette découverte, que, sans eux, peut-être, jamais nous n'aurions su faire. Notre amour-propre aura, il est vrai, la ressource d'accuser ces témoins de partialité; mais, si nous sommes sincères, nous trouverons presque toujours quelque chose de vrai au travers de l'exagération que l'inimitié aura portée dans ses reproches.

La présence d'un ennemi entretient notre vigilance; nous devenons sévères envers nous-mêmes, pour échapper à ce qu'il y aurait de juste dans la sévérité d'autrui.

Il est donc bon, à quelques égards, d'avoir des ennemis; cela peut même être nécessaire. Certes, on n'est pas contraint à être l'ennemi de qui que ce soit; mais, on peut être souvent appelé à avoir des adversaires. On ne rencontre pas seulement les adversaires dans la lutte des intérêts privés; on les rencontre inévitablement aussi en se dévouant à la cause de la vérité et de la justice; et

c'est surtout dans ce dernier cas que les adversaires deviendront des ennemis implacables.

La crainte de se créer des ennemis a fait commettre plus d'une lâcheté coupable: c'est ainsi qu'on transige avec ses devoirs, lorsque, en les remplissant, il faut résister aux passions des autres ou heurter leurs préjugés; on ne prend que d'une voix timide et faible la défense de l'innocence opprimée; on laisse passer et circuler sans obstacle les maximes pernicieuses qui se trouvent accréditées. Irait-on compromettre son repos pour des abstractions? On tremble surtout devant l'orgueil et l'intolérance, parce que, de toutes les passions, celles-ci sont les plus irritables; cependant ce sont surtout l'intolérance et l'orgueil qui demandent à être réprimés avec vigueur, châtiés avec sévérité, qui doivent trouver l'homme de bien inflexible. On espère échapper par des concessions, et, plus on accorde, plus on se trouve entraîné à céder encore.

Le sage, en servant la cause de la vertu, évite d'employer les traits qui blesseraient les personnes; il réserve ses sévérités pour les choses. Cependant, quels que soient les égards qu'il prenne soin d'observer, il se trouve toujours des gens qui se reconnaissent dans ce qui a été censuré, qui prennent pour eux le blâme, et qui sont même blessés d'entendre louer des mérites qu'ils n'ont pas. L'homme de bien, en servant la cause

de l'innocence , évite toujours de mêler même à la juste indignation d'une âme honnête, les accens des passions humaines; mais la violence qui opprime s'irrite davantage d'une défense qui la condamne. Les persécuteurs ne pardonnent pas à ceux qui refusent de servir d'instrument à la persécution; ils en veulent même à ceux qui refusent de l'approuver, surtout si ce sont des gens de bien. Que faire donc, et comment échapper aux animosités? l'impartialité même et la modération, loin de vous défendre toujours des inimitiés, vous attireront la haine des hommes que les passions aveuglent. Que faire? il reste à accepter cette haine comme un honneur, à la dédaigner avec une fierté modeste et sereine. Il est certains ennemis dont les attaques doivent nous donner une conscience plus vive de nos mérites : l'homme public devra s'applaudir de sa fermeté, de l'intégrité de son caractère, s'il est en butte aux clameurs de l'intrigue; à quelles fureurs ne devra pas s'attendre celui qui, appelé à démasquer l'hypocrisie, aura rempli ce devoir avec une courageuse franchise? Un magistrat n'a pas d'ennemi plus acharné que celui qui a vainement tenté de le corrompre. Il est impossible d'être sincère, sans blesser quelques vanités; juste, sans offenser quelques prétentions; généreux, sans faire le procès à l'égoïsme. On l'a remarqué, et malheureusement la remarque est fondée, que l'inimitié la plus in-

juste porte presque toujours à celui qui en est l'objet quelque préjudice dans l'opinion; ce sera encore une instruction à recueillir. Cette expérience nous enseigne ainsi à ne point trop nous appuyer sur l'opinion, à en mesurer le prix; elle nous enseigne un dernier sacrifice que réclame de nous le devoir; elle nous contraint à chercher, à trouver dans le témoignage intime de notre conscience, le véritable secret de notre repos et de notre force.

La présence de l'amitié alimente surtout l'amour du bien; celle de l'inimitié favorise sur tout l'empire de soi.

CHAPITRE III.

DE LA VIE DU MONDE ET DE LA SOLITUDE.

Le commerce des hommes est pour l'homme le premier moyen d'éducation. C'est par ce commerce qu'il est délivré de la vie sauvage et brutale des sens, qu'il est introduit à la vie des affections et de la pensée; la même influence l'accompagnera encore à son entrée dans la vie morale.

De même que le langage, institué d'abord pour les communications réciproques, devient ensuite, pour chaque individu, un instrument qui développe, forme, fixe sa pensée et son jugement; de même aussi, en croyant n'être que spectateurs des actions des autres, nous nous étudions à notre insu dans autrui, comme dans un miroir qui nous refléchit notre propre image; les différences même qui existent entre nos semblables et nous, nous instruisent à nous mieux connaître; elles multiplient pour nous les comparaisons et les contrastes. Ainsi, le commerce des hommes devient en

réalité une école pour la réflexion intérieure. En découvrant ainsi ce que nous sommes, nous apercevons en même temps ce que nous pouvons devenir; appelés à choisir, en présence de ces perspectives, nous sommes par là conduits à nous consulter nous-mêmes. La lutte des intérêts et des prétentions fait éclore le sentiment de la justice; les bienfaits reçus enseignent la reconnaissance, et ainsi s'opère le passage de l'équité à l'amour; l'échange des affections enseigne le dévouement, et le dévouement, cette générosité qui est à son tour l'introduction à la vertu.

Ne cessons point d'admirer la sagesse profonde des desseins de la Providence dans les lois constitutives de la nature humaine! elle a placé l'aiguillon d'un besoin partout où se trouvait, pour l'homme, un moyen de perfectionnement. L'état de société devait occuper; en général, le premier rang parmi ces moyens; et, pour chaque individu, il est d'abord une nécessité, il devient ensuite un attrait. Nos facultés devaient se perfectionner par l'exercice; et le besoin d'activité nous fait rechercher tous les genres d'exercices, et l'état de société entretient ce désir de mouvement, en lui offrant des occasions infiniment variées pour le satisfaire. L'enfance et l'adolescence avaient surtout besoin d'appuis et de guides; elles ont été parées des grâces aimables qui charment et appellent les cœurs; c'est en se sentant aimé qu'on

apprend à aimer à son tour. Attirée ainsi auprès de ceux qui débutent dans la vie, l'affection vient les prévenir; ils lisent dans nos regards la grande leçon de l'amour; ils sont attendris, émus, ils comprennent; eux-mêmes, pressés du besoin d'être chéris, ils invoquent, sollicitent nos affections, avec les premières choses de la vie, et sans se rendre compte encore du secours qu'ils nous demandent. Bientôt, ils découvriront la nature et le prix de ce secours: ils sentiront aussi que, pour conserver de tels biens, il faut mériter l'estime; ils rougiront de n'avoir rien fait encore pour l'obtenir; ils voudront répondre au sentiment dont ils sont l'objet; dans ce sentiment lui-même, ils trouveront un soutien, une protection; quelle confiance n'inspire pas le bonheur de se voir aimé!

O vous, qui chérissez avec tendresse le jeune âge, soyez bénis! par ce sentiment seul, vous êtes déjà ses vrais instituteurs! vous ne lui donnez pas seulement de précieuses lumières, vous lui donnez aussi des forces! Or, la même influence qu'exerce le commerce des hommes sur l'aurore de notre vie, devrait se continuer, à quelques égards, dans toute la suite de notre éducation morale, si, de notre côté, nous savions y concourir par la coopération qu'elle exige; mais, cette influence se modifie aussi, et par conséquent peut s'altérer à mesure que nos rapports s'étendent et se compliquent.

« Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, » a dit un sage, j'en suis revenu un homme plus « imparfait. » Ce sage a été trop sévère peut-être envers la société et envers lui-même. C'était un solitaire. Quiconque sort de sa solitude pour entrer dans le monde, court le danger d'être entraîné à porter des jugemens beaucoup trop sévères et sur le monde et sur soi-même. On ne peut trouver réalisées les images que l'on s'était formées à son gré, d'après une contemplation toute idéale; on ne peut appliquer avec rigueur les règles absolues que l'on avait puisées dans le domaine de l'abstraction; on est frappé du contraste jeté au milieu de la société; on rencontre mille difficultés, mille obstacles qu'on n'avait point éprouvés, ni soupçonnés, peut-être, dans la vie solitaire: la distraction seule serait déjà un grand obstacle: on n'a plus les mêmes secours; on est déconcerté; il avait été facile jusqu'alors de spéculer en paix, loin des dangers, sur les voies de la perfection; on se croyait peut-être près d'atteindre au terme; c'est qu'on n'avait pas été réellement mis à l'épreuve: la réalité survient et le travail commence; alors, on s'en prend au monde, faute de remarquer qu'on n'avait apporté soi-même dans le monde qu'une vertu imparfaite et débile. N'accusons donc pas le commerce des hommes, des torts qui nous sont personnels! mais, examinons les dispositions que nous devons y porter, celles que nous

devons y conserver, pour en éviter les périls et en recueillir les avantages.

Le penchant de la sociabilité a quelque chose d'éminemment moral : il met en mouvement plusieurs facultés précieuses ; il ouvre l'âme et fait épanouir plusieurs sentimens honorables. Avons-nous jamais bien remarqué ce qui se passe en nous, lorsque nous nous trouvons jetés au milieu d'une grande réunion d'hommes, particulièrement lorsque cette réunion renferme des personnes de conditions différentes, et qui n'ont, avec nous, aucun point de contact qui puisse donner lieu à la collision des intérêts ? Il y a, dans ce que nous éprouvons, une impression vague, mais profonde, qui apprend à chacun de nous à se reconnaître comme un membre de l'humanité, et qui lui fait trouver dans ce titre quelque chose de noble, de touchant, de solennel. C'est une impression du même genre que celle que l'on ressent en se voyant au milieu de sa famille ; elle est moins vive, mais elle a plus d'étendue. Alors tout ce qui intéresse la dignité de notre nature se fait mieux comprendre et sentir ; on se sent fortifié par cette grande et vaste alliance ; les émotions généreuses prennent un ascendant plus rapide et plus sûr. Si, dans l'un de ces jours que nos institutions sociales, par une disposition aussi sage que bienfaisante, ont consacrés à un repos général, vous vous mêlez inconnu au milieu de la foule, dans les promenades

publiques, confondu avec ces bonnes gens, respirant le même air, contemplant le même ciel, comme vous participez à la même nature et à la même destination ! Votre cœur ne semble-t-il pas se dilater, ne goûte-t-il pas un certain bien-être, ne s'ouvre-t-il pas à des dispositions douces et sereines ? Si ce paisible cortège se déploie au milieu des scènes augustes et simples de la nature, s'il se dirige vers quelque monument grave et majestueux des arts, de la civilisation, s'il entoure les statues des grands hommes, s'il pénètre dans un temple, si, en un mot, quelque pensée morale ou religieuse vient encore planer sur cette assemblée, les émotions que cette pensée eût produites dans votre âme ne prennent-elles pas un nouveau caractère de force et d'élévation ? Telle serait l'influence naturelle que nous retirerions constamment du commerce général de la société humaine, si elle n'était altérée par les dispositions hostiles qui naissent de nos rivalités, du désir secret que nous avons de subjuguier ou d'envahir. Or, ce qui la trouble, ce ne sont pas tant encore les hostilités dont nous sommes l'objet, que celles dont nous sommes les auteurs ; les blessures même que nous causent les premières s'enveniment par notre faute ; nous semblons nous complaire à les rendre plus vives : l'envie que nous pouvons dédaigner nous irrite ; la critique qui pouvait nous éclairer, nous blesse ; l'indifférence même, quel-

quefois nous humilie : notre amour-propre, surtout, entre en guerre avec tous les amours-propres, guerre sourde et cachée, mais continuelle et implacable. Nous nous plaignons de l'entraînement des exemples; mais les exemples n'ont de prise sur nous qu'autant que nous l'accordons; en s'examinant bien, on verra, d'ailleurs, que les exemples si facilement suivis ont trouvé en nous quelque penchant favorable, ou que nous avons quelque intérêt secret à suivre les vestiges d'autrui; c'est ce qui arrive, en particulier, à l'égard de ceux qu'on veut flatter; car, il n'est pas d'adulation plus délicate. Nous nous plaignons de l'extrême corruption du monde, du découragement et de la tristesse qu'elle nous fait ressentir. Ici, prenons garde aux déclamations, et apprécions les choses à leur juste valeur! A notre entrée dans le monde, nous présumons ordinairement beaucoup trop de bien des autres hommes; et aussi, nous en exigeons bien davantage. Plus tard, nous tombons dans l'exagération contraire, par l'effet même de la surprise que nous fait éprouver notre mécompte. Soyons sincères! Les vices que nous reprochons surtout au monde, sont ceux dont nous avons souffert dans notre vanité, notre repos, nos prétentions; et le jugement que nous en portons ressemble un peu à la vengeance. Nous sommes mécontents de nous-mêmes; nous reportons ce mécontentement sur les autres; nous

les voyons au travers de cette disposition chagrine qu'a fait naître en nous le malaise intérieur. Nous ne nous sommes guère étudiés à découvrir, à noter ce que la société pouvait renfermer de vertus cachées, de sentimens vrais et justes. D'ailleurs, quelle est donc cette faiblesse de notre raison, si la morale perd de son autorité à nos yeux, parce qu'elle perd de son crédit dans le monde? Le succès terrestre lui est-il donc nécessaire comme une sanction ou une preuve? Devient-elle une illusion, parce que quelques hommes frivoles la méconnaissent? Que conclure donc de cette expérience? Il en faut conclure que le monde est le théâtre sur lequel, généreux défenseurs de cette cause méconnue, nous devons venir combattre pour elle, au lieu de fuir, cédant à des craintes pusillanimes! Voilà ce qu'elle attend de nous. En cherchant à la faire honorer, à lui faire obtenir la conquête des cœurs, nous sentirons mieux tout ce qu'elle a de vrai, de bienfaisant et de céleste; nous sentirons le besoin d'appuyer nos apologies par notre caractère. De quels progrès la philosophie et la science ne sont-elles pas redevables aux contradictions que la vérité a souvent rencontrées en se produisant! Leurs partisans ont recueilli des vérités nouvelles qui jaillissaient du sein des discussions. La morale peut retirer les mêmes fruits des mêmes froissemens. N'arrive-t-il pas, pour l'homme de bien, un moment

où il doit confirmer, par ces exercices, la solidité de ses principes? N'est-il pas temps qu'il apprenne à professer, tout haut, les saintes maximes du devoir, en présence des passions humaines, à faire le bien pour le bien lui-même? Semblable au serviteur fidèle d'un monarque poursuivi par la fortune, qui brave le pouvoir de l'usurpateur, il s'enflammera d'une ardeur nouvelle pour la morale, en la voyant méconnue, exilée, persécutée; il sortira du champ où il se sera dévoué pour sa cause, plus mâle, plus grand, plus indépendant encore.

L'honneur de porter jusqu'à l'héroïsme ce genre de dévouement n'est accordé qu'à un petit nombre d'hommes; c'est une faveur que la Providence semble avoir réservée à ces âmes privilégiées qui paraissent sur la terre comme de glorieux témoins des vérités éternelles. Mais, chacun de nous, dans le cercle où il se trouve placé, peut participer à cette généreuse vocation; chacun de nous, en luttant contre les préventions, contre les passions vicieuses, contre l'indifférence et la frivolité, peut aussi être un confesseur de la morale, remplir à sa manière une sorte d'apostolat, le confirmer par ses succès et ses sacrifices, en recueillir une nouvelle provision de forces, en apprenant à résister.

Il suffirait d'ailleurs, pour trouver dans la vie du monde un exercice favorable à l'empire de soi-même, de ces sujétions et de ces gênes sans

nombre auxquelles elle nous soumet, de ces contradictions de tout genre qu'elle nous suscite continuellement, si nous savions en profiter. Par une erreur bien singulière, nous nous résignons à endurer ce supplice, et nous dédaignons d'en tirer les avantages. Nous nous contraignons avec dépit, nous faisons ce sacrifice à l'intérêt, à l'ambition, surtout à l'amour-propre: il nous eût été si facile d'en faire un moyen de perfectionnement! Il eût suffi de faire volontairement ce que nous faisons à contre-cœur, et d'accepter sincèrement la contrariété, au lieu de nous borner à maîtriser notre langage et nos manières. Si nous savions l'employer de la sorte comme un exercice vertueux, la contrainte elle-même qui nous est imposée deviendrait beaucoup moins pénible, et nous atteindrions mieux l'effet que nous en attendons, parce que nous la supporterions de meilleure grâce. La vie des anachorètes a sans doute de brillantes austérités; mais, il en est aussi au milieu de cette vie du monde qui ne semble offrir que des distractions et des plaisirs; il en est pour ceux qui savent les comprendre et en faire usage; et, pour être moins singulières, elle n'en sont pas toujours moins méritoires.

La vie du monde nous offre donc, pour notre perfectionnement, beaucoup plus de secours que nous ne voulons en convenir, pour nous excuser

de ne pas en profiter. L'entreprise est difficile, il est vrai; mais les difficultés elles-mêmes sont l'une des conditions qui servent aux fruits qu'on en retire. Ce qui en résulte, au surplus, c'est qu'il faut être déjà mûr et fort, quand on se présente sur ce théâtre; c'est qu'il faut y continuer sans cesse de se fortifier, de se mûrir. C'est un voyage où l'on ne peut s'engager sans provisions, un combat où l'on ne peut se présenter sans armes. Il faut y arriver avec un grand fonds de bienveillance pour les personnes et de sévérité sur les principes, et renouveler ce fonds continuellement; car c'est celui que la vie du monde tend aussi continuellement à épuiser. Il faut y arriver nourri par la méditation, et se ranimer incessamment par ses exercices; car, la vie du monde n'est qu'une distraction renouvelée sous mille formes, et un tumulte immense. Il faut être soi, en s'y présentant, et y demeurer soi; car, la vie du monde tend à nous enlever tout ce qui nous appartiendrait en propre. Il faut continuer à y croître sans cesse; car, sans cesse, les obstacles s'y multiplient. Voulons-nous prévenir, dans leur première origine, les impressions fâcheuses que nous recevons du commerce du monde? veillons sur nous-mêmes, et prenons garde avant tout à ce que le désordre et le trouble ne s'introduisent dans nos facultés morales, par l'effet de l'agitation qui règne autour de nous! C'est en effet par là que commencent toutes les

maladies morales dont la contagion nous menace. Ainsi se dissipent les bonnes résolutions dont on s'était nourri; ainsi s'oublent les plans qu'on avait conçus; on est quelque temps entraîné sans s'en apercevoir; on est surpris sans défense; chaque jour on rétrograde de quelques pas; on n'a point le dessein formé de se corrompre; mais on cède à la corruption, presque à son insu. Que si un trait soudain de lumière vient avertir du péril et révéler les pertes déjà éprouvées; le trouble s'accroît encore par les regrets, par la contradiction qui s'élève entre un ancien sentiment de ce qui est bien et les habitudes de faiblesse déjà contractées; la confusion est bientôt à son comble, et l'on finit par détourner ses regards de soi-même, pour échapper à un spectacle importun. C'est à peu près ainsi que le défaut de surveillance amène progressivement la ruine d'une fortune entière. Voyez le sage, au milieu de ce monde dont il n'est pas aperçu, dont il se réjouit d'être ignoré! Libre et paisible à l'abri de cette obscurité, attentif et recueilli sur cette scène agitée, ne s'engageant point dans la guerre des prétentions, exigeant peu, ayant peu à défendre, témoin impartial, juge indulgent, il ne se laisse point entraîner; il observe. De même que le regard scrutateur de la science trouve une mine inépuisable de découvertes dans ces scènes de la nature dont l'aspect ne fait que distraire l'œil superficiel de l'ignorance,

l'âme du sage démêle dans les scènes de la société une foule d'instructions qui l'enrichissent. Le sage a, comme le savant, un art qui lui sert à transformer les faits observés en résultats utiles. Quelles expériences le spectacle du monde n'offrirait-il pas à ceux qui sauraient l'étudier ! Combien de circonstances ; chaque jour , feraient rentrer l'homme frivole en lui-même, et le ramèneraient aux réflexions les plus profondes, s'il consentait un instant à rapprocher les effets des causes ! Au milieu de tant d'écarts et d'erreurs, le sage fera leur part à la légèreté, à l'ignorance, à la faiblesse, et mesurera ainsi toute la gravité des conséquences qu'elles entraînent ; il y découvrira peut-être l'altération de qualités qui se sont dénaturées par suite d'une direction vicieuse, ou par défaut de mesure ; il verra la corruption pour en apercevoir, avec les suites funestes, l'origine souvent cachée ; l'intrigue, pour en mieux évaluer toute la bassesse, dans son succès lui-même, en considérant les moyens qui l'y ont conduite. Il sera contraint de voir le vice, de le voir triomphant peut-être, pour apprendre à lui vouer toute la détestation qui lui est due ; mais il démêlera aussi à l'écart des vertus humbles et obscures, et il tressaillera de joie à cette découverte. Le sage paraît être dans le monde ; mais il le traverse sans s'y confondre. Il y était entré avec défiance et courage, il y marche avec vigilance, il n'en sortira

point sans quelque satisfaction, et certainement toutes les vérités morales auront acquis pour lui une plus grande force et de plus vastes corollaires.

Il peut donc y avoir une indication trompeuse, soit dans la crainte, soit dans le dégoût du monde, qui portent si souvent à rechercher la solitude. Les causes les plus diverses, les plus contraires même, peuvent en inspirer le besoin ; et l'attente qui y conduit n'est pas toujours également satisfaite. Quelquefois une âme timide y cherche un refuge contre des dangers qu'elle n'ose pas affronter. Quelquefois une âme sensible et tendre y cherche un refuge contre les traits qui la blessent ; trompée par de cruels mécomptes, elle y veut essayer l'oubli. On voit l'inexpérience s'y renfermer comme dans un port, à l'abri des orages ; la douleur s'y ensevelir comme dans un tombeau. Les imaginations mélancoliques espèrent y trouver un soulagement, en y goûtant plus de liberté. De grands coupables s'y sont rencontrés avec l'innocence virginale : ceux-là y venaient se livrer aux expiations, fuyant le désespoir des remords, pendant que celles-ci y venaient pour goûter plus librement des joies célestes et pures. A la suite des orages causés par des passions violentes, l'abattement, la prudence, la réaction d'une volonté énergique, y amènent les caractères qui semblaient les moins faits pour elle. Il n'est pas jusqu'à l'ambition et la

vanité elles-mêmes , qui , après avoir vu toutes leurs prétentions renversées , ne soient quelquefois poussées dans la solitude par une sorte de dépit. La misanthropie égoïste , toutes les humeurs insociables, demandent à la solitude moins ce qu'elle peut leur donner , que le triste privilège de l'isolement ; elles y sont traînées peut-être pour y subir leur châtimeut. La sagesse aussi soupire après la solitude ; elle visite la retraite comme le sanctuaire de la méditation ; elle vient y chercher ce calme et cette indépendance nécessaires pour régler les facultés morales. Les grandes âmes se complaisent dans la retraite ; elles espèrent justement y voir se développer toutes ces pensées et ces sentimens élevés, qui fermentent en elles ; elles aspirent à la retraite pour mieux jouir d'elles-mêmes.

Or, l'influence qu'exercera la solitude dépend autant des motifs qui y conduisent , et des dispositions qu'on y apporte , que de la manière dont on sait en user.

On a presque tout dit sur les avantages de la solitude ; on n'a pas tout dit sur ses dangers : c'est que ceux qui ont succombé à ces dangers ont rarement été disposés à nous en avertir. Surtout, on n'a pas assez insisté sur les conditions que la solitude exige pour être profitable , pour ne point devenir funeste.

La faiblesse , empressée à trouver une protec-

tion dans la solitude , achève souvent de perdre les ressources qui lui restaient , à l'abri de cette protection elle-même , et en perdant toute occasion de s'exercer au courage. Souvent on retrouve au-dedans des ennemis plus terribles que ceux du dehors , avec moins de moyens pour leur échapper , et pour les combattre. Ceux-ci même trouvent des passages pour y poursuivre encore leur victime ; et alors ; la tenant comme captive , ils s'acharnent sur elle. On espérait le repos , on tombe dans l'épuisement , ou bien on s'égare dans le délire. On espérait des consolations ; on reconnaît bientôt qu'on s'est privé des consolations les plus vraies , celles qu'eût données l'activité de la bienfaisance. On se flattait de recueillir d'abondantes instructions ; peut-être on se voit plongé dans les ténèbres ; bientôt ces ténèbres se peuplent de mille fantômes divers. La solitude n'est utile qu'à celui qui y apporte un désir sincère de devenir meilleur. Malheur à qui y emprisonnerait ses passions avec soi , sans être résolu à les subjuguier !

Mais il ne suffit pas même d'entrer dans la retraite avec cette disposition de l'âme : il faut encore s'y présenter avec certaines provisions faites d'avance pour y alimenter et son esprit et son cœur ; autrement on court risque de n'y trouver qu'un désert où bientôt l'on périrait d'inanition. Il est nécessaire que les facultés morales aient déjà acquis un

certain degré d'énergie , pour qu'on tire de la retraite les avantages qu'elle promet; autrement , on sera bientôt fatigué de la monotonie des objets , de la continuité de la situation ; on tombera dans la léthargie. Il est ensuite un art préliminaire qui nous disposera plus qu'aucun autre à bien user de la solitude : c'est celui de la rendre aimable et douce. Puisse la sérénité régner constamment dans ce séjour ! Puissions-nous trouver en nous-mêmes un hôte d'un commerce facile , non un geôlier farouche ! Alors il restera à observer deux conditions principales pour convertir la vie de la retraite en une salutaire éducation , savoir : une activité constante et bien ordonnée , une sage défiance de soi-même. L'une et l'autre sont nécessaires , si l'on veut prévenir les égaremens de l'imagination , les spéculations oiseuses , les illusions les plus funestes sur soi-même , l'aveugle présomption de l'orgueil. Que si on n'y observe aucune règle , si l'on ne s'y crée aucune limite , si on ne s'y soumet à une continuelle vigilance , l'extrême liberté dont on jouit dans un tel séjour devient un extrême péril. Là germeront à l'envi et sans obstacle toutes les doctrines absolues , toutes les exagérations d'un faux enthousiasme ; les vertus se mêleront aux passions , en prendront la véhémence : on tombera dans des excès de rigueur envers les hommes , envers soi-même ; on poursuivra une perfection chimérique,

pendant qu'à son insu peut-être , on deviendra complice des entreprises les plus funestes aux hommes. C'est ainsi que la solitude peut se convertir en une école austère dans laquelle s'achève l'éducation morale , ou bien devenir un abîme dans lequel s'engloutissent le bonheur , la raison , la vertu. Si elle a vu sortir de son sein les plus grandes découvertes du génie et les bienfaits répandus par des caractères éminens , n'a-t-elle pas aussi lancé quelquefois sur le monde l'explosion de ces passions terribles dont les excès ont consterné l'humanité et étonné l'histoire ? (1) •

(1) D'estimables philanthropes ont conçu l'idée d'employer la retraite absolue comme un moyen de correction pour les grands criminels, et à l'employer ainsi comme un châtiment ; idée qui mérite doublement nos éloges , en ce qu'elle est éminemment morale , et parce qu'il n'est en effet permis à la justice humaine de considérer que comme un moyen de correction , le châtiment qu'elle inflige au crime : cette vue a reçu un commencement d'exécution trop lent et trop borné sans doute mais couronné d'un entier succès. Toutefois , dans l'application de ce moyen , il faut considérer avec soin quels sont les caractères de ceux que l'on soumet à un régime semblable , pour le modifier suivant les circonstances ; et il faut bien prendre garde aussi à éviter que la solitude absolue ne puisse devenir une funeste oisiveté , en s'appliquant à y combiner , dans des proportions convenables , et le travail du corps ; et le genre de lectures le plus propre à favoriser les réflexions salutaires.

Si la solitude est une éducation utile, elle est donc aussi une éducation difficile; elle exige et une préparation et des précautions convenables. Nous ajouterons: Si la solitude est une éducation indispensable, elle n'est pas une éducation suffisante et complète. Il n'appartient sans doute qu'à elle seule de donner au sentiment de ce qui est bien toute l'énergie, aux vues de la réflexion toute la profondeur dont notre nature soit capable; de porter au plus haut degré de développement ces vertus intérieures qui s'appliquent au commerce de l'âme avec elle-même; de donner à l'empire de soi toute l'autorité qu'il peut recevoir du recueillement et de la connaissance de soi-même; de préparer ainsi les alimens les plus substantiels à l'héroïsme de la vertu. Mais, si le régime de la solitude est absolument persévérant et continu, il lui manquera et les secours qui naissent des instructions de l'expérience, et l'exercice pratique des vertus actives, et cette utile influence que l'empire de soi retire du choc des obstacles extérieurs. On arrivera plus promptement et plus facilement à un perfectionnement partiel, opportun sans doute pour celui que ses devoirs retiennent dans une sphère concentrée; mais on atteindra bien moins à ce perfectionnement général qui, embrassant toutes les applications, est la destination de ceux que leurs devoirs appellent à se répandre au-dehors. La solitude

continue est un régime d'exception (1). La solitude discontinuée est le régime qui convient à la plupart des hommes. Il en est, pour le perfectionnement moral, du passage alternatif de la retraite à la vie du monde, comme il en est, pour le progrès des sciences, du mélange de la théorie à l'observation. Ce sont deux termes qui s'appellent l'un l'autre et qui se fécondent mutuellement. La solitude a ses exagérations, comme la théorie a ses systèmes gratuits. La solitude et la théorie peuvent à la rigueur se passer plus souvent du commerce du monde et des arts d'observation, pour recueillir quelques fruits par eux-mêmes; mais, le véritable et légitime emploi des premières doit être de préparer et de résumer les seconds, d'être un instrument d'élaboration: privées de cet instrument, la vie du monde et l'observation ne sont plus que la dissipation pour le cœur, l'empirisme pour l'intelligence.

Redoutez-vous la solitude? c'est un signe infail-
 lible qu'elle vous est nécessaire: vous n'avez point
 encore appris à vous connaître, et dès lors que
 pouvez-vous connaître? Vous êtes atteint de quel-
 que maladie de l'âme, que la solitude fera décou-

(1) Il n'est pas besoin de rappeler que la philosophie morale est le seul objet des méditations présentes, et qu'ainsi nous ne considérons point le sujet sous le point de vue ascétique.

virir et qu'elle guérira peut-être. Avec une raison déjà forte, avec un cœur brûlant de bien faire, avez-vous encore devant vous une portion de votre destinée? Accourez dans la solitude et venez, comme dans un vaste arsenal, disposer tous les moyens de vos généreuses conquêtes! Etes-vous appelé à prendre quelque résolution importante? Vous trouvez-vous en présence de circonstances imprévues et difficiles? Retirez-vous dans la solitude pour consulter vos forces, prévoir et combiner vos plans de conduite! Avez-vous beaucoup vécu? La solitude vous attend, pour recevoir et mettre en ordre le dépôt de vos pénibles expériences. Allez, et retournez ensuite dans le monde pour appliquer tout ensemble et pour vérifier les travaux de la retraite! La solitude convie, surtout, et les premières années du jeune âge et les dernières années de la vieillesse. Mais, le drame sérieux de notre vie doit avoir aussi ses entr'actes; il faut des stations aux divers points de la carrière. Recourez à la solitude, et la veille et le lendemain de tous les grands événemens de votre destinée!

Voulez-vous ensuite que ces deux régimes vous offrent, tour-à-tour, l'assistance la plus utile? tâchez, en vivant dans le monde, d'y conserver une sorte de solitude intérieure! Tâchez de vous créer dans la retraite un monde nouveau, mais tel que vous puissiez un jour le transporter sur la

scène des réalités! Vivez avec le monde comme si demain vous deviez le quitter; dans la retraite, comme si demain vous deviez commercer avec les hommes, et par conséquent, les servir!



CHAPITRE IV.

DE L'ART D'ORDONNER SA VIE.

OBSERVEZ comment l'ambition du pouvoir ou de la fortune parvient à ses fins! Dans sa recherche persévérante du but qu'elle s'est donné, elle conçoit l'ensemble de tous les moyens qui peuvent y conduire; elle y rapporte, elle y fait servir tout ce qui est à sa disposition, tout ce qui est en contact avec elle, et même ce qui lui paraissait contraire; elle y asservit ses affections, ses relations, ses plaisirs eux-mêmes; elle tire parti des évènements, elle exploite les moindres circonstances: c'est une œuvre parfaitement concertée et liée dans toutes ses parties, à laquelle il ne manque qu'une destination plus honorable. A quoi ne parviendrions-nous pas, si nous appliquions la même méthode et les mêmes procédés au premier et au plus réel de nos intérêts, à notre perfectionnement? Et n'est-ce pas ce que nous négligeons cependant presque toujours, de la manière la plus étonnante? Notre vie, considérée sous le point de

vue moral, ressemble à un ouvrage de marquetterie, dont les parties diverses se rencontrent sans se lier, où l'on ne saurait distinguer aucun dessein, où les élémens du bien sont jetés çà et là au hasard; de sorte que ce qui devait nous être utile demeure sans fruit, faute d'à-propos; ce qui peut nous nuire devient plus dangereux, faute de précautions; ce qui est acquis se dissipe; ce qui survient nous trouve mal disposés à le recevoir; tout nous étonne, parce que nous avons été imprévoyans; rien ne nous instruit, parce que les choses ne s'offrent pas à leur véritable place.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si, dans la plupart de nos institutions modernes, l'enfance et la jeunesse reçoivent l'éducation la plus appropriée au genre de carrière qui attend chaque individu dans le monde, si même elles y reçoivent une éducation qui soit, en général, en rapport avec la vie du monde, si même enfin elles y reçoivent une véritable éducation, c'est-à-dire, si l'on s'occupe réellement de cultiver leurs facultés, si l'on dirige cette culture de manière à développer ces facultés dans une juste harmonie. Il y aurait d'ailleurs tant à dire sur ce sujet! mais on conçoit toute l'influence qu'un semblable défaut de corrélation doit exercer sur la suite entière de la vie. Qu'est-ce qu'un noviciat conçu précisément pour une vocation différente de celle qui attend l'individu? Au moment où il va entrer en possession de

la vie réelle, bien loin de se trouver préparé, il se trouvera au contraire d'autant plus déconcerté, qu'on aura davantage travaillé à son éducation prétendue, et que lui-même croira en avoir recueilli des résultats plus positifs. Tel serait un voyageur partant pour des explorations lointaines, auquel on aurait remis, pour le guider, la carte géographique d'un pays autre que celui qu'il doit parcourir. Eussions-nous, par une singulière faveur, reçu en effet la préparation convenable, il n'en sera pas moins indispensable, pour en obtenir les fruits, d'y ajouter nous-mêmes ce qu'aucun instituteur ne peut nous donner, d'y ajouter ce dernier travail par lequel l'homme, prêt à paraître sur la scène de la vie active et réelle, concerté d'avance son plan général de conduite. Si ce travail est bien exécuté, il pourra suppléer en partie à ce que notre noviciat avait d'imparfait; il sera d'autant plus nécessaire que ce noviciat avait été plus mal conçu.

C'est d'abord l'ensemble de notre vocation que nous devrions embrasser une fois, par une méditation préliminaire, pour mettre en accord toutes les parties principales du plan général de notre vie. Les évènements extérieurs jouent, il est vrai, un grand rôle dans cette combinaison, et comme la plupart du temps ils ne sont point en notre puissance, il faut bien les accepter comme des conditions. Mais cela même serait l'une des vues

fondamentales d'un dessein sagement médité; on s'attacherait à reconnaître quelles sont en effet les circonstances auxquelles il faut se soumettre, et à les distinguer de celles qu'on peut modifier ou maîtriser; on examinerait ensuite quelles sont les conséquences qui résultent du premier genre de circonstances, ce qu'il y a dans ces conséquences de réellement inévitable: car, souvent d'un événement inévitable en lui-même, peuvent résulter pour nous des suites diverses qu'il est en notre pouvoir d'arrêter ou de seconder. On pourrait juger alors sur quelles bases est assise pour nous la combinaison du possible, les limites dans lesquelles elle est renfermée. L'on pourrait coordonner le plan de sa vie avec les réalités, ce qui est sans doute la première chose à faire pour concevoir un plan raisonnable. Mais, en acceptant les conditions nécessaires des choses auxquelles nous ne pouvons rien changer, nous en séparions les dommages ou les avantages qui en peuvent naître, et qu'il est en notre pouvoir de détourner ou d'obtenir. Ici commencerait la portion du plan qui est à notre libre disposition. Passant ensuite au second ordre de circonstances extérieures, à celles que nous pouvons soumettre, on jugerait mieux des moyens de les soumettre en effet; on verrait dans quel esprit il faut agir sur elles, comment on peut les employer, les diriger, les rendre tributaires de notre perfectionnement.

Ainsi sera faite la part de la nécessité et celle de la sagesse. La première, représentant les conditions de la situation qui nous est échue, assigne à nos vœux les bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer, pour ne pas nous épuiser dans une lutte sans objet; la seconde, exprimant ce qui, dans notre situation, peut encore dépendre de nous, indique à nos espérances l'enceinte dans laquelle peuvent s'exercer notre prudence et notre courage. Mais, faute d'avoir su faire avec discernement la séparation de ces deux parts, il arrive fréquemment qu'on se consume dans une agitation malheureuse, en s'irritant contre les nécessités imposées, pendant que, par une indolence non moins fâcheuse, on accepte comme des nécessités ce qu'il eût été possible de prévenir ou de changer.

Ces deux parts ne sont pas à beaucoup près les mêmes pour tous les hommes. Il en est pour lesquels la seconde est bien restreinte. Ceux pour lesquels elle a le plus d'étendue sont cependant ceux qui négligent souvent davantage d'en tirer parti. Il arrive souvent que la première s'agrandit progressivement aux dépens de la seconde. Des circonstances de notre situation qui, dans l'origine, étaient en notre pouvoir, passent dans l'ordre des nécessités qui nous sont imposées, soit par suite des engagements que nous avons contractés, soit par l'effet naturel des actions que nous avons exécutées. Souvent notre imprévoyance augmente

imprudemment le nombre de ces chaînes, et nous subissons ainsi à jamais les conséquences de l'erreur d'un moment.

Dans la première classe se rangent toutes les circonstances qui dépendent de notre naissance: notre tempérament, la patrie à laquelle nous appartenons, ses institutions, ses lois, ses usages, les relations de famille, le rang que nous occupons, le degré d'aisance ou de gêne qui nous est échu, etc., mais aussi les bornes naturelles assignées aux facultés de la créature humaine, et celles qui sont particulières à la personne. Dans la seconde classe se rangent plus ou moins le choix de la profession, celui des relations habituelles, des liaisons intimes, l'emploi et la distribution des heures, le règlement des dépenses, le régime de vie, la direction donnée aux lectures, aux conversations, etc. Ce sera déjà beaucoup que, dans cette matière mise à notre disposition, rien ne demeure inutile et stérile, que tout soit mis à contribution pour notre amélioration; mais ce ne sera point encore assez: il faudra que tous les élémens qui composent cette matière soient mis en accord entre eux; qu'ils soient mis en accord avec les conditions qui nous sont imposées; que chacun de ces élémens soit placé dans le lieu, le temps opportuns, employé avec la mesure et dans la proportion convenable; enfin, qu'ils soient rangés suivant leur importance

respective, de telle sorte que tout forme un ensemble harmonieux et conçu dans le même esprit. Ceux qui ont eu le bonheur de pouvoir combiner ainsi le dessein de leur carrière, y trouvent une merveilleuse facilité pour avancer dans les voies du perfectionnement, tandis que des efforts extraordinaires se trouvent quelquefois perdus, parce qu'ils ont été tentés hors de propos, parce qu'on a négligé de les accompagner par les salutaires influences de l'esprit d'ordre et de l'esprit de suite.

En s'étudiant à concevoir ainsi d'avance un système de conduite, comme le général qui dresse son plan de campagne, on ne peut tout prévoir, et il serait même dangereux de croire qu'on a tout prévu. Chaque jour, le cours des événemens viendra résoudre ce qui était encore incertain, changer ce qui existait, ouvrir un avenir inattendu. Aussi, à ces principales époques de la vie, on reprendra le même travail pour le compléter, le rectifier, d'après les instructions de l'expérience et le nouvel état des choses. On s'arrêtera sur les sommités qu'on rencontre dans la route, pour procéder à une sorte de reconnaissance, pour jeter les yeux, tout ensemble, sur la région qu'on a déjà parcourue, sur celle qui reste à parcourir. On répétera ces reconnaissances, d'une manière successive et dans une étendue graduée, aux principales divisions du temps, au commence-

ment de l'année, du mois, de la semaine; on les répétera chaque jour, en particularisant toujours davantage. Chaque époque aura son cadre, toujours plus restreint, mais toujours mieux déterminé. De même que, à chacune de ces reconnaissances il est essentiel de mettre le passé et l'avenir en présence l'un de l'autre, de faire servir la révision et l'examen du premier aux prévisions du second, il n'importe pas moins de faire concorder avec ce rapprochement, l'objet qu'on assigne à ses méditations: car, l'office propre des méditations morales consiste éminemment à opérer cette fructueuse conversion de la révision du passé en un plan de conduite pour l'avenir. N'allons point tant chercher dans les livres nos sujets de méditation! Demandons-les plutôt à notre expérience journalière et aux réflexions que nous faisons sur nous-mêmes; elles nous indiqueront quels sont les défauts, les vertus que nous devons prendre pour texte, quels sont les ordres de considérations dont nous avons besoin de nous pénétrer. Il est certains prédicateurs dont on serait tenté de dire qu'ils prêchent pour les absens, non pour ceux qui les écoutent: de même, il nous arrive souvent de méditer sur des vertus que nous ne serons point appelés à exercer, pendant que nous sommes à la veille d'avoir besoin de lumières et de forces dont nous négligeons de nous pourvoir. Enfin, cette série graduée de recon-

naissances morales opérées dans le chemin de la vie, doit être soumise elle-même à une méthode simple et régulière. Les plans de détail doivent se référer au plan général, et le point de vue dans lequel on considère la journée qui va être remplie, doit être pris constamment dans les règles qu'on s'est prescrites pour la vie entière. La révision qui a lieu à l'époque subséquente, doit se référer au plan qui avait été conçu à l'époque antérieure, afin de juger comment il a été exécuté, et quels obstacles en ont modifié l'accomplissement. On décomposera le dessein général qu'on avait conçu pour son amélioration; on s'attachera successivement à diverses parties, en donnant à chacune d'elles tout l'espace qu'elle réclame, en suivant avec persévérance l'ordre de l'analogie. Ainsi; chaque jour recueillera les fruits du jour qui l'a précédé, et préparera la fécondité du jour qui lui succède. Benjamin Franklin a donné dans ses Mémoires un exemple très remarquable de l'application d'un semblable système à la conduite de la vie; l'exemple est d'autant plus utile qu'il est accompagné des résultats que son auteur en avait recueillis; il a d'autant plus d'autorité que son auteur avait lui-même plus de simplicité et de droiture. Mais, c'est à chacun de nous à combiner ce système, de la manière qui nous est spécialement propre, à le coordonner avec son caractère, sa position. Il faut beaucoup se dé-

fier de ces modèles empruntés; il n'est aucun type universel qui ne soit par là même incomplet, et qui puisse être à l'usage de chacun. Tout plan sera bon, s'il est assorti à nos besoins, s'il est conçu dans un esprit d'ordre, s'il est exécuté dans un esprit de suite. Il est, par exemple, deux vertus que Benjamin Franklin n'a point fait entrer dans son tableau, et dont quelques personnes devront faire leurs premières têtes de chapitre: La patience et la vigilance sur soi-même.

Le temps étant le cadre général donné au développement de l'activité humaine, le premier objet d'un système de conduite bien concerté doit être l'emploi du temps et sa distribution. Aux nombreuses et utiles recommandations qui ont été tracées sur ce sujet, on pourrait ajouter plusieurs autres soins non moins nécessaires, moins connus, et peut-être plus difficiles: c'est de faire en sorte que, dans la succession des heures, le passage d'une occupation à l'autre soit toujours concerté de manière à ce qu'elles soient liées entre elles, et qu'elles s'aident réciproquement; c'est de trouver le moyen d'employer encore utilement ce qu'on appelle les *momens perdus*; c'est d'avoir un plan flexible; c'est de se mettre en mesure pour n'être point déconcerté, lorsque le tableau qu'on s'était formé d'avance pour la distribution de ses heures, vient à être interverti par des circonstances inopinées.

La régularité du retour périodique des mêmes actions, dans les mêmes instans et les mêmes lieux, a l'immense avantage d'en rendre l'exécution plus facile, plus rapide, et de soulager d'autant l'attention qu'elles exigent. Mais il y a aussi un extrême inconvénient à laisser convertir cette régularité en une sujétion, tellement qu'on ne sache plus agir quand on se trouve déplacé du temps et du lieu accoutumés, et cet inconvénient devient d'autant plus grand qu'on est moins assuré de rester le maître des conditions auxquelles on s'est asservi. En général, l'esprit d'ordre que nous devons porter dans la conduite de la vie, ne doit point descendre à des détails trop minutieux; il ne doit point accorder trop d'importance à la distribution des accessoires; il ne doit pas aller jusqu'à imposer des chaînes inutiles. Ces exagérations rendent souvent notre commerce incommode et fâcheux à ceux au milieu desquels nous vivons; elles nous créent des devoirs de surrogation dans lesquels nous consumons les forces que réclament des devoirs plus réels; elles donnent à la vertu quelque chose de mesquin, de roide, de contraint; elles nous gênent et nous entravent dans le moment de l'action. Il arrive souvent à ceux qui se sont attachés de la sorte avec une sorte de superstition aux détails de leur règlement de vie, que, si des devoirs extérieurs les forcent à y déroger, ils ne savent plus où ils en sont; ils ont comme

perdu toute direction morale; il leur arrive aussi que s'ils viennent eux-mêmes à négliger quelques points de ces nombreuses observances, ils s'attristent, se découragent, et s'ôtent la faculté de bien faire, en croyant qu'ils ne sont plus en mesure de bien faire. L'ordre que le sage met dans sa vie ressemble à celui que la nature a mis dans ses œuvres. Comme celui-ci, il allie à la constance des lois générales la variété et la mobilité qu'exigent les rapports mutuels des choses; ce n'est point une aride et rigoureuse symétrie où tout soit compassé et reste immuable; c'est un ordre caché, quoique accompli; c'est un ordre qui admet la liberté, l'aisance, qui se plie à tout parce qu'il a tout prévu; c'est un ordre qu'on sent, qu'on juge par ses effets, mais qui ne fatigue point la vue par l'échafaudage de ses règles; c'est, en un mot, un ordre animé et plein de vie.

Il y aurait un traité assez utile à faire sur *l'art de la conversation*, en considérant cet art comme un moyen d'amélioration morale, point de vue sous lequel il n'est guère considéré. Une portion notable de notre vie s'écoule dans des entretiens que nous abandonnons à peu près au hasard, et cependant il en est peu dont une sage direction ne pût tirer plus d'avantages. C'est ici sans doute l'une des occasions où l'on aurait à se défendre des exagérations de l'esprit d'ordre et de régularité. La conversation résiste par elle-même à une

discipline rigoureuse. Vouloir la transformer en un dialogue méthodique, serait lui enlever, avec l'abandon et le naturel, cette vérité d'expression qu'y cherche le commerce des esprits et des cœurs. Mais, sans lui enlever ce caractère, il est tant de moyens indirects pour la ramener à des fins utiles ! On peut être assuré, par exemple, qu'on ne peut flatter plus agréablement ceux avec lesquels on converse, qu'en les mettant sur la voie de nous exposer ce qu'ils savent. Sans affecter aucune attitude pédantesque, sous les formes de la modestie, sous les dehors même de la gaiété, il est tant de moyens de mettre en circulation des pensées vraies et des sentimens honorables ! Une bienveillance sincère leur servira facilement de passeport. Puisque la conversation est en effet le commerce des esprits et des cœurs, que de choses à y verser ! que de choses à y recueillir ! Que d'occasions favorables pour resserrer les liens qui nous unissent aux autres hommes, pour découvrir les moyens de les servir ! Le talent de la conversation est aussi une puissance et une grande puissance, dans l'état actuel de nos sociétés. On l'a beaucoup exploitée, cette puissance, dans l'intérêt de la vanité, de l'ambition : quel usage ne pourrait-on pas en faire dans les intérêts de la vertu et de la vérité ? O parole, instrument admirable et sacré, accordé aux créatures intelligentes et sensibles, pour les mettre en contact

les unes avec les autres, comment ne craignons-nous pas de te profaner ? Comment ne rougissons-nous pas de te laisser oiseuse et stérile ? Car, est-ce t'employer, que de te faire servir à des usages si peu dignes de ta destination ? Que ne peux-tu devenir comme le canal universel, habituel, qui transmette d'âme en âme toutes les émanations du vrai, du bien et du beau ! Quel prix, dirigée à une telle fin, n'aurais-tu pas encore dans les rapports les plus familiers et les plus modestes, où tu sers par là même aux communications les plus sincères, les plus libres et les plus intimes ! Il en est de ces âmes expansives et généreuses, qui ont su comprendre tes plus beaux privilèges, et qui se sont emparées de toi comme d'un grand moyen de conquêtes morales ! Elles n'ont besoin, pour captiver, que de se donner à connaître ; en se montrant supérieures, elles se montrent si naturelles, qu'on s'élève à elles sans effort, et qu'on les contemple sans envie, toujours simples et sincères, elles éclairent, elles entraînent par la force de leur propre conviction et par l'ascendant du sentiment qui les inspire ; on se sent meilleur auprès d'elles, parce qu'elles admettent à la participation de leur propre vie ; elles sont comme des foyers autour desquels nos cœurs viennent se réchauffer, se ranimer ; elles exercent sur la terre un apostolat insensible et doux, mais continuel et fécond ; l'admiration qu'elles excitent,

les affections dont elles sont l'objet , se confondent avec le culte de ce qui est bien ; le langage dans leur bouche est un messager céleste qui annonce les bienfaits de la vertu. Telle est la prérogative accordée aux gens de bien , que , chez eux , le talent de la conversation peut être , en partie , suppléé par l'influence naturelle du caractère : on écoute toujours plus volontiers ceux qui n'annoncent aucune prétention personnelle , chez lesquels on ne soupçonne aucun artifice ; celui-là porte une éloquence naturelle dans le commerce des hommes , qui est pénétré de la passion de leur être utile. Au surplus , à défaut du talent de parler , il en est un autre , celui d'écouter , qui peut non-seulement mieux contribuer à notre perfectionnement , mais nous fournir d'autres moyens d'être utiles aux hommes. N'est-il pas l'un des moyens les plus assurés de les connaître ? Savoir écouter celui qui souffre , n'est-ce pas en partie le consoler déjà ? N'y a-t-il pas , dans la manière d'écouter , quelque chose qui témoigne la bienveillance , et qui sert à l'obtenir ? Ecouter est , pour la grande étude de l'humanité , ce que voir est pour celle du monde sensible.

Telle est la puissance exercée par l'ordre sur les facultés de notre âme , que la seule image de l'ordre , reproduite dans les objets naturels dont nous sommes environnés , favorise nos méditations , nous dispose au recueillement , à la modé-

ration , au respect , à plusieurs sentimens honorables. C'est ce qu'on peut remarquer , par exemple , dans l'effet moral qui résulte des impressions produites par les monumens de l'architecture.

Cette puissante influence de l'ordre sur nos facultés explique encore une observation importante et dont l'expérience du monde offre une fréquente application : c'est que les devoirs sont un grand avantage pour ceux qu'ils régissent , à ne considérer les choses que sous le rapport du développement de l'activité. Les soldats se fatiguent moins , quand ils marchent au son des instrumens : l'homme , dans la vie ordinaire , se fatigue moins aussi quand il s'avance aidé par la mélodie de la vertu. Ceux qui ont des devoirs ont des points fixes , des régulateurs dans l'indécision , des motifs inépuisables pour agir. Celui qui manque de devoirs à remplir est souvent fatigué du vide et de l'incertitude de la vie ; il se demande sans cesse : *A quoi bon ?* Souvent il se trouve désœuvré , désabusé ; il devient à charge à lui-même. La même action s'exécute avec une joie nouvelle , avec une singulière netteté d'esprit , quand , en l'exécutant , on peut se dire intérieurement qu'on accomplit ce qu'on doit. On voit des gens privés de devoirs chercher à y suppléer , en se donnant des manies.

Dans le plan général de la vie , les devoirs for-

ment les principaux linéamens ; la recherche du meilleur achève le reste.

Le perfectionnement n'étant que l'harmonie intérieure, une vie bien ordonnée étant l'harmonie extérieure, l'un concorde naturellement avec l'autre : ce sont le tableau et son cadre.

CHAPITRE V.

DES DIVERSES CONDITIONS HUMAINES.

LA condition qui nous est échue dans la société compose pour nous la grande éducation des circonstances ; éducation qui influe souvent bien plus sur notre caractère que toutes les leçons de nos maîtres, qui se compose sans doute d'une suite d'événemens indépendans de notre volonté, mais à laquelle cependant nous pourrions coopérer encore, en modifiant l'influence que ces évènements exercent sur nous, et ne fût-ce aussi que par la manière de nous soumettre à ce qu'ils ont d'inévitable.

A chaque pas que nous faisons dans l'étude de la nature humaine, comme dans celle de l'univers sensible, nous reconnaissons, avec une admiration toujours nouvelle, la profondeur et la sagesse des plans de la Providence. Combien n'éclate-t-elle pas dans cette variété singulière de besoins, de capacités, qui, dans l'institution de la société humaine, a produit à son tour une si grande multi-

tude et une si grande variété de conditions, surtout lorsqu'on considère que ces conditions diverses sont cependant aussi tellement liées entre elles que, à l'exemple des productions de la nature, elles conspirent toutes ensemble à un but commun, l'intérêt général? De la sorte, chacun, dans sa carrière individuelle, quelle qu'elle soit, travaille réellement pour tous, même sans qu'il s'en rende compte; il lui suffit, pour rendre sa carrière honorable et méritoire, d'y porter, comme une intention, la vue de cette même utilité commune qui en doit être le résultat. Ces considérations ne sont point affaiblies par l'inégalité qui résulte de la diversité des conditions sociales. Ce n'est pas qu'il faille regarder comme un avantage absolu les effets qui résultent de cette inégalité pour entretenir l'activité par l'émulation; car, cette excitation aurait d'extrêmes dangers, si les ambitions impatientes qu'elle tend à faire naître, n'étaient contenues par la morale. Mais, sous le point de vue moral, cette disproportion fait éclore des vertus nouvelles, introduit entre les hommes des liens nouveaux et sacrés. Elle relève le mérite de la probité; elle appelle la modération à savoir trouver une vertu dans le contentement, à se défendre de l'envie; elle provoque des échanges de services d'une autre sorte, mais qui ont aussi un grand prix: de même que la variété des conditions fournit la matière des transactions, et devient

ainsi l'occasion d'un exercice continu pour la confiance et la bonne foi; l'inégalité des conditions entretient un autre genre d'échanges: elle entretient le commerce de la générosité avec la reconnaissance. Dans ce commerce, celui qui occupe la condition supérieure n'a point, comme il semble au premier abord, le privilège de rendre seul des services; il en reçoit, et de plus importants peut-être: en retour du bien qu'il a fait, il obtient ces affections qu'aucun salaire n'eût pu acheter, ni acquitter; il reçoit aussi l'instruction la plus nécessaire à tous les hommes, et celle que lui refusait cependant son expérience propre et ordinaire: il reçoit les leçons de la patience, du courage, qui lui sont données du moins par l'exemple d'autrui; il recueille les lumières sublimes qui jaillissent du sein de l'adversité: il ignorait la vie; c'est auprès du malheur qu'enfin il viendra l'apprendre: peut-être, il ignorait son propre cœur; la vue de l'infortune le lui révélera, si toutefois il est digne de cette découverte.

C'est ainsi que les conditions sociales, dans leur inégalité, composent une échelle que la bienveillance est appelée à descendre et à gravir sans cesse, chargée ou de présents ou de tributs, échelle dont les deux termes extrêmes sont précisément ceux qui ont réciproquement le plus besoin l'un de l'autre, ceux qu'en effet la vertu vient rapprocher entre eux.

En considérant ainsi les diverses conditions de la vie sous le rapport des services qu'elles fournissent l'occasion de rendre ou de recevoir, on y trouve l'une des principales mesures qui servent à apprécier l'influence qu'elles peuvent exercer sur notre perfectionnement moral. L'utilité de cette influence dépendra éminemment et de la nature et de l'étendue de ces services; elle sera différente pour celui qui les rend et pour celui qui les reçoit.

Les services obligés, par exemple, peuvent corrompre celui qui les reçoit, par la séduction de l'orgueil, avilir celui qui les rend, par la dépendance où ils le placent. Ce danger s'accroît pour les premiers, lorsque ces services ont plus d'importance, pour les seconds au contraire, selon qu'ils ont un objet plus mesquin. Les services volontaires élèvent ceux de qui ils viennent, comme ils touchent ceux auxquels ils s'étendent; ils exercent les premiers au désintéressement, les autres à la gratitude. Les services qui sont rendus dans l'ordre des choses intellectuelles et morales, en même temps qu'ils unissent plus étroitement les hommes, développent une activité favorable au perfectionnement, chez ceux qui ont le bonheur de pouvoir en être les auteurs: de même qu'on apprend de nouveau et qu'on apprend mieux ce qu'on enseigne aux autres, on se pénètre mieux aussi des sentimens du bien, en cherchant à les inspirer. Mais aussi,

quels pièges ne leur tend pas l'orgueil? Combien ils ont besoin de se tenir en garde contre l'esprit de domination, contre le défaut d'indulgence! Combien ils doivent éviter de se croire meilleurs que les autres! Les services rendus dans un ordre purement matériel rabaisent la condition de ceux qui les fournissent, lorsqu'ils ne font qu'alimenter par la sensualité l'égoïsme de ceux qui les reçoivent. Les services rendus à un seul individu comportent une plus vive affection, mais peuvent supposer une dépendance qui menace la dignité du caractère. Les services rendus à une communauté ont toujours quelque chose de plus noble; mais il est plus rare qu'on en conçoive bien le mérite.

Deux autres points de vue se présentent à côté du précédent et concourent avec lui à déterminer l'influence des conditions sociales sur notre amélioration: c'est celui des besoins qu'elles excitent en nous, et c'est celui des obstacles qu'elles nous opposent. Chacun de ces besoins peut être un principe d'activité, et peut être aussi une cause de dépendance; il peut être plus ou moins hostile ou généreux, plus ou moins pur ou grossier. Si ces obstacles s'opposent au développement de nos facultés morales, l'influence en sera funeste sans doute; s'ils ne s'opposent qu'aux prétentions de la personnalité, ils pourront irriter les passions, mais ils favoriseront la vertu; s'ils sont de nature à devoir être, à pouvoir être surmontés, ils exercent

ront notre courage, et fortifieront l'empire de nous-mêmes.

Mais, et c'est ici ce dont il importe surtout de se bien pénétrer, quel que soit ou le danger ou l'avantage d'une situation dans la société, il n'en est point de si fâcheuse dont on ne puisse tirer parti pour devenir meilleur, point de si favorable dans laquelle on ne puisse se perdre. Notre destinée est réellement dans nos mains. Lorsqu'il est en notre pouvoir de choisir entre ces conditions diverses, l'étude de leurs inconvéniens ou de leurs avantages servira à guider dans le choix; lorsque nous n'aurons pas ce pouvoir, elle servira à nous donner les moyens d'en bien user, et comme c'est ici l'hypothèse la plus générale, c'est dans cet esprit que nous devons nous y livrer.

En général, c'est là où se trouvent les plus grands secours, que se trouvent aussi les plus grands périls; là, aussi, où sont les plus grands secours, sont ordinairement les plus grands devoirs. Que sont en réalité les conditions supérieures de la société, si ce n'est une véritable mission conférée à ceux qui s'y trouvent placés, pour le bien de la société elle-même? Cela est évident sans doute pour ceux que la société a élevés au rang ou au pouvoir; mais cela n'est pas moins vrai pour ceux qui ont été comblés des dons de la fortune. Les uns et les autres sont appelés à exercer un patronage, à remplir une sorte de tutelle. Ce

n'est pas assez pour les premiers de faire servir au plus grand avantage de tous, l'autorité qui peut leur avoir été confiée; par cela seul qu'ils sont les plus forts, ils doivent appui et protection aux faibles; par cela seul qu'ils sont placés plus haut, ils doivent à tous l'instruction des bons exemples. Ce n'est point assez pour les seconds de remplir l'auguste mission de la bienfaisance; ils sont appelés à servir, en plusieurs manières, d'instrumens pour favoriser le développement et la propagation des choses utiles. Les classes supérieures ne s'élèvent au-dessus de la terre, que comme des nuées fécondes destinées à lui rendre une abondante rosée. Voilà pour elles de beaux et nobles devoirs, la magnifique prérogative qui leur fut départie par la Providence suprême! Les prestiges de la vanité, l'égoïsme de la domination, l'égoïsme de la sensualité, l'erreur funeste qui leur ferait absorber comme des faveurs du sort ce qu'elles ne reçurent qu'en dépôt, voilà le péril! L'absence des obstacles, la facilité à tout obtenir, voilà ce qui peut accroître encore le péril! Elles sont d'autant plus faibles que rien ne leur résiste: il leur faut donc plus de vertu sous tous les rapports. Voici maintenant les secours: le premier de tous est dans le bien même qu'elles peuvent faire; car, rien ne restaure autant que l'exercice de la générosité; en donnant, on apprend à aimer; on se fortifie en venant à l'aide d'autrui: de plus, les lumières

affluent de toutes parts autour de celui qui est placé dans une situation élevée; il a des loisirs qui lui permettent une culture plus assidue de ses facultés; il embrasse un horizon plus étendu: l'élévation des mœurs, l'habitude des choses distinguées, tend à nourrir en lui la noblesse des sentimens: les égards dont il est l'objet l'invitent à mériter, par des titres réels, la considération et l'estime: il n'est pas jusqu'au luxe des arts qui, l'environnant habituellement des images du beau, ne favorise en lui le principe des émotions généreuses, s'il sait laisser pénétrer jusqu'à son âme les impressions qui en émanent.

La médiocrité de rang et de fortune, qui est, pour les hommes, la condition la plus générale, est aussi celle qui offre le plus de sécurité: elle entretient, conseille, impose au besoin cette modération qui est sans doute la disposition la plus nécessaire à la généralité des hommes. Sous ce double rapport, elle est favorable au calme, et, par le calme, à la liberté intérieure. A la faveur de l'obscurité, elle se soustrait plus aisément au joug de l'opinion. Garantie d'un grand nombre de prétentions, la simplicité est son partage naturel. Pratiquant des vertus sans faste, elle est moins exposée à en voir corrompre les motifs par l'ambition des suffrages ou par les louanges des spectateurs. Par cela même qu'elle constitue la condition générale de la société, elle sent mieux

les bienfaits de la morale, des lois, de l'autorité légitime, dont l'intérêt général est constamment l'objet. Elle se fortifie en s'appuyant sur les bornes qui la circonscrivent. Son activité est incessamment excitée par la vue de ce qu'elle peut acquérir, sa persévérance s'entretient par la lenteur des progrès qui lui sont permis. Siégeant au banquet de l'égalité, elle comprend mieux la justice; par la même raison, elle goûte mieux aussi la sympathie; les relations sociales comportent pour elle plus de franchise, de confiance, d'abandon: en s'élevant on se sépare, en se confondant on est plus près de s'unir: les affections individuelles ont plus d'intimité: plus les situations sont semblables, et plus il y a à mettre en commun. En fin, la médiocrité a aussi cet avantage, qu'elle profite de l'expérience universelle, et n'a point à tenter les voies d'exception; si elle n'a pas les honneurs du privilège, elle échappe à ses dangers. Mais, si l'éducation que nous recevons de la médiocrité a précisément les avantages qui étaient désirables pour la foule, elle peut avoir aussi des inconvéniens dont il est nécessaire de se préserver, elle nous renferme dans un cercle dont l'uniformité et la monotonie favorisent les habitudes aveugles de la routine et l'engourdissement des facultés actives; elle nous place sur une scène où la similitude des situations, la conformité des mouvemens, donnent aussi plus de faveur à une

imitation servile; nous ramenant ordinairement aux détails, elle nous dispose à leur accorder trop d'importance; elle peut, en rétrécissant les vues de l'esprit, nuire indirectement à l'élévation des sentimens. Si donc les conseils de la sagesse nous enseignent, avant tout, à accepter avec satisfaction les limites que la médiocrité nous impose, ils nous recommandent aussi de rendre à notre âme, par les exercices intérieurs de la vertu, cette indépendance, cette noblesse auxquelles les circonstances extérieures semblent alors moins favorables.

A mesure qu'on descend aux conditions inférieures, on voit, pour chaque individu, le cercle de l'existence se rétrécir, les privations, les gênes s'accroître, les secours extérieurs devenir moins abondans. Parmi les secours, l'un des plus précieux, celui des lumières, diminue surtout d'une manière extraordinaire; mais, si, dans de telles conditions, les devoirs deviennent de plus en plus austères, il deviennent aussi plus simples: ce qui est exigé de nous est plus difficile, mais la loi du perfectionnement relatif exige moins de choses. L'éducation essentiellement nécessaire à une telle situation sociale, est celle d'une patience courageuse: or, telle est précisément celle que les circonstances tendent à procurer à celui qui y est placé. Dans le nombre des lumières qui lui manquent, il en est une partie qui viendrait peut-être

augmenter l'amertume de sa destinée; il en est une autre à laquelle suppléera pour lui l'expérience de l'adversité, de toutes les instructions, celle qui est, pour l'art du perfectionnement, la plus abondante et la plus sûre. Il y acquiert le privilège d'une science qu'on n'obtiendrait d'aucun maître, qu'on ne trouverait dans aucun livre. Si plusieurs avantages lui sont refusés, il en est dont il est plus particulièrement appelé à recueillir les fruits, mais qui exigent des soins attentifs pour les faire valoir, ceux qui sont attachés aux salutaires habitudes du travail.

Heureux celui qui dès ses jeunes ans a connu les rigueurs de la fortune! Il s'est préparé à la carrière difficile et rude de la vie par les exercices d'une sorte de gymnastique morale, et s'est familiarisé de bonne heure avec les idées sérieuses: il a entrevu de bonne heure les secrets de la destinée humaine; ses vertus auront pris des racines profondes; il a reçu une éducation virile. Graduellement admis à une situation plus heureuse, il sera moins exposé à s'en laisser corrompre, il sera mieux disposé à la faire fructifier pour les autres comme pour lui-même; il a contracté avec le malheur des liens de confraternité qui ne doivent pas se rompre. Or, telle est, dans une société bien organisée, la marche naturelle des choses, que l'homme laborieux et économe doit en effet s'avancer par une gradation insensible et régulière

à une plus grande aisance, s'il n'est pas traversé par des accidens imprévus.

L'alternative des succès et des revers a aussi son utilité. Nous nous plaignons de l'inconstance de la fortune ! C'est de sa constance que nous devrions nous plaindre ; alors, en effet, elle a plus de moyens de nous corrompre, et ses faveurs même sont moins senties. Les succès et les revers, en se succédant tour-à-tour, nous tiennent en haleine, nous éclairent par leurs contrastes ; jugeant mieux les événemens, nous apprenons mieux à leur résister et à nous en servir.

Ces diverses considérations pourraient être appliquées également aux diverses professions de la vie ; elles formeraient, par leur développement, une nouvelle branche des sciences économiques. On verrait, d'une part, quels sont les secours que chaque profession apporte, ou les obstacles qu'elle oppose au perfectionnement moral de l'homme, les moyens de rendre ces secours plus efficaces, et d'affaiblir ces obstacles ; on verrait, d'une autre part, comment le perfectionnement moral des individus peut donner aussi à chaque profession un plus haut degré de bien-être et d'utilité, et contribuer ainsi puissamment à la prospérité générale : on arriverait certainement à ce résultat, que de bons livres, de bons exemples, qui développent dans le sein de la société la patience, la persévérance, la probité, l'esprit d'ordre, et les autres

vertus, comptent au nombre des moyens qui accroissent les richesses communes, tout aussi bien et mieux encore que certains instrumens et certains procédés des arts, quoique ordinairement les écrivains qui traitent de l'économie politique ne daignent guère accorder une place dans leurs calculs à ces principes moraux de la production et de la conservation des richesses. On reconnaîtrait que l'homme étant le principal instrument de toute production, que l'homme obéissant à son tour, en tant qu'il est agent, aux mobiles de sa volonté et aux lumières de sa raison, il faut remonter plus haut que la simple fonction d'un moteur matériel, et arriver, de levier en levier, jusqu'aux fonctions de l'agent moral. Il est vrai que ces vues, convenablement traitées, pourraient changer beaucoup aux bases des théories qu'on est convenu d'adopter, et contrarier plus d'un système.

La distinction généralement admise, entre les professions libérales et mécaniques, n'est pas aussi tranchée dans la réalité qu'elle le paraît au premier abord : car, dans celles qui exigent essentiellement les travaux de l'esprit, il y a presque toujours un concours d'opérations mécaniques ; dans celles qui se composent essentiellement de travaux manuels, il y a presque toujours une participation quelconque de l'intelligence ; entre ces deux extrêmes, les deux élémens se combinent dans des proportions diverses : chaque jour, et

l'ami de l'humanité en éprouve une joie profonde, chaque jour, les professions mécaniques se rapprochent des professions libérales, par l'effet de la multiplication et du perfectionnement des moteurs matériels; l'homme reprend ainsi le rôle qui lui appartient dans les opérations de l'industrie, celui qui consiste à diriger les forces; recouvrant sa dignité, rentrant dans l'exercice de ses facultés, il devient en même temps un agent bien plus utile. Mais, en s'attachant à examiner la part d'influence qui appartient à chacun des deux élémens qui viennent d'être distingués, on peut caractériser le régime moral qui résulte de l'exercice d'une profession, suivant que l'un des deux y prédomine davantage.

Plus est grande la part que les opérations de l'esprit prennent à la profession exercée, et plus sont abondans sans doute les secours qu'elle peut offrir à notre perfectionnement; la dignité individuelle y est mieux conservée; on goûte mieux le sentiment de son indépendance; les facultés actives prennent un essor plus étendu; étant appelé à être plus éclairé, on est appelé par là même à devenir meilleur; si on devient meilleur en effet, on se trouve réciproquement plus habile; toutes les faveurs semblent réservées à ces belles applications de l'activité humaine. Mais, l'abus toujours est à côté des avantages. C'est ici le théâtre où se déploient les séductions de la vanité, où la pas-

sion du succès cherche et saisit ses victimes. Ici, l'équilibre que doivent conserver entre elles les facultés de l'intelligence et celles du cœur, serait facilement détruit si les directions de la sagesse ne venaient constamment le rétablir. Les affections généreuses devront donc s'entretenir au même degré que l'activité intellectuelle: rien n'est plus funeste que le talent descendu au service de l'égoïsme.

Mais les professions libérales doivent être distinguées à leur tour, selon le genre de directions qu'elles tendent à donner aux facultés intellectuelles. Elles peuvent, en effet, favoriser plus spécialement ou la vivacité de l'imagination, ou l'habitude des considérations spéculatives, ou l'esprit d'observation, et par là réagir sur la culture de la sensibilité et sur le développement des dispositions morales. Si l'on composait, par exemple, un manuel à l'usage des artistes, dans l'esprit que nous venons d'indiquer, combien de recommandations utiles ne pourrait-il pas renfermer sur les dangers de l'exaltation, sur la mobilité du caractère, sur l'ambition des louanges! Si l'on en composait un à l'usage des hommes qui exercent l'art de guérir, combien de recommandations utiles sur l'art de consoler, d'encourager ceux qui souffrent, sur la discrétion qui est due en retour de la confiance, sur les précautions à prendre pour que le spectacle habituel de la douleur n'étouffe pas la sensi-

bilité! si l'on en composait un pour la profession du barreau, et celles qui s'y rattachent, combien d'indications sur la manière d'ennoblir et d'étendre, par l'utilité des conseils, par le zèle et le désintéressement, l'assistance prêtée aux cliens, sur la scrupuleuse observance des règles de l'équité, sur le soin que l'on doit mettre à ne jamais prêter des armes aux passions! N'y aurait-il pas aussi des manuels à l'usage des savans, à l'usage des gens de lettres, si du moins ceux-ci daignaient les accepter, ne fût-ce que pour les préserver de la tyrannie de l'amour-propre, de la sécheresse du cœur, des susceptibilités, des animosités que trop souvent enfantent les prétentions rivales? Enfin, les philosophes, en donnant ces manuels moraux aux diverses classes de la société, ne devraient-ils pas, avant tout, en composer un pour leur propre usage, dans lequel ils renfermeraient des antidotes contre l'orgueil, dans lequel ils se prescriraient la bonne-foi, la simplicité, la sévérité et la défiance envers eux-mêmes, l'indulgence envers les autres, dans lequel ils se rappelleraient sans cesse que, dans la science de la sagesse, la pratique du bien est la première source des lumières?

Classer les professions, comme on veut quelquefois le faire d'après les fausses idées répandues dans le monde, en distinguant celles qui sont salariées de celles qui ne le sont pas, c'est chercher

une base qui n'a point de réalité. Quiconque verse le fruit de son industrie dans les échanges dont se compose le commerce général, reçoit un salaire, c'est-à-dire le juste retour de ce qu'il a livré, quelque soit le nom qu'il lui donne. Il n'y a que deux exceptions à cette condition universelle : l'une concerne ceux qui ont le bonheur de pouvoir donner gratuitement, sans accepter aucun retour, tout ce qu'ils mettent en circulation, et cette première exception est assez rare; l'autre concerne ceux qui ne versent rien dans le commerce social, qui ne coopèrent en rien, par leur propre industrie, au bien être commun, et ceux-ci, quelle que soit la fausse distinction qu'ils obtiennent dans les préjugés du monde, ne font que consommer sans produire. Depuis l'administrateur placé dans le rang le plus élevé, jusqu'au plus humble journalier, tous également recueillent une rétribution méritée par un travail utile, c'est-à-dire reçoivent un vrai salaire en retour de leurs services. Ce n'est donc point le salaire par lui-même qui peut humilier, et, en humiliant, avilir; c'est l'esprit dans lequel il serait cherché et reçu; ce sont les intentions vénales; c'est la cupidité avide, c'est la servilité du caractère. Dans cette nécessité qui nous est imposée par la constitution de la société et par la nature des choses, d'acheter le salaire par le travail, nous trouvons une instruction continuelle qui nous avertit que nous som-

mes destinés en effet à servir la grande communauté humaine, ou dans son ensemble, ou dans ses membres.

Toutefois, l'image de la rétribution attachée à l'industrie se présente, dans certaines professions, d'une manière plus immédiate, plus sensible, plus fréquente : il est donc nécessaire, dans ces professions, de s'armer avec plus de soin contre les délétères influences des vues sordides. Parmi les mobiles intéressés, il en est peu qui rétrécisse davantage les idées, qui glace davantage le cœur. En vain ce honteux mobile cherche-t-il à se relever, à ses propres yeux, par l'étendue qu'il donne à ses calculs ; la passion de l'argent, portée sur un plus vaste théâtre, ne produit que de plus grands ravages. Un manuel moral, destiné aux professions dans lesquelles les intérêts pécuniaires sont habituellement mis en jeu, enseignerait des exercices capables d'opposer la générosité des sentimens à la contagion de la cupidité ; il indiquerait comment l'équité dans les transactions doit être conservée par la bonne foi, comment elle peut s'ennoblir encore par la délicatesse ; il indiquerait, dans l'emploi de la fortune, un contrepoids aux influences qui peuvent naître des moyens de l'acquérir.

Il est des professions calmes, sédentaires, dont les opérations ont un caractère constant d'uniformité ; on y sera mieux à l'abri des orages des pas-

sions ; on y trouvera plus de facilités pour la régularité d'un plan de vie ; mais, on devra s'y tenir sans cesse en garde contre l'assoupissement moral et contre les habitudes qui réduiraient l'existence à une sorte de végétation. Il est des professions tumultueuses, agitées, qui nous transportent à chaque instant sur une scène nouvelle ; elles sont plus fécondes en jouissances : elles mettent en jeu les facultés actives ; elles peuvent offrir l'occasion d'exercer des vertus plus variées ; elles protègent mieux contre la routine : mais, on devra s'y défendre de la distraction qui dissipe à-la-fois et la pensée et le sentiment, de la mobilité et de l'inconstance auxquelles elles exposent le caractère ; on doit y être armé d'une vigilance bien plus sévère sur soi-même.

Il est des professions dont les perspectives sont bornées dans une sphère très restreinte, qui sont sujettes à peu de chances, qui ne promettent guère d'avancement progressif : elles protègent la modération ; elles exercent à la persévérance, à la patience, quelquefois à la résignation. Il en est qui se placent entre les dangers et les espérances ; elles sont fécondes en émotions ; elles excitent puissamment l'ardeur de la volonté, et l'énergie du caractère. Dans les premières, on doit se préserver de l'abattement, du découragement, de l'apathie qui pourrait gagner jusqu'aux facultés du cœur ; on doit se créer un avenir par ses affections. Dans les secondes, on

doit se préserver des ambitions inquiètes et impatientes, des rivalités jalouses, et diriger tous ses soins à conserver l'égalité de l'âme. Dans les premières, c'est surtout l'amour du bien qui demande à être entretenu contre des influences léthargiques; dans les secondes, c'est l'empire de soi qui a besoin d'être fortifié, pour opposer la modération des désirs aux séductions de la fortune.

Il est des professions qui nous mettent plus particulièrement en contact avec les choses; d'autres qui nous mettent plus spécialement en rapport avec les hommes.

Dans la première espèce de professions, il n'est point inutile de considérer quel est le genre de matières avec lequel elles nous mettent en contact; car, elles peuvent contribuer à nous entourer d'images plus ou moins tristes ou sereines, harmonieuses ou désordonnées, nobles ou ignobles, élégantes ou grossières, austères ou voluptueuses: delà autant d'influences diverses, quoique peut-être lentes et insensibles, sur les habitudes morales; delà, aussi, autant de soins divers à prendre pour repousser ce qui, dans ces influences, pourrait nous énerver, nous avilir, nous corrompre, et pour recueillir, au contraire, ce qu'elles pourraient avoir de propice pour entretenir ou l'élévation, ou la pureté du caractère. Dans les rapports que nous entretenons avec les choses, il convient de considérer aussi le degré d'action, l'étendue de

pouvoir que nous conservons sur elles; car, l'esprit d'ordre, l'habitude de l'application s'entretiennent par la pratique des procédés qui ont un caractère de régularité, qui sont soumis aux règles de l'art et au génie des combinaisons. Le sentiment de notre dignité s'entretient aussi par la puissance que nous exerçons sur la matière, et par la hardiesse des transformations que nous la contrainsons de subir. Les vues d'utilité générale se présentent plus habituellement dans les professions dont les opérations se lient par des rapports plus variés et plus étendus à la prospérité commune: on peut donc y trouver plus d'occasions pour cultiver l'élévation des sentimens. On a souvent remarqué qu'un commerce habituel avec les animaux pouvait faire contracter aux mœurs quelque grossièreté; que les professions qui accoutument à la vue et à l'effusion du sang, disposent à la dureté; et la première de ces observations peut expliquer pourquoi les bergers de nos campagnes ressemblent si peu à ceux des idylles. Il n'est pas jusqu'aux lieux dans lesquels est fixée notre résidence habituelle, aux objets dont le spectacle nous est constamment offert, qui ne puissent influencer secrètement sur les dispositions de l'esprit et du cœur. Les mœurs graves, simples, sérieuses des marins naissent sans doute, en partie, de la familiarité qu'ils contractent avec le danger; mais, elles naissent aussi du genre d'impressions que produit un

spectacle imposant et vaste dans son uniformité. L'élégance artificielle que le luxe déploie dans nos demeures n'entretient point en nous les mêmes dispositions, que la grâce et la majesté avec lesquelles la nature a décoré la grande habitation préparée pour nous loin des villes. L'asile obscur et sombre où la misère est ensevelie, redouble pour elle la tristesse et le découragement, par les images dont il fatigue ses regards. Ceux qui ont écrit sur l'hygiène ont remarqué l'influence qu'exerce sur la santé l'habitude de prolonger le sommeil pendant le jour, et la veille pendant la nuit : cette habitude n'influe pas moins sur les dispositions de l'esprit et du cœur ; elle doit nuire à la sérénité ; elle doit laisser moins de fraîcheur, de simplicité, de naturel et de calme, aux facultés de l'âme. Les moralistes recommandent avec raison les soins que réclame, sous le rapport de la propreté et de la décence, ce corps qui sert d'habitation passagère à l'âme immortelle : ces soins qui peuvent être observés dans la pauvreté même, sont une habitude d'ordre, et en rappellent le sentiment ; ils entretiennent, à quelques égards, le respect qu'on se doit à soi-même.

Les rapports dans lesquels une profession place celui qui l'exerce, avec les autres hommes, peuvent être des rapports d'égalité, de supériorité ou de dépendance. Les rapports d'égalité seront plus favorables aux affections, à la con-

fiance, nourriront mieux les sentimens de la justice ; ils continueront, pendant le cours de la vie entière, les nombreux avantages que l'enfance recueille de l'éducation commune : mais, cette situation demande aussi quelque vigilance, pour ne point laisser jaillir les passions hostiles, du choc inévitable des rivalités. Dans une situation qui nous donne des supérieurs, nous devons nous mettre en garde, tout ensemble, et contre la servilité et contre l'irritation. Dans celle qui nous donne des inférieurs, nous devons faire provision d'équité, de douceur, d'indulgence. Plus la dépendance est indéterminée et laisse lieu à l'arbitraire, plus elle peut enorgueillir celui au profit duquel elle est établie, avilir celui qui s'y trouve soumis. Mais, lorsque cette indépendance est fondée sur la nature d'une opération qui exige un concours d'efforts, par conséquent une distribution, une organisation, lorsque celui qui préside est un chef plus encore qu'un maître, et qu'ainsi ses fonctions sont déterminées par l'intérêt d'un service fait en commun, l'obéissance et le commandement s'expliquant mieux, étant mieux limités, blessent ou découragent moins les inférieurs, flattent moins les passions de ceux qui ordonnent. Il est à considérer encore, si le genre de commerce qu'une profession établit entre celui qui l'exerce et les autres hommes, met plus spécialement celui-là en rapport avec ce que ceux-ci ont d'estimable,

ou bien avec leurs passions. Dans le premier cas, ce commerce lui offrira d'utiles encouragemens ; dans le second, il l'exposera à une contagion funeste. Il y a des professions dont l'exercice repose essentiellement sur la confiance, et dont le succès dépend de l'étendue de la confiance accordée à celui qui les exerce ; de telles professions offrent un encouragement continuel aux qualités du caractère qui feront mériter l'estime. Pourquoi nos aveugles et frivoles préjugés ont-ils essayé de flétrir certaines professions qui n'ont rien d'immoral ? De la sorte, ceux qui sont condamnés à nous rendre ce genre de services, humiliés par nous, seront peut-être dégradés à leurs propres yeux, et en deviendront plus facilement méprisables. Il faut considérer enfin, dans l'exercice des professions, si elles appellent un individu à faire partie de quelque association ou communauté, quel est le lien qui forme une telle communauté, s'il tend à favoriser l'esprit d'union toujours si précieux, ou l'esprit de corps souvent si funeste, et quelle direction il peut donner à ce dernier.

C'est dans le sein de la vie publique que se déploient les plus brillantes qualités du caractère : elle est une école pour la force d'âme, pour le courage réfléchi, pour l'élévation et la générosité des sentimens. Telle sera du moins son influence sur ceux qui, en y entrant, se pénétreront des devoirs qu'elle impose, et se défendront des ambi-

tions qu'elle peut exciter : car, elle ouvre aussi une carrière aux passions les plus véhémentes, et les rend d'autant plus dangereuses, qu'elle offre plus de préceptes pour les justifier, de moyens pour les déguiser, et souvent de funestes succès pour les récompenser. Un bon manuel moral pour les hommes publics serait un bienfait pour la société entière, si, du moins, il était lu, médité et suivi.

Partout où les institutions fortifient les liens qui attachent le citoyen à sa patrie, où elles fondent les lois sur l'équité, et règlent sur les lois l'exercice du pouvoir, le simple particulier, même au sein de la vie privée, comprend mieux la communauté des intérêts, la réciprocité des devoirs ; il puise dans le sentiment du patriotisme un noble aliment pour toutes les affections vertueuses, et dans une soumission éclairée aux lois et aux magistrats, d'utiles lumières sur la morale ; l'activité se déploie, le talent s'enhardit, les âmes s'élèvent, les idées s'étendent. Les institutions fortes et généreuses sont les gymnases des grands caractères ; mais elles ne s'établissent que sur un sol convenablement préparé ; elles ne sauraient se fonder là où règnent des intentions vénales, l'avidité des jouissances, les calculs de la personnalité. Sous de telles institutions, le perfectionnement moral des individus et les progrès généraux de la société se trouvent dans une plus étroite correspondance, et se prêtent mutuellement de plus abondans se-

cours. Comme le principe vital de ces institutions est la garantie des droits collectifs, la protection assurée aux intérêts généraux, l'éducation qui prépare à la vie publique ceux qui sont appelés à en jouir, à la soutenir, doit consister dans les exercices du dévouement désintéressé, et réciproquement, chacun trouvera, dans les fonctions qu'il remplit sous de tels auspices, s'il est fidèle à leur esprit, un exercice constant de la justice et de la bienveillance. Le sentiment du bien public, surtout où il peut se produire, est l'un des plus puissans antidotes contre toutes les passions égoïstes, contre tout ce qui matérialise ou dégrade le caractère. Il y a donc un lien beaucoup plus étroit qu'on ne pense entre les vertus de la vie publique et celles de la vie privée; elles ont une source commune; c'est à une morale épurée qu'il appartient de créer cette conscience politique trop rare peut-être, qui immole au bien de tous l'égoïsme individuel, sous quelque forme qu'il se produise; elle enseignera au citoyen à ne réclamer et à n'exercer ses droits que comme une conséquence de ses devoirs, au magistrat à ne considérer son autorité que comme un message confié par la société; elle enseignera au délégué du peuple à reconnaître dans l'autorité légale une garantie nécessaire, au délégué du pouvoir à reconnaître dans les droits collectifs ou individuels le dépôt qu'il est chargé de protéger; elle enseignera à tous les

hommes publics à mépriser et à braver les volontés hautaines des factions, à se garantir de cet esprit de parti qui, créant dans la société générale plusieurs sociétés rivales ou même hostiles, corrompt le patriotisme, porte le trouble dans les opinions, l'altération dans les caractères, et devient une semence féconde d'intolérance et d'injustice.

On a composé, pour un grand nombre de professions, des manuels propres à guider dans les procédés de l'art. Il y aurait donc aussi d'autres manuels à leur offrir, qui, considérant ces professions sous un point de vue moral, indiqueraient les devoirs qui sont plus particulièrement relatifs à chacune d'elles, la manière de les remplir, les avantages qu'on peut retirer de leur accomplissement? Avec leur secours, on prendrait de ce qu'on appelle son état une idée plus relevée et plus juste en même temps; on le considérerait comme un moyen de satisfaire à la destination qu'a reçue la créature humaine, comme un moyen de devenir meilleur et d'être utile aux autres. Les diverses professions de la société composent comme autant de nations diverses dont chacune a sa physionomie, ses mœurs, ses habitudes, ses usages, ses relations, son langage même: les auteurs comiques l'ont bien compris; ils y ont puisé le sujet de scènes non moins variées: ils ont exploité surtout les préjugés et les ridicules: il reste pour le moraliste une mission plus relevée et plus bien-

faisante : il recueillerait et promulguerait le code de devoirs, spécial à chacun de ces peuples divers ; il peindrait les vertus qui lui conviennent, celles qui le caractérisent. S'il s'adressait aux professions industrielles, par exemple, combien de choses à dire sur l'esprit d'ordre, l'activité, la vigilance, la prudence, la loyauté, la délicatesse, qui doivent être l'âme des opérations auxquelles elles se livrent ! Que d'avertissemens précieux à donner en même temps, pour garantir le cœur de la sécheresse, l'esprit des vues étroites, qui sont trop souvent la suite des habitudes du calcul, du commerce des choses purement matérielles, du débat des intérêts pécuniaires ! S'il s'adressait à des chefs d'établissement, que de précieuses directions à leur offrir sur les soins de bienveillance, de protection, qu'ils doivent aux individus placés dans leur dépendance, sur les exemples qu'ils sont appelés à leur offrir, sur la manière de porter un véritable esprit de famille dans ces rapports où l'on ne voyait que l'échange du travail et du salaire. S'il s'adressait à ces professions qui mettent en communication ordinaire avec le public, combien de grandes vues à présenter sur la manière d'obtenir et de justifier la confiance par la discrétion, le dévouement, la fidélité ; sur les influences morales que, dans ces relations, on peut indirectement ou répandre ou recevoir ; sur l'assistance volontaire que le zèle

peut joindre aux services obligés ! S'il s'adressait enfin à ces professions humbles, obscures, dépendantes, que rabaissent nos préjugés, avec quelle tendre sollicitude, avec quel intérêt empressé il s'efforcerait de relever à leurs propres yeux ceux qui les exercent ! Quel accueil il ferait à ces êtres disgraciés ! Combien il aimerait à les encourager ! Il leur montrerait comment toutes les fonctions sont ennoblies par le sentiment du devoir, comment le mérite se mesure au sacrifice, comment la fierté de l'âme peut se concilier avec la dépendance extérieure, comment la vertu acquiert un plus haut prix sous le voile de l'obscurité ; il découvrirait encore pour eux des affections, des joies et des espérances. (1)

L'une des règles les plus essentielles pour tirer de la condition qui nous est échue, tous les fruits moraux qu'elle renferme, pour nous garantir des dangers qui lui sont propres, est celle qui nous prescrit de conformer à cette condition nos sen-

(1) Lorsqu'on considère que les personnes employées à notre service domestique, sont confiées à notre protection, sous un rapport moral ; lorsqu'on réfléchit à l'influence que leur caractère et leurs habitudes peuvent exercer sur nos enfans, on ne peut assez s'étonner de notre coupable négligence à soigner leur amélioration, et de l'indifférence avec laquelle elles paraissent traitées par nos institutions publiques ou par nos usages privés ; comment, par exemple, a-t-on à peine songé à les préparer par une éducation convenable à un genre de fonctions qui demande des qualités tellement spéciales ?

timens , nos habitudes, nos vœux. Qu'on se garde bien toutefois d'entendre cette maxime dans le sens que lui donne une frivolité superbe , lorsqu'elle prétend condamner à la servilité le caractère lui-même des êtres disgraciés par la fortune ! Dans la condition la plus humble , l'élévation de l'âme ne sera que plus convenable et plus nécessaire. Ne craignons point qu'elle rompe les liens de la subordination , qu'elle trouble la hiérarchie sociale ! La vraie élévation de l'âme enseigne , au contraire , le contentement au milieu des rigueurs du sort , et le calme dans l'obscurité : votre subordonné peut vous être supérieur par le caractère moral et la pratique des vertus ; mais il n'en remplira que mieux ses devoirs envers vous ; il n'en observera que mieux les égards qui vous sont dus.

CHAPITRE VI.

DU TRAVAIL.

LORSQU'ON considère que le travail est la condition obligée à laquelle se trouve soumise la presque universalité des hommes, qu'il remplit pour chacun d'eux la plus grande portion de la vie, on se sent puissamment attiré à méditer sur un sujet auquel se rattache étroitement notre destinée terrestre. Au premier abord, un sentiment de tristesse s'empare du philosophe ami de l'humanité, à l'aspect de tant de fatigues, et du genre de travaux qui forment la tâche générale; lorsqu'il remarque tout ce qu'ont de monotone, tout ce que semblent avoir de stérile pour l'esprit et pour le cœur, ces occupations qui font couler tant de sueurs : il se demande avec surprise, si cet être qu'il voit courbé vers la terre, ou s'agitant dans un atelier, pour tourmenter une matière inanimée, assimilé aux instrumens mécaniques, est bien l'être immortel dont il avait conçu la noble origine, l'au

guste vocation ; il se demande avec une sorte d'effroi comment un tel état de choses peut être concilié avec la dignité de notre nature ; comment, pour la multitude de nos semblables qu'un tel arrêt semble condamner à une vie toute animale, peut exister cette carrière du perfectionnement moral qui devrait être ouverte à tous ; il se demande avec effroi si, dans les hautes idées qu'il s'était formées des vues de la Providence sur l'homme, il ne s'est point laissé égarer par de douces mais chimériques illusions.

Non : il n'avait point trop présumé de la destination et de la dignité de l'homme, des espérances d'amélioration qui lui sont offertes. Le travail, si l'on envisage toute l'étendue de ses effets, confirme ces vues de la sagesse, loin de les détruire.

L'homme, ici-bas, est de toutes parts en contact avec la nature matérielle ; il est vrai. Il dépend d'elle pour ses premiers besoins ; il est vrai. Il lui est soumis par les impressions des sens ; il est vrai encore. Il faut qu'il vienne s'abaisser jusqu'à elle par le travail : mais cette fois, c'est pour la subjuguier, la conquérir, la transformer ; c'est pour s'emparer des forces qui sont éparses dans les airs et les eaux, cachées au sein des éléments, pour les gouverner à son gré, pour les rendre fécondes ; c'est pour élever, sur la terre, ce monument immense que les arts de la civilisation ont construit pour recevoir la société humaine, et lui

servir de séjour. Déjà, en présence de tels résultats, et dans ses rapports avec ces vastes combinaisons, le travail obscur du simple individu prend à nos yeux un nouveau caractère. Mais, des effets plus étendus se déploient. Du sein de cette aisance, de cette prospérité générale que les progrès du travail ont amenées, jaillissent maintenant les lumières ; une foule d'influences morales naissent du développement que reçoivent les relations sociales ; les sueurs d'un grand nombre procurent à quelques-uns ces loisirs apparens qui se convertissent en méditations fructueuses ; les fruits de ces méditations, à leur tour, viendront servir d'aliment moral à la multitude des hommes laborieux, servir à leur amélioration et à leur bonheur. De la sorte, et à le bien prendre, chacun avec son travail, outre qu'il aura produit ce qui était nécessaire à sa vie physique, aura concouru aussi indirectement à préparer ces grands approvisionnements de connaissances utiles, placés au-dessus de lui, mais auxquels, en diverses manières, il est appelé à participer.

Dans le vaste système de la constitution et du mouvement de la société, tout se réfère donc au travail : il est le grand et universel levier de la puissance humaine sur la nature ; il est la source de toute production de la richesse commune. Déjà et sous ce premier rapport, le travail, quel qu'il soit, acquiert un caractère de noblesse ; car, il s'é-

lève à la dignité de la vertu; il devient l'accomplissement d'un devoir universel; il se convertit en un tribut acquitté envers la société à laquelle nous devons tout ce que nous sommes. Nous sommes trop accoutumés à ne chercher la vertu que dans les actions extraordinaires et brillantes, dans les choses qui sortent de l'ordre commun et continu. Daignons la reconnaître dans les actions les plus vulgaires, si elles entrent dans les vues de la Providence sur notre destination! Osons espérer qu'elle peut s'emparer de la substance même de notre vie, devenir pour nous comme une sorte de respiration! Que les préjugés de l'amour-propre ne viennent pas encore corrompre et fausser les notions de ce qui est bien! Oui le travail est une vertu! Cette pensée repose et réjouit le cœur du sage; elle est éminemment bienfaisante; elle change entièrement le point de vue sous lequel s'offre la destinée de l'homme ici-bas. Voici en effet une vertu qui est le patrimoine de tous, qui est surtout la dot des conditions les plus nombreuses, les plus obscures, les moins favorisées de la fortune! Voici une vertu qui consacre tant de fatigues ignorées, si mal récompensées par les salaires du monde, payées, par les dédains de ce monde, du tribut qu'elles portent à la prospérité générale! Voici une vertu qui imprime un caractère moral à des occupations, en apparence toutes matérielles! Voici une vertu de laquelle découle un mérite

réel pour les actions qui remplissent le tissu entier de notre vie, pour des actions que nous eussions accomplies, d'ailleurs, par la nécessité seule! Elle ne nous demande que de faire les mêmes choses, mais de les faire par des motifs qui y porteront plus de douceur, et qui en feront naître plus de fruits! Le mineur lui-même, qui, enseveli dans les entrailles de la terre, frappe incessamment de son marteau un dur rocher, et paraît plutôt subir un châtiment, qu'exercer une industrie, le mineur voit son existence se ranimer, s'embellir; une lumière plus pure que celle du jour dont il est privé, vient briller pour lui au sein des cavernes souterraines; il reprend avec allégresse le lourd instrument qui s'échappait de ses mains découragées; il se dit: « Et moi aussi, j'accomplis la loi sainte qui fut imposée à la création! Pour moi aussi la vie est le noviciat d'une plus haute destinée! » Cet atelier immense où tant de travaux paisibles et obscurs s'exécutent à-la-fois, se trouve converti en un temple où retentit le concert d'une hymne universelle, l'hymne de la soumission aux décrets suprêmes. Que l'homme relève donc avec une juste fierté ce front courbé vers le sol qu'arrosent ses sueurs! Que la création de Dieu ne laisse point flétrir son cœur et abattre son courage! N'est-ce pas l'œuvre même de la création que sa main vient orner, achever, conduire aux fins du Créateur? N'est-ce pas le

grand édifice de la société qu'il concourt à élever? Quel prix caché il découvre sous ces grossières apparences! Cette victoire qu'il remporte sur la nature extérieure devient l'image et l'emblème d'une sage et sublime victoire, de celle qu'il doit remporter sur ses sens et ses passions; et la première, déjà, le dispose, l'exerce à la seconde.

Il y a dans le travail un mystère moral, mystère profond et grave; envisagé seulement sous un rapport individuel, il est un moyen d'éducation fondamental et nécessaire pour chacun de nous.

Une occupation fixe et régulière est indispensable à l'homme; elle prévient le désordre dans lequel le jetterait l'impatience de se mouvoir, jointe à l'incertitude du mouvement; elle le soustrait au poids de l'ennui; elle empêche ses forces de s'engourdir, de divaguer, de s'entre-détruire peut-être; elle entretient donc l'activité, en la réglant, en la garantissant des écarts. Le travail captive les sens, les soumet à un régime salutaire; il les rappelle à leur juste fonction, en leur apprenant qu'ils ne sont pas seulement des instrumens de jouissance, mais qu'ils sont aussi, et surtout, des organes d'action, des instrumens de production utile. Il est une école de sobriété, de tempérance. Les exercices du travail préviennent, apaisent les orages de l'imagination, dissipent les vains prestiges, détournent les vagues

rêveries, ramènent au spectacle des réalités, rendent leur autorité aux enseignemens de la pratique. Ils cultivent sans relâche l'attention, par l'application qu'ils demandent; ils exercent à la persévérance, à la précision, à la méthode; ils nous contraignent à entrer dans les secrets de l'esprit d'ordre et de l'esprit de suite, secrets si importans pour tout l'ensemble de notre conduite. Le travail entoure de digues protectrices ces désirs sans aveu, dont l'impétuosité déréglée n'eût pas été peut-être suffisamment prévenue par la raison seule; il les emprisonne, pour ainsi dire; il vient ainsi au secours de la sagesse, pour conserver la modération, et avec elle, la paix du dedans, l'équilibre des facultés et la santé de l'âme.

A l'abri du travail, sous les habitudes sérieuses et régulières qu'il fait contracter, l'homme goûte donc plus de sécurité. Il est mieux défendu contre les passions qu'on pourrait appeler le vagabondage des penchans. Sa faiblesse y trouve un refuge, sa mollesse un remède. Contraint de se maîtriser sans cesse, luttant habituellement contre les difficultés, subissant des privations, et de toutes les privations l'une des plus rudes, celle de sa liberté, il se fortifie chaque jour par ces exercices, et d'autant plus qu'ils sont en effet plus pénibles; sa volonté devient robuste; par la patience, il acquiert la vigueur qui rend capable d'une longue persévérance; il apprend à affronter

une épreuve plus difficile quelquefois que celle de la douleur : il apprend à supporter l'ennui. Aussi, les hommes laborieux, dans les conditions inférieures, quels que soient les dédains que nos préjugés répandent sur leur modeste travail, éprouvent-ils ordinairement une fierté intérieure, paisible, silencieuse, que le monde ne soupçonne pas, que l'observateur superficiel ne découvre pas, mais bien remarquée par ceux qui ont obtenu leur confiance.

Le travail est l'école de la résignation ; il nous enseigne notre dépendance, il nous rappelle ce que nous devons à autrui ; il corrige et punit notre vanité ; il est un long et continu commentaire de cette vérité capitale qui définit la vie humaine comme une grande épreuve et une haute préparation.

Le travail étant, de toutes les origines de la propriété ; la plus claire, la plus légitime, celui qui est voué à la carrière du travail comprend mieux le respect dû à la propriété, et, par conséquent, une branche importante des notions de la justice. Il s'accoutume à voir, dans les avantages de la vie, une récompense méritée. En général, les hommes laborieux sont amis de l'ordre, l'ordre de la société étant institué pour protéger le travail de chacun, et lui en assurer les produits.

En remplissant ce devoir modeste, mais continu, que nous avons le bonheur de pouvoir re-

connaître dans le travail, nous nous faisons, en général, des idées plus justes de la vertu, nous en concevons mieux la véritable essence, sous trois rapports principaux : nous la pratiquons comme un régime austère, destiné à contenir et à réprimer nos ambitions ; nous apprenons à nous convaincre qu'elle réside loin des applaudissements des hommes, qu'elle ne se fonde point sur l'opinion, qu'elle est toute dans la réalité ; nous reconnaissons enfin qu'elle est une chose ordinaire, égale, constante, qu'elle doit occuper chacun de nos jours, de nos heures, de nos instans ; remplir la substance même de notre vie ; que notre âme, en un mot, doit la respirer comme le reste du corps respire l'air qui nous entoure ; et nous découvrons ainsi la plus magnifique prérogative de notre nature, celle de pouvoir consacrer notre existence entière au devoir, en nous soumettant par une volonté libre et réfléchie à la destinée que nous a marquée le Créateur.

Ce que nous disons ici du travail ne doit point s'entendre seulement de celui qui consiste dans l'exercice des facultés de notre esprit. Ces considérations embrassent aussi le travail manuel, ce travail fatigant, journalier, obligatoire, dans lequel la simple action du corps se combine plus ou moins avec l'attention de l'esprit. Nous les voyons s'appliquer, par exemple, et même recevoir encore quelque nouvelle conséquence, dans ces travaux

agricoles qui sont l'occupation habituelle de la plus grande partie du genre humain. La vie du cultivateur est une véritable éducation morale, s'il sait en effet recueillir toutes les instructions qu'elle renferme : la variété des soins qui lui sont demandés, les productions qui récompensent ses efforts, la régularité des phénomènes dont il est témoin, les circonstances diverses qui l'appellent à réfléchir sur l'utilité de l'ordre, de l'économie, de la prévoyance, le besoin qu'il a des autres hommes, alors même qu'il est comblé des dons de la nature, les scènes magnifiques qui se reproduisent à chaque instant sous ses yeux, les témoignages de la bonté et de la sagesse du Créateur, qu'il recueille de toutes parts ; cette grande harmonie de la création qui se déploie toute entière autour de lui. Tous les moyens de perfectionnement, au reste, n'ont d'efficacité qu'autant que nous consentons à les faire valoir ; il en est du travail, à cet égard, comme de tous les autres. Il ne s'agit pas d'examiner ici, en fait, si nous en tirons l'utilité qu'il nous offre ; mais bien quelle utilité nous y puiserions, si nous savions le vouloir. Que de leçons, quelles leçons ! Si même l'homme des champs est peu capable de se rendre bien compte des choses qui y sont renfermées, il en recevra du moins une influence insensible et vague, pourvu qu'il ne se condamne pas par une sorte de dégradation volontaire à une existence toute matérielle ; il ne tient qu'à lui de con-

vertir son humble chaumière en un paisible sanctuaire de vertus.

Encore ici, et sur ce vaste théâtre de l'industrie humaine, les actions qui sont utiles à tous sont donc aussi utiles à leur auteur.

Que si le travail contribue directement et en tant de manières à notre amélioration morale, on peut dire aussi que les habitudes vertueuses, à leur tour, servent à rendre le travail plus facile et plus productif, vérité qui n'est pas moins importante, ni moins douce. Les ouvriers qui accompagnent leur travail avec leur chant, travaillent mieux, agissent avec plus d'aisance et de sérénité ; il en est de même d'un travail qui est secrètement accompli par la satisfaction d'une bonne conscience ; une mélodie intérieure vient le charmer d'une manière bien plus puissante encore. Quel est l'homme de peine qui compte la fatigue de sa journée, s'il attend le soir quelque large rémunération, s'il peut se promettre d'obtenir pour le lendemain un jour de fête ? Eh bien ! la vertu vient précisément joindre ses récompenses au modique salaire obtenu par nos sueurs ; elle nous promet un lendemain magnifique. Le fardeau devient plus léger dès que l'esprit est serein et le cœur content. Lorsqu'on vient d'accomplir une bonne action, on se sent plus agile, plus fort, mieux disposé. La méthode et la persévérance qu'exige le travail coûtent moins à celui qui s'est soumis à l'ordre, à la patience

dans tout l'ensemble de sa vie, dont le caractère est réglé, modéré. Et, s'il en est ainsi des simples opérations mécaniques, que sera-ce des travaux qui exigent aussi le concours des facultés de l'âme? Notre intérêt suffirait donc pour nous conseiller de porter en effet, dans le travail journalier, ces intentions qui l'embrassent comme un devoir, puisque, par cette seule adhésion aux vues de la Providence, nous en rendrons le poids plus facile à supporter, et les fruits plus abondans.

CHAPITRE VII.

DU PLAISIR ET DU REPOS.

CE travail qui nous coûte tant de sueurs n'est cependant point sans quelques charmes : l'exercice réglé de l'activité suffit pour lui donner de l'attrait, pour en faire presque un besoin : on voit des personnes oisives se donner un travail manuel, pour se délivrer du poids du désœuvrement ; la plupart de nos divertissemens sont une imitation du travail, un travail privé seulement d'un but sérieux ; le travail, d'ailleurs, engendre les voluptés et les joies du repos ; c'est un privilège qui lui est exclusivement réservé ; il relève ces voluptés, en leur donnant le caractère d'une récompense.

La nature s'est complu à nous recommander, par l'agrément de la jouissance, ce qui devait nous être utile. Aussi, cet agrément ne s'attache-t-il au repos que pendant les intervalles où il doit en effet réparer nos forces. Il cesse et fait place à l'ennui, si le repos est anticipé, ou prolongé outre mesure.

Non-seulement, la nature, comme une mère prévoyante, nous invite, par l'attrait du plaisir, à rechercher ce qui doit satisfaire à nos besoins; mais, par une aimable et tendre sollicitude, elle a encore semé sous nos pas une foule de plaisirs innocens que nous dédaignons trop souvent de goûter, et qui nous sont gratuitement concédés. De toutes parts, des formes élégantes se dessinent, des nuances gracieuses s'étalent, de douces harmonies se produisent, de suaves parfums s'exhalent; la terre se pare de fruits et de fleurs; le ciel se déploie comme une tente magnifique; l'air même que nous respirons semble nous faire respirer le bien-être; on dirait un vaste banquet auquel la créature humaine est conviée chaque jour; il nous est servi avec une libéralité si sincère, que les plaisirs n'ont besoin d'être achetés par aucun effort, qu'ils se prodiguent surtout aux conditions les plus nombreuses et les moins favorisées de la fortune; ils ne nous demandent qu'un peu d'attention et une disposition calme; ils sont d'autant plus précieux, qu'ils sont plus vulgaires et, par conséquent, plus universels; ils sont d'autant plus salutaires, qu'ils sont par eux-mêmes renfermés dans les bornes de la modération; ils sont d'autant plus inépuisables, que leur variété est infinie, et que se succédant les uns aux autres, ils reparaissent avec le charme de la nouveauté. Serait-il possible de ne pas reconnaître, dans

ces dispensations, une vue de la Providence, vue qui éclate aussi manifeste que bienfaisante? N'annoncent-elles pas que l'auteur de toutes choses a non-seulement permis à la faible créature de goûter ici-bas le bien-être, mais lui a même, en quelque sorte, enjoint de se reposer dans le bonheur? En assignant à ces plaisirs innocens une place dans le cadre de notre destinée, elle les a presque promus au rang des devoirs. Nous-mêmes, en acceptant le délassement mérité qu'elle nous envoie, nous apprenons encore à la bénir: le paisible sourire du contentement peut aussi exprimer la reconnaissance. Ce serait donc une fausse sagesse que celle qui repousserait les intentions du Bienfaiteur suprême. Par le seul cours naturel des choses, nous ne manquerons pas de combats à soutenir, de sacrifices à faire, de privations à endurer: laissons restaurer nos forces, prenons quelques momens de relâche. Un peu de plaisir convenablement goûté fait du bien à l'âme, et ranime et soutient la vertu. L'homme, sur la terre, n'accomplit encore que l'adolescence de sa destinée; il faut à cette adolescence quelques soulagemens qui la récréent dans ses exercices: plus nous sommes faibles encore, et plus cet encouragement nous est nécessaire. Quel est donc celui qui aurait assez d'orgueil pour le dédaigner? Il entretient l'égalité et la sérénité de l'humeur, la clarté dans les idées, l'aisance dans les actions. Le cœur s'épanouit, s'é-

panche avec liberté. Le bonheur ne gâte rien , quand il est légitime ; mais, peut-il y avoir un vrai bonheur qui ne soit pas légitime ? L'image du bon paraît embellie ; elle trouve un accès facile ; le dévouement semble naturel et s'exécute sans effort ; l'abandon seconde la bienveillance ; on a besoin de communiquer aux autres le bien-être que l'on éprouve.

L'effet naturel du plaisir est de rétablir , entre les facultés , l'équilibre détruit par la fatigue. Les efforts du travail ont donné aux facultés actives un extrême développement ; le plaisir rend aux facultés passives une intervention qui tempère l'agitation. Ordinairement le travail exerce d'une manière privilégiée quelque branche spéciale des facultés actives ; le plaisir remet en jeu celles qui étaient restées oisives ; c'est pourquoi il suffit , le plus souvent , de passer à une autre occupation pour se procurer un délassement ; le changement seul récréé. Aussi , le plaisir bien entendu , est-il une sorte de repos. L'effet naturel du repos est de rendre aux facultés de l'âme un calme secret et doux. En sortant du sein du repos , s'il a été goûté dans un moment opportun , si l'on n'en a point abusé , on se trouve mis en pleine possession de soi-même ; on sent plus fidèlement , on comprend mieux les inspirations de la nature ; on éprouve une plus grande confiance ; on est plus fort contre la peine , et mieux disposé pour le bonheur.

Si ces maximes n'étaient pas fondées , la morale serait en contradiction avec elle-même , lorsqu'elle nous conseille de répandre sur nos frères ces jouissances qu'elle nous imposerait de répudier pour notre propre compte. Elle devrait , alors , condamner la satisfaction que nous goûtons en voyant régner autour de nous des plaisirs dont nous avons pu être les auteurs.

Il y a donc un art pour goûter le repos et le plaisir , dans des vues morales ; cet art n'est pas seulement utile , il est louable ; c'est presque une obligation pour nous que de le découvrir et de l'observer. Il embrasse le temps , la mesure , le choix des jouissances , les circonstances qui les accompagnent ; il embrasse aussi l'esprit qu'on doit y porter. Les règles en sont simples à concevoir , quoiqu'elles ne soient pas toujours faciles à observer.

Que le plaisir et le repos soient toujours placés dans les intervalles du travail , proportionnés à ses fatigues ! Qu'ils soient toujours la rémunération acquise par les efforts qui ont précédé , et la préparation nécessaire à ceux qui vont suivre ! La satisfaction qui les accompagnera , les espérances nouvelles qui s'y montreront en perspective , en rehausseront le prix , en accroîtront la douceur. Cette intention morale , si juste et si utile en elle-même , consacrera , en quelque manière , les jouissances qui eussent été presque entièrement

matérielles; un sentiment religieux viendra s'y joindre encore pour achever de les épurer et de les ennoblir. Le plaisir et le repos doivent être soumis, sans doute, à de justes limites, dans le seul intérêt de la jouissance: mais, il ne faudrait guère se fier à la prudence de la personnalité, pour reconnaître et observer exactement ces limites; nous devons rendre grâce à la vertu d'avoir institué et garanti une économie aussi utile à notre bonheur. Ces limites, d'ailleurs, sont rigoureusement nécessaires pour conserver l'empire de nos facultés et la liberté de notre âme: elles attesteront la présence de l'être moral, au sein même de la volupté, par la puissance réfléchie qu'il conserve sur elle, soit qu'il l'accepte, la rejette, ou la modère. Évitions, dans le choix des plaisirs, tout ce qui tendrait à nous dégrader; dans la manière de goûter le repos, tout ce qui nous laisserait dans l'engourdissement. Que les délassemens du repos soient encore animés autant qu'ils peuvent l'être; que les plaisirs, au contraire, conservent toujours un certain degré de calme. Évitions, dans l'un et dans l'autre, tout ce qui aurait le caractère de la grossièreté, tout ce qui engendrerait le trouble, tout ce qui ressemblerait à un abandon de nous-mêmes! Le repos n'exclut point la vigilance; le plaisir l'invoque pour se préserver de l'ivresse qui tendrait à le corrompre. Le moyen de rendre le plaisir plus vrai, son influence plus utile, est de

réunir, par une heureuse combinaison, aux impressions sensibles qui en composent le cortège, de secrètes corrélations qui s'adressent à nos plus nobles facultés, d'intéresser ainsi et l'esprit et le cœur lui-même à ces joies terrestres. Les sens ne doivent jamais envahir tellement l'existence de l'homme, qu'ils l'occupent exclusivement à eux seuls: ce serait de sa part une abdication de sa nature. Que le plaisir soit un ornement de la vie! Que les images de l'ordre viennent encore s'y reproduire en se jouant! Que le sentiment des convenances, en rendant la jouissance plus délicate, en conserve aussi la pureté!

Les préjugés du monde accordent une indulgence excessive aux désordres de mœurs, et semblent même les encourager, pourvu que ces désordres ne soient pas portés aux derniers excès; il suffit d'y joindre quelques qualités brillantes pour les faire excuser, peut-être pour les faire applaudir, surtout s'ils se présentent aussi comme des succès, moyen assuré de captiver la frivole opinion du monde: préjugés aussi funestes qu'aveugles, et que la saine morale doit mettre tous ses soins à détruire! Les désordres de mœurs, dans leurs effets extérieurs, troublent ou profanent l'institution la plus sacrée de la nature et de la société; ils violent, usurpent ou détruisent les affections de famille. Ils entraînent à leur suite une foule de manquemens aux devoirs de la fidélité,

de la délicatesse, de la bonne-foi; ils conduisent souvent par une pente insensible, ou même par quelque conséquence subite et imprévue, aux plus graves délits (1). En même temps, et par une secrète réaction, ils portent intérieurement une atteinte fâcheuse aux facultés de l'âme: ils altèrent la dignité du caractère; ils affaiblissent la puissance de méditation, en rendant le recueillement plus difficile; ils introduisent dans les idées et dans les sentimens une sorte de libertinage et de dérèglement qui nuit à l'énergie de la raison, autant qu'à celle de la volonté; ils dépouillent les images du bien d'une portion de leurs charmes; par l'effet des habitudes qu'ils entraînent, des nuages se forment, enveloppent l'âme, et viennent affaiblir pour elle l'éclat radieux et pur des notions de la vertu. Lorsque le monde, ensuite, traite avec une sévérité plus marquée les fautes commises par le sexe le plus faible, s'il trouve un motif à cette sévérité dans l'influence que ces fautes peuvent avoir sur l'existence des familles et sur les droits qui s'y rattachent; aux yeux de la morale, cependant, la distinction qu'il établit est une véritable injustice, non pas seulement par la raison que celui qui, étant le plus faible

(1) Si l'on fait le relevé des causes qui amènent les criminels devant les tribunaux, on sera surpris de voir combien est grand le nombre de ceux qu'un dérèglement de mœurs a conduits au crime d'une manière plus ou moins directe.

est par là même plus excusable; non pas seulement parce qu'on est plus sévère envers celui qui a cédé et s'est mal défendu, qu'envers celui qui a provoqué, entraîné; mais encore, et surtout, parce que celui envers lequel on est le plus indulgent, est celui qui devait l'exemple de l'empire sur soi; parce que celui qu'on traite avec le plus de sévérité, a été le plus souvent séduit par une sensibilité égarée; parce que le séducteur se joue de cette sensibilité, voue ou du moins expose sa victime aux plus grands de tous les malheurs, aux mécomptes d'une affection abusée, à la honte et au découragement qui viennent à sa suite. Quels sont donc ces plaisirs achetés aux dépens du bonheur d'autrui, du bonheur d'un sexe que la Providence avait confié à notre protection? Quels sont donc ces prétendus succès obtenus par une vraie cruauté? Quel est ce mélange de volupté et de barbarie? Quel est ce bas égoïsme caché dans de vaines démonstrations de sentimens? Quelle est cette vanité inconcevable, odieuse, qui compte comme des triomphes les plus noires trahisons dans le commerce des cœurs?

Oh! que le plaisir soit toujours innocent de toute peine causée à autrui; alors seulement il sera légitime et pur! Alors seulement aussi il sera salutaire pour celui qui l'éprouve! Ce n'est pas assez: le plaisir, pour être complètement vrai, a besoin d'être alimenté par la sociabilité; le plaisir soli-

taire est toujours imparfait ; il a quelque chose d'étroit et d'aride. Les jouissances les plus matérielles prennent un caractère nouveau dès qu'elles sont goûtées en commun, et qu'elles deviennent une sorte de symbole ou de canal pour les douces affections dont la sociabilité se compose. Le plaisir disposant le cœur à l'ouverture, la communauté de la jouissance donne à la sympathie un plus libre essor, et, réciproquement, la sympathie donne au sentiment du plaisir quelque chose de plus délicat et de plus doux. La personnalité y prend une moins grande part, ou, du moins, elle s'y montre moins; on jouit du plaisir d'autrui en même temps que du sien propre. Cette alliance, qui confond pour un moment les personnes réunies au banquet d'une volupté innocente, est encore un des liens qui unissent l'humanité; elle fait sentir et rappelle les autres liens au moins confusément; elle relève ainsi ce qu'il pourrait y avoir de purement matériel dans la volupté; elle en tire un moyen indirect pour favoriser les communications et l'épanchement des cœurs; elle fait contracter les engagements tacites d'une bienfaisance réciproque. Veut-on des plaisirs réellement complets, des plaisirs d'où s'exhalent des parfums exquis? qu'on fasse plus encore! qu'on réussisse à les animer par la bienfaisance!

Les philosophes ont abandonné aux gens du monde le soin de faire l'éloge de la gaîté, et peut-

être ils ont eu tort. Ils eussent pu montrer dans une gaîté innocente et douce, un breuvage salubre et fortifiant qui reconforte le cœur au milieu des fatigues de la vie; ils eussent pu faire voir comment la gaîté prévient ou dissipe quelquefois les orages des passions, apaise la colère, désarme les ennemis, fait justice des prétentions injustes, dissipe les prestiges de l'orgueil, ramène au naturel et à la vérité, rapproche les hommes entre eux, les dispose à la confiance, à l'indulgence, aux concessions mutuelles; comment elle peut même favoriser la transmission des vérités les plus sérieuses et les plus utiles, en les couvrant d'un voile qui en déguise la sévérité. On a souvent insinué, à l'abri de la gaîté, ce qu'on n'eût pu faire adopter par la démonstration la plus rigoureuse, uniquement fondée sur les règles de la logique. Une gaîté innocente semble être le sourire de la vertu; elle la persuade, en la montrant aimable, en l'annonçant heureuse.

Les êtres désœuvrés, ceux qui sont mécontents d'eux-mêmes, ne pouvant chercher dans le plaisir son véritable but, un délassement et une préparation, y vont chercher des émotions qui les réveillent ou qui puissent les distraire. Ils sont poussés ainsi à le chercher hors des voies de la nature, et, par conséquent, hors des conditions de la vérité, hors des prescriptions de la sagesse. Ils n'y trouvent plus que des poisons, au lieu d'y puiser des forces.

Il y a un repos fécond et plein d'activité. Combien sont rares les hommes qui le connaissent ! Quelle puissance y trouvent ceux qui savent le goûter !

Au contraste fondamental qui, dans la nature humaine, annonce le contact de deux natures diverses, correspondent une foule de contrastes subordonnés qui ont aussi la même origine : celui des facultés actives et des facultés passives ; celui de l'infini dans le désir et de la limitation dans le pouvoir ; celui de l'adhérence au passé et de l'avidité pour le nouveau ; celui de l'instinct de l'imitation et du besoin d'indépendance ; celui des penchans et de la raison ; celui de la soumission et de la liberté ; celui des influences propres à la contemplation et à la pratique , à la vie du monde et à la solitude ; enfin , celui du travail et du repos , de la douleur et du plaisir. Mais , dans cette longue suite de contrastes , la lutte n'est qu'apparente , et d'harmonie , comme l'utilité , sort des combinaisons qui concilient entre eux les principes opposés. Ce grand résultat qui se découvrait déjà et se faisait pressentir à l'origine , se confirme de plus en plus dans tout le cours du développement que reçoivent nos facultés ; il explique beaucoup de choses dans notre destinée ; il renferme une foule de directions utiles pour notre conduite. L'homme , être mixte , aspirant à une existence meilleure , soumis en-

core à une condition imparfaite , y trouvera un remède contre l'orgueil , un encouragement pour sa faiblesse , une règle de tempérance en toutes choses.

CHAPITRE VIII.

DES ÉPREUVES.

QU'ELLE est grave, austère, terrible, cette dernière partie de l'éducation de l'homme ! L'âme ne peut se défendre d'un saisissement profond, à la vue des périls et des maux qui, sous tant de formes diverses, assiègent l'humanité, et qui peuvent atteindre chacun de nous dans le cours si rapide de son existence. Combien de fois la raison du sage en a été momentanément troublée ! Combien d'esprits ont succombé, en voulant sonder le grand mystère, et s'expliquer l'origine des calamités qui assiègent le monde ! Les uns ont perdu la confiance au suprême dispensateur ; les autres ont imaginé un génie malfaisant, égal en puissance au génie du bien, indépendant de lui, et s'acharnant sur la créature comme sur une proie livrée à ses fureurs : tant il en coûte pour consentir à accepter les misères de la vie comme une épreuve salutaire, et pour y puiser les instructions qu'elles renferment ! Certes, ce n'est pas

avec de vaines spéculations, avec une morale toute poétique, qu'on peut affronter cette portion de la destinée ; on est ici aux prises avec des réalités qui ne laissent pas de cours aux illusions. La vérité seule, la vérité la plus solide, peut résister à une aussi rude expérience.

Cependant cette éducation est inévitable ; il ne nous est pas donné de nous soustraire à ses leçons ; elle est nécessaire en elle-même ; car, nous tirons des leçons qu'elle nous apporte, les plus importantes lumières et les plus puissans secours. Combien n'est-il pas déplorable que nous en repoussions le bienfait, que nous la fassions tourner à notre perte ! L'épreuve, en cessant d'être utile, en devenant funeste à notre caractère, n'en devient d'ailleurs que plus dure à supporter ; et cette remarque suffirait pour faire pressentir que, dans le plan de nos destinées, elle nous est envoyée en effet pour servir à notre amélioration morale.

Nous comprenons ici sous le nom d'épreuves, et les périls, et les privations, et les revers, et les souffrances physiques, et les douleurs de l'âme, parce qu'en effet toutes ces choses, considérées au flambeau de la sagesse, ont évidemment pour but d'éprouver la créature humaine, de lui enseigner à se connaître, de l'améliorer, de lui donner une garantie de ses hautes destinées, de la préparer à en être digne. C'est pourquoi l'éducation qu'elles offrent

à l'homme est, de toutes, la plus difficile : car, elle est celle qui renferme les instructions les plus profondes ; elle est celle qui doit produire ses fruits dans un avenir plus lointain ; elle enseigne à envisager la mort ; elle enseigne à mourir ; elle élève la créature pour l'immortalité. Aussi, pendant que les autres éducations morales dont l'homme recueille les influences, se ralentissent, celle-ci persévère, et devient ordinairement plus active dans les derniers jours : la douleur tient les clefs de notre carrière terrestre ; c'était elle qui nous en avait ouvert l'entrée ; elle nous ouvre aussi la sortie et le passage à une vie meilleure.

Voilà encore pourquoi l'homme connaît tant et de si immenses douleurs ignorées à l'animal. La douleur ne devait être le partage que de l'être perfectible. Il n'y a pas pour l'animal de douleur qui mérite ce nom, puisqu'il ne connaît que la souffrance physique, et que cette souffrance est purement instantanée, sans prévision de l'avenir, sans mesure de la durée.

Les êtres les plus distingués sont ceux auxquels est réservé le privilège des plus grandes douleurs ; car, seuls ils connaissent les grandes peines de l'âme.

Le sceau de la douleur imprimé sur notre destinée y exprime donc en caractères manifestes notre vocation au perfectionnement.

L'histoire nous montre, dans toutes les grandes

calamités publiques, un phénomène moral extrêmement remarquable : une révolution universelle s'est opérée dans le caractère de ceux qu'elles ont enveloppés ; les uns se sont rapidement élevés aux plus hautes vertus, les autres se sont laissés entraîner à tous les excès de la dépravation ; parmi les premiers, on a vu, avec étonnement, des personnes jusqu'alors abandonnées non-seulement à la frivolité, mais aux vices, à la dégradation elle-même ; parmi les seconds, on a vu, avec une surprise plus grande encore, des personnes dont la vie était estimable et régulière. L'épreuve était la même pour tous : comment a-t-elle produit des effets directement contraires ? De ce que les uns et les autres n'ont pas envisagé l'épreuve sous le même aspect, ne l'ont pas abordée avec les mêmes dispositions. Elle a réformé, fortifié, élevé, ceux qui ont su la comprendre ; elle a laissé sans force ceux qui n'ont pas su l'accepter. La faiblesse explique tous les désordres comme toutes les erreurs : les uns ont reconquis, les autres ont perdu l'empire d'eux-mêmes.

Les vertus de ceux-ci n'étaient peut-être que ces vertus molles et routinières qui, à la faveur des circonstances, s'adaptent à des devoirs faciles, mais qui ne pénètrent point au fond de l'âme, pour y étouffer la personnalité de l'égoïsme ; à la vue du danger, cette personnalité, menacée dans tous ses intérêts, a seule prévalu, a envahi l'âme

tout entière : ceux-ci donc n'ont vu , dans la terrible épreuve, qu'un ennemi qui frappe, dépouille, opprime; hors d'état de lui résister, ils sont tombés dans l'accablement du désespoir; ils ont fui, ils se sont précipités dans de honteuses distractions, pour s'étourdir en détournant leurs regards d'une perspective qu'ils étaient hors d'état de supporter. Ceux-là conservaient encore un principe de vie morale, que la présence de l'épreuve a subitement éveillé : ils ont découvert la vanité de ces plaisirs d'un moment, dont la recherche les absorbait ; ils ont aperçu qu'il y avait pour eux une autre destinée; ils se sont réjouis de trouver un instituteur qui les instruisait en les corrigeant, un médecin qui leur promettait la guérison dans un breuvage amer ; ils se sont félicités de pouvoir réparer en expiant.

Or, ce que l'histoire met à découvert dans ces circonstances solennelles, représente ce qui a lieu habituellement parmi les hommes, et les effets opposés que produisent les épreuves ordinaires sur les caractères de chacun, suivant qu'il y succombe, ou qu'il réussit à s'élever au-dessus d'elles.

Qu'il est juste et salutaire cet arrêt de l'opinion, qui frappe la peur d'ignominie! Car, la peur suffit pour conduire à tous les crimes, par toutes les bassesses. Il n'y a rien d'aussi cruel que le lâche. L'effet de la terreur est de rendre à l'égoïsme une absolue suprématie, et de faire disparaître tous

les contrepoids qui devaient le retenir. Elle rompt tous les liens de l'affection ; elle entraîne une sorte de dissolution de l'existence morale. La terreur glace l'âme, comme la peur physique glace les membres. Ainsi, la terreur détruit précisément ou paralyse, du moins, en nous, les deux grandes puissances qu'il était nécessaire de cultiver : elle étouffe, dans leur principe, et l'amour du bien et l'empire de soi. Qui tremble ne sait plus aimer ni vouloir. On ne saurait donc concevoir une idée plus fautive que celle d'employer indifféremment la crainte comme un moyen de régime moral. Comment l'image de la vertu pourrait-elle se produire du sein de la frayeur ? Quel sentiment généreux pourrait naître de la lâcheté ? La crainte ne saurait donner la notion du devoir ; elle peut en donner, au contraire, une intelligence erronée : elle n'inspirera jamais une pensée utile, une résolution louable. C'est s'y prendre mal, pour vouloir réformer l'homme, que de commencer par l'avilir. Un certain genre et un certain degré de crainte peut seulement être employé avec avantage pour réprimer l'excès de l'impétuosité et de la violence ; elle sert alors à rétablir l'équilibre rompu et à rendre à l'âme le gouvernement d'elle-même : c'est à cette mesure qu'elle doit s'arrêter. Pour avoir quelque chose de salutaire, il faut qu'elle soit empreinte de respect, qu'elle conserve ainsi quelque chose de

moral : c'est ce qu'on obtiendra, si elle s'associe aux règles de la justice, si elle leur sert d'expression ou de cortège ; mais, alors elle doit exprimer en effet la justice, l'accompagner, non la voiler.

Le danger est un avertissement, un signal qui invite l'âme à se recueillir en elle-même, à rassembler ses forces. Si le signal est entendu, l'âme deviendra plus libre, dégagée qu'elle sera de toutes sortes d'entraves. Voyez cette sérénité répandue sur le front du héros, ce feu qui brille dans ses regards, lorsque, dans les champs de la gloire, mille traits volent autour de lui ! Ils nous peignent ce qui se passe dans le cœur du sage menacé par l'adversité. Le génie s'exalte en présence des obstacles, la vertu en présence des périls ; c'est alors qu'elle apprend à compter sur elle-même, qu'elle acquiert la conscience de sa puissance et de sa dignité.

Il n'est rien de si ordinaire, de si facile, que cette bravoure qui affronte un péril sensible et déterminé ; ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'affronter les dangers vagues et indéfinis ; ce qu'il y a de plus rare, c'est de porter dans la bravoure un motif moral. Cette condition est cependant nécessaire pour rendre l'habitude du danger profitable pour le caractère.

On ne s'étonne point de la bravoure de tant de milliers d'hommes qui exposent leur vie sur un champ de bataille, souvent sans trop savoir pour-

quoi ; on ne peut assez s'étonner de voir un homme exposer sa fortune, sa liberté, sa vie, pour la cause de la justice ou de la vérité. Le second genre de courage est cependant bien mieux motivé, bien plus légitime ; il devrait être plus naturel. C'est donc nous qui avons de fausses idées du courage.

Ce qui contribue souvent à soutenir, au milieu du péril, ce qui le fait même rechercher quelquefois avec ardeur, c'est le charme puissant des émotions ; on va périr peut-être ; mais, en attendant, on se sent mieux exister. Un tel principe est plus funeste qu'utile au caractère. Il arrivera des épreuves où les émotions ne seront plus là pour nous secourir, et ce sont souvent celles où la constance est le plus nécessaire. Telles sont, par exemple, celles où il faut braver les arrêts injustes de l'opinion. D'ailleurs, en fortifiant le goût des émotions, on prête à toutes les passions une nouvelle énergie ; en même temps que la vie ordinaire s'affadit, les vertus obscures perdent leur prix ; le devoir ne paraît plus qu'une chose monotone et vulgaire. Les qualités brillantes qui ont été déployées sur un théâtre orageux, s'éclipsent souvent quand on rentre dans la condition commune, et s'évanouissent dans un ordre de choses paisible et régulier ; c'est que ces qualités tenaient plus du principe de la passion, que de celui de la vertu.

L'habitude du danger dispose au désintéressement : elle prépare ainsi à tous les genres de dévoûment. L'habitude du danger délivre d'une foule d'illusions, d'une foule de servitudes puériles ; elle accoutume à se posséder ; elle donne donc au caractère quelque chose de sérieux, en même temps que de mâle et de fier ; elle prépare ainsi aux exercices de la sagesse. Il y a cependant un art de la frivolité, qui s'habitue au danger par la distraction, et qui abuse ainsi de l'épreuve, pour se confirmer encore dans une légèreté incurable. Il y a aussi une sorte d'indifférence grossière et presque brutale, qui se familiarise avec le danger, et brave tout, parce qu'elle ne s'intéresse à rien ; elle sort de l'épreuve comme les substances réfractaires sortent du creuset, sans en avoir ressenti aucune transformation. Le danger n'élève le cœur que lorsque, sachant ce qu'on expose, on mesure l'étendue du sacrifice. Le monde, dans ses jugemens superficiels, croit toujours voir quelque chose d'honorable dans le mépris de la vie, parce qu'il y voit quelque chose de brillant ; quelles que soient, d'ailleurs, les causes de ce mépris. Cependant la vie n'est point une chose méprisable ; il n'est ni sensé, ni permis de s'en jouer ; la compromettre sans utilité n'est pas du courage, mais une étourderie coupable, et coupable, surtout lorsque une vaine ostentation est le motif réel de cette espèce de bravade. Ce qu'il y a d'honorable, ce n'est pas de mépriser la vie, c'est

d'estimer le devoir, l'honneur encore plus que la vie, estimant celle-ci à son juste prix. Si la présence du danger est comme un trait de lumière qui fait évanouir un grand nombre d'illusions, et réduit les faux biens à leur néant, elle fait mieux sentir aussi le vrai prix de chaque instant de notre existence, rappelle que ce qu'il y a de grand dans notre existence actuelle, ce qui peut donner un si haut mérite aux jours qui la composent, vient précisément de ce qu'elle doit finir et se répandre dans un avenir dont elle est l'apprentissage ; en nous montrant combien sa durée peut être rapide, le péril nous fait voir combien il est urgent de l'employer au but pour lequel elle nous fut donnée.

L'épreuve du péril nous apprend à nous bien juger : car, elle nous donne une expérience certaine de la réalité et de la solidité de nos vertus. Mais il faut pour cela que nous sachions la subir avec une entière tranquillité : car, le trouble égarrera notre jugement, l'effroi nous fera méconnaître nos ressources, oublier nos mérites, et le découragement nous rendra injustes envers nous-mêmes.

Quelques philosophes, et spécialement parmi les nouveaux Platoniciens, ont défini la sagesse « la méditation de la mort ». Evitons les exagérations et ne sortons point des voies que la Providence semble avoir indiquées à l'homme ! La vie doit être

sans doute une grande préparation; mais, pour cette fin même, elle doit être une vie, et non une mort anticipée et continue. Il est des sentimens utiles et louables qui s'affaiblissent trop dans une préoccupation habituelle de notre dernière heure; il est des soins qui seraient trop négligés et qui cependant sont aussi des devoirs. Cette contemplation assidue de la mort pourrait se convertir en une sorte d'égoïsme exalté et mystique, qui nous ferait trop oublier ce que nous devons à la société, et qui détruirait le charme des douces affections par lesquelles nous sommes unis à nos frères. Ne disputons point ce rare degré de perfection au petit nombre de ceux qui en sont jaloux! Le perfectionnement que nous cherchons est celui qui convient au commun des hommes; il demande, avant tout, de rester fidèle aux conseils de la prudence et aux indications de la nature. Ne serait-il donc pas mieux de dire : « Le sage, en prévoyant la mort, fait fructifier la vie? »

Lorsque la raison décompose, par une logique rigoureuse, ce que nous appelons l'adversité, les maux de la vie, elle découvre d'abord qu'une portion des maux la plus considérable, celle dont nous sommes peut-être le plus affectés, ont un caractère purement négatif, c'est-à-dire, se composent essentiellement de privations; elle reconnaît ensuite que, dans le nombre des biens dont la privation nous affecte, il est une partie qui n'a

d'autre valeur que celle dont nous nous plaisons à les doter; une autre partie qui tire uniquement son importance des habitudes contractées ou des comparaisons établies. Cette appréciation exacte de la valeur des choses humaines compose les prolégomènes de la science du bonheur; et cependant, quand songeons-nous à faire une semblable étude? Il faut que l'adversité survienne pour nous y contraindre. Les lumières qu'elle nous apportera nous consoleront de beaucoup de choses; elle guérira souvent les blessures qu'elle aura faites. Quel bienfait nous puiserons dans les mécomptes de la vanité, s'ils peuvent nous faire réduire enfin à leur juste valeur les biens que la vanité poursuit, s'ils peuvent réprimer, avec elle, cette aveugle et insatiable personnalité dont elle est une exubérance!

Il y a des adversités brillantes et pompeuses qui retrouvent, dans les applaudissemens des spectateurs, un dédommagement aux rigueurs de la fortune; il faudrait être bien malavisé pour manquer l'occasion de recueillir un tel honneur; l'orgueil peut en diminuer le fruit, comme il en diminue le mérite. Dans les contrariétés obscures, dans les privations de détail, on n'a pas la même ressource, mais on trouve de bien plus grands avantages.

Cependant le monde ne peut assez admirer cette fermeté d'un grand de la terre, d'un homme puis-

sant ou fortuné, qui se trouve atteint par la disgrâce, et qui n'a besoin que d'un peu de raison peut-être pour devenir réellement plus heureux. Ce qu'il faudrait faire connaître au monde, ce qu'il faudrait exposer à la vénération de tous les hommes, c'est l'héroïsme de la pauvreté, cet héroïsme dont les exemples sont cachés tout près de nous, que notre indifférence n'aperçoit pas, que peut-être notre frivolité dédaigne. Quelque magnifiques que soient les tableaux dans lesquels la philosophie et l'éloquence ont peint la constance de l'homme de bien dans l'adversité, ils n'ont point encore épuisé ce sujet, et celui qui visite l'asile ignoré du pauvre, trouve encore de nouveaux traits à y joindre : c'est peu de ces privations accumulées qui se font sentir à l'indigence si vivement et sous tant de formes à-la-fois; mais, cet abandon, cet isolement qui laissent trop souvent son cœur sans consolation terrestre; mais, votre pitié elle-même qui vient le blesser peut-être par ses soupçons ou sa hauteur; mais, ces affections de famille, qui deviennent pour lui un poison, la source des tourmens les plus cruels, des anxiétés les plus déchirantes; un tel spectacle dévore constamment sans distraction, sans espoir peut-être, quelle épreuve, grand Dieu, pour la créature sensible, et que de choses elle révèle qui nous sont inconnues peut-être! C'est au christianisme qu'il a été réservé de dévoiler à la terre tout ce qu'il y a de sublime dans l'héroïsme de l'indigence, d'éri-

ger presque une telle condition en un privilège moral, par la dignité qu'elle confère et les vertus qu'elle enseigne.

L'épreuve des privations et des souffrances, considérée comme une éducation qui a pour objet la culture de l'amour du bien, peut y contribuer sous plusieurs rapports : elle favorisera le recueillement de l'âme, en la délivrant des illusions qui la trompent, des distractions qui la dissipent, en la contraignant à se créer en elle-même une existence nouvelle; elle favorisera l'oubli de soi-même : elle forcera la personnalité de se dépouiller d'une foule d'intérêts qu'elle s'était créés, et qui venaient l'alimenter à leur tour; elle donnera un nouvel essor aux affections, parce qu'elle fera trouver tout ensemble un secours dans celles qu'on obtient, un soulagement dans celles auxquelles on s'abandonne, une consolation inépuisable dans les unes et dans les autres; enfin, en ramenant la pensée à ce qu'il y a de plus réel dans la destinée humaine, elle conduira à en mieux apercevoir le véritable but, à mieux sentir l'autorité des devoirs qui en sont les lois : elle fera reconnaître ce qu'il y a de positif et de sérieux dans cette science de la sagesse, que notre frivolité, trop souvent, relègue au rang des théories. Alors, et en présence de ces augustes images, l'âme affaissée se sentira renaître; la vertu se montrera à elle sous ses formes les plus pures, l'admettra à un commerce

plus intime; il existera pour elle non pas seulement des adoucissements, mais des joies célestes qui lui fussent restées inconnues dans les jours de la prospérité. Oh! que la vertu paraît belle quand on se trouve ainsi face à face avec elle, n'ayant plus qu'elle seule pour tout bien, mais la possédant tout entière, la contemplant sans voile, lui offrant un cœur purifié par l'adversité! Mais, pour pénétrer dans ces admirables secrets, pour recueillir ces salutaires influences, il faut entrer dans les rudes voies de l'épreuve avec des dispositions convenables: il faut y porter le calme, non pas seulement le calme extérieur des sens, mais ce calme intérieur qui appartient à une conscience satisfaite; il faut y porter le désir sincère de recueillir ces enseignemens si graves, qui doivent s'y offrir à nous; il faut y conserver, y nourrir la faculté d'aimer, qui seule fait goûter la douceur d'être aimé, et, par conséquent, d'être consolé. En vain le grand livre de l'adversité sera ouvert devant nous, si, pour y lire, nous n'avons arraché de dessus nos yeux le bandeau de l'amour-propre.

Considérée comme un moyen d'éducation propre à développer l'empire de soi, l'épreuve des privations et des souffrances servira essentiellement et de diverses manières à nous faire recouvrer cette salutaire autorité; elle rompra la chaîne d'une foule d'habitudes qui nous tenaient asservis, et l'âme retrouvera ainsi une liberté qu'elle n'a-

vait pas su conserver; placé dans cette situation nouvelle, on apprendra à se mieux étudier; on sera conduit à réfléchir sur ses fautes, et sur les conséquences qu'elles ont eues; on sera désabusé de l'opinion trop favorable qu'on avait conçue de soi; on reconnaîtra ce qu'il y a de réel dans les vertus qu'on croyait avoir acquises; on s'exercera à la retenue, à la tempérance; la volonté acquerra de la sorte un caractère mâle et austère; enfin, on pourra convertir, par des intentions morales; en un sacrifice volontaire, celui qui était imposé par les circonstances, faire ainsi de la résignation un véritable triomphe.

Nous portons souvent envie, et bien justement, à ces êtres privilégiés qui ont eu le bonheur de pouvoir dévouer leur existence à une cause sainte, s'immoler pour le devoir, souffrir persécution pour la justice! Mais, la résignation ouvre à chacun de nous une carrière de mérites, qui se rapproche, à beaucoup d'égards, de celle qu'ils ont parcourue. Les privations et les souffrances qui nous sont envoyées, quoique n'étant pas de notre choix, peuvent être acceptées en nous par la vertu, et, en les acceptant ainsi, nous offrons véritablement un holocauste au devoir: car, c'est un devoir aussi que de se soumettre aux volontés de la Providence, aux événemens dont elle a marqué notre destinée; et, moins ce devoir a d'éclat, moins il flatte l'amour-propre, plus aussi

son accomplissement peut avoir de grandeur et de pureté. Entrez dans cet asile où repose, loin des regards du monde, une personne depuis longtemps épuisée par les plus cruelles douleurs : elle n'aperçoit au-devant d'elle d'autre perspective que celle de ces mêmes douleurs prolongées jusqu'au tombeau ; chaque jour lui ravit quelque rayon de l'existence ; ses jours sont sans distraction, ses sombres nuits sont sans repos ; l'aiguillon du mal la presse, la torture sans cesse ; ce reste de vie n'est pour elle qu'une mort lente et progressive ; chaque jour lui amène un adieu ; ses communications avec ceux qu'elle aime, seule douceur qui lui restait, deviennent plus difficiles et plus rares : toutefois, pendant le cours d'un martyre qui va toujours croissant, sa sérénité devient toujours plus grande, sa patience plus égale ; elle se détache de tout sans regrets personnels ; loin d'être préoccupée d'elle-même, sa tendre sollicitude pénètre plus vivement que jamais dans les intérêts de ceux qui lui sont chers ; elle a un redoublement d'ardeur pour prévoir leur avenir ; elle sait mieux aimer que jamais. Oh ! que de choses admirables elle a donc apprises à cette terrible école ! Que de choses aussi elle-même, à son tour, nous enseignera par son exemple ! Une telle résignation, soutenue avec une telle constance, est-elle en vérité moins belle que l'imolation de Socrate ?

Infortunés ! vous qui êtes appelés à boire dans la coupe amère de la douleur, puissiez-vous comprendre tout ce qu'elle renferme d'alimens substantiels et restaurans, de précieux remèdes pour les maladies de l'âme ! Acceptez-la avec courage, avec reconnaissance même ! Et vous qui remplissez la touchante mission d'assister le malheur, persuadez-vous bien que vous avez à peine ébauché l'accomplissement de ce ministère sacré, lorsque vous avez porté les secours et soulagé les besoins du corps ! Ce sont aussi des consolations, que vous êtes appelés à distribuer ; c'est la puissance de la tendre affection, qu'il faut faire sentir au cœur affligé, et, pour y parvenir, il faut pénétrer jusqu'à lui, obtenir sa confiance, succès bien plus difficile qu'on ne pense. C'est un ami qu'il faut donner au malheureux, pour donner un médecin au malheur. Mais surtout, et voici ce que votre ministère a de plus auguste et de plus utile, voici le dernier bienfait, bienfait dont le lien d'affection que vous aurez établi sera le moyen nécessaire : relevez ce cœur abattu, apprenez-lui à ne point désespérer de lui-même ; aidez-le à découvrir, dans l'épreuve qu'il subit, toutes les instructions qu'elle renferme, à les recueillir ; c'est à celui dont il se sent chéri et protégé, qu'il appartient de lui faire trouver dans son infortune le moyen de devenir meilleur.

De tous les mystères de la douleur, le plus pro-

fond, le plus terrible, est celui qui est réservé précisément aux âmes les plus pures, lorsque les affections les plus saintes viennent se convertir pour elles en peines déchirantes; lorsqu'il faut recevoir les cruels adieux de l'être auquel on dévouait sa vie, renoncer à la douceur d'exister pour lui; lorsqu'on ne peut plus entendre les accents de cette voix qui excitait au bien, tenir cette main qui guidait dans les sentiers du devoir, confondre son cœur dans un cœur excellent; lorsqu'on se voit enlever son guide, son appui, son confident le plus intime; lorsqu'on voit disparaître cette image vivante et sensible dans laquelle la vertu elle-même semblait s'être personnifiée pour se faire entendre et voir. Vétérans de la douleur, vous qui avez exploré le secret de toutes les souffrances, dites-nous s'il est une explication pour cette dernière épreuve! dites-nous s'il est quelque moyen pour la rendre encore utile à notre amélioration, alors qu'elle nous ravit les plus puissans secours dont nous nous aidions! Oui: et ici encore sont renfermées des leçons austères, sans doute, mais sublimes; elles seront fructueuses pour ceux qui sauront en être dignes. Elles se rattachent à une haute instruction qui est comme le terme de notre éducation morale, et qui, pour ce motif, est contenue dans l'épreuve de la douleur, parce que la douleur devait achever, en effet, notre perfectionnement. Tous les mystères de la douleur se résolvent,

en définitive, dans la pensée religieuse; car, là seulement ils peuvent pleinement s'expliquer. Élevons nos regards à ces grandes perspectives! Alors, et alors seulement, se révéleront toutes les utilités cachées dans les épreuves de la vie présente. Alors, deviendra intelligible, pour le cœur sensible et tendre, cette sentence affreuse qui le condamne à une viduité passagère; alors, il comprendra et le vrai caractère et le but suprême de ces affections qui faisaient ses délices; il découvrira qu'elles peuvent s'élever encore à un plus haut degré de pureté; il goûtera une nouvelle manière de servir et d'honorer l'être auquel il s'était dévoué; sa douleur sera féconde en bonnes actions; il trouvera dans des liens qui ne sont pas rompus, quoiqu'ils deviennent invisibles, un moyen de s'entretenir dans les plus nobles espérances: le temple où se célèbre le culte des souvenirs, est éclairé des rayons de l'immortalité. Dans l'exercice du bien, désormais solitaire, la vertu demandera, sans doute, à l'être délaissé, de plus héroïques efforts; mais c'était aussi ce qui lui restait à obtenir. Avec cette dernière immolation, s'ouvrira pour lui une nouvelle voie de perfectionnement, inconnue jusqu'alors, et que ne pouvait enseigner la sagesse humaine. Les adieux des cœurs vertueux sont des promesses; ils correspondent encore dans l'absence; ils se retrouvent là où est le foyer de l'amour, le sommet de la perfec-

tion , le vrai but de notre destinée. S'il y a un martyr du cœur , il y a une palme pour ce martyr; elle croît sur les confins de la terre et du ciel; c'est là qu'il faut aller la cueillir.

 CHAPITRE IX.

 DE LA MARCHÉ DU PERFECTIONNEMENT DANS LES
 DIVERS AGES DE LA VIE.

L'HOMME naît avec des facultés et des penchans ; il naît soumis à des lois que ses facultés lui feront connaître , et qui doivent régler ces penchans : voilà tout ce qu'il apporte avec lui en venant au monde. Nous demandons souvent à l'enfance ce qu'elle ne peut posséder en propre , comme s'il y avait un fonds réel et primitif dont elle dût être déjà en jouissance ; en même temps , et par une erreur contraire , nous accablons l'enfance de dons , quand il faudrait l'aider surtout à entrer en possession des biens qui lui sont destinés. On s'étonne de ne pas trouver des vertus innées. « Les enfans sont sans pitié », dit-on , et il faut que la chose soit bien vraie , puisque le bon Lafontaine en est convenu ; mais on ne remarque pas que la pitié suppose une suite de réflexions dont l'enfance est encore peu capable. « Les enfans sont égoïstes , » dit-on encore ; mais on ne remarque pas que les enfans ont peu de chose à

pouvoir donner, et c'est en donnant qu'on s'exerce à aimer. La première enfance est sous la domination des facultés passives; elle prélude nécessairement, par la vie sensuelle, aux ordres de vie supérieurs; elle subit donc les conditions qui en dépendent. Cependant, considérez d'un œil attentif le sourire de cet enfant encore au berceau, quand il reçoit les caresses de sa mère! vous découvrirez là quelque chose que vous n'aperceviez dans les traits d'aucun animal, quelque apprivoisé qu'il puisse être; vous y apercevrez comme un crépuscule de la vie morale, comme une fleur précoce de l'amour. Les enfans apprennent bientôt la douceur d'être aimé. Les enfans acquièrent promptement la notion de la justice; ils ont de la justice une idée singulièrement nette, un sentiment très vif. On trouve chez les enfans ce qu'on doit y trouver: des germes, des embryons, qui se développeront à l'aide d'influences favorables: mais leur croissance, trop souvent aussi, sera contrariée par des circonstances fâcheuses, et peut-être par la maladresse des instituteurs eux-mêmes. La personnalité se montre souvent à nu dans le premier âge; est-elle plus puissante en effet, que dans les âges qui suivent? ou bien se montre-t-elle seulement avec plus d'ingénuité et de candeur? D'ailleurs, elle n'est point encore éclairée par la réflexion et l'expérience qui la réconcilieront plus tard avec le dévouement désintéressé.

Des deux grandes puissances morales qui règnent dans l'homme et qui doivent le conduire à son perfectionnement, l'amour du bien est la première qui se montre dans tout son éclat, et la chose devait être ainsi: car, il faut d'abord concevoir le but, y aspirer, se pénétrer d'ardeur pour y atteindre, avant de rassembler et d'obtenir tous les moyens qui seront nécessaires pour y conduire. Aussi, semble-t-il être la dot accordée à la jeunesse: il a pour elle des charmes tout particuliers; il semble s'allier à elle avec une sorte de prédilection. Est-il sur la terre un spectacle plus ravissant, et cependant plus naturel en même temps, que celui d'un jeune cœur s'ouvrant aux émanations de la vertu, en même temps qu'aux affections de la vie, se vouant, comme un lévite consacré, au culte du bien, avec toute la droiture de son âge, avec des facultés vierges encore? L'humanité se réjouit à la vue d'un jeune homme vertueux, comme une tendre mère près du berceau de son premier né. La famille qui voit éclore dans son sein cette fleur aimable et pure, en est comme parfumée. Les méditations de ce jeune homme sont pleines de semences; ses actions sont des promesses, ses jours sont riches d'avenir. Eh comment ne se lancerait-il pas dans la carrière du bien? tout le seconde: il ne craint ni les coups qui flétrissent, ni les doutes qui déconcertent; il n'a point encore été trompé; il ne soupçonne pas ce que lui apprendra la ter-

rible expérience du monde ; à peine soupçonne-t-il tous les mécomptes qu'il trouvera en lui-même. En remplissant le devoir, il ne fait en quelque sorte que suivre un penchant ; il goûte une jouissance, plutôt qu'il n'accomplit un sacrifice. O prix inestimable de cette aurore de la vie morale ! O généreux transports pour tout ce qui est beau et bon ! ô saint et pur enthousiasme qui trouves la vertu si facile, et qui en aperçois à peine les mérites ! ô douce sérénité de l'innocence , qui n'es encore troublée par aucun nuage, et qui ne conçois pas même encore l'idée du péril ! O soif ardente d'une âme qui, en aspirant au meilleur, se flatte de voir réaliser sur la terre cet idéal que poursuivent tous ses vœux ! Que n'êtes-vous connus de tous ceux que la nature appelle à jouir de vos bienfaits ? Pourquoi vous évanouissez-vous si promptement, quand on a eu le bonheur de vous goûter ? Quelles sont ces distractions fatales, quels sont ces vains fantômes qui viennent souvent arracher à l'adolescence la possession des trésors qui lui étaient réservés ? quel est ce souffle impur des passions, qui vient flétrir la tige des plus belles espérances ? Quelles sont ces tristes expériences de la vie, qui viennent dissiper comme un songe ces émotions si enivrantes ? La plupart des égaremens de la jeunesse ont leur source dans des affections louables en elles-mêmes, mais qui n'ont pas encore été réglées et coordonnées par la raison, qui

ne sont point contenues par l'empire de soi-même ; c'est pour suppléer en quelque sorte à cet empire de soi, trop incomplet encore dans la jeunesse, que la vertu se pare pour elle d'attraits plus puissans.

Si l'amour du bien peut, dès le début dans la carrière, obtenir un haut degré d'énergie, s'il se déploie même plus librement dans une âme neuve encore, l'empire de soi, au contraire, ne s'acquiert que par un long et pénible exercice. La pratique de l'obéissance et la déférence aux conseils sont offerts à l'adolescence pour suppléer à ce ressort trop faible encore. Elle doit sentir l'autorité d'autrui, parce qu'elle est peu capable d'exercer celle que l'homme a sur lui-même. Le sentiment du respect sera pour elle un principe conservateur de la pureté des sentimens et de la modération des désirs. Pour l'enflammer de l'amour du bien, qu'a-t-elle besoin, sinon de contempler les modèles, et de descendre dans son propre cœur ? Mais, pour se garantir des écarts de l'exaltation, même dans le bien, elle a besoin de la vigilance, de la défiance de soi-même ; elle a besoin de reconnaître ses guides et de savoir les entendre : elle a besoin de ces règles qu'elle redoute tant ; elle y doit trouver des limites qui la fortifieront en la contenant, des lumières qui lui tiendront lieu de l'expérience.

La seconde puissance morale, l'empire de soi,

semble être, à son tour, le privilège réservé à l'âge mûr : aussi, tout pour lui devient plus calme, aussi, est-ce lui qui rencontre de toutes parts des difficultés et des obstacles ; aussi, est-ce lui qui est appelé à la persévérance, à la patience. Les émotions lui sont moins nécessaires ; car, il n'a plus à entreprendre, il n'a qu'à continuer : il y a pour lui moins de secours, parce qu'il y a moins de dangers. Cependant, l'âge mûr a des périls aussi, périls moins sensibles, moins signalés que ceux qui environnent l'adolescence, mais qui, à quelques égards, n'en sont que plus redoutables. Ce ne sont plus les violens orages des passions : c'est au contraire une influence glacée qui s'étendrait progressivement jusqu'au foyer de la vie morale, si l'on n'avait soin constamment de s'en défendre : ce sont ces arides combinaisons qui naissent des intérêts matériels ; ce sont ces aveugles habitudes qui se multiplient et deviennent plus pesantes de jour en jour ; c'est cette préoccupation des affaires extérieures, qui résulte naturellement de la situation où l'on est placé ; ce sont peut-être les suggestions d'une fausse sagesse qui, dans une expérience encore superficielle et imparfaite des choses humaines, croit voir une triste confirmation des doctrines égoïstes, une condamnation des pensées généreuses ; c'est enfin quelquefois, chez les hommes vertueux, l'abus même de l'empire de soi, et les exagérations qui, en répudiant trop le bon-

heur tarissent aussi indirectement quelques-unes des sources de l'amour du bien ; ces révolutions, s'opèrent d'une manière insensible et lente ; on est surpris un jour lorsque, en se comparant soi-même avec ce que l'on était dans l'adolescence, on se trouve presque entièrement changé. A cette influence insensible il faut donc opposer une résistance continue ; dans cette suite de jours qui reviennent constamment semblables, il faut renouveler sans cesse le foyer de la vie morale : les progrès de la raison serviront à défendre de l'asservissement de la routine ; les exercices du devoir préserveront le cœur de l'engourdissement et de l'apathie ; l'activité morale s'entretiendra au milieu de l'activité extérieure ; c'est en se rendant utile aux autres hommes, que l'on nourrira en soi les affections généreuses ; car, la pratique nourrit le sentiment. Il faudra surtout conserver religieusement cette foi au bien, le plus vrai trésor de l'homme, que tant de circonstances viendraient chaque jour affaiblir, si nous n'appelions, pas de ces apparences trompeuses au témoignage de nos souvenirs et à celui de notre conscience.

Soit qu'on descende en soi-même, soit que l'on considère la scène du monde, on est, au premier abord, tenté de supposer que les plus belles années de la jeunesse sont aussi les meilleures, et que l'homme déchoit généralement, plutôt qu'il n'avance, sous le rapport des facultés morales, avec

les progrès de l'âge. Un tel résultat serait triste et décourageant, sans doute; nous n'en devrions pas moins rassembler toutes nos forces pour lutter contre une semblable tendance. Mais, c'est ici une impression plutôt qu'un jugement, et cette impression nous trompe, parce que nous confondons la jouissance du bien avec sa pratique. Cette jouissance peut perdre avec l'âge quelques-uns de ses attraits les plus sensibles; mais, ces attraits étaient donnés surtout à ceux qui commentent, pour suppléer aux forces qui leur manquaient encore. L'exaltation de l'enthousiasme sagement dirigée, peut servir au perfectionnement; mais, elle ne constitue point la perfection. A mesure qu'on avance en âge, les lumières se mettent mieux en rapport avec les affections, les facultés tendent à un plus juste équilibre; voilà où consiste le vrai perfectionnement. L'homme ne saurait déchoir moralement tant qu'il ne perd pas les forces réelles pour bien faire, et si ces forces ne s'accroissent pas à mesure que notre expérience s'étend, que notre raison s'éclaire, que nous obtenons plus de calme, que les motifs de nous attacher à la vertu se confirment et se multiplient chaque jour, certes, le tort n'en serait pas au progrès de l'âge, mais uniquement à notre propre négligence. Il est naturel que le tableau des vertus de la jeunesse frappe davantage nos regards, agisse plus vivement sur notre imagina-

tion; mais, le spectacle des vertus graves, régulières et paisibles de l'âge mûr rassurera l'observateur attentif contre cette crainte d'une décroissance générale et continue. Ce qu'il y a précisément de propre au caractère de l'homme, c'est que, chez lui, les forces morales ne décroissent point nécessairement avec celles du corps et peuvent, au contraire, acquérir encore, quand celles-ci viennent à baisser. Il est une jeunesse du cœur qui sait se conserver jusqu'au tombeau, ainsi que nous l'attestent chaque jour d'admirables exemples. Il n'y a de vieillesse morale que pour l'égoïsme; l'égoïsme seul voit, avec les années, se consumer ce qu'il avait acquis, s'évanouir ce qu'il avait espéré. L'amour du bien, ce véritable amour qu'ont protégé l'innocence de la vie et la droiture de l'âme, retrouve encore sa chaleur sous les glaces de l'âge; il se recueille, riche de tout ce qu'il sut acquérir, pour verser encore à l'entour ses dernières influences, pour célébrer, comme une ovation solennelle, ce temps qui prépare à de nouvelles et augustes destinées.

Il est dans la destinée de la vieillesse de recueillir ou de subir les conséquences des années qui ont précédé. Rien n'est plus triste, sans doute, que cette décrépitude de l'âme par laquelle se termine une vie toute dévorée par la personnalité; mais aussi quels alimens trouve dans ses souvenirs celui qui consacra sa vie à la recherche du meilleur! Il semble que la vertu, en voyant approcher

l'heure de sa récompense, se ranime, comme pénétrée d'une secrète joie. Les années de la vieillesse sont le portique qui introduit au temple; elles ont déjà la majesté du grand avenir. Du reste, gardons-nous de croire qu'il y ait rien de fixe, d'inévitable, de nécessaire dans la condition morale de l'homme en ce monde: il est temps encore dans les dernières années, dans les derniers jours de la vie, de revenir à cette vertu qui, comme une amie indulgente, est toujours prête à nous accueillir; quelques progrès que nous ayons faits, il s'ouvre encore pour nous une carrière de progrès nouveaux dans l'âge même du repos; la période de nos vieux jours est encore celle d'une éducation, et de quelle éducation! Car, à quelle destination elle doit nous conduire! quelques ressources lui manquent, sans doute: si elle rencontre quelques obstacles qui lui sont propres, si elle a à se défendre de la lassitude, de l'abattement, de la timidité, de l'inertie, d'un asservissement fâcheux aux habitudes contractées, peut-être aussi d'une secrète disposition à la défiance, d'un autre côté, la vieillesse a aussi moins d'ennemis à combattre; elle a de nombreux et puissans secours; elle recueille tous les fruits de cette expérience de la vie qui, bien interrogée, n'est autre chose qu'un grand enseignement de la vertu; elle respire une atmosphère de calme et de sérénité. Cette éducation qu'elle peut

encore se donner à elle-même consistera en deux points principaux: à chercher et à saisir tous les moyens d'entretenir l'activité morale, et à se rapprocher des autres hommes par la condescendance et la bonté. De la sorte, l'énergie de la volonté sera soutenue, pendant que les affections viendront chaque jour se ranimer. Ces deux conseils, au reste, sont étroitement liés entre eux: car, la sphère d'activité qui reste ouverte à un vieillard est surtout celle qui a pour objet de répandre des bienfaits sur les autres hommes. Oh! qu'elle ne se plaigne point de son inutilité prétendue! Y a-t-il une puissance plus réellement bienfaisante que celle qui lui fut départie? La bonté devient en elle plus aimable, plus touchante; l'attendrissement se mêle à la vénération qu'elle inspire; les paroles qu'elle nous adresse sont augustes et tendres comme des adieux. Voyez toutes les merveilles que sait encore produire cette bonté des vieillards! Ce sont les fleurs de l'automne qui naissent en abondance sous leurs pas; ils ne sont occupés qu'à prévoir pour ceux qu'ils chérissent; on dirait qu'ils ne possèdent plus que pour donner; cette générosité qui les anime se hâte de répandre les dons, comme craignant de n'en avoir plus le temps; cette générosité est bien plus entière, bien plus absolue: car, dans le commerce des bienfaits, elle ne peut plus porter aucun esprit de retour; et quels intérêts réels sur

la terre subsistent en effet pour la vieillesse, si ce ne sont ceux que la bonté vient lui composer? Enfin, quel prix inestimable dans ses dons! N'est-ce pas elle qui est appelée à répandre parmi les hommes les plus vrais et les plus utiles des bienfaits, savoir : les exemples et les conseils? La vieillesse est une magistrature instituée dans l'ordre de la nature, par la Providence elle-même; elle ennoblit, consacre, purifie celui qui l'exerce dignement; on s'améliore toujours soi-même lorsqu'on travaille à l'amélioration des autres. Mais pour remplir cette mission, la vieillesse doit être accessible; elle doit apprendre le langage de ceux qu'elle est appelée à instruire, pour pouvoir s'en faire entendre; elle doit descendre auprès de ses élèves, pour se confondre avec eux, et, par un heureux retour, elle se ranimera, s'attendrira dans leur commerce. N'est-ce pas ce que lui annonce ce secret instinct qui la conduit vers l'enfance? Elle se complaît auprès de l'enfance, parce que c'est l'enfance surtout qui a besoin de recueillir sous sa protection ces leçons que ne donnent point les livres, et de se former auprès d'elle aux habitudes du respect; elle se complaît à retrouver, dans l'enfance, l'image de ces vrais biens, que le temps n'altère pas, et que l'expérience de la vie fait toujours mieux apprécier, de ces biens dont la candeur est l'emblème, dont l'innocence est le gage. On dirait que cet aimable rapproche-

ment opéré par la bonté entre la vieillesse et l'enfance, est comme une sorte de bénédiction donnée à ceux qui entrent dans la vie terrestre, par ceux qui sont près de la quitter.

Il y a, pour les femmes, une différence bien moins sensible que pour les hommes, entre l'adolescence et la maturité morale : aussi atteignent-elles bien plus tôt leur maturité relative, et conservent-elles bien mieux tous les dons de leur adolescence. L'amour du bien semble prévaloir chez elles, comme l'empire de soi chez les hommes : elles ont tous les avantages qui sont dus à la prééminence de cette belle puissance, comme elles sont exposées aux dangers qui naissent de la rupture de l'équilibre moral. Par suite de cette prééminence elle-même, elles ont le privilège d'être, à chaque instant, appelées à l'exercice du dévouement : aussi ont-elles été éminemment douées du pouvoir d'aimer et de celui de s'oublier elles-mêmes. Elles ont le bonheur de pouvoir porter, dans l'accomplissement de chaque devoir, une affection privée; tous les devoirs sont pour elles spéciaux, personnifiés; elles ont le bonheur aussi d'avoir à remplir des vertus plus obscures et en même temps plus continues. La carrière du perfectionnement semble se circonscrire pour elles dans des limites plus rapprochées : aussi avancent-elles bien plus loin que les hommes dans cette carrière, et y avancent-elles plus généralement. Leur nature semble s'agran-

dir et s'élever à mesure que des circonstances plus difficiles viennent demander davantage à la générosité de leur désintéressement, à mesure qu'il s'offre à elles une plus large occasion d'aimer et de prouver combien elles aiment. L'immolation leur est-elle demandée ? Elles triomphent. Cet exemple nous ramène, d'une manière sensible, à une vérité fondamentale et bien nécessaire à concevoir : c'est que le perfectionnement est relatif pour chaque individu. Rien ne diffère davantage que la carrière de perfectionnement ouverte aux deux sexes, quoique le but général et absolu soit commun à l'un et à l'autre. Il semble que la vocation de l'un soit de diriger vers la vie morale toutes les puissances de la vie affective, comme celle de l'autre d'y diriger toutes les puissances de la vie intellectuelle ; que le privilège de l'un soit le dévouement, comme celui de l'autre la force, afin qu'échangeant entre eux les sentimens et les lumières, se protégeant réciproquement par la tendresse et le courage, ils viennent se réunir par l'amour dans cette vie bienfaisante et religieuse, qui est la vraie activité et le parfait amour. Aussi, la principale éducation de l'une a-t-elle pour objet la pureté du cœur, qui est l'égide des sentimens, et celle de l'autre, la raison, qui est celle de la force, parce qu'elle est le principe de l'autorité sur soi-même.

 CHAPITRE X.

COMMENT LE PERFECTIONNEMENT INTELLECTUEL PEUT
CONCOURIR AU PERFECTIONNEMENT MORAL.

LORSQU'ON traite du perfectionnement intellectuel, surtout dans ses rapports avec le perfectionnement moral, il faut bien distinguer, dans la culture de l'esprit, deux choses que l'on est trop accoutumé à confondre : les progrès qui consistent dans l'acquisition des lumières, et ceux qui consistent dans le développement des facultés. Faute d'avoir donné assez d'attention à cette distinction essentielle, on a souvent embrouillé des questions importantes, on y a jeté de graves erreurs.

Ce n'est pas qu'il n'y ait une liaison naturelle entre ces deux ordres de progrès intellectuels : car, les facultés de l'entendement ne se développant que par l'exercice, l'acquisition des lumières est toujours utile à leur culture ; d'un autre côté, à mesure que les facultés de l'entendement sont mieux cultivées, les lumières sont plus facilement obtenues, mieux conservées, mieux appliquées.

Mais, ces deux genres de progrès ne marchent pas toujours dans un constant accord, et chacun d'eux n'exerce pas une influence semblable sur les mœurs et le caractère. La raison elle-même ne devient pas toujours plus sage à mesure que l'esprit est plus éclairé; il faut aussi que l'instruction acquise soit en rapport avec les notions que l'on possédait déjà, avec les applications qu'on se propose de faire; des connaissances incomplètes, incohérentes, peuvent être, pour la raison, un fardeau embarrassant, et même une cause d'erreur, lorsqu'elle veut en faire usage : le mérite et l'utilité des connaissances dépendent de leur coordination et de leur opportunité. De même aussi, toute acquisition de lumières ne saurait être indifféremment profitable au caractère; celles-là seules lui profitent, qui peuvent entrer dans l'étude de l'art de notre amélioration, et qui se trouvent en rapport avec notre condition et la destination qui nous est marquée; il peut y avoir une ignorance salutaire qui protège notre bonheur, celle qui nous préserve des désirs indiscrets et des ambitions trompeuses. Il est des vérités dont on peut abuser, qui peuvent devenir, entre nos mains, des instrumens nuisibles, parce que nous n'aurons pas toutes les données que l'expérience devait fournir pour leur emploi, ou parce que nous ne serons pas placés dans la situation favorable pour les appliquer, ou enfin parce que nous n'aurons pas encore nous-

mêmes les dispositions, les qualités, les forces nécessaires pour bien manier en effet un instrument dont l'usage est beaucoup plus difficile qu'on ne pense. Par cela même que les connaissances sont un moyen, elles se prêtent, dans la vie active, à tous les genres d'effets, et peuvent servir au mal comme au bien. Ce ne sont jamais les lumières qui ont tort; le tort est à la maladresse, à l'imprudence et surtout à l'aveuglement de la vanité qui, du sein même de l'aliment, saurait tirer un poison.

Il en est autrement de l'influence qu'exercent les facultés intellectuelles sur les facultés morales. Chacune des premières exerce directement une influence propice sur les secondes; aussi longtemps que les premières conservent entre elles, dans leur développement, une juste harmonie, cette influence continue à être bienfaisante; elle commence seulement à être nuisible, lorsque, l'équilibre des facultés de l'esprit étant trop sensiblement rompu, l'une d'entre elles usurpe un empire presque exclusif; en d'autres termes : le perfectionnement intellectuel est toujours par lui-même favorable au perfectionnement moral. Loin de nous l'idée de prétendre que le premier puisse suppléer au second ! Il ne fait qu'imposer, au contraire, un plus grand besoin et un plus grand devoir de travailler à celui-ci, pour entretenir constamment l'harmonie des deux systèmes. Nous

n'avons garde, non plus, de dire que l'un conduise nécessairement à l'autre. Nous voulons seulement faire remarquer que le perfectionnement de l'esprit fournit, pour l'amélioration morale, de précieux secours, mais des secours qu'il nous reste à emprunter, à faire valoir, dans l'éducation de nous-mêmes : de là dérive un régime de soins que doit apporter, dans la culture de son esprit, celui qui tend à ce noble but de la destinée humaine.

Déjà, en général, la culture de l'esprit, lorsqu'elle est bien dirigée, tend par elle-même à nourrir le sentiment de ce qui est noble, pur et distingué; elle ramène sans cesse à ce vrai qui est l'essence du bon, à ce beau qui en est la splendeur, suivant la juste expression de Platon; elle doit faire naître un besoin, un pressentiment, un avant-goût de la vertu; elle viendra en nourrir l'amour, lorsque cette flamme sacrée aura pénétré dans le cœur; elle rendra sa pratique plus facile et plus douce; elle y attachera par des liens plus constans. Le sentiment du vrai et du bon étant de sa nature essentiellement désintéressé, dispose l'âme aux mouvemens généreux, et la prépare ainsi aux actes du dévouement (1). Consultons notre

(1) On remarquera ici un exemple de l'utilité que la morale peut retirer de l'alliance des doctrines théoriques avec les conseils pratiques, et qui tend ainsi à justifier, avec le plan de cet écrit, l'opinion émise dans l'avant-propos. Les maximes

propre témoignage, dans ces momens de recueilement paisible où, livrés à la recherche des trésors de l'intelligence, parvenus à les saisir, nous en goûtons la pleine jouissance, et lorsque, en marchant sur les traces du génie et recueillant ses leçons, une vérité nouvelle, une conception sublime viennent captiver notre esprit! Combien, alors, elles sont loin de nous, les régions agitées par le souffle des passions, ou desséchées par l'avidité personnelle! N'y a-t-il pas dans la conviction profonde produite par la première, dans l'émotion excitée par la seconde, une puissance secrète qui nous rend plus capables de sentir ce qui est honnête, juste, louable, conforme à l'ordre moral? Si, alors, nos regards viennent à rencontrer les autres hommes, ne les salueront-ils pas avec une bienveillance plus profonde et plus animée? Si l'occasion de faire une bonne action nous est présentée dans un tel moment, ne sera-t-elle pas acceptée d'une manière plus naturelle et plus empressée? Il y a dans le vrai un caractère grave qui dispose au respect; dans le beau, un caractère aimable qui attendrit. Les actes de l'approbation et de l'estime fortifient l'âme, la reposent; l'admiration élève, épure, épanouit le cœur. Toutefois, pour tirer des exercices

pratiques qui sont exposées ici reposent essentiellement sur les doctrines exposées aux chapitres 7 et 8 du livre premier. Les moralistes qui prétendent fonder le sentiment du beau sur l'utilité seraient conduits à d'autres conséquences.

de l'esprit ces salutaires influences, il faut que nos facultés y soient dirigées, en effet, de manière à nourrir l'amour du vrai et du beau, et trop souvent, nous devons l'avouer, nous abusons au contraire de ces facultés, de manière à affaiblir les dispositions favorables que ces exercices devaient servir à cultiver.

De même qu'il y a dans le monde certains esprits plaisans, qui découvrent une matière à la gaîté dans les choses les plus sérieuses, et qui, du sublime lui-même, font sortir le burlesque, parce qu'ils ont un talent naturel à travestir les objets, à saisir un genre de contraste qui fait passer de ce qu'il y a de plus distingué à ce qu'il y a de plus vulgaire, il y a aussi certains esprits enclins à dénaturer d'une manière plus grave les choses relevées, par l'aspect sous lequel ils les envisagent et les présentent; ils sont doués d'un talent malheureux pour réduire ce qui est grand aux dimensions les plus mesquines; c'est encore le même art que celui des bouffons, mais exercé d'une manière triste et sombre, quoique ses auteurs cherchent ordinairement à l'animer d'une gaîté fausse et cruelle, par l'emploi du ridicule: esprits prompts, subtils, dont le mouvement naturel est, non de monter, mais de descendre; de s'emparer, non de l'essence des choses, mais de leurs moindres accessoires. Dans un majestueux ensemble, ils découvriront un point inaperçu;

ils le mettront en évidence par un trait rapide, le grossiront par la surprise; ils rompront ainsi l'harmonie du tout. Le champ de la morale sera surtout exposé à leurs dévastations, parce que, tout y étant grand et majestueux, il y a plus à dégrader. Ils prendront leurs armes dans l'histoire générale et privée, dans l'expérience du monde, parce qu'en effet la vertu n'est jamais pratiquée sur la terre d'une manière complète, et que, dans les caractères où elle prend son existence de fait, il se trouve toujours quelque imperfection et quelque désaccord desquels le besoin du dénigrement peut tirer profit. La noble attitude de la simplicité, le mouvement de la générosité et de la confiance exciteront en eux un dédaigneux sourire; les maximes des sages seront pour eux de vaines abstractions, les moindres faiblesses des grands hommes un sujet de triomphe. Peut-être obtiendront-ils quelques applaudissemens frivoles et vulgaires: n'en est-il pas pour les saltimbanques? Les hommes légers trouveront en eux ce qui leur plaît, le piquant de la variété, le charme des contrastes, la nouveauté, car y a-t-il rien de plus neuf que de voir renverser des vérités éternelles? Le vulgaire aime à voir détronner, comme les enfans aiment à voir détruire. D'ailleurs, sans se l'avouer, plus d'un spectateur ne sera point fâché de voir ainsi déconsidérer des modèles dont il n'a pas le courage de s'approcher, et qui humiliaient son amour-

propre en condamnant sa lâcheté. Ce fléau se produirait surtout dans les états de société où les jouissances de l'esprit seraient devenues un jeu plus qu'une occupation, où elles voudraient s'associer à la frivolité des mœurs, où les esprits éternés par l'abus du plaisir, fatigués par la satiété et le dégoût, incapables de l'énergie qui aspire aux grandes choses, mais tourmentés encore d'une activité inquiète, en cherchant la nouveauté, voudraient l'obtenir sans efforts; où l'extrême complication des relations sociales et le frottement continu des individus, favoriseraient le mouvement, assureraient le succès de ces observations fines et rapides, qui saisissent les nuances les plus fugitives dans les choses, les situations, et les caractères.

Observez comment la nature, dans ses vastes ateliers, procède à cette foule de transformations successives qu'elle fait subir aux substances organisées, comment sans cesse elle dissout pour combiner, détruit pour revivifier! Telle est l'image des procédés auxquels est appelé l'esprit humain. Comme on ne connaît bien un tout qu'en examinant ses diverses parties, le travail de la décomposition doit préluder aux opérations intellectuelles; il sera d'autant plus achevé que le regard de l'esprit aura mieux discerné les détails; mais jusqu'alors, l'opération n'est encore qu'ébauchée; il reste à la compléter par des recompositions

nouvelles; si l'on s'arrête à ce point, on n'a produit encore que des dissections; les objets restent dépourvus de chaleur, de mouvement et de vie. Si donc, en exerçant l'activité de notre intelligence, nous laissons trop exclusivement prévaloir les habitudes d'une analyse dissolvante, nous pourrions acquérir sans doute une grande pénétration; mais cette pénétration pourra dégénérer en subtilité; mais l'esprit pourra perdre une portion de son nerf et de sa vigueur; il pourra devenir moins capable de ranimer, par des combinaisons nouvelles, les objets de ses méditations: cette disposition, en multipliant les doutes, laissera moins de ressources pour s'en affranchir, parce qu'elle sera plus propre à faire naître les problèmes, qu'à fournir les moyens de les résoudre. Une telle direction, imprimée aux facultés intellectuelles, réagira à son tour sur les facultés morales; elle contribuera à porter l'incertitude dans les résolutions, la sécheresse dans le cœur. Si c'est à un écart semblable dans le régime de l'intelligence qu'on veut donner le nom d'*esprit philosophique*, il n'est pas douteux qu'on ne doive redouter l'influence de l'esprit philosophique sur le perfectionnement moral. Mais, pourquoi décorer d'un titre semblable ce qui n'est point le véritable esprit des procédés philosophiques? Celui-ci ne laisse point les opérations ébauchées et incomplètes; ses analyses ne sont que des préparations; il ne sépare que pour réunir;

il ne détruit point; il transforme, il renouvelle.

En général, celles des habitudes de l'esprit, qui deviennent préjudiciables au caractère par l'influence qu'elles exercent sur lui, sont précisément celles qui, par suite de quelque abus et de quelque déviation, seraient réellement nuisibles à l'intelligence elle-même, quoique en lui apportant peut-être quelque exubérance de capacité spéciale.

Il arrive même que cette attention investigatrice, qui est l'œil de l'entendement, en se dirigeant avec une ardeur et une persévérance trop exclusive sur le théâtre des phénomènes extérieurs, oublie l'usage de ces exercices réfléchis par lesquels elle devra pénétrer dans notre propre intérieur; alors, non-seulement avec beaucoup de science on peut rester fort peu avancé dans la connaissance de soi-même; mais le défaut de vigilance intérieure peut laisser facilement introduire l'anarchie dans le cœur: alors la culture des facultés morales languit dans son principe; ce n'est point la distraction du monde et des plaisirs; c'est une autre distraction qui, sans doute, est loin de devenir aussi funeste, mais qui empêche d'habiter avec soi-même, et qui, par là, prive des abondantes richesses qu'on devait puiser dans ce commerce.

Mais l'inaction et la torpeur des facultés intellectuelles, leur divagation, n'ont-elles donc pas aussi des influences délétères? N'agissent-elles pas

sur le caractère d'une manière encore plus directe? La triste insensibilité n'est-elle pas souvent la suite de la dissipation de l'esprit? Combien de fois nos fautes, aussi bien que nos erreurs, sont nées de l'inattention, et pourraient être définies une distraction de l'âme! La vertu est bien plus négligée, méconnue, oubliée, qu'ouvertement violée. Certes, plus l'esprit aura d'élévation et d'étendue, mieux il appréciera ces vastes rapports par lesquels les vérités morales se coordonnent entre elles, se lient à la destinée humaine, à la prospérité sociale et au bonheur individuel. La science de la vertu est donc l'héritage des grandes intelligences. Donnons à nos facultés intellectuelles l'éducation qu'elles sollicitent elles-mêmes; et, alors, loin d'avoir rien à craindre de leurs progrès, nous les emploierons à notre amélioration! exerçons-les sur des notions complètes, justes, solides; accoutumons-les à suivre des voies droites et régulières, à demeurer fidèles à la nature! surtout, que, dans ces nobles travaux de l'intelligence, nous soyons toujours animés par des motifs qui en soient dignes! que le vrai, le bon, soient invoqués avec sincérité, et, par conséquent, cherchés pour eux-mêmes! Gardons-nous d'en faire une proie pour les avidités de notre égoïsme! Gardons-nous d'étouffer sous des intentions vénales ces heureuses émanations qui devaient arriver jusqu'à nous, et ne considérons jamais le vrai et le beau que comme

une propriété commune de l'humanité toute entière, et les succès obtenus dans leur recherche, non comme un instrument à nos prétentions, mais comme un moyen de répandre au dehors des bienfaits du plus haut prix!

Les philosophes n'ont pas cessé d'accuser l'imagination comme l'ennemie de notre raison, de notre moralité, de notre bonheur; ils ont vu en elle la source des prestiges qui nous égarent, des vaines ambitions qui nous exaltent, de tous les troubles qui s'élèvent dans notre cœur. Ces accusations ne sont que trop justes et peut-être ne sont-elles pas épuisées. Les désordres de l'imagination peuvent altérer en mille manières les notions du bien, les couvrir d'un épais nuage, et porter de la sorte une atteinte funeste au culte dont elles étaient l'objet: l'imagination n'étant appelée qu'à remplir des fonctions subordonnées, un rôle d'obéissance, si elle reste abandonnée à elle-même, l'ordre des choses est renversé et l'empire de soi en est inévitablement affaibli. Aussi remarque-t-on que l'abus de l'imagination amollit le caractère, ressuscite avec une vivacité nouvelle ces impressions sensibles qui, de leur nature, sont toutes passives. Il fournit un aliment abondant à ces passions qui sont le véritable esclavage de l'âme; il trouble la paix, ce principe de la vraie force: il substitue de molles et fugitives peintures à la solide substance des réalités: il

prête le faux et pernicieux secours des illusions à l'âme qui, au milieu des épreuves, était appelée à se fortifier par la résistance; il lui déguise le combat pour la dispenser de vaincre: il promène dans la vague des rêveries l'homme destiné à accomplir des actions sérieuses dans un monde positif, ne lui offre que des objets mobiles, légers, soumis à son bon plaisir; et, transformant son existence en un vain jeu, le gouvernement de lui-même en une sorte d'anarchie, il laisse un libre cours à tous les écarts de l'indépendance. Il y a dans les exercices de l'imagination quelque chose de voluptueux qui assoupit l'âme: elle respire et elle sent avec une extrême vivacité; mais c'est comme dans un songe. En un mot, cette faculté capricieuse résiste de mille manières aux règles inflexibles et austères du juste; avec le désordre des idées, elle tend à faire naître celui des sentimens. Parmi les divers genres d'illusions dont les écarts de l'imagination peuvent être la source, il en est un qui demande d'autant plus à être signalé, dans l'intérêt de notre amélioration morale, que les pièges qu'il nous tend sont plus subtils, et qu'il peut surprendre les âmes les plus honnêtes: ce sont les illusions qui nous égarent dans la connaissance de nous-mêmes, celles qui nous trompent sur nos propres sentimens, sur la réalité et la force de notre attachement à la vertu: ces illusions, nous berçant par des jouissances purement spéculatives, nous

exaltent pour les images d'une perfection idéale qui charme notre esprit sans s'emparer de notre âme, sans gouverner notre caractère, sans s'imprimer dans notre vie, nous composent ainsi une sorte de moralité artificielle et trompeuse, convertissent la vertu en une sorte de poésie délicieuse, mais la relèguent dans les nuages, et lui ravissent cet empire positif, obscur, profond, qu'elle doit exercer sur nos sentimens, nos actions; comme si elle devait être la récréation, la décoration, et non la règle de notre existence. Si la sagesse procède en faisant sortir des objets sensibles les notions morales, l'imagination, procédant par une voie contraire, fait rentrer les notions morales, comme toutes les conceptions abstraites, sous le voile des figures sensibles : défendons-nous donc du penchant trop ordinaire aujourd'hui, à considérer les sujets qui se rattachent aux plus graves destinées de l'homme, sous cet aspect qu'on appelle leur *côté poétique* ! on s'expose ainsi à faire prévaloir ces accords superficiels qui charment l'imagination, sur les sévères harmonies du devoir, à prendre l'élégance des formes pour la bonté réelle, la grâce pour la vérité, le symbole pour la chose; on introduit dans le culte sain et épuré de la vertu, une sorte de superstition et d'idolâtrie.

Mais, après avoir accablé l'imagination des plus graves reproches, la philosophie n'eût-elle pas dû

être plus juste envers cette brillante faculté de l'intelligence ? La morale elle-même n'eût-elle pas dû mieux reconnaître tous les services qu'elle en peut recevoir ? Renfermée dans ses fonctions légitimes, dirigée à sa vraie destination, cette faculté ne doit-elle pas, comme toutes les autres, apporter de nombreux tributs au perfectionnement de notre caractère ? Quelle est donc la puissance qui nous met en possession de l'avenir, celle qui nous transporte à toutes les distances, celle qui nous fait concevoir les objets invisibles à nos sens, celle qui nous introduit dans la région du possible, celle qui soutient ainsi nos forces par l'espérance, qui étend la sphère étroite de notre existence au-delà des limites du présent ? Ne servît-elle qu'à renouveler les sources de la sensibilité, ne viendrait-elle pas ainsi féconder les champs de la vertu ? Ne fît-elle que recréer et embellir par des jouissances innocentes et pures notre vie intérieure, en cela encore, elle restaurerait nos forces. Ne fît-elle que nous attacher à la contemplation de la nature, elle nous conduirait, par cela seul, à une grande et instructive école. Ne laissons pas notre vertu s'évaporer en une vaine et fantastique poésie ! mais permettons à la poésie de venir se mettre au service de la vertu ! Qu'elle rapproche de nous ce divin modèle ! qu'elle prête, et son éloquence et ses grâces à la voix austère du devoir ! Cette poésie toute morale, messagère

du bien, la Providence ne l'a-t-elle pas fait apparaître de toutes parts sur le théâtre de ses œuvres ? elle respire dans toutes les scènes de la nature, si nous savons les considérer, non du seul œil du corps, mais de l'œil attentif et recueilli de l'âme ; elle retentit dans l'hymne que célèbrent à l'envi toutes les créatures ; elle emprunte sa majesté aux phénomènes célestes, des expressions variées et gracieuses aux paysages, aux simples fleurs. Elle respire dans les chants de l'homme, quand, digne interprète de ce concert universel, il restitue lui-même l'image de la vertu à ces scènes qui semblent l'invoquer et s'animer par sa présence ; dans les monumens élevés à la mémoire des grands hommes et au souvenir des actions généreuses ; dans les solennités publiques, lorsqu'elles sont comme une fête auguste consacrée par la société humaine à honorer ce qui mérite ses respects, et à resserrer les liens qui unissent ses membres ; dans l'appareil imposant et simple qui environne les magistrats et décore le temple des lois. C'est elle qui lève l'étendard à la vue duquel le patriotisme se rallie ; c'est elle qui cueille la palme décernée au héros ; c'est elle qui compose tous les attributs de la gloire. Qu'ils s'avancent donc autour de l'image sainte de la vertu, tous ces arts créateurs qui font l'orgueil et les délices de la terre ! Qu'ils viennent former son cortège ! Qu'ils lui offrent leur encens le plus pur ! Qu'ils saluent cette bien-

faitrice du monde ! Qu'ils annoncent sa présence aux hommes, et qu'eux-mêmes, transportés, en la contemplant, d'un enthousiasme plus sûr et plus vrai que celui qu'ils puisaient dans des sentimens terrestres, se rendent dignes de recevoir d'elle un ordre de beautés immortelles !

Voilà la vraie vocation de l'imagination, l'esprit dans lequel elle doit être cultivée, exercée, dans lequel ses productions doivent être conçues, goûtées ; et alors elle apportera à notre âme, dans sa coupe brillante, non de funestes poisons, mais de doux et salutaires breuvages.

Siégeant au faite de toutes les facultés intellectuelles, la raison, arbitre, régulatrice, modératrice suprême, assigne à chacune son département, ses fonctions, ses limites. Ses attributs à elle-même consistent dans cette haute prérogative, dans l'empire qui a été accordé à l'intelligence sur elle-même : armée de la méthode, elle classe, coordonne, distribue ; armée du jugement et s'appuyant sur le bon sens, elle pèse, décide : l'ordre, la vérité, voilà son domaine. C'est à elle qu'est commis le soin de notre perfectionnement intellectuel, puisqu'elle est chargée d'obtenir l'harmonie générale. Son énergie doit s'accroître toujours en proportion du développement des facultés qui lui sont subordonnées. Ici, du moins, aucune influence funeste ne sera à redouter ; toutes les influences seront salutaires. Si la raison n'est

point la vertu même, comme l'ont prétendu quelques sages, elle en est du moins la sœur; elles ont la même physionomie, le même langage; elles reconnaissent les mêmes autorités; elles obéissent aux mêmes règles; elles suivent en mille choses les mêmes voies; elles se tendent incessamment la main l'une à l'autre; elles sont d'intelligence entre elles; elles se communiquent, se concertent à chaque instant. Les habitudes d'ordre et de régularité établies dans les idées, se communiquent d'une manière insensible aux sentimens et au système entier de la vie: la sérénité de l'esprit favorise la paix de l'âme. L'erreur, quoi qu'on en dise, n'est jamais bonne à rien. Voyez ce que devient la morale, lorsque, par une alliance adultère, elle se trouve confondue avec l'erreur! Voyez ce que devient la vertu la plus sincère, accompagnée d'un esprit faux! Non-seulement les forces qui nous avaient été données pour faire le bien, se dissipent alors, en applications stériles; mais, employées au hasard, elles se dirigent souvent contre le but lui-même; elles servent à tourmenter et les autres et nous-mêmes, sous les plus honorables prétextes. Il y a plus encore: les fausses associations d'idées qui nous imposent, au nom de la morale, des devoirs imaginaires, tendent souvent, par une conséquence inévitable, à altérer au fond de notre âme la pureté du sentiment qui s'attache aux devoirs véritables: car, il ne se présente que de trop

fréquentes occasions où les préceptes conventionnels et factices se trouvent aux prises avec les règles immédiatement dictées par la voix de la conscience. De cette lutte naîtront, du moins, des perplexités qui affaibliront la seconde autorité, si toutefois celle-ci n'est pas même étouffée, si l'empire de l'habitude ne prévaut pas, ce qui n'arrivera que trop souvent, par cela seul que l'habitude est une force aveugle et mécanique. Interrogez le fils de la veuve immolée sur les côtes du Malabar, ce fils auquel un devoir factice prescrit de solliciter l'ordre pour le sacrifice de sa mère, de porter lui-même la torche au pied du bûcher! Descendez au fond de son cœur, et voyez s'il est possible que ce devoir prétendu ait laissé subsister en lui la piété filiale dans son intégrité primitive! Dès que vous déplacez le point de vue, vous multipliez à l'infini les fausses conséquences, et d'une erreur germeront mille erreurs imprévues que vous ne serez plus à temps de détruire. Ne craignez rien de la vérité, dès qu'elle est à sa place! eh! si elle était hors de sa place, ne cesserait-elle pas d'être la vérité? La morale ne redoute pas les investigations profondes, dès qu'elles sont complètes; elle redoute des vues superficielles et frivoles. Le bon sens est l'ami, le gardien de la vertu; il protège la rectitude des intentions et le calme du cœur; il fortifie l'âme par la plénitude de la conviction. Le commerce de la vérité entretient la sécurité; la

confiance, la constance, la solidité des résolutions et la dignité du caractère.

Lorsque l'on est devenu capable de bien gouverner son esprit, n'est-on pas devenu plus capable aussi de bien diriger les mouvemens de son cœur? N'a-t-on pas plus de moyens pour avancer dans la connaissance de soi-même, et, par conséquent, pour exercer sur soi-même l'empire moral? On remarque cependant que les hommes livrés à une vie d'études sont, en général, exposés à la faiblesse du caractère. Mais, ce n'est point au développement qu'ont reçu chez eux les facultés intellectuelles, qu'il faut attribuer un effet semblable; c'est au défaut d'équilibre entre ce système de facultés et celles qui appartiennent à la volonté: ils n'ont pas assez d'occasions de vouloir et d'agir, précisément parce qu'il n'y a pas pour eux de vie extérieure. En désirant donc pour eux ce régime des affections domestiques, qui maintiendra l'harmonie des facultés du cœur avec celles de l'intelligence, nous désirerons aussi pour eux qu'ils puissent se créer quelques exercices actifs, et surtout les rendre utiles aux autres hommes: plus les occupations ordinaires de l'esprit auront de généralité dans leurs objets, plus il sera nécessaire que cette vie bienfaisante au-dehors particularise les siens, et s'individualise dans les personnes.

CHAPITRE XI ET DERNIER.

LA RELIGION CONSIDÉRÉE COMME LA GRANDE ÉDUCATION DE L'HUMANITÉ.

Si toutes les facultés morales de l'homme aspirent à la religion, la religion, en se rendant à leurs vœux, vient les cultiver à son tour.

La Providence a voulu que, pour la grande universalité des hommes, le sentiment religieux placé par elle dans leur cœur, n'attendît pour éclore, que l'apparition de cette pensée si simple dans sa sublimité, qui lui révèle le Bienfaiteur suprême. Ce sentiment se déploie alors d'une manière aussi naturelle que l'amour filial dans le cœur de l'enfant dès qu'il connaît son père. Fortifié, éclairé chaque jour par l'expérience et la réflexion, il germera au sein de la conscience, comme dans son sol natal; il expliquera, fécondera, achèvera tout ce qu'il y a de moral dans l'homme. Sans lui, la créature intelligente n'est plus qu'un être avorté: on dirait un fruit qui

tombe détaché de l'arbre universel de la création, comme n'ayant pu atteindre à sa maturité.

A l'origine de la civilisation, on voit la religion se montrer comme la première institutrice des sociétés humaines : elle y est la mère des arts, des sciences, des mœurs et des lois elles-mêmes : à mesure que la civilisation se perfectionne, elle apporte une lumière toujours plus vive ; se renfermant dans les applications relatives à la morale et au bonheur, elle en devient plus bienfaisante, plus grande et plus pure. De même, elle commence à verser dans le cœur du jeune enfant les premiers enseignemens de ce qui est juste et bon ; c'est elle qui lui fait goûter le sentiment du devoir : après avoir accompagné l'homme dans toutes les épreuves de la vie, elle lui apporte de nouvelles forces et de nouvelles perspectives, lorsque ses organes s'affaiblissent et que les choses terrestres s'évanouissent pour lui. Jamais elle n'apparaît plus touchante et plus auguste, que lorsqu'elle vient éclairer de ses divins rayons l'aurore ou le déclin du jour de notre vie : la religion est l'Alpha et l'Oméga de notre destinée ; elle est la sagesse de l'enfance et la jeunesse des vieillards. Si, donc, la carrière toute entière que l'homme parcourt ici bas n'est, ainsi que nous l'avons reconnu, qu'une grande et continuelle préparation, il est remarquable que la religion en embrasse aussi le cours tout entier, pour contribuer à cette

longue éducation. Et remarquez qu'elle renferme à-la-fois toutes les conditions nécessaires pour rendre cette éducation aussi complète et aussi fructueuse qu'il est possible ! Bien différente de celle que donnent nos pédagogues, cette éducation s'adresse aux facultés les plus intimes de l'âme, les nourrit, les développe, en même temps qu'elle en règle l'exercice ; elle les cultive toutes à-la-fois, elle les cultive dans un harmonieux accord ; elle les dirige incessamment vers les applications pratiques ; surtout, c'est à leur principe vital qu'elle s'adresse pour leur donner le plus haut degré de pureté et d'énergie. Le sentiment religieux, le sentiment qui s'exprime par l'adoration, renferme à-la-fois l'amour, le respect, la soumission, la gratitude et la confiance ; il est le culte de la puissance, de la sagesse, de la bonté infinie, celui de l'infinie justice qui en est la conséquence : il n'est donc pas un sentiment moral dont il ne s'empare, dont il ne fortifie les principes, dont il n'étende la sphère. En même temps qu'il communique à l'âme une élévation singulière, il la rappelle sans cesse aussi à la simplicité et à la modestie ; il la restaure en même temps qu'il l'attendrit, la modère en même temps qu'il l'anime ; il associe à la défiance de soi-même le plus héroïque courage : et, comme il offre tout ensemble à la créature, et le modèle de cette perfection idéale vers laquelle il dirige les plus nobles affections de son cœur, et les per-

spectives d'un avenir sans bornes, comme d'une vie meilleure, il l'excite sans cesse à un perfectionnement progressif, en même temps qu'il seconde puissamment, en mille manières, ses efforts, par le commerce qu'il établit entre elle et son éternel auteur.

C'est en aimant qu'on apprend à aimer; c'est en aimant ce qui est vraiment digne d'être aimé, qu'on comprend l'amour. L'amour a reconnu son essence, sa source originelle: il en découle sans cesse, vivant et ranimé d'une jeunesse nouvelle; il s'épure au foyer céleste: delà, il se répand sur toute la terre avec une abondante plénitude, il se multiplie, agit, féconde, embrase, éclaire. Si les rapports d'un moment, fondés sur la communauté d'intérêts si bornés, suffisent pour créer des affections si vives, que sera-ce des liens éternels qui embrassent tout ce qu'il y a de plus profond et de plus réel dans l'existence? Dans tous les êtres qui nous sont unis par la société ou par la nature, l'homme reconnaît désormais un dépôt sacré qui lui fut confié par l'amour parfait et infini; la tige de la grande confraternité est découverte; l'humanité devient un lien de famille, une communauté d'avenir; il n'est plus d'inconnu, plus d'étranger pour celui qui lit sur le front de son frère les caractères imprimés par la main de Dieu même. La piété, d'une extrémité de la terre à l'autre, devient la sainte et magnifique sympa-

thie des cœurs. Et quel nom donner à ces affections, beau présent de la nature, si elles étaient dépouillées du sentiment religieux qui en est l'âme? Cœurs tendres, répondez! Seront-elles un charme ou un poison? Serons-nous satisfaits ou trompés par elles? Que nous restera-t-il à partager avec ceux que nous chérissons? Dans quelles pensées nous sera-t-il donné de nous entendre? Quelle est la pauvreté de notre langage! avec quel tremblement nos regards vont se rencontrer, dans cette rencontre si fugitive! Quel désespoir, perdus à jamais l'un pour l'autre, au jour des adieux! Serons-nous donc même ici-bas réellement l'un à l'autre? Nos âmes se seront touchées en passant; elles ne se seront point confondues. Tendresse conjugale, amour maternel, douce amitié, que vous reste-t-il? Vous êtes déshérités de vos plus nobles jouissances, de toutes vos espérances! Pauvres enfans! c'est maintenant que vous êtes réellement orphelins! Quelle coupe recueillera tant de pleurs qui coulent sur la surface de la terre? Quelle urne contiendra tant de regrets? Quelle voix calmera tant d'alarmes? Où sommes-nous? Que devenons-nous? Quel est ce désert ténébreux où nous traînons nos pas, ombres incertaines? Le temps n'a plus qu'un présent; il n'y a plus de durée. Eloignez ce fragile cercueil qui renferme la commune dépouille! Dispersez aux vents ces ossemens, cette froide poussière qu'une

erreur grossière avait réunis! Ce n'est plus qu'un faux symbole, qui nous rappelle seulement ce qui fut et n'est plus et ne peut plus être, qui proteste vainement contre l'arrêt de l'éternel divorce. L'égoïsme a eu raison, seul il a été prudent : amour, bonheur, ces deux grands buts de l'homme ne sont plus que deux termes contradictoires, et à jamais inconciliables entre eux. Qu'ils triomphent ensemble, l'égoïsme sensuel et l'irréligion! Une affreuse logique les a rendus la conséquence l'un de l'autre! Qu'ils triomphent! Les glaces, les ténèbres, le néant, sont leur empire.

L'égoïsme!... mais, privé de la religion, qu'est-ce que l'homme demeure pour lui-même? Qu'a-t-il donc en lui à aimer, à soigner, à protéger? Quel est ce triste tête-à-tête, ce stérile monologue? Ah! rendez, rendez la religion à cette créature faible et inquiète! Alors, elle pourra s'aimer justement, s'aimer vraiment elle-même, goûter quelque douceur, trouver quelque fruit dans cette affection solitaire; l'instinct qui la ramenait à elle-même sera légitimé et satisfait : isolée de la création entière, la voyant disparaître à ses yeux, tout lui resterait encore : il lui resterait l'infini, objet de son culte, terme de ses espérances.

L'attraction universelle de l'insensible matière atteint complètement son but : elle entretient l'harmonie universelle de la nature visible. Le noble attrait des cœurs tromperait-il le sien? Ne

les ferait-il graviter les uns vers les autres que pour qu'ils se repoussent à jamais? Serait-il le principe d'une désharmonie perpétuelle et générale dans la plus belle région de l'univers?

La religion provoque le sacrifice; le sacrifice a été la condition fondamentale et générale du culte dans tous les lieux et dans tous les temps. Sans nous donner tant de peine à chercher l'explication de ce phénomène historique, n'est-ce point parce que l'amour, même à son insu, est le principe vital de la religion? On n'aime qu'en donnant; on aime d'autant plus qu'on immole davantage; aussi l'homme n'a-t-il trouvé rien d'assez précieux pour l'holocauste. Cet exercice d'immolation sera donc l'éducation de la générosité; et qu'en coûtera-t-il, alors, pour s'immoler à ses semblables puisque c'est se donner à Dieu même? Le voilà, le véritable holocauste que cherchait la piété, et que la bonté signale!

La religion est une science, une science simple dans ses élémens, mais immense dans ses applications. N'est-ce pas éminemment à elle que s'applique la belle définition de Bacon? Car, quelle plus grande *interprétation de la nature*? et la portion de la nature qu'elle interprète le mieux, est précisément celle qui nous touche de plus près, la plus essentielle à notre bonheur, la plus nécessaire à l'exercice de notre activité, celle qui seule nous est intime et propre : c'est notre destinée

elle-même. Elle nous en dit même plus sur le moindre insecte et la moindre plante, que tout l'art du zoologiste et du botaniste : ceux-ci me montrent l'ouvrage ; celle-là, l'auteur. La religion seule déroule la chaîne des causes, explique la notion de la cause : car, il n'y a point de causes sans la cause première ; or, la vraie science n'est que la théorie de la causalité. Archimède a donc trouvé le point d'appui qu'il demandait. Quels exercices donneront à l'esprit des habitudes plus graves, plus sérieuses ? Quelles conceptions donneront à ses idées une sphère plus vaste, le placeront dans un point de vue plus élevé ? Quelles notions lui feront mieux comprendre l'ordre, ce grand instrument des opérations de l'esprit humain ? Quelles influences l'introduiront mieux à la méditation, la rendront plus facile, plus douce, en même temps plus profonde ? La religion est le flambeau de la vie intellectuelle ; la religion est un enseignement intérieur ; elle promène le regard de l'âme sur tous les secrets de l'âme. La religion est l'étoile polaire du génie ; elle est l'anneau suprême des grandes coordinations, la haute révélation qui allie le visible à l'invisible, le connu à l'inconnu, la matière à la pensée. Aussi, voyez la poésie et les arts, lorsqu'ils tentent leur vol le plus hardi, lorsqu'ils veulent immortaliser leurs ouvrages, s'ils n'osent l'invoquer directement elle-même, faire du moins dans leurs fictions apparaître son

ombre et quelques traits dérobés à son auguste image !

L'intelligence, privée de la religion, errait dans l'univers, exilée, solitaire, et comme perdue, n'apercevant que des surfaces où elle pouvait se réfléchir, mais nul foyer où elle pût se rallier : avec la religion, elle retrouve une patrie ; sa lumière devient un rayon, au lieu d'être une simple et fugitive étincelle.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'éducation que donne la religion aux affections du cœur et aux puissances de l'esprit, c'est que, en les développant, elle les dirige avec sûreté, et par des voies franches et abrégées, vers le perfectionnement moral qui est leur propre tendance.

Il n'est pas un seul des devoirs prescrits par la morale naturelle, que la religion ne prescrive et n'ennoblisse en le consacrant ; il n'est pas un seul des conseils de la sagesse et de la prudence qu'elle ne recommande, qu'elle n'élève à un plus haut degré de perfection, auquel elle ne prête un langage plus impérieux. Le code du bien reçoit d'elle une auguste promulgation ; et, comme dans le fait, ce code avait été gravé dans nos cœurs par la Divinité elle-même, la morale, éternelle comme son auteur, se révèle ainsi elle-même, dans son origine et son essence : la conséquence remonte à son principe, pour en recevoir une confirmation nouvelle ; ce n'est plus seulement la loi, c'est le

législateur lui-même qui apparaît, se dévoile, déclare et sanctionne son œuvre, dans le sanctuaire de la conscience.

L'intelligence des règles du devoir pouvait être obscure, difficile; tout s'éclaircit, se fixe, se simplifie; les règles prennent une forme. Les prescriptions du devoir pouvaient paraître sèches et arides, dans leur abstraction spéculative; elles s'animent, se personnifient, s'emparent des sentimens; elles deviennent vivantes, s'expriment dans le langage le plus éloquent. Voyez comment, par exemple, l'ordre général de la société s'offre à l'homme religieux sous son véritable aspect! Cet ordre se manifeste à lui comme une institution fondée par l'auteur même de toutes choses, la justice des lois devient l'expression de la justice éternelle; les pouvoirs légitimes, une délégation supérieure; la place qui lui est assignée à lui-même, une vocation : il accepte donc son sort, quel qu'il soit, et respire, parce qu'il sait à qui il obéit, parce qu'en obéissant, il se confie.

L'homme n'est qu'un instrument; la religion nous le confirme; mais quel noble instrument il devient dans ses mains! Parmi tous les agens visibles, il devient le premier, parce que seul il connaît le moteur invisible auquel il sert de levier, et s'associe à ses desseins par la puissance de la pensée. Si, en disposant de lui-même, il exerce un gouvernement, ce gouvernement sup-

pose une autorité, un droit. Qui les lui conféra? Cet empire de soi que nous appelions une magistrature, nous l'appellerions maintenant presque un sacerdoce; car, l'homme devient, à son propre égard, le ministre de Dieu même et le dispensateur de ses dons. Enfant émancipé, s'il se réjouit de sa liberté, c'est parce qu'il peut accomplir librement la volonté paternelle. Quel respect pour lui-même, investi qu'il se trouve de la dignité religieuse! Il pourra s'estimer sans orgueil, et, dans les rangs réputés les plus vils par les préjugés du monde, revendiquer les titres d'une noblesse que le monde ignore. Sa fierté sera d'autant plus modeste et plus bienveillante qu'elle est plus juste : que possède-t-il, si ce n'est les bienfaits du père commun; et pourquoi les possède-t-il, si ce n'est pour les répandre? Le voilà affranchi de la tyrannie de l'opinion : que lui importe le jugement des frivoles spectateurs qui la dirigent? Il marche en la présence d'un témoin auguste, qui est la vérité même. Le voilà soulagé du poids de sa propre faiblesse. Quelle sécurité dans les périls! Quel calme dans la douleur! Environné qu'il est d'une protection toute puissante, appartenant à un monde meilleur, par des liens que rien ne peut rompre, il ne s'épuisera point dans une aride résistance, il se réfugiera dans une résignation sereine et douce, née de la soumission et de la confiance. Au travers du nuage sombre

que les peines de l'âme accumulent autour de lui, frappé dans toutes ses affections, il verra briller ce rayon lumineux qui, descendant du Ciel, dissipe les sombres nuages du désespoir. L'homme religieux est le seul qui, délaissé de la terre entière, trouve encore un consolateur; qui, condamné à une souffrance sans terme, conserve encore un espoir. La terre a ses héros; la religion seule a ses martyrs.

La religion seule explique le terrible et profond mystère de la douleur, dans celles de ses atteintes qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. Elle ne tarit point les larmes; mais elle les aide à couler. Vous qui connaissez en effet le secret d'une telle douleur, vous comprenez que c'est ainsi qu'elle soulage!

La religion seule laisse aux fautes humaines l'espoir indéfini du pardon, cet espoir que le monde leur refuse si souvent, que la conscience semble lui refuser quelquefois, cet espoir réparateur, indispensable cependant pour en guérir les blessures, pour les rendre profitables.

Non-seulement, et l'amour du bien et l'empire de soi trouvent ainsi directement dans la religion, leur plus puissant auxiliaire; mais tous les moyens secondaires qui concourent à l'éducation de ces deux grandes forces morales, en reçoivent aussi l'assistance la plus énergique. Ainsi, les jouissances de la vertu ne sont plus seulement la satisfaction

donnée par le témoignage de la conscience; elles sont les effusions d'une joie céleste: c'est la joie de la reconnaissance à laquelle il est permis de s'acquitter, la joie de l'amour qui peut s'exprimer et complaire. Ainsi, la prudence qui conseillait le devoir n'est plus seulement une sage prévoyance pour le bonheur de quelques instans, mais une dispensation profonde qui dispose pour un immense avenir. Ainsi, l'admiration qu'excitait l'idéal du bon n'est plus seulement l'enthousiasme pour une beauté abstraite et spéculative; elle est le culte de la bonté même, personnifiée et vivante, dont tout ce qui est bon et beau est l'émanation, le reflet et l'image. Ainsi, l'ordre qui se révèle dans les plans de la création, dans le double univers physique et moral, pénétrant en nous-mêmes comme une vaste et constante mélodie, rétablit et maintient le concert de nos facultés. Ainsi, cette paix, le premier des biens, la première des forces du cœur et des lumières de l'esprit, la source de toute liberté intérieure, cette paix, élément vital dans lequel seul peut respirer la sagesse, acquiert une suavité inconnue; la créature mortelle, fatiguée, agitée en tant de manières par les orages des temps, se repose dans un commerce sublime avec celui que rien n'agite, parce qu'en lui est l'infini, parce qu'en lui tout est immuable.

Il n'est pas jusqu'à l'ordre inférieur de nos fa-

cultés sensitives qui ne se réveille, ne se réhabilite, ne s'échappe de l'étroite enceinte de la vie animale, évoqué du tombeau de la matière par la voix auguste de la religion. La nature entière prend une âme, un langage pour répondre à notre âme; l'univers s'ouvre comme le temple du Très-Haut; les météores apparaissent comme ses messagers; les fruits de la terre croissent comme les témoins et les organes de ses bienfaits; les simples fleurs redisent encore son indulgente bonté. La vue d'un ciel pur, d'une nuit étoilée, l'air que nous respirons, l'océan, la tempête elle-même, tout nous parle du Créateur. Le culte extérieur, se répandant sur la terre comme une rosée céleste, vivifie, consacre, décore la scène imposante de la création, en s'associant à elle. Le culte solitaire favorise par la méditation religieuse les exercices du recueillement et les habitudes de la réflexion. Le culte domestique purifie et protège l'asile obscur où l'homme coule ses jours mortels, déploie dans cet asile le plus auguste spectacle qui soit sur la terre, celui de la vertu dans l'adoration de Dieu; il en fait une sorte d'univers, rempli qu'il est de la présence divine. Le culte public transforme la société civile en une communauté morale, et le concours des individus les plus étrangers les uns aux autres, en une réunion de famille; ses fêtes répandent une paisible et innocente allégresse dans les cités et dans

les champs; ses solennités rompent la monotonie des jours et charment le repos mérité par un long travail; ses cérémonies marquent d'un symbole touchant et sublime les grandes époques de la destinée humaine, comme celles des révolutions de la nature; s'associent aux grandes joies pour leur donner un caractère plus grave, aux grandes douleurs pour leur rendre une douceur mystérieuse; elles nourrissent les pieux souvenirs, entretiennent un saint commerce entre ceux qui ne sont plus et ceux qui doivent les rejoindre, et couvrent la tombe des signaux de l'immortalité.

C'est ainsi que la religion conduit, accomplit la grande éducation humaine, dans la société, comme dans l'individu. Il y a plus: la vie cesserait d'être une éducation, si la religion ne lui marquait son but; car, elle cesserait d'être une préparation, et toute son économie serait détruite, comme celle d'un ouvrage resté sans emploi.

Mais, pour que la puissance de la religion, comme toute autre puissance, accomplisse ses admirables effets, il faut qu'elle conserve dans leur intégrité les caractères desquels ils émanent. Nous trouvons dans son code, cette grande maxime: *Rien de pire que la corruption du meilleur.* Or, ces caractères peuvent être rapportés à deux points essentiels: que notre religion intérieure soit celle de l'amour; que notre culte soit l'expression sincère de la religion intérieure; la violation de l'un la profane par le

fanatisme; celle de l'autre, par la superstition; et plus la puissance était prééminente, plus terribles seront les ravages. L'égoïsme pourra tenter d'envahir cet empire si riche, et, alors, il y usurpera un aliment pour son orgueil, il en deviendra plus exclusif, plus farouche et plus dur. La sensualité pourra tenter de dégrader des biens si élevés, et, alors, elle les fera servir à ses intérêts grossiers et matériels. L'ignorance pourra se méprendre sur son véritable esprit, et, alors, elle la tournera contre son propre but et la déconsidérera aux yeux des hommes. La mauvaise foi pourra s'emparer des dehors de la religion, et, alors, elle engendrera le monstre de l'hypocrisie, elle parviendra à créer la plus fatale hypocrisie, celle par laquelle l'homme réussit à se tromper lui-même, de toutes les erreurs, la seule qui soit sans remède.

Si ce don magnifique du ciel n'est recueilli dans une raison saine et dans un cœur pur, il peut s'altérer par toutes les erreurs de l'esprit, se corrompre par toutes les passions du cœur. Malheur, malheur à qui dégrade la religion, au point d'en faire un instrument au lieu d'un but, du premier but de la vie, et la rend ainsi complice de ses égaremens dont elle devait être le remède! Il ose condamner à une honteuse servilité la reine auguste du monde. Et à quel but tenterait-il de la faire servir? A l'intérêt du pouvoir, à celui de la vanité, de l'avarice, de l'ambition? Car, que reste-

t-il autre chose? N'est-ce pas là l'idolâtrie, la vraie idolâtrie? Car, l'idole est l'objet terrestre qui usurpe le culte de l'âme. Malheur à qui oserait employer la religion comme une arme pour opprimer, tourmenter, affliger les autres hommes, les dépouiller de leurs droits, de leurs plus nobles richesses, des trésors de l'esprit et du cœur, quand cette bienfaitrice éternelle devait distribuer partout la lumière et le bonheur avec l'amour! Ne se rendrait-il pas coupable d'un véritable sacrilège?

Avoir retracé les caractères qui constituent la religion dans sa pureté, n'est-ce pas avoir nommé le culte régénérateur? n'est-ce pas avoir nommé le Christianisme? Dans ce tableau, qui se reconnaîtrait, si ce n'est lui? Y a-t-il même sur la terre un autre culte qui ait les caractères essentiels d'une vraie religion? Quel est celui qui a placé toute la loi dans l'amour de Dieu et des hommes, tout le culte dans l'adoration en esprit et en vérité? Quel est celui qui a consolé le monde par la parabole de l'Enfant prodigue? celui qui a « dit : Laissez venir à moi les petits enfans? » Celui qui a dit : « Heureux les pacifiques, heureux les simples, heureux les affligés, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice? » Celui qui a consolé les humbles et humilié les superbes? Un instinct secret avait averti tous les peuples que les initiations s'obtiennent par les épreuves : le Christianisme a expliqué ce

grand mystère ; il a élevé le sacrifice et l'immolation à une dignité sublime. Il a restitué la notion des perfections infinies dans toute leur majesté. Dans son application à la société , il a proclamé l'égalité universelle , base de toute justice ; dans son application à l'individu , il a enseigné les secrets de la vie intérieure , et sondé tous les mystères du cœur pour satisfaire à tous ses besoins. Il a été sur la terre le plus puissant promoteur de tout perfectionnement moral , parce qu'il a dégagé l'intelligence des entraves des sens ; le cœur , des liens des passions , sans méconnaître aucune des conditions et des exigences de notre nature ; parce qu'il a fait consister l'essence de la religion dans ce perfectionnement lui-même.

Le christianisme a la gloire incontestable d'avoir formé , dans toutes les classes de la Société et dans les plus humbles conditions , comme dans les plus relevées , les modèles de perfection les plus accomplis que le monde ait encore offerts. L'histoire ne saurait signaler aucun dévouement plus généreux , aucun triomphe sur soi-même plus complet , que ceux dont il a inspiré les exemples , et voici ce qui lui est encore plus spécialement propre : il a poursuivi l'égoïsme de la personnalité dans le dernier asile où il vient se réfugier , l'orgueil , la vanité , l'amour-propre ; seul , peut-être , il est parvenu à l'y détruire.

La philosophie étudie l'homme et la nature :

elle examine les lois de l'univers et celles des facultés qui nous élèvent au sommet de l'univers ; elle en fait sortir trois grands résultats : la vérité , le bonheur et le devoir. Eclairée par cette étude , et découvrant au-delà de l'espace et du temps , au-dessus du monde visible , celui en qui tout est , vit et se meut , elle remet la plus noble des créatures aux mains de la religion qui seule peut expliquer et accomplir sa destinée. Ainsi , de ce beau don de l'intelligence et de la raison , départi à l'humanité , elle fait un juste et solennel hommage à son auteur. Joyeuse et fière d'avoir ainsi renoué la chaîne des êtres , et achevé son ouvrage , tout recommence pour elle : elle redescend sur la terre , recueillant les influences de cette adoption sublime : elle trouve dans la religion la source d'une nouvelle vie , d'une nouvelle lumière , et se sent animée d'une plus haute sagesse dont la philosophie , se plaçant encore , avec respect , dans le cortège de la religion , ne cessera point d'accompagner l'homme dans cette nouvelle et haute existence. Elle lui enseignera à cultiver ces facultés dont la religion lui montre le prix , et l'invite à faire le meilleur usage ; elle aidera à prévenir , à rectifier des écarts que la religion elle-même désavoue et déplore ; elle rendra la religion plus honorable encore et plus utile aux yeux des hommes , en exposant ses titres , en racontant ses bienfaits. Mettre en lumière le parfait accord

de la vraie philosophie et de la vraie religion ;
est et sera toujours , est peut-être spécialement
dans ce siècle , servir à-la-fois dans leurs plus
chers intérêts la cause de toutes les deux.

FIN.